Alice Gougeon

1892-1893

COURS

THÉORIQUE ET PRATIQUE

DE STYLE

Par L. F. E. C.

LIVRE DE L'ÉLÈVE

MONTREAL
J. CHAPLEAU & FILS, Imprimeurs et Relieurs
31 et 33, rue Cotté.

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent soixante-dix-neuf, par P. L. LESAGE, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

PREFACE.

Il ne manque pas d'ouvrages pour l'enseignement littéraire dans les établissements d'instruction secondaire ou classique ; mais il a été fait moins de tentatives pour fournir aux élèves de l'enseignement élémentaire, et de cet enseignement moyen qui prépare les jeunes gens au commerce, à l'industrie, et aux fonctions modestes des administrations et de l'instruction primaire (1). Il semble que l'on se soit proposé surtout de leur donner les connaissances pratiques qui leur permettront de s'occuper d'affaires *avec succès*, comme si, en devenant *employés*, ils cessaient d'être des *hommes*. Il convient de traiter la jeunesse avec plus de respect, et de lui venir en aide dans l'exercice supérieur des facultés de son âme. Qu'on la familiarise davantage avec le monde des idées et des sentiments ; on offrira ainsi un contre-poids aux tendances trop matérialistes que favorisent et développent outre mesure les préoccupations des hommes d'affaires.

Nous avons voulu faciliter cette tâche des maîtres en publiant un ouvrage qui nous paraît répondre aux principaux besoins de cet enseignement.

Nous commençons par les *Préceptes*, non que nous pensions qu'il faille d'abord faire étudier tout le cours avant de s'occuper des autres parties de l'ouvrage, qui ont entre elles une connexion nécessaire. Avant même d'étudier aucun précepte, les élèves peuvent être appliqués aux *Petits Exercices de Rédaction* et à ceux d'*Imitation* et d'*Invention*. Après avoir étudié les *principes généraux* et fait la plus grande partie des

(1) Nous devons toutefois rendre hommage à plusieurs auteurs, qui ont publié, en France, des travaux remarquables dans ce dessein : les ouvrages de MM. Drioux, Lefranc, Leroy, Théodore Lepetit, Larousse, et la *Méthode de Style* des Frères sont bien connus.

exercices de *Phraséologie* et de *Lexicologie*, les élèves, au fur et à mesure qu'ils étudieront les *règles particulières* d'un genre littéraire, seront appliqués aux exercices d'*analyse* et de *composition* qui appartiennent à ce genre.

L'expérience a démontré que cette méthode est la plus féconde en résultats pour les jeunes gens qui n'ont pas eu, dans le cours de leurs études, l'occasion de se former par la traduction des chefs-d'œuvre qu'a produits l'antiquité. On peut croire, tout d'abord, que ce travail est fort compliqué et au-dessus des moyens dont on dispose dans la plupart des écoles ; il ne faut, pour se démontrer le contraire, qu'avoir le courage de se mettre à l'œuvre.

On pourra trouver que nos traités du *Raisonnement*, de l'*Éloquence* et de la *Versification* sont fort abrégés. Nous avons pensé qu'ils suffisent à notre dessein. Nous ne prétendons former ni des orateurs, ni des poètes. Si des jeunes gens se destinent à une carrière qui exige l'éloquence, ou s'ils se sentent de l'inspiration, ils trouveront des ouvrages spéciaux sur ces matières. Ce que nous voulons, c'est mettre les élèves des bonnes écoles commerciales en état de goûter les beautés d'un ouvrage quelconque, et d'exprimer eux-mêmes d'une manière convenable leurs idées sur les sujets ordinaires qu'ils auront à traiter.

Nous croyons que ce modeste ouvrage vient à son heure, et que le public lui fera un accueil bienveillant. La plupart des matériaux dont il est formé sont empruntés à des ouvrages publiés en France, généralement par les Frères des Écoles chrétiennes. Nous nous sommes bornés à suivre une méthode différente de celle qui avait été adoptée précédemment. Nous croyons que, pour la partie pratique du moins, celle que nous avons suivie est, dans une certaine mesure, une innovation. De bons juges ont pensé qu'elle est heureuse. L'expérience dira s'ils en ont exagéré le mérite.

PLAN GÉNÉRAL DE L'OUVRAGE (1).

COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE DE STYLE.

- **1re Partie. Préceptes littéraires.**
  - *Ch. I.*—Du Style et de ses Qualités générales.
  - " *II.*—Des Ornements du Style.
  - " *III.*—Des diverses Espèces de Style.
  - " *IV.*—Courtes Notions d'Esthétique.
  - " *V.*—De la Composition en général.
  - " *VI.*—Des Genres de Composition.
  - " *VII.*—Du Raisonnement.
  - " *VIII.*—Du Discours.
  - " *IX.*—De la Versification.
  - " *X.*—Des divers Genres de Composition.
- **2me Partie. Histoire abrégée de la Littérature.**
  - *Ch. I.*—De la Littérature grecque.
  - " *II.*—De la Littérature latine.
  - " *III.*—De la Littérature française.
  - " *IV.*—De la Littérature canadienne.
- **3me Partie. Phraséologie et Lexicologie.**
  - *Sect. I.*—Phraséologie et Lexicologie, en rapport avec les Notions de Style.
  - *Sect. II.*—Phraséologie et Lexicologie, en rapport avec le Raisonnement.
- **4me Partie. Moyens de former le Style.**
  - *Sect. I.*—Petits Exercices de Rédaction.
  - *Sect. II.*—Exercices d'Imitation et d'Invention.
  - *Sect. III.*—Analyse, Critique et Composition.
    - Leçons régulières, comprenant quatre exercices chacune.
      1. Plan;
      2. Analyse littéraire;
      3. Critique;
      4. Composition.
    - Exer. supplémentaires d'Analyse et de Composition.

(1) Voir l'avertissement en tête de la plupart de ces divisions.

COURS
THEORIQUE ET PRATIQUE
DE STYLE.

—o—

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

1. Les *Préceptes littéraires* sont les *Règles* d'après lesquelles les auteurs anciens ou modernes se sont guidés dans la composition de leurs bons ouvrages.

2. Les premiers écrivains n'étaient soumis à aucune *Règle écrite*. Ils ont été guidés uniquement par leur *bon sens naturel*, que l'on a désigné, à cause de son degré de perfection, sous le nom de *génie*.

3. Les hommes de *génie*, aujourd'hui, peuvent encore écrire des chefs-d'œuvre sans le secours des *Préceptes* ou *Règles écrites*.

4. Le nombre des hommes de *génie* a toujours été fort restreint. Peu de siècles ont été aussi féconds que le XVIIe sous ce rapport.

Il y a donc peu de personnes qui puissent s'affranchir de la nécessité d'étudier les *Règles écrites* ou *Préceptes*, si elles veulent, nous ne disons pas *exceller*, mais *réussir*, dans une mesure convenable, à écrire et à parler.

5. Les *Préceptes littéraires* ne sont autre chose que les lois du bon sens, appliquées à l'art d'écrire. Ils ont été tirés des chefs-d'œuvre de tous les âges. Après avoir reconnu le mérite d'un ouvrage, on s'est demandé quels principes avaient guidé son auteur. Ces principes, formulés en lois, sont les *Préceptes littéraires*.

6. Les *Préceptes littéraires* n'ont rien d'absolu et de rigoureux, et ne peuvent être comparés aux règles formulées dans les ouvrages de mathématiques. Aussi, à cause même de leurs termes généraux, ils laissent au génie la plus grande latitude.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCEPTES LITTÉRAIRES.

CHAPITRE I.

DU STYLE ET DE SES QUALITÉS GÉNÉRALES.

7. Le style est la manière de rendre les pensées et les sentiments.

8. Le style varie avec les personnes, les genres de composition et les circonstances.

Le style de La Fontaine n'est pas celui de Fénelon ; le style de la fable n'est pas celui du sermon ; le style d'un député ne ressemble pas à celui d'un académicien.

9. Les *qualités générales du style* sont celles qui conviennent à toutes sortes de compositions ; ce sont :

La *pureté*, la *précision*, la *clarté*, la *convenance*, le *naturel*, la *noblesse*, l'*élégance* et l'*harmonie*.

§ I.—De la Pureté.

10. La *pureté* du style consiste dans la *propriété du terme* et le respect des règles de la grammaire.

11. La *propriété du terme* consiste à n'employer que des mots usités, et à ne les employer que dans le sens que l'usage des gens instruits leur reconnaît.

Le dictionnaire étant le recueil des mots français, et la grammaire, celui des lois du langage, c'est surtout l'étude de ces deux livres qui peut faire acquérir la pureté du style.

Les fautes contre la pureté du style sont de deux sortes : les *barbarismes* et les *solécismes*.

On fait un *barbarisme* : (*a*) Quand on se sert d'un mot non français, ou d'une locution étrangère.

Ex. : Visage *rébarbaratif*, pour *rébarbatif*.—Je m'en *ai douté*, pour je m'en *suis douté*.

(*b*) Quand on emploie un mot dans un sens que ne lui reconnaît pas l'usage.

Ex. : Ville *conséquente*, pour ville *importante*.—*Grains* de pluie, pour *gouttes* de pluie.

12. La *propriété* du style veut que l'on choisisse, entre plusieurs synonymes, celui qui répond le plus exactement à l'idée que l'on doit exprimer.

13. Les *synonymes* expriment une même idée principale, mais ils rappellent des idées accessoires différentes.

Ex. : *Dépouille mortelle* et *cadavre* ont le même sens, quant à l'idée principale ; mais ils réveillent des idées secondaires bien différentes : le premier nous fait penser à l'immortalité de l'homme, à la gloire qu'il possède, lorsque, après une vie édifiante, il s'est dépouillé de ce qu'il avait de mortel ; le second nous rappelle un corps en putréfaction, rongé par les vers. Il en est ainsi des autres synonymes.

14. L'art de l'écrivain est de choisir entre ces mots celui dont les idées accessoires sont le mieux en harmonie avec les pensées du sujet.

On ne dirait pas : " J'ai accompagné au champ du repos le *cadavre* de votre fille." L'idée ne serait pas la même, si l'on remplaçait *cadavre* par *dépouille mortelle*.

15. On fait un *solécisme* quand on donne à un mot une place, une fonction ou une forme réprouvée par la grammaire.

Ex : Donnez-moi-*le*, portez-lui-*le*, pour donnez-*le*-moi, portez-*le*-lui.—La fable *de qui* vous m'avez parlé, pour *dont* vous m'avez parlé.

16. On appelle *énergie* du style une force d'expression suffisante pour réveiller puissamment la pensée et le sentiment du lecteur. L'énergie dépend de la propriété du terme.

RÈGLES. (*a*) Evitez, autant que vous le pourrez, l'emploi des termes génériques, c'est-à-dire des mots qui ont une grande extension, tels que les noms *chose, être, action ;* les verbes *être, avoir, faire, agir*, etc.

Par exemple, au lieu de dire : " *Faire* une page, *faire* une circonférence, *faire* un fossé." Dites : '*Écrire* une page, *décrire* une circonférence, *creuser* un fossé ; " substituant ainsi le mot spécial et qui peint, à celui qui exprime l'idée sans image.

(*b*) Les verbes intransitifs et les verbes réfléchis sont très-propres à rendre le style énergique. Il ne faut donc pas craindre de les employer.

Ex. : La foudre *gronde* et *roule* dans l'étendue. On voit les nuages *s'élever*, *s'épaissir* et *s'étendre*. Elle *va*, *vient*, *vole* et *revole*, *s'élève* tout à coup et tout à coup *s'abat*.

(*c*) Le verbe *être*, précédé de *ce*, est très-propre à rendre l'expression énergique.

Au lieu de dire : *Il y avait* des cris, une confusion, un bruit épouvantable, que l'on s'exprime ainsi : *C'étaient* des cris, *c'était* une confusion, *c'était* un bruit épouvantable.

(*d*) On évite, pour écrire en style énergique, les infinitifs, les conditionnels et les subjonctifs ; on substitue le présent au passé ou au futur.

Ex. : Au lieu de : Qui a dit au soleil de *paraître* ? on écrira : Qui a dit au soleil : *Paraissez* et soyez le flambeau du jour ?

La fauvette *vole* au-devant du coup.—Pauvre famille, elle se *sacrifie*, au lieu de *vola*, se *sacrifia*.

Si l'ennemi *aborde*, nous sommes perdus, au lieu de *abordait*, nous serions perdus.

§ II.—De la Précision.

17. La *précision* consiste à ne pas employer plus de mots qu'il n'est nécessaire pour l'intelligence de la pensée et la beauté de la composition.

On pèche contre la précision :

(*a*) Quand on entre dans trop de détails.

Boileau critique dans les vers suivants l'auteur qui a ce défaut :

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face ;
Il me promène après de terrasse en terrasse,
Ici s'offre un perron ; là règne un corridor.
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin ;
Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Puis il ajoute :

Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

(*b*) Quand on répète sans motif un mot ou une idée.

Ex. : Un loup affamé, *qui souffrait de la faim*, s'approcha du parc.

(*c*) Quand on veut exprimer trop de choses en peu de mots.

On tombe alors dans le *laconisme*, ou extrême concision, et la pensée demeure obscure, surtout si l'écrit s'adresse à des enfants.

La règle est donc toute relative. En écrivant pour de jeunes intelligences, il faut craindre d'être trop concis ; en écrivant pour des personnes instruites, on doit appréhender surtout la *prolixité*.

Pour ajouter à la précision du style : (*a*) Souvent on remplace, par le signe de ponctuation (:), les conjonctions annonçant un motif, telles que : *car, en effet, parce que.*

Ex. : Nous étions dans la consternation : le feu était si ardent qu'on n'osait en approcher.

(*b*) On retranche, dans les phrases sentencieuses, l'antécédent du pronom conjonctif.

Ex. : Qui cherche le péril, périra.

18. On appelle *apposition*, un qualificatif composé d'un nom et de son complément, ou d'un nom et d'un adjectif, et qui n'est pas lié par un verbe au nom auquel il se rapporte.

Ex. : La Fontaine, *le fabuliste français*, est bien supérieur à Phèdre et à Esope.

César, *le conquérant des Gaules*, fut moins grand que Charlemagne.

Nous vous garantirons de ce flambeau céleste, *astre puissant, père du jour*, dont le trop d'ardeur est funeste.

§ III.—De la Clarté.

19. La *clarté du style* est la qualité qui fait que l'on comprend sur le champ la pensée de l'auteur.

L'*obscurité* du langage peut venir :

(*a*) De l'emploi d'expressions *impropres* (voir Pureté du Style) ;

(*b*) De l'emploi d'expressions ou de tournures *équivoques*, auxquelles on pourrait donner un double sens.

Ex. : Hypéride a imité Démosthène en ce qu'il a de beau.

On ne voit pas auquel des deux orateurs se rapporte le dernier membre de la phrase.

(*c*) De l'emploi d'expressions ou de tournures emphatiques ou affectées.

Ex. : Le *conseiller des grâces*, pour le *miroir*.—Voiturez-nous les *commodités* de la *conversation*, pour *approchez les fauteuils*.—Contentez l'envie que ce fauteuil a de vous embrasser, pour *asseyez-vous*.

20. Le plus souvent, le style est obscur parce que la pensée de l'auteur n'est pas claire pour lui-même.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
> Et les mots pour le dire arrivent aisément. BOILEAU.

Ex. : Une créature *disloquée* ne peut être *recousue*.

L'éloquence d'un orateur médiocre, près d'un orateur habile, *est un grand chemin* qui côtoie un torrent.—VICTOR HUGO.

21. Pour éviter l'obscurité ;

(*a*) Ne pas employer les mots techniques et les expressions peu familières aux personnes auxquelles on s'adresse.

(*b*) Ne pas commencer une proposition par un qualificatif, s'il ne se rapporte au mot principal qui est généralement le sujet.

Ex. : *Généreux* autant que *brave*, *l'estime générale doit être son partage ;* il faut : *il mérite l'estime générale.*

(*c*) Etre très-attentif à observer les règles grammaticales relatives à la syntaxe des pronoms et des compléments.

Se défier surtout des pronoms conjonctifs, dont la perfidie ne saurait trop être dénoncée.

(*d*) Dans l'emploi des pronoms personnels de la troisième personne, représentez, autant que possible, les noms sujets par des pronoms sujets et les noms compléments par des pronoms compléments.

Ex : François avait invité Louis à dîner, et, pendant qu'*il* l'attendait, *il* dormait profondément. Cette phrase est passable si l'on veut dire que c'était François qui attendait et qui dormait : les pronoms sujets *il*, *il*, se rapportent à *François*, nom sujet, et *le*, pronom complément, à *Louis*, nom complément.

Mais, elle est mauvaise, si l'on veut dire que c'était Louis qui dormait, parce que le pronom sujet *il* tient la place de *Louis*, nom complément.

(*e*) Il faut rapprocher, autant qu'on peut, les uns des autres les termes qui ont des rapports entre eux.

Ex.: Depuis quelques années, un certain *jargon* s'est emparé du style et des sociétés, *décoré* du nom ridiculement mystérieux de bon ton. A quel mot se rapporte ce *décoré* ?

(*f*) Autant que possible, ne répétez pas une même préposition pour des compléments dépendant les uns des autres.

Evitez les phrases comme celle-ci : J'ai lu la moitié *de* la description *de* l'incendie *de* la maison *de* M. *de* Lorimier.

(*g*) L'obscurité provient souvent de l'emploi de plus de deux propositions dépendantes, placées à la suite les unes des autres, et se rapportant à des mots différents.

Ex. : Que d'écoliers regretteront d'avoir perdu le temps *qui* leur était donné pour leurs devoirs *qui*, étant bien faits, leur auraient procuré des connaissances utiles, *dont* l'absence sera peut-être un jour la cause de leur misère, *qui* sera d'autant plus poignante *qu'ils* auraient pu l'éviter.

(*h*) Les parenthèses, les incises, les appositions nuisent à la clarté, quand elles deviennent un peu fréquentes.

§ IV.—De la Convenance.

22. La *convenance* consiste dans un rapport juste mais bienséant entre le style et le sujet que l'on traite.

RÈGLES. (*a*) Donnez à vos compositions la *couleur du temps*. Faites parler et agir vos personnages comme on parlait, comme on agissait à leur époque : n'employez cependant aucune expression inusitée ou contraire à la bienséance.

(*b*) Donnez aussi à votre sujet la *couleur locale*.

Tenez compte des lieux ou se passent les événements. Ne mettez pas l'hyène dans les régions glaciales, ni l'ours blanc dans l'intérieur de l'Afrique. Ne faites pas parler le barde de l'Ecosse comme le bonze de l'Inde, ni le sauvage du Labrador, comme le bourgeois de Paris.

§ V.— Du Naturel.

23. Le *naturel* n'est autre que la convenance, lorsque le juste rapport, entre le ton de l'écrivain et le sujet qu'il traite, paraît n'avoir coûté aucun effort d'esprit.

24. Les fables de La Fontaine et les lettres de madame de Sévigné, peuvent être considérées comme modèles de naturel.

25. Deux signes révèlent le naturel.

(*a*) Lorsqu'en lisant un écrit, ou en écoutant un discours, on pense, non pas à l'auteur, mais exclusivement à ce qu'il exprime ;

(*b*) Lorsque, frappé de la justesse des idées et des expressions, on se dit à soi-même : *C'est ainsi que j'aurais parlé.*

REMARQUE.—Il ne faut pas croire, cependant, que le naturel ne coûte aucun effort ; le plus souvent il est le fruit du travail et de la patience.

RÈGLE GÉNÉRALE. Pour acquérir le naturel, il faut bien se pénétrer du sujet que l'on traite, et se proposer bien plus de dire ce qu'on pense, que de faire de l'effet, de provoquer l'admiration.

RÈGLES PARTICULIÈRES. (*a*) Faites peu d'inversions en écrivant en prose, c'est-à-dire écrivez ordinairement le sujet avant le verbe, et placez les compléments après les mots auxquels ils se rapportent.

(*b*) Abstenez-vous de l'exagération.

Ne dites pas : Il fait un temps épouvantable,—je suis horriblement occupé, pour dire : Il pleut,—je suis très-occupé.

(*c*) N'accompagnez pas d'un modificatif d'augmentation les adjectifs qui signifient des qualités ou des vices extrêmes.

Ex. : Votre crime est *plus abominable* que celui de Judas. Voilà un dessin *très-parfait*. Il faut dire simplement : Votre crime est *abominable*.—Voilà un dessin *parfait*.

(*d*) Il est généralement plus facile d'arriver au naturel en écrivant en style coupé qu'en style périodique.

Le *style coupé* se compose de phrases courtes ; le *style périodique* emploie des phrases longues, dont les parties sont ordinairement liées entre elles par des conjonctions ou des conjonctifs.

§ VI.—De la Noblesse.

26. La *noblesse* du style consiste à éviter, même dans le genre familier, les idées basses et les expressions triviales, à ne rien écrire qui ne soit honnête et bienséant.

On distingue la société domestique et la société publique ; les mots les plus ordinairement en usage dans la première sont du genre familier, les expressions propres à la seconde sont du genre noble. Ainsi, *cheval*, *maison*, *mari*, *cadeau* sont du genre familier ; *coursier*, *palefroi*, *palais*, *manoir*, *époux*, *présent* ... sont du genre noble.

Cette distinction n'est pas très-rigoureuse ; *mort*, par exemple, qui est du langage de la famille, a plus de noblesse que *décès* qui ne se dit que dans les actes publics.

La lecture des bons auteurs et la fréquentation d'une société choisie peuvent seules donner la dignité du style.

Règles. (*a*) Si vous avez à exprimer quelque chose de bas ou de défavorable, servez-vous d'un terme générique ou d'une expression un peu vague.

(*b*) N'employez les proverbes que dans le genre familier.

(*c*) Ne prodiguez pas les expressions : *Mon Dieu, ma foi, ô ciel ! parole d'honneur*. Ne les employez jamais pour des choses frivoles, indifférentes.

(*d*) Pour ennoblir un mot vulgaire, faites-le suivre d'un autre qui soit noble et qui captive l'attention.

C'est ainsi que Racine a embelli le mot *chien* dans ces vers :

Et je n'ai plus trouvé....que des membres affreux
Que des *chiens dévorants* se disputaient entre eux.

§ VII.—De l'Elégance.

27. L'*élégance* du style consiste à employer des expressions châtiées, coulantes et gracieuses à l'oreille.

La fable *Le Chêne et Le Roseau* est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre d'élégance. En la méditant, on peut induire plusieurs règles relatives à cette qualité du style.

Observez les expressions mises en regard ; désignez la plus élégante et chaque fois formulez une règle.

Tout vous est *aquilon ;* tout me semble *zéphyr*.	Tout vous est grande *bise*, tout me semble petit *vent*.

Règle. L'élégance bannit les mots trop communs, ou ne les permet qu'autant qu'on les ennoblit.

Celui *duquel* la tête au ciel était voisine.	Celui *de qui* la tête au ciel était voisine.

Règle. Le pronom conjonctif formé de *quel* est rarement élégant.

Un jour le Chêne dit au Roseau...	Un jour par le Chêne il fut dit au Roseau...

RÈGLE. La langue française n'aime pas la tournure passive.

Votre *compassion*, lui répondit l'arbuste, part d'un bon naturel, mais quittez ce *souci*.	Votre bon naturel vous rend *compatissant ;* mais cessez d'être *soucieux*.

RÈGLE. Le nom abstrait, c'est-à-dire celui qui désigne une qualité ou une action, est généralement plus gracieux que l'adjectif ou le verbe auquel il correspond.

Vous n'auriez pas tant à souffrir, je vous défendrais de l'orage.... —*Comme* il disait ces mots....	Vous n'auriez pas tant à souffrir *parce que* je vous défendrais... —*Pendant qu'il* disait ces mots...

RÈGLE. Abstenez-vous autant que possible des conjonctions où entre le mot *que*.

Non content *d'arrêter* les rayons du soleil.	Non content de *ce qu'il arrête* les rayons du soleil.

RÈGLE. L'infinitif présent est très-propre à rendre la diction vive et élégante, parce qu'il permet la suppression des pronoms et des conjonctions.

—Accourt *avec furie*. —La nature envers vous me semble bien *injuste*.	Accourt *impétueusement*. La nature me semble avoir agi bien *injustement* envers vous.

RÈGLE. Substituez, autant que possible, le nom et l'adjectif au verbe et à l'adverbe, surtout si celui-ci a une forme traînante.

Mon front, *au Caucase pareil*, brave l'effort de la tempête.	Mon front, *qui est pareil au Caucase*, brave l'effort de la tempête.

RÈGLE. Quand le sens n'en souffre pas, mieux vaut employer un simple adjectif ou une apposition qu'une proposition dépendante adjective.

Le Chêne un jour dit au Roseau : *vous avez bien sujet*...	Le Chêne un jour dit au Roseau *qu'il avait bien sujet*...

RÈGLE. Le discours direct est préférable à l'indirect.

Mais vous naissez sur les humides bords des royaumes du vent, *le plus souvent*.	Mais vous naissez *le plus souvent* sur les humides bords des royaumes du vent.

RÈGLE. Il faut disposer les compléments par ordre de longueur, placer les plus courts le plus près possible du mot auquel ils se rapportent.

28. Dans le cas d'un grand nombre de compléments de différente nature, ou amenés par différentes prépositions, on peut en mettre un ou deux avant le verbe, et, au besoin, en placer encore un autre entre le verbe et le participe.

Ex. : La Fontaine mourut,—regrettant de n'avoir pas toujours bien vécu et cependant rempli de confiance en la miséricorde divine,—muni des secours de la religion,—âgé de soixante-quatre ans, un mois après avoir écrit sa dernière lettre,—le 13 mars 1695.

Correct. Le 13 mars 1695, un mois après avoir écrit sa dernière lettre, La Fontaine, muni des secours de la religion, mourut âgé de soixante-quatre ans,—regrettant de n'avoir pas toujours bien vécu et cependant rempli de confiance en la miséricorde divine.

Remarque. Il n'est guère d'usage de donner ainsi tant de compléments différents à un même verbe. Il faut éviter cette construction embarrassée, et pour cela couper la phrase ou sacrifier quelques circonstances peu importantes.

Règles. (*a*) On gagne en vivacité et en élégance quand on met sous forme interrogative une proposition négative, ou une dépendante commençant par *si*.

Ex. : Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
—Est-il à la promenade, il veut tout voir.

Pour : Vous ne pouvez retirer aucun fruit de ce labeur.
S'il est à la promenade, il veut tout voir.

(*b*) Pour marquer le temps, on peut employer un nom et un adjectif au lieu d'une proposition circonstancielle.

Ex. : *La tanche rebutée*, il trouva un goujon, pour : *Après qu'il eut rebuté la tanche*, il trouva un goujon.

(*c*) Le participe présent n'est généralement pas d'un bon effet, surtout lorsqu'il est précédé de la préposition *en*.

Ex. : On devient savant *en étudiant*, il est plus élégant de dire : L'étude rend savant, ou la science s'acquiert par l'étude.

Evitez d'employer plus de deux infinitifs de suite.

Il faudrait venir entendre raconter la fable du Héron : on pourrait dire : *Venez entendre raconter...* ou *veuillez entendre le récit de la fable du Héron.*

(*d*) Evitez, lorsque vous écrivez en style coupé, de commencer constamment la proposition par le sujet du verbe, vous tomberiez dans la monotonie.

§ VIII.—De l'Harmonie.

29. L'élégance du style, lorsque l'on considère surtout le son des mots, s'appelle *harmonie*.

On distingue deux sortes d'harmonie : l'harmonie *naturelle* et l'harmonie *imitative*.

L'harmonie *naturelle* comprend l'*euphonie* ou harmonie des *mots* et le *nombre* ou harmonie de la *phrase*.

DE L'EUPHONIE.

30. L'*euphonie* consiste à employer des mots d'une prononciation facile et gracieuse.

RÈGLES. (*a*) Les articulations représentées par les lettres *d*, *k*, *r*, *s*, *t*, pour peu qu'elles soient multipliées ou rapprochées, détruisent l'euphonie.

Boileau a méconnu à dessein les lois de l'euphonie dans les vers suivants :

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau travaillant, rima malgré Minerve ;
Et, de son lourd marteau, martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

Ces deux vers de Voltaire pèchent aussi contre l'euphonie :

Pourquoi ce roi du monde, et *si* libre et *si* sage,
Subit-il *si* longtemps un *si* dur esclavage.

Il en est de même des expressions suivantes :

Ciel ! si ceci se sait, ses soins sont sans succès.
Ton thé t'a-t-il ôté ta toux ?
Didon dina, dit-on, d'un dindon bien dodu.

(*b*) L'emploi fréquent de l'*n* est d'un mauvais effet.

Non, il n'est rien que *Nanine* n'honore,

(*c*) La consonne *l*, au contraire, contribue à rendre l'expression douce et agréable.

Mais vois d'un pied *l*éger Cami*ll*e effleurer l'eau.
*L*e vers vo*l*e et *l*a suit aussi prompt que *l*'oiseau.

*L*orsque *l*e jour s'é*l*ance
Dans un ci*el* radieux
Ou que *l*e soir ba*l*ance
Son vo*l* si*l*encieux,
Dans *l*'immense nature,
Pour *l*ouer *l*'Eternel,
Tout chante, tout murmure
Un hymne so*l*enne*l*. L. P. LEMAY.

(*d*) Souvent on fait précéder le pronom indéfini *on* de la lettre euphonique *l*, surtout après les mots *et, ou, si, que :*

Si l'on me découvre, je suis perdu.

(*e*) Evitez les consonnances trop semblables et la répétition des mêmes mots ; évitez aussi les rimes lorsque vous écrivez en prose.

Autres exemples : Je m'étais *ennuyé* longtemps, et j'en avais *ennuyé* bien d'autres. Je voulus aller m'*ennuyer* tout seul.
Et néanmoins, je *suis*, Dieu merci, arrivé *ici* à bon port.

(*f*) Evitez aussi l'*hiatus*, ou rencontre des voyelles à la jonction des mots.

Ex. : *Il alla à Arthabaska.*

(*g*) N'accumulez pas les monosyllabes.

Ex. : *L'on hait ce que l'on a, ce qu'on n'a pas on l'aime.*

DU NOMBRE.

31. On appelle période, une phrase longue, harmonieuse et dont les parties sont ordinairement liées entre elles par des conjonctifs ou des conjonctions.

Le *nombre* consiste à diviser la période en portions tantôt égales et tantôt inégales, mesurées et cadencées, pour le plaisir de l'oreille et le besoin de la respiration.

En poésie, la mesure est déterminée par des règles positives ; en prose, elle n'est pas assujettie à des règles précises ; cependant, elle n'en est pas moins une réalité reconnue par tous les grands maîtres.

Règles. (*a*) Les périodes peuvent être de deux, de trois, de quatre membres, rarement de cinq.

Un membre est une partie notable de la période, terminée par un repos qui n'est complet que pour la dernière.

Ex. : 1. Je ne serai point décapité pour avoir voulu vous ravir la vie, —2. mais pour avoir porté une couronne après laquelle vous soupiriez.

1. Oh ! si tu revenais sur la rive fleurie,
Que ton cœur généreux nous légua pour patrie
Noble père de nos aïeux !
2. Comme ton cœur charmé bondirait d'allégresse,
En voyant tes enfants tout brillants de jeunesse,
Grandis, prospères et joyeux. A. B. Routhier.

1. Venez, lui dirent-ils, venez sous ces ombrages,
2. Vous rafraîchirez nos feuillages,
3. Et nous, par un juste retour,
Nous vous garantirons de ce flambeau céleste,
Astre puissant, père du jour,
Dont le trop d'ardeur est funeste.

(*b*) La période à quatre membres ou période carrée est la plus harmonieuse.

Ex. : C'est à cette heure que Philomèle commence à préluder,—quand les forêts ont retenu leurs mille voix,—que pas un brin d'herbe, pas une mousse ne soupire,—que la lune est dans le ciel et que l'oreille de l'homme est attentive.

(*c*) Faites les membres d'une période à peu près égaux ; que cependant les derniers soient plus longs que les autres.

1. L'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ;
2. —C'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ;
3. —Mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

(*d*) Terminez la période de manière que la voix ne reste pas élevée en prononçant la dernière syllabe, comme cela aurait lieu dans l'exemple suivant :

Ex. : C'est à cette heure que Philomèle commence à préluder.... lorsque l'oreille de l'homme est attentive et que la lune est dans le *ciel*.

(*e*) Examinez en relisant vos périodes, si les repos flattent l'oreille, plaisent à l'esprit et favorisent la respiration.

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

32. L'harmonie *imitative* consiste dans un rapport sensible de ressemblance entre le son des mots ou le mouvement de la phrase et l'objet dont on parle.

Champlain décharge son arquebuse, les balles partent, sifflent, volent et s'enfoncent dans le front du chef ennemi.

Pour qui *sont ces serpents qui sifflent sur* vos têtes ?

Le son des mots ou le mouvement de la phrase peuvent imiter les sons des objets, les mouvements de ces objets ou les sentiments que l'auteur exprime.

De là, trois sortes d'harmonie imitative : celle des sons, celle des mouvements physiques, celle des sentiments ou mouvements de l'âme.

33. *Imitation des sons.* Les mots, qui par eux-mêmes sonnent comme leur objet, sont appelés *onomatopées*.

Ex. : *Cri, souffle, siffle.*

Il y a harmonie imitative lorsqu'on emploie les onomatopées ou qu'on produit un effet analogue par le rapprochement d'autres mots.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes *grondent*
Ces *tonnerres* lointains se croisent, se répondent.

34. *Imitation des mouvements physiques.* Quand le mouvement de l'objet est lent, pénible, l'harmonie emploie des mots dont les syllabes sont longues et pénibles à prononcer.

On supprime les conjonctions, tout ce qui rend le style coulant.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

Quand au contraire le mouvement est rapide, elle se sert de syllabes brèves et faciles à prononcer.

L'harmonie des mouvements est sensible dans ces vers :

Il voit venir à lui
La mort ! non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.

Pope, poète anglais, donne à la fois le précepte et l'exemple de l'harmonie imitative dans un passage dont voici la traduction :

Que le style soit jaloux, lorsqu'un tendre zéphyre,
A travers les forêts, s'insinue et soupire ;
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Traînent languissamment leurs gémissantes eaux ;
Mais le ciel en courroux, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage.
Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'Ajax soulève et lance un énorme rocher,
Le vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous, des épis effleurant la surface,
Camille, dans un champ, qui court, vole et fend l'air ;
Le style suit Camille et part comme l'éclair. DUFRESNEL.

REMARQUE. Le genre de beauté, que produisent ces deux premières imitations, nous trouve froids, pour peu qu'il nous paraisse calculé ; c'est pourquoi il ne faut pas le rechercher.

35. *Imitation des sentiments ou mouvements de l'âme.* Le son et le mouvement, comme le montre l'influence de la musique, ont une certaine analogie avec nos sentiments ; c'est sur ce principe que repose cette troisième espèce d'harmonie imitative : elle consiste à employer des expressions dont les sons et les mouvements puissent impressionner le lecteur et faire naître en son âme les sentiments de tristesse, de mélancolie, de pitié, d'admiration, etc.

CHAPITRE II.

DES ORNEMENTS DU STYLE.

36. On appelle ornements du style tout ce qui de sa nature peut embellir une composition.

Les principaux sont : les figures de style ; les images, les épithètes, les alliances de mots.

RÈGLES. (*a*) Les ornements ne plaisent qu'autant qu'ils sont conformes à la nature du sujet traité et qu'ils sont distribués avec goût.

(*b*) Il ne faut pas chercher à embellir les pensées qui, dans la forme où nous les concevons, ont un ornement suffisant; mais seulement celles qui apparaissent à notre esprit sous une expression commune, triviale et sans grâce.

§ I.—Des Figures de Style en général.

37. On entend par figures de style des formes particulières de langage qui manifestent l'idée d'une manière plus noble, plus énergique, plus élégante que les formes ordinaires.

Les figures de style sont de trois sortes : les figures de mots, les figures de grammaire, les figures de pensée.

§ II.—Des Figures de Mots.

38. Les figures de mots consistent dans l'emploi d'un mot qui réveille une autre idée que celle qu'il doit exprimer directement et exactement.

Aucun bruit du dehors n'arrivait en ce moment dans cette chambre où le jeune martyr *s'éteignait*.

S'éteindre doit exprimer directement *cesser de brûler ;* il signifie *cesser de vivre ;* il est donc employé au sens figuré dans cette phrase.

39. Les mots détournés de leur signification ordinaire prennent le nom de *tropes*, d'un mot grec qui signifie *changement*.

40. Quand on donne à un mot une signification étrangère, on peut se fonder : 1° sur un rapport de correspondance ; 2° sur un rapport de ressemblance entre les objets.

Les tropes de première espèce s'appellent *métonymie* et *antonomase ;* les autres, *métaphore, allégorie* et *catachrèse*.

DE LA MÉTONYMIE. (*)

41. La *métonymie* emploie un mot pour un autre, en vertu d'un rapport de correspondance entre les objets.

42. Les principaux rapports de correspondance sont : de cause à effet ; de contenant à contenu ; de tout à partie, et

(*) *Métonymie* signifie *changement de nom*.

leurs réciproques : ceux de signe à chose signifiée ; de matière à objet ; ceux de classification, de lieu, de temps et de nombre.

43. La métonymie emploie donc :

(*a*) Le nom de la cause pour signifier l'effet.

A pas lents et pensif, *La Fontaine* à la main,
Parmi les fleurs, les fruits, je poursuis mon chemin.

C'est-à-dire *tenant à la main les fables de La Fontaine.*

(*b*) Le nom de l'effet pour signifier la cause.

Excusez *ma douleur*, pour excusez-*moi* dans ma douleur.

La trompette a jeté le *signal* des *alarmes*, pour jeté le *son*, signal du *combat*, cause d'alarmes.

(*c*) Le nom de la partie pour signifier le tout.

Sa main, sur ses chevaux, laissait flotter les rênes, pour *Hippolyte* laissait flotter les rênes.

(*d*) Le tout pour la partie.

Rome entière sortit de cet abîme immense.

Rome est employé pour *les édifices de Rome.*

(*e*) Le genre pour l'espèce ou pour l'individu.

Sous les remparts de Rome sont des antres profonds creusés par les *humains*, pour creusés par *les Romains*, ou encore par *les esclaves des Romains.*

(*f*) Le singulier pour le pluriel.

Des coursiers attentifs le *crin* s'est hérissé.

Donnez à l'*orphelin*, à l'*infirme*, à la *veuve*,
A tous ces pauvres cœurs que la souffrance abreuve.

L. H. FRÉCHETTE.

REMARQUE. Ces métonymies prennent aussi le nom de *synecdoque.* (*)

La métonymie s'appelle synecdoque quand le mot employé au figuré a un sens plus étendu ou plus restreint que le mot exact et direct. C'est donc faire une synecdoque que de prendre le tout pour la partie, le contenant pour le contenu, le genre pour l'espèce, ou au contraire, la partie pour le tout, l'espèce pour le genre, etc.

(*g*) Le signe pour la chose signifiée.

Le *casque* était confondu avec le *froc*, la *mitre* avec l'*épée*, pour les *guerriers*, les *moines* et les *évêques* étaient confondus.

(*) Synecdoque signifie *compréhension.*

(*h*) Un nom abstrait pour une idée concrète.

L'*effroi* suspend ses pas, l'*effroi* les précipite, pour *effrayé*, il suspend ses pas, ou les précipite.

(*i*) Le nom de la matière d'un objet pour signifier l'objet lui-même.

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le *fer* a tout détruit. P. J. O. CHAUVEAU.

Le *fer*, pour la *hache*.

Mais, sur le front des camps, déjà les *bronzes* grondent, pour les *canons* grondent.

(*j*) Le contenant pour le contenu.

L'Eglise vint donner des lois au *monde*, pour aux *peuples* du monde.
Des *villages* entiers partaient pour la *Palestine*.

(*k*) Le nom du lieu où une chose se fait pour signifier cette chose elle-même.

J'ai acheté un *damas*, c'est-à-dire un *sabre de la nature de ceux qu'on fait à Damas*. Servez-nous du *champagne*.

(*l*) Le nombre déterminé pour l'indéterminé.

On n'entend que le bruit de *cent mille soldats*
Marchant, comme un seul homme, au-devant du trépas.

REMARQUE. On considère comme métonymies employant la cause pour l'effet :

(*a*) Celle qui désigne une armée par le nom de son commandant.

Salaberry a remporté la victoire de Châteauguay.

(*b*) Celle qui désigne un peuple par son chef ou son père primitif.

Benjamin est sans force et *Juda* sans vertu, pour la *tribu de Benjamin*... et *celle de Juda*...

(*c*) Celle qui attribue à la cause une qualité propre à l'objet sur lequel elle agit.

L'astre *heureux* qu'il regrette a mesuré dix heures,
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.

pour le soleil qu'il regrette, parce que ses rayons rendent *heureux*, a mesuré dix heures.

.....Attachez donc une haute importance à ce que vos élèves aient une *belle main*.—MGR G. LANGEVIN.

REMARQUES. (*a*) On ne peut employer la métonymie que lorsqu'elle est consacrée par l'usage ou, du moins, lorsque le sens nouveau du mot se présente naturellement à l'esprit, sans choquer la raison.

On peut dire : Dans ce temple le ciel parle à des *cœurs* pieux ; mais on ne dirait pas : Heureux le prédicateur qui s'adresse à des *oreilles* pieuses, parce que le sentiment a pour organe le cœur et non l'oreille.

(*b*) Il ne faut pas craindre de multiplier les métonymies, pourvu qu'elles aient plus de vivacité et autant de précision que le mot primitif, qu'elles ne nuisent en aucune manière à la clarté du style, qu'elles soient toujours naturelles.

DE L'ANTONOMASE.

44. L'*antonomase* emploie :

(*a*) Le nom propre pour le nom commun.

Que de *Judas* se rencontreraient prêts à livrer leur maître pour un peu d'argent, c'est-à-dire *que d'hommes traîtres...*

(*b*) Le nom commun pour le nom propre.

Les hommes dangereux, nous dit l'*Apôtre*, ne cherchent que leurs intérêts et ne travaillent qu'à leur propre gloire.—MGR I. BOURGET.

L'*Apôtre*, pour *St Paul.*

Le philosophe de Genève va-t-il suivre cette méthode de bon sens? —MGR L. LAFLÈCHE.

Le philosophe de Genève, pour *Jean-Jacques Rousseau.*

DE LA MÉTAPHORE.

45. La *métaphore* consiste à exprimer une idée par le mot qui rendrait une autre idée à laquelle on compare celle que l'on présente.

Toute métaphore suppose une comparaison qui existe dans l'esprit. On a comparé la soirée à un fleuve, et l'on dit qu'elle *s'écoule.*

Ainsi s'*écoulait* la soirée.

46. La métaphore est de tous les ornements du langage le plus beau et le plus riche : elle donne de la variété et de la vivacité aux pensées ; elle parle tout à la fois au jugement et à l'imagination ; elle rend le style gracieux et énergique.

Par elle : (*a*) Les idées abstraites revêtent une expression sensible : La *chaleur* du sentiment, la *rapidité* de la pensée, la *douceur* de la voix.

(*b*) Les objets inanimés sont considérés comme vivants : Le flot qui l'apporta recule *épouvanté*.

(*c*) Les objets animés, mais d'une nature inférieure à l'homme, sont considérés comme possédant le sentiment et la pensée, ou capables de faire des actions propres aux hommes.

Le coursier lance un regard oblique à son maître expirant, revient, penche la tête et le flaire en *pleurant*.

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
Le renne qui *pleure* en mourant.
..... F. X. Garneau.

Il y a des oiseaux qui *maçonnent* des bâtiments aux fenêtres des églises.

Cet *angélique* enfant consolait sa pauvre mère.

47. La métaphore est appelée hardie lorsque la ressemblance entre les objets est peu sensible.

Travailler pour plaire aux hommes, c'est *semer* sur le sable, c'est *fonder* sur l'onde.

48. Trop de hardiesse peut rendre une métaphore ridicule, telle est celle qu'emploie M. Victor Hugo lorsqu'il appelle les clochers "des *flûtes* de pierres hautes de trois cents pieds."

Règles. (*a*) La métaphore doit être juste, c'est-à-dire, fondée sur une ressemblance des objets qui soit suffisante, rationnelle, et que l'esprit puisse facilement saisir.

Appeler un clocher une *flûte* ; les forêts, *les cathédrales de la nature* ; le carillon, une *fournaise de musique*, c'est employer des métaphores manquant de justesse, parce que le rapport de ressemblance n'est pas assez sensible.

(*b*) En prose, quand on veut faire passer une métaphore hardie, on emploie un correctif comme : *pour ainsi dire, si l'on peut s'exprimer ainsi*, ou tout autre.

J'ai vu le Mississipi, disait un vieux soldat de l'Empire, un beau fleuve, ma foi, large à perte de vue, *comme qui dirait* le Napoléon des fleuves.

(*c*) Il faut éviter les métaphores trop usitées, elles sont généralement brillantes à l'instant de leur naissance ; mais bientôt ce qu'elles ont d'original ou de remarquable disparaît, et elles deviennent des expressions communes.

On ne dirait plus aujourd'hui *Phébé* s'élève dans le ciel ; appeler la lune la *reine des nuits*, c'est employer une métaphore juste et belle, mais qui déjà commence à vieillir.

(*d*) Il ne faut admettre les mots scientifiques dans le style figuré que lorsque le sens peut en être parfaitement saisi des lecteurs.

Je me sens une grande *affinité* pour la vie sédentaire, peut avoir quelque chose d'obscur pour certaines personnes ; en leur écrivant, on devrait dire : Je me sens une forte *inclination*.....

(*e*) La métaphore doit être *noble*, c'est-à-dire, ne rien offrir de bas ni de dégoûtant.

Cette règle a été méconnue par M. Barbier.

Il est, dit-il, sur terre une infernale *cuve*,
On la nomme Paris : c'est une large *étuve*...

(*f*) La métaphore doit être *soutenue*, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas, dans la même phrase, employer des expressions qui supposent exclusivement le sens figuré, ou encore, qui supposent une autre métaphore.

En parlant de Mérovée, si je disais : Ce lion rassasié de meurtres s'*appuyait sur sa framée*, je supposerais le sens propre : car évidemment c'est l'*homme* et non le *lion* qui peut s'appuyer sur cette arme.

Ou si l'on disait : Le lion *hurlait* de rage, on emploierait encore une métaphore non soutenue ; ce verbe suppose une autre métaphore que le *lion*, car cet animal *rugit* et ne hurle pas.

DE L'ALLÉGORIE.

49. On distingue l'allégorie, figure de style, et la composition allégorique.

L'allégorie, figure de style, est une métaphore continuée dans une suite de traits.

Brillante sur ma *tige*, et l'honneur du *jardin*.
Je n'ai vu *luire* encor que les *feux* du matin ;
Je veux achever ma journée.

Or, sait-on bien ce que c'est que la nationalité canadienne-française ? C'est un arbre aux proportions colossales, aux dimensions gigantesques, dont les branches s'étendent depuis le golfe jusqu'à Ottawa et même au-delà. Cet arbre prête le doux ombrage de ses rameaux et de ses feuilles à un million d'individus. Il puise les sucs nécessaires à sa nutrition au moyen de deux racines puissantes : la langue et la religion. Coupez une de ces racines : les feuilles se flétrissent, les fruits se dessèchent, l'arbre est mort !—H. LARUE.

50. La composition allégorique est un discours qui, sous un sens propre, présente à l'esprit un sens étranger, mais analogue.

RÈGLES. (*a*) Comme l'allégorie consiste à dire une chose pour en faire entendre une autre, elle doit essentiellement être *claire ;* il ne faut pas qu'elle dégénère en énigme, mais le lecteur doit pouvoir distinguer facilement le sens figuré à travers le sens propre.

(*b*) Elle doit être *juste*, c'est-à-dire, que toutes les circonstances et les images doivent convenir à la chose exprimée au sens propre, et répondre à une idée dans ce que l'on a voulu faire entendre.

Dire : Mon beau voyage est encore si loin de sa fin, je pars assis sur *un destrier obéissant*, et, à peine ai-je passé les premiers des ormeaux qui bordent le chemin ! pour signifier : Je suis trop jeune pour mourir, serait employer une allégorie manquant de justesse ; on ne voit pas à quelle idée, dans le sens figuré, répondrait : Je pars sur *un destrier obéissant.*

Pour s'assurer de la justesse d'une allégorie, il faut traduire littéralement le sens propre par le sens figuré : toutes les images doivent convenir à la chose qu'on a voulu faire entendre.

Je *ne* suis *qu'au printemps*, je veux *voir la moisson*, peut se traduire par : je suis *jeune*, je veux *arriver à la vieillesse.* L'allégorie est juste.

(*c*) Comme la métaphore, cette figure doit être *soutenue*, c'est-à-dire, que rien dans la phrase ne doit signifier directement l'idée ; et tous les traits métaphoriques doivent être basés sur le même rapport.

Ils ont descendu le fleuve rapide du temps ; on entendit leurs voix *pendant qu'ils vivaient*, serait une allégorie non soutenue, parce que le dernier membre signifie directement l'idée.

Autre exemple : Les misères sont un rocher placé sur le chemin de la vie, aucun homme ne peut *les vaincre ;* mais Dieu en a *mesuré le nombre*, de manière qu'elles n'arrêtent pas ceux qui voyagent ensemble.

Les deux traits métaphoriques soulignés ne reposent pas sur le même rapport de ressemblance que les autres, *rochers*, *chemin*, *voyagent*. Ils présentent des idées disparates, l'allégorie n'est donc pas soutenue ; il vaut mieux dire avec La Mennais : " Les misères sont un rocher placé sur le chemin de la vie, aucun homme ne peut le *soulever ;* mais Dieu en a *mesuré le poids*, de manière... "

DE LA CATACHRÈSE.

51. La *catachrèse* emploie, étend ou altère la signification des mots.

Aller à *cheval* sur un bâton ; *ferrer* d'argent un cheval ; l'*éclat* du son ; une *feuille* de papier, d'or ; la *glace* d'un miroir ; les *glaces* d'un carrosse.

§ III.—Des Figures de Grammaire.

52. On appelle figure de grammaire toute construction qui s'écarte de l'ordre direct ou grammatical.

53. Les principales figures de grammaire sont l'*inversion*, l'*ellipse*, le *pléonasme* et la *syllepse*.

DE L'INVERSION.

54. L'*inversion* consiste à ne pas suivre, dans la disposition des mots, l'ordre grammatical et logique.

Là, tombe *un vieux guerrier*, pour *un vieux guerrier* tombe *là*.
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste, pour il voit périr le reste *du flambeau qui le guide*.

La neige a couronné nos collines brumeuses :
De la campagne au loin l'uniforme blancheur
Se déroule pareille aux vagues écumeuses
Où l'on voit se bercer des voiles de pêcheur. L. P. LEMAY.

Pour l'uniforme blancheur *de la campagne* se déroule *au loin* pareille aux vagues écumeuses.

On l'emploie : (*a*) pour donner de l'harmonie à la phrase.

Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre, pour l'orgueilleux Sicambre *dit : Cède-moi la terre*.

(*b*) Pour placer au commencement de la phrase l'idée sur laquelle on veut tout d'abord attirer l'attention.

Du *sanctuaire* enfin j'ai franchi les degrés.

(*c*) Pour dissimuler la faiblesse d'une idée trop commune ou d'un tour sans relief.

Sa main *sur ses chevaux* laissait flotter les rênes.

RÈGLES. (*a*) La poésie admet les inversions hardies et fréquentes, la prose ne s'en permet que de rares, et encore n'emploie-t-elle que celles qu'un constant usage a autorisées.

(*b*) L'inversion, quelle que soit la fin qu'on se propose en l'employant, ne doit nuire ni à la liaison des idées, ni à la clarté de la pensée.

DE L'ELLIPSE.

55. L'*ellipse*, pour rendre le discours plus concis et plus vif, supprime quelques mots que la grammaire regarderait comme nécessaires.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur, pour heureux *sont* les morts...

Elle a pour effet de rendre le style précis, énergique et élégant.

La langue française fait un fréquent usage de cette figure, qui peut presque toujours être employée quand elle ne nuit pas à la clarté de la phrase.

RÈGLES. (*a*) Il faut éviter, *autant que possible*, de sous-entendre le pluriel d'un verbe qui n'a été exprimé qu'au singulier, et réciproquement.

Hippolyte *se précipite* vers la mer, et ses soldats, vers le temple.

(*b*) Le verbe sous-entendu doit-être au même temps que dans la proposition où il est exprimé.

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Le verbe sous-entendu devant *musulmane* est *je suis*, tandis que le verbe exprimé est *j'eusse été*.

(*c*) Les ellipses qu'on peut le plus généralement se permettre sont :

Celle du sujet, quand on accumule les verbes.

C'est ainsi que les farouches *Iroquois* dispersaient par tout le pays, leurs bandes altérées de sang, faisaient trembler les habitants de Québec et de Montréal, enveloppaient toute la colonie dans un immense réseau de sang, enlevaient les chevelures, s'abreuvaient du sang de leurs victimes, répandaient partout la terreur et la consternation.

MGR A. RACINE.

Celle d'un verbe déjà exprimé.

Ici c'*est* un portique *qui chancelle*, là, un entablement, plus loin, un gradin.

Dans une guerre quelconque, il y a toujours de grands malheurs à déplorer. Les campagnes *sont* dévastées, les villes incendiées, les propriétés pillées, le commerce ruiné, les moissons ravagées ; et, plus que cela les peuples sont démoralisés.—MGR. I. BOURGET.

Celle du verbe et du complément direct.

Quelques ruines portent l'empreinte de la main du temps, les autres, de la main des Barbares, pour...les autres *portent l'empreinte* de la main des Barbares.

Celle d'un mot complément de plusieurs autres qui, au lieu d'être mis aussitôt après le premier, est rejeté à la fin.

Je croyais les entendre, ces applaudissements, pressant, encourageant, exigeant le carnage, pour...pressant le *carnage*, l'encourageant, l'exigeant.

(*d*) On supprime souvent les particules conjonctives, et alors l'ellipse s'appelle *disjonction :* son effet est de rendre plus sensible le mouvement de la pensée.

Le Gaulois fond, l'épée à la main, sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule.

Combien le mouvement serait moins sensible si l'on disait : ...le presse, *puis* le frappe, et *enfin* le blesse à l'épaule.

Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire sont avec eux enfouis pour toujours.—F. X. GARNEAU.

(*e*) Pour rendre un dialogue plus animé, souvent on élide les transitions qui en devraient unir les parties, et l'on se contente de les indiquer par un trait.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :
Debout, dit l'avarice, il est temps de marcher.
Eh ! Laisse-moi.—Debout.—Un moment.—Tu répliques !
—A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
—N'importe, lève-toi.—Pourquoi faire après tout ?
—Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout ;
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre.—BOILEAU.

(*f*) L'infinitif s'emploie quelquefois seul, comme s'il était précédé d'un verbo.

Ainsi, dit le Renard, et flatteurs, d'applaudir, pour...et les flatteurs *s'empressèrent* d'applaudir.

DU PLÉONASME.

56. Le *pléonasme* n'est autre chose que la répétition d'une idée, pour donner au style plus de clarté ou plus d'énergie.

Je croyais *les* entendre, *ces applaudissements*, pressant...

Le pléonasme est un défaut contraire à la précision, quand il n'est pas recommandé par l'énergie du sentiment, ou qu'il ne rend pas l'expression plus significative.

Ainsi : *Voyons voir* votre montre ;—la plaine est jonchée de *cadavres inanimés* ;—pourquoi *reculez*-vous en *arrière* sont des pléonasmes vicieux.

DE LA SYLLEPSE.

57. La *syllepse* consiste à faire accorder un mot avec l'idée qui domine dans l'esprit, plutôt qu'avec le mot auquel il se rapporte grammaticalement.

Entre le *pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge.
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre et *comme eux* orphelin.—RACINE.

Comme eux se rapporte à l'idée *des pauvres*, que le poète a en vue.

§ IV.—Des Figures de Pensée.

58. Les *figures de pensée* sont des formes ou tournures particulières données à la pensée.

Les figures de grammaire disparaissent, si l'on rétablit l'ordre grammatical ; les tropes disparaissent, si l'on remplace le mot figuré par le mot propre.

Ex. : Au lieu de dire : *Du sanctuaire j'ai franchi les degrés*, si je dis : j'ai été ordonné prêtre, il n'y a plus de figure.

59. Mais les figures de pensée subsistent, quelque changement que l'on fasse subir aux mots et à leurs relations, pourvu que la nuance particulière donnée à la pensée soit conservée.

Ex. : *Moi, des bienfaits de Dieu, je perdrais la mémoire !*
Changeons les mots, en conservant la nuance donnée à la pensée : *et l'on prétend que je pourrais oublier les effets de la bonté divine!* La figure de pensée se soutient.

60. On distingue : (*a*) les figures par rapprochement d'idées semblables ou contraires ; les principales sont : la *comparaison*, l'*allusion*, le *contraste*, l'*antithèse*, l'*hyperbole* et la *litote*, l'*ironie*, la *prétérition*, la *concession* :

(*b*) Les figures par développement ou par abréviation des expressions ; les principales sont : la *périphrase*, la *répétition*, la *conjonction*, la *synonymie*, la *gradation* et la *réticence* :

(*c*) Les figures par changement de formes de l'idée ; ce sont : l'*exclamation*, l'*interrogation*, la *suspension*, l'*imprécation*, l'*apostrophe* et la *prosopopée*.

Première espèce de Figures de Pensée.

DE LA COMPARAISON.

61. La *comparaison* ou *similitude* rapproche deux objets qui se ressemblent par un ou plusieurs points.

Le fils de Clodion bondit *comme un léopard.*

Trois siècles sont passés, et les peuples sauvages
Qui foulaient autrefois l'herbe de nos rivages
Comme une ombre sont disparus.
Il est vaincu le dieu de l'Iroquois terrible !
Et les adorateurs de la Croix invincible
Comme ces blés se sont accrus. A. B. ROUTHIER.

Le premier de ces objets, celui dont on s'occupe essentiellement, s'appelle *sujet* de la comparaison ; le second, celui dont on ne s'occupe qu'accessoirement, se nomme *terme*. Ainsi, dans l'exemple précédent, *le fils de Clodion* est sujet de la comparaison, *léopard* en est le terme.

Cette figure a surtout pour fin la clarté des idées et l'élégance du style; c'est dans la poésie qu'on en fait le plus fréquent usage.

On appelle comparaison *solennelle* celle dont l'objet pris pour terme est noble et très-différent du sujet.

Mérovée se repose comme *le lion de Numidie* rassasié de carnage.

On appelle comparaison *riche* celle qui, étant solennelle, multiplie les rapports saillants entre les objets.

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose le lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage.

RÈGLES. (*a*) Quand on a pour but d'instruire, le terme doit être plus connu du lecteur que le sujet de la comparaison.

Dieu nous aime plus *qu'une mère n'aime son enfant.*

(*b*) Pour donner à la comparaison une teinte mélancolique et faire éprouver à l'âme un vague sentiment, on peut prendre pour terme un objet métaphysique, lors même que le sujet de la comparaison appartient au monde matériel.

Et dans les airs pesants que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'*âme des morts passer.*

Des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois comme *le chœur des anges champêtres* dont on a imploré le secours.

(*c*) Quand on a pour but de relever un objet, il faut que le terme de la comparaison ait plus d'importance que le sujet.

" Cet admirable paysage avait tout le prestige *d'un décor d'opéra* " est une comparaison qui méconnaît cette règle, et qui au lieu de relever le *paysage* ne fait que l'abaisser.

On pourrait, au contraire, dire d'un décor d'opéra qu'il imite parfaitement un paysage : le terme aurait plus de noblesse et d'importance que le sujet.

(*d*) Le genre ordinaire n'admet que des comparaisons très-courtes: la poésie et le genre oratoire emploient seuls les comparaisons développées.

(*e*) La comparaison convient plutôt aux développements qu'à la véhémence des passions; celles-ci préfèrent la métaphore qui a moins d'éclat et plus de solidité.

(*f*) Il faut moins tenir à la richesse qu'à la justesse et à la nouveauté des comparaisons ; on n'emploie pas celles qui sont devenues banales à force d'être répétées.

L'habitude a affadi toutes ces similitudes tirées de la mythologie, du soleil et de la lune, des montagnes et des plaines, des lions et des vagues, des temples et des palais. Elles sont faites pour relever l'idée et ne servent souvent qu'à lui communiquer leur vulgarité. Qui se les permet doit au moins les rajeunir singulièrement pour la forme.

DE L'ALLUSION.

62. L'*allusion* consiste à dire une chose de manière à rappeler le souvenir d'une autre.

Le plus souvent on fait allusion à des faits historiques ou à des paroles célèbres.

Et je n'ai plus trouvé... que des membres affreux
Que des *chiens dévorants se disputaient entre eux.* – SONGE D'ATH.

Nous n'étions que trois cents à notre *Thermopyle :*
Pour défendre nos droits, nous serions trois cent mille.
L. J. C. FISET.

Thermopyle, pour *Châteauguay.*

" La terre que je te cèderai tu la garderas éternellement ; " allusion à une parole de Marius répondant aux Cimbres qui lui demandaient des terres peur eux et pour les Teutons, leurs alliés :

" Vos alliés, leur dit le consul, ont la terre que nous leur avons donnée, et ils la garderont éternellement."

Comme l'allégorie, cette figure rappelle une chose d'une manière indirecte sans le dire expressément, et c'est à cause de ce sens couvert qu'elle se prête spécialement à la louange ou au blâme.

RÈGLES. (*a*) Le fait accessoire que l'on rappelle doit être en harmonie avec le sujet que l'on traite, ou l'allusion n'est qu'un hors-d'œuvre.

(*b*) Ce fait doit être important et suffisamment connu.

(*c*) Il faut éviter de rappeler le fait d'une manière trop directe, ce qui rendrait l'allusion prétentieuse, et aussi de ne pas le rappeler suffisamment, ce qui la rendrait obscure.

DU CONTRASTE.

63. Le contraste présente le même être dans deux situations contraires, ou met en rapport deux objets qui sont opposés entre eux.

—Il voit venir à lui...
La mort !... non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.

RÈGLES. (*a*) Le contraste est d'autant plus agréable que les oppositions sont plus vives.

(*b*) Les contrastes sont très-propres à donner de la variété au style, mais il ne faut pas qu'ils soient heurtés : le terrible, par exemple, mis en rapport avec le gracieux, ne doit pas être aussi sombre que s'il était seul.

(*c*) Ne prenez jamais pour sujet ni pour terme de contraste des objets obcurs, inconnus, vous tomberiez dans un vague fatig ant.

DE L'ANTITHÈSE.

64. L'*antithèse* est un contraste dans lequel l'opposition des idées est exprimée d'une manière très-sensible.

Le tigre déchire sa proie, ensuite il dort tranquille ; mais l'homme qui a égorgé son frère, souffre d'indicibles tortures ; toutes les facultés de son âme et de son corps s'unissent pour le tourmenter, il n'y a plus pour lui de repos ni de plaisirs.

C'est là un contraste ; il deviendra antithèse, si, comme Châteaubriand, nous rendons plus sensible dans l'expression l'opposition des idées :

Le *tigre* déchire sa proie et *dort* ; l'*homme* devient homicide et *veille*.

RÈGLES. (*a*) L'antithèse répand beaucoup d'agrément sur les petits sujets ; le moraliste l'emploie fréquemment ; elle trouve aussi aisément sa place dans les compositions badines.

(*b*) Elle est peu propre à l'expression des sentiments passionnés.

(*c*) Les antithèses trop fréquentes fatiguent et donnent à la composition un air d'affectation puérile.

(*d*) On ne doit pas cultiver l'antithèse pour l'antithèse; il faut qu'elle ressorte naturellement du sujet; si l'on paraît courir après, on tombe dans l'affectation.

DE L'HYPERBOLE.

65. L'*hyperbole* exagère les choses en employant des expressions qui, prises à la lettre, iraient au delà de la vérité, mais que l'esprit réduit aisément à leur juste valeur.

RÈGLE. Pour que l'hyperbole soit bonne, il faut que l'exagération ne soit pas très-grande et n'aille au delà de la vérité que pour amener l'esprit à la mieux connaître.

Le fleuriste court à son jardin au lever du soleil et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes.

DE LA LITOTE.

66. La *litote*, qui est soumise à une règle de même nature, est le contraire de l'hyperbole; elle dit moins pour faire entendre plus.

Pour dire : Tant d'honneurs m'environnaient, que j'aurais désiré vivre toujours. Iphigénie s'exprime ainsi :

Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie.

Cette figure sert à voiler un éloge ou un aveu pénible; elle convient à la délicatesse, à la timidité, à l'adoucissement des reproches et des remontrances.

Ulysse reprochant à Agamemnon d'hésiter à sacrifier sa fille, lui dit :
Le seul Agamemnon refusant la victoire,
N'ose *d'un peu de sang* acheter tant de gloire.

DE L'IRONIE.

67. L'*ironie* exprime le contraire de ce qu'elle veut faire entendre, ou dit les choses sur un ton différent de celui qui leur convient.

Elle est l'arme favorite du dédain, de la raillerie et de l'indignation.

LaBruyère dit d'un amateur de prunes :

O l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut assez louer et admirer ; homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit ! que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul, entre les mortels, possède une telle prune.

68. Quand l'ironie est dure et amère, on l'appelle *sarcasme*. On emploie quelquefois l'ironie comme dernière ressource de l'indignation et du désespoir, c'est lorsque l'expression sérieuse paraît trop faible.

Agrippine dit à Néron qui, par les conseils de Narcisse, avait fait empoisonner Britannicus, son frère :

Poursuis, Néron, poursuis : avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu vas te signaler ;
Poursuis ; tu n'as pas fait ce pas pour reculer...

69. On peut rapporter à l'ironie l'hyperbole et la litote, quand le personnage qui emploie l'une de ces figures a conscience qu'il fait une exagération en plus ou en moins.

C'était donc là que combattaient, les jours de fête romaine, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

RÈGLE. Il faut avoir soin que la contexture du morceau fasse apercevoir clairement l'ironie, sans cela on s'y méprendrait et l'on ne verrait plus qu'une pensée fausse.

DE LA PRÉTÉRITION.

70. La *prétérition* est une figure par laquelle on feint de ne toucher que légèrement, ou de passer sous silence des choses sur lesquelles on appuie cependant avec force ou que l'on fait entendre très-clairement.

Je ne vous parlerai point de la sublimité du sacerdoce, je ne vous représenterai pas non plus le prêtre enseignant au peuple la vérité évangélique, je vous dirai seulement que nul homme ne fait plus de bien à ses frères, même sous le rapport temporel.

Le premier effet de cette figure est de disposer l'esprit des auditeurs en faveur de celui qui l'emploie, car elle établit qu'il a des preuves en surabondance.

Le second, c'est de favoriser la gradation du discours, tout en ne plaçant pas sur le premier rang des preuves faibles.

Le troisième, d'aider à l'unité, car, sans s'écarter du plan, on peut, au moyen de la prétérition, exprimer des pensées qui y seraient étrangères.

DE LA CONCESSION.

71. La *concession* consiste à accorder une chose qui paraît contraire à ce qu'on veut établir, mais afin d'en tirer aussitôt avantage.

Après avoir montré qu'il est insensé de remettre sa conversion à l'heure de la mort, parce que cette heure peut arriver soudainement, Massillon ajoute :

Mais *je veux* que le temps vous soit accordé et que le ministre du Seigneur ait le loisir de venir vous dire, comme autrefois le prophète au roi de Juda : " Réglez votre maison, car vous allez mourir." L'accablement où vous serez alors vous permettra-t-il de chercher Jésus-Christ ?

Deuxième espèce de Figures de Pensée.

DE LA PÉRIPHRASE.

72. La *périphrase* substitue au mot propre une courte définition ou description.

O des enfants d'Ilus la gloire et l'espérance ! pour ô Hector !
Ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel.

On s'en sert : (*a*) pour faire considérer un objet sous un point de vue spécial.

Ils adressent leurs ferventes prières *à celui qui commande à la mer et à la foudre.*

(*b*) Pour adoucir une pensée dure ou choquante.

Que personne dans ta demeure *n'obscurcisse ses vêtements*, pour signifier : *Ne fasse le deuil.*
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé, pour signifier : *Nous avons pris peur.*

(*c*) Pour désigner, sans blesser les convenances, les objets bas ou dégoûtants, ou bien pour rendre supportable une idée qui serait trop commune, exprimée dans sa forme propre.

Même elle avait encor *cet éclat emprunté*
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans, l'irréparable outrage. (*Songe d'Athalie.*)

Pour *même elle avait encore du fard.*

—*C'était l'heure où du jour adoucissant les peines,*
Le sommeil, grâce aux dieux, se glisse dans nos veines,

Pour dire : *c'était la nuit.*

RÈGLES. (*a*) On doit caractériser l'objet par l'attribut qui convient le mieux à la circonstance.

Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré *Celui qui dirige le soleil et qui garde dans ses trésors les vents du midi et les tièdes ondées !*

On ne pourrait pas dire : Après avoir imploré *Celui qui créa la lumière.*

(*b*) Quand le mot propre est bon, c'est un abus de le remplacer par la périphrase.

(*c*) L'abus de la périphrase rend le style ridiculement prétentieux.

Ex. Un chien entre dans une église pendant le sermon ; le prédicateur crie au suisse : " *Héros de l'Helvétie*, chassez ce *symbole de la fidélité.*"

DE LA RÉPÉTITION.

73. La *répétition* insiste sur les mots pour mieux exprimer la passion et pour appuyer sur une idée principale.

M'enlever mon enfant, *non*, *non*, s'écrie-t-elle.

—On entend souvent répéter : *Mes enfants*, *mes chers enfants !*

Laissez, ô matelots, *laissez* les frais ombrages !
Voguez ! voguez encor vers de plus beaux rivages. L. P. LEMAY.

DE LA CONJONCTION.

74. La *conjonction* est la figure qui multiplie dans une phrase les particules conjonctives pour ajouter plus d'énergie au style.

Quel étalage de ruines *et* de toutes les portions du monument, *et* sous toutes les formes, *et* de chaque siècle *et* de toutes les années.

DE LA SYNONYMIE.

75. La *synonymie* répète l'idée sans répéter le mot.

Les hommes passent comme les fleurs,—les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide,—rien ne peut arrêter le temps qui entraîne tout après lui.

DE LA GRADATION.

76. La *gradation* consiste à présenter le développement des pensées dans une série ascendante ou descendante.

Les idées sont dans une série descendante, quand leurs teintes vont en s'affaiblissant.

Un *souffle*, une *ombre*, un *rien*, tout lui donne la fièvre.

Règle. Pour que la gradation produise son effet, il faut que les degrés en soient marqués avec une grande justesse, qu'on saisisse très-bien la différence d'une teinte à celle qui la précède.

DE LA RÉTICENCE.

77. La *réticence* est une figure par laquelle on s'interrompt brusquement, mais de manière à laisser entendre ce qu'on supprime.

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce.
Font insensiblement, à mon inimitié,
Succéder... Je serais sensible à la pitié !

Règles. (*a*) La réticence doit être claire : il faut que l'esprit du lecteur puisse, sans effort, suppléer ce qu'on supprime.

(*b*) Elle doit aussi être motivée par la véhémence du sentiment ou par le respect des convenances.

Troisième espèce de Figures de Pensée.

DE L'EXCLAMATION.

78. L'*exclamation* est un élan du cœur, un cri de l'âme, qui, ne pouvant se contenir, fait explosion.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Du doux pays de nos aïeux,
Serons-nous toujours exilés ? Racine.

Utilité. (*a*) Les phrases exclamatives conviennent pour donner de la variété à la composition.

(*b*) Elles donnent aussi de la chaleur au style, parce qu'elles manifestent une conviction profonde ou une grande émotion.

(*c*) Par l'inversion qu'elles causent d'ordinaire, elles permettent de placer au commencement de la phrase l'idée que l'on veut tout d'abord présenter à l'imagination.

Quel *triste et lugubre tableau* présente la campagne ravagée !
—Moi des *bienfaits de Dieu* je perdrais la mémoire !

RÈGLE. Il faut surtout que l'exclamation soit vraie, c'est-à-dire inspirée par un sentiment réel et non par une feinte conviction.

DE L'INTERROGATION.

79. L'*interrogation* affirme une chose tout en paraissant la demander. Quand on interroge pour obtenir une réponse, on ne fait pas une figure de style.

Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, *qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ?*
Mais, pour nous secourir,
Est-ce ainsi qu'à nos yeux Hector devait souffrir ?

Dieu ne devait-il pas faire des prodiges en faveur d'une famille naissante de Missionnaires, qui entreprenaient d'évangéliser presque toute l'Amérique britannique sauvage, depuis les Côtes du Labrador jusqu'à l'océan Pacifique ?—MGR A. TACHÉ.

Aucune figure n'est plus propre pour manifester la passion : aussi est-il presque impossible à l'homme vraiment ému de ne pas l'employer ; elle communique au style du feu et de la rapidité.

RÈGLE. L'interrogation doit être courte : des phrases longues et chargées de mots en ralentiraient la vivacité et lui ôteraient ce qu'elle a de saisissant et d'incisif.

DE LA SUSPENSION.

80. La *suspension* est une figure qui tient dans l'incertitude sur ce qui va être dit, et présente à la fin une pensée inattendue.

Cet homme raisonnable, qui a une âme, un culte, une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : *il a vu des tulipes.....*

RÈGLES. (*a*) L'objet annoncé doit être assez important pour répondre à l'attente que la suspension fait naître.

A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui composent le Colisée... vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple *souverain de l'univers et esclave d'un empereur.*

(*b*) Cette figure ne doit pas être trop prolongée, elle fatiguerait l'esprit de l'auditeur.

(*c*) La suspension badine peut s'écarter des règles précédentes.

DE L'IMPRÉCATION.

81. L'*imprécation* consiste à exprimer avec énergie les vœux que l'on fait contre un objet quelconque.

Malheur à qui des morts profane la poussière.

Montagnes de Gelboé, que la pluie ni la rosée ne descendent jamais sur vous ; que vos champs ne soient pas les champs des prémices ; là gît le bouclier des forts, le bouclier de Saül. (Elégie de David sur la mort de Saül).

DE L'APOSTROPHE.

82. L'*apostrophe* est une figure par laquelle on s'interrompt tout à coup pour s'adresser directement à quelque objet animé ou inanimé.

La terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie, *où fuyez-vous, mortels infortunés ? de quelque côté que vous cherchiez un asile, comment éviterez-vous la mort qui vous menace ?*

RÈGLES. (*a*) L'apostrophe doit être courte.

(*b*) En poésie, on peut employer cette figure sans autre raison que celle de l'élégance et de la variété ; en prose, elle ne doit être employée que pour exprimer un sentiment très-vif de l'âme. L'apostrophe, quand ce n'est pas un mouvement passionné qui l'inspire, n'est le plus souvent qu'une vaine déclamation.

REMARQUE. On peut rapporter à l'apostrophe la figure par laquelle on se parle à soi-même.

O mon âme, *pourquoi êtes-vous triste et pourquoi me troublez-vous ?*

DE LA PROSOPOPÉE.

83. La *prosopopée* prête la vie, le sentiment et quelquefois la parole aux choses inanimées, aux absents et même aux morts.

Elle diffère de la personnification en ce qu'elle ne change pas la nature des êtres, mais seulement leur suppose ce qu'ils

n'ont pas ; elle leur *prête* le sentiment, par exemple, mais le considère toujours comme chose accidentelle.

Ah ! bientôt puissions-nous, *ô drapeau de nos pères !*
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat *se serrer près de toi !* O. Crémazie.

Stadoconé n'est plus ; et sur son promontoire
Québec *dresse son front tout rayonnant de gloire,*
Du passé vivant souvenir !
Les murs d'Hochelaga sont tombés en poussière,
Et Montréal *drapant une robe princière,*
Marche à grands pas vers l'avenir. A. B. Routhier.

La personnification, au contraire, suppose que l'être qui en est l'objet est réellement une personne.

Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués.

La mort a la tête ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois... D'une main, elle tient une faux comme un moissonneur ; de l'autre, elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein au sommet du Golgotha.

84. La prosopopée est de toutes les figures la plus hardie, la plus vive, la plus magnifique, mais aussi celle dont l'emploi est le plus difficile : il n'en faut faire usage que dans des circonstances rares, car si elle ne produit pas un grand effet, elle devient ridicule.

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !
Laissez vos linceuls de poussière !
Secouez le sommeil qui pèse sur vos yeux,
Mânes, parlez à ma prière !
Dites, n'est-il plus beau votre cher Canada,
Et sa gloire est-elle périe ?
.....
Voyez nos champs couverts d'une riche moisson,
Voyez nos villes florissantes.
Dans nos beffrois d'argent entendez-vous le son
De nos cloches retentissantes ?...
Ah ! si notre vertu chancelle un seul moment,
Si jamais notre foi succombe,
Pour nous marquer au front d'un stigmate infamant,
Mânes, sortez de votre tombe !.... L. P. Lemay.

§ V.—De l'usage des Figures.

85. Les figures donnent au style du mouvement et de la vie ; le langage qui en est dépourvu est froid et sans couleur.

RÈGLES. (*a*) L'expression simple est préférable à l'expression figurée, quand celle-ci n'a ni plus de vivacité, ni plus de précision.

(*b*) Il faut préparer les figures et les amener avec art, surtout quand elles doivent produire un grand effet.

(*c*) Il ne faut pas arrêter d'avance de quelles figures on fera usage dans la composition ; on forcerait son talent et l'on sortirait du naturel.

(*d*) Les figures ne doivent pas être prodiguées.

(*e*) Il faut, pour leur emploi, consulter les convenances que nous imposent le lieu, le temps, les personnes et le genre de composition.

(*f*) Les figures doivent être soutenues par la solidité des pensées.

(*g*) Certaines figures, telles que l'apostrophe, l'exclamation, l'interrogation, sont fréquemment employées pour relever la monotonie des expressions.

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?... ..
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées,
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau ! O. CRÉMAZIE

§ VI.—Des Images.

86. L'*image* est une métaphore qui peint vivement une chose à l'esprit.

Tout à coup le front pâle et *chargé de douleur*, Hector...
L'ange de la paix *touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués*.

87. On appelle style pittoresque celui qui présente beaucoup d'images naturelles et vives, et style *brillant* ou *éblouissant* celui qui les emploie jusqu'à la profusion.

RÈGLES. (*a*) L'image étant une métaphore, doit en suivre les lois.

(*b*) En général, il ne faut pas craindre d'employer cet ornement : le mot qui peint est préférable à celui qui ne fait qu'exprimer simplement.

§ VII.—Des Epithètes.

88. L'*épithète* est un qualificatif, en un ou plusieurs mots, sans lequel l'idée de l'écrivain serait suffisamment comprise, mais qui sert à donner à l'expression plus de force ou plus de grâce.

> De son *généreux* sang la trace nous conduit ;
> Les rochers en sont teints, les ronces *dégouttantes*
> Portent de ses cheveux les dépouilles *sanglantes*.

On distingue l'épithète générale et l'épithète de circonstance.

Epithètes générales : antres *profonds*, replis *tortueux*, *spectres hideux*.

Epithètes de circonstance : repos *insultant* et *superbe*. Et de ses doigts *vaincus* les nerfs *découragés* ne la soutiennent plus.

RÈGLES. (*a*) Il ne faut pas prodiguer les épithètes, surtout en écrivant en prose, car elles énervent le style et en rendent le tissu moins fort et moins serré.

(*b*) On fait bien d'éviter celles qui sont insignifiantes, c'est-à-dire qui ne présentent pas d'image ou ne disent rien de plus que le mot auquel elles se rapportent : éclair *brillant*, soleil *lumineux*, brasier *ardent*, spectre *hideux*.

(*c*) L'école moderne emploie beaucoup les épithètes métaphysiques et morales : elles sont très-propres pour donner à la composition une teinte mélancolique et religieuse : *funèbres* plis, *lugubre* silence, *horrible* carrière, plaine *en deuil*, *joyeuse* cymbale, astre *mystérieux*.

(*d*) Une épithète est bien employée quand elle est enchâssée si artistement, qu'on ne l'aperçoit presque pas : celles que Racine a semées dans le récit de la mort d'Hippolyte sont, sous ce rapport, à peu près irréprochables.

> Ces *superbes* coursiers qu'on voyait autrefois
> *Pleins d'une ardeur* si *noble* obéir à sa voix...

§ VIII.—Des Alliances de Mots.

89. Les alliances de mots consistent à mettre en rapport deux expressions qui paraissent inconciliables et dont la réunion forme néanmoins une pensée parfaitement juste.

Il regarde, il écoute... hélas! dans l'ombre immense,
Il ne *voit* que la *nuit*, n'*entend* que le *silence*.

Même elle avait encore cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour *réparer* des ans l'*irréparable* outrage.

RÈGLE. Cet ornement peut être d'un bel effet, mais il faut qu'il soit rare et ne paraisse nullement recherché.

CHAPITRE III.

DES DIVERSES ESPÈCES DE STYLE.

90. Le style est la manière particulière dont l'individu rend sa pensée.

On n'a pu encore déterminer les différentes espèces de style.

Si l'on considère la nature, le fond de la composition, on distingue le style oratoire, le style épistolaire, le style de l'histoire, celui de la poésie, celui de la science, etc.

En considérant le caractère de celui qui écrit, on distingue le style du palais, du barreau, de la tribune, de la chaire, etc.

Si l'on a en vue les principes de l'auteur relatifs à l'art d'écrire, la classification comprendra le style classique et le style romantique.

91. La plupart des auteurs basent leur classification sur le plus ou le moins d'art que l'on remarque dans la composition littéraire, et ils admettent trois espèces principales de style : le *simple*, le *tempéré*, le *sublime*.

§ I.—Du Style simple.

92. Le style *simple* est celui dont se sert un esprit cultivé pour communiquer convenablement ses pensées sur les sujets les plus ordinaires.

RÈGLES. (*a*) Ce genre comporte peu d'ornements, les épithètes y sont rares et les figures timides.

(*b*) La construction de la phrase est peu serrée ; on y remarque un certain abandon qui donne à la composition de l'aisance et du naturel.

Le fleuriste a son jardin dans un faubourg ; il y court au lever du soleil et en revient à son coucher.

(*c*) Ce genre convient particulièrement aux récits de faits ordinaires, aux lettres, à la fable, aux entretiens familiers et aux ouvrages didactiques.

(*d*) On ne doit jamais, même dans le style simple, tomber dans la grossièreté ou la bassesse.

93. On considère comme appartenant à ce genre :

(*a*) Le style scientifique, qui exprime la vérité sous sa forme rigoureuse sans recourir aux ornements du langage.

(*b*) Le style plaisant et léger.

Ma foi, sur l'avenir, bien fou qui se fiera :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service,
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous.
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre. RACINE.

(*c*) Le style naïf, qui exprime sans détour des pensées qui demanderaient à être voilées ou atténuées.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

(*d*) Le style familier, qui n'est autre que le langage de la conversation.

§ II.—Du Style tempéré.

94. Le style *tempéré* est celui où l'art se montre à découvert, et a recours à tous les ornements du langage pour rendre la pensée avec richesse, grâce et élégance : Fénelon, Delille, Châteaubriand, Lamartine ont surtout écrit en style tempéré.

RÈGLES. (*a*) L'expression est riche quand elle dit beaucoup en peu de mots et quand elle fait tableau ou image.

Tout à coup le soleil.....
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

(*b*) L'expression est gracieuse et élégante quand elle révèle dans l'auteur un goût fin et délicat.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore....

(*c*) Il faut craindre de prodiguer les ornements, car ils sont une espèce de fard qui nuit à la vraie beauté.

(*d*) Dans les compositions de longue haleine, il est bien de ne pas toujours écrire dans le même genre, mais de passer fréquemment du tempéré au simple et au sublime, afin de prévenir la satiété.

(*e*) Le genre tempéré convient aux sujets qui s'adressent à l'imagination sans cependant élever l'âme aux plus grands sentiments.

95. On rapporte à ce genre :

(*a*) Le style académique, dans lequel l'élégance domine sur l'énergie.

(*b*) Le style romantique, malheureusement très-répandu aujourd'hui : son caractère est d'être rêveur et mélancolique, d'exprimer des idées vagues, indéfinies ; il renonce à la mythologie pour demander ses inspirations à la religion, à la philosophie, au sentiment intérieur ; il cherche à plaire à l'imagination, à jeter l'âme dans la rêverie ; son objet avoué est la réalisation du beau idéal bien plus que celle du beau positif; généralement il aboutit à des effets tout contraires.

Et dans les airs pesants que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer.

Quelquefois une colonne s'élève seule au milieu du désert comme une pensée solitaire...

§ III—Du Style sublime.

96. Le style *sublime* est celui qui exprime dans un langage majestueux de grandes pensées et de nobles sentiments. Ce genre embrasse les sujets les plus relevés et comporte les mouvements les plus passionnés.

Règle. Il faut n'exprimer en langage majestueux que les pensées réellement grandes et les sentiments élevés, ou bien l'on tomberait dans l'emphase, qui consiste à employer de grands mots pour rendre des idées sans valeur.

§ IV—Du Sublime proprement dit.

97. Le *sublime* est une subite manifestation du beau, assez forte pour saisir l'âme et la ravir hors d'elle-même.

Son caractère est donc de produire une impression subite, instantanée et d'épuiser seul toute notre puissance de penser; c'est en quoi il diffère du style sublime, qui est une manifestation prolongée du beau et qui permet à l'âme de penser à la fois à ce qui est exprimé et au talent de l'auteur.

98. On distingue le sublime d'image, le sublime de pensée et le sublime de sentiment.

99 Le sublime d'image, c'est le beau se révélant subitement dans la peinture d'un grand objet.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués et les ferme délicieusement à la lumière.

La montagne s'entr'ouvrant avec effort lance au plus haut des airs une colonne ardente.

100. Le sublime de pensée consiste dans une grande idée exprimée avec beaucoup de concision et de clarté.

On compterait plutôt le sable de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer.

Pour le fidèle qui meurt, le calcul par le temps finit, il ne date plus que de la grande ère de l'éternité.

Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre?

101. Le sublime de sentiment se produit quand l'âme, dans une énergique expression, se révèle affectée ou exaltée au plus haut point possible.

Le songe d'Enée contient le sublime du regret.

O des enfants d'Ilus la gloire et l'espérance !...

Tout ce qui est dans l'ordre physique, intellectuel ou moral, éveille en nous l'idée et le sentiment de l'infini, et peut contribuer à produire le sublime ; par exemple, les grandes scènes de la nature, les bruits solennels, la solitude, l'immensité, l'héroïsme et surtout la contemplation des œuvres de Jésus Christ, type du beau moral, exemple du plus parfait dévouement à Dieu, à la patrie et à l'humanité. L'Ecriture sainte est pleine de sublime.

Gusman, blessé mortellement par Zamore, lui adresse les paroles suivantes, lorsque d'un mot il pouvait le faire périr:

Des dieux que nous servons connais la différence ;
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

RÈGLE. Le sublime dédaigne une expression recherchée, mais il veut qu'elle soit sensible.

CHAPITRE IV.

COURTES NOTIONS D'ESTHÉTIQUE.

§ I.—Du Beau.

102. Le *beau* absolu c'est Dieu.

Le *beau* relatif est toute manifestation de Dieu à l'âme.

Dieu se manifeste directement ou indirectement.

103. Dieu se manifeste directement quand il se montre lui-même à l'homme, qu'il le fait jouir de sa présence ; tel est l'état des élus dans le ciel.

104. Il se manifeste indirectement, quand il se découvre à nous par la nature ou par les œuvres de l'art.

La nature, si parfaite qu'on la suppose, ne peut avoir qu'une beauté relative.

La nature, œuvre de Dieu, doit porter des caractères qui révèlent son auteur, et c'est à cause de ces caractères qu'elle est belle : ce que nous admirons, en effet, c'est la *perfection* des plantes, l'*immensité* des mers, la *force* de certains animaux, la *prévoyance* de quelques autres, l'*harmonie* des astres, etc. Or, qu'est-ce autre chose, sinon admirer ce qu'il y a de divin dans les créatures, ce qu'elles nous révèlent de Dieu, qui est *parfait*, *infini*, *tout-puissant*, qui est *sagesse* et *ordre* par essence, etc.

L'homme est l'image de Dieu, il a en soi quelque chose de divin qu'il communique à ses œuvres, et c'est par là qu'elles sont belles : nous admirons l'*inspiration* de l'auteur, l'*élévation* et la *vérité* des pensées, l'*unité* du plan, le *juste rapport* de l'expression avec l'idée, etc., en un mot, ce qu'il y a dans l'œuvre de l'artiste qui nous parle de Dieu, *auteur de l'inspiration*, *majesté suprême*, *la Vérité même*, etc.

A ce point de vue, le véritable artiste est un médiateur entre Dieu qui l'inspire et les hommes qui contempleront ses œuvres ; il a pour mission d'incliner leur cœur à l'amour de la beauté absolue.

105. L'idée et le sentiment du beau sont dans tous les hommes, mais plus ou moins affaiblis ou défigurés par l'erreur, l'ignorance et les passions.

106. On peut considérer comme belles les œuvres qui ont reçu l'assentiment universel, le *Télémaque*, par exemple ; et aussi celles qui nous procurent du plaisir dans une contemplation prolongée, comme seraient certains chapitres du *Génie du Christianisme*.

§ II.—Du Goût et de la Sensibilité.

107. Le *goût* est la faculté d'apprécier une œuvre en se fondant sur l'idée et le sentiment du beau.

108. Se former le goût c'est, au fond, s'affranchir de l'ignorance, de l'erreur et des passions.

Deux choses surtout contribuent à cet affranchissement : l'exercice bien réglé des facultés de l'âme et l'influence de la piété chrétienne ; aussi remarque-t-on, tant dans les individus que dans les peuples, que ceux-là ont le goût plus parfait, qui sont plus instruits et plus religieux.

109. Manière de se perfectionner le goût :

(*a*) Approfondir l'étude des Règles ;

(*b*) Ne lire que de bons ouvrages ;

(*c*) Faire l'analyse littéraire des ouvrages qu'on lit;

(*d*) Faire critiquer par un juge sévère ses propres essais.

(*e*) Demeurer vertueux. La dépravation du cœur engendre la dépravation du goût.

110. CAUSES DE L'ALTÉRATION DU GOUT :

(*a*) Le défaut de *sensibilité*. La sensibilité s'émousse par les émotions trop fortes et par le vice.

(*b*) La lecture des œuvres mauvaises, soit sous le rapport du fond, soit sous celui de la forme.

(*c*) L'égarement de la raison, fruit du vice ou des mauvais principes.

111. La *sensibilité* est une disposition de l'âme à s'affecter aisément ou profondément; elle est la source du touchant et du pathétique; l'auteur, qui a cette disposition, plaît ordinairement parce qu'il aime à considérer les choses sous un point de vue capable d'émouvoir et d'attendrir. Fénelon, Châteaubriand, Lamartine ont beaucoup de sensibilité.

Cette disposition est un don naturel, mais elle peut être profondément modifiée par l'éducation et la conduite morale: les femmes romaines, par exemple, quoique douées de sensibilité par la nature, en étaient venues néanmoins à faire leurs délices des jeux sanglants du cirque.

§ III.—De l'Imagination, du Jugement, de l'Esprit, du Talent et du Génie.

112. L'*imagination* est la faculté de se représenter les choses qui ne sont pas sous nos regards ou qui même n'ont jamais existé.

C'est par elle, par exemple, qu'en lisant le fait d'armes de Dollard, on voit ce héros arrêter, avec ses compagnons, toute une armée d'Iroquois; par elle on se figure l'angoisse de ces braves souffrant le froid, l'insomnie, la faim et la soif; par elle on se représente des masses de cadavres s'entassant devant leur chétive palissade, etc.

L'imagination est encore la faculté de revêtir ses idées de formes très-sensibles.

"La reine, à ces mots, se lève dans un état de saisissement." Voilà l'idée que M. de Beauchesne conçoit et exprime sous une forme qui fait image. "A ces mots, dit-il, la reine se lève pâle de saisissement."

113. Le *jugement* est la faculté de percevoir les rapports des choses.

C'est lui, par exemple, qui nous montre de l'indignité dans la conduite de l'intendant Bigot, lorsque cet administrateur exerçait un monopole odieux sur les denrées et qu'il dilapidait les finances dans la détresse où était le pays.

114. L'*esprit* est la faculté qui nous permet de percevoir facilement. Elle nous fournit les idées.

115. Le *talent* est la faculté de réussir dans une entreprise. Le talent est varié comme les objets auxquels il s'applique : talent littéraire, administratif, artistique, etc.

116. Le *génie* est la faculté d'inventer ou de découvrir ; il fait *exceller* dans le genre que l'on adopte ; c'est une puissance supérieure et harmonieuse du jugement et de l'imagination.

Bossuet conçoit que l'illusion accompagne l'homme jusqu'à la mort ; c'est l'effet du *jugement*. Il se représente ce qu'il n'a pas vu, et exprime sa pensée sous une forme très-sensible ; c'est l'œuvre de l'*imagination* : "L'homme, dit-il, marche vers le tombeau, traînant après lui la longue chaîne de ses espérances trompées."

Bossuet a été homme de génie, parce qu'il a eu une grande puissance de jugement et d'imagination.

§ IV.—Des Conditions du Beau dans les Œuvres Littéraires.

117. Toute œuvre doit avoir, pour être belle, quatre qualités essentielles : l'*unité*, la *variété*, la *vérité* ou la *vraisemblance*, et la juste *proportion* des parties.

DE L'UNITÉ.

118. Toutes les parties d'une composition doivent être réellement les parties d'un même tout et non des morceaux rattachés les uns aux autres par caprice ou par besoin.

On reconnaît qu'une composition est *une* quand on peut la résumer en un fait ou une pensée. Les ouvrages de longue haleine doivent avoir cette qualité ; ils sont un par le *but* de l'auteur et par le ton qu'il donne à son style.

RÈGLES. (*a*) Rapporter tous les détails d'un sujet à une idée et négliger ce qui s'en éloigne.

(*b*) Etre sobre de parenthèses.

(*c*) Eviter les longueurs ou passages que l'on pourrait supprimer ou réduire sans inconvénient.

(*d*) Ne pas rapprocher dans une même phrase deux idées qui n'auraient entre elles qu'une faible liaison.

(*e*) Ne pas vouloir énoncer trop de choses à la fois.

(*f*) Eviter de changer brusquement le sujet du verbe, comme dans cette phrase, par exemple :

Le *rideau* tombe, l'*enfant* se réveille, *Marie-Antoinette* le presse sur son sein, un *commissaire* veut faire monter la garde, le *guichetier* était debout devant la porte.

(*g*) Etudier l'art des *transitions*.

119. TRANSITIONS. On appelle *transition* une expression intermédiaire destinée à remplir l'intervalle entre deux parties d'une composition.

120. 1re ESPÈCE. La transition est souvent une proposition toute simple indiquant le point à traiter.

EX. : Disons quelques mots de la charité du prêtre.

RÈGLE. Lorsque, dans un ouvrage considérable, on arrive à un repos complet, on peut très-bien commencer la nouvelle partie par une transition de cette nature.

121. 2e ESPÈCE. D'autres fois la transition est une phrase qui fait remarquer la liaison de ce qui a été dit avec ce que l'on va dire. Un orateur vient de parler des beautés du firmament :

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante.

L'auteur fait ici remarquer une égale beauté entre les phénomènes célestes et ceux qu'il va décrire.

RÈGLE. Les transitions de cette espèce sont très-bien placées dans un discours, dont le but principal est l'instruction des auditeurs.

122. 3e ESPÈCE. Le plus souvent la transition consiste dans un mot, dans une réflexion jetée d'avance et comme sans dessein, mais qui prépare l'esprit et le transporte à son insu vers un objet différent.

Boileau, dans son *Art poétique*, avait à parler successivement de l'idylle, de l'élégie et de l'ode. Après avoir parlé de l'idylle, il dit :

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie.....

Puis vient l'ode :

L'ode, avec plus d'éclat et non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux.....

RÈGLES. (*a*) Quand les pensées ont une liaison nécessaire, que l'on ne sent rien de brusque dans le passage de l'une à l'autre, il ne faut pas se préoccuper des transitions.

(*b*) Si les pensées n'avaient entre elles qu'un rapport très-éloigné, il ne faudrait pas les unir par une transition, qui ne serait qu'un lien forcé et ridicule.

(*c*) Il faut donc surtout ne choisir que les pensées qui ont un rapport naturel, les disposer avec ordre et méthode : le plus souvent ce sera assez pour que toutes les parties de la composition soient suffisamment liées entre elles.

DE LA VARIÉTÉ.

123. L'unité ne doit pas exclure la *variété*, mais au contraire s'allier avec elle.

RÈGLES GÉNÉRALES. (*a*) Il faut mettre de la variété dans le choix des idées : ainsi il est peu de sujets sérieux qui ne permettent de temps en temps des pensées moins graves, moins solennelles ; de même, la plupart des sujets légers et badins gagnent à être entremêlés de pensées sérieuses.

(*b*) La variété doit être surtout dans l'expression.

Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier. BOILEAU.

RÈGLES SPÉCIALES. (*a*) Soyez tantôt lent, tantôt rapide, tantôt simple, tantôt élevé.

Cependant cette règle n'a pas d'application dans un sujet de peu d'étendue : il faut alors que le style soit soutenu.

(*b*) Employez tour à tour le style coupé et le style périodique.

(*c*) Quand vous le pouvez, sans nuire à l'unité, diversifiez la forme des phrases en changeant fréquemment le sujet des verbes.

(*d*) Evitez le trop fréquent emploi des pronoms personnels.

(*e*) Ne faites pas un fréquent usage du même ornement de style.

DE LA VÉRITÉ ET DE LA VRAISEMBLANCE.

124. On distingue la *vérité absolue* et la *vérité relative*.

Une pensée est absolument vraie quand elle affirme un rapport réel :

Saint Cyr fut un jeune martyr.

Mgr François de Laval fut le premier évêque titulaire de la Nouvelle-France.

La vérité est essentielle à tout écrit historique.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout et même dans la fable. BOILEAU.

125. La *vraisemblance* consiste à donner aux faits l'apparence de la vérité, c'est-à-dire, à les présenter comme se liant naturellement avec ceux qui les précèdent ou qui les accompagnent, de telle façon que l'on ne se dise pas : *mais non, il n'en peut être ainsi.*

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable."

Ainsi, le fait cité par Michaud : "Des villages entiers partaient pour la Palestine," est vrai et pourtant il serait invraisemblable s'il n'était pas présenté comme une conséquence de l'esprit d'enthousiasme répandu partout lors de la formation des armées pour les croisades, et si déjà on n'avait parlé de faits presque aussi extraordinaires.

RÈGLES. (*a*) Quand un événement paraît extraordinaire, il faut en faire connaître les causes et dire surtout dans quelles circonstances il s'est accompli.

(*b*) On doit éviter l'exagération.

(*c*) Dans les sujets d'imagination, il faut mettre un juste rapport entre les effets et les causes, entre les actions et les personnages.

(*d*) On doit aussi conserver à chaque personnage son propre caractère.

> Achille déplairait moins bouillant et moins prompt,
> J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront ;
> A ces petits défauts, marqués dans sa peinture,
> L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.
> Qu'il soit sur ce modèle, en vos écrits tracé ;
> Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé ;
> Que pour ses dieux Enée ait un respect austère :
> Conservez à chacun son propre caractère. BOILEAU.

La vraisemblance convient aux sujets d'imagination.

DE LA PROPORTION.

126. L'esprit aime à voir une juste proportion entre les diverses parties d'un écrit.

RÈGLES. (*a*) Il ne faut laisser à chaque groupe d'idées que l'étendue qu'il doit avoir relativement à ceux qui le précèdent et à ceux qui le suivent.

(*b*) Les pensées dominantes demandent un plus grand développement que les pensées secondaires.

(*c*) Dans le début d'une composition, il ne faut placer que les circonstances indispensables à l'intelligence du récit et se hâter d'arriver à ce qui fait le fond du sujet.

CHAPITRE V.

DE LA COMPOSITION EN GÉNÉRAL.

127. Il y a deux modes généraux de composition, les *résumés* et l'*amplification*.

Des Résumés.

128. Faire un *résumé*, c'est réduire à leur expression la plus simple les principales pensées d'un travail littéraire ; cet exercice est très-utile pour former le jugement.

129. Un résumé bien fait doit être la reproduction du plan primitif de l'ouvrage ; on y doit distinguer les pensées principales et les divisions du sujet.

RÈGLE. Le résumé ne reproduit pas les transitions ni les ornements de style, il ne mentionne pas les pensées secondaires, si ce n'est en modifiant légèrement la pensée principale à laquelle elles se rapportent.

Le résumé s'appelle aussi *analyse ;* mais il ne faut pas confondre la signification de ce mot avec celle d'*analyse littéraire.*

De l'Amplification.

130. L'*amplification* consiste à développer une pensée de manière à en faire ressortir la vérité et la beauté ; elle demande l'exercice du jugement pour choisir le sujet et l'approfondir, et celui de l'imagination et du cœur pour lui donner une forme capable de plaire et d'impressionner.

RÈGLES GÉNÉRALES. (*a*) Il ne faut pas développer une pensée hors de propos, ni la délayer en la développant trop longuement.

(*b*) On ne développe pas dans un langage étudié des choses peu importantes.

131. On distingue dans l'amplification : 1° l'acquisition et le choix des pensées ou l'*invention ;* 2° leur arrangement ou la *disposition ;* 3° les ornements qu'elles revêtent ou l'*élocution.*

DE L'INVENTION.

132. Il y a trois principaux moyens d'acquérir des idées :

Le premier est l'observation attentive, assidue et intelligente de soi, des hommes et des choses.

Le second est la méditation des idées qui s'offrent à l'esprit sur le sujet qu'on veut traiter.

Le troisième est l'étude des ouvrages bien pensés et bien écrits.

RÈGLES. (*a*) Avant de choisir un sujet, il faut consulter son talent et ses connaissances.

Boileau dit, en s'adressant à ceux qui écrivent en vers :

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer ;
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

Ce choix ne saurait être laissé aux élèves.

(*b*) On écrit la pensée principale du sujet que l'on a choisi.

(*c*) On médite cette pensée et l'on jette sur le papier, à la hâte et en abrégé, les diverses idées qui s'offrent à l'esprit.

(*d*) Pour s'aider dans la méditation d'un sujet, on peut : 1° le définir et en énumérer les parties ; 2° remonter à la cause ou descendre aux effets ; 3° examiner quels rapports il a avec d'autres sujets connus ; 4° étudier les circonstances, dont les principales sont le lieu, le temps, les antécédents, le caractère des personnages.

(*e*) Le travail de la méditation achevé, il faut choisir les idées.

Relativement à ce choix, on ne peut donner que cette règle : Déterminez nettement le but que vous vous proposez : comparez vos idées à l'idée fondamentale, et toutes celles qui contribuent efficacement à la faire comprendre ou à l'embellir, conservez-les en leur assignant à chacune la place la plus favorable.

DE LA DISPOSITION.

133. La *disposition* consiste à arranger les idées avec ordre et méthode, de manière qu'elles s'éclairent mutuellement et fassent un tout régulier.

134. Il y a six modes ou ordres principaux d'amplification :

(*a*) L'ordre *logique*, qui consiste à placer les idées dans l'ordre où elles se déduisent l'une de l'autre, de telle sorte que chacune paraisse être la conséquence de celle qui la précède.

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.
Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines, etc...

Autre exemple: Ce temps te paraît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive ; ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons et ne peut plus se rapprocher ; ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent...

(*b*) L'ordre *chronologique*, qui dispose les faits d'après leur succession dans le temps.

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé,
Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux...

(*c*) L'ordre *de gradation*, qui accroît par des traits successifs l'importance d'une première pensée, ou, au contraire, atténue de plus en plus l'idée d'un objet.

Elle viendra, dit Bossuet, cette heure dernière ; elle *approche*, nous y *touchons*, la voilà qui *sonne*.

....Et vos mères chrétiennes auraient eu l'héroïsme de vous dire...: Pars, mon enfant: courage, la cause est *grande*, la cause est *sainte*, c'est la cause *de Dieu*..... —Mgr A. Racine.

(*d*) L'ordre *d'opposition*, qui met en présence les idées contraires, afin de les faire mieux ressortir.

(*e*) L'ordre *de symétrie*, qui met en parallèle les idées qui se correspondent et leur donne une forme semblable.

Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre.
Il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon.

(*f*) L'ordre *de développement*, qui adopte trois formes.

La première place d'abord la proposition synthétique et la fait suivre des propositions analytiques.

Quant au *sort* qui attend les émigrants et leurs descendants aux Etats-Unis, ce n'est rien moins que les humiliations de la mort nationale, et pour un grand nombre, hélas ! la perte de leur religion, et tous les malheurs qui s'ensuivent.—Mgr L. Laflèche.

Les villageois quittent leurs travaux : l'horticulteur sort de son jardin, le laboureur accourt de la plaine, etc.

La deuxième termine au contraire par la proposition synthétique.

Dans le pays, ils transmettront à leurs descendants, qui les en béniront, notre sainte religion, la belle langue française, nos mœurs si pures, nos usages et coutumes si polis et si bienveillants.—*Juste récompense de leur noble patriotisme !*—Mgr L. Laflèche.

La troisième place des propositions analytiques entre les propositions synthétiques.

Toutes les forces humaines se sont essayées contre l'église : la ruse, l'ignorance, le mensonge, la science, la politique, la violence ; l'Eglise a triomphé de *toutes ces puissances*.—MGR A. RACINE.

L'analyse est renfermée entre les deux synthèses qui sont : *toutes les forces humaines* et *toutes ces puissances*.

DE L'ÉLOCUTION.

135. L'*élocution* consiste dans l'observation des règles relatives aux ornements du style.

Ces règles se complètent par les deux suivantes :

(*a*) Quand on compose, il ne faut pas se préoccuper des ornements : on perdrait le fil des pensées ; ce n'est que dans un second travail qu'on doit y apporter son attention, quand l'esprit est reposé et que le jugement est libre.

(*b*) On doit corriger ses compositions et les faire corriger.

CHAPITRE VI.

DES GENRES DE COMPOSITION.

§ I.—De la Description.

136. La *description* est l'exposé d'un sujet qui ne se déroule pas comme une action, mais qui existe tout entier dès le premier moment, autrement c'est la peinture des objets dans notre esprit.

Des Qualités de la Description.

137. Toute description doit être :

(*a*) *Intéressante*. On doit choisir les circonstances qui sont intéressantes par elles-mêmes ou par rapport à l'objet décrit : éviter de parler de ce que tout le monde sait, à moins de le dire d'une manière originale.

(*b*) *Noble.* Il faut omettre les basses circonstances et les minuties.

N'imitez pas ce fou qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met pour le voir passer les poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant qui va, saute et revient,
Et joyeux, à sa mère, offre un caillou qu'il tient ;
Sur de trop vains objets c'est arrêter sa vue. BOILEAU.

(*c*) *Neuve.* Il faut en bannir les formes usées, les couleurs trop reproduites.

Si l'on décrit les campagnes, les épithètes communes sont d'autant plus à redouter qu'elles s'offrent sans cesse : les vertes prairies plus ou moins émaillées de fleurs, les forêts mystérieuses, les roches sourcilleuses, le cristal des fleuves, les cieux azurés, etc. Toutes ces jolies choses si souvent exaltées affadissent le caractère d'une description et font qu'elle ressemble à tout.

(*d*) *Animée.* C'est-à-dire, 1° que l'objet y soit peint avec des couleurs si vives, qu'il soit pour ainsi dire mis sous les yeux.

Je vois ses pieds encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés...
.....Le sang de toutes parts
Souillait sa barbe épaisse et ses cheveux épars.

2° Qu'elle mêle à la représentation des lieux et des choses l'action des êtres vivants et surtout de l'homme.

Le Colisée est sans contredit le monument le plus admirable de la puissance romaine sous les Césars.....
C'était donc là que combattaient les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

REMARQUES. (*a*) Employer les contrastes qui sont le principal ornement des descriptions de la nature.

(*b*) Comme faisant partie d'une composition plus étendue, la description doit en respecter l'unité et entrer dans le plan de l'ouvrage ; elle doit aussi être amenée naturellement, sans effort, et revêtir des couleurs en harmonie avec le fond du sujet.

Des diverses Sortes de Descriptions.

138. La description peut avoir pour objet le temps, le lieu, un fait, les formes extérieures d'un être, les mœurs d'une personne ou l'instinct d'un animal, les attributs d'une chose morale ou abstraite; de là, six sortes de descriptions : la *chronographie*, la *topographie*, l'*hypotypose*, la *prosopographie*, l'*éthopée*, et la *définition littéraire* : les trois premières s'appellent aussi *tableaux* ; les deux suivantes, *portraits*.

DE LA CHRONOGRAPHIE.

139. La *chronographie* fait connaître le temps, en indiquant les phénomènes physiques ou moraux présents au moment que l'on veut désigner.

Pour dire : *C'est le jour des morts*, O. Crémazie s'exprime de la manière suivante :

Quand le doux rossignol quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

RÈGLE. Il ne faut décrire que les phénomènes qui appartiennent spécialement au moment désigné ; non-seulement on doit omettre ceux qui sont propres à un autre, mais ceux mêmes qui ont lieu constamment.

DE LA TOPOGRAPHIE.

140. La *topographie* fait connaître le lieu de la scène par l'indication des objets qui s'y trouvent.

Enfin il découvrit ces superbes rivages
Où se trouvait assis le bourg d'Hochelaga,
Et vers la terre alors comme un trait il vogua.
.....
Cependant près du bourg, dominant la campagne,
S'élève vers le nord une belle montagne ;
Un bois majestueux couronne son sommet ;
Le gazon des sentiers est doux comme un duvet.
.....
Là, du haut de ce mont, un pays sans confins

Aux regards du héros tout à coup se déroule.
Bien loin sous les forêts le grand fleuve qui coule
Fait briller au soleil ses flots voluptueux ;
Mais parfois il s'irrite, et plus impétueux,
Il heurte en écumant un rocher qui ruisselle
Il jette vers les cieux une plainte éternelle.
Partout des bois épais, partout un sol fécond
Qui reposent encore dans un calme profond !
A l'aspect enchanteur de ces lieux qu'il domine
Cartier se sent rempli d'une ivresse divine. L. P. LEMAY.

RÈGLE. Autant que possible, il ne faut parler que des objets qui appartiennent spécialement au lieu que l'on désigne.

DE L'HYPOTYPOSE.

141. L'*hypotypose* représente de la manière la plus énergique les principales circonstances d'un évènement. Elle ne considère plus l'action comme se déroulant dans un ordre successif, mais comme se composant de faits simultanés.

Tout à coup un éclair déchire les nuages ;
Un sifflement aigu s'échappe des cordages ;
Par un vent furieux les navires fouettés
Inclinent leurs flancs noirs sur les flots irrités.
La mer comme un volcan semble lancer des flammes :
Les vaisseaux jusqu'au ciel montent avec les lames
Pour descendre aussitôt dans le gouffre béant.
On dirait que tout va tomber dans le néant ! L. P. LEMAY.

RÈGLE. Pour peindre vivement une action, on emploie le présent au lieu du passé.

DE LA PROSOPOGRAPHIE.

142. La *prosopographie* fait connaître les êtres en décrivant leurs formes extérieures.

Je vis alors cet Alexandre qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course et très-recherché dans ses parures.—BARTHÉLEMY.

DE L'ÉTHOPÉE.

143. L'*éthopée*, ou description des mœurs, fait connaître les animaux, en désignant les caractères de leur instinct, et l'homme, en décrivant ses qualités morales ou ses vices.

Ethopée du Cheval, tirée du livre de Job :

Le souffle de ses narines remplit de terreur. Il frappe du pied la terre, il bondit, il s'élance avec audace, il court au-devant des hommes armés ; il méprise la peur, il brave les épées. Les flèches sifflent autour de lui ; le fer des lances et des dards le frappe de ses éclairs ; il écume, il frémit, il dévore la terre, il n'est point effrayé du bruit des trompettes. Lorsqu'on sonne la charge, il dit : Allons. De loin il sent l'approche des guerriers, il entend la voix des chefs et le bruit des armées.

144. Le *caractère* est un portrait qui s'applique à une classe ; il a alors pour objet une généralité d'êtres au lieu d'un individu : l'*avare*, l'*égoïste*, le *fat*.

145. Le *parallèle* consiste dans le rapprochement de deux portraits pour en faire ressortir les ressemblances ou les différences.

Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi,
Mazarin, souple, adroit et dangereux ami ;
L'un fuyant avec art et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage ;
Tous deux haïs du peuple et tous deux admirés. ...

RÈGLES. (*a*) La poésie fait moins usage du portrait que l'histoire et l'éloquence.

(*b*) Il faut bannir du portrait les traits généraux qui peuvent s'appliquer à tout autre individu.

(*c*) Pour qu'un parallèle plaise, il faut que les rapprochements soient saillants et naturels, et que les antithèses n'y soient pas prodiguées.

(*d*) Pour éviter l'antithèse dans le parallèle, on peut décrire d'abord plusieurs points du premier objet, puis venir à leurs correspondants dans le second.

Le tigre est plus à craindre que le lion : celui-ci souvent oublie qu'il est roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble tou-

jours être altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches..., il désole le pays qu'il habite ; il ne craint ni les armes de l'homme...—BUFFON.

DE LA DÉFINITION.

146. La *définition* est l'explication d'un mot ou d'une chose. (1)

147. Définir, tel qu'on l'entend en littérature, c'est décrire. La seule différence que l'on puisse mettre entre la définition et les autres espèces de description, c'est que la définition se rapporte aux choses morales ou abstraites, tandis que les cinq autres espèces ne s'appliquent qu'aux choses sensibles.

RÈGLES. (*a*) Dans la définition, comme dans le portrait ou le tableau, on ne doit considérer dans les objets que ce qu'ils ont de plus saillant et négliger tout ce qui n'est qu'accessoire. Il faut avoir soin de ne pas descendre dans des détails inutiles et de ne jamais dire des choses triviales ni communes.

(*b*) Le tableau ou le portrait doit revêtir les êtres d'une forme sensible, tandis que la définition, se rapportant aux idées abstraites, ou générales, ne doit pas faire image. Il suffit qu'elle fasse connaître l'objet, et on y parvient, soit en énumérant ses qualités, soit en faisant connaître ses causes, soit en développant ses effets.

REMARQUES. (*a*) Une définition littéraire ou oratoire revient toujours à une énumération de parties, et c'est pour ce motif que beaucoup de rhéteurs la considèrent comme une des ressources de l'amplification.

(*b*) Rien n'est plus utile que de savoir bien définir. C'est le moyen de sortir victorieux de toute discussion et de toute controverse, parce qu'à l'aide d'une bonne définition, on coupe court à toute équivoque et on ajoute à la force de ses raisonnements, par là même que l'on a rendu plus claire, l'idée que l'on voulait démontrer.

(1) On distingue la *définition philosophique*, qui fait connaître pleinement l'objet : c'est celle des dictionnaires, et la *définition littéraire* ou *oratoire*, qui fait connaître une chose morale ou abstraite par quelques-uns de ses attributs.

Définition littéraire de l'homme :

L'homme, en sa course passagère,
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper ;
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;
Et ses jours passent comme l'ombre
Que l'œil suit et voit échapper. J. B. Rousseau.

§ II.—De la Narration.

148. La *narration* est l'exposé d'une action qui se déroule dans un ordre successif.

Des Qualités de la Narration.

149. Les qualités de la narration sont :

(*a*) L'*unité*. Pour que la narration ait l'unité, il faut que les faits se succèdent dans leur ordre naturel ; que les détails, qui concourent à les expliquer, n'aient qu'une importance secondaire ; que les circonstances, qui distrairaient inutilement le lecteur, soient écartées ; que toutes celles que l'on décrit aient un rapport sensible entre elles et le fait principal ; qu'il n'y ait pas trop d'incidents ni de personnages ; que ce soit surtout sur le principal acteur que se porte l'intérêt. On distingue l'unité d'objet, de but, de style.

(*b*) L'*intérêt*. Pour qu'elle soit intéressante : entremêlez au narré des faits de courtes descriptions, des discours peu étendus, des dialogues ; ne présentez pas deux fois la même situation ; évitez d'exciter des émotions de même nature ; groupez négligemment les faits de manière à ne pas faire entrevoir la fin du récit.

(*c*) La *convenance*. Il faut donner à la narration la *couleur locale*, c'est-à-dire faire agir les personnages d'une manière conforme aux habitudes et aux croyances de leur époque et de leur pays.

On manque surtout à ce précepte, quand on fait des anachronismes, quand on dit une chose qui suppose une découverte ou une invention ultérieure, ou encore un usage qui n'est plus. Parler des armes à feu des premiers Croisés, des archers de Napoléon, serait faire une faute de cette nature.

(*d*) La *brièveté*. La narration doit être brève : il n'y faut faire entrer que les détails intéressants et ne pas prendre le récit de trop haut.

(*e*) La *vraisemblance* ou *vérité*. La narration historique doit être vraie. Les autres narrations doivent être vraisemblables.

(*f*) La *moralité*. Elle propose pour but de rendre meilleur ceux auxquels elle est destinée.

Des Parties de la Narration.

150. On distingue généralement trois parties dans la narration : l'*exposition*, le *nœud*, le *dénouement* ; on peut considérer comme quatrième partie les *épisodes* et les *réflexions*.

DE L'EXPOSITION.

151. L'*exposition* fait connaître le lieu de la scène, le temps, les personnages et les faits antérieurs à l'action qu'on veut raconter.

Souvent elle ne fait connaître qu'une ou deux de ces choses, c'est lorsque les autres seraient inutiles au récit ou que déjà elles sont suffisamment connues du lecteur.

RÈGLES. (*a*) L'exposition se place ordinairement au début de la narration : c'est par elle qu'on entre en matière. Quelques auteurs la mettent parfois au milieu ou à la fin de l'ouvrage, alors ils débutent par quelque exclamation, les paroles de quelque personnage, etc.

(*b*) L'exposition doit être *claire* et *juste*, c'est-à-dire, faire suffisamment connaître le temps, le lieu, les antécédents, les personnages, et ne les considérer que dans leurs rapports avec le fait à décrire.

(*c*) Quand le fait demande le récit des circonstances antérieures, il faut les raconter en peu de mots ou les mettre sur un arrière-plan ; on emploie alors l'imparfait ou le plus-que-parfait.

(*d*) L'exposition doit être *brève* et *simple* : *brève*, car elle n'est, après tout, que l'accessoire du récit ; *simple*, car il vaut mieux promettre peu au lecteur que de tromper son attente,

comme il arriverait dans le cas où la seconde partie de la narration ne serait pas à la hauteur de la première.

DU NŒUD.

152. On appelle *nœud* l'ensemble des faits secondaires d'une narration ; mais le plus souvent on désigne par ce nom une complication d'incidents qui nous tient vivement en suspens à l'égard du résultat.

Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue. BOILEAU.

RÈGLES. (*a*) Les généralités n'intéressent pas : la narration doit donc abonder en détails et admettre même les petites circonstances.

(*b*) L'action à décrire doit avoir quelque importance, autrement il faudrait l'omettre ou seulement l'indiquer en passant.

(*c*) En faisant un récit, il faut se représenter l'action comme si on l'avait sous les yeux, diriger son attention sur le principal personnage, le tenir sur le premier plan et faire tout converger vers lui.

DU DÉNOUEMENT.

153. Le *dénouement* est le fait essentiel de la narration, le point où le nœud aboutit et se résout.

RÈGLES. (*a*) Il faut préparer le dénouement sans l'annoncer : le mieux est généralement de ne le laisser apercevoir qu'en arrivant à la fin du récit.

(*b*) Il doit répondre aux promesses de l'auteur, c'est-à-dire être en rapport avec l'exposition et le nœud, ou même être plus important que ne font pressentir ces deux premières parties de la narration.

REMARQUE. S'il s'agit d'une narration badine, on peut s'écarter de cette règle.

L'anecdote suivante arrivée à l'empereur Gallien nous en offre un exemple :

Un marchand avait vendu à l'Impératrice de fausses perles pour de vraies ; cette princesse irritée voulut qu'on fît un exemple du fourbe. Gallien y consentit et donna l'ordre de conduire le marchand sur l'arène pour l'y livrer aux bêtes. Le joaillier tremblait de tous ses membres ; les spectateurs ne soufflaient d'attente, on croyait voir à chaque instant s'élancer de sa loge un lion, un tigre ou un ours ; mais quelle fut la surprise lorsqu'on vit paraître... un mouton. Tout le monde se met à rire. *Il a trompé*, dit Gallien, *et on le trompe.*

(*c*) Il faut s'arrêter à temps ; c'est-à-dire, autant que possible, ne rien mettre après le dénouement.

DES ÉPISODES ET DES RÉFLEXIONS.

154. On appelle *épisode* le récit d'un fait incident subordonné au fait principal de la narration.

RÈGLES. (*a*) Les épisodes doivent être placés avec goût ; il faut les disposer de manière qu'ils ne nuisent en rien à l'action principale : c'est dans le calme de la nuit, c'est pendant une navigation, c'est en attendant l'arrivée d'un personnage que ces faits secondaires sont généralement racontés.

(*b*) Les épisodes doivent être liés au sujet principal ou ce ne seraient que des hors-d'œuvre.

(*c*) Il ne faut pas les prodiguer ni leur donner un grand développement.

155. On peut, quand on a pour but d'instruire, mêler des *réflexions* au récit, mais il faut observer qu'elles soient courtes, remarquables, naturelles, ressortant bien du sujet et placées de manière à ne pas refroidir l'intérêt.

Des différentes Espèces de Narration.

156. On distingue la narration *historique*, qui comprend la narration *oratoire*, la narration *fictive* ou *poétique*, la narration *mixte*, la narration *badine* ou *conte*.

DE LA NARRATION HISTORIQUE.

157. La *narration historique* est le simple exposé d'un fait avec ses principaux détails.

RÈGLES. (*a*) La vérité absolue est essentielle à la narration historique qui doit reproduire les faits avec sincérité et

exactitude : on ne doit omettre ni dissimuler aucun trait important propre à faire connaître les personnages.

Cette règle, cependant, est subordonnée à celle de la convenance, qui veut qu'on n'écrive rien de contraire à la modestie.

(*b*) L'histoire peut suppléer les détails que supposent les particularités connues.

(*c*) Le style de l'histoire doit être grave, mais rapide et énergique, tantôt coupé et tantôt périodique.

(*d*) Le ton passionné n'est point tout à fait exclu de l'histoire : il est permis à tout homme de manifester son amour du bien et sa haine du mal : on ne lirait qu'avec dégoût le froid récit d'un acte sublime ou d'un grand crime.

Pour la narration historique, l'exposition s'appelle aussi *commencement ;* le nœud, *milieu* et le dénouement, *fin*.

Narration oratoire.—La narration oratoire s'emploie dans les plaidoyers, les oraisons funèbres, les panégyriques.

Dans cette narration les objets doivent être peints des couleurs les plus propres à frapper l'esprit des auditeurs. Tout en restant vrai, l'auteur peu n'être pas absolument impartial. Il a sans cesse en vue l'intérêt de sa cause et raconte les faits de la manière la plus avantageuse à son dessein. Il appuie beaucoup sur les circonstances favorables et ne fait que glisser sur les autres.

DE LA NARRATION FICTIVE OU POÉTIQUE.

158. La *narration fictive* ou *poétique* est le récit de faits purement imaginaires.

Règles. (*a*) La narration poétique doit être vraisemblable.

(*b*) On exige du poète plus d'unité, de clarté et d'intérêt que de l'historien, parce qu'il est plus libre dans le choix et la disposition des faits.

(*c*) Il n'est pas nécessaire, dans les narrations de ce genre, de placer l'exposition au commencement, on peut, si l'on veut, se jeter dès le début au milieu du sujet et faire ensuite

raconter par un des personnages les circonstances et les faits antérieurs, ou bien les exposer soi-même en les fondant dans le récit.

(*d*) Le caractère des personnes doit être soutenu, à moins que des circonstances exprimées n'aient dû le modifier.

(*e*) Le poète peut mêler le merveilleux aux faits qu'il raconte, c'est-à-dire, faire intervenir des agents surnaturels.

> On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
> Un *dieu* qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.

159. On rapporte à la narration poétique le conte et la narration familière : on aime beaucoup dans ces sujets les saillies piquantes et les dialogues à forme rapide.

DE LA NARRATION MIXTE.

160. La *narration mixte* est celle dont le fond et les principales circonstances sont vraies, mais que l'on embellit par des détails inventés.

Règle. La vraisemblance est le point le plus important de cette espèce de récit ; il n'est pas permis d'inventer des faits contraires à l'histoire, ni de supposer des actions opposées au caractère historique des personnages.

DE LA NARRATION BADINE.

Dans la *narration badine* l'auteur a uniquement pour but de moraliser en amusant. L'imagination a la carrière entièrement libre ; elle n'est pas même gênée par la vraisemblance. L'écrivain a le droit de recourir au merveilleux, au surnaturel. Il fait agir la baguette miraculeuse, les talismans qui préviennent tout danger.

Le *conte* doit toujours renfermer une moralité claire que l'on peut exprimer en peu de mots.

§ III.—De la Fable.

161. La *fable* est un récit allégorique qui a pour objet de nous distraire en nous montrant la vérité.

Les personnages sont ordinairement des dieux, des hommes, des animaux, des plantes, ou des personnages allégoriques.

L'apologue se distingue de la fable en ce qu'il emploie plus particulièrement les personnages allégoriques.

Les qualités de la fable sont :

(*a*) L'*unité*. Tout doit tendre vers un même point, qui est la moralité de la fable.

(*b*) La *vraisemblance*. Supposé que les êtres mis en scène fussent doués de la parole et de l'action, ils devraient parler et agir comme dans le morceau.

(*c*) La *clarté*. Plus que partout ailleurs.

(*d*) La *brièveté*. Comme dans tous les sujets allégoriques.

(*e*) La *naïveté*. Elle permet de penser que l'auteur prend au sérieux ce qu'il dit.

La Fontaine est éminemment naïf, il nous dit avec tout le sérieux possible que les souris riront à l'enterrement du chat, qu'un vieux rat est expérimenté, parce qu'il a perdu sa queue à la bataille. Quelle bonhomie ! quelle crédulité ! quel enfantillage !

Dans la fable *l'Homme et le Serpent*, il dit : " L'animal pervers, c'est le serpent que je veux dire ; " puis il ajoute : " Et non l'homme ; on pourrait aisément s'y tromper," exprimant ainsi toute sa pensée, quoiqu'elle puisse déplaire.

Eh bien ! c'est cet air de bonne foi, ce sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites, c'est l'importance qu'il donne à des jeux d'enfants ; c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin, un pigeon, un rat, qui font qu'on l'admire et qu'on se passionne pour ce qu'il dit.

DE L'ACTION.

162. Tous les faits dont se compose le récit doivent concourir à l'enseignement moral qui est le but de la fable : c'est ce qu'on exprime en disant que l'action doit être *une*.

163. Il faut faire agir les personnages conformément à leur nature réelle, ou au caractère que leur reconnaît l'opinion : on formule ce principe en disant que l'action doit être *naturelle*.

On cite, comme manquant de naturel, la fable où le lion fait société avec la génisse, la chèvre et la brebis : l'esprit n'admet pas comme vraisemblable un pareil rapport entre ces animaux.

L'action comprend : (*a*) L'exposition, qui fait connaître le temps, le lieu, les circonstances et les personnages.

(*b*) Le nœud ou l'ensemble des faits secondaires.

(c) Le dénouement ou le fait essentiel qui révèle la moralité, et auquel se rattachent le nœud et l'exposition.

Ex. : Il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

DE LA MORALITÉ.

164. La fable ayant pour but d'exprimer une vérité morale d'une manière indirecte, il n'est pas nécessaire qu'elle l'énonce dans sa forme propre. Aussi très-souvent on laisse au lecteur le soin de la trouver.

Les plus accommodants ce sont les plus habiles... (*Le Héron*).

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure. (*Le Loup et l'Agneau*).

La moralité placée à la fin sert mieux à l'intérêt du récit ; le lecteur a le plaisir de la deviner avant d'en lire l'expression.

§ IV.—De la Parabole.

165. La *parabole* diffère de la fable : 1° en ce que, en général, elle prend pour personnages des hommes libres et raisonnables, au lieu d'animaux ou de plantes ; 2° en ce qu'elle est d'un genre plus noble que l'apologue, et exprime plutôt des vérités religieuses que purement rationnelles.

Le Sauveur parlait souvent en paraboles ; le récit de l'Enfant Prodigue est un chef-d'œuvre en ce genre, même au point de vue de l'art.

§ V.—De l'Allégorie.

166. L'*allégorie*, comme sujet de composition, est une pièce qui repose tout entière sur une métaphore.

Faible arbrisseau transporté des bords de la vieille France sur la terre vierge de l'Amérique, l'érable planté par Champlain a jeté de profondes racines dans le sol du Canada ; souvent battu par les tempêtes et attaqué par la hache du bûcheron, il s'est redressé après chaque orage, ses plaies se sont guéries, sa tête s'est couronnée d'un feuillage plus vert et plus vigoureux ; aujourd'hui, dans la force de l'adolescence, il promet d'étendre encore longtemps son ombre tutélaire sur le promontoire de Stadaconé et sur les eaux du majestueux Saint-Laurent.

J. B. A. FERLAND.

L'allégorie doit être gracieuse, fraîche, claire et courte.

L'allégorie habite un palais diaphane.

Une allégorie de longue haleine deviendrait fatigante et ennuyeuse.

§ VI.—Du Dialogue.

167. Le *dialogue* est un entretien entre plusieurs personnes.

Les principaux avantages du dialogue sont : 1° de rendre la composition variée ; 2° de permettre plus de liberté à l'écrivain, tant dans le choix des questions que dans la distribution des preuves, car on n'exige pas autant de régularité dans un entretien que dans un exposé en forme de discours.

RÈGLES. (*a*) Chaque acteur doit tenir un langage en rapport avec sa situation et les sentiments qui l'animent : il faut donc choisir convenablement les interlocuteurs et se bien pénétrer de leurs divers caractères, surtout si ce sont des personnages historiques.

LE GRONDEUR.

Le Grondeur.—Bourreau ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

Le Valet.—Monsieur, je travaillais au jardin ; au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

Le G.—Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

Le V.—Hé ! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était : quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi ; je ne sais plus comment faire.

Le G.—Comment faire ? comment faire ? infâme !.....

Le V.—Oh ça ! monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

Le G.—Non.

Le V.—Si (1) faut-il, monsieur.....

Le G.—Encore ! tu raisonneras, ivrogne ?

Le V.—Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

Le G.—Te tairas-tu ?

Le V.—Monsieur, je me ferais hacher. Il faut que la porte soit ouverte ou fermée : choisissez, comment la voulez-vous ?

Le G.—Je te l'ai dit mille fois, coquin ! Je la veux..... je la..... Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des ques-

(1) Adverbe vieilli, signifiant cependant, pourtant.

tions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux. .....As-tu balayé l'escalier?

Le V.—Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'au bas.

Le G.—Et la cour?

Le V.—Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

Le G.—Tu n'as pas fait boire la mule?

Le V.—Ah! monsieur, demandez-le au voisin, qui m'a vu passer.

Le G.—Lui as-tu donné l'avoine?

Le V.—Oui, monsieur Guillaume y était présent.

Le G.—Mais tu n'a pas porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

Le V.—Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

Le G.—Et mes lettres, les as-tu portées à la poste, hein?

Le V.—Peste! monsieur, je n'ai eu garde (1) d'y manquer!

Le G.—Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin.....

Le V.—Ce matin? Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

Le G.—Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore.....

Le V.—Elles sont logées, monsieur. Vraiment depuis cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

Le G.—Oh!..... Il faut que je chasse ce coquin-là: jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci: il me ferait mourir de chagrin..... Hors d'ici!

(*b*) Le dialogue doit être rapide; il n'embrasse que ce qui est nécessaire au sujet; il omet le reste de la conversation ou en fait un court résumé.

(*c*) On supprime facilement dans le dialogue les propositions de liaison, comme *il dit, il répondit, il ajouta*, etc.

(*d*) Pour que le dialogue soit intéressant, il faut qu'il soit coupé à propos et que la réplique ne se fasse pas attendre: elle doit partir sur le trait qui la sollicite.

Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre.—La terre que je te cèderai, tu la garderas éternellement.

(*e*) Il faut encore que le sujet soit important, que les caractères soient bien contrastés et que les sentiments se combattent; en général, on n'aime pas que le vainqueur obtienne un triomphe trop facile: l'âme doit être entraînée tour à tour

(1) N'avoir garde d'une chose signifie se bien garder d'une chose, l'éviter avec soin.

vers l'un ou vers l'autre des interlocuteurs par la justesse, l'énergie ou la force des répliques.

(*f*) Dans la plupart des dialogues, on peut placer des railleries enjouées, pourvu qu'elles soient spirituelles et qu'elles ne nuisent point à la noblesse qu'exige le sujet.

(*g*) L'auteur peut, s'il le juge à propos, intervenir directement pour placer dans le dialogue les descriptions nécessaires.

(*h*) Le dialogue, introduit dans la narration, ne doit pas occuper plus d'un cinquième du cadre que l'écrivain s'est tracé.

§ VII.—De la Lettre.

168. La *lettre* est une conversation avec un absent. Cette seule définition fait voir que le style d'une lettre rejette toute affectation, toute recherche, tout apprêt. Il faut écrire comme on parle, pourvu que l'on parle correctement et dignement.

La simplicité et le naturel, telles sont les qualités essentielles de toute lettre. Le cœur doit se laisser voir à découvert et sans art. Toutefois il faut être plus discret que dans la conversation. Les paroles s'envolent mais les écrits restent.

On doit encore se montrer très-sobre de plaisanterie, même avec un ami véritable. Un bon mot peut être lu dans un moment d'humeur et cela suffit pour rompre à jamais des liens qui paraissaient indissolubles.

Lorsqu'on s'adresse à des personnes qui sont censées n'avoir que peu de temps à consacrer à la correspondance, on doit s'efforcer de dire clairement et en peu de mots tout ce que l'on a à leur transmettre. C'est souvent par paresse que l'on fait de longues lettres. Tout le monde sait ce mot de Pascal : " Si j'ai fait cette lettre-ci plus longue que l'autre, c'est que je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte."

Mais dans les lettres de famille ou d'amis, on peut se laisser aller à sa verve, dût le style être un peu négligé. " Il faut un peu, entre bons amis, dit Mme de Sévigné, laisser trotter les plumes comme elles veulent ; la mienne a toujours la bride

sur le cou." "Ne polissez pas vos lettres, dit encore le même auteur, vous en feriez des pièces d'éloquence." Cette négligence, cependant, ne suppose ni l'incorrection, ni l'impolitesse. Ainsi il est de la dernière importance de se conformer à toutes les règles du cérémonial, sous peine de blesser ceux auxquels on écrit.

Doit-on écrire des Lettres ?

169. Poser cette question, c'est demander si un enfant éloigné de ses parents doit leur faire connaître ce qui le concerne et s'intéresser à ce qu'ils font; si un père qui apprend l'inconduite de son fils absent doit lui donner un conseil, lui adresser un reproche. Le commerçant qui a quelques relations au dehors; l'ami qui reçoit communication d'un événement fâcheux ou agréable survenu à son ami; le pauvre qui a besoin du secours de l'homme puissant et riche, etc., etc.: ce sont là autant de personnes qui doivent correspondre.

Ajoutons que toute lettre mérite une réponse, et une réponse polie, cette lettre fût-elle grossière, insultante elle-même. Le manque d'éducation du provocateur ne doit point vous entraîner dans les mêmes fautes que lui.

Nous ne parlons pas des lettres anonymes. On n'en doit jamais écrire, sous quelque prétexte que ce soit. Elles ne méritent que le dédain et le mépris.

Disons encore que, bien qu'il ne faille pas se rendre importun, on ne doit pas craindre d'écrire les lettres de politesse auxquelles on sait que certaines personnes attachent du prix. La paresse fait tomber à cet égard dans des négligences qui deviennent parfois très-funestes.

Lorsqu'une personne n'a point répondu à une lettre que nous lui avions adressée, c'est une preuve qu'elle veut rompre toute relation.

Titres honorifiques employés dans les Lettres.

EN VEDETTE.	DANS LE CORPS DE LA LETTRE.
Très-Saint Père...	...*Au souverain Pontife*.....Votre Sainteté.
Sire.....	.....*Aux Souverains*.....Votre Majesté.
Eminence	.....*Aux Cardinaux*.....Votre Eminence.

EN VEDETTE.		DANS LE CORPS DE LA LETTRE.
Monseigneur	*Aux Princes*	Votre Altesse.
	Aux Ministres, Ambassadeurs, Généraux en Chef.	
Excellence		Votre Excellence.
Madame	*Aux Souverains*	Votre Majesté.
Madame	*Aux Princesses*	Votre Altesse.
	A un Archevêque.	
Monseigneur (En Angleterre et en Canada)		Votre Grâce.
Monseigneur (En Espagne)		Votre Excellence.
Monseigneur (En France)		Votre Grandeur.
Monseigneur	*A un Évêque*	Votre Grandeur.
	A toute personne constituée en dignité.	
Monsieur le Sénateur, Député, etc.		(Comme en vedette).

Des Convenances et du Cérémonial des Lettres.

170. Les *convenances* consistent à ne violer en rien les exigences de la politesse.

Voici les principales règles relatives à ce sujet.

(*a*) N'écrivez pas une lettre sur une demi-feuille de papier.

(*b*) Abstenez-vous de toute expression basse et triviale.

(*c*) A moins d'y être obligé, ne dites rien qui porte à croire que vous donnez des leçons à ceux à qui vous écrivez.

(*d*) Evitez le *vous* tout court; ajoutez à ce pronom le qualificatif de la personne à qui vous parlez : *Je m'adresse à vous, Monsieur, pour...*

(*e*) L'emploi de la troisième personne pour la seconde est une manière très-honnête de s'exprimer : *Je serais heureux, si Monsieur voulait prendre ma demande en considération ;* au lieu de :.....*si vous vouliez prendre ma demande en considération.*

(*f*) Pour exprimer un souhait, une prière, on se sert avantageusement du conditionnel : *Oserais-je vous prier de venir me voir.*

(*g*) Le mot mis en vedette se répète dans le corps de la lettre et surtout à la fin.

(*h*) Les ratures dans une lettre ne sont tolérées qu'entre égaux ou de supérieur à inférieur, et encore faut-il ajouter un mot d'excuse.

(*i*) Deux personnes ne peuvent écrire sur la même lettre, à moins que ce ne soient deux amis intimes ou deux proches parents.

(*j*) On regarde comme une impolitesse de charger une personne à qui l'on doit du respect de faire des compliments à une autre ; si on le fait, ce doit être avec quelque correctif. par exemple : *Souffrez que Monsieur N*** trouve ici l'expression de mon respect.*

(*k*) Les abréviations, surtout celle du mot *vous*, ne peuvent être tolérées que dans les lettres de commerce.

(*l*) L'usage ne permet les post-scriptum que dans les lettres d'amitié ou d'affaires.

(*m*) Dans les lettres d'affaires, la date se place au commencement ; dans les autres, à la fin.

(*n*) Toute lettre doit être écrite en caractères lisibles et avec de la bonne encre.

(*o*) La marge, ainsi que l'espace entre la vedette et le commencement de la lettre, varie suivant le plus ou moins d'égards que l'on doit à la personne à qui l'on écrit.

(*p*) Vers le quart de la page, à commencer en haut, vous écrivez la qualification de la personne : *Monseigneur*, *Monsieur*...

(*q*) On n'écrit jamais jusqu'au bas de la page.

(*r*) On ne met au bas d'une page, T. S. V. P., qui signifie : *Tournez, s'il vous plaît*, que dans le cas où ayant signé sur le recto, on a mis P. S. au verso.

(*s*) En parlant d'un parent de celui à qui vous écrivez, employez toujours le mot *Monsieur*, ou *Madame*, etc.—*Monsieur votre frère* et non *votre frère*.

MANIÈRE DE FINIR LES LETTRES.

Règle. On termine une lettre par l'expression d'un sentiment de respect, de reconnaissance, d'estime ou d'attachement.

Voici quelques formules des plus usitées :

Pour les lettres d'amitié. Adieu, je t'embrasse de cœur, —tout à toi,—ton ami dévoué,—ton frère qui t'aime toujours, —mille amitiés...

Pour les lettres de politesse ou de respect. Agréez l'assurance (*ou* l'expression, *ou* l'hommage) de mes sentiments dévoués,... de ma haute considération,... de mon respect,... de mes sentiments respectueux.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,
Monsieur, (1)
Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

—Je suis, avec le plus profond respect,
De votre Majesté, Sire,
Le très-humble et très-obéissant sujet.

Remarques. (*a*) Un jeune homme ne parle pas de sa *considération.*

(*b*) Le mot *considération* employé sans adjectif n'est d'usage que d'égal à égal.

Règles. (*a*) La signature se place à distance de la dernière ligne, et même, si l'on s'adresse à un grand, à la fin de la page.

(*b*) Une lettre se met ordinairement sous enveloppe.

(*c*) L'adresse doit être parfaitement lisible ; on lui donne ordinairement cette forme :

Monsieur (le nom et la qualité),
(nom de la paroisse ou de la ville, rue, numéro),
(nom du comté, etc).

Des divers Genres de Lettres.

LETTRES DE COMPLIMENTS.

171. Les *lettres de compliments* s'écrivent au renouvellement de l'année et à l'anniversaire de la fête patronale.

(1) On répète ici les titres honorifiques des personnes constituées en dignité.

Ces lettres sont fades et monotones parce qu'elles renferment toutes les mêmes idées. On est heureux lorsque les circonstances permettent d'exprimer les vœux et les souhaits en une seule phrase, pour passer à autre chose. C'est une bonne fortune de pouvoir joindre à sa lettre un cadeau. On peut faire appel au sentiment propre de la personne qui reçoit la lettre.

Les secrets de famille fournissent une foule d'idées ingénieuses qui rompent la monotomie de ces lettres. La position de celui qui écrit, relativement à la personne pour laquelle la lettre est écrite, voilà ce qui en détermine à la fois le fond et la forme. On doit en écrire aux proches parents et aux bienfaiteurs insignes, non-seulement dans les circonstances mentionnées plus haut, mais encore à l'occasion de certains événements qui les intéressent.

LETTRES DE FÉLICITATIONS.

172. Les *lettres de félicitations* s'adressent à des personnes qui viennent de recevoir une faveur. On trouve dans le fait heureux des pensées délicates de nature à flatter l'amour-propre.

Les hommes croient facilement à leur mérite : quand ils obtiennent une faveur, ils la trouvent toute naturelle, et ne s'étonnent que d'une chose : d'avoir attendu si longtemps avant qu'on leur rendît justice.

Si la personne à laquelle on s'adresse a de nouveaux subordonnés, on doit bien plus les féliciter que la personne elle-même ; car on doit admettre que cette dernière avait droit à ce qu'elle vient d'obtenir, mais les autres doivent s'estimer heureux d'être si bien dirigés.

Pas de restriction, de réticence dans vos louanges.

Les réponses à ces sortes de lettres doivent être empreintes d'humilité ; loin de s'en attribuer, on rapporte à Dieu les faveurs dont on jouit.

LETTRES DE CONDOLÉANCE.

173. Ces lettres s'adressent aux personnes qui sont affligées. Dans les grandes douleurs, il est inutile de songer à consoler.

Pleurons avec ceux qui pleurent, et recourons à la religion qui seule sait répandre un baume adoucissant sur les plaies saignantes du cœur. Mettons-nous à la place de la personne affligée, et employons le langage que nous voudrions entendre.

LETTRES DE DEMANDE.

174. Les *lettres de demande* doivent avant tout être respectueuses. Il sied mal à un suppliant de montrer de la prétention. Elles doivent aussi annoncer une grande confiance dans le correspondant, et renfermer les motifs qui nécessitent la demande. Tout cela dispose favorablement. Elles demandent un style simple, clair et concis.

LETTRES DE REMERCIMENT.

175. Quand on a reçu un bienfait on doit s'en montrer reconnaissant ; de là, la nécessité de faire une *lettre de remercîment*, lorsque la lettre de demande a obtenu son effet, ou bien lorsqu'on a reçu une faveur quelconque, même non sollicitée.

Il faut bien se garder d'exagérer les sentiments, car alors ils seraient attribués à l'usage, à la politesse, plutôt qu'au cœur.

LETTRES D'EXCUSES.

176. Nous commettons beaucoup de fautes, et la société est exigeante. Nous nous faisons pardonner par une *lettre d'excuses*.

Si l'on est coupable, il faut s'avouer, sans pallier la faute. On le fait sans arrogance, mais aussi sans bassesse. La dignité, la simplicité, et même la naïveté, disposent au pardon.

Si l'on n'est pas coupable, on doit se justifier, mais c'est délicat. C'est qu'en effet, dès lors que l'on démontre son innocence, on prouve à son correspondant qu'il s'est trompé. Il faut de la prudence pour ne pas le blesser en lui faisant comprendre ses torts. N'insistez pas sur son erreur.

LETTRES DE NOUVELLES.

177. Il est important de se souvenir qu'une lettre n'est point une narration. Il faut raconter avec simplicité, et s'imaginer qu'on est au milieu d'un salon et qu'on expose le fait devant une société choisie. Le style des lettres de nouvelles doit donc être celui d'une conversation soignée.

On doit y respecter scrupuleusement la vérité.

LETTRES DE RECOMMANDATION.

178. Une *lettre de recommandation* est une lettre de demande par laquelle nous sollicitons, près d'un ami, appui et protection pour quelqu'un qui nous est avantageusement connu.

Si la personne que nous recommandons nous est particulièrement et très-avantageusement connue, nous insistons sur son mérite et nous exposons le service qu'elle demande.

Si elle nous est inconnue, ou peu avantageusement connue, nous n'écrivons qu'un mot pour l'introduire près de la tierce personne à laquelle elle s'adresse. Notre laconisme est compris. Si donc le style est chaleureux, le recommandé est digne d'intérêt ; s'il est concis, sec, c'est le contraire.

LETTRES DE CONSEILS.

179. En donnant un conseil nous devons toujours supposer la possibilité de son insuffisance pour obtenir le succès d'une affaire ; par conséquent il ne faut pas nous imposer ; mais, au contraire, laisser voir des doutes sur l'opportunité de la mesure proposée. La personne à laquelle on s'adresse doit toujours conserver sa liberté d'action, et on le lui dit. On agit ainsi entre amis. Pour ce qui est des parents et autres supérieurs, leurs conseils ne sont que des ordres déguisés par lesquels ils ménagent l'amour-propre de leurs inférieurs. —Ceux-ci ne leur donnent pas de conseils ; ils peuvent leur faire des représentations respectueuses.

LETTRES DE REPROCHES.

180. Ces lettres doivent être tempérées par un style affectueux. Par un ton violent, on irrite, on provoque une rupture, au lieu d'amener une réconciliation. Ceci n'exclut point, bien entendu, la fermeté que doivent montrer les parents et autres supérieurs. On doit s'efforcer dans ces lettres, non de punir le coupable, mais de l'amener à modifier sa conduite.

LETTRES-PLACETS.

181. Les *lettres-placets*, *requêtes* ou *pétitions* sont des lettres adressées à des magistrats, à des fonctionnaires, dans le but d'obtenir une faveur à laquelle on a quelque raison de prétendre, ou pour réclamer la réparation d'une injustice dont on a été victime,

Dans les pétitions, on emploie ordinairement la troisième personne. Cette forme plus polie est celle qui convient le mieux dans ces sortes d'écrits.

La première qualité d'une pétition est le respect qui exclut cependant toute bassesse. C'est ici surtout qu'il faut se rappeler ce que l'on est et ce qu'est la personne à laquelle on s'adresse. On doit bien se garder de la louer mal à propos et d'exagérer les éloges qu'on lui donne.

Le style doit être clair, en sorte que l'on sache immédiatement ce qui fait l'objet de la demande et les raisons qui la motivent.

On s'efforce de s'exprimer avec toute la précision possible. Il faut toujours supposer que les personnes auxquelles on s'adresse n'ont que peu de temps à nous consacrer. Cependant, pour être bref, il ne faut pas sacrifier la clarté ; s'il est nécessaire, pour se faire bien comprendre, de les étendre un peu, on doit le faire.

LETTRES DE COMMERCE.

182. Les *lettres de commerce* ou d'*affaires* sont brèves, claires, du style le plus simple ; elles n'admettent ni compliments ni sentiments. Elles exigent que les ornements, et même la précision, soient sacrifiés à la clarté.

LETTRES DE FAIRE PART.

183. Les *lettres de faire part* sont celles qu'on adresse à l'occasion de la naissance, du mariage ou de la mort de quelqu'un des membres de la famille. Elles doivent porter le cachet du bon goût et de la simplicité. Courtes, elles se terminent en une formule presque toujours la même.

BILLETS D'INVITATION.

184. Un *billet d'invitation* se commence sans vedette et se termine sans les formules de politesse qui précèdent la souscription d'une lettre. On y parle à la troisième personne. On ne peut se le permettre qu'avec ses égaux ou ses inférieurs.

LES RAPPORTS.

185. Les *rapports* sont des écrits par lesquels un chef d'administration, un employé qui a été chargé d'une mission, témoin de quelque événement, en rend compte à son supérieur. Ce sont des lettres par le cérémonial ; mais au fond, ces sortes de compositions se rapprochent du discours et empruntent beaucoup à la narration et à la description.

Un style élégant et noble, sans recherche ; une lucidité parfaite, une impartialité totale, voilà ce qui doit caractériser tout rapport.

Nous ne parlons pas ici des rapports que présentent aux assemblées les commissaires chargés de l'examen d'un projet de loi, ou d'une pétition. Ce sont de véritables discours.

CHAPITRE VII.

DU RAISONNEMENT.

§ I.—Des Jugements et des Motifs du Jugement.

De la Proposition.

186. La *proposition* est l'expression du jugement ou le jugement exprimé par des mots.

De même que dans tout jugement il y a trois choses, à savoir les deux idées que l'on compare, et l'affirmation ou la

négation de la convenance de l'une avec l'autre, il y a dans toute proposition trois choses, à savoir deux *termes*, ou mots dont chacun indique une des idées comparées, et le mot qui affirme la convenance des deux idées, ou qui, affecté d'un signe négatif, affirme leur disconvenance. Le terme dont on affirme que l'autre lui convient ou ne lui convient pas s'appelle *sujet ;* le terme que l'on affirme ou nie de l'autre, s'appelle *attribut ;* le mot qui indique l'affirmation s'appelle *verbe.*

Dieu est éternel.—L'homme n'est pas éternel. *Dieu, homme*, sujets ; *éternel*, attribut ; *est*, verbe.

Usage des Propositions. Une proposition prend différents noms, suivant les usages auxquels elle est appliquée.

On l'appelle Définition, lorsqu'elle explique une chose ;

"	Division,	" indique les parties d'un tout ;
"	Axiome,	" manifeste une idée évidente par elle-même ;
"	Principe,	" exprime une vérité générale d'où en découlent d'autres ;
"	Lemme,	" prépare une démonstration ;
"	Théorème,	" énonce une question à prouver :
"	Problème,	" propose une question à résoudre ;
"	Corollaire,	" expose la conséquence d'une proposition ;
"	Scolie,	" explique une chose déjà connue ;
"	Hypothèse,	" renferme une supposition.

De l'Opposition des Jugements.

187. On dit que deux jugements sont *opposés*, ou que deux propositions sont *opposées*, lorsque l'une nie ce que l'autre affirme.

Il y a deux sortes de propositions opposées : les contradictoires et les contraires.

Deux propositions sont *contradictoires*, lorsque l'une dit exactement ce qu'il faut pour détruire l'autre, rien de moins, rien de plus :

Gerson *est l'auteur* du livre de l'*Imitation* (1) ; Gerson *n'est pas l'auteur* du livre de l'*Imitation*.—*Tous les Allemands sont* musiciens ; Les Allemands *ne sont pas tous* musiciens.—*Tous les jeunes gens sont* extravagants ; *Il y a des jeunes gens* sensés.

(1) *De l'Imitation de Jésus-Christ.*

Deux propositions sont *contraires*, lorsque l'une des deux dit plus qu'il ne faut pour détruire l'autre (1) :

Tous les jeunes gens sont extravagants ; Tous les jeunes gens sont sensés, ou Aucun jeune homme n'est extravagant.—Gerson est l'auteur du livre de l'*Imitation ;* A-Kempis est l'auteur du livre de l'*Imitation.* —Les tragédies de la Harpe sont excellentes ; les tragédies de la Harpe sont détestables.

188. Il est évident que deux propositions, ou contraires, ou contradictoires, ne sauraient être vraies en même temps ; mais les contraires peuvent être toutes deux fausses, et il se pourrait qu'entre elles deux se trouvât la proposition vraie, c'est ce qu'on voit dans le dernier exemple :

Les tragédies de la Harpe ne sont ni détestables ni excellentes : elles sont médiocres.

189. Il n'en est pas de même des propositions contradictoires ; elles ne peuvent être toutes deux fausses ; et de ce que l'une est fausse, il suit nécessairement que l'autre est vraie ; car elles se réduisent à cette formule : La chose est ou n'est pas ; point de milieu. S'il est faux de dire qu'elle est, il est vrai de dire qu'elle n'est pas ; s'il est faux de dire qu'elle n'est pas, il est juste et nécessaire de dire qu'elle est (2).

Il pleut ou il ne pleut pas ; or, il ne pleut pas : donc il est faux de dire qu'il pleut.

Des Motifs de Jugement.

DES MOTIFS EN GÉNÉRAL.

190. Le *motif* d'un jugement est la cause qui nous détermine à le porter.

Tout jugement a nécessairement un motif ; car un homme ne se décide jamais à affirmer ou à nier quelque chose sans savoir pourquoi il affirme ou il nie.

(1) On voit par là pourquoi, quand quelqu'un, par exemple, est tombé, et qu'on lui demande s'il s'est fait du mal, il ne doit pas répondre *au contraire*, car *au contraire*, dans ce cas, signifie : non-seulement je ne me suis pas fait de mal, mais encore *je me suis fait du bien... Souffrez-vous ?—Non*, signifie *je ne souffre pas ; au contraire*, signifie *j'éprouve un sentiment de plaisir et de bien-être.*

(2) On verra, à l'article du raisonnement, comment, sur cette propriété des propositions contradictoires, sont fondés de très-beaux raisonnements, le *dilemme* et le *syllogisme disjonctif.*

Les *motifs généraux* de nos jugements peuvent se réduire à cinq : l'*évidence*, la *conscience*, le *témoignage des sens*, le *témoignage des hommes*, auxquels on peut ajouter la *mémoire* (1).

DE L'ÉVIDENCE.

191. L'*évidence* est une perception claire et distincte du rapport qui existe entre les choses ; c'est comme une vive lumière qui éclaire l'esprit et qui ne laisse aucun nuage sur la vérité du jugement.

Il y a deux sortes d'évidence : l'*évidence des axiomes* (2) et l'*évidence de démonstration*.

192. Les *axiomes* sont des propositions évidentes par elles-mêmes, et qu'on ne peut pas démontrer, parce qu'elles sont plus claires que toute démonstration possible. Il serait aussi inutile de chercher des preuves pour être convaincu de la vérité d'un axiome, que d'allumer une lanterne pour voir le soleil.

Le tout est plus grand que sa partie.—Deux quantités, dont chacune est égale à une troisième, sont égales entre elles.

Voilà des axiomes mathématiques.

Dieu est infiniment bon.—Nous devons de la reconnaissance à ceux qui nous ont fait du bien.

Voilà des axiomes de la raison.

193. L'*évidence de démonstration* est celle d'une proposition qui, n'étant pas évidente par elle-même, le devient parce qu'on reconnaît qu'elle est la conséquence nécessaire d'une autre proposition dont l'évidence ne saurait être contestée.

Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits.—L'âme humaine est immatérielle.

DE LA CONSCIENCE.

194. Le *sentiment intime* ou la *conscience* (3) est la percep-

(1) On pourrait y joindre l'*analogie ;* mais juger par analogie, c'est en réalité raisonner par induction.

(2) Ou *évidence immédiate*.

(3) Il est utile de rappeler qu'en morale et dans le langage ordinaire, *conscience* signifie cette *lumière intérieure*, ce *sentiment intérieur* par lequel l'homme se rend témoignage à lui-même du bien et du mal qu'il fait, et trouve dans ce témoignage une récompense ou un châtiment. Tel n'est pas le sens que l'on donne au mot conscience.

tion que nous avons de ce qui se passe en nous-même ; c'est la connaissance des opérations de notre âme, de sa volonté, des diverses manières dont elle est affectée, soit par elle-même, soit relativement au corps qu'elle anime. Notre âme éprouve-t-elle du chagrin, de la joie, des désirs, des craintes, une jouissance ou une douleur, même corporelle, nous nous en apercevons aussitôt : cette connaissance de ce qui se passe en nous est ce qu'on appelle la *conscience*, le *sentiment intime*.

La consience ne saurait nous tromper : il est impossible que nous sentions en nous ce qui n'y est pas.

DU TÉMOIGNAGE DES SENS.

195. Nos *sens* sont les organes à l'aide desquels notre âme communique avec le monde physique et matériel.

Il y en a cinq : la vue, l'ouïe, le tact, l'odorat, le goût ; les deux premiers ont une grande importance, enrichissent l'esprit d'une foule d'idées, et servent de base à une infinité de jugements.

196. Nos sens ne peuvent nous tromper, quant à la sensation que nous croyons éprouver ; mais il est des cas où nous pouvons nous abuser sur la nature même de la chose qui a occasionné la sensation. Ainsi un bâton plongé dans l'eau nous paraît recourbé, et il est droit ; une tour vue de loin, nous semble ronde, et elle est carrée ; j'entends un bruit que je crois être celui du tonnerre, c'est une voiture qui passe.

Ce n'est donc pas toujours un motif suffisant de juger, que de pouvoir dire : J'ai vu, j'ai entendu : il faut se bien assurer qu'on a vu ou entendu la chose telle qu'elle est, et qu'on ne s'est point fait illusion. Un seul sens peut tromper ; le témoignage conforme de deux sens trompe rarement ; celui de trois, presque jamais.

DU TÉMOIGNAGE DES HOMMES.

197. L'homme ne peut tout savoir par lui-même. Pour

une infinité de choses, il faut qu'il s'en rapporte au *témoignage* (1) de ses semblables.

198. Le témoignage humain exprimé, soit par la parole, soit par des écrits, soit par des monuments, est le fondement de la société humaine, puisque sans lui il n'y a ni science, ni arts, ni propriété, ni administration, ni moyen de connaître les lois et de rendre la justice ; il n'y a même pas de religion, puisque les vérités saintes que Dieu a révélées nous sont transmises par l'enseignement et par la tradition, c'est-à-dire par le témoignage des hommes.

Ce témoignage, considéré dans l'influence qu'il a sur nos jugements, s'appelle aussi *autorité*.

199. Notre adhésion au témoignage des hommes ne doit pas être aveugle. Pour y ajouter foi, nous voulons en général : 1° qu'il y ait plus d'un témoin ; 2° que le témoin comprenne bien ce qu'il veut dire et l'énonce avec clarté ; 3° qu'il n'ait pu ni voulu se tromper, et qu'il n'ait pas eu d'intérêt à nous tromper ; 4° que le fait qu'il atteste soit vraisemblable, et en lui-même et relativement aux circonstances, et, autant que possible, lié à d'autres faits.

200. Quand le témoignage réunit à un haut degré toutes ces conditions, il agit sur nous avec une force invincible et produit une complète certitude. Les livres seuls m'ont parlé de *Charlemagne*. Je ne connais *Alger* que par les journaux, par les livres, par les personnes qui disent avoir visité cette ville. Néanmoins, la rénovation de l'Empire d'Occident par Charlemagne, l'occupation d'Alger par les Français, sont des faits dont je suis aussi certain que de ma propre existence. En douter serait une preuve de démence.

201. Quand le témoignage des hommes ne réunit pas toutes les conditions énoncées ci-dessus, par exemple, celle de la pluralité des témoins ou de la vraisemblance du fait, il peut cependant encore produire quelquefois en nous la *certitude*, si le témoin nous inspire beaucoup de confiance. Mais plus

(1) Le mot *témoignage* s'applique à tout ce que nous apprenons par le moyen d'autrui et non par nous-mêmes, comme par les récits des voyageurs, par les livres, par les monuments, par les journaux, par les instituteurs, par les divers agents de l'autorité publique, etc.

souvent il ne produit que la *probabilité*, ou même il est l'objet du doute, de la défiance, ou enfin il est rejeté comme sans valeur.

DE LA MÉMOIRE.

202. A ces quatre motifs de nos jugements, on peut ajouter la *mémoire*, cette faculté de notre âme par laquelle elle conserve et se retrace, soit à son gré, soit même malgré elle, les impressions qu'elle a reçues. Sans le secours de la mémoire, nous n'aurions aucune connaissance, pas même celle du *moi*, la plus simple de toutes.

203. La mémoi est, en général, un motif puissant de certitude. Dire : j'ai éprouvé cela, j'ai vu cela, parce que je me souviens d'avoir éprouvé et vu cela, est un jugement parfaitement raisonnable.

204. Il y a quelques exceptions, sans doute. L'âge, les maladies, les accidents portent atteinte à la mémoire ; mais leur effet le plus ordinaire est d'affaiblir ou d'effacer les impressions que nous avons éprouvées, et non de nous faire croire faussement que nous en avons éprouvé d'autres.

Exemples relatifs à ce qui précède.

205. Quelques exemples fort clairs vont faire comprendre comment tous nos jugements ont pour base un des cinq motifs généraux que nous venons d'indiquer :

J'aime mes parents.

Conscience ou *sentiment intime ;* cet amour est en moi, et je l'y sens.

Voilà une fleur belle et odorante.

Témoignage des sens ; je vois cette fleur, et j'en respire le parfum.

New-York est une grande et riche cité.

Témoignage des hommes ; on me l'a dit, je l'ai lu.

Dieu est bon.—Le tout est plus grand que sa partie.

Évidence ; ce sont là des axiomes.

Le côté de l'hexagone inscrit est égal au rayon.—La vertu sera récompensée ou dans ce monde ou dans l'autre.

Évidence produite par le raisonnement ; cela est démontré.

J'ai fait un voyage à Manitoba, il y a deux ans.

Mémoire ; je me rappelle les faits de ce voyage, faits que j'ai connus par le sentiment intime et par le témoignage de mes sens.

§ II.—Des Lois générales du Raisonnement.

DE LA PREUVE EN GÉNÉRAL ET DE LA DÉMONSTRATION.

206. *Prouver* une proposition quelconque, c'est la rendre certaine, de douteuse qu'elle était ou pouvait être auparavant.

Une proposition peut s'appeler *question* avant d'être prouvée.

207. On *examine*, on *discute* une question ; on *prouve*, on *démontre* une proposition.

Ainsi un auteur peut dire :

La terre est-elle aplatie aux pôles ? telle est la *question* que je vais *examiner* ;

Ou bien :

La terre est aplatie aux pôles et renflée à l'équateur ; telle est la *proposition* que je vais *démontrer*.

En général, on peut dire que celui qui cherche à reconnaître la vérité *examine et discute une question*, et que celui qui, convaincu d'une vérité, tâche d'en convaincre les autres, *prouve* ou du moins cherche à *prouver une proposition*.

208. On appelle *preuve* une ou plusieurs propositions qui produisent l'évidence.

Quand on ne peut parvenir à rendre une proposition évidente, on tâche au moins de la rendre vraisemblable.

Le *raisonnement* est la discussion de la preuve.

On n'emploie le raisonnement que pour découvrir ou prouver une vérité qui n'est pas apparente.

Dans tous les autres cas, la simple exposition des idées suffit.

DU RAISONNEMENT EN GÉNÉRAL.

209. *Raisonner*, c'est tirer un jugement d'un ou de plusieurs autres jugements.

Cette proposition à laquelle on a recours pour reconnaître la vérité d'une autre, est un axiome de la raison, ou un fait non contesté, ou une proposition déjà démontrée.

210. Éclaircissons cette théorie par des exemples.

Je veux savoir si la faiblesse de caractère est un vice.

Je pose cette proposition :

Toute habitude qui conduit à de mauvaises actions est un vice.

Je fais les remarques suivantes :

La faiblesse par laquelle nous laissons prendre de l'ascendant sur nous aux personnes qui n'y ont aucun droit, nous conduit aux mauvaises actions que ces personnes exigent de nous.

Donc la faiblesse mérite le nom de vice.

Je veux prouver que le séjour de Londres est peu agréable ; j'établis ce fait :

Le soleil, à Londres, ne brille presque jamais.

J'en conclus que le séjour de Londres n'est guère agréable.

DES BASES DU RAISONNEMENT ; DE LA DÉDUCTION ; DE L'INDUCTION ; DE L'AUTORITÉ.

211. Tout raisonnement repose sur un des trois principes suivants : la *déduction*, l'*induction*, l'*autorité*.

(*a*) La *déduction* tire d'un principe général une conclusion particulière ou générale.

(*b*) L'*induction* conclut d'un fait particulier à un autre fait particulier, ou même à une vérité générale.

(*c*) L'*autorité* (1) détermine nos jugements en raison de la confiance que nous accordons à un témoignage ou à un précepte.

La société des méchants est funeste ; donc il faut l'éviter.

Ce raisonnement repose sur la *déduction*.

Tous ceux qui se lient avec ce jeune homme deviennent de mauvais sujets ; j'en conclus qu'il est corrompu.

Ce raisonnement repose sur l'*induction*.

Plusieurs personnes d'une honnêteté reconnue disent avoir vu un homme commettre un vol ; donc cet homme est coupable de vol.

Ce raisonnement repose sur l'*autorité*.

(1) L'autorité, dans ce sens, c'est l'influence exercée par un témoignage. (Voir No 197 et suivants).

De la déduction naît irrésistiblement la *certitude ;* l'induction et l'autorité, selon le caractère dont elles sont revêtues, produisent la *certitude* ou la *vraisemblance.*

212. Tous nos raisonnements se rapportent à l'un de ces trois principes. En voici un exemple familier :

Cet enfant a le pouls agité et irrégulier ; donc il a la fièvre. *Induction.* (1)

Le repos est nécessaire aux malades ; donc il ne faut pas faire du bruit autour de lui. *Déduction.* (2)

Le médecin qui est venu le voir paraît inquiet ; donc la maladie est sérieuse. *Autorité.*

213. La religion, la philosophie, la morale, et surtout les mathématiques raisonnent presque toujours à l'aide de la *déduction.*

Dans les affaires humaines et dans les sciences physiques, l'*induction* joue un rôle immense.

DE LA DÉMONSTRATION PAR L'ABSURDE.

214. Parmi les moyens de prouver, fondés sur la déduction, il en est un fort remarquable qu'on appelle la *démonstration par l'absurde.*

On appelle *absurde* une chose qui ne peut pas être, parce qu'elle serait contraire à la nature ou au bon sens.

Deux et deux ne font pas quatre. La partie est aussi grande que le tout. L'écolier doit faire la leçon au maître.

Voilà des propositions absurdes.

Il est évident qu'une proposition de laquelle dérive *nécessairement* une absurdité est absurde elle-même ; car le faux ne peut naître que du faux et n'est pas renfermé dans le vrai.

Si donc je prouve que de la proposition que je combats dérive nécessairement une absurdité, la proposition que je combats se trouve par là même démontrée fausse.

Et une proposition que je soutiens se trouve nécessairement vraie, quand je fais voir que, si elle n'était pas vraie, il résulterait de là une absurdité.

(1) Induction. Car l'agitation et l'irrégularité du pouls pourraient provenir d'une autre cause que la fièvre : par exemple, si l'enfant, afin de faire accroire qu'il est malade, avait longtemps remué la main avec force.

(2) La conclusion est tirée d'un fait généralement reconnu.

DE LA CONSÉQUENCE DANS LE RAISONNEMENT.

215. Dans tout raisonnement, il faut distinguer la conclusion et la conséquence. La *conclusion* est la proposition que l'on tire d'une ou plusieurs autres propositions, et qui est ordinairement précédée du mot *donc*.

La *conséquence* est le rapport de la conclusion aux propositions dont on la tire.

Si je dis :

Titus fut un empereur romain : donc il fut clément.

Cette conclusion, quoique exprimant une chose vraie, n'a pas le sens commun, parce qu'elle ne résulte pas de ce qui précède ; il n'y a pas de *conséquence*.

Si je dis :

Titus fut un tyran ; donc nous devons haïr sa mémoire.

Il y a *conséquence* dans mon raisonnement. La conclusion est bien déduite ; mais elle se trouve fausse, parce que le fait dont je l'ai tirée est faux. Pour que le raisonnement soit bon, que faut-il donc ? que le principe posé ou le fait allégué soit vrai, et que la conséquence soit juste ; alors la conclusion sera inattaquable.

La proposition ou les propositions dont on tire une conclusion s'appellent l'*antécédent* ou les *prémisses*.

Le mot *donc* se place devant la conclusion et indique la conséquence.

Quand le raisonnement est renversé et que la conclusion est exprimée avant l'antécédent, la conséquence est indiquée par le mot *car*, que l'on place devant l'antécédent.

Les jeux de mains peuvent dégénérer en querelles ; *donc* il est bon de s'en abstenir. Il est bon de s'abstenir des jeux de mains ; *car* ils peuvent dégénérer en querelles.

§ III.—Des diverses Formes de Raisonnement.

DU SYLLOGISME.

216. Le raisonnement peut prendre plusieurs formes : les plus usitées sont celles qu'on nomme *syllogisme, enthymème, épichérème, dilemme, exemple, démonstration* et *argument personnel*.

Le *syllogisme* est un raisonnement composé de trois propositions, à savoir les deux *prémisses*, dont l'une se nomme *majeure* et l'autre *mineure*, et la *conclusion*.

Majeure : Quiconque laisse mourir ceux qu'il peut et doit sauver, est homicide ;

Mineure : Or ceux qui, dans les calamités publiques, pouvant faire l'aumône, ne la font pas, laissent périr ceux qu'ils pourraient et devraient sauver ;

Conclusion : Donc ils sont homicides.

Autre exemple :

Majeure : Tout vrai chrétien est charitable ;

Mineure : Or nul homme impitoyable envers les pauvres n'est charitable ;

Conclusion : Donc un homme impitoyable envers les pauvres n'est pas un vrai chrétien.

Pour qu'un syllogisme soit juste, il faut que l'une des deux prémisses contienne la conclusion, et que l'autre prémisse fasse voir qu'en effet la conclusion y est contenue. Ainsi, la conclusion du premier syllogisme que nous avons cité est évidemment contenue dans la majeure ; la mineure le fait voir. La conclusion du second est dans la mineure ; la majeure le fait voir.

D'après cette règle, examinons le syllogisme suivant :

Les Français sont braves ; or les Espagnols ne sont pas Français ; donc les Espagnols ne sont pas braves.

Nous en reconnaîtrons tout de suite la fausseté ; car cette conclusion n'est ni dans la première prémisse, qui ne parle pas des Espagnols, ni dans la seconde, qui dit bien à la vérité que les Espagnols n'appartiennent pas à la nation française, mais qui ne dit pas qu'ils n'aient aucune des qualités des Français.

DE L'ENTHYMÈME.

217. L'*enthymème* est un raisonnement composé de deux propositions, dont l'une est la conséquence (1) de l'autre : c'est un syllogisme, dont l'une des deux prémisses a été supprimée, parce que ceux qui nous lisent ou nous écoutent peuvent facilement la suppléer.

(1) *Conséquence*, dans cette phrase, signifie *conclusion tirée conséquemment*.

Exemple d'enthymème :

L'avare vit dans des craintes continuelles ; donc il ne saurait être heureux.

La proposition sous-entendue est la majeure :

Un homme qui vit dans des craintes continuelles ne saurait être heureux.

Autre enthymème :

Le vrai mérite est toujours modeste : donc ceux qui parlent continuellement d'eux-mêmes n'ont pas un vrai mérite.

La proposition sous-entendue est la mineure :

Ceux qui parlent continuellement d'eux-mêmes ne sont pas modestes.

Pour reconnaître si un enthymème est juste, il suffit de lui donner la forme du syllogisme, et d'appliquer la règle indiquée plus haut.

Dans le langage ordinaire et dans les compositions littéraires, on présente rarement le raisonnement sous la forme de l'enthymème, plus rarement encore sous celle du syllogisme. On intervertit l'ordre des propositions, on les développe, on les accompagne de preuves ou d'éclaircissements, on supprime tout ce que l'intelligence de l'auditeur peut suppléer. On dit, par exemple :

Ceux qui parlent continuellement d'eux-mêmes ne sauraient avoir un vrai mérite ; car le vrai mérite est toujours modeste.

Comment l'avare pourrait-il être heureux, lui qui vit dans des craintes continuelles ?

Mais de quelque manière qu'un raisonnement soit exprimé, on peut toujours le ramener à la forme du syllogisme. Prenons pour exemple ces paroles de reproche, adressées à un élève léger et paresseux :

Croyez-vous aimer véritablement vos parents, vous qui ne faites rien pour les contenter ?

Voici le raisonnement régulièrement formulé :

Majeure : Un enfant qui aime véritablement ses parents, fait tout son possible pour les contenter ;

Mineure : Or vous ne faites rien pour contenter les vôtres ;

Conclusion : Donc vous ne les aimez pas véritablement.

DE L'ÉPICHÉRÈME.

218. L'*épichérème* est un syllogisme dont chaque prémisse est accompagnée de sa preuve.

Tout ce qui pense existe, *car il faut être avant de penser* ; or l'esprit humain pense, *puisqu'il raisonne*, donc l'esprit humain existe.

Il faut fuir le danger du mal, *car celui qui aime le péril, périra dans le péril ;* or les mauvais livres sont une occasion de chute, *l'expérience journalière le prouve ;* donc il faut éviter la lecture des mauvais livres.

DU DILEMME.

219. Le *dilemme* est un raisonnement qu'on a appelé *poignard à double lame, et qui frappe en deux sens*. Voici en quoi il consiste. On établit deux propositions contradictoires (1), puis on fait voir que de chacune des deux dérive la même conclusion. Cette conclusion, si elle est bien tirée, est nécessairement vraie, car l'une des deux propositions dont on la tire est nécessairement vraie.

Démosthène, à qui son ennemi Eschine faisait un crime d'avoir engagé les Athéniens à prendre les armes contre Philippe, parce que cette guerre avait été malheureuse pour eux, confond son accusateur par ce dilemme :

Quand j'ai donné aux Athéniens ce conseil, *ou vous avez prévu les malheurs qui devaient s'ensuivre, ou vous ne les avez pas prévus.* Si vous ne les avez pas prévus, vous, l'un des hommes d'Etat les plus habiles de notre république, pourquoi me faire aujourd'hui un crime d'une ignorance et d'une imprévoyance que vous avez partagées ? C'est de votre part un acte de déloyauté et de barbarie. Si vous les avez prévus, comment se fait-il que vous, orateur célèbre et citoyen influent, vous ne vous soyez point opposé à mes conseils, et que vous n'ayez pas ouvert la bouche dans nos assemblées ? C'est évidemment trahir la patrie. Donc dans l'un et l'autre cas, vous êtes un misérable.

DE L'EXEMPLE.

220. L'*exemple* est un syllogisme où l'on déduit une proposition d'une autre avec laquelle elle a un rapport de ressemblance, d'opposition ou de supériorité ; de là, trois espèces d'exemples, appelés *à pari, à contrario, à fortiori*.

(*a*) *A pari :* Dieu a pardonné à David à cause de sa pénitence ; or Dieu ne fait point acception des personnes ; donc Dieu pardonnera à ceux qui font pénitence.

(1) Voir le No 187 et les deux suivants.

(b) *A contrario :* L'oisiveté est la mère de tous les vices ; donc l'activité, qui est le contraire de l'oisiveté, est le préservatif de tous les vices.

(c) *A fortiori :* Les païens ont su pardonner des injures ; donc, à plus forte raison, les chrétiens doivent pardonner les injures.

DE LA DÉMONSTRATION.

221. Une suite de propositions compose un argument ; une suite d'arguments relatifs à une vérité constitue une *démonstration.*

On distingue la démonstration *à priori, à posteriori, à simultaneo.*

Dans la démonstration *à priori,* ou descendante, on va de la cause à l'effet.

Le soleil est au-dessus de l'horizon ; donc il est jour.

La démonstration *à posteriori,* ou ascendante, remonte de l'effet à la cause.

Il existe des créatures ; donc il y a un Créateur.

La démonstration *à simultaneo* fait voir les propriétés des choses par la définition qu'on en donne.

Par la seule définition du cercle, on démontre que tous les rayons sont égaux.

DE L'ARGUMENT PERSONNEL.

222. L'argument *personnel,* ou *ad hominem,* est celui dans lequel on emploie contre son adversaire, quelque raison que lui-même reconnaît pour vraie. On le combat ainsi par ses propres armes. On peut opposer comme argument ad hominem, à certains hommes qui approuvent des mesures oppressives, les maximes de liberté qu'ils ont professées en d'autres circonstances, et que l'on trouve consignées dans leurs écrits. Rien n'est plus commun que l'argument personnel dans les luttes des partis : il faut toutefois remarquer que cet argument n'est point decisif de sa nature pour le fond même des questions, mais qu'il n'a qu'une valeur relative à la personne contre laquelle on l'emploie.

DES SYLLOGISMES COMPOSÉS.

223. Il ne faut pas confondre le dilemme avec le *syllogisme disjonctif* (1).

Dans le *syllogisme disjonctif*, on commence aussi par établir deux propositions contradictoires ; puis on fait voir que l'une des deux est vraie ou fausse, d'où résulte évidemment la fausseté ou la vérité de l'autre.

Ou c'est la terre qui tourne autour du soleil, ou c'est le soleil qui tourne autour de la terre ; mais il n'est pas raisonnable de supposer que le soleil tourne autour d'un globe qui est un million de fois plus petit que lui ; donc la terre tourne autour du soleil.

Dans le dilemme et dans le syllogisme disjonctif, il faut avoir bien soin que les deux propositions que l'on établit en commençant soient contradictoires et ne souffrent pas de milieu. Ainsi, le raisonnement suivant est vicieux :

Quand un père commande à ses enfants des choses injustes, il faut, ou qu'ils manquent au respect qu'ils lui doivent, ou qu'ils lui obéissent ; mais il n'est pas permis aux enfants de manquer de respect à leur père ; donc ils doivent obéir.

Il y a un milieu, qui est de ne pas consentir à faire une chose injuste, tout en se maintenant dans les bornes du respect et en se montrant obéissant sur tous les autres points.

On distingue encore trois autres formes de syllogismes composés (2) :

(*a*) Syllogisme *copulatif*. Ce syllogisme a pour majeure une proposition qui renferme des attributs incompatibles.

On ne peut pas être à la fois, *et serviteur de Dieu et étranger à la charité ;* or l'avare est étranger à la charité ; donc l'avare n'est pas un serviteur de Dieu.

(*b*) Syllogisme *conditionnel*. Dans cet argument la majeure est sous la dépendance d'une condition.

Si nous étions nés uniquement pour les plaisirs des sens, ils devraient nous satisfaire, et ne laisseraient pas un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur ; or ils ne nous satisfont jamais entièrement, et ils nous laissent un fond d'ennui et de tristesse ; donc nous ne sommes pas uniquement nés pour les plaisirs des sens.

(1) Beaucoup de personnes, même fort instruites, s'y trompent.

(2) On dit qu'un syllogisme est *composé*, lorsque la mineure se trouve énoncée dans la majeure.

(*c*) Enfin nous indiquerons le *sorite*, raisonnement dans lequel le complément de la première proposition devient sujet de la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la conclusion, qui a pour sujet le sujet de la première et pour complément le complément de la dernière.

La négligence amène la paresse, la paresse produit le dégoût du travail, le dégoût du travail amène l'oisiveté, l'oisiveté produit le vice; donc la négligence peut amener le vice.

On a quelquefois donné comme modèle d'un faux sorite la plaisanterie suivante de Bergerac :

La France est le plus beau pays du monde; Paris est la plus belle ville de France; le collége de Beauvais est le plus beau collége de Paris; ma chambre est la plus belle chambre du collége de Beauvais; je suis le plus bel homme de ma chambre; donc je suis le plus bel homme du monde.

§ IV.—De la Réfutation.

THÉORIE DE LA RÉFUTATION.

224. Une série de preuves à l'aide desquelles on donne à la proposition qu'on soutient le caractère de l'évidence, s'appelle *démonstration*.

La *réfutation* est une partie essentielle de la démonstration.

Refuter, c'est détruire les objections qu'on nous fait ou qu'on peut nous faire, c'est aussi combattre une opinion qui nous semble erronée. Pour réfuter, on peut :

1° Détruire les principes sur lesquels l'adversaire fonde ses raisonnements; 2° faire voir que d'un principe vrai il a tiré de fausses conséquences; 3° déduire d'un principe établi par lui-même une conclusion qui tourne contre lui; 4° prouver qu'il a donné comme vrai ce qui est douteux ou même faux, et qu'il a confondu ce qui doit être distingué.

EXEMPLES DES DIVERSES MANIÈRES DE RÉFUTER.

225. Nous soutenons que le suicide est un acte criminel. Répondons aux objections que nous adresse celui qui le justifie.

Il dit :

On n'est jamais coupable quand on ne fait pas de mal à autrui. Or celui qui attente à sa propre vie est dans ce cas.

(*a*) Nous *détruisons le principe* sur lequel ce raisonnement est fondé :

On est toujours coupable quand on viole la loi de Dieu ou celle des hommes, soit qu'il en résulte ou non du dommage pour autrui. Le crime est dans l'infraction, et n'est pas seulement dans ses conséquences (1).

(*b*) Nous *déduisons du principe* établi par notre adversaire une conclusion qui tourne contre lui :

D'après vous, c'est quand on fait du mal à autrui qu'on est coupable. Conséquemment, le suicide est un grand crime ; car l'exemple qu'il donne produit dans la société un mal immense.

Notre adversaire réplique :

Dieu est miséricordieux, il me pardonnera.

(*c*) Nous faisons voir que d'*un principe vrai*, il a tiré une fausse conséquence :

Oui, la miséricorde de Dieu est infinie ; mais faire sciemment ce qui est contraire à sa loi et se rendre criminel, en comptant d'avance sur le pardon, c'est s'en rendre indigne.

Il ajoute :

Je ne puis plus supporter la vie ; je suis excusable d'en rejeter le fardeau.

(*d*) Nous faisons voir qu'il donne *pour vrai ce qui est faux :*

Vous ne pouvez pas, dites-vous ; ce qui est vrai, c'est que vous ne voulez pas. Quels que soient vos chagrins, il vous est toujours plus facile d'employer votre force morale à les supporter, que d'abuser de cette même force pour tourner sur vous-même une main criminelle.

RÈGLES RELATIVES A LA RÉFUTATION.

226. Soit qu'on réponde à des objections réellement alléguées par l'adversaire que l'on combat, soit qu'on réponde à celles que l'on se fait à soi-même ou que l'on veut prévenir, on doit observer les règles suivantes :

(*a*) Il ne faut ni écarter, ni dissimuler, ni éluder aucune objection importante : on doit les aborder toutes franchement. Reculer ou louvoyer, c'est renoncer d'avance au succès.

(1) *Dans ses conséquences* signifie ici *dans ses résultats, dans ses suites.*

(*b*) En énonçant l'objection, on ne doit pas l'atténuer, il faut au contraire la présenter dans toute sa force ; autrement on croirait que vous affaiblissez la difficulté parce que vous êtes dans l'impuissance de la vaincre.

(*c*) On doit résoudre l'objection sous toutes ses faces, de manière à ne laisser aucun doute ni obscurité dans l'esprit du lecteur.

(*d*) Enfin, on ne doit pas s'arrêter à des difficultés sans importance, et combattre péniblement des objections dont la futilité est évidente.

§ V.--Causes des Erreurs du Jugement humain.

227. Les causes de nos erreurs sont rangées sous trois chefs principaux : les *sophismes*, les *passions*, les *préjugés*.

Des Sophismes.

DES SOPHISMES EN GÉNÉRAL.

228. Les *sophismes* ou faux raisonnements peuvent être : une déduction illégitime, une induction téméraire, et une autorité insuffisante.

La plupart viennent, en général, plutôt d'une erreur de jugement que d'un vice de raisonnement, et trop souvent ces erreurs de jugement sont dues : à la passion, à la prévention, même à la mauvaise foi.

DE LA PÉTITION DE PRINCIPE ET DU CERCLE VICIEUX.

229. Le sophisme qu'on appelle *pétition de principe* consiste à supposer comme vrai ce qui est en question, et à donner comme preuve la chose même qui a besoin d'être prouvée. Ainsi une mère trop faible, dont le fils est accusé de quelque odieux mensonge, dira pour le justifier :

Il ne ment jamais ; il a trop d'élévation dans les sentiments pour mentir.

Mais c'est là précisément ce qu'on lui conteste.

La pétition de principe prend le nom de *cercle vicieux* lorsqu'on donne pour preuve à une proposition une deuxième

proposition que l'on ne peut prouver qu'à l'aide de la première. Tel est le sophisme de cet élève disputeur et entêté qui ne peut vivre avec ses camarades :

Pourquoi, lui dit-on, ne pouvez-vous vous accorder avec vos camarades?—C'est qu'ils ont un mauvais caractère.—Et sur quoi jugez-vous qu'ils ont un mauvais caractère?—C'est parce qu'ils ne peuvent s'accorder avec moi.

PROUVER AUTRE CHOSE QUE CE QUI EST EN QUESTION.

230. Un autre sophisme consiste à *prouver autre chose que ce qui est en question.*

Ainsi un impie prétend prouver que la religion a fait beaucoup de mal. Que fait-il pour y parvenir? Il détaille les malheurs et les crimes que la superstition a enfantés. Qu'a-t-il prouvé par là? Que la superstition est funeste et cruelle, ce que personne ne lui contestait. Mais contre la religion, il n'a rien prouvé ; bien au contraire, car la superstition n'a pas de plus redoutable ennemie qu'une religion éclairée.

JUGER DE LA NATURE D'UNE CHOSE SANS LA CONNAÎTRE.

231. On tombe dans ce sophisme lorsqu'on regarde comme essentiellement et continuellement vrai ce qui n'est vrai qu'accidentellement.

La médecine a échoué quelquefois ; donc la médecine n'est bonne à rien.—Des avocats plaident indifféremment le pour et le contre ; donc l'exercice de cette profession rend l'esprit faux.

Et encore, lorsqu'on juge un tout sans avoir considéré toutes ses parties, lorsqu'on décide une question sans l'avoir examinée sous toutes ses faces. Tel est le sophisme de celui qui veut justifier le suicide :

Ou mon âme est immortelle, ou elle ne l'est pas ; dans le premier cas, j'aurai échangé cette vie de souffrances pour une vie meilleure ; dans le second cas, tous mes maux sont finis.

Il oublie une troisième possibilité, celle de l'immortalité pour l'expiation et pour la souffrance.

Tel était encore le raisonnement de cet anglais qui, allant d'Espagne à Bordeaux, où il s'embarqua pour son pays, et ayant traversé les landes de Gascogne, a cru et a imprimé qu'il y a en France au moins autant de terrains en friche que de terres cultivées.

CONFONDRE LES DIVERSES SIGNIFICATIONS DU MÊME MOT.

232. C'est encore s'exposer à l'erreur que de *prendre les mots pour les choses*, et d'*attacher à un même mot, tantôt un sens, tantôt un autre.*

Il y a une constellation qu'on nomme *Balance :* la balance est le symbole de la justice. Louis XIII naquit sous cette constellation ; on conclut de là qu'il serait ami de la justice, et on lui donna à sa naissance le surnom de Louis le Juste. C'était étrangement abuser de ce mot *balance*. Ainsi déraisonnait, mais très-volontairement, celui qui disait :

Gassendi est petit ; or Gassendi est un philosophe ; donc Gassendi est un petit philosophe.

Il prenait sciemment le mot de *petit* dans deux acceptions différentes.

PRENDRE POUR CAUSE CE QUI N'EST POINT CAUSE.

233. Par ignorance, par irréflexion, par présomption, on attribue aux choses des causes qu'elles n'ont pas.

Ainsi un grammairien intelligent examine pourquoi, parmi les noms des choses inanimées et des parties du corps, les uns sont masculins, les autres féminins (1). Au lieu de reconnaître, comme tout homme raisonnable, qu'il n'en sait rien, que la question est insoluble, et qu'en réalité elle ne vaut pas la peine d'être examinée :

Cela vient, dit-il sérieusement, de ce qu'on a donné le genre masculin à des choses qui ont de la force, et le genre féminin à celles qui ont de la grâce.

Rien n'est plus commun, dans les livres des savants, comme dans le cours de la vie, que ce sophisme de la cause. Il a lieu surtout lorsque deux faits arrivant l'un après l'autre (1), on en conclut que le premier est cause du second.

Une comète a paru en 1811 ; le vin qu'on fit en cette année-là était excellent ; donc les comètes influent sur la vendange.

Un joueur dit très-sérieusement à une personne qui s'est assise près de lui :

Depuis que vous êtes auprès de moi, je perds ; donc vous me portez malheur.

(1) Ainsi, en français, *astre* est du masculin et *étoile* du féminin ; le mot qui signifie *tête* est neutre en latin, féminin en grec, masculin en allemand, etc.

(2) Ou simultanément.

DES MOYENS D'ÉVITER LES SOPHISMES.

234. Un homme judicieux suspend son jugement sur les choses qui ne lui sont pas parfaitement connues ; il ne confond ni les idées avec les mots, ni les diverses acceptions d'un même mot entre elles, ni un individu avec toute son espèce, ni un fait accidentel avec une loi constante ; il examine dans chacune de ses parties le tout qu'il veut juger, sous toutes ses faces la question qu'il traite, et il ne donne pas sa propre conviction comme une preuve de ce qu'il avance. Ainsi, s'il ne peut se préserver de l'erreur, à laquelle tous les hommes sont malheureusement exposés, il évite du moins les sophismes dans lesquels l'irréflexion, la présomption ou la passion pourraient le faire tomber (1).

Des Passions.

235. Par *passions*, en logique, on entend les inclinations, les affections, les désirs, les préventions pour ou contre certains objets : ce sont autant de verres de couleur qui donnent aux objets les nuances que nous leur désirons.

Rien de plus important que de se mettre en garde contre les passions : celui qui est enclin à la colère, opinera toujours pour l'adoption des mesures violentes ; celui qui est lent dans ses affaires, ajournera sans cesse ses déterminations. L'homme vif précipite outre mesure ses actions ; l'homme timide, pusillanime, rejette toutes les mesures qui ne respirent pas la douceur, voire même la faiblesse.

Nous sommes disposés à croire tout le mal qu'on nous dit de nos ennemis, comme le bien qu'on nous dit de nos amis, si faible que soit le fondement sur lequel on s'appuie ; par contre, si forts que soient les arguments sur lesquels on fonde un jugement favorable à nos ennemis ou défavorable à nos amis, nous ne voulons pas nous rendre à l'évidence. Pour ne pas nous tromper sur l'influence de la passion dans

(1) Au lieu de *raisonner*, *raisonnement*, *preuve*, on dit aussi *argumenter*, *argumentation*, *argument*, surtout dans les discussions philosophiques.

ces circonstances, agissons, en ce qui concerne nos amis, comme s'il était question de nos ennemis, et vice-versa.

Les passions séduisent la volonté, tout comme les sophismes.

Ce qui nous rend heureux est préférable à tout, dira le voluptueux ; or les plaisirs nous rendent heureux ; donc ils sont préférables à tout. Dans ce raisonnement, aussi honteux qu'insensé, l'esprit se fait le complice du cœur.

Des Préjugés.

236. On donne le nom de *préjugé* à un jugement précipité, et porté sans un examen suffisant de son objet.

Le préjugé est opposé non à la vérité, mais à la certitude; de sorte que l'argument suivant est sans valeur :

C'est un préjugé, donc c'est faux.

Notre tendance à croire beaucoup est la source de nos préjugés.

On distingue les préjugés *négatifs*, *positifs*, *spéculatifs*, *moraux*.

(*a*) Le préjugé est *négatif* lorsqu'il est fondé sur l'ignorance. On juge d'après une simple apparence, ou sans motif.

Un païen qui n'a pas entendu une exposition claire de la vie et des miracles de Jésus-Christ ne croit point à sa divinité, bien qu'il puisse le reconnaître pour un grand homme.

(*b*) Le préjugé *positif* consiste en ce qu'on donne son assentiment à une opinion incertaine, croyant avoir un motif suffisant de juger. Tels sont, généralement, ceux qui basent leurs convictions relatives à la religion, sur les raisonnements des journaux et des livres impies.

(*c*) Le préjugé *spéculatif* a pour objet des choses spéculatives, ou de pure connaissance.

Cette histoire n'est pas authentique. Cette guerre est injuste. Cette loi est inique.

(*d*) Le préjugé *moral* se rapporte à des règles de conduite.

Un amateur de duel dira : si mon honneur est attaqué je dois le laver dans le sang de mon ennemi.

Les principales causes de nos préjugés sont : les *sens*, l'*imagination*, l'*association des idées*, l'*abstraction*, le *carac-*

tère, l'*éducation*, la *coutume*, l'*autorité*, la *paresse*, l'*orgueil*, la *précipitation*.

(*a*) Les *sens*. Les sens nous trompent sur la figure des objets matériels et sur leur grandeur.

Une tour carrée, vue de loin, paraît ronde.

Ils nous trompent encore sur des objets qui ne sont pas de leur ressort.

Ainsi, un orateur qui arrondit bien ses phrases, qui a une diction harmonieuse, qui fournit des périodes pleines et flatteuses pour l'oreille, exerce sur nos jugements une influence telle, que, sans examiner ce qu'il dit, nous lui donnons raison ; parce qu'il parle avec grâce, nous nous figurons qu'il ne saurait manquer d'être dans le vrai. Un autre, au contraire, qui apportera les raisons les plus convaincantes, les plus solides, ne produira sur nous aucun effet parce qu'il s'exprime mal, qu'il choque l'oreille. L'Aréopage, pour se mettre à l'abri de ce danger, n'écoutait les avocats que dans l'ombre. De peur que le geste et les agréments du style ne persuadassent les juges au détriment de la vérité, on en vint même au point d'y traiter toutes les affaires par écrit.

(*b*) L'*imagination*. Les ouvrages romanesques, fruit de l'imagination, offrent un modèle de perfection idéale dans chacun de leurs héros pour lesquels les jeunes gens se passionnent vite, ce qui les jette dans une foule d'erreurs pratiques qui exercent l'influence la plus funeste sur leurs actions.

(*c*) L'*association des idées*.

Un homme a fait une chute douloureuse dans une voiture ; il ne montera pas dans une voiture semblable sans un sentiment d'appréhension, bien qu'il monte tous les jours dans des voitures plus périlleuses. Un homme de beaucoup de talent peut se concilier l'estime malgré ses défauts, ou tout au moins obtenir indulgence pour ses imperfections.

(*d*) L'*abstraction*. L'abstraction fait que nous employons souvent des mots auxquels nous n'attachons pas une idée suffisamment nette. Avoir dans son esprit des idées générales sans connaître les séries qui leur sont subordonnées, ce n'est pas être instruit, c'est ne rien savoir. Combien de personnes parlent d'architecture, de musique, de peinture, de stratégie, et qui n'ont que des notions vagues de ces divers arts! Combien se croient profonds philosophes, parce qu'ils savent employer les mots philosophie, métaphysique, nature, etc.

Souvent donc nous sommes trompés parce que nous faisons abstraction des détails ; mais souvent aussi dans la vie pratique, nous nous laissons égarer parce que nous ne savons pas abstraire.

Exemple : Voici un médecin qui est d'une opinion politique opposée à la mienne, ce qui ne l'empêche pas d'être un excellent docteur ; cependant, je ne voudrais pas recourir à son talent, prévenu que je suis par la divergence des opinions. Je ne sais point abstraire à propos, séparer l'homme politique du médecin.

(*e*) Le *caractère*. L'homme crédule ne sait point juger par lui-même ; il a un journal, un livre, un ami qui exposent avec assurance des idées que jusqu'alors il a combattues ; n'importe, son journal, son livre, son ami ont raison. L'homme contradicteur, au contraire, vous fera opposition, lors même que vous lui exposerez des idées conformes aux siennes, parce qu'il faut qu'il contredise.

Pour tel homme tout sera vérité mathématique ; pour tel autre, il n'y aura rien d'avéré, de prouvé. Certaines personnes jugent aujourd'hui d'une façon ; demain, elles porteront sur le même objet un jugement différent, sans que les motifs aient changé ; mais leur humeur, leur fantaisie déterminent leurs jugements. D'autres jugent avec exagération ; elles ne font usage que du superlatif.

Leur journal est le meilleur, leur ami est le plus riche de cœur, c'est une perfection. Une chose leur déplaît ; elle est affreuse, c'est une horreur, on n'a rien vu de semblable.

(*f*) L'*éducation*. Les fables, les contes de fées, les idées de spectres, dont on remplit l'imagination des enfants, la tournure d'esprit de ceux qui les entourent, le milieu dans lequel ils vivent, exercent la plus grande influence sur les jugements qu'ils porteront plus tard.

(*g*) La *coutume*. Nous nous laissons souvent guider par la coutume. Pour peu que nous réfléchissions, nous découvrirons que nos erreurs, pour la plupart, viennent de ce que nous avons jugé non d'après la raison, mais d'après le jugement de la masse, qui n'est pas toujours raisonnable.

(*h*) L'*autorité*. On juge parfois de la vérité des choses d'après une autorité insuffisante. On voit des jeunes gens

juger à l'instar de personnes respectables ou âgées, sur des choses qui ne concernent pas la vertu et ne dépendent pas de l'expérience. Ce n'est ni la valeur morale, ni l'âge qui doivent guider dans ces cas, mais la force des raisons.

(*i*) L'*orgueil*. Nous présumons que nous pouvons aisément juger des choses difficiles sans examiner; nous jugeons vite et sans vouloir revenir sur notre jugement, ne consentant point à convenir que nous nous sommes trompés.

(*j*) La *paresse*. Elle ne prend pas la peine d'examiner ce qui exige du soin; il vaut bien mieux ne pas juger et rester dans l'ignorance, que de juger d'après le premier motif qui se présente, parce qu'on ne veut pas prendre le loisir d'étudier les autres.

(*k*) La *précipitation*. Las de considérer, nous décidons avant d'avoir tout vu. La précipitation, qui semble être une marque d'activité, est cependant fille de la paresse et de l'orgueil.

CHAPITRE VIII.

DU DISCOURS.

§ I.—Du Discours en général.

237. Un discours est une allocution (1) ordinairement préparée, quelquefois improvisée, qu'on adresse à un ou plusieurs auditeurs dans l'intention de les persuader.

Pour *persuader* ceux à qui l'on s'adresse, il faut: convaincre leur intelligence; toucher leur cœur; leur faire accueillir avec plaisir les vérités qu'on leur prouve.

L'auteur du discours s'appelle *orateur*.

La faculté qui doit dominer en lui est l'éloquence.

De l'Eloquence et de la Rhétorique.

238. L'*éloquence* est la faculté d'agir sur les esprits et sur les cœurs par la puissance de la parole; c'est grâce à elle que l'orateur persuade.

(1) *Allocution*, paroles suivies adressées à plusieurs personnes, ou même à une seule.

Pour persuader, l'orateur doit faire trois choses : *convaincre, plaire* et *toucher*.

Il parvient à *convaincre* par la force de la démonstration ; à *plaire*, par le charme du style ; à *toucher*, par la chaleur du sentiment.

Mais comme la vérité seule a droit à notre amour, c'est à elle seule que l'orateur doit demander ce triple succès. Tromper les auditeurs à l'aide du talent de la parole, ce n'est pas être éloquent, c'est faire un coupable abus des forces de l'intelligence.

Des hommes qui profanent ainsi un des plus beaux dons que la Providence ait accordés à l'esprit humain ne sont point orateurs ; on les flétrit justement des noms de rhéteurs et de sophistes.

L'orateur, disaient les Romains, est l'honnête homme possédant le talent de la parole. L'orateur, dit Fénelon, est celui qui ne fait usage de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu.

L'ensemble des préceptes qui dirigent le talent de l'orateur forme ce qu'on appelle la *rhétorique* ou l'*art oratoire*.

Des Parties du Discours.

239. La nature elle-même nous enseigne combien un discours doit avoir de parties. C'est elle qui nous apprend à ne pas entrer brusquement en matière ; mais à préparer les esprits, à exposer la chose dont il s'agit, à la prouver en faisant valoir nos raisons et en combattant celles de nos adversaires, enfin, à terminer par une conclusion convenable.

Il suit de là qu'un discours peut avoir six parties : 1° l'*exorde*, qui prépare les esprits ; 2° la *proposition* (1), 3° la *division*, qui expose et partage le sujet ; 4° la *confirmation*, dans laquelle l'orateur développe ses preuves ; 5° la *réfutation*, dans laquelle il détruit les objections qu'on lui a faites ou qu'on peut lui faire ; 6° la *péroraison*, qui conclut.

(1) Les mots *proposition* et *confirmation* sont aujourd'hui peu usités. Au lieu de *confirmation*, on dit plus volontiers les *preuves* ; au lieu de *proposition*, on dit l'*exposition du sujet*. On dit aussi plus volontiers le *plan* d'un discours que la *division*.

Quelques discours (1) ont une partie de plus, la *narration*, dans laquelle on expose les faits en traits fortement accentués ; on la place après l'exorde ou après la proposition.

De ces parties du discours, les plus importantes, les plus étendues, ou, pour mieux dire, celles qu'on peut appeler proprement le discours même, sont la confirmation et la réfutation, auxquelles les autres ne servent guère que de préparation et de conclusion.

Très-souvent l'orateur s'abstient de faire une division ; il développe les diverses parties de son sujet sans les avoir annoncées.

Quelquefois le discours n'a pas même de proposition (2) : la proposition est en effet inutile quand les auditeurs savent d'avance quel sujet l'orateur va traiter, et sous quel aspect il l'envisage.

DE L'EXORDE.

240. L'*exorde* est le début du discours ; il a pour objet de rendre les auditeurs bienveillants, attentifs, confiants.

L'exorde peut se représenter sous quatre caractères différents.

Si l'on dit seulement quelques mots avant d'entrer en matière, c'est un exorde *simple*.

Si l'on use d'un certain art pour gagner les cœurs de l'auditoire et les préparer à ce qu'on va dire, c'est un *exorde insinuant* (3).

Si l'on fait une introduction élégante et noble au sujet qu'on va traiter, c'est un *exorde solennel* (4).

Si l'orateur, animé de quelque passion vive, se hâte de la faire éclater, et de la communiquer à ses auditeurs, c'est un *exorde véhément* (5).

L'exorde doit être propre au sujet, c'est-à-dire tellement lié au reste du discours, qu'on ne puisse l'en détacher, ni le

(1) Ils appartiennent généralement au genre judiciaire et à l'oraison funèbre.
(2) Nous n'avons pas besoin de dire que *proposition* ici n'a pas la signification qu'on lui donne en grammaire et en logique.
(3) Ou *par insinuation*.
(4) Mot peu usité ; on dit aussi *exorde pompeux*, ce qui vaut moins.
(5) Ou *ex abrupto*, ou *brusque*.

faire servir à un autre ; le ton doit en être modeste, le style soigné, l'étendue proportionnée à celle du discours.

On conçoit, par exemple, qu'un long exorde en tête d'une courte harangue serait aussi ridicule qu'une grande porte qui servirait d'entrée à une maisonnette.

DE LA PROPOSITION ET DE LA DIVISION.

241. La *proposition* est une exposition simple, claire et précise du sujet que l'on va traiter.

Nous citerons celle du sermon de Massillon sur les exemples des grands :

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient se perdre ou se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

Ordinairement la proposition est exprimée avec beaucoup de brièveté. Dans un plaidoyer, elle expose le point litigieux ; dans un sermon et dans un discours académique, elle énonce la vérité qui doit être développée ; dans un discours politique, elle pose nettement la question qui sera débattue. Dans des cas assez rares, la proposition est étendue et développée : c'est lorsque l'objet de la discussion n'est point parfaitement déterminé, et que l'orateur veut et doit avant tout fixer convenablement l'état de la question.

Quelquefois, en exposant le sujet, on le partage, c'est-à-dire qu'on fait connaître d'avance les parties dont se composera la confirmation ; c'est ce qu'on nomme la *division*.

Nous citerons celle du discours de Massillon sur l'humanité des grands :

Ils ne sont grands que pour les autres hommes, et ils ne jouissent véritablement de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes ; c'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est pour les grands le devoir le plus sacré : première partie ; l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur : seconde partie (1).

Quelquefois aussi on subdivise ces parties : ainsi Massillon, dans la première partie de ce discours, après avoir démontré en général que l'humanité est le premier devoir des grands,

(1) Cela signifie : Cette vérité sera développée dans la première et dans la seconde partie de la confirmation.

explique que ce devoir les oblige à trois choses, qui sont l'affabilité, la protection et les largesses, et traite successivement ce qui a rapport à chacun de ces trois points.

Le plus ordinairement, l'orateur n'établit pas de division marquée : il se contente d'enchaîner ses raisonnements dans l'ordre qu'il croit le plus capable de faire impression sur les esprits.

242. Les règles de la division (1) sont : qu'elle soit *entière, distincte, naturelle*, et, s'il est possible, *progressive*.

(*a*) *Entière*, c'est-à-dire que les membres qui la composent embrassent toute l'étendue du sujet. On violerait cette règle, indiquée par le bon sens, si, par exemple, en faisant l'éloge de Charlemagne, on divisait le discours en deux parties, l'une relative à ses exploits militaires, l'autre à ses vertus privées. En effet, oublier de le considérer comme législateur et comme administrateur, ce serait omettre ses plus beaux titres de gloire.

(*b*) *Distincte*, c'est-à-dire qu'un membre ne rentre point dans l'autre et ne le rende pas inutile en tout ou en partie ; défaut dans lequel on tomberait, par exemple, si l'on annonçait que l'on considèrera Charlemagne comme conquérant, comme roi et comme capitaine. La troisième partie rentrerait évidemment dans la première.

(*c*) *Naturelle*, c'est-à-dire qu'elle n'ait rien de forcé, et qu'elle naisse des nécessités du sujet. Ainsi ce serait diviser d'une manière naturelle l'éloge de Charlemagne que de prouver qu'il a été grand, premièrement dans la guerre, secondement dans la paix.

(*d*) Enfin, s'il est possible, *progressive*, c'est-à-dire que l'intérêt des développements des diverses parties aille en croissant. C'est ce qu'on peut remarquer dans le discours de Massillon sur l'humanité des grands. La seconde partie est susceptible de développements plus intéressants et plus pathétiques que la première.

(1) La *division* n'est autre chose que le plan de la confirmation ; voilà pourquoi elle a dans le discours une véritable importance.

DE LA CONFIRMATION ET DE LA RÉFUTATION.

243. La *confirmation* consiste dans l'ensemble des raisonnements et des développements propres à prouver ce que l'orateur a avancé dans l'exposition de son sujet.

La *réfutation* consiste à détruire les objections que l'on fait ou que l'on peut faire à l'orateur.

La confirmation et la réfutation réunies sont le discours presque entier.

Quelquefois on place l'une de ces deux parties après l'autre ; assez souvent on ne les sépare pas, et, à mesure qu'on fait valoir ses preuves, on combat les allégations et les raisonnements de ses adversaires.

Dans l'éloge d'un homme célèbre, la confirmation embrasse le récit des faits et prend quelquefois une forme narrative.

244. Le *choix des preuves* est important.

L'orateur n'admettra pas indifféremment toutes celles qui s'offrent à lui : il rejettera les mauvaises et même les douteuses. Quand on s'appuie sur des raisons hasardées, on fait croire qu'on n'en a pas de véritablement bonnes à alléguer, et tout ce qu'on dit devient suspect.

Lorsque je choisis mes preuves, dit Cicéron, je ne les compte pas, je les pèse.

Dans une espèce de plaidoyer dont l'objet est de prouver que la comédie est supérieure à la tragédie, un auteur, entre autres raisons, donne celle-ci :

On ne dit pas, dans une ville : les *tragédiens*, mais, les *comédiens* sont arrivés ; on ne dit pas : allons à la *tragédie*, mais, allons à la *comédie*.

Des preuves aussi insignifiantes ne peuvent que nuire à la cause que l'on défend.

Il faut aussi, dans le choix des preuves, avoir égard aux lumières et aux dispositions de l'auditoire auquel on s'adresse. Par exemple, un prédicateur manquerait son but, si, en développant les vérités religieuses devant des gens illettrés il employait des raisonnements qui ne sont accessibles qu'à des esprits cultivés.

Il y a des preuves qui, sans être mauvaises, sont faibles et légères ; il y en a qui sont fortes et convaincantes.

Il faut serrer les preuves faibles et légères, qui, par leur réunion, acquièrent de la force et de la solidité :

Elles frappent, non comme la foudre qui renverse, mais comme la grêle dont on sent les coups redoublés.

On veut démontrer, par exemple, à un élève qu'il est négligent ; on lui dit :

Aujourd'hui, une de vos leçons n'est pas sue ; hier, votre devoir n'était pas achevé ; un de vos cahiers n'est pas en règle ; un de vos livres de classe est égaré.

Chacune de ces preuves, prise séparément, est faible ; réunies, elles ont de la force.

Quant aux preuves fortes et convaincantes, on les fait valoir par le raisonnement, on les développe de plusieurs manières, et on les présente sous plusieurs aspects.

Ainsi Bossuet, dans un discours sur la divinité de la religion, donne cette belle preuve :

La morale du christianisme est si parfaite, que Dieu seul a pu l'établir ; par conséquent, l'excellence de la morale du christianisme prouve la divinité de ses dogmes.

Mais il ne se contente pas d'indiquer en passant une preuve si forte et si convaincante ; il la creuse, il l'approfondit, et ne la quitte qu'après l'avoir développée de manière à entraîner les esprits les plus rebelles.

245. L'*arrangement des preuves* peut se faire de plusieurs manières :

Ou l'on exposera d'abord les moins fortes, pour aller ainsi progressivement jusqu'à la dernière, qui sera la plus convaincante ; ou l'on frappera d'abord les esprits par les plus fortes, et on arrivera, par une progression décroissante, jusqu'à celle qui peut produire le moins d'effet ; ou enfin on mêlera les moins fortes parmi les plus fortes, qui leur serviront d'appui. Ces trois manières de disposer les preuves peuvent servir selon les circonstances. En général, la dernière est la meilleure.

Nous pensons que le meilleur arrangement des preuves est celui qui naît de leur analogie et de l'enchaînement logique des idées. Il n'y a point à cet égard de règle à donner.

DE LA PÉRORAISON.

246. La *péroraison* est la conclusion du discours. Elle a deux objets à remplir : elle doit *achever de convaincre les esprits* et *achever de toucher les cœurs*.

Elle achèvera de convaincre les esprits par une récapitulation courte et rapide des principaux moyens développés dans le discours. Massillon, après avoir dépeint, dans un de ses plus beaux sermons, tout ce que la mort a de terrible pour le méchant, tout ce qu'elle a de consolant pour le juste, termine ainsi :

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse éternité.

La péroraison achèvera de toucher les cœurs en les échauffant par le sentiment : l'orateur doit alors déployer toutes les ressources de l'éloquence pour émouvoir ceux qui l'écoutent. Saint Vincent de Paul, après un admirable discours adressé à des femmes pieuses, afin de les engager à fonder un hôpital pour les enfants abandonnés qu'elles avaient fait recueillir dans les rues, termine par cette péroraison touchante :

Or, sus (1), mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez à présent d'être leurs mères pour devenir leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Les voilà devant vous. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable ; et, je vous le déclare devant Dieu, ils seront tous morts demain, si vous les délaissez (2).

Ce mot de *péroraison* ne s'applique guère au morceau qui termine le discours que lorsqu'il est animé et pathétique : lorsqu'il est tout à fait simple et que l'éloquence ne s'y fait pas sentir, il prend le nom plus modeste de *conclusion* ou de *récapitulation*.

(1) Vieille expression : ce discours a été prononcé en 1648.

(2) L'effet produit par ce discours fut tel, qu'immédiatement après, l'hôpital des Enfants-Trouvés, à Paris, fut fondé et doté richement.

§ II.—Des Mœurs, des Bienséances et des Précautions oratoires.

DES MŒURS ORATOIRES.

247. Nous avons dit que l'orateur doit plaire à ses auditeurs, s'il veut les persuader ; il lui importe donc de leur inspirer, par la manière dont on s'exprime, de l'estime et de la bienveillance pour son caractère.

En effet, le caractère d'un homme se révèle naturellement par son langage.

Par exemple, quand Théodose, après avoir pardonné à ses ennemis vaincus, s'écriait :

Que ne puis-je aussi ressusciter les morts !

Il manifestait une magnanimité qui transporte tous les cœurs.

Quand Caligula disait dans un accès de rage :

Je voudrais que le peuple entier n'eût qu'une seule tête, pour tout abattre d'un seul coup !

Il manifestait une barbarie qui fait frémir.

On comprend par là combien il est important que l'orateur, par la manière dont il s'exprime, fasse concevoir à ses auditeurs une opinion favorable de son caractère et de ses sentiments.

248. Les qualités dont l'orateur doit se montrer doué pour obtenir cet avantage, sont ce qu'on appelle en rhétorique les *mœurs oratoires ;* on appelle *mœurs réelles,* son caractère véritable.

Mais si les nobles sentiments que l'orateur fait éclater ne sont pas sincères, si ses *mœurs oratoires* ne sont pas la fidèle expression de ses *mœurs réelles,* jamais il ne parviendra à se faire écouter favorablement des hommes de bien ; disons mieux, jamais il ne sera orateur : car, *c'est de l'âme que vient l'éloquence.*

Une réputation d'honnête homme, quand elle est méritée, produit toujours sur les auditeurs une impression favorable, et les dispose à se laisser persuader.

249. Deux qualités aident merveilleusement l'orateur à obtenir ce résultat si précieux : ces deux qualités sont la *modestie* et la *prudence.*

Modestie. L'orateur donnerait de lui-même une idée désavantageuse, et il déplairait, s'il paraissait compter sur ses propres talents, s'il parlait beaucoup de sa propre personne, s'il prenait un ton d'autorité et de suffisance, s'il ne savait point ménager ceux à qui il s'adresse, s'il traitait durement et impoliment ses adversaires.

Prudence. La prudence veut qu'il évite de choquer ses auditeurs par des paroles blessantes ; il doit avoir étudié les dispositions de son auditoire, et ménager toutes les susceptibilités, même celles qui ne sont pas justifiables.

C'est surtout à l'orateur que s'adressent quelques-uns des préceptes que nous venons de donner ; mais c'est à tous les écrivains que l'on doit dire avec Boileau :

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images !

Racine nous offre un admirable exemple de mœurs oratoires, dans le discours que Burrhus adresse à Néron pour le détourner du meurtre de Britannicus.

Burrhus ne dit pas au jeune prince :

J'ai pour vous l'affection la plus tendre et la plus dévouée ; croyez-moi, car je suis sincère et c'est la vérité, la vertu, le patriotisme, qui vous parlent par ma bouche ;

Mais toutes ces qualités sont dans son cœur ; elles éclatent dans son discours, et entraînent la volonté de celui qui l'écoute.

DES BIENSÉANCES ORATOIRES.

250. La prudence, nous venons de le voir, est une des qualités les plus nécessaires à l'orateur ; elle lui apprend à observer soigneusement toutes les *bienséances*, et à avoir quelquefois recours à cet artifice innocent qu'on appelle *précautions oratoires*.

Observer les *convenances oratoires*, c'est avoir égard, dans ce qu'on dit, à ce qu'exigent les diverses circonstances, les temps, les lieux, les personnes.

Rien n'est plus nécessaire dans la composition d'un discours, comme dans la conduite de la vie, que le sentiment des convenances.

Le même ton ne convient pas à un vieillard et à un jeune homme, à un personnage illustre et à un citoyen obscur; on ne parle pas à un auditoire peu nombreux comme à la foule; sur les grands intérêts de l'Etat, comme sur les affaires d'une importance médiocre; dans les églises comme devant les tribunaux; dans des temps d'effervescence comme dans un temps calme; à Québec comme à Washington.

DES PRÉCAUTIONS ORATOIRES.

251. On appelle *précautions oratoires* certains ménagements que l'orateur doit prendre pour ne point blesser ceux à qui il s'adresse, ou pour les préparer à ce qu'il va leur dire.

Un messager vient annoncer à Phèdre, dans la tragédie de ce nom, la mort de son mari: avant de lui faire connaître le fatal événement, il l'y prépare en peu de mots:

Je voudrais vous cacher une triste nouvelle,
Madame; mais il faut que je vous la révèle:
La mort vous a ravi votre invincible époux. RACINE.

L'euphémisme a quelque analogie avec les précautions oratoires.

§ III.—Des Passions oratoires et de l'Emploi du Pathétique.

DES PASSIONS ORATOIRES.

252. Le triomphe de l'orateur ne sera complet que s'il sait maîtriser les cœurs de ceux qui l'écoutent, et leur inspirer les sentiments dont il est lui-même inspiré. C'est là sa plus difficile, sa plus belle tâche.

Il excitera l'admiration en faveur du héros dont il fait l'éloge; l'intérêt et même l'enthousiasme en faveur de la cause politique, ou judiciaire, ou morale qu'il soutient; l'indignation, le mépris, l'horreur contre celle qu'il combat; il fera naître en faveur de ses clients la bienveillance ou la pitié.

Ces sentiments, qui de l'âme de l'orateur passent dans celle de ses auditeurs, se nomment *passions oratoires;* leur emploi s'appelle *pathétique.*

On dit d'un passage oratoire qu'il est *pathétique* (1), lorsqu'il émeut vivement les cœurs, surtout lorsqu'il provoque l'attendrissement, et que cet attendrissement va jusqu'aux larmes.

C'est à l'aide de la sensibilité, secondée par l'imagination et réglée par la prudence, que l'orateur obtient ces beaux résultats.

DE L'EMPLOI DU PATHÉTIQUE.

253. Éclairé par la prudence, l'orateur ne fera appel aux passions oratoires que dans les sujets où elles sont convenablement placées.

Il ne se jettera pas dans le pathétique brusquement et sans préparation ; mais il y amènera insensiblement les cœurs : on risquerait d'être ridicule si, avant d'avoir échauffé son auditoire, on paraissait soi-même tout en feu.

L'orateur n'insistera pas longtemps sur le pathétique, car les vives émotions fatiguent lorsqu'elles sont trop prolongées ; il saura s'arrêter à propos, éviter toute exagération et être toujours simple et naturel.

254. Si les sentiments qu'il veut inspirer sont contraires à ceux dont ses auditeurs sont présentement animés, il ne les heurtera pas de front ; mais il paraîtra d'abord entrer dans leur pensée, et les conduira insensiblement à son but. Ainsi, Ulysse, pour vaincre la résistance d'Agamemnon, qui se refuse à laisser immoler sa fille Iphigénie, paraît d'abord partager ses sentiments :

> Je suis père, seigneur, et faible comme un autre :
> Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre ;
> Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
> Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer. RACINE.

Dans d'autres cas, l'orateur indigné attaque vivement les mauvaises passions dont il veut triompher ; c'est ainsi que Burrhus, apprenant de Néron le projet qu'il a formé contre la vie de Britannicus, fait éclater aussitôt toute son indignation :

> Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
> Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein. RACINE.

(1) Ce mot est tantôt substantif, tantôt adjectif.

§ IV.—Des Genres d'Eloquence.

255. Les sujets sur lesquels le talent oratoire peut s'exercer, quelque nombreux qu'ils soient, peuvent se réduire à un petit nombre de genres. Nous ne parlerons que des quatre genres les plus importants, qui sont l'éloquence *judiciaire*, *politique*, *religieuse* et *académique*.

(*a*) L'éloquence *judiciaire*, ou l'éloquence du *barreau*, embrasse toutes les affaires qui se traitent devant les tribunaux.

(*b*) L'éloquence *politique*, ou l'éloquence *de la tribune*, ou genre *délibératif*, a pour objet la discussion des intérêts publics et des projets de loi.

(*c*) L'éloquence *religieuse*, ou l'éloquence *de la chaire*, ou l'éloquence *sacrée*, comprend les divers discours qui sont prononcés dans les églises.

(*d*) L'éloquence *académique* comprend les harangues, les éloges prononcés dans les cérémonies publiques, et les discours dans lesquels on traite une question de littérature ou de morale.

DE L'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE.

256. Dans toutes les causes judiciaires, le débat est contradictoire : ce que l'un des orateurs affirme, l'autre le nie ; l'un accuse, l'autre défend ; l'un demande, l'autre refuse.

L'objet de l'éloquence judiciaire est le *juste*, c'est-à-dire que l'avocat doit prouver, s'il est possible, que la justice est de son côté. En ce sens, on appelle *juste* ce qui est conforme à la loi du pays.

257. Il y a, dans toute affaire de ce genre, deux *questions* à discuter : celle de *droit* et celle de *fait*.

La *question de droit* a un caractère général, et examine les choses dans leurs rapports avec les lois.

Telle ou telle servitude est-elle légale ? Telle ou telle action est-elle du nombre de celles que la loi punit ?

La *question de fait* s'applique à la chose même qui a occasionné le procès, et examine si elle est ce qu'elle est.

Ce domaine est-il ou n'est-il pas sujet à la servitude dont on parle ? L'accusé a-t-il fait ou n'a-t-il pas fait l'action dont il s'agit ? L'a-t-il faite avec discernement, avec intention, avec préméditation ?

Quelquefois les deux adversaires sont d'accord sur la question de droit et ne discutent que la question de fait. Quand le fait est constant et admis des deux côtés, ils ne traitent que la question de droit.

Il y a une infinité de causes dont le fait est simple, et le droit vulgairement connu : l'éloquence ne s'en mêle pas et les livre à la logique.

DE L'ÉLOQUENCE POLITIQUE.

258. L'éloquence *politique* a pour but de faire prendre à un peuple, à ceux qui le représentent ou à ceux qui le gouvernent, une résolution quelconque, de déterminer la volonté publique pour le dessein qu'on lui propose, ou de la détourner de celui qu'elle a pris.

L'objet de l'éloquence politique est l'équitable, l'honorable et l'utile. On entend par *équitable*, ce qui est conforme à la loi naturelle ; par *honorable*, ce qui peut contribuer à la gloire du pays ; par *utile*, ce qui importe à ses intérêts.

C'est donc au nom de l'équité, ou de la gloire nationale, ou de l'intérêt public, que doit parler l'orateur qui monte à la tribune.

L'éloquence politique a pour principal théâtre les grandes assemblées délibérantes, telles que sont en Angleterre, la Chambre des Communes et la Chambre des Lords ; en France, le Sénat et le Corps législatif, et en Canada, la Chambre des Communes et le Sénat.

On ne peut parler d'éloquence politique sans rappeler que Démosthène chez les Grecs, Cicéron chez les Romains, en ont laissé les plus beaux modèles.

La France aussi a eu dans ce genre d'illustres orateurs : Mirabeau, entre autres, sera toujours cité pour sa véhémence ; Royer-Collard, pour l'élévation de sa pensée ; Martignac, pour le charme de sa parole.

DE L'ÉLOQUENCE SACRÉE.

259. L'orateur sacré n'est pas un homme qui s'adresse à d'autres hommes, c'est l'interprète de Dieu ; c'est au nom de la religion elle-même qu'il s'assied dans la chaire de vérité.

Son éloquence ne doit donc avoir rien de profane. Il doit se nourrir de la substance des livres saints, et répandre dans ses discours les images et les sentiments qu'il aura puisés à cette source divine.

Ce qui doit surtout caractériser l'éloquence religieuse, c'est l'onction, c'est-à-dire cette chaleur et cette effusion de sentiment qui naissent de la charité et qui produisent la persuasion.

Les discours prononcés dans la chaire sacrée sont appelés *sermons*.

On appelle *oraison funèbre* l'éloge d'une personne élevée en dignité, prononcé dans l'église peu de temps après sa mort. Depuis plus d'un demi-siècle, l'usage des oraisons funèbres a presque entièrement cessé.

Bossuet est le plus grand des orateurs sacrés; ensuite viennent Bourdaloue et Massillon, également admirables, le premier, par la force irrésistible de ses raisonnements, le second, par son onction et par le charme de son style.

DE L'ÉLOQUENCE ACADÉMIQUE.

260. L'orateur, dans le genre *académique*, a pour but de plaire à son auditoire ou à ses lecteurs, en parant des charmes de l'éloquence une doctrine pure ou des sentiments vrais.

Soit donc qu'il fasse l'éloge d'un homme célèbre, soit qu'il traite une question de littérature ou de philosophie, soit qu'il contribue par l'élégance de sa parole à l'éclat de quelque solennité, la vérité doit toujours être l'âme de son discours.

§ VI.—Lecture à haute voix.

DE LA PRONONCIATION.

261. L'art de lire à haute voix ou de réciter, soit les compositions qu'on a faites, soit les ouvrages d'autrui, est le complément indispensable des études littéraires.

Cet art embrasse deux choses qui concourent au succès du lecteur : la voix et le geste.

Relativement à la *voix*, on doit distinguer la prononciation, l'intonation et l'accent.

262. La *prononciation* est la manière dont on fait entendre les paroles.

La prononciation doit être claire et distincte, correcte, bienséante et réglée.

Claire et *distincte :* c'est-à-dire qu'il faut faire entendre toutes les syllabes des mots et les articuler d'une manière nette et facile.

Correcte : c'est-à-dire qu'on doit donner aux voyelles le son et la durée consacrée par le bon usage, et n'appuyer sur les consonnes ni plus ni moins que ce même usage ne l'exige.

Bienséante et *réglée :* c'est-à-dire ni trop haute (1), ni trop basse, mais rapide sans précipitation et modérée sans lenteur.

La prononciation a beaucoup d'importance et exige des soins ; elle doit, autant que possible, être exempte des défauts qui se rencontrent généralement parmi les personnes dont l'éloquence, sous ce rapport, n'a pas été très-soignée.

Le seul moyen d'acquérir une bonne prononciation est d'écouter les personnes qui prononcent très-bien, et de chercher sans affectation à les imiter (2).

---

(1) *Haute* signifie ici *forte et bruyante ; basse* a la signification opposée.

(2) *Liste de quelques fautes que font fréquemment, dans la prononciation de la langue française, les personnes peu instruites.*

Les sons sur lesquels se font ces fautes sont :
A, E, È, AN, IN, OI. Les consonnes T et X donnent aussi occasion à beaucoup de fautes.

A.

A se prononce souvent à tort comme l'*aw* de la langue anglaise, au lieu d'être prononcé comme l'A de par.

Canad*aw*, pour Canada.	M*aw*re, pour mare.
Tab*aw*, pour Tabac.	B*aw*rre, pour barre.
Almanac*aw*, pour almanach.	J*aw*rs, pour jars.
Dr*aw*, pour drap.	Dépa*w*rt, pour départ.
Ch*aw*r, pour char.	Appa*w*, pour appas.
L*aw*rd, pour lard.	Etat*w*s-Unis, pour Etats-Unis.

E.

On prononce souvent à tort l'E comme l'A, surtout devant *r*.

C'est le tarme, pour c'est le terme.
Farmez la porte, pour fermez la porte.

DE L'INTONATION ET DE L'ACCENT.

263. L'*intonation* consiste dans l'élévation et l'abaissement (1) de la voix.

Il y a, en effet, pour la voix parlée comme pour le chant, une échelle de tons que les oreilles délicates savent apprécier, quoiqu'on ne puisse la noter comme celle des intervalles de la musique.

Les tons de la voix doivent toujours être naturels. Il faut savoir les varier, et passer de l'un à l'autre sans affectation et sans brusquerie, conserver des inflexions justes qui ne dégénèrent jamais en cris ni en sons étouffés, et mettre **tou-**

Il est alarte, pour il est alerte.
Couvarture du livre, pour couverture du livre.
De l'harbe, pour de l'herbe.
Le ciarge, pour le cierge.

È.

C'est à tort que l'on prononce souvent comme l'A de par les terminaisons AI, AIE, AIS, AIT, ÈS, ET, au lieu de les prononcer comme l'È de père ; ainsi on dira :

Déla, pour délai.
Vra, pour vrai.
Monna, pour monnaie.
Cra, pour craie.
Succa, pour succès.
Proça, pour procès.
Proja, pour projet.
Cabina, pour cabinet.
Montréala, pour montréalais.
Pala, pour palais.
Portra, pour portrait.
Il éta, pour il était

AN.

Il est incorrect de donner à AN, EN, ainsi qu'à UN, le son de IN, et de dire :

Dedin, pour dedans.
Instin, pour instant.
Doucemin, pour doucement.
Prudin, pour prudent.
Différin, pour différent.
Brin, pour brun.
Un bin, pour un banc.
Lindi, pour lundi.
Emprin, pour emprunt.
Importin, pour importun.

IN.

On ne doit pas prononcer le son de IN comme celui de AN ; ainsi on ne doit pas dire :

Moulan, au lieu de moulin.
Quatre-van, au lieu de quatre-vingt.
Un trifluvian, au lieu de un trifluvien.
C'est bian, au lieu de c'est bien.
Du pan, au lieu de du pain.
Il est certan, au lieu de il est certain.

(1) *Élévation* et *abaissement* signifient ici *acuité* et *gravité*.

jours les tons de la voix en harmonie avec les sentiments dont on est ou dont on veut paraître animé.

264. L'*accent* (1) est une sorte d'émotion de la voix qui vient du cœur et va au cœur.

L'accent doit être vrai et naturel, jamais ni forcé, ni affecté ; il sera, selon les divers sentiments que l'on veut retracer, doux, flatteur, insinuant, triste, véhément, pathétique, solennel, terrible.

Il n'est qu'un moyen de parvenir à donner à tout ce qu'on dit l'accent convenable : c'est de se pénétrer vivement et profondément des sentiments qu'on exprime. En général, ce qu'on sent bien, on le dit bien.

DE L'ATTITUDE, DE L'EXPRESSION ET DES GESTES.

265. Le *geste*, considéré dans l'homme qui parle en public, comprend les attitudes, les mouvements ou gestes proprement dits et l'expression du visage.

OI.

Le son OI se prononce souvent à tort *oè* au lieu de *oa*. On doit éviter l'excès contraire en prononçant OI comme OAW.

Pour *soi*, on doit dire *soa*, au lieu de *soè*.
" québecqu*oi*s, on doit dire québecqu*oa*, au lieu de québecqu*oè*.
" *soir*, on doit dire *soar*, au lieu de *soère*.
" cho*ix*, on doit dire cho*oa*, au lieu de cho*è*.
" *roi*, on doit dire *roa*, au lieu de *roè*.
" *voir*, on doit dire *voar*, au lieu de *voère*.

T.

La prononciation des mots terminés par *t* est souvent défectueuse ; ainsi l'on prononce :

C'est fai*te*, pour c'est fai*t*.
Un rouè*te*, pour un roue*t*.
Le fouè*te*, pour le fouet.
Le bou*te*, pour le bou*t*.
C'est tou*te*, pour c'est tou*t*.
Pendant la nui*te*, pour pendant la nui*t*.

X.

L'X se prononce souvent à tort comme GZ dans les mots :

Auxiliaire où l'on doit prononcer comme s'il y avait auk*z*iliaire.
Auxiliatrice " " " auk*z*iliatrice.

(1) L'*accent*, dans cette acception, s'appelle aussi *accent oratoire*.

L'*attitude* de l'homme qui lit tout haut, ou qui récite, ou qui improvise, doit être simple et noble. On doit tenir la tête droite et dans une position naturelle ; courbée, elle donne un air bas ; haute, un air dédaigneux ; penchée, un air d'indolence ; raide et immobile sur les épaules, elle marque je ne sais quoi de méchant ou de stupide.

Les *gestes proprement dits*, c'est-à-dire les mouvements des bras et des mains, sont de trois sortes ; les uns sont *indicatifs*, et désignent le lieu, le temps, le nombre ; les autres sont *imitatifs*, et représentent, par des signes pittoresques, les personnes et les choses ; les derniers sont *expressifs*, et servent à manifester les affections et les mouvements de l'âme.

Bien loin de prodiguer les gestes, on doit en être très-sobre. La plus exacte bienséance devra toujours les régler, même dans l'expression des passions les plus vives : on évitera avec soin tout ce qui aurait une apparence d'affectation ou un air théâtral.

Le *visage* est le miroir de l'âme. C'est surtout par l'expression de la physionomie qu'on fait connaître les sentiments dont on est animé et qu'on peut les transmettre aux autres.

La rougeur, la pâleur, le mouvement des lèvres, le front, le sourire ont leur éloquence.

Mais ce qui a plus d'expression encore, ce sont les yeux. Naturellement, la joie les rend plus vifs, et la tristesse les couvre comme d'un nuage. On les voit enflammés dans la colère, terribles dans la menace, sévères dans les reproches, égarés dans la frayeur, élevés dans l'admiration, baissés et comme obscurcis dans la honte.

De plus, la nature leur a donné les larmes, ces fidèles interprètes de notre cœur, qui tantôt les mouillent doucement, tantôt s'ouvrent impétueusement un passage, tantôt tombent goutte à goutte, rares et brûlantes.

Les principaux défauts à éviter sont d'avoir les yeux effarés, contraints, endormis, toujours fixes ou continuellement agités.

En cherchant à donner de l'*expression* à ses traits, on doit éviter l'affectation, ou plutôt on ne doit pas rechercher cette

expression : elle viendra naturellement, si l'on sent vivement ce qu'on dit ; sinon, les efforts qu'on ferait n'auraient d'autre résultat que d'aboutir à de ridicules grimaces.

DE L'ASSURANCE ET DE LA TIMIDITÉ.

266. L'homme qui parle en public, ou qui lit à haute voix, doit montrer beaucoup de modestie, mais en même temps une certaine *assurance*. Il ne doit pousser à l'excès ni la crainte de déplaire, qui paralyserait ses forces, ni le désir de plaire, qui le conduirait à l'affectation dans sa prononciation et dans ses gestes.

Un peu de timidité, du reste, ne messied à personne, et a même quelque grâce dans la jeunesse. Les hommes les plus distingués et les plus sûrs d'eux-mêmes ne peuvent se défendre d'un léger frisson, lorsqu'ils ouvrent la bouche devant une assemblée un peu nombreuse ; ce mouvement de crainte dure peu et fait promptement place à une noble assurance.

MANIÈRE DE LIRE OU DE RÉCITER LES VERS.

267. Nous ajouterons à ces notions quelques conseils touchant la manière de lire les vers.

(*a*) Il est nécessaire que le ton soit, en général, plus solennel que dans la lecture de la prose, excepté quand il s'agit de *rendre* les poésies familières, telles que les fables, les épigrammes, etc. On doit, en outre, faire sentir l'importance exceptionnelle qui s'attache à certaines expressions.

(*b*) On ne doit faire aucun repos qui ne soit indiqué par le sens ou par la ponctuation. Certains élèves s'arrêtent à la fin de chaque vers comme s'il y avait un point, alors qu'il faut à peine respirer. Les mots qui expriment la même idée, mais qui sont dans des vers différents, doivent être liés par la voix comme par le sens.

Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien,...

Une longue pause après *mère* serait ridicule.

Aussitôt l'orgueilleux baudet
Se mit à braire à pleine tête.

Ici, il ne faut aucune pause entre le sujet *baudet* et le verbe *se mit ;* il suffit de respirer légèrement.

(*c*) On doit s'arrêter, dans le corps du vers, toutes les fois que le sens et la ponctuation l'exigent.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille ;
Elle..... se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je pas encore ?
Nenni—M'y voici donc ?—Point du tout—M'y voilà ?

Dans ce dernier vers, il y a quatre fortes pauses à observer.

(*d*) Il n'y a pas lieu d'appuyer sur les *e* muets qui terminent certains mots, il suffit de les marquer en glissant dessus rapidement.

On sent combien serait désagréable la prononciation des vers suivants, si l'on devait marquer fortement les syllabes muettes :

Femm*es*, moin*es*, vieillards, tout était descendu...
Un*e* mouch*e* survient et des chevaux s'approche
Piqu*e* l'un, piqu*e* l'autre, et pense à tout moment...
Je vous respect*e* trop pour vous dir*e* que non.

(*e*) On évite d'adopter une intonation chantante dans la lecture des vers à rimes plates ; les écoliers sont exposés à faire toujours la même chute à la fin du second vers, après avoir élevé un peu la voix à la fin du premier.

CHAPITRE IX.

DE LA VERSIFICATION.

§ I.—De la Facture des Vers.

DU VERS FRANÇAIS EN GÉNÉRAL ET DU VERS ALEXANDRIN EN PARTICULIER.

268. On appelle *vers* une suite de mots arrangés selon certaines règles qui ont pour but le plaisir de l'oreille ; c'est ce qu'on nomme aussi quelquefois *langage mesuré.*

Les vers français sont *syllabiques*, c'est-à-dire qu'ils sont composés d'un nombre déterminé de syllabes ; chaque syllabe prend le nom de *pied.*

Douze syllabes forment un vers *alexandrin*.

Le vers alexandrin a nécessairement, après la sixième syllabe, un repos que le sens doit autoriser. Le vers se trouve ainsi coupé en deux parties égales qu'on nomme *hémistiches*.

1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
De tout ce que le cœur—regarde comme cher,
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Voltaire alors riait—de son rire d'enfer. O. CRÉMAZIE.

1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
En vain, tout fiers d'un sang—que vous déshonorez,
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Vous dormez à l'abri—de ces noms révérés.....
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Il est un heureux choix—de mots harmonieux ;
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Fuyez des mauvais sons—le concours odieux. BOILEAU.

DE L'E MUET ET DE L'ÉLISION.

269. L'*e* muet final (1) s'élide (c'est-à-dire ne compte pas) toutes les fois que le mot suivant, dans le même vers, commence par une voyelle (2) ou par une *h* muette.

1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Sans cess*e* en écrivant—varier vos discours...
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Répands sur mes écrits—ta force et ta clarté...
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Furieus*e* el*le* approch*e*—avec un coutelas...
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Une hum*ble* obscurité—t'assur*e* un cal*me* heureux.

Quand l'*e* final muet ne s'élide pas (3), on le compte comme une syllabe.

1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Tout vous est aquilon,—tout *me* sembl*e* zéphir. LA FONTAINE.

1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Ce que l'on conçoit bien—s'énonc*e* clairement...
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Le mal qu'on dit d'autrui—*ne* produit *que* du mal...
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Lâch*es* ! où fuyez-vous ?—quel*le* peur vous abat ?...
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Sur l'ennemi commun—ils fond*ent* en courroux. BOILEAU.

(1) *Final*, c'est-à-dire qui se trouve à la fin d'un mot. Aucune autre voyelle finale ne s'élide.

(2) Nous n'avons pas besoin de dire que l'élision ne peut avoir lieu si l'*e* muet est suivi de la marque du pluriel *s* ou *nt*.

(3) C'est-à-dire quand il n'est pas suivi d'un mot qui commence ou par une voyelle ou par une *h* muette.

Néanmoins l'*e* muet ne peut se trouver à la sixième (1) syllabe du vers alexandrin (2).

Il peut, conformément à la règle de l'élision, se trouver après cette sixième syllabe, pourvu que la première du deuxième hémistiche commence par une voyelle.

1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Que le début soit simp*le*—et n'ait rien d'affecté...
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Le théâtre, fertil*e*—en censeurs pointilleux,
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Chez nous, pour se produir*e*,—est un champ périlleux. BOILEAU.

DES VERS MASCULINS ET DES VERS FÉMININS.

270. L'*e* muet ne peut former la douzième syllabe (3) du vers alexandrin (4) ; mais, après la douzième syllabe, on peut en ajouter une treizième formée par un *e* muet. Les vers qui ont cet *e* muet à la fin se nomment *féminins* (ceux qui, comme tous ceux que nous avons cités jusqu'à présent, n'ont pas cette syllabe supplémentaire, se nomment *masculins*). Voici des vers féminins.

1 2 3 4 5 6
Salut ! Prêtres pieux,—hommes au grand courag*e* !
1 2 3 4 5 6
Les grands et les petits—béniront votre ouvrag*e* ! L. P. LEMAY.

1 2 3 4 5 6
Assez d'autres sans moi,—d'un style moins timid*e*,
1 2 3 4 5 6
Suivront aux champs de Mars—ton courage rapid*e*. BOILEAU.

---

(1) Ni à la quatrième dans les vers de dix syllabes.

(2) Ainsi les vers suivants seraient faux :
1 2 3 4 5 1 2 3 4 5 6
Je viens en ce templ*e*, dans ce jour solennel,
1 2 3 4 5 1 2 3 4 5 6
Selon nos usag*es*, invoquer l'Eternel...
1 2 3 4 5 1 2 2 4 5 6
Les Romains vainquir*ent* mille peuples divers.

(3) Ni la dixième du vers de dix, ni la huitième du vers de huit, ni la sixième du vers de six, etc.

(4) Ainsi les vers suivants seraient faux :
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5
Sous les murs de Paris les deux rois s'avanc*ent*...
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitt*e*.

1 2 3 4 5 6
Sous les murs de Paris—les deux rois s'avancèrent,
1 2 3 4 5 6
Rome s'en alarma,—les Espagnols tremblèrent...
1 2 3 4 5 6
Dis co mment la discorde—a troublé nos provinces ;
1 2 3 4 5 6
Dis les malheurs du peuple—et les fautes des princes.

DE L'HIATUS.

271. Quand un mot est terminé par toute autre voyelle qu'un *e* muet, on ne peut le faire suivre, dans le même vers, d'un mot commençant par une voyelle quelconque ou une *h* muette : ce choc de deux voyelles, l'une finale, l'autre initiale, est ce qu'on appelle *hiatus*. L'hiatus est banni des vers français (1).

Les voyelles nasales sont considérées comme ne formant point d'hiatus, non plus que les *h* aspirées. Les vers suivants sont exacts :

Le crime fait *la honte*, et non pas l'échafaud...
Le chardon *importun hérissa* les guérets.

Quand deux voyelles se suivent dans le même mot, il n'y a pas d'hiatus :

Un docteur ! diras-tu, parlez de vous, poète ! BOILEAU.

Souvent l'*aï*, l'arbois et le bordeaux manquaient. DELILLE.
1 2 3 4 5 6
Quand vous me *haïriez*, je ne m'en plaindrais pas. RACINE.

Quand un mot se termine par une voyelle suivie d'un *e* muet, ce mot ne peut entrer dans le corps du vers (2), à moins de s'élider, et l'hiatus qui résulte de cette élision est permis.

Vous prenez pour *génie* une ardeur de rimer...
Le poète s'égaye en mille inventions. BOILEAU.

Vous-même n'allez pas de contrée en contrée. RACINE.

Par conséquent, lorsque ces mêmes mots ont la marque du pluriel, ils ne peuvent se trouver dans les vers, si ce n'est à la fin des vers féminins.

(1) Ainsi les vers suivants seraient faux :
Offre à *Dieu un* cœur pur, suis sa *loi* adorable...
Athène à la Pitié *érigea un* autel.

(2) Les vers suivants seraient donc faux :
Elle adoucit mes maux, elle *essuie* mes larmes...
Les *génies* fameux *créent* de beaux ouvrages.

J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées...
Sous ce chef redouté bientôt ils se rallient. BOILEAU.

On considère les pluriels : ils aim*aient*, ils aimer*aient*, comme si l'*e* n'y était pas, et ces mots peuvent terminer les vers masculins (1).

Français, Anglais, Lorrains, que la frayeur rassemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

La conjonction *et* ne peut être placée devant une voyelle (2).

On est convenu de ne point considérer comme hiatus la double affirmation *oui, oui*, non plus que *hé oui*.

DES DIPHTONGUES.

272. Une des plus grandes difficultés de la versification française, pour les commençants, consiste à savoir quand deux ou trois voyelles qui se suivent dans le même mot forment une diphtongue, et ne doivent, par conséquent, compter que pour une syllabe, ou quand elles doivent former deux syllabes distinctes. Ainsi il y a deux syllabes dans l'adjectif *pieux ;* il n'y en a qu'une dans le substantif *pieu*, dans *mieux*, etc. ; *plier* forme deux syllabes, *pied* n'en fait qu'une.

1 2 3 4 5 6
Tout en irait bien mieux
1 2 3 4 5 6
Si l'on se gouvernait par ses ordres pieux. MOLIÈRE.

1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Des folles passions nous écoutions la voix.

On trouvera à la fin de ce chapitre un article supplémentaire, dans lequel toutes les difficultés relatives à cet objet sont résolues.

§ II.—De la Rime.

DE LA RIME EN GÉNÉRAL.

273. On appelle *rime* la consonnance finale de deux vers ; la rime est considérée comme essentielle aux vers français.

(1) Ne pas confondre avec : ils effra*yent*, rime féminine.
(2) Il n'y a d'exception que pour cet hémistiche de Racine :
Je suis sang *et* eau.

Deux mots riment ensemble lorsque le son (ou voyelle) qui les termine est le même : *loi* rime avec *roi ;* anneau avec bateau ; destin avec vin.

Si, après la voyelle se trouvent des consonnes qui se prononcent, il faut, pour qu'il y ait rime, que ces consonnes soient les mêmes : César et char; neuf et veuf.

DE LA RIME SOUS LE RAPPORT DE L'ORTHOGRAPHE.

274. Si, après la voyelle (ou après la voyelle et les consonnes qui se prononcent) se trouvent des consonnes qui ne se prononcent pas, il suffit que ces consonnes soient de même nature ; il est inutile pour la rime qu'elles soient les mêmes : je consens rime avec les bancs, les agréments et le temps ; repos rime aussi bien avec animaux et bateaux qu'avec héros ; art rime avec hasard ; les arts avec les hasards ; les projets avec jamais et avec faix.

Mais un bateau ne rimerait ni avec les châteaux, ni avec les animaux, ni avec un héros ; banni, bandit, taillis, ne riment point ensemble ; si les deux premiers mots étaient au pluriel, tous trois rimeraient.

DE LA RIME SOUS LE RAPPORT DES CONSONNANCES.

275. Le son *é* ne suffit pas pour la rime, il faut que la consonne qui le précède soit la même dans les deux vers : ainsi aimé rime avec charmé ; désirer avec adorer, etc. : aimé, désiré ; aimés, désirés ; aimer, désirer, ne riment pas ensemble ; cependant La Fontaine s'est assez souvent affranchi de cette règle.

Toutes les rimes qui terminent les vers masculins, c'est-à-dire qui ne finissent pas par des *e* muets, s'appellent *rimes masculines.*

Les *rimes féminines* sont celles qui terminent les vers féminins, et qui par conséquent finissent par un *e* muet.

Pour que les rimes féminines soient exactes, il faut que les avant-dernières syllabes (1) forment une rime suffisante :

(1) Celles qui précèdent la dernière syllabe renfermant l'*e* muet.

ainsi aim*ante* rime avec désol*ante ;* mais aim*ée* ne rime pas avec désol*ée*, aim*ées* avec désol*ées : aimée* rime avec char*mée.*

DES RIMES RICHES ET SUFFISANTES.

276. On dit que la rime est *suffisante* lorsqu'elle est formée seulement des sons et articulations exigés par la règle : telles sont toutes les rimes que nous avons citées jusqu'à présent dans ce paragraphe.

On dit que la rime est *riche* lorsqu'elle est formée par plus de sons ou d'articulations que la règle n'exige : *chérir* rime suffisamment avec ven*ir*, richement avec mour*ir*, plus richement avec p*érir*, plus richement encore avec ren*chérir ;* mél*ancolie* rime suffisamment avec *vie*, richement avec Ita*lie*, plus richement avec f*olie*, plus richement encore avec *ancolie.*

Les composés du même mot ne riment pas ensemble, non plus que le simple avec le composé : *venir, revenir, survenir ; dire, redire, contredire.*

On peut faire rimer *ami* et *ennemi.*

Deux homonymes peuvent rimer ensemble, quand l'orthographe ne s'y oppose point : Où portez-vous vos *pas?* rimera bien avec : Ne vous éloignez *pas.*

Monsieur ici *présent*
M'a, d'un fort grand soufflet, fait un petit *présent.*

DE LA SUCCESSION DES RIMES.

277. Les rimes masculines et les rimes féminines doivent se suivre alternativement.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée } *f.*
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée : }

En vain vous me frappez d'un son mélodieux, } *m.*
Si le terme est impropre ou le tour vicieux ; }

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme, } *f.*
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme. }

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin } *m.*
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. }

BOILEAU.

On commence une pièce de vers par une rime masculine ou féminine, indifféremment.

Quand les vers qui riment ensemble sont toujours placés l'un à la suite de l'autre, comme dans l'exemple précédent, on dit que les rimes sont *plates*. Quand les vers masculins et féminins sont entrelacés, comme dans les deux exemples suivants, on dit que les rimes sont *croisées :*

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses *soins :*
Son zèle dans mes maux m'a fait trouver des *charmes;*
Elle les partageait, elle essuyait mes *larmes.*
Son amour attentif prévenait mes *besoins.* GUILLARD.

Portons vers les aïeux un regard salut*aire;*
Il arrive souvent que nous les oubli*ons !*
Notre passé réclame un reflet popul*aire.*
Enseignons l'avenir par nos tradit*ions :*
Consultons le passé, gardons nos mœurs aust*ères,*
Car la grandeur s'allie à la simplic*ité;*
Demeurez parmi nous, vertus héréditaires *:*
Travail, contentement, franchise, amén*ité !* B. SULTE.

Quelquefois les rimes sont *redoublées ;* c'est lorsque plus de deux vers offrent la même consonnance finale.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'or*eille :*
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur somm*eille !*
Pécheurs, disparaissez ! le Seigneur se rév*eille.* RACINE.

§ III.—Des diverses Sortes de Vers, de leur Mélange et des Licences poétiques.

DU VERS DE DIX SYLLABES.

278. Les vers français ne peuvent avoir plus de douze syllabes : ils peuvent en avoir moins.

Il n'y a point de vers de onze syllabes ; très-peu, pour mieux dire, point de vers de neuf.

Le vers de dix syllabes se compose de deux hémistiches inégaux, le premier de quatre syllabes, le second de six.

1 2 3 4 1 2 3 4 5 6
Tout mon bonheur—est de suivre vos pas,
1 2 3 4 1 2 3 4 5 6
De vous servir,—de recueillir vos larmes :
1 2 3 4 1 2 3 4 5 6
Qu'un si beau sort—pour mon cœur a de charmes !
1 2 3 4 1 2 3 4 5 6
C'est mon seul bien :—ah ! ne m'en privez pas ! GUILLARD.

DU VERS DE HUIT SYLLABES ET AU-DESSOUS.

279. Les vers de huit syllabes et au-dessous ne sont point partagés en hémistiches :

Vers de Huit Syllabes.

1 2 3 4 5 6 7 8
—Tel, de l'heureuse Normandie
1 2 3 4 5 6 7 8
Quittant la rive en soupirant,
1 2 3 4 5 6 7 8
Aux bords lointains du St-Laurent
1 2 3 4 5 6 7 8
Champlain fonde un autre patrie.
1 2 3 4 5 6 7 8
Ce n'est pas l'exil de la Cour
1 2 3 4 5 6 7 8
Qui le pousse vers cette plage ;
1 2 3 4 5 6 7 8
Non, son cœur y voit l'héritage
1 2 3 4 5 6 7 8
Des Français qui viendront un jour ! L. C. Fiset.

Vers de Sept Syllabes.

1 2 3 4 5 6 7
Venez, troupe meurtrière :
1 2 3 4 5 6 7
La nuit, qui, dans sa carrière,
1 2 3 4 5 6 7
Fuit à pas précipités,
1 2 3 4 5 6 7
Va bientôt laisser éclore
1 2 3 4 5 6 7
De votre dernière aurore
1 2 3 4 5 6 7
Les foudroyantes clartés. J. B. Rousseau.

Vers de Six Syllabes.

1 2 3 4 5 6
Le chœur brillant des anges,
1 2 3 4 5 6
Adorant le Seigneur,
1 2 3 4 5 6
Célèbre ses louanges
1 2 3 4 5 6
Et chante en son honneur. L. P. Leman.

Vers de Cinq Syllabes.

1 2 3 4 5
Dans ces prés fleuris
1 2 3 4 5
Qu'arrose la Seine,
1 2 3 4 5
Cherchez qui vous mène,
1 2 3 4 5
Mes chères brebis. MME DESHOULIÈRES.

Ce n'est que très-rarement qu'on trouve dans les poètes des vers au-dessous de cinq syllabes.

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
1 2 3
Le berger. LA FONTAINE.
1 2 3 4 5
L'on voit des commis
1
Mis
1 2 3 4
Comme des princes,
1 2 3 4 5
Et qui sont venus
1
Nus
1 2 3 4
De leurs provinces. PANARD.

C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
1 2
Du vent. LA FONTAINE.

Le dizain suivant renferme les différentes sortes de mesures ou de vers.

SYLL.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
12	O	mort,	viens	ter	mi	ner	ma	mi	sè	re	cru	el*le*! (1)
10	S'é	cri	ait	Charle,	ac	ca	blé	par	le	sort.		
8	La	mort	ac	court	du	som	bre	bord.				
7	C'est	bien	i	ci	qu'on	m'ap	pel*le* !					
6	Or	ça,	de	par	Plu	ton.						
5	Que	de	man	de-	t-on ?							
4	Je	veux,	dit	Char*le*.								
3	Tu	veux ?	par*le*.									
2	Hé	bien !										
1	Rien.											

DES VERS MÊLÉS, DES STANCES ET DES STROPHES.

280. On dit qu'une pièce de poésie est en *vers mêlés*, quand les vers de différentes mesures s'y succèdent sans autre règle

1 Les syllabes en caractères italiques ne comptent pas.

que le caprice de l'auteur ; telles sont les fables de La Fontaine.

Quand l'arrangement des rimes et des vers de différentes mesures revient régulièrement de la même manière, on dit que ces vers forment des *stances* ou *strophes*.

Voici le modèle des divers genres de stances ou strophes dont les poètes ont fait le plus d'usage :

Des bords Gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quand il a fait briller ces trois saintes compagnes :
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé de dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi. O. CRÉMAZIE.

Nos pères ont toujours retrempé leur audace
Aux sources du travail et de l'adversité :
Le Castor doit rester au blason de leur race.
Ah ! flétrissons l'oisiveté ! B. SULTE.

Comme un torrent fougueux qui, du haut des montagnes
Précipitant ses eaux, roule dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés ;
Ainsi de Godefroi les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposait à leurs bras indomptés. J. B. ROUSSEAU.

Les moissons et les fleurs reculent les savanes,
Et les grandes cités remplacent les cabanes
Sur les rives du St-Laurent ;
Les villages riants émaillent nos campagnes,
Et des bocages verts, aux flancs de nos montagnes,
S'élancent nos clochers d'argent. A. B. ROUTHIER.

Je trouvais le bonheur dans cette vie obscure,
Et, du monde oubliés,
Tous mes jours s'écoulaient, comme cette onde pure
Qui s'enfuit à mes pieds. J. B. ROUSSEAU.

Près de se voir réduire en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants. LEBRUN.

Joliet ! Joliet ! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas, d'un seul trait, sur la carte du monde,
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre dumain ! L. H. FRÉCHETTE.

Il combla du chaos les abîmes funèbres,
Il affermit la terre, il chassa les ténèbres.
Les eaux couvraient au loin les rochers et les monts ;
Mais, au son de sa voix, les ondes se troublèrent
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites,
Sauront toujours les resserrer ;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage,
Qu'elle épouvante de son bruit,
Un grain de sable la divise ;
L'onde approche, le flot se brise,
Reconnaît son maître, et s'enfuit. POMPIGNAN.

Rois, fuyez la calomnie ;
Ses criminels attentats
Des plus paisibles Etats
Troublent l'heureuse harmonie. RACINE.

Dites-lui qu'il s'attache au sol de la Patrie,
Que là sont ses exploits ! qu'il sera fort et grand
S'il conserve pour lui ses bras, son industrie,
S'il garde ses vertus au bord du St-Laurent ! B. SULTE.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer, dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris. LAMARTINE.

Où sont ces fils de la Terre,
Dont les fières légions
Devaient allumer la guerre
Au sein de nos régions ?
La nuit les vit rassemblées,
Le jour les voit écoulées,
Comme ces faibles ruisseaux
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux. J. B. ROUSSEAU.

DE L'ENJAMBEMENT.

281. On dit qu'il y a *enjambement* lorsque le sens commencé dans un vers s'arrête brusquement sur les premières syllabes du vers suivant.

L'enjambement n'est permis que dans quelques cas très-rares, où il produit une beauté, comme dans l'exemple suivant :

Soudain un mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe: un noir limon bouillonne au fond des mers. DELILLE.

L'enjambement est encore permis lorsqu'il est habilement dissimulé, comme dans ces vers de Racine :

Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat, qui sait mal farder la vérité.

DES LICENCES POÉTIQUES.

282. On appelle *licences poétiques* quelques dérogations aux règles ordinaires de la langue, dérogations interdites dans la prose et autorisées dans les vers. Ces licences poétiques sont très-peu nombreuses.

On peut, en vers, supprimer l'*e* final de *encore ;* on peut, dans des cas très-rares (et même cela ne se fait plus), supprimer l'*s* final.

Quitte ces bois et redevien,
Au lieu de loup, homme de bien. LA FONTAINE.

On peut écrire *j'oublirai*, il *paîra*, afin que ces mots puissent entrer dans les vers. On emploie quelques mots inusités en prose, comme *penser* pour *pensée*.

L'Anglais mélancolique à son ciel chargé d'ombres
Doit des gazons plus frais et des *penser*s plus sombres. DELILLE.

La seule licence poétique importante consiste dans l'inversion.

Les inversions sont permises dans les vers français ; mais, pour qu'elles ne produisent pas l'obscurité, l'usage n'autorise que le déplacement des portions de phrases régies par des prépositions ; toute autre inversion est interdite, à moins qu'elle ne soit aussi admise dans la prose.

Que les temps sont changés! Sitôt que *de ce jour*
La trompette sacrée annonçait *le retour*,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait *les portiques* ;
Et tous, *devant l'autel avec ordre introduits*,
De leurs champs dans leurs mains portant *les nouveaux fruits*,
Au Dieu de l'univers consacraient *ces prémices*. RACINE.

L'usage permet, en vers, de parler à la seconde personne du singulier aux personnes à qui on s'adresse, quelque élevé que soit leur rang.

Seignelay (1), c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter *ton nom* de l'Ebre jusqu'au Gange,
Croit *te* prendre aux filets d'une sotte louange.,.
Grand roi (2), *cesse* de vaincre, ou je cesse d'écrire. BOILEAU.

Solution de certaines Difficultés sur la Mesure.

283. Nous avons dit qu'une des principales difficultés de la versification française est de savoir quand deux voyelles qui se suivent dans le même mot doivent compter pour deux syllabes, ou n'en forment qu'une seule.

Nous réunissons ici dans un tableau très-court toutes les règles relatives à cette difficulté.

Nous séparons les voyelles toutes les fois qu'elles forment deux syllabes ; nous les laissons réunies lorsqu'elles forment *diphthongue*, c'est-à-dire lorsqu'elles se prononcent d'une seule émission de voix et ne comptent dans les vers que comme une seule syllabe. Ainsi au n° 8 du tableau, l'on voit que *oe* compte pour une syllabe dans *poële*, et pour deux syllabes dans *po-ëte*.

Pour trouver la solution d'une difficulté, il suffit de chercher les voyelles dans le petit vocabulaire en lettres majuscules placé ci-après, à gauche des explications.

USAGE DE CE TABLEAU.

On n'a qu'à chercher dans ce tableau les réunions de voyelles relativement auxquelles on éprouve de l'embarras : par exemple, l'adjectif *fier* et le verbe se *fier*. On voit par le No. 1 que le verbe a deux syllabes, et par le No. 4 que l'adjectif n'en a qu'une.

(1) Un des ministres de Louis XIV.
(2) Louis XIV.

VOYELLES.	EXPLICATIONS.
	SYLLABES FINALES DES VERBES.
1° IER, OUER, UER, UIRE.....	i-er... ou-er... u-er... uire (excepté bru-ire). Je ri-ais, etc.
2° IONS, IEZ.....	Nous aimions, vous aimiez ; que nous aimions, que vous aimiez ; nous aimerions, vous aimeriez (excepté quand ces voyelles sont précédées de deux consonnes, dont l'une est un *l* ou un *r*, vous voudri-ez, nous sembli-ons).
	AUTRES SYLLABES.
3° IA, IAI, IAN, IEN (1), IANT, IENT (2), IAU.	i-a, i-ai, etc., excepté dans di*a*ble, di*a*ntre, li*a*rd, di*a*cre, fi*a*cre, vi*a*nde, brév*ia*ire, pi*a*ffer (on dit bi*ais* et bi-*ais*).
4° IÉ, IEI, IER, IÈRE.....	ié, etc., excepté dans les syllabes finales, quand ces voyelles sont précédées de deux consonnes, dont l'une est *l* ou *r*, comme ouvri-*er*, peupli-*er* ; excepté aussi pi-été, soci-été, inqui-et, inqui-étude, essenti-el, gri-ef (on dit hi*er* et hi-*er*).
5° IEN.....	ien, excepté dans li-*en*, ári-*en*, et les adjectifs de profession et de pays, comme histori-*en*, chirurgi-*en*, canadi-*en*.
6° IEU.....	i-eu, excepté dans l*ieu*, mil*ieu*, D*ieu*, adi*eu*, p*ieu*, épi*eu*, essi*eu*, c*ieux*, v*ieux*, m*ieux*.
7° IO, ION.....	i-o, i-on.
8° OE.....	poële, moelle ; po-ète, po-ème, po-ésie, po-étique.
9° OUA, OUE, OUEN, OUETTE, OUEUX.	ou-a, etc., excepté foue-t, fouetter, ouais.
10° OUI.....	ou-i, excepté l'affirmative oui.
11° OIN, OUIN.....	oin, ouin,
12° UA, UE, UET, UEUR.....	u-a, etc., excepté écuelle.
13° UI.....	ui, excepté flu-ide, ru-ine, ru-iner, ru-ineux, su-icide, superflu-ité.

CHAPITRE X.

DES DIVERS GENRES DE LITTÉRATURE.

284. Les œuvres littéraires se divisent en deux grandes classes, que distingue la forme extérieure ; en effet, ou le langage se déploie librement sans être assujetti à une forme

(1) Prononcé *ian*, comme dans pati-*ence*.
(2) Prononcé comme dans chrét*ien*.

rigoureuse, ou il est soumis à certaines lois rhythmiques, que nous venons de faire connaître ; les ouvrages sont donc en prose ou en vers.

L'emploi de la prose ou des vers n'est pas arbitraire ; les œuvres dans lesquelles l'imagination et la passion dominent appellent naturellement la versification : la prose convient mieux à celles qui sont le produit du savoir et du raisonnement ; cependant cette règle n'est pas d'une rigueur absolue.

La prose et la poésie admettent des genres divers. Chaque genre embrasse des ouvrages de nature identique ou analogue.

§ I.—Des Ouvrages en Prose.

285. A la prose appartiennent trois grandes divisions : l'*éloquence*, l'*histoire* et la *philosophie*.

Nous avons déjà reconnu quatre genres d'*éloquence*, déterminés par la nature du sujet que l'on traite : l'éloquence de la tribune, du barreau, de la chaire et l'éloquence académique.

L'*histoire* est le récit fidèle des événements ; l'histoire de la vie d'un homme s'appelle *biographie*.

L'*histoire* est *universelle*, si elle embrasse, soit dans toute la durée du temps, soit dans une période limitée, l'ensemble des faits dont la terre a été le théâtre ; *générale*, si elle comprend la vie continue et complète d'un peuple ; *particulière*, si elle s'attache à un seul côté des faits, ou à une période limitée de l'existence d'une nation ; *philosophique*, si elle cherche la raison humaine ou providentielle de l'enchaînement des événements.

Les *mémoires* sont moins des histoires que des matériaux historiques ; c'est le récit des faits auxquels l'auteur s'est trouvé mêlé comme acteur ou comme témoin.

Les *ouvrages philosophiques* forment une des principales branches de la littérature chez tous les peuples.

La philosophie proprement dite, la politique, la morale en sont les principales branches.

Les *sciences naturelles*, traitées avec élévation et avec chaleur, forment aussi une branche de la littérature.

Ajoutons, pour ne rien omettre, aux ouvrages en prose, le *genre épistolaire* et le *roman*, tableau de mœurs mêlé au récit d'une action feinte, ou même de quelques faits historiques.

§ II.—Des Ouvrages en Vers.

286. Les ouvrages en vers se divisent en trois grandes classes : le récit, le drame et la poésie de sentiment ou de précepte.

A la poésie narrative appartiennent l'épopée et le poème héroï-comique, auxquels on peut joindre la fable, l'idylle et le conte ; au drame appartiennent la tragédie et la comédie, auxquelles on peut joindre le drame lyrique et le drame proprement dit ; à la troisième classe appartiennent l'ode, l'élégie, la satire, l'épître, le poème didactique et les poésies légères.

De la Poésie narrative.

DE L'ÉPOPÉE OU POÈME ÉPIQUE.

287. L'*épopée* (1) est le récit poétique d'une action mémorable.

L'action doit être une, grande, intéressante ; les caractères doivent être vraisemblables et toujours fidèles à eux-mêmes ; tous doivent se faire valoir mutuellement, et le caractère principal doit dominer tous les autres.

On regarde le merveilleux comme nécessaire au poème épique : l'intervention des agents surnaturels, les communications continuelles du ciel et de la terre donnent, en effet, à l'épopée un caractère de grandeur et d'inspiration.

Le style de l'épopée doit répondre à la grandeur du sujet : la majesté, la chaleur, la hardiesse, l'élégance continue en sont les qualités principales.

Les actions particulières, habilement rattachées à l'action principale, se nomment *épisodes*.

(1) Chez les Grecs, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, d'Homère ; chez les Latins, l'*Enéide*, de Virgile ; en italien, la *Jérusalem délivrée*, du Tasse ; en portugais, les *Luciades*, du Camoëns ; en anglais, le *Paradis perdu*, de Milton ; en allemand, la *Messiade*, de Klopstock ; en français, la *Henriade*, de Voltaire.

L'épopée n'admet rien qui soit médiocre : partout doivent se trouver la vérité et la chaleur dans les sentiments, la vivacité dans les récits, la magnificence dans les descriptions, la vigueur du coloris dans les tableaux, l'éloquence dans les discours.

DU POÈME HÉROÏ-COMIQUE.

288. Le poème *héroï-comique* (1) est comme une parodie de l'épopée ; on y célèbre d'un ton épique des faits sans importance et des personnages vulgaires. C'est un badinage ingénieux qui provoque le rire par des contrastes piquants et par des rapprochements inattendus.

DE L'IDYLLE OU POÉSIE PASTORALE.

289. L'*idylle* ou *églogue*, autrement appelée *poésie pastorale* ou *bucolique*, est un petit poème ordinairement en action, quelquefois en dialogue, dont les personnages sont des bergers. Elle offre une peinture embellie des habitudes champêtres, destinée à inspirer l'amour de la nature et des champs.

DE LA FABLE ET DU CONTE.

290. La *fable* ou *apologue* (2) est un récit allégorique qui contient une vérité facile à saisir sous le voile qui la couvre.

Les personnages de ce petit poème sont presque toujours des animaux ou même des plantes, que l'on suppose doués de la pensée et de la parole (3).

Le *conte* (4) est un récit très-court, dont le ton est ordinairement simple et le sujet léger.

De la Poésie dramatique.

DU DRAME EN GÉNÉRAL.

291. Le *drame* est la reproduction directe d'une action feinte ou réelle, à l'aide de personnages agissant et parlant

(1) Boileau, le *Lutrin*.
(2) La Fontaine, incomparablement supérieur à tous les autres fabulistes.
(3) Voir Nos 161-164.
(4) Andrieu, le *Meunier de Sans-Souc* — *Promenade de Fénelon*.

selon la vérité ou la vraisemblance. Cette action est-elle grande, héroïque, terrible, touchante, le drame prend le nom de *tragédie ;* est-elle gaie, plaisante, il s'appelle *comédie.*

DE LA TRAGÉDIE.

292. La première loi de la *tragédie* (1), c'est le pathétique (2) qui naît d'un intérêt vif et soutenu, auquel se mêlent des sentiments parmi lesquels la *terreur* et la *pitié* dominent : cet intérêt résulte de la vie de l'homme aux prises avec l'adversité ou avec les passions.

Comme cet intérêt ne saurait exister sans illusion, ni l'illusion sans la vraisemblance, il est nécessaire que la tragédie obéisse à la loi des trois unités (3) : unité d'*action :* tout doit se rapporter à un même fait ; unité de *temps :* l'action ne doit pas durer plus que le temps de la représentation, que l'on est convenu de considérer comme pouvant embrasser un jour ; unité de *lieu :* tout doit se passer dans le même endroit, en sorte que la scène ne change jamais.

On appelle *fable* le développement de l'action tragique ; l'*exposition* fait connaître le sujet ; le *nœud* se forme des incidents qui s'opposent à l'accomplissement de l'action ; le *dénouement* résout les difficultés de l'intrigue par une issue favorable, ou le plus souvent par une catastrophe.

L'exposition doit être claire ; le nœud doit se compliquer toujours de plus en plus ; le dénouement, même le plus inattendu, doit toujours être préparé. L'action tragique s'accomplit ordinairement en cinq *actes.*

On exige dans les caractères la vérité, la variété, la couleur locale ; dans le style, la dignité et le naturel (4).

(1) Corneille, Racine, Voltaire.

(2) Voir No 252 et suiv.

(3) C'est là la règle de ce qu'on appelle la tragédie classique. Les théâtres espagnol, anglais et allemand n'obéissent point à la loi des trois unités, contre laquelle réclament aussi de bons auteurs français.

(4) *Athalie*, de Racine, est le chef-d'œuvre de la scène française.

DE LA COMÉDIE.

293. La *comédie* (1) a pour but d'instruire en amusant, par le tableau des vices et des travers de l'homme, présentés sous un aspect ridicule.

On distingue la comédie de mœurs et la comédie d'intrigue. La comédie de *mœurs* (2) se propose de peindre ou l'un des travers généraux de l'humanité, ou un côté spécial des mœurs publiques. La comédie d'*intrigue* (3) subordonne la peinture des mœurs à l'action, dont elle complique et embrouille le nœud.

La comédie de mœurs a ordinairement cinq actes; dans la comédie d'intrigue, ce nombre est souvent réduit à trois, et quelquefois à un seul.

Lorsque la comédie ne se propose que d'exciter le rire, elle prend le nom de *farce* (4); lorsqu'elle travestit un sujet sérieux, on l'appelle *parodie*.

DES DRAMES DE SECOND ORDRE.

294. On appelle vulgairement *opéra* (5) une tragédie dont tous les vers sont chantés avec accompagnement d'orchestre. Les représentations de ce genre ont beaucoup de pompe et d'éclat; la raison et la vraie poésie y sont presque toujours sacrifiées à la musique et au plaisir des yeux.

On appelle *opéras-comiques* des comédies mêlées de chants: si ce ne sont que des couplets appropriés à des airs déjà connus, la pièce s'appelle *vaudeville*.

On a quelquefois donné le nom de *drame* à des pièces de théâtre sérieuses et attendrissantes, qui reproduisent des événements de la vie commune.

On les appelle aussi *tragédies bourgeoises*.

Ce que l'on appelle *mélodrame* est une sorte de drame

(1) Molière, aussi supérieur dans son genre que La Fontaine dans le sien.

(2) Le *Misanthrope*, l'*Avare*, les *Femmes savantes*, le *Tartufe*, le *Malade imaginaire*, de Molière.

(3) L'*Etourdi*, de Molière.

(4) Le *Médecin malgré lui*, de Molière.

(5) *Œdipe à Colone*, par Guillard.

pendant la représentation duquel l'orchestre se fait entendre de temps en temps, pour ajouter à l'intérêt d'une situation.

De la Poésie de Sentiment et de Précepte, et de la Poésie légère.

DE L'ODE OU POÉSIE LYRIQUE.

295. L'*ode* (1) est un poème d'une courte étendue, dans lequel l'âme fortement émue exprime ses sentiments par de vives images et par des élans passionnés.

Ordinairement, elle est divisée en strophes (2). Dans l'ode, la pensée poétique, libre de tout frein, n'est pas asservie à une marche régulière et s'élance par bonds impétueux.

On peut distinguer plusieurs sortes d'odes : *sacrée, pindarique, morale, anacréontique.*

L'ode portée au plus haut point d'exaltation et affranchie de la contrainte des strophes, prend le nom de *dithyrambe* (3).

La *chanson* peut se rattacher à l'ode ; c'est une suite de couplets destinés à être chantés, dans un genre ordinairement léger et amusant ; la *romance* exprime le plus souvent des sentiments tendres ou tristes.

DE L'ÉLÉGIE.

296. L'*élégie* (4) est un poème de peu d'étendue, consacré ordinairement à l'expression de la douleur et de la plainte, quelquefois à celle des passions.

La mélancolie en est le ton habituel ; alternativement tendre et passionnée, l'élégie doit toujours être naturelle, et la poésie, dans ces sortes de compositions, ne doit jamais parler que le langage du cœur.

1. *Odes* de J. B. Rousseau ; *Méditations poétiques* de Lamartine.

(2) Voir, relativement aux strophes, No 280.

(3) Dithyrambe de Delille sur l'*Immortalité de l'âme* (c'est le seul qui existe dans notre langue).

(4) Elégie de La Fontaine sur la *Disgrâce de Fouquet* ; Millevoye, la *Chute des Feuilles*, l'*Anniversaire*.

DE LA SATIRE.

297. La *satire* (1) attaque directement les vices et les travers des hommes, ainsi que les mauvais ouvrages et les faux jugements; elle est personnelle ou générale : *personnelle*, si elle attaque et nomme les coupables; *générale*, si elle ne s'en prend qu'aux vices et aux travers de la société, sans signaler personne en particulier.

DE L'ÉPÎTRE.

298. L'*épître* (2) n'est autre chose qu'une lettre en vers, et peut par conséquent traiter une grande variété de sujets ; on en distingue deux sortes : l'épître philosophique et l'épître familière.

L'épître *philosophique* présente, sous une forme poétique, d'utiles enseignements; l'épître *familière* est une causerie libre et agréable. A ce genre peuvent se rapporter les *discours en vers*.

DE LA POÉSIE DIDACTIQUE ET DESCRIPTIVE.

299. La poésie *didactique* (3) donne des préceptes sur un art ou explique une science : son but est d'inspirer le goût de cet art ou de cette science en montrant quelques-uns de ses résultats embellis par les charmes de la poésie.

L'aridité et la monotonie des préceptes doivent disparaître sous les grâces du langage.

Le poème *descriptif* (4) consiste dans une suite de tableaux qui se rapportent à un même sujet.

DE LA POÉSIE LÉGÈRE ET FUGITIVE.

300. L'*épigramme* exprime avec concision une pensée piquante ; le *madrigal*, tombé en désuétude depuis longtemps, exprime avec grâce une pensée agréable ; l'*inscription* fait

(1) Boileau, Gilbert.

(2) Boileau.

(3) *Géorgiques*, de Virgile, trad. en vers français par Delille; *Art poétique*, de Boileau ; les *Jardins*, par Delille.

(4) Delille, l'*Imagination*, les *Trois règnes de la Nature*.

connaître avec brièveté et avec élégance la destination d'un monument ou d'une statue ; l'*épithalame* célèbre un mariage ; l'*énigme*, le *logogriphe*, la *charade* n'ont guère d'autre but que d'amuser les oisifs en les tourmentant.

Trois petits poèmes ont joui d'une grande vogue autrefois, et sont maintenant à peu près oubliés : le sonnet, la ballade, et le rondeau.

Le *sonnet* est composé de deux *quatrains* (1) sur deux rimes, et de deux tercets (2) sur trois rimes.

Il est inutile de parler du *rondeau* et de la *ballade*.

Nota.—Les quatre derniers chapitres ci-dessus sont en partie empruntés à l'ouvrage sur le style, de M. T. Barrau.

(1) Stance de quatre vers.

(2) Stance de trois vers.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE.

Cette histoire abrégée comprendra de courtes notices sur les écrivains grecs, latins, français et canadiens. Nous avions d'abord songé à faire un abrégé plus complet de l'histoire de la littérature; les quatre divisions que nous venons d'annoncer paraissent suffire au dessein que nous nous sommes proposé dans la préparation du présent ouvrage.

CHAPITRE I.

DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

L'ordre chronologique, d'accord avec l'ordre naturel, nous a fait admettre les quatre groupes suivants : *Poètes, Historiens, Orateurs, Pères de l'Église.*

Chez tous les peuples, les premiers écrivains sont les poètes. Dans l'enfance des individus, le sentiment déborde : l'heure n'est pas venue pour les grands travaux de l'intelligence. De même en est-il aussi de l'enfance des peuples.

§ I.—Des Poètes grecs.

Les principaux poètes grecs furent, si nous ne comptons ni Orphée, ni Linus, dont les œuvres ne nous ont pas été conservées : Homère, Hésiode, Anacréon, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Apollonius de Rhodes.

HOMÈRE (1000 ou 900 av. J.-C.).

L'histoire d'Homère est peu connue. On croit qu'il vivait vers le dixième ou le neuvième siècle avant J.-C. ; que, devenu aveugle, dans sa vieillesse, il allait de bourgade en bour-

gade, chanter ses poèmes. On pense qu'il est né à Smyrne, quoique sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour.

On a de lui deux poèmes épiques : l'*Iliade*, ou récit de la prise de Troie, aussi appelée *Ilion ;* et l'*Odyssée*, ou épopée d'Ulysse (en grec Odysseus).

Homère est le premier et le plus grand des poètes ; et, si les chants inspirés contenus dans les prophètes et les autres écrivains sacrés n'étaient au-dessus de ce que l'homme, laissé à lui-même, peut produire de plus beau, on dirait que rien n'a été écrit qui approche de la perfection de ses œuvres.

HÉSIODE (900 av. J.-C.).

Hésiode vivait, pense-t-on, vers le même temps qu'Homère. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il naquit à Cumes. Il a laissé des ouvrages didactiques d'une grande valeur : 1° *Les Travaux et les Jours*, qui contiennent des notions sur l'éducation, l'agriculture, la construction des vaisseaux. Ce poème renferme encore l'histoire de la boîte de Pandore, qui, ouverte, laisse s'échapper tous les maux : preuve des traces qu'avait laissées la tradition de la chute de nos premiers parents ; 2° la *Théogonie*, ou catalogue des dieux adorés par les Grecs ; on y trouve le récit du combat des dieux et des Titans, fable qui tire son origine de la méchanceté des géants, fils des *enfants des hommes*, dont parle l'Ecriture.

ANACRÉON (559–478 av. J.-C.).

Anacréon naquit à Téos, en Ionie. Il a composé des hymnes, des chansons, des élégies et des pièces légères. Comme il s'est appliqué surtout à chanter les plaisirs, on a donné son nom aux odes ou chansons qui ont pour objet les passions : on les appelle *odes anacréontiques* ou *érotiques*.

PINDARE (520–456 av. J.-C.).

La poésie lyrique s'honore du nom de Pindare, né à Thèbes. Il a surtout appliqué son talent à chanter les victoires des jeux olympiques et autres, en usage dans la Grèce. On a de

lui les *Chants olympiques*, les *Victoires pythiques*, les *Victoires néméennes*, les *Victoires isthmiques*.

Lorsque Alexandre le Grand ordonna le sac de Thèbes, il voulut que l'on épargnât la maison de Pindare.

Ce poète aimait tellement les grandes formes de langage, que l'on dit de ceux qui emploient un style recherché et affecté, qu'ils *pindarisent*.

ESCHYLE (525--456 av. J.-C.).

Avant Eschyle, né à Eleusis, la tragédie n'existait pas, sinon sous forme de farces burlesques ; Eschyle, surnommé le père de la tragédie, imagina l'appareil théâtral, donna des costumes aux acteurs, décora la scène, etc. Il écrivit plusieurs pièces, où il essaya d'inspirer la terreur, ne pouvant exciter la sensibilité.

Il devint malheureux quand il se vit surpassé par Sophocle.

Sa mort fut occasionnée par un aigle qui laissa tomber une tortue sur la tête du poète et la lui brisa.

SOPHOCLE (495--405 av. J.-C.).

Sophocle naquit à Colone. Il eut plus de sensibilité qu'Eschyle, sans rien perdre de sa majestueuse grandeur. Son style harmonieux et tendre lui a valu le surnom d'*Abeille attique* (1).

Ses enfants, fatigués d'attendre sa succession, lui firent un procès, l'accusant de folie. Sophocle lut aux juges sa tragédie d'*Œdipe à Colone*, qu'il venait de terminer. Il fut reconduit en triomphe, et ses enfants furent confondus.

EURIPIDE (480-403 av. J.-C.).

Euripide put rivaliser avec Sophocle ; il naquit à Salamine. Il écrivit 120 tragédies ; comme presque tous les poètes, il fut malheureux. On dit qu'il périt dévoré par une meute de chiens, à l'âge de 77 ans. Ses vers étaient si touchants que

(1) Attique, d'Athènes ; atticisme, langage poli et correct d'Athènes. Ce mot s'applique aujourd'hui dans toutes les langues aux discours élégants.

l'on prétend que beaucoup de grecs, condamnés à travailler aux carrières, en Sicile, après la fatale guerre du Péloponèse, obtinrent leur liberté, en les récitant à leurs vainqueurs.

ARISTOPHANE (450-380 av. J.-C.).

Aristophane est le père de la comédie. Ses pièces mettent à nu, sans pitié, les plaies de la société. Il ne craignait pas de prendre à partie ses contemporains, qu'il désignait par leur nom, et qu'il livrait au ridicule. On croit que, par sa pièce des *Nuées*, où il met en scène Socrate, il a préparé la condamnation à mort de ce philosophe, bien que cette condamnation n'ait été prononcée que vingt ans après la première représentation de cette pièce. Plus tard, il lui fut interdit de mettre dans ses pièces les noms des personnages vivants.

APOLLONIUS DE RHODES (276-186 av. J.-C.).

Apollonius naquit à Alexandrie. Il enseigna l'éloquence à Rhodes. Il avait écrit le poème épique intitulé les *Argonautiques*, histoire de l'expédition des Argonautes, allant, sous la conduite de Jason, à la conquête de la Toison d'or, en Colchide. Les critiques estiment ce poème parfait au point de vue de l'observation des règles, mais ils conviennent que la chaleur et l'élévation font défaut, ce qui réduit cette épopée à n'être que médiocre : preuve que l'auteur avait du *talent*, mais manquait de *génie*.

§ II.—Des Historiens grecs.

Le premier des historiens est Moïse ; après lui, les historiens hébreux qui composèrent les livres de *Josué*, des *Juges*, des *Rois* et de *Ruth*. L'histoire profane vient ensuite. Les Grecs aimaient les récits de leurs entreprises, et ils eurent beaucoup de chroniqueurs. Nous ne parlerons que des principaux : Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe et Plutarque.

HÉRODOTE (484-406 av. J.-C.).

Hérodote, né à Halicarnasse (Asie Mineure), est surnommé le *Père de l'histoire*, parce qu'il est le premier des historiens

profanes. Il écrivit l'histoire des temps qui ont suivi la guerre de Troie, et qui comprennent les *guerres médiques*. Il visita la Grèce, l'Epire, la Macédoine, la Thrace, pour en étudier les mœurs, les religions, etc.

Il lut son histoire devant la Grèce assemblée aux jeux olympiques, en 456 av. J.-C. Son style est d'une douceur merveilleuse et ses récits sont pleins de charme.

THUCYDIDE (471--395 av. J.-C.).

Thucydide est né à Athènes ; il entendit la lecture que fit Hérodote de son histoire ; il trouva là une sorte de révélation de son talent ; il versait des larmes à la vue du triomphe du *Maître*.

Il écrivit dans l'exil ; son œuvre, d'un caractère moins solennel, a plus de solidité que celle d'Hérodote. Non content de mentionner les faits, il en recherche les causes et en prévoit les suites. Son style est rude et concis, quelquefois obscur, mais plein d'énergie et de profondeur.

XÉNOPHON (445-355 av. J.-C.).

Xénophon, à la fois philosophe (disciple de Socrate), homme politique, guerrier et historien, en cette dernière qualité, raconte ses exploits comme chef des *Dix Mille*, dont il immortalisa la retraite. Il y a dans son histoire des récits intéressants et des notions précieuses sur la géopraphie de l'époque. Plus tard, il publia les manuscrits de Thucydide, dont il poursuivit l'œuvre. La perfection de son style lui a valu, comme à Sophocle, le surnom d'*Abeille attique*. Quintilien dit de lui : " Les grâces semblent avoir pétri son langage, et la persuasion s'être assise sur ses lèvres."

Les trois historiens dont nous venons de parler appartiennent au *siècle de Périclès*.

POLYBE (206-124 av. J.-C.).

Polybe, né à Mégalopolis (Arcadie), écrivit l'histoire des événements accomplis de 220 à 167 av. J.-C., relatifs aux

4.—CRITIQUE.

Conseils: L'auteur a su peindre avec bonheur le contraste ressortant du sujet. Ainsi, dans un style rapide et ferme, il nous représente très-bien l'héroïsme et la grandeur d'âme des deux jeunes saints et la cruauté, l'insolence de cette population encore païenne de Condivincum.

5.—COMPOSITION.

Le chef-d'œuvre anonyme.

Plan de la Composition.

LE CHEF-D'ŒUVRE ANONYME.

- L'artiste n'est plus de ce monde.
  - Rubens
    - visitait, près de Madrid, un couvent de règle fort austère ;
    - y remarque un magnifique tableau ;
    - le montre à ses élèves, qui partagent son admiration.
  - Rubens et le prieur.
    - On appelle le prieur pour connaître l'auteur du chef-d'œuvre.
    - Celui-ci dit que " l'artiste n'est plus de ce monde." [soit mort ignoré... ;
    - Rubens
      - s'étonne qu'un tel auteur se nomme lui-même au père prieur.
    - Le moine
      - laisse paraître une émotion subite ;
      - est vivement sollicité de faire connaître l'auteur ;
      - résiste à la tentation de le nommer.
- Cet artiste est dans un cloître.
  - Rubens insiste pour connaître le nom de cet artiste. [mort, mais " qu'il s'est fait religieux."
  - Le père dit que celui dont on s'enquiert n'est pas
  - Rubens
    - demande qu'il sorte de son couvent ;
    - dit que l'immortalité lui est due.
  - Le moine
    - répond que Dieu n'appelle pas ce religieux à vivre dans le monde ;
    - ajoute que l'immortalité n'est rien en présence de l'éternité ; [tretien.
    - abaisse son capuchon et rompt l'en-
- Dénoûment du dialogue.
  - Rubens et ses élèves
    - sont vivement émus ;
    - sortent du couvent et retournent à Madrid rêveurs et silencieux.
  - Le prieur
    - remercie Dieu de l'avoir rendu fort contre la tentation ; [valets ;
    - rassemble ses pinceaux et ses chevales lance dans la rivière qui baigne les murs du monastère.

Conseils : En faisant parler alternativement Rubens et le prieur, l'élève évitera les propositions de liaison comme *il dit, il répondit, il ajouta*, etc. Il aura soin que l'intérêt aille toujours croissant. Qu'il montre bien, d'une part, les sollicitations de plus en plus pressantes du grand peintre et de ses élèves afin de connaître l'auteur du tableau, et

ciples le nom de *Péripatéticiens*, qui signifie *promeneurs*. Il a publié une *Histoire des animaux*, une *Politique*, une *Poétique*, une *Rhétorique*.

§ III.—Des Orateurs grecs.

L'éloquence était très-estimée des Grecs, qui traitaient les affaires les plus importantes dans les places publiques.

Périclès était remarquable par sa puissance oratoire ; mais on n'a conservé aucun de ses discours. On rapporte qu'avant de prononcer une harangue il avait coutume de demander aux dieux la prudence nécessaire pour ne proférer aucune parole imprudente.

Parmi les profanes, nous ne citerons que Démosthène et Eschine.

DÉMOSTHÈNE (381–322 av. J.-C.).

Démosthène paraît n'être pas né orateur. Il avait l'organe défectueux et ne pouvait prononcer la lettre *r*. Ce défaut et ses gestes gauches le firent siffler. Il s'exerça à déclamer ses harangues au bord de la mer, luttant contre le tumulte des flots, après s'être mis des cailloux dans la bouche. Il réussit. Pour former son style, il copia jusqu'à dix fois les harangues de Thucydide. Il fut l'ennemi implacable de Philippe de Macédoine, contre lequel il prononça les *Philippiques*, les *Olynthiennes* à Olynthe et le *discours sur la Couronne*. Il était plus logique que pathétique ; on a dit qu'il faisait pleurer à force d'avoir raison. Mais il était moins courageux sur le champ de bataille qu'à la tribune. A la bataille de Chéronée, il prit la fuite ; son manteau s'étant accroché à un buisson, il crut qu'il était saisi par l'ennemi, et s'écria : " Ne me tuez pas ! " On dit qu'il se laissa persuader d'accepter des présents de Philippe.

Condamné à mort, il mit fin à ses jours en s'empoisonnant. On doit regretter qu'un si grand orateur ait eu si peu de caractère.

ESCHINE (389-314 av. J.-C.).

Eschine fut le rival et même l'ennemi de Démosthène,

mais il lui est très-inférieur sous tous les rapports. On prétend qu'il l'aurait surpassé en vénalité.

Exilé après le discours sur la Couronne, Eschine se fit professeur d'éloquence. Il lut à son auditoire un de ses discours et la réponse de Démosthène ; l'enthousiasme de ses disciples fut porté à son comble par le dernier, et les applaudissements éclatèrent : "Qu'auriez-vous fait, dit Eschine, si vous eussiez entendu la terrible bête elle-même ?" Parole qui fait l'éloge de l'un et de l'autre.

§ IV.—Des Pères de l'Eglise grecque.

L'apologétique a produit des chefs-d'œuvre dans les premiers siècles, où l'Eglise avait à se défendre contre la brutalité des païens et contre la subtilité des hérésies naissantes.

Les principaux orateurs sacrés de cette époque, dans l'Eglise grecque, connus sous le nom de Pères de l'Eglise, sont : St Justin, St Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, St Athanase, St Basile, St Grégoire de Nazianze, St Jean Chrysostome.

ST JUSTIN (103-167).

St Justin était né à Sichem (Samarie), de parents païens. Il étudia d'abord la philosophie, puis eut connaissance des saintes Ecritures, et il se convertit. Il employa son éloquence à confondre les absurdités du polythéisme, à démontrer aux Juifs la venue du Messie, et à prouver la pureté de la morale évangélique.

Il était vigoureux dialecticien autant que chrétien généreux.

ST IRÉNÉE (140-202).

St Irénée était disciple de St Polycarpe, évêque de Smyrne, qui avait reçu l'Evangile par le ministère de St Jean l'évangéliste. Il devint évêque de Lyon, dans les Gaules. On a de lui les *Vies des Martyrs* de Lyon et de Vienne (Dauphiné), et un *Traité contre les hérésies*.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (mort en 217).

Clément d'Alexandrie s'était converti dans sa jeunesse ; il

attira à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes par les charmes de son éloquence et la puissance de ses raisonnements. Il s'est efforcé de montrer que Dieu avait préparé le monde à l'adoration de Jésus-Christ, donnant aux gentils la philosophie, et aux Juifs, la loi. Ses ouvrages brillent par l'érudition plus que par l'ordre et l'enchaînement.

ORIGÈNE (185–253).

Origène, fils de St Léonide, fut disciple de Clément d'Alexandrie. Chargé, à 18 ans, de diriger l'école d'Alexandrie, il vit des milliers de disciples accourir à ses leçons, tant sa renommée d'homme éloquent s'était déjà répandue.

Il écrivit une vigoureuse et irréfutable apologie du christianisme, connue sous le titre de *Traité contre Celse*. Dans son livre des *Principes*, il tomba dans l'erreur et donna naissance à l'hérésie des *Origénistes*.

On a lieu de croire qu'il a fait pénitence.

ST ATHANASE (276-373).

St Athanase fut le fléau de l'hérésie arienne, qui niait la divinité de N.-S. Jésus-Christ. Il commença ses travaux apostoliques alors qu'il n'était encore que diacre d'Alexandrie. Il a laissé des travaux *théologiques*, *historiques* et *épistolaires* qui montrent en lui un génie d'une extrême flexibilité. Son éloquence lui mérita la haine des hérétiques.

ST BASILE (329–379).

St Basile naquit à Césarée (Cappadoce) ; devenu évêque de cette ville, il soutint la lutte entreprise par St Athanase contre l'arianisme. Photius porte sur lui ce jugement : " Quiconque aspire à devenir un orateur accompli n'aura besoin ni de Platon, ni de Démosthène, s'il prend St Basile pour modèle. Il n'y a point d'écrivain dont la diction soit plus pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité."

ST GRÉGOIRE DE NAZIANZE (328–389).

St Grégoire était l'ami d'enfance de St Basile, avec qui il

fit ses études à Athènes. Ses discours contre Julien l'Apostat sont dignes d'être comparés aux *Philippiques* de Démosthène et aux *Catilinaires* de Cicéron. Ses discours, d'une doctrine si lumineuse et si solide, lui valurent le surnom de *Théologien*. On a de lui de magnifiques *poèmes*, d'éloquentes *homélies* et des *oraisons funèbres* dignes d'être offertes comme modèles.

ST JEAN CHRYSOSTOME (344–407).

St Jean Chrysostome (1) était né à Antioche. Le païen Libanius, dont il suivit les leçons, disait de lui : " Je lui aurais laissé mon école, si les chrétiens ne nous l'eussent sacrilégement ravi." C'était, en effet, son plus brillant élève. Sur le siége d'Antioche et sur celui de Constantinople, il travailla à prouver que le Christianisme est la plus parfaite école de sagesse, et la source des plus pures conceptions qui puissent s'offrir au génie. Il convainquit son peuple. Moins heureux à la cour, dont il blâmait les mœurs relâchées, il fut exilé deux fois, et mourut confesseur de la foi.

CHAPITRE II.

DE LA LITTÉRATURE LATINE.

On peut ranger les écrivains latins dans quatre principaux groupes : les *Poètes*, les *Historiens*, les *Orateurs*, les *Pères*.

§ I.—Des Poètes latins.

Parmi ces poètes, nous ne citerons que les principaux : Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide, Sénèque, Phèdre, Lucain, Juvénal.

LUCRÈCE (95–51 av. J.-C.).

Ce poète latin débuta, avec Plaute et Térence, par le théâtre.

Lucrèce vit le jour à Rome. Comme il adopta le système d'Epicure, il devint matérialiste ; dans son livre de la *Nature*

(1) Chrysostome veut dire *bouche d'or*. On donna ce surnom à St Jean, à cause de son éloquence.

des Choses, déification véritable de la nature, qu'il met à la place du Dieu Créateur et de la Providence, il fait consister le bonheur et même la vertu dans les jouissances de ce monde. Il a d'ailleurs de beaux vers, et fait preuve d'un vrai talent de poète.

VIRGILE (69–19 av. J.-C.).

Virgile prit naissance près de Mantoue (d'où lui vient le nom de *Cygne de Mantoue*). Après avoir étudié les sciences et la philosophie à Naples, il revint à Rome, où Mécène lui procura la faveur d'Auguste.

Il a écrit les *Bucoliques*, scènes champêtres, gracieuses, naïves et tendres ; les *Géorgiques*, où la poésie est la servante de l'agriculture ; l'*Enéide*, poème épique, où il raconte le voyage d'Enée et les origines de Rome.

Virgile a imité Homère, de loin ; il avait ordonné la destruction de son ouvrage capital, qu'Auguste sut préserver.

HORACE (64–7 av. J.-C.).

Horace était fils d'un simple affranchi de Vénusie, dans l'Apulie. Comme Virgile, il fut encouragé par Mécène et jouit de la faveur d'Auguste. Il a écrit des poésies *lyriques* et des ouvrages *didactiques*. Sa lyre ressemble tantôt à celle d'Anacréon, tantôt à celle de Pindare.

Ses *Satires*, ses *Epîtres* et son *Art poétique* constituent ses principaux droits à l'admiration des siècles. Ses satires prennent corps à corps les vices et quelquefois les personnes de son siècle. Boileau a imité son Art poétique.

OVIDE (43 av.–17 ap. J.-C.).

Ovide, né à Sulmone, dans les Abruzzes, essaya vainement, pour obéir à son père, d'abandonner la poésie pour l'éloquence. S'il voulait écrire en prose, les syllabes se rangeaient d'elles-mêmes et constituaient des vers. Il a écrit beaucoup d'ouvrages, entre autres, les *Métamorphoses*, sorte de compendium de mythologie, qui fait assez voir que les fables du paganisme n'étaient que les histoires contenues

dans la Bible, mais défigurées et parfois dénaturées par l'ignorance et les passions.

PHÈDRE (30 av.—40 ap. J.-C.).

On peut dire que Phèdre, cet affranchi d'Auguste, a créé la fable, comme genre de poésie. Dans la Bible, on trouve de magnifiques apologues, il est vrai ; mais en prose. Esope, le fabuliste grec, a écrit sans art et en prose. La Fontaine lui a pris, ainsi que Phèdre, le sujet de beaucoup de ses charmants petits tableaux.

SÉNÈQUE LE TRAGIQUE (2–65).

Sénèque le tragique pourrait bien être le même que Sénèque le philosophe ; les savants discutent cette question, que nous n'avons pas mission de trancher. L'affectation et l'amour de l'antithèse, qui règnent dans les écrits de l'un et de l'autre, semblent prouver que les deux ne font qu'un.

Les *Tragédies* de Sénèque n'ont jamais été représentées, pense-t-on. Personne ne s'en étonnera ; elles ne sont que des essais, dont l'un, *Phèdre*, a fourni à Racine un thème qu'il a su faire valoir.

LUCAIN (38–65).

Né à Cordoue, sous le règne de Caligula, Lucain embrassa vite les idées républicaines et encourut la haine de Néron. Condamné à mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain ; il n'avait que 27 ans.

Son ouvrage capital est la *Pharsale*, poème épique dont le sujet est la guerre de Pompée et de César. On reproche à la *Pharsale* de manquer d'unité et de douceur. Elle renferme des beautés de premier ordre.

JUVÉNAL (42–123).

Né à Aquinum (Abruzzes), Juvénal s'adonna de bonne heure à la poésie. Il s'exerça surtout à la satire, pour laquelle il était fait. Il a su porter l'indignation aussi loin que son siècle avait porté la corruption ; du moins c'est ce qu'indique son style, auquel on reproche un peu d'affectation, un certain défaut de naturel.

§ II.—Des Historiens latins.

Les principaux historiens latins sont : Jules César, Salluste, Tite-Live, Tacite.

JULES CÉSAR (100–44 av. J.-C.).

Jules César, général et dictateur, fut proscrit par Sylla. Membre du triumvirat avec Pompée et Crassus, il alla conquérir la Gaule, ce qui fut l'œuvre de dix ans. Ses *Commentaires*, où il raconte ses exploits, sont écrits avec une telle perfection et une telle modestie qu'ils sont devenus et restent classiques. On doit s'attendre qu'il dise peu de mal de lui et de ses gens. Il fut assassiné en plein sénat par Brutus.

SALLUSTE (86–38 av. J.-C.).

Historien érudit, profond et disert, Salluste a imité Thucydide, que parfois il dépasse. Ses ouvrages sont l'*Histoire de la Conjuration de Catilina* et l'*Histoire de la Guerre de Jugurtha*. Ce dernier a encore son actualité pour quiconque étudie l'Algérie. Républicain austère, dans ses écrits, Salluste était assujetti aux dégradantes passions. Ses vertueuses indignations contre le désordre sortaient de sa tête et non de son cœur.

TITE-LIVE (59 av.–19 ap. J.-C.).

Tite-Live eut Padoue pour patrie. Mis par Auguste en possession des archives de l'Europe, il écrivit l'*Histoire de Rome* depuis son origine jusqu'au règne d'Auguste, période de sept siècles et demi. La plus grande partie de cette œuvre est perdue. Ce qui en reste suffit à faire admirer l'auteur, habile dans ses peintures et les harangues qu'il prête à ses héros plus que profond dans ses jugements. Si les Romains n'étaient pas grands, il a su leur donner une taille majestueuse ; s'ils l'étaient, ils ont été bien compris.

TACITE (55–135).

Tacite est né à Intéramne (Ombrie). On le met au premier rang des historiens pour la vérité, le coloris, la pénétra-

tion, l'équité des jugements, la connaissance des mœurs. Il étudia les événements en eux-mêmes, aussi bien que dans leurs causes et leurs conséquences. Il a laissé une *Vie d'Agricola*, un tableau des *Mœurs des Germains*, des *histoires*, des *anecdotes*. Une grande partie de ces travaux est perdue.

§ III.—Des Orateurs latins.

Parmi les orateurs profanes, nous signalerons seulement Cicéron, Sénèque, Quintilien, Pline le Jeune.

CICÉRON (107–43 av. J.-C.).

Cicéron (1) eut pour père un simple foulon d'Arpinum. Tite-Live dit de lui : "Il avait une éloquence qu'aucune voix humaine n'égala jamais." Il a fait des discours contre Verrès (les *Verrines*) ; contre Catilina (les *Catilinaires*) ; contre Antoine (les *Philippiques*). Antoine, vainqueur avec Octave, fit condamner à mort le grand orateur, dont la tête et la main furent attachées à la tribune aux harangues où il avait prononcé les *Philippiques*.

On a de lui des traités de l'*Orateur*, de l'*Amitié*, de la *Vieillesse*, ouvrages remarquables, pleins d'intérêt, et, généralement, d'une morale saine.

SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE (VOIR LE TRAGIQUE).

Sénèque était philosophe et orateur ; il fut précepteur de Néron, qu'il accusa, plus tard, d'avoir fait périr Agrippine, sa mère, et qui le fit périr lui-même. Le style de Sénèque est affecté, et chargé d'antithèses. On y découvre la recherche de l'éclat au détriment de la pensée.

PLINE LE JEUNE (61–115).

Neveu de Pline l'Ancien, naturaliste distingué, Pline le Jeune, originaire de Côme, se fit un nom au barreau. Il ne reste de lui qu'un discours : le *Panégyrique de Trajan*, pièce

(1) Son vrai nom était Marcus Tullius ; il reçut le nom de *Cicéro* (qui signifie pois), à cause d'une verrue qui déparait son nez.

un peu trop adulatrice, dans laquelle le style est affecté, les pensées recherchées, les éloges outrés. Trajan n'est plus Trajan ; c'est un héros digne de l'Olympe. Dans ses *Lettres*, on trouve un magnifique témoignage rendu à la vertu des disciples de l'Evangile.

QUINTILIEN (42-120).

Quintilien est né à Rome ou en Espagne. Doué d'un rare sens littéraire, il combattit les tendances de Sénèque et travailla à faire revivre les beaux jours de Cicéron ; ses efforts ne furent pas pleinement couronnés. Son principal ouvrage est un traité de rhétorique, composé sans doute pendant qu'il était précepteur des neveux de Domitien. Il y fait preuve d'érudition et de bon goût, et offre des exemples nombreux, bien choisis, à l'imitation de ses disciples.

§ IV.—Orateurs chrétiens, Pères de l'Eglise latine.

Parmi les orateurs latins qui ont mis leur talent au service de la vérité chrétienne, nous signalerons Tertullien, St Cyprien, St Hilaire de Poitiers, St Ambroise, St Jérôme, St Augustin, St Grégoire le Grand.

TERTULLIEN (160-245).

Originaire de Carthage, Tertullien avait étudié la langue grecque, la philosophie, le droit romain. Converti par les exemples des fidèles, il devint un vigoureux défenseur de l'Eglise. Dans son *Apologétique*, il a l'énergie et la profondeur de la pensée, la magnificence des images, la puissance et presque la fougue des passions conduites par la foi et soutenues par une logique irrésistible. Bossuet s'est formé sur ce grand modèle.

On doit déplorer la chute de cette étoile. Tertullien, dans la défense de l'Eglise, alla au delà du but, et tomba dans l'erreur de Montanus.

Il eut des disciples et fut chef d'école d'hérésie. On doute qu'il se soit converti.

ST CYPRIEN (200-258).

St Cyprien, né à Carthage, devint évêque de sa ville natale. Païen de naissance, il vivait dans l'opulence et le luxe, tout en professant la rhétorique. Converti par les discours d'un saint prêtre, il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et employa son talent à la défense de la religion. Il confondit les païens, les hérétiques et les schismatiques.

Il a écrit un discours sur l'*Unité de l'Eglise*, contre Novat; un ouvrage sur les *Tombés* ou *Apostats;* des *Lettres*, monument qui atteste les vertus et la vie pure des premiers chrétiens.

ST HILAIRE DE POITIERS (300–367).

Hilaire était né à Poitiers, dont il devint évêque. Sa science théologique lui a valu le titre de Docteur de l'Eglise. Son style est plein de chaleur, et de force; il a une logique irrésistible, ce qui faisait dire à St Jérôme, parlant de l'éloquence d'Hilaire: "Elle est impétueuse comme le Rhône." Il combattit surtout les Ariens.

ST AMBROISE (330–397).

On pense que St Ambroise est né à Trèves, ou à Lyon, ou à Arles. Il joua un rôle important dans l'Eglise, dont il fut l'une des colonnes, et dans l'Etat, dont il avait été le serviteur en qualité de gouverneur civil de la Ligurie et de l'Emilie. Evêque de Milan, il contraignit l'empereur Théodose à faire la pénitence publique qu'il avait encourue par sa cruauté. Son style, plein d'onction, est remarquable par son élégance, parfois un peu recherchée.

ST JÉRÔME (330–420).

St Jérôme, né de parents riches et étrangers à la foi, reçut une brillante éducation. Dans sa jeunesse, il eut à se reprocher de graves écarts; baptisé sous le pontificat du pape Libère, il voyagea pour achever de s'instruire, et se retira dans la ville d'Antioche, d'où il passa à Bethléem. Dans ses

ouvrages, il pousse l'ardeur de la controverse et de la polémique jusqu'aux extrêmes limites permises. Son œuvre capitale est la traduction de la Bible, connue sous le nom de *Vulgate*. Il est considéré comme le plus savant des Pères de l'Eglise.

ST AUGUSTIN (354-430).

Né à Tagaste (Afrique), St Augustin, après avoir beaucoup voyagé pour son instruction, revint sur le sol africain, où il mourut, évêque d'Hippone.

Sa jeunesse avait été mauvaise. Ste Monique, sa mère, obtint par ses larmes et ses prières la grâce de la conversion de ce prodigue.

Il a publié ses *Confessions*, monument de sincérité et de repentir, et un grand nombre d'autres ouvrages où l'histoire, la théologie, la philosophie, toutes les sciences sont mises à contribution avec un rare bonheur.

Il a terminé la série de ses œuvres par ses *Rétractations*, livre dans lequel il fait le catalogue des fautes contenues dans ses écrits, pour les désavouer.

ST GRÉGOIRE LE GRAND (540-604).

St Grégoire était né à Rome. Il était précepteur dans cette ville quand il quitta le monde pour le cloître. Devenu pape, il travailla à la restauration de la discipline ecclésiastique et à rendre au culte sa splendeur. On lui doit le *Chant grégorien*.

Son style est négligé ; il dédaignait les ornements et les autres ressources de l'art, se bornant à être vrai, tendre, élevé et solide.

On peut ajouter ici quelques mots sur trois grands saints qui furent aussi de grands écrivains, et qui se servirent de la langue latine, les langues modernes n'étant point alors formées suffisamment.

ST BERNARD (1091-1153).

St Bernard fut mêlé à toutes les affaires de son temps. Il prêcha la deuxième croisade, fut l'arbitre des rois et le con-

seiller des papes, notamment du pape Eugène III, son disciple, à qui il dédia le livre de la *Considération*, traité complet des devoirs du souverain Pontife. Ses lettres et ses autres écrits sont de vrais modèles d'éloquence chrétienne et apostolique.

ST THOMAS D'AQUIN (1227–1274).

St Thomas a mérité le nom d'*Ange de l'école* à cause de l'étendue et de la solidité de ses connaissances. Sa *Somme théologique* est un ouvrage où la plus puissante dialectique est mise au service de la vérité religieuse. Comme poète, il a écrit les hymnes incomparables qui forment l'office de la fête du T.-S. Sacrement.

ST BONAVENTURE (1221–1274).

En même temps que le *Docteur angélique* saint Thomas, vivait le *Docteur séraphique* saint Bonaventure. Son principal ouvrage est intitulé : " Commentaires sur l'Ecriture sainte." Son style, animé par un ardent amour de Dieu, a de l'onction et de la chaleur.

CHAPITRE III.

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

§ I. Notes historiques sur la Langue française.

1. FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE.—La langue qui se parlait autrefois dans les Gaules était la langue *celtique*, dont les restes se sont maintenus jusqu'à nos jours, dans la Bretagne, l'Ecosse, l'Irlande et le pays de Galles.

Les Romains, ayant conquis les Gaules dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, imposèrent la langue latine aux vaincus, qui en altérèrent de plus en plus la prononciation, et ne tardèrent pas à la transformer en un idiome nouveau. Vers le v^e^ siècle, ce nouvel idiome se montre comme une langue distincte, que nous appelons *langue romane*.

Cette langue se partagea en deux grandes branches : au Nord, la *langue d'oïl ;* au Sud, la *langue d'oc* (*oui* se disait *oïl* dans le Nord, et

oc dans le Midi ; au moyen âge, on déterminait souvent une langue avec le mot par lequel elle désignait l'affirmation). La *langue d'oïl* et la *langue d'oc* se divisaient elles-mêmes en dialectes nombreux. Les principaux dialectes du Nord étaient le *normand*, le *picard*, le *bourguignon* et le *français*, ainsi appelé parce qu'il se parlait dans la province de l'*Ile-de-France*.

A partir du XII^e^ siècle, les rois de France, ajoutant peu à peu à leur domaine de nouvelles provinces, y introduisirent le dialecte *français*, qui, étant la langue du roi, devint aussi celle de la classe élevée et instruite. Le peuple, dans chacune de ces provinces, conserva son ancien dialecte; et c'est ainsi que se sont maintenus les idiomes *normands*, *picards* et *bourguignons*, qui sont, non du français altéré par les paysans, mais les restes des vieux dialectes provinciaux

Au XIII^e^ siècle, le Midi fut, à son tour, vaincu par les rois de France et ajouté à leur domaine princier ; le *français* se substitua dès lors à la *langue d'oc*. Les débris de cette langue se sont conservés dans les idiomes *gascons*, *limousins*, *languedociens*, et *provençaux*, qui, pendant longtemps, n'ont plus guère été parlés que par les hommes de la campagne, mais qui, de nos jours, sont cultivés par des écrivains et des poètes distingués.

C'est ainsi que le dialecte *français*, d'abord parlé seulement dans l'Ile-de-France, supplanta peu à peu tous les autres dialectes, soit du Nord, soit du Midi, et devint, au XIV^e^ siècle, la langue commune du royaume, la *langue française*.

Cette langue, dans le fonds essentiel qui la constitue, n'est donc que le latin altéré et transformé. A ce premier et principal élément, les Francs ont ajouté, dès les premiers temps, un certain nombre de mots allemands, ayant rapport à la féodalité, à la chasse, à la guerre, tels que *baron*, *flèche*, *guerre*, etc. Ensuite, du XII^e^ au XIX^e^ siècle, deux autres séries de mots s'y sont joints encore : 1° des mots *étrangers*, arabes, italiens, espagnols, allemands, anglais, importés en France par différents événements politiques ou diverses relations de commerce et d'industrie, tels que *sultan*, *brave*, *hâbleur*, *bivouac*, *wagon*, etc. ; 2° des mots *scientifiques*, formés généralement du grec ou du latin, tels que *cosmographie*, *microscope*, *proportion*, etc.

Sur 27,000 mots environ qui appartiennent à la langue française, 1,000 sont des mots étrangers venant des langues modernes, et 14,000 ont été formés par les savants. Des autres 12,000 mots, 8,000 environ sont des dérivés ou des composés. Il reste donc à peu près 4,000 mots simples, qui sont comme le noyau de la langue. De ces mots simples, 400 sont des mots allemands importés par les barbares, lors de l'invasion, et les 3,600 autres viennent du latin.

2. SIGNES ORTHOGRAPHIQUES.—Les signes orthographiques n'ont été introduits dans la langue française que vers le milieu du XVI^e^ siècle.

L'accent aigu remplace quelquefois un *s* supprimé.—Ex. : *école*, autrefois *escole*.

L'accent circonflexe indique ordinairement la suppression d'une lettre. —Ex. : *âge*, *pâte*, autrefois *aage*, *paste*.

C'est au milieu du XVIII[e] siècle que l'*s* a été remplacé par l'accent circonflexe.

3. NOMS PROPRES.—Les noms propres, soit de choses, soit de personnes, ont été, à l'origine, des noms communs.—Ex. : *la Seine* (*la tranquille*), *les Marches* (*les frontières*), *Germain*, *Leblond*, etc.

Les noms propres de personnes sont, ou des *prénoms*, ou des *noms de famille*. Ces derniers rappellent généralement : 1° Un défaut ou une qualité du corps ou de l'esprit.—Ex. : *Lenoir*, *Petit*, *Legrand*, *Gras*, etc.—2° Le métier.—Ex. : *Berger*, *Pasteur*, *Marchand*, etc.—3° Le lieu d'habitation.—Ex : *Dumont*, *Durivage*, *Duval*, etc.—4° Le pays d'origine.—Ex. : *Picard*, *Lebreton*, *Provençal*, etc.

4. SIGNE DU PLURIEL.—Les noms latins ont une terminaison différente, suivant qu'ils sont sujets, compléments déterminatifs, compléments directs ou indirects. C'est la forme qu'ils ont étant compléments directs, forme qui est la plus fréquente, que le français, au XIV[e] siècle, garda pour ses propres noms. Or, le complément direct se terminant en latin par un *s* au pluriel, l'*s* devint ainsi le signe caractéristique du pluriel en français.

5. PLURIEL DES NOMS EN OU.—L'*s* du pluriel étant toujours muet, on le remplaçait quelquefois, au moyen âge, par *x* ou *z*. C'est un reste de cette liberté qui a introduit la bizarrerie des noms en *ou*, terminés les uns par *s*, les autres par *x*.

6. PLURIEL DES NOMS EN AL.—Jusqu'au XII[e] siècle, les noms en *al* formaient leur pluriel en *als*. Ensuite *al* devint *au* devant une consonne, et l'on eut des pluriels en *aus*, puis en *aux* (note 5). Le pluriel en *als* est donc ou un reste de l'ancien langage, ou, pour quelques mots, une application de la règle générale.

7. ARTICLE.—L'article simple est une altération de l'adjectif démonstratif latin *ille*, (ce). Avec la forme de complément, cet adjectif fait *illum*, d'où on a tiré *le* ; *illam* (*la*); *illos*, *illas* (*les*).

Combiné avec *de*, *à*, l'article s'est successivement transformé, et l'on a eu *de le*,—*del*, *deu*, et enfin *du* ; de même à *le*,—*al*, *au* ; *de les*,—*dels*, *des* ; *à les*,—*als*, *aux*.

L'ancien français avait encore l'article contracté *ès*, pour *en les*, *dans les*. On le retrouve dans quelques expressions.—Ex. : *docteur ès lettres*, pour *docteur dans les lettres*.

8. GENRE DE L'ADJECTIF.—Seuls, autrefois, les adjectifs qui ont en latin deux terminaisons, une pour le masculin et l'autre pour le féminin, en eurent deux en français : *bonus*, *bona*,—*bon*, *bonne*. Les adjectifs qui n'ont, en latin, qu'une forme pour les deux genres, en eurent aussi une seulement en français ; on disait : *un grand mur* et *une grand porte*, *un homme prudent* et *une femme prudent*. Ce n'est qu'à partir du XIV[e] que, par analogie, on a soumis tous les adjectifs à une même règle.

9. Adjectifs possessifs.—Au moyen âge, on ne mettait pas *mon, ton, son* devant un nom féminin ; on élidait *ma, ta, sa*, comme nous faisons pour l'article *la*, et on disait *m'âme, t'épée*, pour *ma âme, ta épée*.

On employait indifféremment *mien, tien, sien*, ou *mon, ton, son*, et on disait *mon père*, ou le *mien père*. Une trace de cet usage nous est restée dans quelques expressions : *un tien parent, ce champ est mien*, etc.

10. Adjectifs numéraux.—Autrefois on disait *septante, octante, nonante*, pour *soixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt-dix*. On disait aussi *trois vingts*, pour *trois fois vingt, six vingts, quinze vingts*. De ces dernières expressions, il nous est resté *quatre-vingt*.

Les dix premiers adjectifs ordinaux étaient autrefois : *prime, second, tiers, quart, quint, sexte, octave, none, dime*. Quelques-uns de ces mots se sont conservés dans certaines expressions : *de prime abord, le tiers-ordre, Sixte-Quint*, etc.

11. Pronoms indéfinis.—*On*, vient du mot latin *homo*, homme. *L'on*, équivaut donc à *l'homme*.

Chacun pouvait être autrefois employé devant un nom ; on disait : *chacun an*, pour *chaque an*.

12. Verbes.—Il y a dans la langue française 4,000 verbes *simples*, dont 3,600 en *er*, 360 en *ir* (dont 28 ont l'imparfait en *ais*, au lieu de *issais*) 10 en *oir* et 30 en *re*.

La 1re et la 2e conjugaison forment de nouveaux verbes, en ajoutant *er* à un nom, ou *ir* à un adjectif ; les 3e et 4e conjugaisons ne forment point de verbes nouveaux ; ce sont les conjugaisons anciennes, ce qui explique leurs nombreuses irrégularités.

13. Présent et imparfait.—L'ancien français ne mettait point d's à la première personne du présent de l'indicatif. Cette règle ne s'est maintenue qu'à la 1re conjugaison.

L'imparfait, autrefois, se terminait toujours par *oie ;* ce n'est que depuis le XVIIIe siècle qu'il se termine par *ais*.

14. Futur des verbes de la 3e conjugaison.—Dans les verbes de la 3e conjugaison, c'est l'infinitif du dialecte normand qui a formé le futur et le conditionnel. Ainsi, dans le dialecte de la Normandie, les anciens verbes français : *recevoir, devoir, pouvoir, voir*, etc., étaient : *recever dever, pouer, veer*, etc. ; d'où se sont formés, par une légère contraction et l'addition de *ai, ais : je recevrai, je devrai, je pourrai, je verrai*, etc. De cette manière s'explique ce que le futur et le conditionnel des verbes de la 3e conjugaison paraissent avoir d'irrégulier.

15. Conjugaison interrogative.—Autrefois la 3e personne prenait toujours un *t*, et l'on disait : *Il aimet, il vat ;* mais cette lettre étant muette, disparut peu à peu dans la conjugaison directe, et ne fut conservée que dans la conjugaison interrogative : *aime-t-il, va-t-il*. C'est donc à tort qu'on appelle *euphonique* ce *t* qui, en réalité, faisait partie du verbe dans le vieux français.

16. Gent.—*Gens*, autrefois, signifiait *nation* et était toujours du féminin. Peu à peu ce mot en vint à avoir, au pluriel, le même sens que

hommes, et fut fait ainsi du masculin. Le féminin persista cependant dans quelques expressions usuelles, telles que les *vieilles gens*, les *bonnes gens*, et ainsi on a été amené à formuler la règle actuelle.

17. GRAND.—Dans la vieille langue, *grand* ne variait jamais au singulier, (note 8.) Plus tard, il prit les deux genres ; mais quelques restes de l'ancienne règle ont persisté dans certaines locutions usuelles. On voit d'après cela qu'il n'y a pas d'*e* élidé dans *grand'mère*, *grand'messe*, etc., et que par suite on ne devrait pas mettre d'apostrophe.

18. ADVERBES PAS, POINT, GOUTTE, ETC.—Le français n'a, à proprement parler, que les négations *ne* et *non*. Les mots *pas*, *point*, *goutte*, etc., ne sont que des substantifs employés adverbialement. De même que nous disons aujourd'hui : *Cela ne vaut pas même un sou*, on disait autrefois sous forme de comparaison : *Il ne boit goutte* (c'est-à-dire *il ne boit pas même une goutte*), *il n'avance pas* (*il n'avance pas même d'un pas*), *il ne voit point* (*il ne voit pas même un point*).

§ II.—De l'Origine de la Langue jusqu'à la Renaissance.

A l'origine de la formation de la langue, nous rencontrons les poètes, connus sous le nom modeste de *trouveurs* ou *inventeurs*, qui se transformait en celui de *troubadours*, pour la *langue d'oc*, et en celui de *trouvères*, pour la *langue d'oïl*. Les uns et les autres allaient de château en château, chanter leurs petits poèmes.

Les *Troubadours* étaient généralement amateurs des compositions légères.

Les *Trouvères* chantaient des *chansons de gestes*, ou exploits des chevaliers. Ils ont fait des épopées, dont les plus célèbres sont la *Chanson de Roland* et l'*Alexandre*. C'est de ce dernier que vient aux vers de douze pieds, ou vers héroïques, leurs noms d'alexandrins. C'est à la poésie des *Trouvères* que nous devons ces innombrables romans de chevalerie, épopées gigantesques, remarquables, sinon par le génie, du moins par une inspiration brillante et une fécondité inépuisable.

Enfin les *Trouvères* écrivirent aussi des poèmes didactiques ; on eut des satires, des traités sur les oiseaux et les pierres précieuses.

§ III.—Des premiers Ecrivains en Prose.

VILLEHARDOIN (GEOFFROY DE).—(1167-1213).

Geoffroy de Villehardoin, maréchal de France, au service de Thibaut, comte de Champagne, prit part à la 4e croisade. Ne sachant ni lire, ni écrire, il dicta son *Histoire de la Conquête de Constantinople* à l'un de ses serviteurs. Il s'y montre peintre, dramaturge, philosophe, moraliste, politique. " Ce récit, dit Gérusez, est un des plus précieux monuments de notre littérature... Il dit brièvement ce qui importe, et n'admet rien d'inutile. Il a une harmonie naturelle qui satisfait l'oreille et qui plaît, comme ces voix bien timbrées que l'art n'a point encore assouplies, mais dont toutes les intonations sont agréables parce qu'elles sont justes."

JOINVILLE (JEAN, SIRE DE).—(1224-1318.)

Le Sire de Joinville fut aussi l'ami du Comte de Champagne, puis du saint roi Louis IX, qu'il accompagna à la croisade.

Ses *Mémoires* sur Louis IX sont pleins de naïveté et de charme. " Nous lui devons, dit Châteaubriand, les premiers monuments de notre littérature ; comme le Dante, il a glorifié sa patrie par cet ouvrage à la fois portrait vivant et statue colossale du moyen âge."

LES CONFRÈRES DE LA PASSION, ETC.

A cette époque, se place l'invention du théâtre. Les sujets étaient ordinairement pris dans la Bible ; le peuple y trouvait instruction et plaisir.

Les représentations s'appelaient les *Mystères ;* les troupes d'acteurs prirent le nom de *Confrères de la Passion ;* les *Moralités* furent jouées par les Clercs de la bazoche (1).

La comédie et les autres pièces furent bientôt remplacées par les farces, soties ou sotties, scènes dangereuses et immo-

(1) C'est-à-dire du palais, en latin *basilica*, d'où bazoche.

rales, jouées par les *Enfants sans souci*, dont le chef prenait le nom de *Prince des sots ;* il portait un capuchon surmonté de deux oreilles d'âne.

On construisait des salles splendides, où se donnaient les représentations. Une pièce durait fort longtemps. Le *Mystère* des *Actes des Apôtres* demanda sept mois pour être conduit jusqu'au dénouement. Parfois on n'avait que peu d'acteurs ; d'autres fois, il y en avait jusqu'à quinze cents.

FROISSARD (JEAN).—(1337–1410).

Jean Froissard mena une vie passablement déréglée, voyageant à travers la France, l'Espagne, l'Angleterre, pour recueillir les éléments de ses *chroniques* sur ces trois contrées. Il a visité plus de deux cents hauts princes, " chevauchant et quérant de tous côtés nouvelles." Il a réussi à faire de sa chronique l'image vraie et complète de l'époque la plus tourmentée et la plus étrange de l'histoire de la France.

Son style est facile et clair ; il se montre impartial, naïf et sincère.

COMMINES (PHILIPPE DE).—(1445–1509).

Philippe de Commines fut l'ami et le confident de Louis XI, dont il a servi la politique. Sans doute il n'est pas adulateur, et ne craint pas de mettre à nu les plaies du gouvernement et de la nation ; mais, compagnon et, sans doute, complice de Louis XI, il a des principes très-larges en matière d'administration. Il tient plus au succès qu'à la légitimité du moyen de l'obtenir. " Tracer d'une main impartiale les portraits des grands personnages, faire des réflexions sur les événements et les caractères des peuples, comparer leurs institutions, distinguer une bonne politique d'une mauvaise, indiquer des progrès à faire, des réformes à réaliser, enfin regarder l'histoire comme un enseignement, voilà ce qui donnait à Commines le droit de prendre le titre d'historien." (NISARD).

NOTE. On place à la même époque la publication de l'*Imitation de N.-S. J.-C.*, " le plus beau livre sorti de la main des

hommes, puisque l'Ecriture sainte est l'œuvre du Saint-Esprit." On l'attribue à Gerson; mais on n'a pas de données certaines à cet égard.

§ IV.—Des Ecrivains de la Renaissance.

RABELAIS (FRANÇOIS).—(1483-1553).

Rabelais est l'auteur de *Garyantua et Pantagruel*, pièce satirique où sont attaqués les moines et les prêtres. On y trouve de la gaieté, de l'esprit, quelquefois du bon sens, souvent des extravagances, des quolibets, des expressions barbares, mêlés d'impiétés et de passages nauséabonds, qui l'ont fait censurer par la Sorbonne, condamner par le Parlement et mettre à l'*Index* à Rome.

Rabelais sut réparer ces scandales. Dans ses dernières années, retiré à Meudon, dont il était curé, il s'acquitta avec zèle de tous ses devoirs. " Allons à Meudon, disaient les Parisiens, nous y verrons le château, la terrasse, les grottes et monsieur le Curé, l'homme du monde le plus revenant en figure, de la plus belle humeur et qui reçoit le mieux tous les honnêtes gens."

MAROT (CLÉMENT).—(1495-1544).

Marot était d'une orthodoxie et d'une valeur morale douteuses. Son style n'est ni correct, ni neuf, ni puissant, ni inspiré, ni chaste. Il a de la facilité, de l'enjouement, une grande finesse de raillerie, une merveilleuse fécondité.

Il s'est essayé à la traduction des psaumes, tâche au-dessus de ses forces et de sa foi.

On n'ose conseiller de le lire, tant la licence coule abondamment de sa plume.

AMYOT (JACQUES).—(1513-1598).

Amyot a traduit les *Vies des Hommes illustres* par Plutarque. " Personne, dit Vaugelas, ne connut mieux le caractère de notre langue; il usa de phrases naturellement françoises, sans nul mélange des façons de parler des provinces, qui

corrompent toujours la pureté et la grâce du vrai langage français."

RONSARD (P. DE).—(1524-1585).

Le mérite de Ronsard a été de débarrasser la langue française d'expressions barbares, tout en l'enrichissant d'expressions nouvelles. Son style a de l'éclat, de la variété et une insupportable affectation d'érudition.

Boileau l'a jugé en ces termes, peut-être sévères :

> Ronsard... par une autre méthode,
> Réglant tout, brouillant tout, fit un art à sa mode,
> Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
> Mais sa muse, en français, parlant grec et latin,
> Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque. (*Art poétique*).

On a de lui des madrigaux, des sonnets et une sorte d'epopée, la *Franciade*.

MONTAIGNE (MICHEL DE).—(1533-1592).

Dans ses *Essais*, Montaigne (1) traite les sujets les plus divers. Sa prose n'est point exempte de défauts : quand le mot français lui manque, il a recours au *gascon*. Il abonde en tours nouveaux, conformes au bon goût et au génie de la langue. Personne n'a mieux que lui connu la valeur des mots, ni mieux su les placer pour en montrer toute la force. Voici comment il a jugé lui-même sa manière : " C'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné que véhément et brusque, plus difficile qu'ennuyeux, éloigné de l'affectation, déréglé, décousu et hardi."

Son scepticisme, qui se glisse dans ses œuvres, et peut conduire aux plus funestes conséquences, a valu aux *Essais* la censure de Rome.

RÉGNIER (MATHURIN).—(1573-1613).

Le premier en France qui ait réussi dans la satire, Régnier imita avec succès les écrivains de l'antiquité, qu'il avait pris pour modèles.

(1) Prononcez Montagne.

On regrette que la dissolution de ses mœurs ait imprimé un sceau de réprobation à ses œuvres.

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur,
Et si, du son hardi de ses scènes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques ! BOILEAU.

MALHERBE (FRANÇOIS DE).—(1555-1628).

Malherbe, dit La Harpe, marque la seconde époque de la langue française; d'autres l'appellent le *Père de la langue française*. Créateur chez nous de la poésie lyrique, il offre le premier modèle du style noble.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence ;
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir ;
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
.....
Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté. BOILEAU.

§ V.—De la Poésie au XVIIe Siècle.

CORNEILLE (PIERRE).—(1606-1684).

Corneille a créé l'art dramatique, en France, et il est arrivé tout de suite à la perfection. Il est souvent sublime, et l'on ne saurait assez admirer avec quel bonheur il peint les caractères de ces grands romains, que Tite-Live nous a fait connaître et auxquels on peut, sans invraisemblance, prêter quelque férocité. On a de lui le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, etc., et quelques comédies.

Ce grand homme était très-simple dans ses manières et brillait peu dans la conversation.

On reproche à Corneille de l'enflure, des subtilités et des disparates choquantes.

Son vers est grand, vigoureux, solennel ; ces qualités font oublier qu'il est parfois rude et sec.

MOLIÈRE (J.-B. POQUELIN, DIT).—(1622-1673).

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, était tapissier du roi. Comme il avait du goût pour le théâtre, il se fit comédien, puis se mit à composer lui-même des pièces. Il en écrivit une trentaine, qu'il fit représenter, se réservant généralement à lui-même le premier rôle. Il a des comédies de bon goût, mais aussi des bouffonneries burlesques et grossières, capables de provoquer le gros rire de la foule, non de conquérir les suffrages des personnes qui se respectent.

Le génie original de Molière n'a pu être égalé, ni imité La peinture de l'esprit humain a été son grand art ; il s'est ouvert une carrière et il l'a fermée. Non content de peindre les ridicules qui passent, il a peint l'homme qui demeure. Quand il a donné son coup de pinceau, on ne peut aller au delà.

Molière manquait de principes religieux. Aussi ses pièces donnent-elles souvent gain de cause au vice sur la vertu. Son style est au-dessus de tout éloge.

BOILEAU (NICOLAS, SURNOMMÉ DESPRÉAUX).—(1636-1711).

Boileau pourrait être appelé le *Poète satirique* et le *Législateur du Parnasse français*. Son *Art poétique*, ses *Epîtres* ses *Satires*, son *Lutrin* sont des œuvres fortes, pleines de verve mordante. Son père avait dit de lui : " Colin n'a pas d'esprit, il ne dira de mal de personne." Cependant Colin ne fit pas autre chose. Il avait 30 ans quand il commença.

En attaquant le style des écrivains, il lui arrive de cingler les auteurs avec une vigueur excessive.

Dans le *Lutrin*, poème héroï-comique très-original, et qui révèle une étonnante fécondité, il se laisse aller à jeter le ridicule sur les chanoines de la Sainte-Chapelle, qu'il déclare pourtant " gens non-seulement d'une grande probité, mais de beaucoup d'esprit."

Boileau est l'homme de goût. S'il n'eut pas une grande puissance d'imagination et de sensibilité, il distingua le vrai du faux, il fit preuve d'un tact fin et délicat, d'une parfaite rectitude d'esprit. Il sut respecter la religion et les mœurs.

RACINE (JEAN).—(1639-1699).

Racine est l'idéal de la plus haute perfection, par l'ensemble et l'harmonie des facultés de son génie. Moins élevé que Corneille, il est plus tendre. Ses tragédies ont mérité d'être mises en parallèle avec celles de Corneille ; *Athalie* passe pour un chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre du genre. Racine était aimable, d'un caractère doux en apparence, caustique au fond. " La raison, dit Boileau, conduit d'ordinaire les autres à la foi ; mais c'est la foi qui a conduit Racine à la raison." Ses fréquentations avec Port-Royal lui ont donné une teinte de jansénisme.

Sur la fin de ses jours, il eut une piété tendre qui lui fit condamner l'usage qu'il avait fait de son talent pour le théâtre, où il donne parfois aux passions des couleurs séduisantes et dangereuses.

Il écrivit un jour à son fils : " Croyez-moi, mon fils, quand vous saurez parler de romans et de comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde. Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies. On doit en jouer à Marly. Le roi et la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et ils auraient mauvaise opinion de vous si vous aviez si peu d'égard pour mes sentiments. Je sais bien que vous ne serez pas déshonoré devant les hommes ; mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ? "

Belle condamnation du théâtre, par un homme de génie qui avait longtemps travaillé pour le théâtre.

LA FONTAINE (JEAN DE).—(1621-1695).

Ce ne fut qu'à l'âge de 22 ans que La Fontaine se reconnut poète. Cette révélation intime lui vint quand il entendit lire l'ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV. Il fut lié à tous les grands hommes de son temps. On doit reconnaître qu'il était d'une rare originalité. Habituellement absorbé dans les pensées qu'il devait formuler, il se montrait peu communicatif. Invité à dîner, il mangeait de bon appétit, ne disait mot, et renouait ensuite avec ses bêtes, une conversation que, sans doute, il n'avait pas interrompue. C'est cet

air distrait qui le fit caractériser ainsi par madame de la Sablière, un jour qu'elle avait renvoyé tous ses domestiques : " Je n'ai gardé que mes trois bêtes : mon chien, mon chat et mon La Fontaine."

Il a écrit des *fables* qui sont d'une naïveté inimitable et d'un naturel qui ravit. Elles paraissent écrites avec une grande facilité ; et pourtant les manuscrits indéchiffrables de l'auteur attestent qu'elles lui ont coûté beaucoup de travail. Ses *contes* sont bien écrits, mais immoraux. Revenu à la pratique de la religion dans ses dernières années, il les a désavoués. Il fit une paraphrase du *Dies iræ* et traduisit plusieurs des hymnes de l'Eglise. C'est dans ces pieuses occupations que la mort le surprit.

§ VI.—La Prose au XVIIe Siècle.

DESCARTES (RENÉ).—(1596–1650).

René Descartes est un philosophe chrétien. Navré de voir le scepticisme et le rationalisme envahir le monde, il voulut abattre ces erreurs par des raisonnements irréfutables. Il supposa qu'il ne connaissait rien ; c'était remettre toutes les vérités acquises en question. Tel est le sens de ce qu'on appelle le *doute universel*. Il se démontra d'abord son existence, en prenant pour point de départ ce sentiment : " Je pense, donc j'existe." Disons tout de suite qu'il avait fait, pour la vérité religieuse, des réserves absolues, déclarant qu'il n'entendait pas les mettre en question.

Il fut physicien, astronome, algébriste.

PASCAL (BLAISE).—(1623–1662).

A dix-huit ans, Pascal était géomètre consommé. Il révéla son talent dans ses *Lettres provinciales*, écrites contre les Jésuites en faveur de l'hérésie janséniste. Il y discutait les questions théologiques avec une grande élévation de style, une verve comique qui lui conciliait les esprits, mais aussi avec une excessive violence de passion. Son ouvrage fut condamné à Rome. Châteaubriand a dit le mot juste sur

cette œuvre malsaine, écrite avec un si grand art, quand il a appelé les *Lettres provinciales* " d'immortelles menteuses."

Pascal a été plus heureux en physique; il a fait d'utiles découvertes qui lui font prendre rang parmi les savants.

BOSSUET (JACQUES-BÉNIGNE).—(1627-1704).

Bossuet fit d'excellentes études au collège de Navarre, dirigé par les Jésuites. Elève laborieux, il avait été désigné par ses condisciples sous le nom de *Bœuf accoutumé au joug* (Bos suetus aratro).

A seize ans, il prononça son premier sermon, en présence de personnes éminentes de la cour; c'était le soir, ce qui fit dire à un homme d'esprit: " Je n'ai jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard."

Nommé précepteur du Dauphin, il écrivit pour son élève des ouvrages où éclate son génie, plus que la science pratique de l'enseignement. Le maître faisait tout, l'élève fort peu. Le résultat de cette éducation fut médiocre; mais la postérité y a gagné des chefs-d'œuvre, notamment le *Discours sur l'Histoire universelle.*

Bossuet a beaucoup écrit; mais ce qui fait son plus beau titre à notre admiration, ce sont les *Oraisons funèbres*, où il s'élève à des hauteurs jusqu'alors inconnues, ce qui lui a valu le titre d'*Aigle de Meaux*. Il était évêque de cette ville.

Son talent et son zèle l'auraient fait mettre au rang des Pères de l'Eglise, s'il n'eût pris, dans la trop fameuse assemblée de 1682, une attitude qui le fait regarder comme l'un des chefs du Gallicanisme, condamné au concile du Vatican.

Bossuet était d'une grande austérité de mœurs; il n'a cessé, jusqu'à son dernier jour, de se livrer au travail et à l'exercice de tous ses devoirs. Il se donnait si peu de repos, que son jardinier put lui dire un jour : " Si je plantais des saints Augustins et des saints Chrysostomes, vous les viendriez voir; mais vous vous souciez peu des arbres de votre jardin."

BOURDALOUE (LOUIS).—(1632-1704).

Bourdaloue, jésuite, a été admiré de son siècle et respecté même par les ennemis des Jésuites.

Pour bien caractériser l'impression que faisaient ses discours sur le savant auditoire qu'il trouvait à la cour, on l'a appelé le *Roi des prédicateurs et le prédicateur des rois.* Il s'exprimait avec une grande liberté sur les désordres de la cour, et rien ne put le déterminer à se départir de cette sincérité.

Le caractère distinctif du style de cet éminent orateur est la solidité.

MASSILLON (J.-B.).—(1663-1742).

Membre de la Congrégation de l'Oratoire, Massillon professa d'abord les belles-lettres, puis la théologie. On ne pouvait mieux se préparer à monter dans les grandes chaires de la Capitale. En 1699, il prêcha l'avent à la cour de Versailles; du premier coup, il s'éleva au rang des plus illustres orateurs: "Quand j'ai entendu les autres prédicateurs, lui dit un jour Louis XIV, je suis fort content d'eux ; mais toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été fort mécontent de moi-même."

Massillon avait tous les dons propres à concilier la bienveillance à un orateur: figure noble, voix pénétrante, majesté simple dans le maintien. Son action, modeste d'abord, s'animait par degrés, et se conformait aux élans de la pensée.

Ses œuvres les plus remarquables sont le *Grand Carême* et le *Petit Carême.* On y trouve une éloquence douce, insinuante, souvent pathétique, harmonieuse, abondante en développements. Tous les détails sont travaillés avec le plus grand soin. Les idées les moins saillantes y sont revêtues de tous les ornements et de toutes les grâces du langage. Massillon fut évêque de Clermont.

MASCARON (JULES).—(1634-1703).

Mascaron a prêché à la cour, qui toujours sut lui laisser la liberté de s'élever contre le débordement des mœurs des

courtisans. Il se distingue par la force, la rapidité, le mouvement; on lui reproche l'emploi d'hyperboles outrées, et un peu d'enflure. En 1694, il prêchait encore à la cour de Louis XIV; le roi lui dit : " Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point." Il était évêque de Tulle.

FLÉCHIER (ESPRIT).—(1632-1710).

Fléchier illustra le siége épiscopal de Nîmes. Par son éloquence, il balança la gloire de Bossuet. Son plus beau discours est l'*Oraison funèbre de Turenne*.

Sa principale occupation fut de travailler à la conversion des hérétiques, alors fort nombreux dans son diocèse. Il obtint de brillants succès par la solidité de ses discours et la régularité exemplaire de sa vie.

Chez lui, la pensée, en général, est noble; elle n'est pas toujours élevée; son style est fleuri, plein d'harmonie; mais on lui reproche l'abus de l'antithèse.

FÉNELON (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE).—(1651-1715).

Fénelon était élève de St-Sulpice. Chargé par le roi, sur le conseil de Bossuet, d'une mission dans le Poitou, il réussit parfaitement, grâce à son éloquence et à sa douceur. On lui confia ensuite l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Il obtint les plus beaux résultats, malgré le caractère intraitable du jeune prince. Il pensait que ce qui est fait par le maître est peu de chose, et que le grand art, est de faire travailler l'élève. Ses efforts avaient été couronnés de tant de succès que Voltaire, capable parfois de penser juste et de parler vrai, a pu dire de ce prince : " La France eût été trop heureuse sous un tel roi."

Fénelon a écrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons le *Télémaque*, qui ne devait servir qu'au duc de Bourgogne, et que la postérité doit à l'indiscrétion d'un serviteur qui le fit publier sans autorisation. Le roi crut y voir une critique de son gouvernement, et Fénelon fut disgracié. Retiré dans son archidiocèse de Cambrai, il se livra aux travaux du zèle pastoral et écrivit le livre des

Maximes des Saints, qui fut déféré aux Congrégations romaines. Empreint des idées erronées qui ont constitué une hérésie étouffée presque en naissant, connue sous le nom de *Quiétisme*, cet ouvrage fut condamné par le Pape. Fénelon, lorsqu'il reçut cette nouvelle, était sur le point de monter en chaire pour prêcher sur l'évangile du jour ; il changea son sujet, donna communication de la sentence qui le frappait, et parla sur le devoir de la soumission à l'Eglise.

Inférieur à Bossuet pour le sublime, Fénelon n'a pas eu d'égal pour le charme du style et l'onction. Son âme, pleine de douceur et de grâce, semble se révéler tout entière à chaque page de ses écrits.

" Son style, dit M. Villemain, n'est jamais celui d'un homme qui sait briller, c'est celui d'un homme possédé de la vérité, et qui l'exprime comme il la sent, du fond de l'âme." Tel fut le *Cygne de Cambrai*.

MADAME DE SÉVIGNÉ.—(1626-1696).

Restée veuve à 25 ans, Madame de Sévigné se donna tout entière à l'éducation de son fils et de sa fille. Cette dernière, mariée à un brillant officier, Monsieur de Grignan, dut s'éloigner et suivre son mari en Provence. C'est cet éloignement qui a donné lieu à ce commerce de lettres entre la mère et la fille, source de tant de chefs-d'œuvre.

Les lettres de Madame de Sévigné sont pleines de sensibilité, de naturel et d'enjouement. Elles renferment de précieux détails sur les mœurs de la cour. La répétition sans cesse renouvelée des mêmes sentiments en rend la lecture fastidieuse ; mais en les quittant, on se promet d'y revenir, et l'on y revient.

Si parfois on est tenté de reprocher à la noble Marquise une trop grande liberté d'allures, trop peu de retenue dans ses peintures, il faut se rappeler qu'elle écrivait pour le foyer domestique, et non pour la publicité.

" Ce qu'il y a de plus merveilleux, dit M. F. Godefroy, c'est la facilité de cette plume qui trotte avec une si aimable liberté, *et a toujours la bride sur le cou.*" " J'écrirais jusqu'à

demain, disait-elle ; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole."

Joseph de Maistre a exprimé en ces termes son jugement sur Madame de Sévigné et Madame de Grignan : " Si j'avais à choisir, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de la mère."

LA BRUYÈRE (JEAN DE).—(1646-1696).

Moraliste et observateur, La Bruyère s'est fait un nom dans la république des lettres par ses *Caractères*, empruntés généralement à Théophraste, du moins quant à l'idée. Il se distingua par la variété et l'exactitude des portraits, et par la perfection du style. Nul lien entre les divers sujets. La malignité publique, avide de scandale, dévora le livre et voulut y voir la censure de personnages contemporains, auxquels il paraît bien que La Bruyère n'avait pas songé.

Bien que ce grand écrivain ne méconnaisse pas la vérité religieuse, on doit regretter qu'il ne se fasse pas assez son serviteur. Ce n'est pas sur le principe religieux qu'il appuie sa morale, et ce n'est pas vers lui qu'il fait converger ses leçons.

§VII.—De la Littérature du XVIIIe Siècle.

VOLTAIRE (FRANÇOIS AROUET DE).—(1694-1778).

Voltaire s'appelait Arouet ; il quitta ce nom après être sorti de la Bastille, prison d'Etat, sur les régistres de laquelle il était inscrit comme condamné pour écrit insolent envers Louis XIV.

Peu après avoir changé de nom, il changea de contrée, et se fixa en Prusse, près de Fréderic II, son admirateur, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre. Quand il rentra en France, il s'établit à Ferney, près de Gex, d'où lui est venu le nom de *Patriarche de Ferney*. Il avait été élève des Jésuites au Collége Louis-le-Grand ; l'un de ses maîtres lui avait prédit sa destinée : " Vous deviendrez le coryphée de l'impiété." Prophétie trop bien accomplie.

Parlant de lui-même et de ses premiers compères littéraires, Voltaire disait : " Nous étions un groupe de jeunes gens qui ne valions pas grand'chose, passant notre temps à peser des œufs de mouche dans des toiles d'araignée." Nous allons voir que ces jeunes gens qui ne valaient pas grand'chose ne gardèrent pas longtemps cette candeur inoffensive qui leur permettait de s'arrêter à des puérilités.

Voltaire a écrit la *Henriade*, sorte de poème épique, qui est loin d'être un chef-d'œuvre, et la *Pucelle* d'Orléans, autre poème épique, dans lequel, après avoir trempé sa plume dans la fange, il souille l'une des gloires les plus pures de son pays, Jeanne d'Arc. D'ailleurs, cette œuvre a été brûlée dans Paris de la main du bourreau.

Ses *tragédies* ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, sauf *Zaïre*.

Il a en outre l'*Histoire de Charles XII*, le *Siècle de Louis XIV*, ouvrages intéressants et écrits, le dernier surtout, avec une habile perfidie ; des *satires*, des *épîtres*, des *épigrammes*, etc., pleins d'esprit, de malignité et de cynisme.

Il a essayé tous les genres, a réussi quelquefois, mais n'a jamais excellé. Il maniait avec bonheur le mensonge et l'outrage. Lui, le type des *infâmes*, il disait à ceux qui s'étaient fait ses complices pour *écraser* ce qu'il appelait sacrilégement l'*infâme :* " Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose."

Voici les épithètes qu'il jetait à la face de J.-J. Rousseau, qui en avait de semblables à lui renvoyer, assuré que la postérité pourrait reconnaître que l'un et l'autre les méritaient, sans toutefois les proclamer de bon goût : chien de Diogène, singe manqué, charlatan, trompeur, vain, basset hargneux, mutin, etc." Il avait, au service de ses adversaires, un assortiment d'autres gentillesses du même genre.

Sa nièce, Mme Denis, a pu lui dire sans crainte d'être contredite : " Vous êtes le premier homme du monde par l'esprit et le dernier par le cœur."

" Français, dit M. Chantrel, il se réjouit des défaites de la France pour faire sa cour au roi de Prusse ; philosophe, il

flatta tous les vices et rampa bassement devant les puissants..... Tel fut cet écrivain, qui mérita d'être l'ami de Fréderic II de Prusse, d'être admiré de Catherine II de Russie, d'être protégé par Mme de Pompadour, et qui reste le coryphée et le dieu d'une école incapable d'écrire aussi bien que lui, aussi stupide qu'il était spirituel, mais menteuse et impie comme lui."

Sa mort fut sans consolation. Tourmenté par le remords, il s'agitait sur sa couche, souffrant par anticipation les supplices de l'autre vie, en appelant un de ces prêtres qu'il avait tant calomniés. Ses amis, si on peut donner ce nom à ses anciens complices, surent le garder d'assez près pour qu'il n'eût pas ce secours et, s'il est permis de se servir de leur argot, " l'empêcher de faire le plongeon."

ROUSSEAU (J.-J.).—(1712–1778).

Rousseau obtint une célébrité presque égale à celle de Voltaire, il la dut aux charmes de son style et à ses idées paradoxales. Dès ses premiers ouvrages, il se posa en adversaire décidé de la civilisation et du bon sens. Il se tint là toute sa vie.

Dans le *Contrat social*, il expose des théories sur l'égalité, d'où est sortie la Révolution française; dans l'*Emile*, il propose un système impraticable d'éducation, et dans *Héloïse*, il soutient avec une égale force les idées les plus contradictoires.

Mauvais citoyen, mauvais chrétien, mauvais époux, mauvais père, ingrat envers ses bienfaiteurs, Jean-Jacques avait tout ce qu'il fallait pour être digne du dernier mépris. Dans ses *Confessions*, ouvrage d'un impudent cynisme, il étale ses chutes, sans repentir ni honte.

Sa statue est au Panthéon, avec celle de Voltaire et de Marat.

MONTESQUIEU (CHARLES DE SECONDAT, BARON DE).—(1689–1755).

Montesquieu a écrit l'*Esprit des Lois*, ouvrage où se trouvent une multitude d'aperçus justes, mais qui conduit au

sensualisme. Il fait dépendre à peu près exclusivement le vice et la vertu de l'influence du climat. Dans ses *Lettres persanes*, il persiffle toutes les croyances et toutes les religions. Il revint à des idées chrétiennes et sut mourir d'une manière édifiante.

BUFFON (LECLERC, COMTE DE).—(1707–1788).

Buffon entreprit de tracer le tableau général de la nature, dont il était épris. Son œuvre est immense. Il lui a fallu recueillir une prodigieuse quantité d'informations, et l'on ne doit pas s'étonner qu'il n'ait pu les contrôler toutes. Dans l'état où était alors la science, il lui était difficile d'être mieux renseigné. Il a, du reste, voulu *peindre* plutôt qu'enseigner. De là son dédain pour les classifications.

On s'accorde universellement à regarder les écrits de Buffon comme le plus beau modèle de la noblesse et de l'harmonie du style. On reconnaît aussi qu'il décrit avec une admirable fidélité les mœurs et les traits caractéristiques des animaux. Il a, comme nous l'insinuons plus haut, une foule d'opinions hasardées ou erronées.

Dans son *Discours sur le Style*, Buffon dit qu'il ne faut songer à habiller et à colorer ses idées qu'après les avoir coordonnées ; il montre bien que, pour lui, le soin de la forme était l'objet d'un travail particulier. C'est pour cela que son style est si harmonieux ; mais si l'on obtient ainsi l'élégance, on perd la chaleur qui jaillit du premier jet.

On doit regretter qu'un si bon peintre de la nature ait si peu adoré l'Auteur de la nature.

BERNARDIN DE ST-PIERRE.—(1737–1814).

Bernardin de St-Pierre chercha toute sa vie sa vocation, qu'il ne connut pas, ce qui le rendit malheureux. Il essaya de la marine, de la vie ecclésiastique, passa à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, perdit son grade d'officier-ingénieur, se fit professeur de mathématiques, et resta mécontent. Quittant son pays, il alla chercher la joie en Russie et en Pologne ; mais la joie fuyait à son approche. Pourtant il était philan-

thrope, et finit par rencontrer un ami, Jean-Jacques Rousseau, qui avait, comme lui, beaucoup à se plaindre de la société et surtout de lui-même.

Son livre des *Etudes de la Nature*, malgré quelques écarts et des longueurs, mérite d'être cité comme un bon ouvrage, par comparaison avec ce qui se publiait à son époque. Au milieu de tous les mensonges dont pullulaient les autres livres, celui-ci, qui respectait la vérité, était une nouveauté. Il a un autre mérite, celui d'une grande distinction dans le style, qui est presque toujours harmonieux, abondant et tendre.

Ses *Méditations* sont pleines de charmes; malheureusement, il donne souvent ses rêveries pour des lois de la nature.

Paul et Virginie est le roman qui l'a immortalisé. On ne peut dire, pourtant, qu'il soit sans péril, et qu'il respecte la vérité des situations, souvent forcées. L'élégance et la douceur du style ne sauraient racheter complétement ces défauts.

Bernardin de St-Pierre réussissait dans le genre descriptif: " Votre plume, lui a dit Napoléon, est un pinceau."

CHATEAUBRIAND (F. R. DE).—(1768–1848).

Châteaubriand se recommande par l'éclat, le coloris et le grandiose des images, empruntées, la plupart, à cette nature neuve d'Amérique, qu'il a étudiée alors que son imagination pouvait s'impressionner vivement. Son *Génie du Christianisme* est une œuvre qui a fait époque, elle n'a pas fait école. Elle a duré, mais on ne saurait lui prédire qu'elle verra les siècles futurs. L'auteur nous y montre l'Eglise, il est vrai, dans toute sa majestueuse grandeur; mais peut-être aurait-il pu ne pas se borner à faire admirer l'élégance des détails et l'incomparable proportion de l'édifice; il eût été bon de nous faire pénétrer à l'intérieur, et de nous inviter à nous agenouiller pour prier, adorer, demander le pardon, la force, la lumière dont nous avons besoin.

La conclusion de l'ouvrage est évidemment celle-ci: hors

de l'Eglise point de salut pour les arts, pour les sciences, pour les lettres, pour les trônes, pour les sociétés. Cette conclusion est féconde elle-même en conséquences, que les hommes d'Etat ont vite entrevues ; on eût aimé que le grand écrivain eût prouvé aussi que hors de l'Eglise, point de salut pour l'individu. On pourrait croire que l'Eglise est surtout une institution sociale, tandis qu'elle est surtout établie pour sauver les âmes. En les sauvant, elle sauve les sociétés par surcroît.

Disons que la société d'alors n'était peut-être ni digne, ni capable d'entendre toute la vérité, et soyons reconnaissants à Châteaubriand d'en avoir fait luire une si belle portion à ses yeux.

Nous parlerons peu des *Martyrs*, où l'on rencontre des pages de la plus haute poésie à côté de passages faibles. On peut regretter aussi que le *merveilleux chrétien* de l'auteur ressemble trop au merveilleux païen.

Ses romans ne sont pas absolument sans danger pour la jeunesse.

MAISTRE (JOSEPH DE).—(1753-1821).

Le comte Joseph de Maistre, philosophe, écrivain, homme d'état, a su ne mériter aucun reproche ni aucun redressement, bien qu'il eût beaucoup d'ardents adversaires. Comme polémiste, M. de Maistre ne sera pas surpassé. Il serait difficile de porter de plus rudes coups aux matérialistes et aux révolutionnaires. Il a ouvert hardiment le feu contre le gallicanisme, dont il a préparé la ruine. D'une logique impitoyable, il a flétri l'erreur et lui a arraché des cris de désespoir et de rage. La rage s'est brisée contre l'acier de ses arguments, et le désespoir de lui répondre subsiste toujours.

Son style est noble et vigoureux. Il ne paraît pas se préoccuper de l'ornement. Ses idées si claires, si lumineuses, si vraies, n'avaient que faire de se parer d'un éclat d'emprunt. Ce n'est pas à dire qu'il manque de grâce et de charme ; mais cette grâce et ce charme lui sont naturels.

Les principales œuvres sorties de sa plume, et toutes mar-

quées du sceau de son génie, sont les *Considérations sur la Révolution française*, l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, les *Lettres sur l'Inquisition espagnole*, le *Livre du Pape*, les *Soirées de St-Pétersbourg*. Ces titres montrent, à eux seuls, que l'auteur était disposé à lutter corps à corps avec l'erreur. Il était à la hauteur de cette tâche, dans laquelle il n'a pas été arrêté par les clameurs qu'arrachaient à ses ennemis les blessures si vives qu'il leur infligeait.

BONALD (VICOMTE L. A. G. DE).—(1753-1840).

De la même école que J. de Maistre, le vicomte de Bonald a porté moins haut le génie, et son action a été moins remarquée. Il a fait l'honneur de l'Académie française, qui s'était empressée de l'appeler dans son sein. Ses œuvres les plus remarquables sont: les *Législations primitives*, les *Recherches philosophiques*, les *Discours* prononcés à la Chambre contre le divorce.

§ VIII.—Des autres Ecrivains du XVIIIe et du XIXe Siècle.

Préoccupés de mettre en relief les écrivains les plus en renom, nous avons négligé à dessein de parler de plusieurs auteurs qu'il convient de nommer; nous leur consacrerons quelques lignes ici, et nous ferons suivre leurs noms des contemporains les plus connus. On comprend que nous ne tenions pas à porter sur ces derniers un jugement; l'heure n'est pas venue. Beaucoup d'entre eux ont appartenu ou appartiennent à des partis encore en lutte, et il serait périlleux de se prononcer, parce que l'on courrait le risque d'être trop bienveillant ou hostile. C'est par une considération semblable que nous nous sommes décidés à ne faire qu'une sorte de nomenclature des écrivains canadiens; il faut laisser à la grande et impartiale critique le loisir d'étudier leurs œuvres en elles-mêmes, et de se prononcer à froid, sur leur mérite, sans préoccupation de la personne et de la place qu'elle a prise dans l'arène politique ou religieuse.

ROLLIN (CHARLES).—(1661-1741).—Auteur d'une *Histoire ancienne* et d'une *Histoire romaine*, a fait preuve d'érudition, de piété et de bon goût. Malheureusement, il a donné dans les erreurs jansénistes.

ROUSSEAU (J.-B.), Paris, (1670-1741).—A écrit des *Odes* qui se distinguent par leur éclat.

LA MOTTE (A. H. DE), Paris, (1672-1731).—Auteur d'un recueil de *Fables* estimé.

RACINE (LOUIS), Paris, (1692-1763).—Auteur des poèmes de la *Grâce* et de la *Religion*, versificateur d'un grand talent. Les erreurs jansénistes déparent son poème de la *Grâce*.

GRESSET (J.-B. E.), Amiens, (1709-1777).—Auteur de la *Chartreuse*, de *Vert-vert*, du *Méchant ;* poète plein de grâce et d'élégance, mais dont les œuvres ne sont pas toujours exemptes de l'esprit philosophique du XVIII^e^ siècle.

GILBERT (N. J. L.), Lorraine, (1751-1780).—Ses satires : le *Dix-huitième Siècle* et *Mon Apologie*, en font un des meilleurs poètes du XVIII^e^ siècle.

LE FRANC DE POMPIGNAN, Montauban, (1709-1784).—Poète lyrique dont les *Odes* sont pleines de chaleur et d'éclat.

THOMAS (LÉONARD-ANTOINE), Clermont, (1732-1785).—Auteur des *Eloges*, discours écrits avec un certain éclat, mais aussi avec beaucoup de recherche. Voltaire, pour faire ressortir l'obscurité qui parfois naît de l'affectation, dans les ouvrages de Thomas, employait l'expression *galithomas*, au lieu de *galimatias*.

BERQUIN (ARNAUD). — (1749-1791). — Berquin est l'ami des enfants, pour lesquels il a écrit des dialogues, des contes, des scènes en prose et en vers. Son style est d'un grand charme et parfaitement à la portée de ceux pour qui l'auteur écrivait.

FLORIAN (J. P. C. DE), Château de Florian, dans les Cévennes, (1755-1794).—Fabuliste distingué, mais bien inférieur à La Fontaine.

CHÉNIER (ANDRÉ), Constantinople, (1762-1794). — Un des poètes les les plus célèbres du XVIII^e^ siècle. Il a publié des élégies, des idylles, des odes, etc., écrites avec beaucoup de grâce et de pureté, mais trop souvent licencieuses.

BARTHÉLEMY (JEAN-JACQUES, ABBÉ), Cassis (Bouches-du-Rhône). —(1716-1795).—Auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ouvrage d'une grande érudition, mais qui garde la trace des doctrines philosophiques du temps.

MARMONTEL (JEAN-FRANÇOIS).—(1728-1799).—Protégé de Voltaire, a écrit un ouvrage de critique, les *Eléments de Littérature*, et un roman, *Bélisaire*, qui a mérité les censures de l'Eglise. Son style a du charme, à cause d'un certain air de bonhomie.

ST-LAMBERT (C. FRANÇOIS DE), Lorraine, (1717-1803).—Auteur des *Saisons*, poème médiocre, qui renferme quelques beaux passages, mais où se réflète l'esprit irréligieux de l'écrivain.

LA HARPE (G. F. DE).—(1739-1803).—La Harpe fit quelques tragédies peu estimées. Il fut l'ami de Voltaire, et s'enthousiasma pour les nouveaux principes philosophiques. Son *Cours de Littérature* est un ouvrage admirable, et l'un des meilleurs monuments de la critique littéraire. Le livre de l'*Imitation* convertit La Harpe.

LEBRUN (ECOUCHARD), Paris, (1729-1807).—Poète que ses *Odes* ont fait surnommer à tort le *Pindare français*.

DELILLE (JACQUES), Clermont-Ferrand, (1738-1813).—Un de nos plus célèbres poètes descriptifs, auteur des *Jardins*, des *Trois Règnes de la Nature*, de la *Conversation*, etc.

DUCIS (JEAN-FRANÇOIS), Versailles, (1753-1816).—Prosateur et poète dramatique, auteur de poésies diverses et d'un poème sur l'*Amitié*. Ses écrits font estimer son caractère autant que son talent.

MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT), Abbeville, (1782-1816). — A écrit plusieurs élégies touchantes, entre autres le *Poète mourant* et la *Chute des Feuilles*.

COURIER (PAUL-LOUIS).—(1772-1825).—Courier a laissé un recueil de lettres entachées de passion et d'esprit voltairien. Il donnait un soin scrupuleux à la forme, et son style se rapproche de celui des maîtres.

MAURY (JEAN-SIFFREIN, CARDINAL), Comtat Venaissin, (1746-1817).—Orateur célèbre, dont le meilleur ouvrage est un *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*.

LACÉPÈDE (B. G. E., COMTE DE), Agen, (1756–1825).—Célèbre naturaliste; il a continué les œuvres de Buffon.

LE BAILLY (ANTOINE-FRANÇOIS), Caen, (1756–1832).—A publié des fables qui ont de l'élégance et de la bonhomie.

DELAVIGNE (CASIMIR).—(1793-1843).—Delavigne a réussi dans l'élégie et dans le drame; il a fait partie de l'Académie française.

NODIER (CHARLES), Besançon,(1781–1844).—A beaucoup écrit dans tous les genres. Plusieurs de ses contes sont de gracieux chefs-d'œuvre.

OZANAM (A. F.), Milan, (1813–1853).—On remarque parmi ses publications: *Dante et les Philosophes catholiques au XIIIe Siècle*, les *Poètes français*, la *Civilisation au Ve Siècle*. Plein de foi et de charité, Ozanam fut un des fondateurs de la société de St Vincent de Paul et un des membres les plus actifs de l'œuvre de la *Propagation de la Foi*.

ROHRBACHER (RENÉ, ABBÉ), Langatte (Meurthe).—(1789–1856). —On lui doit une *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, en 29 volumes, vaste et savante composition qui lui demanda 30 ans de travail, mais dont le style laisse à désirer; elle est écrite au point de vue des doctrines et des prérogatives du St-Siége. On a aussi de lui les *Motifs qui ont ramené à l'Eglise catholique un grand nombre de protestants*, le *Tableau des principales Conversions* et une *Vie des Saints*.

LACORDAIRE (LE P. J. B. H.), Recey-sur-Ource (Côte-d'Or). —(1802–1861).—Le P. Lacordaire a été un des orateurs les plus brillants du siècle. Outre les *Conférences*, on a de lui une *Vie de St Dominique*, les *Oraisons funèbres de Forbin-Janson*, évêque de Nancy, *d'O'Connell et de Drouot*, son chef-d'œuvre.

VIGNY (ALFRED DE), LOCHES, (1799–1863).—Poète et prosateur distingué, auteur d'*Eloa*, de *Moïse*, de *Cinq-Mars*, etc. Il se montre dans ses écrits incroyant et sceptique.

REBOUL (JEAN).—(1796–1864).—Reboul s'est formé lui-même. Il était boulanger et poète chrétien. La gloire qu'il a acquise au milieu de l'obscurité est la récompense de sa piété, de sa vertu et de son talent.

GERBET (MGR OLYMPE-PHILIPPE), Poligny (Jura).—(1798-1864). —Evêque de Perpignan, un des écrivains les plus exquis du XIXe siècle, auteur du *Dogme générateur de la Piété catholique*, de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, etc.

COUSIN (VICTOR).—(1792-1867).—M. Cousin était un philosophe incrédule ; sans être directement ennemi de l'Eglise, il n'en était pas ami non plus. Plusieurs de ses ouvrages ont été condamnés à Rome. Le principal est le *Traité du Vrai, du Beau et du Bien.*

LAMARTINE (ALPHONSE DE), Mâcon, (1790-1869).—Grand poète lyrique, remarquable par l'harmonie, la richesse, la magnificence du style, auteur des *Méditations*, des *Harmonies poétiques*, etc. Plusieurs de ces ouvrages contiennent bien des erreurs, entre autres : *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, le *Voyage en Orient.*

VILLEMAIN (ABEL-FRANÇOIS).—(1791-1870).—M. Villemain s'est livré à la grande critique littéraire ; il a été orateur distingué, bon historien, excellent critique.

MONTALEMBERT (CHARLES DE).—(1810-1870).—Orateur et historien, Montalembert s'est de bonne heure fait une place distinguée parmi les grands écrivains. Il a laissé l'histoire de *Ste Elisabeth de Hongrie* et les *Moines d'Occident.* Ses luttes pour les idées gallicanes et libérales ont empoisonné ses dernières années.

GUIZOT (F. P. G).—(1787-1873).—Le style de M. Guizot est grave, froid, correct et vigoureux. Il a été grand orateur et historien érudit. Protestant, il a su se préserver d'antipathie à l'égard de l'Eglise. Il avait plutôt des préjugés que de l'hostilité.

THIERS (LOUIS-ADOLPHE).—(1797-1877).—M. Thiers a été orateur, homme d'Etat, historien; son style revêt une certaine bonhomie qui en augmente l'intérêt et le charme. Ses ouvrages ne sont pas sans danger au point de vue social, à cause de l'ignorance de l'auteur touchant les vérités de la foi.

HUGO (VICTOR), Besançon, (1802).—Ses *Odes et Ballades* le classent parmi les génies poétiques du premier ordre. Mais, soit en prose, soit en vers, il a produit beaucoup d'œuvres où les

excentricités littéraires le disputent aux erreurs religieuses et sociales, souvent même aux peintures immorales.

DUPANLOUP (MGR FÉLIX).— (1802). —Mgr Dupanloup s'est placé dès longtemps au premier rang parmi les écrivains de son siècle. Il a surtout servi la grande cause de l'éducation, pour laquelle il a employé son talent, ses veilles et son autorité d'évêque et d'orateur éloquent.

VEUILLOT (LOUIS), Boyne (Gâtinais).—(1813).—Un des premiers écrivains du XIX^e^ siècle ; journaliste incomparable, qui a noblement consacré son admirable talent à la défense de la cause catholique. Rien n'égale la vigueur de son style, si ce n'est la vivacité de sa foi.

PIE (MGR L. F. D. E.), Pontgoin (Eure-et-Loir).—(1815). — Evêque de Poitiers, prélat illustre par la doctrine, par l'éloquence, par le talent d'écrire. Il est incomparable dans l'homélie.

DE SÉGUR (ANATOLE).—(1823).—On a pu dire que chacun des ouvrages du comte Anatole de Ségur est une bonne action. Il a écrit en prose et en vers, et a obtenu les suffrages de l'Académie française.

PERRAUD (MGR ADOLPHE).—(1828).—Mgr Perraud a été professeur à l'Ecole normale supérieure, puis à la Sorbonne ; son éloquence l'a fait appeler à se faire entendre dans les chaires les plus renommées de Paris et de la province. Il est évêque d'Autun.

FREPPEL (MGR N.)—Mgr Freppel, évêque d'Angers, s'est élevé tout d'un coup à de grandes hauteurs par son éloquence persuasive. Il écrit avec élégance, élévation et vigueur, et ses discours sont des actes.

CHAPITRE IV.

DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE.

La littérature, en Canada, a sérieusement pris son essor. Depuis quarante ans, un grand nombre d'ouvrages ont été publiés dans notre pays, sur les diverses branches des connaissances humaines. Les uns sont des traductions, des

compilations ou des reproductions ; les autres sont originaux. Tous prouvent la vitalité intellectuelle de la nation, sa volonté de conserver ses institutions et l'usage de sa langue. Ils disent, de plus, que l'érudition est loin d'être étrangère aux hommes d'études et aux gens de lettres qui ont été formés dans les écoles du pays. S'il est vrai que le critique doive se montrer indulgent, il ne l'est pas moins que la critique a presque complétement fait défaut ; elle n'a donc pu prévenir les fautes qu'elle aurait à relever aujourd'hui. Toutefois, sa bienveillance nécessaire empêche que l'on puisse se faire une idée du mérite absolu des œuvres sur lesquelles elle se prononce. Quelques-unes de ces œuvres se recommandent plus par le fond que par la forme ; il convient donc d'attendre avant de reproduire, dans un *cours de style*, les jugements portés par nos Aristarques. Quand ils auront plus de liberté pour signaler les défauts des ouvrages, leurs éloges auront une plus grande portée.

Nous donnons une liste, nécessairement incomplète, des auteurs canadiens les plus connus.

BAILLARGEON (MGR C. F.).—Né à l'Ile aux Grues en 1798. A publié des *Commentaires sur le Nouveau Testament* et un *Recueil d'Ordonnances synodales et épiscopales du diocèse de Québec.*

BAILLARGÉ (C. P. F.).—Né aux Cèdres. A écrit deux traités de mathématiques : 1° *Traité de Géométrie et de Trigonométrie rectiligne et sphérique, etc.* 2° *Nouveau Système de toiser tous les Corps, etc. par une seule et même Règle.*

BEAUDRY (L'ABBÉ H.).—Né à Québec en 1822, il mourut à St-Rémi en 1876. A publié le *Conseiller du Peuple*, les *Jeunes Converties*, etc.

BEAUDRY (J. U.).—Est l'auteur du *Code des Curés, Marguilliers et Paroissiens.*

BÉDARD (T. P.).—Né à Québec. Son principal ouvrage est intitulé *Histoire de Cinquante Ans* (1791-1841).

BIBAUD (MICHEL).—Né à la Côte des Neiges en 1782. A écrit le premier volume de poésie publié en Canada, sous le titre d'*Epîtres et Satires.* Il est aussi le premier en date parmi les historiens de son pays.

CASGRAIN (L'ABBÉ H. R.).—Né à la Rivière-Ouelle en 1831. A publié l'*Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation*, une *Vie des Saints*, les *Légendes canadiennes*, etc.

CHANDONNET (L'ABBÉ T. A.).—Né à St-Pierre les B. en 1834. Auteur de *Notre-Dame des Canadiens* et *les Canadiens aux Etats-Unis*, d'une *Biographie de M. Jos. Aubry*, etc.

CHAUVEAU (P. J. O.).—Né à Québec en 1820. A composé le roman *Charles Guérin*, la relation du *Voyage de S. A. R. le Prince de Galles en Amérique*, et quelques pièces de vers.

CRÉMAZIE (OCTAVE).—Né à Québec en 1830. Poète distingué. On a de lui plusieurs pièces de vers.

CREVIER (JOSEPH-ALEXANDRE).—Né au Cap de la Magdeleine en 1824. Savant naturaliste. A écrit les *Etudes sur la Mort apparente et la Mort réelle*, *Etudes sur les Zoophytes infusoires du Canada*, etc.

DARVEAU (MICHEL).—Ses ouvrages sont : *Nos hommes de Lettres*, *les Flagellations*, *Histoire de la Tribune*.

DAVID (L. O.).—Né au Sault au Récollet. A publié un ouvrage intitulé *Biographies et Portraits*.

DE BELLEFEUILLE (E. LEF.).—Né à St-Eustache. A écrit *le Canada et les Zouaves pontificaux*.

DE BOUCHERVILLE (C. B.).—Né à Boucherville. Son œuvre capitale est un roman intitulé *Une de perdue, deux de trouvées*.

DE GASPÉ (PHILIPPE-AUBERT).—Né à Québec en 1781. Auteur des *Mémoires*, des *Anciens Canadiens* et de l'*Influence d'un Livre*.

DE MONTIGNY (T.).—Né à St-Jérôme. On lui doit une *Histoire du Droit canadien*.

DÉSAUTELS (MGR JOSEPH).—Né à Chambly en 1814. A écrit *le Manuel des Curés* pour le bon gouvernement temporel des paroisses et des fabriques dans le Bas-Canada.

DES RIVIÈRES BEAUBIEN (H.).—A publié un recueil intitulé *Traité sur les Lois civiles du Bas-Canada*.

DOUTRE (GONZALVE).—Né à Montréal en 1842. Auteur des *Lois de la Procédure civile*, d'une *Histoire du Droit canadien*, etc.

DRAPEAU (STANISLAS).—A écrit plusieurs opuscules sur la colonisation. Ses œuvres capitales sont : *Etudes sur le Développement de la Colonisation du Bas-Canada depuis dix*

ans (1857-1867), et *Etudes historiques et statistiques sur les Institutions charitables, de Bienfaisance et d'Education du Canada.*

FARIBEAULT (G. B.).—Né à Québec en 1789, il mourut en 1866. Comme à Jacques Viger, nous devons à cet écrivain de précieux *Mémoires sur le Canada.*

FAUCHER DE ST-MAURICE (N. H. E.).—A écrit *De Québec à Mexico, A la Brunante* et *De Tribord à Babord.*

FERLAND (L'ABBÉ J. B. A.).—Naquit à Montréal en 1805 et mourut en 1864. Il est l'auteur d'une *Notice biographique sur Mgr Joseph-Octave Plessis*, 1er archevêque de Québec, et d'un *Cours d'Histoire du Canada* très-estimé.

FISET (L. J. C.).—Né à Québec en 1827. A composé plusieurs belles pièces de poésie.

FRÉCHETTE (LOUIS-HONORÉ).—Né à Lévis en 1834. A écrit un drame intitulé *Félix Poutré* et deux recueils de poésie, qu'il a publiés sous les titres de *Mes Loisirs* et *Pêle-Mêle.*

GARNEAU (F.-X.).—Naquit à Québec en 1809. A publié une *Histoire du Canada* et la *Relation d'un Voyage en Angleterre et en France.*

GÉRIN-LAJOIE (A.).—Né à Yamachiche en 1825. Il est l'auteur du roman *Jean Rivard* et des *Eléments du Droit public et constitutionnel.*

GINGRAS (L'ABBÉ LÉON).—Né à Québec en 1808. A publié un *Voyage en Egypte, en Arabie, en Terre-Sainte, en Turquie et en Grèce.*

LANGEVIN (MGR JEAN).—Né à Québec en 1821. On lui doit un bon *Cours de Pédagogie.*

LAREAU (EDMOND).—Né à St-Grégoire (Iberville) en 1848. A fait paraître une *Histoire de la Littérature canadienne.*

LARUE (HUBERT).—Né à l'Ile d'Orléans. La plupart de ses travaux littéraires ont été réunis en un volume sous le titre de *Mélanges historiques, littéraires et d'Economie politique.* Il a fait paraître une *Histoire populaire du Canada.*

LAVERDIÈRE (L'ABBÉ CHARLES-HONORÉ). — Né au Château-Richer en 1846. Ses ouvrages sont: les *Relations des Jésuites*, les *Œuvres de Champlain*, l'*Histoire du Canada* à l'usage des maisons d'éducation, et plusieurs livres de chant

LEMAY (LÉON-PAMPHILE).—Il est né à Lotbinière en 1837. C'est le poète le plus fécond qu'ait produit le Canada jusqu'à ce jour. Il est l'auteur des *Essais poétiques*, des *Vengeances* et de *Deux Poèmes couronnés*, par l'Université-Laval: *la Découverte du Canada* et l'*Hymne national* pour la fête des Canadiens-Français.

LEMOINE (J. M.).—Naquit à Québec en 1825. Ses principaux ouvrages sont : l'*Ornithologie du Canada*, les *Pêcheries du Canada* et l'*Album canadien : Histoire, Archéologie, Ornithologie.*

LORANGER (T. J. J.).—Né à Yamachiche en 1824. A publié un ouvrage intitulé *Commentaires sur le Code civil du Bas-Canada.*

MEILLEUR (J.-BTE).—Est né à St-Laurent en 1796. Auteur du *Mémorial de l'Education.*

PAGNUELO (S.).—Né à Laprairie. A écrit un ouvrage approuvé par Pie IX et les évêques du Pays, intitulé *Etudes historiques et légales sur la Liberté religieuse en Canada.*

PARENT (ETIENNE).—Naquit à Beauport en 1801. Rédacteur du *Canadien*, le plus ancien journal français de la Province, Notre meilleur publiciste jusqu'en 1850.

PERREAULT (FRS-JOSEPH).—Outre ses ouvrages sur l'agriculture, l'éducation et le droit, nous lui devons une *Histoire du Canada* qui s'arrête en 1835.

PROVENCHER (L'ABBÉ L.).—Né à Bécancour en 1820. Ses principaux ouvrages sont : *la Flore canadienne*, le *Traité élémentaire de Botanique*, *le Verger*, *le Potager et le Parterre dans la province de Québec*, le *Naturaliste canadien.*

PRUD'HOMME (EUSTACHE).—Né à N.-D. de Grâce. Son œuvre capitale est un poème intitulé *les Martyrs de la Foi en Canada.*

RAYMOND (MGR J. S.).—Né à St-Hyacinthe en 1810. Ses écrits sont : *Discussion sur la Civilisation ancienne et la Civilisation moderne* et *Etudes sur le Moyen Age.*

ROUTHIER (BASILE).—Né à Kamouraska. Outre plusieurs bonnes pièces de poésie, il a fait paraître un ouvrage intitulé *Causeries du Dimanche.*

SULTE (BENJAMIN).—Né en 1841. A écrit *les Laurentiennes* et une *Histoire des Trois-Rivières*, sa ville natale.

SUZOR (L. T.).—(1834-1866).—Ses principaux ouvrages sont : le *Code militaire* et un *Traité d'Art et d'Histoire militaires.*

TACHÉ (MGR ALEXANDRE).—Né à la Riv. du Loup (Témisc.) en 1823. Auteur de *Vingt Années de Mission dans le Nord-Ouest de l'Amérique* et *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique.*

TACHÉ (J. C.).—Né à Kamouraska en 1821. Il a composé *Trois Légendes de mon Pays* et *Forestiers et Voyageurs.*

TANGUAY (L'ABBÉ CYPRIEN).—Né à Québec en 1819. On lui doit le *Répertoire général du Clergé canadien* et le *Dictionnaire généalogique des Familles canadiennes.*

TASSÉ (JOSEPH).—Né à Rigaud. Ses publications sont intitulées *les Canadiens de l'Ouest*, le *Chemin du Pacifique* et *la Vallée de l'Outaouais.*

TURCOTTE (LOUIS P.).—Né à l'Ile d'Orléans. Il a publié *le Canada sous l'Union* et *une Histoire de l'Ile d'Orléans.*

VILLENEUVE (L'ABBÉ ALPHONSE).—Né à Laprairie en 1842. Il a écrit *Nos Forces et nos Faiblesses à l'égard de la Vérité*, etc.

Les auteurs suivants se sont aussi distingués par leurs ouvrages ; quoiqu'ils n'aient pas écrit dans notre langue, nous croyons devoir également les mentionner.

CLARK BAGG (STANLEY).—Né à Montréal en 1820. A fait paraître *Canadian Archeology, the gold Digger's Manual*, etc.

DAWSON (JOHN-WILLIAM).—On doit à cet auteur *Handbook of Geography and Natural History of Nova Scotia, Acadian Geology, Studies of the Cosmogony and Natural History of the Hebrew Scriptures, the Story of the Earth and Man.*

LOGAN (WILLIAM-EDMUND).—Il est né à Montréal en 1798. Les principaux ouvrages de ce savant géologue sont : *Reports of the Canadian Survey, Geology of Canada* (933 p. in-8°), *Canadian organic Remains.*

MAIR (CHARLES).—Est né à Lanark (P.O.). Ses principaux poèmes sont : *Dream Land, the Wind's Tale, August, the Pines.*

RYAN (CARROLL).—Naquit à Toronto en 1840. On a de ce poète *the Songs of a Wanderer, Oscar and other Poems.*

SANGSTER (CHARLES).—Naquit à Kingston en 1822. Ce poète distingué a fait paraître *the St-Lawrence and the Saguenay, the Plains of Abraham, the Death of Wolfe, the Happy Harvesters.*

TROISIÈME PARTIE.

PHRASÉOLOGIE ET LEXICOLOGIE.

Les exercices de Phraséologie et de Lexicologie que nous donnons ici sont mis en rapport avec les notions de style et de raisonnement.

Section I.

PHRASÉOLOGIE ET LEXICOLOGIE,

EN RAPPORT AVEC LES NOTIONS DE STYLE.

Leçon 1.—De la Correction (1).

Les phrases suivantes sont amphibologiques (2).

Les parties mal construites sont en italique ; l'élève corrigera.

1. Les maîtres qui grondent toujours ceux qui les servent *avec emportement* sont les plus mal servis.—2. Dieu a renversé plus d'une fois les princes qui ont méprisé la vertu *du trône*. —3. La première action de l'homme fut de se révolter contre son Créateur et d'employer tous les avantages qu'il en avait reçus *pour l'offenser*.—4. J'ai envoyé les lettres que vous avez écrites *à la poste*.—5. Croyez-vous pouvoir ramener ces esprits égarés *par la douceur* ?—6. Croyez-vous pouvoir ramener ces esprits égarés *par la douceur, à l'obéissance*?—7. Les voyageurs écrivent tout ce qu'ils voient *sur leurs albums*.—8. J'ai trouvé plusieurs pages *dans vos manuscrits* qui sont illisibles.—9. On voit une infinité de gens qui commettent de grandes fautes *avec beaucoup d'esprit*.—10. La sagesse de Turenne entretenait cette union *entre les soldats et leur chef*, qui rend une armée invincible.—11. Montesquieu comparait ses domestiques à une horloge : Il faut, disait-il, les remonter pour qu'ils aillent *de temps en temps*. —12. J'ai envoyé le livre que vous avez acheté *à votre ami*. —13. Un roi s'ennuyait

(1) Voir 1ère Partie, Nos 10-16.
(2) Amphibologiques ou à double sens.

sur son trône ; on lui conseilla *perdant quelque temps* de porter la chemise d'un homme heureux.—14. Je vous envoie une petite chienne *par ma servante* qui a les oreilles coupées.—15. Je vous envoie une petite chienne qui a les oreilles coupées *par ma servante*.—16. Une chaleur brûlante dévore ceux qui sont attaqués de la peste *intérieurement*.—17. L'Evangile inspire *une piété sincère et non suspecte* aux personnes qui veulent être véritablement à Dieu.—18. Le loup emporta le petit agneau et le mangea *au fond des forêts*.—19.—Il faut contracter l'habitude de travailler *dès la jeunesse*.—20. J'ai acheté des bonbons et des joujoux pour mes enfants *qui sont dans la poche de mon habit*.—21. J'ai fait un voyage *dans toute la N.-Ecosse qui m'a plu beaucoup*.—22. Je vous prouverai que vous avez tort, *si vous voulez*.—23. On trouve beaucoup de faits dans nos chroniques *qui sont hors de toute vraisemblance*.—24. Il y a un acte dans cette tragédie *qui nous a fait verser bien des larmes*.—25. On demandait à un philosophe l'âge du monde : il traça un serpent sur le sable *qui se mordait la queue*.—26. Il y a une foule d'usages dans certaines provinces *qui sont ridicules*.—27. La tête de l'homme sans caractère est comme la girouette placée au haut d'une maison *qui tourne au premier vent*.—28. Pour intéresser les enfants, il faut leur raconter quelque trait remarquable sur les principaux animaux *qui pique leur curiosité*.

Rendre correctes les phrases suivantes, en donnant une fonction au nom qui n'en a pas.

1. Cook, qui fut un célèbre navigateur, après sa mort, la société royale de Londres fit frapper une médaille en son honneur.—2. Un jeune mouton, qui n'avait jamais rien vu, étant à une extrémité du parc, le loup l'aborda et le trompa par ses paroles hypocrites.—3. Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler ses amis, Esope, son esclave, reçut l'ordre d'acheter ce qu'il y avait de meilleur.—4. Mina, fille unique de parents bienfaisants, les souffrances des oiseaux excitèrent sa compassion.—5. Le cheval, qui est notre plus noble conquête, parce qu'il est fort, fier et courageux, on l'estime avec raison à cause des grands services qu'il nous rend.—6. Les vœux que je fais pour vous, leur sincérité les rend dignes de vous être offerts.

Rendre les pensées suivantes sans employer, dans une même proposition, plus de deux fois la préposition soulignée.

1. Défiez-vous *des* belles paroles *des* gens qui se vantent *d'*être vertueux.—2. On nous a parlé *de* l'origine *de* l'usage *des* cannibales *de* danser autour *de* leur victime.—3. On nous

a instruits *de* l'arrivée *d'*un renfort *de* 6,000 soldats *de* toutes armes.—4. Plus *de* la moitié *du* palais *de* l'Archevêque *de* Lyon était occupée par les pestiférés.—5. Mme de Sévigné nous a parlé *du* commencement et *de* la durée *de* l'incendie *des* deux étages supérieurs *de* la maison *de* M. *de* Guttaut. —6. J'ai lu l'histoire *du* peuple *de* Dieu *de* Berruyer *de* la compagnie *de* Jésus.

Inventer une proposition circonstancielle en rapport avec la principale donnée.

1. Quand... on servit le dîner.—2. Aussitôt que... les oiseaux commencent leurs nids.—3. Dès que... les oiseaux nocturnes sortent de leur retraite.—4. Lorsque... le soldat veille pour protéger notre repos.—5. Quand .. la Judée était une province romaine.—6. Avant que... le berger est déjà dans les champs.—7. Dès que le jeune mouton... le loup le dévore.—8. On se couche l'âme contente quand...

Leçon II.—De la Correction (*suite*).

On donne la circonstancielle, inventer la principale.

1. Pendant que Jésus dormait...—2. Lorsque Jésus expira... —3. Aussitôt que l'ange du dernier jour aura sonné de la trompette...—4. Lorsque Auguste César eut donné la paix au monde...—5. Quand le clairon sonne la charge...—6. Tant que je vivrai...—7. Jusqu'à ce que les âmes des justes aient expié leurs péchés...—8. Quand j'ai achevé ma lecture... —9. Depuis que vous vous adonnez à la boisson...—10. Quand l'enfant prodigue eut épuisé ses ressources...

Transformer en simple complément la proposition circonstancielle.

1. Tant que je vivrai je serai fidèle à ma religion.—2. Après qu'il eut triomphé de sa répugnance pour le travail, mon frère trouva du plaisir dans l'étude.—3. Dès que le printemps commence, les oiseaux construisent leurs nids.—4. Quand l'heure fut venue, il ne se trouva point au lieu fixé.—5. Après qu'il eut rebuté la tanche, il trouva un goujon.—6. Pythagore vint en Italie lorsque Tarquin régnait.—7. Après qu'ils eurent prononcé ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu. —8. Après qu'on eut marché péniblement, on arriva sous les murs de Québec.—9. Aussitôt qu'un danger est évité, il en survient vingt autres.—10. On attaqua la redoute, quand le pont fut forcé.—11. Lorsque quelques moments se furent écoulés, le soldat blessé se leva sur son séant.—12. Dès que les disciples virent Jésus ressuscité, ils furent remplis de joie.

Inventer la complétive marquant le motif.

1. Tous les hommes doivent aimer Dieu, parce qu'...—2. Les parents de Georges se réjouissent, parce qu'...—3. Je vous aimerais lors même que...—4. Mon frère est laborieux, puisqu'...—5. Les oiseaux sont matineux, puisque...—6. Dieu est appelé l'Eternel, parce qu'...—7. L'homme est l'image de Dieu, puisque...—8. Espérez, parce que...—9. Dieu est patient, parce que...—10. Je ne regrette pas la vie, quoique... 11. Je vous admire, bien que...

Détruire la complétive indirecte, en faisant usage du moyen indiqué à la fin de la phrase.

1. Parce que la neige couvre la campagne, les oiseaux n'ont rien à manger (employer *c'est pourquoi*).—2. Mais puisque tu es seule, tu ne peux nourrir tous les oiseaux (n'employer que l'adjectif *seule*).—3. Parce qu'il s'ennuyait en son réduit obscur, le rat mit la tête à la fenêtre (*s'ennuyant*).—4. Vous échouerez, quoique, pour réussir, vous ayez du talent (*malgré*).—5. Ce fut parce qu'il était avare, que Judas trahit son maître (*par avarice*).—6. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible (ôter *parce que* et intervertir l'ordre des propositions).—7. Un homme avait ordonné de mettre sur sa croix funéraire : Parce que je fus pécheur, priez pour moi. (supprimer la conjonction). — 8. Quelque terrible que soit une condamnation au dernier supplice, elle n'est rien comparée à la sentence du Juge suprême (employer *et cependant*).—9. C'est parce que je suis pauvre et infirme que mes amis m'ont abandonné et ont fui loin de moi (*...c'est pourquoi*).—10. Quoique je doive mourir par un arrêt signé de votre main, ne croyez pas que je meure votre ennemi (*...cependant*).—11. On redoute la mort, quoiqu'elle ne soit qu'un passage à une vie meilleure (*...et cependant*).—12. (La précédente en changeant l'ordre des propositions).

Faire disparaître les barbarismes et les solécismes dans les expressions suivantes :

1. S'en faire *accrère*.—2. Aller *allieurs*.— 3. Le *directory*.—4. Mon habit est *loose*.—5. Un *ondain* de foin.—6. C'est un cheval qui *lambre*.—7. Des *alimaux*.—8. *Faire application*.—9. Il est *après* faire cela.—10. *Des* beaux *âbres*.—11. Une *arêche* de poisson.—12. *Espérez* un *petit peu*.—13. Une *barroom*, se tenir à la *barre*.—14. Une *avant-couverture*.—15. Le temps *des avents*.—16. De la belle *aoène*.—17. Une *balancine*.—18. *Ballier* une salle.—19. *Quart de fleur*.—20. Il y en a *c'est effrayant*.—21. Ils sont *beaucoup*.—22. Elle a cru *de bien*

faire.—23. Je reviendrai *bientôt.*—24. Acheter un *ticket.*—25. Aller *d'un bord et de l'autre.*—26. Des *hydrants.*—27. Acheter trois verges de *bouragan.*—28. Une *shop.*—29. La *savonnette.*—30, Tuer des *coquerelles.*—31. Prendre quelqu'un à *brasse-corps.*—32. *Ane berouette.*—33. Il *brumasse.*—34. Son *butin* est *paré.*—35. Apportez la *cañére.*—36. *Une paire de caneçons.*—37. Du *shirting.*—38. Le temps *des canitudes.*—39. Acheter un *ganif.*—40. Il est *capable* de porter cette caisse.

Leçon III.—De la Correction (*suite*).

Au moyen d'un adjectif ou d'une autre tournure, faire disparaître la dépendante.

1. Un loup, qui souffrait de la faim, s'approcha de l'enceinte. —2. Un lion, qui rugissait, s'avançait vers nous —3. La tempête qui mugit glace d'effroi celui qui est sur la mer.—4. La lune, qui paraît rouge comme du sang, semble reculer d'horreur.—5. Dieu, qui nous a créés, veut nous sauver tous.—6. J'aime la rose dont les feuilles répandent une suave odeur. —7. J'aime le jeune enfant dont la parole est candide et le regard pur.—8. Le sapin, qui est majestueux, et dont la forme est pyramidale, ressemble à un grand rocher qui est debout sur les montagnes.

Changer la complétive directe en principale et la placer en tout ou en partie au début de la phrase.

1. Marie dit, dans son cantique sublime, que toutes les nations l'appelleront bienheureuse.— 2. Les Babyloniens disaient qu'il fallait anéantir Jérusalem.—3. Auguste mourant demandait à ses amis s'il n'avait pas bien joué son rôle.—4. Tu oses dire que la vertu n'est rien ; mais c'est folie ! c'est extravagance !—5. Elle disait qu'il lui serait facile d'élever des poulets autour de sa maison.—6. Ces enfants disaient que cela était à eux, et que c'était là leur place au soleil.—7. Je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez un jour général.—8. Jésus a dit que ceux qui sont doux sont heureux, parce qu'ils possèderont la terre.

Rendre la même idée sans employer le participe présent.

1. Des saules desséchés, dans cette prairie, vieillissant consumés sans espoir de secours, virent le jeune ondin s'égarant dans son cours.—2. Mon voyage étant dépeint vous sera d'un plaisir extrême.—3. En vous éveillant, élevez votre cœur vers Dieu.—4. Ayant appris par les papiers publics que la société royale de Londres veut faire frapper une médaille

en l'honneur de l'immortel Cook, je viens, etc.—5. Le rat, s'ennuyant dans son réduit, mit la tête à la fenêtre...—6. On ne va pas loin en marchant précipitamment.—7. C'est en étudiant que l'on devient savant.—8. En réfléchissant l'on devient sage.

Rendre la même pensée sans employer le pronom on.

1. On n'est jamais appauvri par l'aumône.—2. On tirera du côté où vous allez.—3. On apporte à manger, on sert un fort bon déjeuner.—4. On voyait dans nos cours une clarté horrible.—5. Voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan.—6. Que ne fait-on pas pour sauver ses enfants ?—7. On était très-alarmé au logis.

Faire disparaître les barbarismes et les solécismes dans les expressions suivantes :

1. De l'huile de *castor*.—2. De la *castonade*.—3. Je reviendrai *pour le sûr*.—4. Mettez ce livre sur *le camp*.— 5. Avoir *embelle*.—6. *Tuer* la chandelle.—7. Remettre le *change*.—8. Une livre de graines de *chambre*.—9. Des *chardrons*.—10. Le ramage du *chadronet*. —11. Un *foreman d'imprimerie*, *un foreman* d'atelier ou de chantier. — 12. Une *chunée* de briques.—13. Des gants de *kid*.—14. Cette année *ici*.—15. Je suis *clair*.—16. Tu as laissé la clef *après* la porte.—17. *Clerc-notaire*, *clerc-médecin*. — 18. Une planche mal *colouée*.—19. Payer *cash*.—20. *Collecter* des comptes.—21. Va *qu'ri* des *écopeaux*.—22. *Cordon* de bois.—23. C'est un *cordognier*.—24. Ils *coudent*, je *couserai*.—25. Attacher avec une *strap*.—26. Il lui faut une *strap* de *casque*.—27. Coûte *qui* coûte.—28. Le *couvert* de la chaudière.—29. Une *couverte* de lit, un *couvert* de livre.—30. Un œuf *couvé*.—31. *Crainte* d'être surpris.—32. Des *crakers*.—33. Prenez votre *crémone*.—34. Une *créature*.—35. Casser son *cryon*.—36. Pâtisserie *croustillante*. — 37. Des *croquecignoles*. — 38. Des pommes *crutes*.—39. La maison *à* mon oncle.—40. Le *charretier* (conducteur d'un ca osse) m'a *chargé* tant.

Leçon IV.—De la Correction (*suite*).

Employer l'abstrait au lieu du concret.

1. *N'espérez* plus les choses éloignées dans l'avenir.—2. Ne croyez pas qu'on cesse sitôt de se *souvenir* d'un tel homme.—3. Une telle mémoire est destinée à *ne pas mourir*.—4. Tout le peuple était *troublé* et *inquiet*.—5. Je trouvai tout très-*tranquille*.—6. Parce que vous êtes *modeste*, vous refusez les compliments.—7. Je vous *respecte* infiniment.—8. Être *pauvre*

n'est pas être *vicieux*.—9. Que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis des hommes *modérés* et *vertueux* ?—10. Vos descendants expieront peut-être votre ingratitude *criminelle*.—11. Je me perdais dans un bois *obscur* et touffu.

Désigner l'occasion, la circonstance dans laquelle se produit l'effet indiqué.

1. Le courage se connaît...—2. L'ami se révèle quand on est dans...—3. La bonté du cœur se montre...—4. La Providence se montre surtout...—5. Les illusions se dissipent...—6. Les hommes se fuient ...—7. Les enfants se réjouissent...—8. Le jeune homme se pervertit bientôt...—9. Les hirondelles fuient...—10. La vertu s'épure...

Remplacer le mot en italique par un autre qui rende plus exactement ou plus dignement l'idée.

1. J'ai accompagné au champ du repos le *cadavre* de votre fille.—2. L'abeille *broute* les fleurs.—3. L'abbé dit à son élève : Mon *pauvre* enfant n'y touchez pas.—4. Ma voix *baisse* peu à peu.—5. La poussière qui m'attend est *mouillée* de mes pleurs.—6. Recevez mon adieu solennel, ô mes *compatriotes*, déjà la nuit *vient à* mes regards.—7. Encore un peu de *durée* et votre âme épuisée laissera son *corps* à la terre.—8. Les fleurs sont maintenant *développées*.—9. Notre jeune compagne a *sorti* ses regards de dessus la terre pour les *porter* au ciel.—10. Palmiers qui la *cachiez* sous votre ombre silencieuse, *terrains* aimés qu'elle parcourait le matin, vous ne serez plus *flattés* par son regard.—11. La croix reçoit notre dernier *souffle*, et vient ensuite surmonter notre *bière*.—12. Un jour les *défunts lèveront* la terre qui les couvre.

Employer le synonyme appelé par le sens.

1. *Envieux, jaloux*. Notre Dieu est un Dieu... il veut posséder tout notre cœur. Les... s'attristent du bien du prochain.—2. *Enterrer, inhumer*. L'avare...son or. L'église commande d'... avec respect les corps de ses enfants.—3. *Intrépide, courageux*. Le suicide peut bien être... mais il n'est pas... Au moment du combat, le Français est non-seulement... mais...—4. *Isolé, solitaire*. Je me plais dans les bois... Je ne suis d'aucune compagnie, je suis un soldat...—5. *Ancêtres, aïeux*. Mes... étaient à la cour de Louis XVIII, et j'ai découvert dernièrement qu'un de mes... commandait un régiment en Italie, sous le règne de Louis XII.—6. *Arriver, parvenir*. Mon navire, sans avoir rencontré d'obstacles,....au port. Il est difficile de... aux honneurs.—7. *Banquet, festin, repas*.

Ne passez pas votre vie dans les... et que toujours vos... soient frugals. Tous ceux qui assistaient au .. portèrent un toast au Gouverneur. — 8. *Bataille, combat.* Une... se compose d'une multitude de...—9. *Bois, forêts.* Les... de Boulogne et de Vincennes seraient considérés en Amérique comme des bosquets, et les... de Bretagne comme des...—10. *Captif, prisonnier.* Il n'y a plus aujourd'hui de... que chez les barbares qui n'échangent jamais les... de guerre. —11. *Convier, inviter.* Le squelette nous... à la méditation. Le beau temps et la bonne compagnie nous... à la promenade. —12. *Crime, délit, forfait.* Le méchant commet des... le contrebandier des... les incendiaires des...

Faire disparaître les barbarismes et les solécismes dans les expressions suivantes :

1. Se *démancher* le bras.—2. Un *demiard.*—3. *Dessoure* la table.—4. Deux *par* deux.—5. *Pleumer un* dinde.—6. *Ainsi donc* vous en convenez.—7. Les temps sont *slack.*—8. Il a une pension sa vie *durante.*—9. Ses *constituants.*—10. *Embarquer* en voiture, *débarquer* de voiture.—11. Il a *défoncé* la porte. —12. Il est *ennuyant, bâdrant.*—13. Tourner à l'*endrète.*— 14. Une *job* importante.—15. Une *grocerie,* un *grocer.*— 16. Du *discompte.*—17. *Une belle* été, *une belle* hiver.—18. Je *sus* malade, *chut icite depus* midi.—19. *Demander* excuse.— 20. J'ai *très*-faim, j'ai *très*-soif.—21. Cela ne *fait* pas, cet habit ne *fait* pas *bin.*—22. Ce sont des *fanferluches.*—23. Une robe à *farbanas.*—24. Aller chez le *ferblanquier.*—25. La porte est *barrée.*—26. Avoir *les fièvres.*—27. Du fil *d'alton.*— 28. Le coin du *fouiller.*—29. Prendre *la fraîche.*—30. De la *forçure.*—31. Il fait *frète à* matin.—32. Il est grand comme un *giant.*—33. *Il n'a qu'à geler.*—34. Le *gigier* d'une volaille. —35. Entendre sonner *les clas.*—36. Un *gouleron.*—37. Un *dalot.*—38. *Amasser* des *grozèles.* — 39. Un *tourne-clef.*— 40. Il est *smart.*

Leçon V.—De la Correction (*suite*).

Dire l'épithète, l'adjectif qui convient à l'homme à qui il manque, ou qui n'a pas,

1. Le nécessaire. — 2. De générosité. — 3. L'expérience. —4. De courage.—5. La sagesse.—6. La fidélité.—7. La sincérité.—8. La liberté.—9. La foi.—10. La douceur.— 11. L'humilité.—12. De zèle.—13. De noblesse.—14. De père ni de mère.—15. D'activité.—16. D'éducation.—17. De sobriété.—18. De prudence.

Aller de l'idée à l'adjectif qui peut l'exprimer.

1. Qui ne doit pas mourir.—2. Qui a beaucoup de renommée.—3. Qui est tempérant dans le boire et le manger. —4. Qui souffre de la faim.—5. Qui assiste les malheureux. —6. Qui répand une bonne odeur.—7. Qui est très-agréable au goût.—8. Qui brûle vivement.—9. Qui n'est pas transparent.—10. Qui est d'un grand prix.—11. Qui est très-ancien. —12. Qui donne beaucoup et avec plaisir.—13. Qui se précipite.—14. Qui n'est pas attentif.—15. Qui a 60 ans.—16. Qui a 70 ans.—17. Qui a 80 ans —18. Qui a 90 ans.—19. Qui a 100 ans.

Aller de l'espèce au genre. Ex. : Arbre,—*plante.*

1. Maréchal.—2. Roi.—3. Madrigal.—4. Berceau.—5. Nid. —6. Colombe.—7. Marquis.—8. Sergent.—9. Abbé.—10. Châtaigne. — 11. Magellan. — 12. Calomnie. — 13. Langue. — 14. Royaume.—15. Cœur.—16. Rose.—17. Mouche.—18. Chat. — 19. Fenêtre. — 20. Lunette. — 21. Frère.—22. Herbe.— 23. Ormeau.—24. Berger.

Aller du genre à une des espèces qu'il embrasse.

1. Récit.—2. Mot.—3. Repos.—4. Sentiment.—5. Arbre.— 6. Arme.—7. Enveloppe. — 8. Offrande. — 9. Monument.— 10. Mets.—11. Fleur.—12. Gouvernement.—13. Champ.— 14. Chant.—15. Instrument.—16. Bête fauve.—17. Mammifère.—18. Organe.—19. Oiseau.—20. Art. — 21. Plaine. — 22. Rocher.—23. Souffrance.—24. Sens.

Aller du nom de l'espèce à celui d'un individu qui lui ait appartenu ou qui lui appartienne.

1. Roi.—2. Navigateur.—3. Fabuliste.—4. Montagne.— 5. Prophète. — 6. Apôtre.—7. Puissance.—8. Patriarche.— 9. Port de mer —10. Enfant.—11. Vaisseau.—12. Ville.— 13. Rivière.—14. Maréchal.—15. Esclave.—16. Evêque.— 17. Prêtre.—18. Livre.

Aller du nom de l'œuvre au nom de l'auteur. Ex. : Fable, —*fabuliste.*

1. Histoire.—2. Lois.—3. Interprétation.—4. Discours.— 5. Leçon donnée .—6. Chapeau.—7. Poésie.—8. Narration. —9. Culture.—10. Culture de la vigne.—11. Conte.—12. Conquête.—13. Prophétie.—14. Larcin.—15. Machine.—16. Chanson.—17. Arme.—18. Statue.

Faire disparaître les barbarismes et les solécismes dans les expressions suivantes :

1. *S'encapoter.*—2. *Coat, jack, bougrine, capot.*—3. Un *habi-*

tant.—4. Il n'est pas un *blagueur*.—5. Cinq heures *et quart*, cinq heures *d'un quart*.—6. Avoir *l'hoquette*.—7. *Il lui a pris l'idée* de partir.—8. Attendez *une petite escousse*.—9. Un beau *jeu* d'eau.—10. Des *jouquois*.—11. *Clairez* le chemin.—12. Donnez-*moi-le*, donnez-*moi-z-en*.—13. Une chose *légerte*.—14. Lettres *mortes*.—15. La *lichefrite*.—16. Un *linceuil*.—17. J'ai *lu* un beau livre.—18. Un *store*.—19. Il a *mal parlé* de vous.—20. Fièvre *maline*.—21. *Maganer* une personne, un habit.—22. Une *factrie*.—23. Un fin *matillon*.—24. Jouer aux *marbres*.—25. Les *mardilliers*.—26. Elle est occupée à *son barda*.—27. Un *menusier*.—28. Il est juste *ménuit*.—29. Son *mirois*.—30. Aller chez la *modeuse*.—31. *Monter en haut, descendre en bas*.—32. Aller à *Moréal*.—33. Un *mouchois*.—34. Il *mouille*.—35. Une *bande* ou *bane*.—36. Il faut *prévoir d'avance*.—37. Il ne *décesse* pas de parler.—38. Un *nique* d'oiseaux.—39. Je *vas sur* le voisin.—40 Sa *capine*.

Leçon VI.—De la Correction (*suite*).

Dire le nom que l'on donne au lieu où sont réunis les objets suivants.

1. Armes.—2. Arbres à fruits.—3. Etudiants.—4. Fruits cueillis.—5. Marchandises.—6. Abeilles.—7. Brebis.—8. Colombes.—9. Galériens.—10. Livres.—11. Soldats.—12. Moines.—13. Fourmis.—14. Médicaments.—15. Saules.—16. Ilcs.

Aller de l'effet à la cause; dire ce qui produit l'objet désigné.

1. La végétation.—2. La glace.—3. La circulation du sang.—4. Les misères de la vie.—5. L'ordre de la nature.—6. La sûreté du troupeau.—7. L'année solaire.—8. Le bonheur.—9. L'aisance.—10. Les aliments.—11. Le repos de la conscience.—12. La science.

Aller d'un mot donné à celui dont il dérive, qui en est la racine, le radical. Ex. : Becqueter,—*bec*.

1. Malaisé.—2. Unique.—3. Cheminer.—4. Messieurs.—5. Sablonneux.—6. Cocher.—7. Soupente.—8. Mortel.—9. Traversin.—10. Charbonnier.—11. Minuit.—12. Courtisan. 13. Bonhomie.—14. Versification.—15. Historiette.—16. Sourire.—17. Maudire.—18. Suspendre.—19. Parapluie.—20. Bienfait.—21. Malheur.—22. Emietter.—23. Dégoûter.—24. Odoriférant.—25. Madame.—26. Monsieur.—27. Filiale.—28. Contemporain.—29. Déraisonner.—30. Refleurir.—31. Royal.—32. Glorification.—33. Comprendre.—34. Scientifique.—35. Vivifier.—36. Aujourd'hui.—37. Inutile.—38. Spirituel.—39. Malheur.—40, Fidélité,—41. Soutenir.—42. Médisance.

Aller du radical à un mot qui en dérive.

1. Plainte.—2. Œuvre.—3. Dire.—4. Ton.—5. Venir.—6. Simple.—7. Côté.—8. Bord.—9. Flot.—10. Heure.—11. Voix. 12. Herbe.—13. Ordre.—14. Temps.—15. Joie.—16. Voir. —17. Roi.—18. Fort.—19. Oiseau.—20. Château.—21. Sang. —22. Porter.—23. Colon.—24. Os.

Nommer l'être qui a été appelé

1. Le fléau des rats.—2. L'esclave de Xantus.—3. Le fleuve qui entraîne tout.—4. Le roi des animaux.—5. Le roi des oiseaux.—6. Le chantre de la création.—7. La voûte azurée.—8. Le plus beau des oiseaux.—9. Le roi du jour.—10. Le séjour du silence.—11. Le roi de la création.—12. La reine des fleurs.—13. L'ami de l'homme.—14. La saison des fruits.—15. Le long sommeil.—16. L'étang de feu.—17. La reine des nuits.

Nommer l'être qui est désigné par l'expression suivante :

1. Le fabuliste français.—2. L'arbre roi des forêts.—3. Le roi des bruyères.—4. Le Nouveau-Monde.—5. L'avant-courrière du soleil.—6. Le héros macédonien.—7. Le fléau de Dieu.—8. L'astre inégal des nuits.—9. Le père des songes. —10. L'aurore de la vie.—11. Le printemps de la vie.—12. Le soir de la vie.—13. Le conquérant des Gaules.—14. Le vainqueur d'Austerlitz.—15. La gent marécageuse.—16. Le disciple bien-aimé.—17. L'aigle de Meaux.—18. Les pêcheurs de Galilée.—19. Le cygne de Cambrai.—20. La saison des fleurs.—21. L'Alexandre chrétien.—22. Le roi très-chrétien. —23. Le roi très-catholique.—24. L'apôtre.—25. Le roi-prophète.—26. La fille aînée de l'Église.—27. L'île des saints. —28. Le vainqueur de Ste-Foye.

Faire disparaître les barbarismes et les solécismes dans les expressions suivantes :

1. Une *gang* de jeunes gens.—2. Il s'est *nayé*.—3. Quelle *ostination* !—4. J'ai *désoublié* cette histoire.—5. Couvrir de *ouète*.—6. *Où ce qui sont* ?—7. Outre *de cela*.—8. *Un span* de chevaux.—9. *Par rapport que*.—10. Par *mégard*.—11. Le convoi *laissera* à trois heures.—12. Des *pepperminls*.—13. Des grosses *pataques*.—14. *Cela ne paie point*.—15. Je *pensionne* chez lui.—16. *Piler* sur les pieds.—17. Tant *pire*, de mal en *pire*.—18. Si j'étais *de vous*.—19. Se servir de la *plaine*.—20. Une *plaque-bande*.—21. Il est atteint de la *plurésie*. —22. J'ai *traversé* le pont.—23. Aller à la *post-office*.—24. Assieds-toi *contre* moi.—25. Je suis *paré*.—26. La

semaine *qui vient*.—27. *Pomonique*.—28. *Tant qu'à* moi.—29. Je ne sais *pas quoi* faire.—30. Il est aussi grand *comme* moi.—31. *Une bâtisse*.—32. *Malgré qu'il n'est* pas riche il est généreux.—33. Apportez le *rouable*.—34. Ce vaisseau a besoin d'être *radoué*—35. *Rancuneux*.—36. Je *m'en* rappelle.—37. *A la* rebours.—38. Acheter de la *réclisse*.—39. Faire *le renard*.—40. *Rencontrer ses affaires*.

Leçon VII.—De la Correction (*suite*).

Exprimer un synonyme de chaque mot donné.

1. Conte.—2. Joli.—3. Camarade.—4. Visage.—5. Pays.—6. Se quereller.—7. Guide.—8. Fenêtre.—9. Regarder.—10. Songer.—11. Prérogative.—12. Rébellion.—13. Récolter.—14. Sain.—15. Sévérité.—16. Vaillance.—17. Vénération.—18. Plaisanterie.—19. Monde.—20. Prodige.—21. Métamorphose.—22. Misérable.—23. Lourd.—24. Larmes.

Définir ou dire ce que signifient :

1. Roitelet.—2. Caucase.—3. Soleil.—4. Tempête.—5. Aquilon.—6. Zéphyr.—7. Arbuste.—8. Horizon.—9. Fardeau.—10. Chêne.—11. Fureur.—12. Académie.—13. Erable.

Nommer l'être que l'on désigne par l'expression donnée.

1. La gent qui fend les airs.—2. La seconde mort.—3. L'exilé de Sainte-Hélène.—4. L'héroïne de Vaucouleurs.—5. Le Céleste-Empire.—6. La Sublime-Porte.—7. Le peuple déicide.—8. Le premier fratricide.—9. Le Fils de l'homme.—10. La barque de Saint Pierre.—11. L'airain sacré.—12. Le Sage.—13. L'Ange de l'Ecole.—14. Le patron du Canada.—15. L'Etoile du matin.—16. Le Père des croyants.—17. Le chevalier sans peur et sans reproche.—18. Le héros de Châteauguay.

Ranger par gradation les mots donnés.

1. Exécrable, horrible, affreux, mal.—2. Languir, mourir, souffrir, s'ennuyer.—3. Enchanter, distraire, réjouir.—4. Marcher, vagabonder, voyager.—5. Infamie, déshonneur, honte, lâcheté.—6. Mystérieux, caché, secret.—7. Nuisible, funeste, désastreux.—8. Immense, grand, considérable.—9. Inouï, extraordinaire, rare.—10. Récent, nouveau, immédiat.—11. Contrainte, gêne, tyrannie.—12. Forfait, péché, crime, faute.

Ranger les mots par gradation : placer les premiers ceux qui ont le plus d'extension.

1. Voie, sentier, chemin.—2. Aller, grimper, monter.—

3. Rossinante, cheval, quadrupède, animal.—4. Abeille, insecte, mouche.—5. Soldats, officiers, lieutenants.—6. Bruit, chant, gazouillement.—7. Passion, sentiment, envie.—8. Arbre, noyer, corps, végétal.—9. Sphère, terre, planète.—10. Canadiens, Américains, Sorellois.—11. Voleur, bandit, malfaiteur.—12. Peur, épouvante, effroi, crainte.

Faire disparaître les barbarismes et les solécismes dans les expressions suivantes.

1. Il a *renversé sa* bol de *laitc*.—2. Ce cheval est *resté*.—3. Donner un *snack*.—4. Se servir du *punch*.—5. Une voiture *à springs*, des bottines *à springs*.—6. Prendre sa *revange*—7. Couper un arbre *à ras* terre.—8. Donner des *toasts* à un malade.—9. Cette maison tombe en *démence*.—10. *Sous* votre respect.—11. On lui a fait *assavoir*.—12. Ils sont tout *seux*.—13. Remplir le *siau*.—14. *Ce n'est rien que pour* prendre l'air que je me promène.—15. S'asseoir sur le *chauffa*.—16. Une *secoupe*.—17. Les *soucisses*.—18. *Maître* de station.—19. Aller chez le *tabaconiste*.—20. Une *tête* d'oreiller.—21. Une *heure de temps*.—22. Apportez la *théquière*.—23. *Tourbentine*.—24. Faites cuire une *tourtière*.—25. Une bonne fois pour *tout*.—26. Vous êtes un *trichard*.—27. C'est *de valeur*.—28. Faire des *vailloches*.—29. Un *tumbleur* de vin.—30. *Vider* de l'eau dans un vase.—31. Vous servez-vous du *virebouquin*?—32. Il faut des *avisses*.—33. *Palette* de *casque*.—34. Un *voyage* de bois.—35. Du *vive-argent*.—36. *Pan toute*.—37. *Ramasser* des *beuluets*.—38. Je *sais pas*.—39. Il est *malchanceux*.—40. Des *épelures* de pomme.

Leçon VIII.—De la Précision (1).

Rendre en moins de mots les mêmes idées.

1. La langue est la mère de tous les débats, la nourrice de tous les procès, la source des divisions et des guerres.—2. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance.—3. Que cela vous enseigne à vaincre les plus petits dégoûts que l'étude a pour vous maintenant.—4. Dis-moi ce qu'est celui que tu fréquentes, je te dirai ce que tu es.—5. Que l'étude est chose maussade! disait, et non pas sans bâiller, un enfant que son maître menait à la promenade.—6. Il n'y a point de solitude qui puisse être comparée à celle d'un homme qui n'a point d'autres hommes pour ses amis.—7. Le mal qu'on fait à un autre à cause du mal qu'il nous a fait, ne guérit pas le mal

(1) Voir 1ère Partie, Nos 17-18.

qu'on a souffert.—8. L'homme n'est pas le chêne puissant, ni le peuplier élancé, ni le hêtre touffu ; il est un roseau plus faible que tous les autres roseaux de la nature ; mais c'est un roseau pensant.—9. On ne peut être ni charitable, ni croyant, ni humble, ni doux, si l'on ne veut sacrifier quelque chose.—10. Voulez-vous que l'on croie que vous êtes bon, que vous êtes juste, que vous êtes charitable ? ne dites pas que vous êtes cela.—11. Il y a des reproches qui louent, et il y a aussi des louanges qui médisent.—12. Que répondait l'abbé ?—Il ne répondait rien.—13. Qui a écrit cette lettre ? —Madame de Sévigné a écrit cette lettre.—14. L'Esprit-Saint l'a dit : Il n'y aura point de paix pour l'impie.—15. Vous êtes mahométan, mais moi, je suis disciple de Jésus-Christ. —16. Mon âme soupire après vous, mon Dieu, comme le cerf altéré soupire après la source des eaux.

Exprimer par un seul mot l'idée qui est ici exprimée par plusieurs.

1. Fleurir de nouveau.—2. Donner un abri.—3. Etre qui marche sans précaution et sans but.—4. Celui qui a tué son frère.—5. Le père du jour.—6. Grand vent du nord.—7. Tenir pour vrai ce qui nous est enseigné.—8. S'en aller au loin.— 9. Faire le récit d'un fait.—10. Sentiment qui nous fait prendre part aux souffrances des autres.

Leçon IX.—De la Clarté (1).

Détruire toute équivoque, toute obscurité dans les phrases données.

1. Louis XIV a honoré de ses bienfaits le grand Corneille, et même deux jours avant *sa* mort, lorsqu'il ne *lui* restait qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité.—2. Depuis quelques années, un certain jargon s'est emparé du style et des sociétés, décoré du nom ridiculement mystérieux de bon ton.—3. A l'homme fidèle, le chien conservera toujours une portion de l'empire. —4. Mon frère avait invité Louis à dîner, et pendant qu'*il* l'attendait, *il* dormait tranquillement.—5. Dites à mon père de venir demain, si vous le voyez, m'embrasser encore une fois.—6. Mon oncle a dit à mon père que j'ai cassé le verre de sa montre.—7. S'il est encore jeune, l'éducateur peut apprivoiser l'aigle.—8. Le maréchal a été mandé par l'empereur ; *il lui* a dit que, puisqu'*il lui* donnait le commandement de l'armée, *il* devait se montrer plus zélé pour les intérêts de

(1) Voir 1ère Partie, Nos 19-21.

la nation.—9. Dans une chambre étroite étaient assises une jeune fille et une femme à cheveux blancs.

Faire disparaître l'obscurité provenant de ce que l'on a placé au commencement de la proposition un adjectif qui ne se rapporte pas au mot principal.

1. Assise sur le timon, le moine regardait la mouche importune.—2. Saisie par un chat, il eut bientôt dévoré la souris.—3. Epuisé de fatigue, le sommeil ne tarda pas à clore ses paupières. — 4. Epouvantée d'un songe, les ministres d'Athalie furent par elle appelés.—5. Arrosée de nos sueurs et de notre sang, nous avons droit à la possession de la terre du Canada.—6. Armé jusqu'aux dents, on a vu mon ennemi rôder autour de ma maison.—7. Développée par le travail, je vois avec plaisir ton intelligence rechercher la vérité et l'aimer.—8. Généreux autant que brave, l'estime générale doit être son partage.—9. Diminué d'un tiers, il ne pouvait néanmoins porter son panier de cerises.—10. Cultivés avec soin, vous retirerez plus tard de vos talents de grands avantages.

Leçon X.—De l'Harmonie (1).

Détruire les consonnances trop semblables et les hiatus ; éviter aussi la répétition des mêmes mots.

1. *Là où* commence la défiance, *là* finit l'amitié.—2. Il *erre* sur la *terre*, que le pauvre exilé soit par Dieu guidé.—3. Pour réussir à conso*ler* un affli*gé*, il faut l'avoir *été*.—4. Ce bruit des *armes* m'*alarme*.—5. *Beaucoup* de soupirs alors et *beaucoup* de louanges retentissent dans les villes et hors des villes. —6. L'aigle a le cou et la tête couverts de plumes aiguës *d'un brun* sombre ; tout le reste du corps également est *d'un brun* cendré, la queue est *brune* aussi.

Distinguer dans les phrases suivantes l'imitation par le son, de l'imitation par le mouvement.

1. Mais, sur le front des camps, déjà les bronzes grondent. —2. Champlain décharge son arquebuse, les balles partent, sifflent, volent et s'enfoncent dans le front de l'Iroquois.

3. Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

4. Sa croupe se recourbe en replis tortueux.—5. L'essieu crie et se rompt.

(1) Voir 1ère Partie, Nos 29-35.

6. La mort ! non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.

7. Oh ! ce furent alors des cris de désespoir, des grincements de dents.—8. La foudre éclate et tombe.—9. La lime mord l'acier et l'oreille en frémit.

10. De rocher en rocher et d'abîme en abîme,
Il tombe, il rebondit, il retombe et s'abîme.

11. Le voyez-vous comme il vole à la victoire ou à la mort ?
—12. Les barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement.

Mettre en style coupé.

1. Hier j'ai eu le plaisir de revoir ma fille, que j'ai trouvée mieux que quand elle est partie, en sorte que cet air de la Gaspésie qui devait la dévorer ne l'a point dévorée.

2. J'ai été chez monsieur de La Rochefoucauld, qui est accablé de douleur parce qu'il a dit adieu à ses enfants, et qui, malgré cela, m'a prié que je vous dise mille tendresses de sa part.

3. On couvre le corps de Turenne d'un manteau et on le porte ensuite dans une haie où on le garde à petit bruit, jusqu'à l'arrivée d'un ca osse dans lequel on le met pour l'emporter dans sa tente.

4. Le fils de M. de Saint-Hilaire, voyant son père grièvement blessé, se jette à lui et se met à crier et à pleurer ; mais celui-ci lui dit de se taire et ajoute, en lui montrant monsieur de Turenne raide mort : que c'est là ce qui est irréparable.

Leçon XI.—Do l'Harmonie (*suite*).

Rendre les pensées suivantes en style simple et coupé.

1. Dès que le soleil paraît à l'horison, le fleuriste court à son jardin, qu'il possède dans un des faubourgs de la cité et où il demeure jusqu'à ce que la nuit étende sur la terre son voile sombre.

2. Il (le fat) ne vous voit pas quand vous le saluez ; de même, il ne vous écoute pas lorsque vous lui parlez ; il va même jusqu'à vous interrompre lorsque vous parlez à un autre.

3. Hier Mélanthe se coucha, les délices du genre humain, et voilà que ce matin on est honteux pour lui, et qu'il faut le cacher.

4. Quand il marche avec ses égaux, il tient le milieu et

suivant qu'il marche ou qu'il s'arrête, les autres le font aussi ; car tous se règlent sur lui.

5. On le voit (le pauvre) applaudir et sourire à ce que les autres lui disent et, pour leur rendre de petits services, courir et voler.

6. Timide, il marche doucement et légèrement, semblant craindre de fouler la terre et tenant les yeux baissés sans oser les lever sur ceux qui passent.

Rétablir le nombre dans les périodes données, les construire avec plus d'harmonie et au besoin allonger le dernier terme.

1. La plus noble conquête qu'ait jamais faite l'homme est celle de cet animal fougueux et fier, qui partage avec lui la gloire des combats.

2. Un artiste conçoit son œuvre : c'est alors qu'il est vraiment content, car il rêve une exécution aussi pure que l'idée.

3. Le vaisseau navigue sur une mer orageuse où les ports sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre à cause de la profondeur.

4. Considérez comment croissent les lis ; ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant je vous déclare que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme un d'eux.

5. Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur : Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang.

6. Il faut demander le bonheur au travail et à la vertu, l'argent ne peut le donner.

7. Monsieur le maréchal, disait Louis XIV à Villeroi, à notre âge, on n'est plus heureux.

8. L'incomparable plumage du paon semble réunir tout ce qui, dans le coloris des plus belles fleurs, flatte les yeux; tout ce qui, dans les reflets pétillants des pierreries, éblouit ; tout ce qui, dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel, étonne.

Leçon XII.—De la Métonymie (1).

Détruisez la métonymie dans les phrases suivantes, en remplaçant le mot en italique, et qui exprime l'effet, par son correspondant désignant la cause ou le moyen essentiel.

1. L'enfant éleva son *regard* vers le ciel.—2. Excusez ma *douleur*.—3. Heureux qui vit loin des *regards* des tyrans.—4. J'entends le bruit de vos *pas*.—5. La trompette a jeté le *signal* des *alarmes*.—6. Les guerriers marchent au-devant du *trépas*.—7. Dans ce désert, le voyageur ne s'est jamais

(1) Voir 1ère Partie, Nos 41-43.

reposé sous l'*ombrage*.—8. La lune répand les dernières *harmonies* sur cette fête.—9. Ses *sentiments* (du juste mourant) deviennent presque visibles sur son visage.—10. Le prêtre est la *consolation* des affligés.—11. Le *jour* bleuâtre de la lune descendait dans les intervalles des arbres.

Détruisez, dans les phrases suivantes, la métonymie qui emploie la cause pour l'effet, ou le chef pour l'armée.

1. J'étudie M. Baillargé.—2. Avez-vous lu Baruch?—3. Bien aveugle celui qui ne voit pas Dieu dans les événements actuels.—4. A pas lents, et pensif, La Fontaine à la main, parmi les fleurs, les fruits, je poursuis mon chemin. —5. Pourquoi le soleil vient-il me troubler?—6. J'ai vu l'ascension de deux montgolfières.—7. L'autre dans les emplois de *Mars* servait la république.—8. Le marquis de Montcalm a gagné la bataille de Carillon sur le général Abercrombie. —9. Le chevalier de Lévis a chargé à la baïonnette Murray presque victorieux. — 10. Abraham répondit au mauvais riche : "Vos frères ont Moïse et les prophètes."—11. Cet homme (Judas Machabée) qui réjouissait Jacob par ses vertus.

12. Et que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin est sans force et Juda sans vertu.

Détruisez, dans les phrases suivantes, la métonymie qui emploie la partie pour le tout.

1. Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.—2. Traîné par les chevaux que sa main a nourris.—3. Un de ces concerts que l'oreille humaine n'a pas entendus.—4. Sa prunelle errait lentement et distraite.—5. ..... Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

6. .... Son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.

7. Alexandre le Grand demandait aux Gaulois ce qu'ils craignaient le plus. Nous ne craignons qu'une chose, répondirent-ils, c'est que le ciel ne tombe sur nos têtes. —8. Sur des fronts abattus, mon aspect ramène presque de la joie.—9. On voyait beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques.—10. Je n'ai pas vu encore dix-huit printemps.—11. Vingt voiles sont entrées dans le port.—12. La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Cesars.

Détruisez la métonymie qui emploie le tout pour la partie, ou le genre pour l'espèce.

1. Sous les remparts de Rome sont des antres creusés par les humains.—2. Rome entière sortit de cet abîme immense. —3. En trois lustres ce lieu voit à peine un mortel.—4. On

me sert, à dîner, un bœuf au naturel.—5. Servez le mouton après la salade.—6. Rome est toute où je suis, dit Sertorius. —7. J'ai voyagé en Orient.—8. L'Apôtre, prisonnier à Rome, se glorifiait de ses fers.—9. Le monde, que le Christ a maudit, leur montra ses grandeurs.

Détruisez, dans les phrases suivantes, la métonymie qui emploie l'abstrait pour le concret.

1. L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite.—2. Une grande tristesse était dans leur cœur.—3. L'angoisse souleva leur poitrine.—4. Mais près de vous, Seigneur, est la miséricorde.—5. J'aurai longtemps, dans mon âme, le silence et la solitude que j'ai rencontrés dans ces corridors.

6. ... Et sur la foule immense
Plane avec la terreur un lugubre silence.

7. Hector dans un songe apparut à Enée.
... Tel qu'après son char la victoire inhumaine
Noir de poudre et de sang le traîna sur l'arène.

8. C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.—9. Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté.—10. C'est à l'approche de la mort du fidèle que le christianisme déploie sa sublimité.

Leçon XIII.—De la Métonymie (*suite*).

Détruisez la métonymie qui emploie le signe pour la chose signifiée ou l'instrument pour celui qui s'en sert.

1. Depuis, loin du fer des tyrans, l'Eglise y cacha ses enfants.—2. L'Eglise marqua de sa croix les drapeaux des Césars.—3. Le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée.—4. Toi, dont le nom fait courber le front de ma mère.—5. L'épi naissant mûrit de la faux respecté.—6. Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été boit les doux présents de l'aurore.—7. Ma lyre s'éveillait en écoutant ces plaintes d'une jeune captive.—8. Je ne serai décapitée que pour avoir porté une couronne après laquelle vous soupiriez.—9. Ma robe vous fait honte ; un fils de juge, ah ! fi !—10. Pourquoi vous couronner de roses quand il faut revêtir la cuirasse ?—11. A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée.—12. Le royaume de France ne tombe pas en quenouille.

Détruisez la métonymie employant le nom de la matière pour signifier l'objet.

1. Tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès.—2. Mais, sur le front des camps, déjà les bronzes grondent.—3. Pendant la mêlée, le fer frappe le fer.—4. Le

salpêtre brille et court, en grondant, sur les soldats alignés.—
5. Et voilà que les heures fidèles, sur l'airain ont sonné minuit.
6. Et l'aile de la mort sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.
7. Achetez-moi un castor ; je ne veux plus porter le képi.—
8. L'or n'est pas ce qui rend heureux.

Détruisez la métonymie qui emploie l'abstrait pour le concret.

1. Le Colisée est un monument de la puissance romaine.—2. Mes regards l'embrassaient avec admiration et respect. —3. Je croyais entendre les applaudissements des Romains. —4. On ne pouvait amuser l'ennui romain qu'avec du sang. —5. J'aurai longtemps dans mon âme le silence et la solitude de ces corridors.—6. Tu jouis maintenant d'une jeunesse vive et féconde en plaisirs.—7. Combien de fois l'ignorance s'est-elle applaudie de ses propres erreurs !—8. Ne troublez pas le silence des tombeaux.—9. C'est surtout à la guerre qu'éclate son courage (du chien) et que se déploie son intelligence.—10. Le christianisme a les plus tendres soins de l'enfance.—11. Il est obligé de vivre de son travail.

Employez la métonymie dans les phrases suivantes ; remplacez le nom de la cause par celui de l'effet.

1. Le chien, dans les pâturages, se fait mieux entendre que le *berger*.—2. Le *cor* ou le *chasseur* lui-même a donné le signal de la guerre.—3. Le rossignol frappe des brillants éclats du plaisir les *rochers*, qui répercutent les sons de sa voix.—4. Dans le désert le *jour* est plus triste que la *nuit*.— 5. Qui de nous doit contempler le dernier la *voûte* azurée ? —6. Le chêne dit : " Mon front brave les *vents* impétueux." —7. Attendez le *printemps*.—8. Jetez sur moi un *œil* de compassion.—9. Je prends confiance en votre bon *cœur*.—10. Cette terre fécondée par notre *travail* produit beaucoup.

On considère comme une métonymie la forme de langage qui attribue à la cause une qualité qui ne convient qu'à l'objet sur lequel elle agit.

Rétablissez dans les phrases suivantes la métonymie de cette nature.

1. Bientôt la mort, qui rend pâle, m'aura frappé.—2. La vieillesse, qui rend languissant et ennemi des plaisirs, viendra rider ton visage.—3. La main des Parques, de vos jours et des miens, se joue également...
4. Prévoyant les besoins de la vieillesse,
La Fourmi diligente... butine sans cesse.

5. L'astre qui nous rend heureux et qu'il regrette a mesuré dix heures.—6. C'est un lieu qui inspire l'effroi.—7. Le malheureux croit voir venir à lui le délire qui rend brûlant.—8. Ecoutez la cymbale qui réjouit.

Leçon XIV.—De la Métonymie (*suite*)

Rétablissez la métonymie en employant le tout pour la partie ou le genre pour l'espèce.

1. Où fuyez-vous, *hommes* infortunés ?—2. Les arbres sont encore des *êtres animés* pour l'homme qui se voit seul.—3. Le *Chêne* tient bon, le *Roseau* plie.—4. Mais tout à coup sa voix tombe, le *Rossignol* se tait.—5. Dieu parla à l'*homme* dans le paradis terrestre.—6. Il faut obéir aux *chefs* de l'Eglise comme à Jésus-Christ même.—7. De Longueuil on voit *Montréal*.—8. Les guerres de l'*Algérie* ont fait des héros.—9. Christophe Colomb découvrit les *Antilles*.—10. Pilate dit : Voilà *Jésus*.—11. Jésus, sur la croix, dit à sa mère : *Marie*, voilà votre fils.

Dans les phrases suivantes, rétablissez la métonymie qui emploie la partie pour le tout.

1. ... Triste objet que même son père méconnaîtrait.—2. Le chien n'oppose que la plainte à son maître qui le frappe, et il le désarme enfin par la soumission.—3. Philomèle chante quand l'homme est attentif.—4. Les Parques blêmes se jouent également de vos jours et des miens.—5. Je brave la tempête (Paroles du Chêne).—6. Et ce qui m'épouvantait le plus, je croyais entendre les applaudissements des Romains.—7. Deux fois quarante années ont passé sur ma tête.—8. Je dois mourir par un arrêt signé de vous.—9. J'ignore le destin d'un fils qui m'est si cher.—10. Ottawa a plus de vingt-deux mille habitants.—11. Ma vie et la vôtre sont égales par leur courte durée.

Rétablissez la métonymie dans les phrases suivantes, en employant l'abstrait pour le concert.

1. Un jeune artiste en qui les peintres espéraient.—2. Il aime à voir ce lieu triste et majestueux.—3. Il est doublement effrayé parce que sa voix est répétée par l'écho.—4. Il a peur et alors il prend tous les chemins qu'il voit.—5. Ce lieu effroyable et toujours silencieux...—6. Un châle tendu par sa mère empêchait la lumière d'arriver jusqu'à lui.—7. Sa mère leur dit : Il a tant besoin que je le soigne !—8. On voyait les vieillards à côté des enfants, les opulents près des misé-

rables.—9. Rien ne put contenir les Croisés impatients.—10. Ah ! pleure, *jeune* fille ; tu vas te flétrir, fleur trop tôt moissonnée. — 11. Pourquoi reculer épouvantés ?—12. Les vieillards chagrins amassent incessamment.

Rétablissez la métonymie en employant le contenant pour le contenu, ou encore le nom du lieu où une chose se fait pour signifier cette chose elle-même.

1. L'Eglise vint donner des lois à *tous les peuples*.—2. Les *dieux*, dit-il, m'arrachent une innocente vie.—3. Le *moment* approche où le flambeau va s'éteindre.—4. Après avoir mis devant Dieu toutes les *actions de* ma vie.—5. Il y avait des villages dont *tous les habitants* partaient pour la *Palestine*.—6. La lampe du sanctuaire luit seule quand *les êtres vivants* sommeillent.—7. Viens *parmi les anges, les hommes* sont indignes de toi. — 8. Tous les peuples se turent devant Alexandre.—9. Tous les peuples de l'Europe vous contemplent.—10. J'ai acheté un sabre de la nature de ceux qu'on fait à Damas.—11. A ces cris, les habitants de Jérusalem redoublèrent leurs pleurs.—12. Tous les habitants du château sont en alarme.

Rétablissez la métonymie dans les phrases suivantes, en employant l'abstrait pour le concret.

1. Je croyais entendre les lions rugir, les mourants soupirer, les bourreaux parler.—2. La scène que les peuples des temps anciens n'ont vue qu'une fois se renouvelle tous les jours.—3. Auprès de moi tout était silencieux et reposait, cependant on entendait quelques feuilles tomber, un vent subit passer brusquement, et la hulotte gémir rarement et on s'interrompant.—4. D'où vient que le coupable qui prospère est effrayé ?—5. Il est effrayé quand il est seul.—6. Les humains s'effraient du temps, et cependant ils espèrent en lui.—7. Le Seigneur aime à recevoir les vœux présentés par les enfants.—8. Seigneur, guéris le malade.

Leçon XV.—De la Métaphore (1).

Distinguez les métaphores des métonymies.

1. Je crains que le ciel ne tombe sur ma tête.—2. Ainsi s'écoulait la soirée.—3. Là sont des antres profonds creusés par les humains.—4. Ses compagnes mêlaient leurs larmes à ses prières.—5. Dès lors toute illusion fut arrachée à Marie-Antoinette.—6. Ce lieu en quinze ans voit à peine un mortel.

(1) Voir 1ère Partie, Nos 45-48.

—7. Hector dit : Ce bras nous eût sauvés si nous avions pu l'être.—8. Dans cette chambre le jeune martyr s'éteignait.—9. Son visage exprimait un froid découragement.—10. Sa main sur ses chevaux, laissait flotter les rênes.—11. L'enfant ne quitta point la main fidèle qui lui restait.—12. Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Sur quelles ressemblances sont basées les métaphores désignées ?

1. Sa fureur *s'allume*.—2. Dollard était un *lion* pendant le combat.—3. Ceux qui *recueillirent* son dernier souffle m'ont rapporté ses paroles.—4. Le jeune martyr *s'éteignait*.—5. Le cœur religieux de Gomin se *fondit* en une prière *ardente*.—6. Cette image sera pour moi une *source* éternelle de pleurs.—7. Les Catacombes ont été le *berceau* de l'Eglise.—8. Il trouve un vaste espace, effrayant *labyrinthe*.—9. Il *consulte* tous ces chemins.—10. L'astre heureux qu'il regrette a *mesuré* dix heures.—11. On entend de loin la mer *mugir*

Détruisez les métaphores des phrases suivantes :

1. Leur maître se *consume* en efforts impuissants.—2. Le ciel, dit-il, m'*arrache* une innocente vie.—3. Il *vole* aux lieux où la clarté l'*appelle*.—4. Il promène sa vue sur l'étendue des cieux.—5. Les rives s'évanouissaient.—6. Il y a des oiseaux qui maçonnent des bâtiments aux fenêtres des églises.—7. Parmi les oiseaux, il y a des bûcherons qui croisent des branches à la cime d'un arbre.—8. Les forêts ont retenu leurs mille voix.—9. Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre, le Soleil de justice paraîtrait à mes yeux.—10. Le stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort.—11. Que m'apporte en ses douteuses mains cette année qui commence ?—12. Quel fruit porte en son sein le siècle qui va naître ?

13. Espérer de trouver le bonheur en ce monde,
C'est semer sur le sable ou bien fonder sur l'onde.

Leçon XVI.—De l'Allégorie (1).

Détruire l'allégorie dans les phrases données, remplacer la métaphore par l'expression directe.

1. Le jeune peintre voit la mort venir à lui...
Mais lente, mais horrible, et *traînant* par *la main*,
La faim qui se *déchire* et se *ronge* le *sein*.
2. Le prince devait passer la nuit dans la solitude, *côte à*

(1) Voir 1ère Partie, Nos 49-50.

côte avec la souffrance, sa *vieille compagne*, mais cette fois du moins avec la mort à *son chevet*.—3. La religion *balança* le fidèle dans le *berceau* de la vie ; ses doux *chants* et sa *main* maternelle l'*endormiront* encore dans le *berceau* de la mort. —4. Les hommes n'ont jamais cueilli le fruit du bonheur sur l'arbre de l'injustice.

5. Ah ! pleure, fille infortunée,
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée.

6. Le génie allume son flambeau dans les cieux.—7. L'ange de la paix, descendant vers le juste mourant, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués et les ferme délicieusement à la lumière.—8. Les jours forment les années dont le siècle grossit son cours.—9. L'aumône est le sel des richesses ; sans ce préservatif elles se corrompent.—10. L'amour-propre est un ballon gonflé de vent, d'où il sort des tempêtes quand on y fait une piqûre.

Rendez l'allégorie soutenue. (*Il faut que toutes les métaphores reposent sur le même rapport et que, dans la même phrase, on ne retombe pas de l'expression figurée dans l'expression directe.*)

1. Cet angélique enfant *jetait* sur leurs *jours* les plus *sombres* de doux *moments* de joie et d'espérance.—2. Ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix pendant qu'ils vivaient.—3. Plusieurs disaient : " Que sont ces années qui passent ? " et comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient.—4. Entraînés pêle-mêle, tous mouraient, tels que le vaisseau que chasse la tempête.—5. Les misères sont un rocher placé sur le chemin de la vie, aucun homme ne peut les vaincre, mais Dieu en a mesuré le nombre de manière qu'elles n'arrêtent pas ceux qui vivent ensemble.— 6. Chaque homme a, au milieu du cœur, un tribunal où il commence à se juger lui-même en attendant que l'Infini, le Soleil éternel, confirme la sentence.—7. Rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît devoir être éternel.—8. Souviens-toi que la jeunesse n'est qu'une fleur qui finit presque aussitôt qu'elle a commencé.—9. Ma vie est encore si loin de finir ! Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin j'ai passé les premiers à peine.—10. Fleur brillante sur ma tige et l'honneur du jardin, je suis jeune, je veux arriver à la vieillesse.—11. Au banquet de la vie, infortuné mortel, j'apparus un jour et je meurs.—12. L'ennui est une maladie que le travail dissipe.

Changer les comparaisons en allégories.

1. Le temps est comme un fleuve que rien ne peut arrêter,

et qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. —2. La jeunesse est comme une fleur.—3. Les hommes passent comme les fleurs.—4. Les avantages de la jeunesse s'évanouissent comme un beau songe.—5. La prière, comme l'encens, s'élève vers le ciel.—6. Le boulet peut être comparé au laboureur.—7. La croix est semblable à un rayon d'en haut.—8. La religion est comme un flambeau; elle nous instruit des mystères de la naissance, de la vie et de la mort. —9. La bienfaisance est comme un excellent fonds ; elle compense de beaucoup ce qu'elle nous fait dépenser.

Faire suivre la métaphore d'une dépendante qui la continue, par conséquent construire des allégories.

1. Rien ne peut arrêter le temps...—2. La jeunesse n'est qu'une fleur...—3. Aucun culte de l'antiquité n'a songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus...—4. La religion est une mère...—5. La vie est un voyage rapide...—6. Le bonheur n'est qu'une ombre...—7. Pendant le combat, le Français est un lion...—8. Le tombeau est un portique silencieux...—9. Jésus est le bon pasteur...—10. Jésus est la voie...—11. Marie est l'étoile des mers...—12. Marie est l'étoile du matin...

Leçon XVII.—De l'Inversion (1).

Détruire l'inversion, afin d'écrire avec plus de naturel.

1. Ainsi qu'aux plus beaux jours, transparente était l'onde. —2. Du bord s'approchant, l'oiseau sur l'eau vit des tanches qui sortaient du fond de leurs demeures.—3. Au temple suspendues, le feu du sanctuaire éclairait les armes du guerrier. —4. Sur la terre il s'en va errant, que Dieu guide le pauvre exilé !—5. D'une touffe de mousse fangeuse, sort doucement le crapaud.—6. Dans la plaine mollement coule le ruisseau. —7. De l'ambition surtout naissent les passions.—8. A Dieu ne plaise que du ciel un ministre puisse jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous !

Détruire l'inversion dans les phrases suivantes :

1. Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.—2. La nature, envers vous, me semble bien injuste.—3. Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.—4. Vous avez jusqu'ici contre leurs coups épouvantables résisté sans courber le dos.

5. Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants,
Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.

(1) Voir 1ère Partie, No 54.

6. Celui de qui la tête au ciel était voisine.
7. Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où,
   Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
8. Une mouche survient, et des chevaux s'approche.

Construire avec inversion les propositions ou les phrases données.

1. Et les saules, abritant le ruisseau d'une ombre plus fraîche, conservent plus pur le cristal de son eau.—2. On peut surprendre la justice des plus grands rois.—3. Et l'aube blanchit déjà le faîte du temple.—4. La mer fuit, le ciel tremble au seul son de sa voix.—5. Tu verras là, la pompe et les honneurs d'Esther.—6. Il entr'ouvrit pour eux les eaux des mers.—7. La brebis ne trouve plus le gazon sur la colline.—8. Les oiseaux n'ont plus de voix sous des rameaux sans verdure.

Leçon XVIII.—De l'Ellipse (1).

Détruire l'ellipse et examiner si le mot sous-entendu est de même modification que son correspondant exprimé.

1. Qu'on accueille ta dernière heure, ainsi que tes premiers moments.—2. Quand on est pur comme à ton âge...—3. Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.—4. Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.—5. Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?—6. Nous nous lasserons plutôt d'admirer la nature, que la nature de produire.—7. Les mains cessent de prendre, les bras d'agir, les jambes de marcher.—
8. ... Les rois, dans le ciel, ont un juge sévère,
   L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.
9. Vous régnez, Londres est libre, et vos lois florissantes.—10. Il est bon de parler et meilleur de se taire.—11. Vous êtes sans parents?—12. Ils m'ont abandonné.—13. Depuis quand?—14. Depuis que je suis né.

Rétablir l'ellipse dans les phrases suivantes:

1. Dites-moi ce que vous dit cette loi.—2. Elle me dit que Dieu veut être aimé.—3. Elle (Marie-Antoinette) prononça ces mots, mais elle n'obtint pas de réponse.—4. C'est un tour de vieille guerre.—5. Je demande pourquoi il y a une voix dans le sang et une parole dans la pierre.—6. *On écrit au bas d'un texte:* Ce morceau est extrait de la tragédie intitulée Athalie, et qui a été composée par Racine.—7. J'ai lu, dans une fable composée par La Fontaine, qu'un jour...—8. Les

(1) Voir 1ère Partie, No 55.

Juifs lisent les écrits des prophètes sans les comprendre.—9. *On met en tête d'une description :* Ce qui suit est le tableau de la fête des Rogations.

Leçon XIX.—Du Pléonasme (1).

Détruire le pléonasme dans les phrases suivantes :

1. L'homme se juge lui-même.—2. On ne vous le tuera pas, votre enfant.—3. A ces mots, la reine pâle de saisissement : M'enlever mon enfant, s'écrie-t-elle, non, non... —4. La terre que je te cèderai, tu la garderas éternellement.—5. Oh ! rendez-les-moi, ces enfants adorés.—6. Voilà le jardin qu'il cultivait de ses propres mains.—7. Et que m'a fait, à moi, cette Troie où je cours ?—8. Je n'en ai reçu que trois, de ces lettres aimables qui me pénètrent le cœur.—9. Si elle naît, cette conjoncture, il doit s'en servir.—10. Le cinquième jour, Dieu créa les oiseaux qui volent dans l'air et les poissons qui nagent dans les eaux.—11. Je le tiens, ce rid de fauvette.—12. Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.—13. Je le lui ai dit à lui-même.

Les pléonasmes suivants sont vicieux ; les détruire.

1. *Où* la chèvre est attachée, il faut qu'elle *y* brouto.—2. Il se vit *obligé, malgré lui,* de renoncer à son entreprise.—3. J'ai des raisons *assez suffisantes* pour me déterminer.—4. On peut succomber à la suite d'une forte *hémorragie de sang.*—5. Diviser et partager signifient que *d'un tout* on *en* fait plusieurs parties.—6. *Quoique* naturel aux pays chauds, le chameau craint *cependant* les climats où la chaleur est excessive.—7. Je *leur* donnai *à chacun* de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer.—8. Il *se tait* et *garde le silence.*

9. Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils *m'ôtent la parole* et *m'enlèvent la voix.*

10. *Ainsi* vous vous rappelez *donc* notre ancienne amitié ?—11. *Voyons voir* ce que vous nous apportez.—12. *Préjuger d'avance,* c'est mal juger.

Leçon XX.—De la Syllepse (2).

L'élève fera disparaître la syllepse, et rétablira l'accord grammatical entre les deux parties écrites en italique.

1. *La plupart, emportés* d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens *vont* chercher leur pensée.

(1) Voir 1ère Partie, No 56.
(2) Voir 1ère Partie, No 57.

2. *Tout Vienne* s'est *levé* comme un seul homme à l'approche des Turcs.

3. Au bruit de son trépas, *Paris* se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie ;
De cent cris de victoire *ils remplissent* les airs.

4. Les *personnes* du palais sont ordinairement *bavards* et *pointilleux*.—5. Quand l'âge *leur* eut donné l'instinct de chercher *eux-mêmes* leur proie, *cette famille* se dispersa dans les bois.—6. Moïse eut recours au Seigneur et lui dit : Que ferai-je à *ce peuple* ? Bientôt *ils* me *lapideront*.—7. Quand le *peuple hébreu* entra dans la Terre Promise, tout y célébrait *leurs ancêtres*.—8. *Il est* six *heures*.—9. C'est un sage législateur qui, ayant donné à *sa nation* des lois propres à *les* rendre *bons* et *heureux*, *leur* fit jurer qu'*ils* ne *violeraient* jamais aucune de ces lois pendant son absence.

10. Un jour, il m'en souvient, *le sénat* équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable.
Vous résistiez, seigneur, à *leur* sévérité.

Leçon XXI.—De la Comparaison (1).

On vous donne le sujet de la comparaison, trouvez le terme.

1. Tu es inconstant comme une...—2. Le temps s'échappe comme...—3. Soyez diligent comme...—4. Ingrat comme... —5. Mon cœur est pur comme...—6. Mon frère, comme... prit l'envie de voyager.—7. Les hommes passent comme... —8. Le méchant, comme... hait la lumière.—9. Le petit raisonneur veut, comme... toujours avoir le dernier mot.—10. Ton langage est aussi dédaigneux et insultant que...—11. Quand on s'est élevé comme... il ne faut pas venir se traîner comme...

On vous donne le terme, trouvez le sujet.

1. ... s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide.— 2. ... est pur comme l'ange. — 3. ...est comme la fumée de l'encens.—4. ... plus encore qu'une mère aime son enfant.—5. ... comme dans un labyrinthe. — 6. ... est comme un feu dévorant.—7. ... comme des maçons, construisent des bâtiments aux fenêtres des églises.—8. ... est semblable à l'oiseau de passage qui ne laisse après lui que le souvenir de sa voix.—9. ... est semblable à un poteau qui indique le chemin sans jamais le parcourir. — 10. ... est comme un portique silencieux placé à la limite des deux mondes.—11. ... comme un lion enchaîné.

(1) Voir 1ère Partie, No 61.

A quoi peut-on comparer

1. Un jeune homme mourant ?—2. Un guerrier terrible ? —3. Un jeune homme vertueux ?—4. Un traître ?—5. Un poète ?—6. La conscience ?—7. La grâce ?—8. Les ordres religieux ?

Leçon XXII.—De l'Antithèse (1).

On vous donne le premier membre de l'antithèse, trouvez le second.

1. Le *casque* était confondu avec la...; le *froc*, avec...
2. Quand le tour du soleil ou *commence* ou...,
   D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
   En un ciel *sombre* ou... qu'il se *couche* ou se...,
   Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.
3. Que me font ces vallons, ces *palais*, ces...?
4. . . . . En vain je promène ma vue
   Du sud à..., de l'aurore au...
5. Tranquille je m'endors, et tranquille je...—6. S'il est des jours amers, il en est de si...—7. La vieillesse viendra te dégoûter du présent et te faire craindre...—8. Le tigre déchire sa proie et dort ; ... devient homicide et...—9. Son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve...—10. Ils avaient l'œil fixé sur le couchant, et tout à coup ils chantaient une...—11. Le jour était vif et brillant, tout à coup une... vient envelopper la terre.—12. Démocrite riait toujours...—13. Vous faites bonne chère, et cependant à votre porte un malheureux...—14. Quelques personnes, il est vrai, prient devant le Saint-Sacrement, mais...—15. Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un...—16. L'homicide, bourrelé par le remords, cherche les lieux déserts, et cependant la solitude...—17. Le plaisir dure peu ; la... —18. Je me sens à la fois et transir et...—19. J'enseigne les autres et...—20. On sait beaucoup quand on sait...—21. La misère de l'homme lui crie qu'il est né pour...

On vous donne le second membre de l'antithèse, trouvez le premier.

1. Les... se montraient à côté des austérités de la pénitence. — 2. On voyait la... à côté de l'enfance.— 3. La religion balança le fidèle dans le berceau de la...; ses doux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort.—4. Le chrétien mourant cesse de calculer par le...; il ne date plus que de la grande ère de l'éternité.—5. Qu'il est beau de contempler la nature lorsque... et le jour se disputent

(1) Voir 1ère Partie, No 64.

la terre.—6. Là se perdent ces noms d'arbitre de la..., de foudre de la guerre.—7. La... vit...; la vieillesse, de souvenir. —8. Ce ne sont pas les... qui honorent les...; mais les hommes qui honorent les places.—9. Préférez toujours la... à la guerre, dit Hérodote, car pendant la.. les enfants ensevelissent leurs pères, et pendant la guerre ce sont les... qui ensevelissent leurs...—10. Avec le sentiment de la divinité tout est..., dans la vie la plus.. ; sans lui, tout est... et... au sein même des grandeurs.—11. Le... est l'image... de l'immobile éternité.— 12. Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image... par le... et séchés par la rage.—13. Celui qui... est précisément celui dont personne n'est content.—14. Le méchant... mais l'enfer est dans son cœur.—15. On nous... et nous bénissons; on nous... et nous répondons par des prières.

Leçon XXIII.—De l'Antithèse (*suite*).

Désignez, dans le second membre de l'antithèse, les traits opposés à ceux qui vous sont donnés dans le premier.

1. Au printemps, les arbres reverdissent, la campagne s'anime, les hirondelles reviennent dans nos contrées; à l'automne...—2. L'agneau est faible, doux et familier, le... est... —3. Les Arabes sont ignorants ; c'est un peuple esclave et encore dans la barbarie ; les Français sont...—4. Le prêtre est l'ami de la paix ; sa main essuie les larmes ; le soldat aime...; sa main...—5. Les démons maudissent Dieu qu'ils ne voient pas ; ils conspirent la perte du genre humain ; les anges...—6. Pendant le calme, la mer est brillante, ses vagues viennent paisiblement expirer sur le bord en faisant entendre un léger murmure; dans la tempête...—7. Les Romains étaient cruels, les femmes même aimaient à voir couler le sang humain ; les Français sont..... — 8. La vieillesse est languissante et ennemie des plaisirs ; la jeunesse...—9. Le juste dort paisible, ses doux songes lui paraissent des visions célestes ; le méchant...—10. L'enfant laborieux est l'espérance de ses parents, il est heureux, il se prépare un bel avenir ; l'enfant paresseux...

Rendez les pensées suivantes en détruisant la forme antithétique ; employez le moins possible les mots contraires ou éloignez-les les uns des autres.

1. Le plus grand nombre des Croisés allaient à pied ; un petit nombre allaient à cheval.—2. Ils étaient vêtus diversement; les uns étaient armés de lances, les autres d'épées, ceux-ci de javelots, ceux-là de massues de fer.—3. Les vieillards accompagnaient leurs fils ; les femmes leurs époux.—

4. Ceux qui restaient en Europe pleuraient ; ceux qui partaient pour l'Asie se réjouissaient.—5. Quand la vieillesse sera venue, au lieu d'être gracieux, tu seras languissant ; au lieu d'être l'ami des plaisirs, tu en seras l'ennemi ; ta force aura fait place à la faiblesse ; ta santé à la maladie ; ta joie à la tristesse.

Leçon XXIV.—De l'Hyperbole (1).

Détruire l'hyperbole.

1. Votre mérite est infini.—2. Le jeune mouton n'avait jamais rien vu.—3. Par la langue, on bâtit des villes.—4. La langue est la mère de tous les débats.—5. Par la langue, on détruit les villes.—6. Je vous souhaite des jours sans fin.

Rendre les pensées suivantes sans employer l'hyperbole.

1. Une montagne s'entr'ouvrant lance au plus haut des airs une colonne ardente.—2. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, on ne rencontrait que des hommes revêtus de la croix.

3. . . . . Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.

4. Les rochers sont teints de son sang.—5. Rome entière sortit de cet abîme immense.

6. Et l'autre se traînant sur la terre humectée
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.

7. La campagne ravagée n'offre plus que des monceaux de cendres.—8. Les chemins de Sion pleurent parce que personne ne vient plus à ses solennités (Lamentations de Jérémie). —9. Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le ciel qu'à un câble de passer par le trou d'une aiguille.—10. On peut tout ce qu'on veut.—11. Mon épée frappait comme la foudre.

Leçon XXV.—De la Périphrase (2).

Rendre les pensées suivantes sans employer la périphrase.

1. Dieu avait épargné au jeune martyr l'heure du dernier râle.

2. Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

3. C'était l'heure où tout dort dans une paix profonde,
Un calme universel assoupissait le monde...
Les étoiles glissaient dans un ciel taciturne.

(1) Voir 1ère Partie, No 65.
(2) Voir 1ère Partie, No 72.

4. C'était l'heure où du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grâce aux dieux, se glisse dans nos veines.
5. (Jézabel) Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
6. Dieu, que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi.
7. Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore.
8. Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau fermera ma paupière.
9. Et d'une horrible toux les accès violents
Etouffent l'animal qui se nourrit de glands.
10. Aucun culte de l'antiquité n'a songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus dont on ne revient jamais.
11. Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs.
12. Heureux si je pouvais contempler de mes yeux
Le Soleil de justice brillant au ciel des cieux !

Substituer une périphrase au mot indiqué.

1. Le mois de *mai* est consacré *à Marie*.—2. La *lune* ramène cette fête.—3. La *lune* monta peu à peu dans le ciel. —4. Nous te garantirons du *soleil* (Paroles des Saules au Ruisseau).—5. Le *rossignol* entonne des hymnes à la gloire de *Dieu*.—6. Avec quelle espérance on *labour*e, après avoir imploré *Dieu !*—7. Et secouant ses blanches ailes, l'ange à ces mots a pris l'essor vers le *ciel*.—8. Prépare-toi, par une vie pure, une place dans le *ciel*.—9. Si je pouvais *mourir*, j'irais jouir de *Dieu*.—10. J'entends dans ce bosquet le *rossignol*.—11. Ici tombe un *jeune* héros.—12. On eût dit, par le balancement de la poupe, que le *soleil* changeait à chaque instant d'horizon.

Remplacer la périphrase qui nuit à l'unité de la pensée par une autre qui soit plus en harmonie avec le sujet.

1. Avec quelle espérance on labour après avoir imploré Celui qui met un frein à la fureur des flots.—2. Celui qui dirige le soleil sait aussi des méchants arrêter les complots. —3. Un puits, une vigne, des peupliers composent l'héritage de ce Chrysostome champêtre.—4. Le méchant se désespère

sur son lit de douleur, où il souffre de cruelles angoisses, jusqu'à ce que l'ange de la paix vienne toucher ses yeux de son sceptre et les fermer à la lumière.—5. *Le Chêne et le Roseau* est le chef-d'œuvre du Bonhomme.—6. Ils sont sortis de ce royaume de douleurs, on entendit leurs voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien.—7. Mérovée lance son angon, le bouclier du Gaulois s'abaisse ; au même instant l'héritier de Pharamond bondit comme un léopard.

8. . . Ce lieu (les catacombes) d'un silence éternel,
En deux fois huit printemps voit à peine un mortel.

9. Les Croisés pauvres marchaient sans prévoyance ; ils ne pouvaient croire que Celui qui règne dans les cieux, et à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, laissât mourir de faim et de misère des pèlerins revêtus de sa croix. —10. Celui qui nourrit les petits des oiseaux est aussi Celui qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons.

Leçon XXVI.—De la Gradation (1).

Rétablir, dans les phrases suivantes, la gradation des idées :

1. Auprès, tout était silence et repos, hors les gémissements de la hulotte, le passage brusque d'un vent subit et la chute de quelques feuilles.—2. Il reconnaît, il sent le fil qu'il a perdu.—3. Il vole, il part, il court aux lieux où la clarté l'appelle.—4. Oh ! ce furent alors des cris de désespoir, des grincements de dents, des sanglots, des larmes.—5. L'amateur revient à sa tulipe où il se lasse, où il se fixe, où il oublie de dîner, où il s'assied.—6. L'Europe, l'Etat, Louis, son fils, sont entre vos mains. — 7. Qu'il y a longtemps que l'homme existe ! qu'il y a longtemps qu'il périt, qu'il vit et qu'il souffre ! —8. S'arrêter et déchoir, naître, croître : voilà la vie.—9. Mais pour le sacrifice, la flamme, le bandeau, le fer, tout est prêt. —10. La vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra te rendre insensible à tout, excepté à la douleur, te faire craindre l'avenir, te dégoûter du présent, rider ton visage, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, affaiblir tes membres, courber ton corps.

Compléter la phrase par des mots placés en gradation.

1. Gomin voyant l'enfant calme.....lui dit : " J'espère (2) que vous ne souffrez pas maintenant."—2. Les villageois qui s'étaient croisés emportaient leurs provisions.....—3. A travers

(1) Voir 1ère Partie, No 76.
(2) Cet emploi du verbe *espérer* est incorrect.

tous ces débris, la mousse, les....., les..... rampent, ils..... dans le ciment et incessamment ils détachent..... ces masses.—4. Les moments forment les heures, les heures composent.....—5. C'est un crime de mettre aux fers un citoyen romain ; c'est un..... de le battre de verges ; c'est presque un..... de le faire mourir ; que sera-ce de le mettre en croix ?—6. Ecrivez en style élevé.....—7. A cause de votre cruauté vous êtes craint..... de tous vos sujets.—8. Pour toi, je donnerais mon repos..... —9. Nous devrions craindre de perdre un jour.....—10. Il ne faut aux princes et aux grands ni efforts, ni..... pour se concilier les cœurs ; une parole, un.....—11. Le Canada se divise en..... la.....

Rétablir la gradation descendante.

1. Tout parle contre vous : vos parents, vos lettres, vos amis, vos ennemis même.—2. Un rien, une ombre, un souffle, tout lui donnait la fièvre.—3. Que faut-il pour mettre à bout notre courage de chrétien ? Un regard, une parole, un sourire, un malheur.—4. On reprochait à Marie-Antoinette ses larmes, ses sanglots, son désespoir.—5. Que faut-il pour effrayer un lièvre ? La chute d'une feuille, l'aboiement d'un chien, le son d'un cor, des pas éloignés, le vent.—6. Que faut-il donc tant pour occasionner la mort d'un homme ? Une vapeur, un grain de sable, un souffle, une pierre, un insecte suffit.—7. Que faut-il donc tant pour distraire un écolier ? Une mouche, un bruit de pas, un chant éloigné, un coup de fusil tiré à cent pas de la classe est plus que suffisant.—8. Les manières des souverains sont imitées par les ouvriers, par les mendiants, par les bourgeois, les commerçants, les grands de la cour.—9. Rien n'est indifférent dans la nature : le grain de poussière qui est sur l'étamine d'une fleur, la substance que renferme ce grain de poussière, la fleur, une plante, un arbre, tout a sa raison d'être et contribue à l'ordre général.

Leçon XXVII.—De l'Exclamation et de l'Interrogation (1).

Nier en employant la formule interrogative.

1. Je ne devais pas me fier à une tête de vingt ans.—2. Il n'y a rien de meilleur que la langue.—3. Un bonheur si extraordinaire et si obstiné ne peut pas être naturel.—4. Un livre qui est à la fois si sublime et si sage ne peut être l'ouvrage des hommes.—5. Rien ne vous presse.—6. Je n'ai pas reçu comme toi une brillante éducation.—7. Je ne saurai que dire, alors, malheureux que je suis.—8. Il ne nous sert à rien

(1) Voir 1ère Partie, Nos 78-79.

de nous abuser; il ne nous en revient aucun avantage.—9. Ce n'est pas à moi de mourir, disait la pauvre enfant. —10. Ce n'est pas ainsi qu'à mes yeux Hector devait s'offrir. —11. Je ne crains rien, puisque Dieu est avec moi.—12. Le monde ne peut rien vous offrir qui soit capable de satisfaire votre cœur.

Au moyen de la tournure interrogative, faire disparaître la négation, ou bien transformer en principale la proposition hypothétique.

1. Cette scène eût attendri les plus insensibles, mais elle ne pouvait rien sur le cœur des mandataires de la Commune.—2. Si vous scrutez nos iniquités, personne ne pourra soutenir vos regards.—3. Mais pour nous secourir, Hector ne devait point s'offrir ainsi à nos yeux.—4. Vous ne savez pas qui je suis ni qui vous menacez.—5. Un bonheur si obstiné ne peut être naturel.—6. Les plus vaillants hommes de l'antiquité ne songèrent jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers.—7. Je n'ai pas besoin de vos suffrages qui me damneraient peut-être sans vous sauver.

8. S'il approche du but, s'il quitte ce séjour.
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

9. Si l'autorité faiblit dans un état, tout est en confusion.—10. Quand Dieu veut faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux; s'il veut faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance.—11. Si Turenne revenait d'une campagne glorieuse, il fuyait les acclamations populaires.—12. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, aucune frayeur ne doit troubler les jours d'une prospérité coupable.

Rendre les mêmes idées en n'employant ni la forme interrogative, ni l'exclamative.

1. Voulez-vous quitter votre frère?—2. Qu'allez-vous faire? —3. Encore si la saison s'avançait davantage!—4. Qui vous presse?—5. Hélas! dirai-je, il pleut.—6. Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut, bon souper, bon gîte et le reste?—7. Que dirai-je au dernier jour, malheureux que je suis?—8. Quel défenseur aurai-je auprès d'un juge devant qui les justes même seront à peine en sûreté?—9. O roi redoutable! sauvez-moi. —10. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel puisse jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous!—11. Hé bien! défendez-vous au sage de se donner des soins pour le plaisir d'autrui?—12. O mon cher! mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu?

Leçon XXVIII.—De l'Exclamation et de l'Interrogation (*suite*).

Faire disparaître la conjonction si, *en employant la forme interrogative.*

1. Si j'osais, je vous prierais, Madame, de pardonner à votre enfant.
2. S'il approche du but, s'il quitte ce séjour,
   Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
3. S'il y a, dans la nature, des choses que nous ne comprenons pas, il n'est pas étonnant qu'il y en ait aussi dans l'ordre surnaturel.—4. Que cet enfant est insupportable! si on le loue, il croit qu'on se moque de lui ; si on le blâme, il se plaint qu'on est injuste à son égard ; si on ne lui dit rien, il croit qu'on n'a pour ce qu'il fait que de l'indifférence et du mépris.—5. Si Dieu veut faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux.—6. S'il veut faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance.

Employer l'infinitif et la forme exclamative pour faire disparaître le subjonctif, ou le conditionnel, ainsi que la négation.

1. Il ne sert à rien que je travaille tant.—2. Je ne sais ce qu'il faut que je fasse en ce péril extrême.—3. Il ne convient pas que tu te mêles avec les reines de l'air.—4. Jamais je ne vous haïrai.—5. Qui, moi! je baisserais les yeux devant ces faux prodiges!—6. Pourquoi passeriez-vous sous silence les services que je vous ai rendus?—7. Dieu ne permettra pas que je devienne la conquête d'un maître insolent.—8. Je ne vous abandonnerai jamais, Seigneur.

Employer la négation et mettre les pensées suivantes sous une forme exclamative ou interrogative.

1. Je t'ai commandé d'acheter ce qu'il y avait de meilleur.—2. Tous les enfants font bien comme moi.—3. Il est bien vrai que l'auteur de ce madrigal est un fat.—4. Je puis d'un mot vous perdre ou vous sauver.—5. La nature est très-belle au lever du soleil.—6. L'impie est très-malheureux : il n'a rien pour fonder ses espérances.—7. J'ai bien souvent déploré les erreurs de ma jeunesse.—8. Ingrat, je t'ai accordé tout ce que tu as désiré.

Rendre les pensées suivantes sans employer l'exclamation.

1. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée!—2. J'entrai enfin dans l'enceinte. Quel coup d'œil! quels tableaux! quels contrastes!—3. Que l'ennui romain était féroce!—4. O surprise! ô miracle! il sent, il reconnaît le fils qu'il a perdu.

5. O des enfants d'Ilus, la gloire et l'espérance !
Quels lieux ont si longtemps prolongé ton absence ?
6. Malheur à qui des morts profane la poussière !—7. M'enlever mon enfant ! non, non, cela n'est pas possible.—8. Il est si jeune, il est si faible, mes soins lui sont si nécessaires !

Rendre avec exclamation les pensées suivantes :

1. C'est avec les plus doux transports qu'il promène sa vue sur la majestueuse étendue des cieux.—2. Les morts qui meurent dans le Seigneur sont heureux.—3. La nuit est complète, le silence parfait.—4. Je quitterais le meilleur des pères pour me donner à la plus méchante des mères.—5. Je souhaite ardemment, vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi, porté sur le char de l'aurore.
(*Dans les numéros suivants de cet exercice, l'emploi de la formule exclamative doit faire disparaître la négation.*)
6. En cet état déplorable, on ne reconnaît plus Hector.—7. Il n'est plus le même.—8. Je ne puis, moi, perdre la mémoire des bienfaits de Dieu.—9. La lumière n'est troublée par rien.—10. Vous ne devez pas être à mes pieds, vous, respectable vieillard.—11. Je n'ai pas besoin de m'excuser auprès de vous.—12. Manger du goujon n'est pas le dîner d'un héron.

Leçon XXIX.—Récapitulation des figures de Style.

Remplacer les points par le nom de la figure de style contenue dans la phrase précédente.

Si je dis oui, elle dit non, nuit et jour elle gronde (.....). Jamais, non jamais de repos avec elle (.....). C'est une furie, un démon (.....). Mais, malheureuse, dis-moi donc (.....), que t'ai-je fait (.....) ? O ciel ! quelle fut ma folie en t'épousant (.....) ! Que ne me suis-je plutôt noyé (.....) ! Je ne te reproche ni ce que tu me coûtes, ni les peines que je me donne pour y suffire (.....). Mais je t'en prie, je t'en conjure, laisse-moi travailler en paix (.....), ou que je meure si... ; tremble de me pousser à bout (.....). Elle pleure ! Ah ! la bonne âme ! Vous allez voir que c'est moi qui ai tort (.....). Eh bien ! je suppose que cela soit, oui, je suis trop vif, trop sensible (.....). J'ai souhaité cent fois que tu fusses affreuse. J'ai maudit, déteste ces yeux perfides, cette mine trompeuse qui m'avait affolé (...). Mais dis-moi si par la douceur il ne vaudrait pas mieux me ramener (.....) ? Nos enfants, nos amis, nos voisins, tout le monde nous voit faire mauvais ménage (.....). Ils entendent tes cris, tes plaintes, les injures dont tu m'accables (.....). Ils t'ont vue, les yeux égarés, le visage en feu, la tête échevelée, me poursuivre, me menacer (.....). Ils en parlent avec frayeur ;

la voisine arrive: on le lui raconte: le passant écoute et va le répéter (.....). Ils croiront que je suis un méchant, un brutal, que je te laisse manquer de tout, que je te bats, que je t'assomme (.....). Mais non, ils savent bien que je t'aime, que j'ai bon cœur, que je désire de te voir tranquille et contente (.....). Va, le monde n'est pas injuste : le tort reste à celui qui l'a (.....). Hélas ! ta pauvre mère m'avait tant promis que tu lui ressemblerais. Que dirait-elle ? que dit-elle ? car elle voit ce qui se passe. Oui, j'espère qu'elle m'écoute et je l'entends qui te reproche de me rendre si malheureux. Oh ! mon pauvre gendre, dirait-elle, tu méritais un meilleur sort (.....).

Leçon XXX.—Des Epithètes (1).

Accompagner chaque adjectif d'un nom auquel il convienne d'une manière spéciale (vous ferez usage de l'article. Ex.: *l'immortel d'Iberville).*

1. ... immortel...—2. ... envieux...—3. ... touffue.—4. ... glorieux. — 5. ... innocente... — 6. ... zélé. — 7. ... funeste... — 8. ... flétrie.—9. ... ardente.—10. ... immense.—11. ... exterminateur.—12. ... capricieuse.—13. ... tortueux.—14. ... décisive. — 15. ... triomphale.— 16. ... radieux.— 17. ... vigoureux.— 18. ... ténébreuse.

Accompagner chaque nom d'un adjectif qui lui convienne d'une manière spéciale (même remarque que ci-dessus).

1. ... Judas.—2. ... torrent...—3. ... loup...—4. ... herbe... —5. ... prairie.—6. ... ruisseau...—7. ... fleurs...—8. ... miel... —9. ... mouche...—10. ... hiver...—11. ... aigle...—12. ... rochers...—13. ... lion... — 14. ... violette.—15. ...Henri IV.— 16. ...cassette...—17. ...tumulte...—18. ...fracas...—19. ...supplice...—20. ... désert...—21. ... papillon.—22. ... soldat...— 23. ...juif...—24. ... âtre...

Accompagner chaque substantif d'un qualificatif convenable.

1. La grenouille... s'enfle et s'étend.—2. Une... colombe roucoulait sur un arbre...—3. Les... agneaux bondissaient sur l'herbe...—4. Le... vainqueur ordonna d'égorger les... captifs.—5. L'... aquilon renverse les épis...—6. Le... roitelet défie l'aigle...—7. A l'horizon... apparait la voile ..—8. Le vieillard... bénissait ses enfants...—9. La vie... peut s'appeler un labeur...—10. Un fléau... frappe les hommes...— 11. Les heures... disparaissent pour jamais.—12. La... violette répand son... parfum.

(1) Voir 1ère Partie, No 88.

L'épithète générale convient toujours à l'objet ; l'épithète de circonstance ne lui convient qu'accidentellement ; distinguer l'une de l'autre dans les phrases suivantes :

1. Il ose contempler le vaste ciel et la cime ondoyante des pins.—2. On va prier sur les tombes verdoyantes des aïeux. —3. Le lion croise ses griffes puissantes.—4. La lumière ne pouvait arriver à ses paupières closes.—5. Le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs.—6. La pauvre mère se roulait sur la couche déserte de son enfant.—7. Sa fierté avait supporté d'amères humiliations.—8. Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.—9. L'intrépide Hippolyte voit voler en éclats...

10. Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.

Par des épithètes ou des rapprochements de mots, ennoblissez les noms ou les verbes désignés.

1. Son front large est armé de *cornes*.—2. Ai-je besoin du sang des génisses et des *boucs* ?—3. Les *vents* animent l'incendie.—4. Dans un coin écarté, il voit des vases saints et des *urnes*.—5. Et je n'ai plus trouvé que des lambeaux affreux, que se disputaient des *chiens*.—6. Et, secouant ses *ailes*, l'ange à ces mots a pris l'essor.—7. Le Vésuve est sillonné par des torrents de *lave*.—8. Dans cet avis des cieux, je commence à *voir clair*.—9. Tu le vois tous les jours, dans ton temple, baiser le *pavé*.—10. L'épi naissant mûrit respecté de la *faux*.—11. Le tombeau est le *portique* d'un autre monde.—12. Le *lac* étend ses *eaux*.

Au moyen d'une épithète, détruire le superlatif.

1. Il contemple le ciel qui est très-grand.—2. A ces mots, la reine se lève dans le plus grand saisissement.—3. Marie-Thérèse, très-effrayée, était debout à côté de sa mère.—4. Tu mens, lui répondit le guerrier, excessivement courroucé.— 5. Je contemplai toutes les parties de cet édifice très-grand. —6. Je vois un ange au visage très-brillant.—7. Mon frère est tout à fait endormi.—8. Nous contemplions ces phénomènes fort effrayants.—9. Soutiens-toi, par la vue de l'avenir, dans le sentier fort difficile de la vertu.

Leçon XXXI.—Exercices sur les Emblèmes.

De quoi l'objet désigné est-il l'emblème ?

1. Huile.—2. Agneau immolé.—3. Ancre.—4. Balance et épée.—5. Cendres.—6. Chandelier à sept branches.—7. Cierge allumé.—8. Clefs croisées.—9. Cœur enflammé.—10. Cou-

ronne d'épines. — 11. Couronne d'étoiles. — 12. Encensoir fumant.—13. Girouette.—14. Globe surmonté d'une croix. —15. Lampe.—16. Lampe du sanctuaire.—17. Deux mains qui se tiennent.—18. Masque.—19. Or.—20. Soleil et livre ouvert.—21. Triangle lumineux.

De quoi les personnages désignés sont-ils l'emblème ?

1. Jézabel.—2. Athalie.—3. Néron.—4. Sardanapale.— 5. Vitellius.—6. Antiochus.—7. Isaac.—8. Abraham.—9. Job. —10. Joseph.—11. Mathusalem.—12. Melchisédech.—13. Salomon.—14. Socrate.

De quoi l'objet désigné est-il l'emblème ?

1. Absinthe.—2. Baume.—3. Epi de blé. — 4. Feuilles vertes.—5. Chêne. — 6. Erable. — 7. Cyprès. — 8. Epine.— 9. Grenade. — 10. Immortelle. — 11. Laurier. — 12. Lierre.— 13. Lis. — 14. Myrte. — 15. Olivier.—16. Pavot. — 17. Rose blanche.—18. Tulipe.—19. Violette.—20. Couronne de fleurs. —21. Les fleurs.—22. Feuille flétrie.—23. Palme.

Quel homme célèbre a été pris pour emblème de l'attribut désigné ?

1. Innocence.—2. Fierté.—3. Colère.—4. Haine d'un frère. —5. Courage et génie guerrier.—6. Eloquence.—7. Richesse. —8. Charité.—9. Force.—10. Douceur.—11. Zèle.

Quel saint l'attribut désigné fait-il connaître ?

1. Agneau.—2. Aigle.—3. Coupe d'où sort un serpent.— 4. Ange.—5. Bœuf.—6. Caillou à la main et lion aux pieds. —7. Clefs.—8. Un cœur enflammé et un livre.—9. Croix en sautoir.—10. Dragon.—11. Un glaive et un livre.—12. Gril. —13. Lion.—14. Roue armée de rasoirs.

De quoi l'animal désigné est-il l'emblème ?

1. Castor.—2. Abeille. — 3. Agneau. — 4. Aigle.—5. Ane. —6. Bouc.—7. Cerf.—8. Chat.—9. Colombe.—10. Hibou.— 11. Léopard. — 12. Lièvre. — 13. Lion. — 14. Passereau.— 15. Pélican. — 16. Renard. — 17. Serpent. — 18. Serpent se mordant la queue. — 19. Serpents entrelacés autour d'un bâton.— 20. Singe.—21. Sphinx. — 22. Tortue.—23. Tourterelle.—24. Vipère.—25. Tigre.—26. Ver rongeur.

Aller de l'idée à l'animal qui en est le symbole.

1. Vanité.—2. Paresse.—3. Industrie.—4. Inconstance, légèreté.—5. Diligence.—6. Génie.—7. Basse cruauté.—8. Ingratitude.—9. Fidélité.—10. Médisance.—11. Ruse.—12. Mémoire courte, oubli facile.—13. Cécité.

Leçon XXXII.

Rendre les mêmes idées sans employer les adverbes très, bien *ou* fort.

1. Votre douleur est très-grande.—2. Le spectacle inconnu d'une très-grande campagne et mille objets nouveaux l'enchantent tour à tour.—3. Mon voyage dépeint vous causera un bien grand plaisir.—4. Les Iroquois étaient très-barbares. —5. Le chien est très-zélé, très-ardent et très-obéissant.— 6. Vos actions sont fort différentes de vos écrits.—7. Ce valet vous est fort nécessaire.—8. La petite fille avait bien froid. —9. La grenouille vit un bœuf très-gros.—10. Elle qui était très-petite.—11. Le roi a fort ri de cette folie.—12. La mouche de la fable était très-active.

Faire disparaître l'adverbe, tout en exprimant la même pensée.

1. On était cependant grandement alarmé au logis.—2. Tu as raison, reprit froidement la mouche.—3. Mina ramassait des miettes qu'elle gardait soigneusement.—4. Le chevalier de Lévis en a été (de la mort de Montcalm) excessivement affligé.—5. Un bruit retentit sourdement dans les entrailles du volcan.—6. Je sommeille paisiblement.—7. Assurément vous vous trompez.—8. Considérez comme ces jeunes gens marchent élégamment. — 9. Ma mère était profondément recueillie.—10. Nous fûmes grandement surpris quand nous vîmes Louis revenir sous-officier.—11. Pourquoi répondre audacieusement?—12. La lecture de l'Evangile encourage puissamment à vivre vertueusement.—13. Travaillez constamment, soyez économe et vous réussirez heureusement.

Ecrire les billets suivants en n'employant que la troisième personne du verbe :

1. Père François, je vous souhaite le bonjour, je vous prie de me venir voir demain, et vous salue avec affection.

LOUIS LARAMÉE.

2. Monsieur Jules, je vous offre mes civilités et vous prie d'avoir l'obligeance de m'adresser désormais directement vos lettres ; elles me parviendront plus vite et plus sûrement.

ONÉSIME LEFEBVRE, *percepteur de N****

3. M. Plaise, je crois devoir vous avertir que la conduite de M. votre fils laisse beaucoup à désirer, et que s'il ne change au plus tôt, je me verrai dans la nécessité de le séparer de ses condisciples et de vous le renvoyer.

Agréez, etc. FRANÇOIS FISCIAULT.

4. Je vous fais savoir, ma bien-aimée cousine, que ma santé s'améliore sensiblement, que le médecin m'a fait espérer pouvoir bientôt sortir; qu'aussitôt qu'il me le permettra, j'irai vous rendre visite et vous remercier de toutes vos bontés. ANGÈLE MOQUIN.

5. Moi, notaire à Saint-Constant, j'annonce aux créanciers de feu M. Bédard que j'ai en main des fonds suffisants pour les solder; je les invite à se présenter en mon étude, munis de leurs titres, dans la quinzaine à partir de ce jour.

Saint-Constant, le 2 juin 1877.

Signé, ISIDORE LARIVIÈRE.

6. Madame la Supérieure, puis-je sans indiscrétion vous prier de vouloir m'honorer d'une visite? Je ne puis aller vous trouver, et pourtant j'éprouve le besoin d'épancher mon âme dans la vôtre.

Agréez l'hommage de ma filiale affection.

ADÈLE.

Section II.

PHRASÉOLOGIE ET LEXICOLOGIE,

EN RAPPORT AVEC LE RAISONNEMENT.

Leçon I.—Des Propositions opposées (1).

Trouver les contradictoires des propositions suivantes :

1. Il pleut.—2. L'homme riche est heureux.—3. Le climat du Canada est agréable.—4. On ne peut s'instruire sans travailler.—5. L'étude orne l'esprit.—6. Les saints ont été les plus sages des hommes.—7. Cet homme, en tombant, s'est fait mal.—8. Celui qui a menti ne peut plus être cru.—9. Il faut aimer ce qui est bon.—10. Certains peuples adoraient les animaux.

Trouver les contraires des propositions ci-dessus.

Leçon II.—Du Syllogisme (2).

Trouver la conclusion.

1. Ceux qui n'étudient pas sont toujours ignorants; or les paresseux n'étudient pas; donc...—2. Celui qui désire plus

(1) Voir 1ère Partie, Nos 187-189.

(2) Voir 1ère Partie, No 216.

qu'il n'a n'est jamais heureux ; or l'avare désire plus qu'il n'a ; donc...—3. Nous devons aimer ce qui est bon ; or Dieu est bon ; donc...—4. Tous les hommes sont enfants de Dieu ; or les Indiens sont hommes ; donc...—5. L'oisiveté est la mère de tous les vices ; or les mauvaises pensées sont des vices ; donc...

On donne la majeure, trouver la mineure et la conclusion.

1. Tous les vices sont blâmables ;...—2. Tous les grands conquérants sont des fléaux ;...—3. Toutes les planètes tournent autour du soleil ;...—4. Les hommes vertueux sont heureux ;...—5. Aucun homme n'est exempt de faiblesse ;...

On donne la conclusion, trouver la mineure et la majeure.

EXEMPLE :

. . . . . ;
. . . . . ;
donc le brochet nage.

Nous avons vu que, dans un syllogisme, la conclusion emprunte son sujet à la mineure et son attribut à la majeure. Ainsi, dans la proposition ci-dessus, *brochet* appartient à la mineure, et *nage* (*est nageant*) appartient à la majeure ; nous avons déjà ceci :

. . . . . nage nt ;
or le brochet . . . ;
donc le brochet nage.

Il ne reste plus à trouver que le nom générique de brochet. Voici donc notre syllogisme :

Tous les poissons nagent ;
or le brochet est un poisson ;
donc le brochet nage.

1. . . . . ;
. . . . . ;
donc nous devons mettre le temps à profit.

2. . . . . ;
. . . . . ;
donc nous devons fuir la société d'Auguste.

3. . . . . ;
. . . . . ;
donc la famine n'est pas à craindre cette année.

4. . . . . ;
. . . . . ;
donc les enfants doivent prendre conseil des vieillards.

5. . . . . ;
. . . . . ;
donc Dieu punira les méchants et récompensera les bons.

Leçon III.—Du Syllogisme (*suite*).

Donner la forme syllogistique aux propositions suivantes :

1. La prudence est louable, puisque c'est une vertu.—2. Puisque le St-Laurent est un fleuve, il se jette dans la mer.—3. Celui qui veut être instruit doit étudier, car l'étude est le moyen de s'instruire.—4. Je ne puis abandonner Dieu, car je lui ai promis que je ne l'abandonnerai jamais.—5. Cet homme ne pouvait payer ses dettes, vu qu'il n'avait rien.—6. Je ne dois pas perdre mon âme, attendu que je n'en ai qu'une.

7. Entre le peuple et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.

8. On ne doit pas s'étonner que le portrait de cet homme révèle la tristesse ; il l'a fait faire au moment de monter sur l'échafaud.—9. Je puis tous les jours servir Dieu et acquérir du mérite ; donc je puis désirer vivre encore.—10. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, puisqu'il leur a donné à tous des moyens de salut.—11. Vous êtes cruel, puisque vous ne venez pas au secours des malheureux que vous pouvez soulager.—12. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.—13. Jésus-Christ ayant souffert et travaillé, l'homme ne doit ni rougir, ni se plaindre du travail et de la souffrance.—14. Paul est bien élevé, c'est pour cela qu'il prie Dieu et respecte ses parents.—15. L'ambitieux, désirant toujours plus qu'il n'a, n'est jamais heureux.—16. Vous devez aimer vos maîtres pour le bien qu'ils vous veulent.—17. Je suis faible, puisque je suis un homme.

Leçon IV.—De l'Enthymème (1).

On peut mettre sous la forme de l'enthymème tous les arguments donnés plus haut. En voici encore quelques-uns :

1. Les nègres sont enfants de Dieu.—2. Il faut aimer Dieu, puisqu'il est bon.—3. L'aigle est ovipare, puisqu'il est un oiseau.—4. La peinture, étant un art, embellit la vie.—5. Syrius, étant une étoile, a une lumière propre.

De l'Epichérème (2).

Donner la forme de l'épichérème aux propositions suivantes :

1. Les hommes vertueux ayant la paix intérieure, sont heureux.—2. Pour apprendre, il faut que vous écoutiez.—

(1) Voir 1ère Partie, No 217.
(2) Voir 1ère Partie, No 218.

3. Je t'ai sauvé, donc je puis te perdre, puisqu'il est plus facile de perdre quelqu'un que de le sauver.—4. Un chrétien, obligé d'aimer ses semblables, doit aimer les Indiens.

Du Dilemme (1).

On donne la majeure et la conclusion, trouver la mineure.

1. A un failli : Ou vous connaissiez l'état de vos affaires, ou vous ne le connaissiez pas... ; donc vous êtes punissable.—2. A un paresseux : Ou vous avez de l'intelligence, ou vous n'en avez pas... ; donc vous devez travailler.—3. Encore à un paresseux : Ou vous êtes riche, ou vous ne l'êtes pas... ; donc vous devez travailler.—4. A un élève dissimulé : Ou ce que vous faites est bien, ou il est mal... ; donc vous ne devez pas le dissimuler.

Leçon V.—Des Syllogismes composés (2).

SYLLOGISME DISJONCTIF.

Trouver la mineure dans les propositions suivantes :

1. Il a employé son argent à payer ses dettes, ou il l'a dissipé follement... ; donc il l'a dissipé follement.—2. Puisqu'il a échoué dans ses examens c'est que ses épreuves étaient mauvaises, ou qu'il a été desservi... ; donc ses épreuves étaient mauvaises.

SYLLOGISME COPULATIF.

Trouver la mineure ou la majeure suivant que le réclament les arguments suivants :

1. On ne peut s'instruire et être paresseux... ; donc vous ne serez jamais instruit.—2. On ne peut recevoir bien les sacrements et rester assujetti à ses passions... ; donc vous ne recevez pas bien les sacrements.—3. ... il lit de mauvais livres ; donc il deviendra impie.—4. ...vous avez de l'économie et de l'ordre ; donc vous vivrez dans l'aisance.

SYLLOGISME CONDITIONNEL.

Transformer les propositions suivantes en syllogismes conditionnels :

1. Si nous méprisons maintenant le cri de notre conscience, elle qui nous fait déjà tant souffrir aujourd'hui lors même

(1) Voir 1ère Partie, No 219.
(2) Voir 1ère Partie, No 223.

que nous ne l'écoutons pas, elle ne se calmera jamais et elle nous torturera au jour du jugement.—2. Si je puis désirer ce qui me procurera le plus de mérite, et que je doive vivre dans la vertu, je puis désirer vivre longtemps.

SORITE.

Donner la forme du sorite aux propositions suivantes :

1. La piété inspire l'amour de Dieu, d'où naît la haine du péché, le penchant pour la vertu découle de la haine du vice; donc l'homme qui a de la piété a du penchant pour la vertu.—2. La paresse produit le dégoût du travail, d'où l'oisiveté, d'où la mollesse, d'où tous les vices.—3. L'orgueil produit l'ambition; l'ambition, la jalousie; la jalousie, la haine; la haine, la vengeance; la vengeance, l'homicide.—4. Les petites fautes mènent aux grandes, qui causent du remords, lequel rend malheureux; donc les petites fautes conduisent au malheur.

Leçon VI.—De la Réfutation (1).

Démontrez la fausseté des propositions suivantes, en leur donnant la forme du syllogisme, et faites voir en quoi le syllogisme est faux.

1. Nous ne devons pas secourir les pauvres, parce qu'ils sont malheureux par leur faute.—2. Cette personne m'a blâmé, je ne puis supporter sa présence.—3. Il y a de mauvais chrétiens; donc la religion chrétienne n'est pas la véritable.—4. Je ne suis pas obligé de penser à la mort, puisque je n'y puis toujours penser.—5. Je dois ne songer qu'à mon plaisir, parce que tout le monde agit ainsi.—6. Je ne crois pas aux mystères, parce que je n'admets que ce que je comprends.—7. Il n'y a pas de mauvais livres.—8. Dans les livres je prends ce qu'il y a de bon, et je laisse ce qu'il y a de mauvais.—9. Il faut que jeunesse se passe dans les plaisirs.

Démontrez la fausseté des syllogismes disjonctifs suivants :

1. Ou il pleut, ou il ne pleut pas; or il pleut; donc il ne pleut pas.—2. Ou vous avez de l'argent, ou vous n'en avez pas; or vous n'avez pas d'argent; donc vous en avez.—3. Ou vous êtes coupable ou vous ne l'êtes pas; or vous n'êtes pas coupable; donc vous l'êtes.

(1) Voir 1ère Partie, Nos 224-226.

QUATRIÈME PARTIE.

MOYENS DE FORMER LE STYLE.

Nous donnons comme moyens de former le style trois genres d'exercices : 1° Petits Exercices de Rédaction, pour les jeunes enfants ; 2° Exercices d'Imitation et d'Invention, préparant à la composition proprement dite ; 3° Exercices d'Analyse, de Critique et de Composition, qui forment la partie la plus sérieuse de l'ouvrage.

Section I.

PETITS EXERCICES DE RÉDACTION.

I.

LE PORTE-MONNAIE TROUVÉ.

Canevas.—Un enfant trouve un porte-monnaie. Il le remet à sa mère, qui lui dit de venir avec elle chez le commissaire de police pour en faire le dépôt.

II.

LE PORTE-MONNAIE TROUVÉ (*suite*).

Canevas.—L'enfant qui avait trouvé le porte-monnaie demande si le premier venu ne pourrait pas aller le réclamer au commissaire de police. Sa mère lui répond que le commissaire s'assurera par des questions qu'on ne le trompe point.

III.

LE PETIT CAPRICIEUX.

Canevas.—Un enfant capricieux ne voulait pas d'une portion. Sa mère ordonne qu'on ne lui serve rien autre chose jusqu'à l'heure du goûter. L'enfant, tourmenté par la faim, la mange alors et la trouve excellente.

IV.

UNE PROPOSITION REPOUSSÉE.

Canevas.—Un mauvais élève propose à un enfant sage de manquer l'école avec lui. Celui-ci refuse, disant qu'il aime mieux travailler que de jouer, et qu'il ne veut pas tromper ses parents.

V.

LE MENTEUR PUNI.

Canevas.—Un berger crie : *Au loup !* et se rit ensuite des personnes qui accourent pour lui venir en aide... Un jour, un loup se jette sur son troupeau... Il appelle alors au secours, mais personne ne vient... Le loup lui emporte la plus belle de ses brebis.

VI.

CENT FEUX DE JOIE AU LIEU D'UN.

Canevas.—Un évêque visite sa ville natale... Un grand feu de joie est préparé... On invite le prélat à l'allumer... Mais il demande que l'on distribue tous les fagots aux pauvres de la localité.

VII.

LE GOURMAND PUNI.

Canevas.—Un enfant gourmand avait vu sa mère poser un vase sur un rayon élevé. Croyant qu'il contenait des confitures, il monte sur une chaise et l'incline pour voir à l'intérieur, mais il était plein d'une tisane très-chaude, qui tombe sur l'enfant et lui brûle le visage et la poitrine.

VIII.

PRÉSENCE D'ESPRIT D'UNE PAYSANNE.

Canevas.—Une paysanne, revenant du marché, accepte dans sa voiture un inconnu... Elle reconnaît que c'est un voleur... Elle fait à dessein tomber un panier et prie l'inconnu de le lui ramasser... Dès que celui-ci est descendu, elle lance son cheval au galop.

IX.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

Canevas.—Une abeille reprend fortement une mouche de ce qu'elle est venue auprès de sa ruche... La mouche répond qu'elle a eu tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse. L'abeille vante sa nation : lois, république, miel ; elle reproche à la mouche sa manière de vivre... Réponse de la mouche qui blâme la colère de l'abeille, colère qui détruit toutes les belles qualités dont elle se vante ; elle termine en disant qu'il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, mais accompagnées de plus de modération.

X.

LES SINGES.

Canevas.—Un marchand de bonnets voyage dans le Monomotapa...; il traverse une forêt peuplée de singes..., fatigué, il

prend un bonnet et s'endort...; les singes pour l'imiter viennent tous prendre un bonnet.

Réveil du marchand...; il voit son sac vide..., et les singes sur les arbres...; il monte sur un arbre afin de poursuivre un voleur...; une branche lui fait tomber le bonnet qu'il avait gardé...; les singes croient qu'il l'a jeté à terre et chacun jette le sien...; contentement du marchand qui descend pour ramasser sa marchandise...; les singes l'imitent...

Le marchand désolé invente une ruse...; il va mettre son bonnet dans son sac et se retire...; les singes viennent y mettre chacun le leur...

XI.

LE COLIBRI ET L'OISEAU-MOUCHE.

Canevas.—Représentez le colibri venant tout effrayé, le soir, chez son voisin l'oiseau-mouche.

Il annonce un orage, en décrit les phénomènes précurseurs et conseille une prompte fuite.

Dites la réponse de l'oiseau-mouche, qui le remercie d'abord, mais qui refuse de fuir, ajoutant qu'il ne craint pas l'orage, parce qu'une feuille suffit pour le garantir.

Mettez dans un alinéa à part la moralité de cette fable, qui fait comprendre qu'il est avantageux de n'occuper pas une grande place dans le monde.

XII.

L'ÉCHO.

Canevas.—Le petit Georges entend l'écho répéter ses cris : Ho ! ho ! Qui est-tu ? Tu es un homme stupide... Il se fâche contre l'interlocuteur inconnu, et lui dit de nouvelles injures, qui sont répétées... Il parcourt le bosquet pour se venger..., ne trouve personne.

Sa mère lui dit : " Tu n'as entendu que tes propres paroles..." Leçon à tirer de là.

XIII.

DÉLICATESSE DE CONSCIENCE.

Canevas.—Saint Jean de Kenty est arrêté par des voleurs qui le dépouillent et lui demandent s'il n'a plus rien qu'ils puissent lui prendre. Il leur répond négativement ; mais ensuite il se souvient qu'il a quelques pièces d'argent cousues dans son manteau, et il court après eux pour les leur offrir.

XIV.

UN PACTE AVEC LA LANGUE.

Canevas.—Saint François de Sales a été un parfait modèle de douceur. Un jour, un gentilhomme l'insulte d'une manière

scandaleuse, il ne lui répond rien, et en donne ensuite cette raison : " J'ai fait un pacte avec ma langue pour ne rien dire tant que je me sentirais le cœur ému."

XV.

TRISTE SUITE D'UNE DÉSOBÉISSANCE.

Canevas.—Un jour où les rivières étaient gelées, une mère recommande à son fils de ne pas aller s'amuser sur la glace, mais de se rendre directement de l'école à la maison. L'enfant va glisser quand même ; la glace se brise sous lui, la mort est le fruit de sa désobéissance.

XVI.

AVARICE ET BRUSQUERIE.

Canevas.—Un docteur célèbre, mais brusque et avare, avait soigné le fils d'un riche banquier. La mère de l'enfant, reconnaissante, lui avait mis pour honoraires cinq billets de cent piastres, dans un magnifique portefeuillle.

Le docteur, qui l'ignorait, répond qu'il ne veut que de l'argent et fixe à trois cents piastres les services qu'il a rendus. La dame retirant alors les cinq billets, lui en remet trois et garde les deux autres ainsi que le portefeuille, lui donnant ainsi la leçon que méritaient sa brusquerie et son avarice.

XVII.

LES TROIS TOURTES.

Canevas.—Trois enfants d'une même famille reçoivent chacun une tourte de leur grand'mère. L'un se hâte de manger la sienne et en éprouve une indigestion ; le deuxième met la sienne en réserve et la laisse se gâter ; le troisième partage sa tourte avec un pauvre.

XVIII.

LA TENTATION.

Canevas.—Ernest et Auguste voient, dans un jardin, des pommiers chargés de fruits : Ernest veut en prendre.—Auguste ne consent pas à toucher au bien d'autrui.—Ernest dit qu'ils ne seront pas aperçus.—Auguste rappelle que Dieu les verrait.—Comment on arrive à commettre de grands crimes...

XIX.

OBÉISSANCE DUE AUX PARENTS.

Canevas.—Une vieille chèvre laisse ses petits à l'étable, leur recommandant de ne pas ouvrir si l'on frappait à la porte.—Un loup vient frapper...Les jeunes chèvres n'ouvrent pas... Le loup se retire.

XX.

DIEU FAIT BIEN CE QU'IL FAIT.

Canevas.—Un marchand portait une grosse somme d'argent... La pluie tombait... Il se plaint de la Providence... Il rencontre un voleur qui veut tirer sur lui... La poudre est mouillée, et le voleur ne peut tirer... Il cesse de murmurer.

XXI.

LA MAUVAISE CONSCIENCE.

Canevas.—Un étranger arrive dans une auberge... Sur une table est une chandelle, avec un *voleur* (on nommait ainsi le suif qui coulait de la chandelle). Le maître d'hôtel entre et dit au domestique, montrant la chandelle: "Un voleur!" L'étranger s'enfuit... On l'atteint, il est condamné.

XXII.

TRAIT DE PROBITÉ.

Canevas.—Un officier de cavalerie, cherchant du fourrage, demande à un ermite de lui montrer un champ où il trouvera de l'herbe. L'ermite le conduit. On passe près d'un champ d'orge. Les cavaliers veulent s'y arrêter. L'ermite les presse d'avancer encore. Arrivés près d'un autre champ d'orge, ils sont invités à s'arrêter. Interrogé, l'ermite dit que le premier champ n'est pas à lui, tandis que le dernier lui appartient.

XXIII.

LA CROIX ET LES MILLE ÉCUS.

Canevas—Frédéric II, roi de Prusse, dit à un officier: "Je vous fais chevalier du Mérite et vous donne mille écus"... Il donne la croix à l'officier, qui demande les mille écus. Le roi dit que sa parole doit suffire... L'officier répond que si le roi gagne la bataille il oubliera...

XXIV.

CHARLEMAGNE VISITANT UNE ÉCOLE.

Canevas.—Charlemagne visite une école, fait mettre à droite les bons élèves et à gauche les paresseux. Il loue ceux-là et blâme sévèrement ceux-ci.

XXV.

UN COUPABLE LIBÉRÉ.

Canevas.—Un duc visite un bagne et interroge les détenus sur leurs délits, et tous s'excusent ou cherchent à se justifier...

Un seul avoue qu'il a volé...Le duc l'appelle coquin et ordonne de le séparer des autres et de le rendre à la liberté.

XXVI.

LE CLOU DU CHEVAL.

Canevas. — Un clou manque au fer d'un cheval. Le paysan n'y prend garde ; le fer tombe, le cheval boite, et deux voleurs poursuivent le villageois, l'atteignent et lui dérobent sa monture et sa valise. Réflexions du paysan.

XXVII.

LA POULE ET SES POUSSINS.

Canevas.—Parlez des soins de la poule pour ses poussins, et de son courage à les défendre contre tout danger.

Rappelez en terminant que Jésus-Christ a présenté la sollicitude de cet oiseau pour sa couvée comme une image de sa propre tendresse envers son peuple.

XXVIII.

LETTRE DE FÊTE A UN GRAND-PÈRE DONT ON EST ÉLOIGNÉ.

Canevas.—Un petit-fils souhaite la bonne fête à son grand-père, qui s'appelle Louis. Il lui dit qu'il serait heureux d'être auprès de lui, et exprime ses regrets de ne pouvoir l'embrasser en lui offrant un bouquet. Il termine en lui disant adieu et en le recommandant à la protection du saint dont il porte le nom.

XXIX.

UN EXAMEN.

Canevas.—En 1793 avait lieu à Metz un examen pour l'école d'artillerie... Un jeune homme en habits de paysan entre... Il demande à être examiné... On l'accueille par un rire universel...

Son tour arrivé, il répond à tout...Il est proclamé le premier du concours... Les autres candidats le portent en triomphe.

Ce jeune homme se nommait Drouot, et fut depuis général de Napoléon 1^er^.

XXX.

DÉVOUEMENT PATERNEL.

Canevas.—Un jeune homme nommé Loizerolles est condamné à mort par le tribunal révolutionnaire...Son père obtient de l'assister dans sa prison...A un moment où le fils était endormi, on appelle les victimes pour l'échafaud...Le père se présente au lieu du fils, et meurt pour celui-ci.

XXXI.

FAIBLESSE ET COMPLICITÉ D'UNE MÈRE.

Canevas.—Un enfant soustrait un livre à l'un de ses camarades et l'apporte à sa mère. Celle-ci, loin de le punir, le loue de son adresse.

Peu après, il lui apporte une pièce de cinq francs...Plus tard, une montre...Il devint voleur de profession.

Arrêté et condamné à mort, il maudit la faiblesse et la complicité de sa mère.

XXXII.

LE JEUNE HOMME ABANDONNÉ A LUI-MÊME.

Canevas.—Denys le Jeune, tyran de Syracuse, eut quelque temps en son pouvoir le fils de Dion, son ennemi...Il ordonna qu'on laissât ce jeune homme parfaitement libre de suivre ses penchants...Cette liberté devint funeste à celui-ci...Renvoyé vers son père, il en fut la honte, et, ne pouvant se corriger de ses défauts, il finit par se donner la mort.

XXXIII.

DAVID ET GOLIATH.

Canevas.—Les Israélites et les Philistins étaient campés sur deux collines en face l'une de l'autre...Un Philistin géant, nommé Goliath, insulte Israël...Le jeune David en est témoin et s'offre pour le combattre.

Armé d'un bâton et d'une fronde, il s'avance contre Goliath, qui le méprise et l'insulte...Il lance une pierre qui atteint le géant au front et le renverse...Lui prenant son épée, il lui coupe la tête.

XXXIV.

FAUTE ET REGRETS.

Canevas.—Un libraire anglais nommé Johnson avait un fils appelé Samuel, à qui il faisait faire de brillantes études. Un jour où le temps était froid et brumeux, il lui dit de le remplacer au marché de Walstall. Le jeune homme refuse. Le père va au marché, et y prend une pleurésie qui le mène à la tombe. Samuel déplore toute sa vie sa désobéissance, et se condamne à aller chaque année passer quatre heures tête nue à l'endroit même où son père avait voulu l'envoyer.

XXXV.

UN TRAIT DE PIÉTÉ FILIALE.

Canevas.—Un élève boursier d'une école militaire, et fils d'un ancien officier de Louis XV, se faisait remarquer par une

frugalité excessive. Interrogé sur ses motifs d'agir ainsi, il refuse de s'expliquer; mais, menacé d'être renvoyé, il dit que, sa famille étant pauvre, il ne peut se résoudre à être mieux nourri que son père, sa mère et ses frères.

Le gouverneur de l'école lui demande si son père n'a pas une pension; et, sur sa réponse négative, il promet de la lui faire obtenir. Il lui remet trois louis de la part du roi, et dit qu'il va envoyer le premier trimestre de la pension à sa famille. L'enfant le supplie de vouloir bien y joindre les trois louis qu'on vient de lui donner.

XXXVI.

LES SOUHAITS DE L'ANE.

Canevas.—Le printemps était de retour..., beauté de la nature..., l'âne pleurait à cause des fleurs qu'on lui faisait porter en trop grande quantité...; il maudit le printemps et souhaite l'été.

L'été arrive...; l'âne est chargé de légumes...; sa peine est plus grande encore, il souhaite l'automne.

L'automne vient à son tour...; augmentation de peine pour la pauvre bête...; on lui fait porter des fruits... Dites ses plaintes. Il souhaite l'hiver.

Représentez l'hiver arrivant avec ses frimas, sa neige et ses glaces, et ramenant pour l'âne de nouveaux travaux... Obligation de porter le fumier dans les champs.

Concluez que désirer un changement de position, c'est ordinairement demander un changement de misère.

XXXVII.

LE PIGEON PUNI DE SON INQUIÉTUDE.

Canevas.—Deux pigeons vivaient ensemble et en paix... L'un d'eux se laisse séduire par l'ambition et le désir des voyages... Il part..., il va dans le Levant...; on le met au rang des courriers..., il porte chaque semaine les lettres d'un pacha..., il se glorifie de sa grandeur... Cependant son maître est soupçonné d'infidélité... Le sultan ordonne de décocher une flèche contre le pigeon, afin de pouvoir lire les lettres qu'il porte... Le pigeon est atteint mortellement... Il meurt en condamnant son ambition et en regrettant son colombier et son ami.

XXXVIII.

LE LIÈVRE QUI FAIT LE BRAVE.

Canevas.—Un lièvre est honteux d'être poltron..., il veut s'aguerrir...; il s'approche du village..., il va même assez près des chiens...; il se glorifie de ses exploits..., les

raconte..., en invente...; Jean Lapin refuse de le croire et dit qu'il voudrait le voir au milieu d'une meute... Le lièvre assure qu'il ne reculerait pas.

Tout à coup un petit chien jappe...; peur du lièvre. Dites sa fuite et les paroles de Jean Lapin, qui rit de tant de lâcheté après tant de vanteries.

XXXIX.

LE ROUGE-GORGE.

Canevas.—Un rouge-gorge se présente à la fenêtre d'un laboureur ... Celui-ci ouvre, et l'oiseau entre dans la maison, où il passe l'hiver.

Au printemps l'oiseau s'envole ... A l'automne il revient ... Les enfants du laboureur s'en réjouissent, et le père leur dit que la confiance de cet oiseau a pour raison la bonté dont on a usé envers lui.

XL.

LE GUIDE DU JEUNE TOBIE.

Canevas.—Tobie, après avoir donné à son fils les plus sages conseils, lui dit d'aller réclamer à Gabélus de Ragès, en Médie, dix talents d'argent, qu'il lui a prêtés.

Le jeune Tobie cherche un guide... Il en rencontre un sur la place et l'amène à son père... C'était l'ange Raphaël, envoyé de Dieu pour consoler cette famille... Il promet de conduire et de ramener le jeune homme... Le père consent au voyage, disant : " Faites bon voyage ; que le Seigneur soit avec vous dans votre route, et que son bon ange vous accompagne. "

XLI.

LES DEUX SOURIS.

Canevas.—Une souris s'ennuie. Elle dit à une autre souris qu'elle a lu, dans des livres qu'elle rongeait, que l'âme des souris, d'après la croyance des Indiens, a pu habiter le corps des hommes de mérite, et pourra être plus tard l'âme d'un docteur... Les deux souris partent pour l'Inde... Elles s'embarquent... Navigation heureuse... Arrivée à Surate... On les admet dans une maison destinée aux souris.. Elles se vantent d'avoir été autrefois un fameux brahmine et une belle dame du pays. Les souris indiennes ne purent les souffrir, et les étranglèrent... Leçon de modestie.

XLII.

UN ENFANT ÉCRIT A SES PARENTS DONT IL EST ÉLOIGNÉ.

Canevas.—Un enfant éloigné de ses parents leur écrit pour leur souhaiter la bonne année. C'est pour lui un devoir

doux à son cœur. Il regrette de ne le pouvoir remplir de vive voix. Il témoigne combien il est reconnaissant de ce que l'on fait pour lui, et dit qu'il s'efforcera de s'en rendre digne de plus en plus ; et, en attendant qu'il en puisse donner des preuves, il prie ses parents d'agréer ses vœux.

XLIII.

LA FILEUSE DE FOLGOAT.

Canevas.—Une pauvre veuve vivait de son travail... Son enfant, âgé de huit ans, menait paître la chèvre qui était tout leur bétail. Un soir d'été, celle-ci revint seule... Quelle inquiétude pour la mère !... Elle cherche son enfant... Elle l'entrevoit enfin ; mais, suspendu sur un précipice et arrêté par une branche. Elle ne peut le retirer ni le laisser pour appeler du secours ; elle craint qu'il ne s'endorme et ne tombe... Elle l'exhorte à prier et à chanter... Elle est assez heureuse pour le tenir éveillé jusqu'au matin, où les moissonneurs arrivant opèrent le sauvetage.

XLIV.

UN ENFANT ÉCRIT A SON FRÈRE AÎNÉ.

Canevas.—Un enfant écrit à son frère aîné le premier jour de l'an : il lui dit qu'il aurait été heureux de l'embrasser en s'éveillant, qu'il a tout d'abord pensé à lui, qu'il a prié pour lui surtout à la messe, et qu'il lui souhaite tous les biens.

XLV.

LETTRE D'UN ENFANT A SES PARENTS.

Canevas.—Un enfant pour qui ses parents font de grands sacrifices leur exprime, à l'occasion du renouvellement de l'année, son amour et sa reconnaissance.

XLVI.

TRENTE-TROIS PAOLI.

Canevas.—Un enfant écrit à Pie IX pour lui demander des secours. Le Pape lui remet une pièce d'or. L'enfant lui dit que c'est trop... Le Saint-Père, satisfait, lui dit qu'il se charge de son éducation...

XLVII.

LA POLICE DE LA CHARITÉ.

Canevas.—Une jeune romaine vend sa croix d'or pour pouvoir nourrir sa mère. Elle dit à cette dernière que le Saint-Père va la faire travailler...

Le Saint-Père en est averti... Sa police de charité... Le soir elle reçoit une lettre avec cinq pièces d'or et sa croix...

XLVIII.

LE VILLAGEOIS ET SON ANE.

Canevas.—Un villageois conduit son âne raisonnablement chargé..., il passe parmi des broussailles..., en coupe une petite quantité et les met sur l'animal... L'âne marche cependant assez bien... ; le villageois le charge encore de deux pierres... Parlez de la fatigue de l'âne et de la chaleur du jour... Représentez le villageois quittant son habit..., le jetant sur les autres charges.

A la fin le baudet tombe et périt.

Section II.

EXERCICES D'IMITATION ET D'INVENTION.

Leçon I.

L'ABEILLE ET LA FOURMI.

1. A jeun, le corps tout transi
Et pour cause,
Un jour d'hiver la fourmi,
Près d'une ruche bien close,
Rôdait pleine de souci.
Une abeille vigilante
L'aperçoit et se présente :
" Que viens-tu chercher ici ?
Lui dit-elle.—Hélas ! ma chère,
Répond la pauvre fourmi,
Ne soyez pas en colère ;
Le faisan, mon ennemi,
A détruit ma fourmilière ;
Mon magasin est tari.

2. Tous mes parents ont péri
De faim, de froid, de misère :
J'allais succomber aussi,
Quand du palais que voici
L'aspect m'a donné courage.
Je le savais bien garni
De ce bon miel, votre ouvrage ;
J'ai fait effort, j'ai fini
Par arriver sans dommage.
Oh ! me suis-je dit, ma sœur
Est fille laborieuse.

3. Elle est riche et généreuse :
Elle plaindra mon malheur.
Oui, tout mon espoir repose
Dans la bonté de son cœur.
Je demande peu de chose ;
Mais j'ai faim, j'ai froid, ma sœur !
—Oh ! oh ! répondit l'abeille,
Vous discourez à merveille ;
Mais vers la fin de l'été,
La cigale m'a conté
Que vous aviez rejeté
Une demande pareille. [oui,
—Quoi ! vous savez ?...—Mon Dieu,
La cigale est mon amie.

4. Que feriez-vous, je vous prie,
Si, comme vous, aujourd'hui,
J'étais insensible et fière ;
Si j'allais vous inviter
A promener ou chanter ?
Mais rassurez-vous, ma chère :
Entrez, mangez à loisir,
Usez-en comme du vôtre
Et surtout, pour l'avenir,
Apprenez à compatir
A la misère d'un autre."

DE JUSSIEU.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions ayant pour objet de faire connaître :

1. Les personnages qui figurent dans le récit ;
2. Le lieu de l'événement ;

3. Le temps où il s'accomplit;
4. Les principaux incidents de l'action;
5. Le résultat;
6. La moralité.

Modèle d'Exercice oral.

1. *Personnages* ..... Une abeille et une fourmi.
2. *Lieu* ..... Près d'une ruche.
3. *Temps* ..... Un jour d'hiver.
4. *Principaux faits ou incidents* .....
   1. La fourmi avait été dépouillée par le faisan.
   2. Elle allait succomber quand elle vit la ruche pleine de miel.
   3. Elle demande un secours généreux.
   4. L'abeille lui répond : Vous avez rejeté une demande pareille de la cigale.
   5. L'abeille ne se moquera pas de son malheur.
5. *Résultat* ..... La fourmi reçoit du secours.
6. *Moralité* ..... Il faut être compatissant.

DEVOIR ÉCRIT : Traduire en prose le texte donné.

COMPOSITION.

(La fleur.)

Canevas.—La fleur donne le miel... Vous direz ce qu'elle est, par rapport au matin, au printemps, aux parfums, aux vierges, aux poètes... Vous la comparerez brièvement à l'homme... Vous direz ensuite à quoi elle servait chez les anciens..., chez les premiers chrétiens..., et à quoi elle sert chez les chrétiens modernes... Vous terminerez en disant ce que nous attribuons à ses couleurs, à sa verdure, à sa blancheur, à ses teintes de rose, etc.

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(La véritable grandeur.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

La prospérité ne put *gonfler* le cœur ni *modifier* les sentiments d'Agathocle; il fut toujours *simple*, et, malgré *l'augmentation* de sa fortune, il ne changea pas de mœurs. Fils d'un potier et *monté* jusqu'à la *couronne*, il ne fut jamais orgueilleux. Il se faisait servir dans *des vases* de terre, et quand on lui en demandait *la raison :* " Je veux, répondait-il, conserver *le souvenir* de mon origine, afin de rabattre l'orgueil que pourrait *faire naître en moi* le vain *appareil* de la royauté." La grandeur est dans les sentiments, et les sentiments sont dans *le cœur*. On peut être noble dans la *misère* et dans *la servitude;* et toute noblesse est *vaine*, lorsqu'on *s'avilit* soi-même par des vices *ignobles* et des actions *basses*.

Un noble qui *joint* aux avantages du rang et de la fortune ceux du *talent* et de la vertu, *ressemble à* un chef-d'œuvre dont la matière et *le travail* sont d'une égale beauté, tandis qu'un noble sans vertu n'est qu'un cadavre *paré* de fleurs. La nature et la religion *placent* tous les hommes *sur la même ligne*, le vrai mérite seul établit entre eux quelque différence.

Leçon II.

L'OFFRE TROMPEUSE

Sur la porte d'un beau jardin,
Ces mots étaient écrits : Je donne ce parterre
A quiconque est content. " Voilà bien mon affaire,
Dit un homme tout bas : j'ai droit à ce terrain."
Plein de joie, il s'adresse au maître :
" Pour m'établir ici, vous me voyez paraître.
Je suis content de mon destin."
Le seigneur lui répond : " Cela ne saurait être ;
Qui veut avoir ce qu'il n'a pas
N'est point content : retournez sur vos pas." P. Barbe.

Exercice oral : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).
Devoir écrit : Traduire en prose le texte donné.

COMPOSITION.

(Apparence d'une navigation heureuse.)

Canevas.—Effet d'un vent favorable sur les voiles... Tableau des rameurs... Mer couverte de navires... Cris de joie... Fuite des rivages... Disparition lente des collines et des montagnes... Ciel et eau... Effet opposé du soleil sur les flots dont il sortait et sur le sommet des montagnes qu'on voyait encore à l'horizon... Sombre azur, annonce d'une heureuse navigation.

EXERCICE D'HOMONYMIE.

L'élève remplacera les points par un des homonymes du vocabulaire ci-après, suivant le renvoi donné.

L'empereur Charles-Quint abandonna la cuirasse pour la ...(1) : il se fit moine. Une famille vertueuse est un vaisseau tenu pendant la tempête par deux...(4) : les mœurs et la religion. Ulysse trouva un asile dangereux dans l'...(5) du cyclope Polyphème. La danse appelée...(13) n'est plus en usage que sur les théâtres. Le lard et la noix sont les...(6) qui servent à prendre les souris. Les Romains n'entreprenaient jamais une guerre sans avoir consulté les...(8). Il ne faut pas confondre les...(7) avec le denier à Dieu. Qu'importe à l'âne de changer de maître, s'il doit toujours porter le ...(12) ? Il faut appeler méchant celui qui n'est...(15) que

pour lui. Un service qui se fait trop attendre est gâté...(16) il arrive. On est engagé dès qu'on a apposé son...(19) au bas d'un acte. Dieu tira tout du...(17). Le témoignage des ...(20) est trompeur. On appelle...(1) le nid des grands oiseaux de proie. Ce cordonnier travaille à perdre...(2). On n'entendait que la douce...(2) des zéphyrs qui se jouaient au milieu des arbres. Combien d'écrivains déshonorent leur plume en mêlant du poison dans leur...(4) ! Il n'y a point de plaisir sans quelque peine: quiconque veut manger l'...(3) doit d'abord casser le noyau. On promenait autrefois les condamnés nu-pieds et la...(7) au col. On met à l'...(3) ceux qui contreviennent aux ordonnances de police. L'...(7), mesure de superficie qui a remplacé la perche, vaut cent mètres carrés. Un...(8) est une maison destinée à recevoir plus particulièrement les vieillards et les infirmes. La patrie est une bonne mère qui ouvre son...(19) à tous ses enfants. Donner à l'esprit le pas sur le bon...(20), c'est préférer le luxe au nécessaire. On dit proverbialement: Bon... (20) ne peut mentir.

VOCABULAIRE.

(1) *Air*, atmosphère, apparence.
Aire, grange, superficie, nid.
Ère, époque.
Erre, *s*, verbe errer.
Haire, chemise de crin.
Hère, pauvre diable.

(2) *Alène*, instrument. [tion.
Haleine, souffle de la respira-

(3) *Amande*, fruit.
Amende, peine pécuniaire.

(4) *Ancre*, de navire.
Encre, pour écrire.

(5) *Antre*, caverne.
Entre, préposition.
Entre, *s*, verbe.

(6) *Appas*, agréments extérieurs.
Appât, pâture,

(7) *Are*, mesure de superficie.
Arrhes, gages.
Art, talent, habileté.
Hart, corde.

(8) *Auspices*, augures.
Hospice, maison de charité.

(9) *Autel*,...d'une église. [tueuse.
Hôtel, auberge; maison somp-

(10) *Auteur*, écrivain.
Hauteur, élévation.

(11) *Avant*, préposition.
Avent, ... de Noël.

(12) *Bah*, interjection.
Bas, chaussure ; adjectif.
Bat, *s*, verbe.
Bât, signe de l'esclavage.

(13) *Balai*, pour nettoyer.
Ballet, danse particulière.

(14) *Bête*, animal privé de raison;
Bette, plante potagère. [adj.

(15) *Bon*, adjectif et nom.
Bond, action de bondir.

(16) *Caen*, ville.
Camp, d'une armée.
Kan, chef tartare.
Quand, conjonction.
Quant (à), préposition.
Qu'en, pour *que en*.

(17) *Cahot*, saut d'une voiture.
Chaos, confusion.

(18) *Cane*, femelle du canard.
Canne, jonc, bâton léger.
Cannes, petite ville d'Italie.

(19) *Ceint*, verbe ceindre.
Cinq, nom de nombre.
Sain, de bonne constitution.
Saint, pur. [poitrine.
Sein, partie extérieure de la
Seing, signature.

(20) *C'en*, pour *ce en*.
Cens, redevance.
Cent, adjectif numéral.
Sang, liquide rouge qui circule dans les veines.
S'en, pour *se en*.
Sens, facultés.
Sent, *s*, verbe sentir.

Leçon III.

LE LION DE FLORENCE.

De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant... Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe : elle pousse un cri,
S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée.
Le front pâle, l'œil fixe et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus :
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prodige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux : " Rends-moi, rends-moi mon fils ! "
Ce lion si farouche est ému par ses cris.
La regarde, s'arrête et la regarde encore :
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

MILLEVOYE.

L'amour maternel ne recule devant aucun dévouement.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).
DEVOIR ÉCRIT : Traduire en prose le texte donné.

COMPOSITION.

(L'astrologue volé.)

Canevas.—Un astrologue, étant sur la place publique, annonçait sa science... Un voleur s'introduisit dans sa maison... Un des auditeurs, qui avait vu ce qui se passait, dit à l'astrologue qu'il ne peut le croire, et il en donne la raison... Reflexion morale...

EXERCICES D'ANTONYMIE.

L'élève remplacera l'adjectif par son contraire.

Nom *commun*, mot *simple*, sens *déterminé*, mot *synonyme*, temps *passé*, temps *primitif*, verbe *transitif*, poids *léger*, enfant *léger*, œuf *frais*, légume *frais*, calcul *juste*, sentence *juste*, temps *serein*, regard *serein*.

L'élève remplacera le verbe par son contraire.

Suivre quelqu'un, *suivre* son penchant, *perdre* une bataille, *perdre* la raison, *flatter* quelqu'un, *flatter* l'oreille, *cacher* sa pensée, *cacher* un tableau, *monter* un fusil, *monter* un escalier, *garder* de l'argent, *garder* le silence, *affirmer* une vérité, *affirmer* sa foi, *serrer* les dents, *serrer* les rangs.

Leçon IV.

PAUVRE PETIT.

Pauvre petit, de l'école chassé,
Viens, mon fils, ces maîtres sévères
N'ont point des entrailles de mères.
Viens donc, et, dans mes bras pressé,
Disait la mère, oublions leurs colères.
Dix ans après : Va-t'en, maudit!
Pour le prix de mes sacrifices,
Dans le plus amer des calices
Tu ne m'as fait boire, ô bandit!
Que des larmes et des supplices,
Disait-elle au pauvre petit. TREMBLAY.

L'enfant à qui sa mère donne raison contre ceux qui le corrigent, lui réserve de grands chagrins.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).
DEVOIR ÉCRIT : Traduire en prose le texte donné.

COMPOSITION.

(Prix de la vertu.)

Canevas.—Dites où est le prix de la vertu..., ce dont elle n'a pas besoin pour frapper les regards... Dites ce qu'elle est au sein des dignités..., ce qu'elle ressent pour les applaudissements de la multitude..., pour les richesses étrangères..., pour les éloges empruntés... Dites de quoi elle est fière..., et ce qu'elle fait de l'élévation où elle est placée... Souvent, pour triompher de ses refus, l'honneur aime à les prévenir... Rappelez, en peu de mots, le trait de ces grands hommes qu'on allait arracher à leur charrue pour commander les armées romaines.

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(L'avocat bossu.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

Un avocat, qu'une *mort* prématurée vient d'enlever au barreau, se *distinguait* au Palais, moins par la *force* de *son argumentation* que par un esprit vif et *moqueur* qui se laissait *aller* parfois jusqu'à la causticité et au sarcasme: *ne nous en étonnons pas*, il était bossu. Mais il portait de si bonne grâce sa *bosse*, qu'au lieu *de servir de but* aux railleries de ses confrères, elle lui *attira* souvent leur indulgence: on ménageait sa bosse autant que l'on *craignait* son esprit. Un jour qu'il *plaidait* une cause assez mauvaise, il fut mordant, sarcastique, et *accabla* l'avocat de la partie adverse d'épigrammes si *piquantes*, que celui-ci, au sortir de l'audience, *s'empressa* de le rejoindre dans la salle des Pas-perdus. Il l'arrêta brusquement, et, se *plaçant* devant lui : " Monsieur mon confrère, lui dit-il, *d'une voix* fortement accentuée, je vous pardonne

aujourd'hui, mais si *vous vous permettez* encore de pareilles plaisanteries à mon égard, *sachez-le bien*, je vous redresserai." Notre *spirituel* bossu ne s'attendait pas à celle-là ; il en fut tellement *abasourdi* qu'il ne trouva pas un seul mot à *répondre*, et qu'il se retira tout *confus*.

Leçon V.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JOUVENCEAUX.

Un octogénaire plantait.
" Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait ;
Car au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées :
Tout cela ne convient qu'à nous.
—Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.
J'en puis jouir demain et quelques jours encore.
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux."
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter :
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter. LA FONTAINE.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).
DEVOIR ÉCRIT : Traduire en prose le texte donné.

COMPOSITION.

(Lettre d'un père à son fils.)

Canevas.—Le père envoie à son fils une petite somme pour ses menus plaisirs... Il desirerait lui envoyer davantage... Usage que celui-ci doit en faire... Peine que le père aurait s'il apprenait que son enfant se procure des choses futiles, inutiles... Il faut toujours avoir un but louable dans l'emploi de l'argent... L'enfant devra donner dans sa première lettre un compte de ses dépenses...

EXERCICE D'HOMONYMIE.

L'élève remplacera les points par un des homonymes du vocabulaire ci-dessous, suivant le renvoi donné.

Les plus grandes...(3) de montagnes se trouvent en Asie et en Amérique. La biche est la femelle du...(2). Remarquez que, dans une église, le...(6) est presque toujours du côté du soleil levant. Noé planta le premier...(1) de vigne. Le bois de...(3) est dur parce qu'il met longtemps à croître. Un pique-nique est un repas où chaque convive paie son...(16). Voici un proverbe français : Dis-moi qui tu...(17), je te dirai qui tu es. Il meurt moins de personnes de...(19) que d'intempérance. L'ambitieux, qui cherche toujours à monter, doit être bien à plaindre quand il est arrivé au...(20) des honneurs et de la fortune. L'...(16) est produit par la répercussion du son. Il ne faut pas confondre l'esclavage avec le servage, les esclaves avec les...(2). Les bons...(8) font les bons amis. Le son du...(9) a assemblé les chiens, qui se sont lancés à la poursuite d'un cerf dix...(9). Buffon appelle le...(10) le roi des oiseaux d'eau. Les corps les plus...(11) sont ceux qui contiennent le plus de matière sous le moins de volume. L'avare ne ..(2) pas son argent, il le cache. L'Afrique produit en abondance des figues et des...(12) excellentes. Il ne ...(2) pas et n'est pas servi. Dans la hiérarchie nobiliaire, la dignité de...(8) vient avant la baronnie et après le marquisat.

VOCABULAIRE.

(1) *Cep*, pied de vigne.
Ces, adjectif démonstratif.
C'est, pour *ce est*.
Sept, adjectif numéral.
Ses, adjectif possessif.
S'est, pour *se est*.

(2) *Cerf*, quadrupède.
Serf, presque esclave.
Serre, lieu couvert; pied des oiseaux de proie, v. serrer.
Sert, verbe servir.

(3) *Chaîne*, lien.
Chêne, arbre.

(4) *Champ*, terre.
Chant, musique.

(5) *Chaud*, adjectif.
Chaux, pierre calcaire.

(6) *Chœur*, terme de musique ; partie d'une église.
Cœur, partie du corps.

(7) *Cire*, substance molle, jaune.
Sire, Seigneur.

(8) *Compte*, calcul.
Comte, dignitaire.
Conte, historiette.

(9) *Cor*, instrument à vent, du-
Corps.... de l'homme. [rillon.
Cors (1), corne du bois du cerf.

(10) *Cygne*, oiseau aquatique.
Signe, indice.

(11) *Danse*, mouvement cadencé
Dense, épais. [du corps.

(12) *Date*, époque.
Datte, fruit du dattier.

(13) *Davantage*, adv. de quantité.
D'avantage, prépos. et subst.

(14) *Dégoûter*, causer du dégoût.
Dégoutter, tomber goutte à goutte.

(15) *Dessein*, projet.
Dessin, peinture.

(16) *Echo*, son renvoyé.
Ecot, quote-part.

(17) *Enter*, greffer.
Hanter, fréquenter.

(18) *Exaucer*, accorder.
Exhausser, élever.

(19) *Faim*, besoin de manger.
Feint, verbe feindre.
Fin, terme, but ; adjectif.

(20) *Faîte*, comble.
Fête, cérémonie.

(1) Un cerf dix cors est celui qui est dans sa 7e année.

Leçon VI.

LE LION ET LE RAT.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts,
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

LA FONTAINE.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).

DEVOIRS ÉCRITS : 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Faire un récit analogue à celui qui est donné, et avec ce titre :

Un Bienfait récompensé.

Canevas.—Un paysan, au siècle dernier, fut injustement accusé. Un seigneur le fit acquitter...Lors de la révolution, le seigneur fut obligé de fuir. Le paysan lui en facilita les moyens.

Conseils : Développer ce canevas en montrant la reconnaissance du paysan envers son bienfaiteur, et le bonheur qu'il avait de la témoigner même au prix de grands sacrifices.

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(Le simple bon sens.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

Quelques hommes, pour *pallier* leur *indolence*, disent que ce n'est pas leur faute si la nature leur a *dénié* les *talents* qu'elle prodigue à tant d'autres. On peut leur *répondre* que très-peu de *positions* sociales *demandent*, pour être bien remplies, des *facultés* au-dessus du commun. Dans les emplois ordinaires de la vie, cette *portion* d'intelligence qui *est échue* à la masse du genre humain *suffit parfaitement* quand on *prend* la peine de la cultiver. Les *avantages* brillants sont comme les *pierreries*, qui peuvent plaire aux yeux, mais qui ne sont point *indispensables* au bonheur des hommes. Le sens commun, au contraire, peut être *assimilé* à une monnaie courante

dont le besoin se *manifeste continuellement*, et dans les circonstances les plus *communes* de la vie. Les grands esprits, ainsi que les grandes beautés, ne *considèrent* l'estime des autres que comme une chose *insignifiante ;* l'admiration seule peut les *satisfaire*. *Gagner* la bienveillance du genre humain en se rendant utile est, *dans leur opinion*, un but pauvre et bas, leur ambition est *d'attirer* sur eux les regards *de l'univers* en l'éblouissant et en l'étonnant. Ce caractère les *éloigne* de l'amour de la vérité ; ils *n'aiment* point la vérité pour elle-même, ils l'aiment seulement quand elle se *montre* sous des traits surprenants et extraordinaires.

Leçon VII.

L'ÉCOLIER ET L'ABEILLE.

" Que fais-tu donc sur cette plante ?
Disait un écolier paresseux et mutin
A l'ouvrière intelligente,
Qui butinait de grand matin.
—Du miel.—Y penses-tu ? Quoi ! du miel de l'absinthe ?
—Sans doute.—Ah ! pour le coup, c'est te moquer de moi !
De ton rare talent, à te parler sans feinte,
Tu fais, ma chère, un sot emploi.
—Ainsi l'âge de l'ignorance
Toujours juge à tort, à travers !
Quand mon utile prévoyance
De cette plante aux sucs amers,
Tire un miel aussi doux que celui de la rose,
Du travail, mon ami, c'est la métamorphose.
Mets à profit, crois-moi, la leçon d'aujourd'hui.
Pour la trop paresseuse enfance,
L'absinthe est la peine et l'ennui
Qu'un long travail traîne après lui ;
Le miel, c'est le doux fruit que produit la science.,,

AIMÉ NAUDET.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257)

DEVOIRS ÉCRITS : 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Faire un récit analogue sous ce titre :

L'Écolier studieux et l'Écolier paresseux.

Conseils : Nous ne donnons pas de canevas ; les idées sont indiquées par la qualité des personnages. Il est bon, pour rendre le récit plus intéressant, de leur prêter le discours direct en leur faisant faire un dialogue.

EXERCICE D'HOMONYMIE.

L'élève remplacera les points par un des homonymes du vocabulaire ci-après, suivant le renvoi donné.

Les chiffonniers jettent leurs chiffons dans une...(5) qu'ils portent derrière le dos. La Fable nous représente les damnés

tournant sous le...(1) des Furies vengeresses. Les...(11) sont les signes de nos idées. Les vieux chevaux prennent rarement le...(13) aux dents. Sous les rois de la première race, les...(8) du palais exerçaient l'autorité souveraine. Je n'aime pas plus celui qui égratigne que celui qui...(13). Le sang des ...(12) a fécondé notre sublime religion. Les premiers chrétiens souffraient le...(12) avec résignation, en songeant à la croix du divin Maître. Le...(4) est un minéral très-noir ; c'est pourquoi l'on dit : Noir comme du...(4). La première page de cette grande épopée qu'on appelle la Révolution française a été écrite par Mirabeau au jeu de...(20) de Versailles. Le...(18) est le symbole de l'orgueilleux. L'homme ne vit pas seulement de...(16) mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. A quoi peut servir le don de la parole à ceux qui sont privés de l'...(15) ? Quand Henri IV eut conquis le trône, il s'appliqua à...(19) et à guérir les...(11) qu'avait causés la guerre civile. Le renne des Lapons se nourrit de... (20) de... (16) et de sapin qu'il trouve sous la neige.

VOCABULAIRE.

(1) *Foi*, croyance.
Foie, partie du corps.
Fois, une *fois*, deux *fois*.
Foix, ville.
Fouet, instr. de correction.

(2) *Fond*, partie basse ; v. fondre
Fonds, sol, somme d'argent.
Font, verbe faire.
Fonts, les *fonts* baptismaux.

(3) *Gaz*, corps inflammable.
Gaze, étoffe claire.

(4) *Geai*, oiseau.
Jais, minéral noir.
Jet, ... d'eau ; bougeon.

(5) *Haute*, adjectif.
Hôte, qui loge, qui est logé.
Hotte, panier d'osier.
Ôte, *s*, *nt*, verbe ôter.

(6) *Lieu*, endroit.
Lieue, mesure itinéraire.

(7) *Main*, partie du corps.
Maint, adjectif.
Mein, rivière.

(8) *Maire*, fonctionnaire public.
Mer, grande étendue d'eau salée.
Mère, terme de parenté.

(9) *Mal*, mauvais, dangereux.
Mâle, opposite de femelle.
Malle, coffret de bois.

(10) *Mante*, vêtement.
Mantes, ville.
Mente, *s*, *nt*, verbe mentir.
Menthe, plante odoriférante.

(11) *Maux*, pluriel de mal.
Meaux, ville.
Mot, parole.

(12) *Martyr*, celui qui souffre.
Martyre, tourment que l'on endure.

(13) *Maure* ou *more*, nom de peuple.
Mord, *s*, verbe mordre.
Mors, frein.
Mort, fin de la vie.

(14) *Mur*, ouvrage de maçonnerie
Mûr, adjectif.
Mûre, fruit du mûrier.

(15) *Oui*, affirmation.
Ouï, verbe ouïr.
Ouïe, sens.
Ouïes, les ... d'un poisson,

(16) *Pain*, farine pétrie et cuite.
Peint, *s*, verbe peindre,
Pin, arbre résineux.

(17) *Palais*, maison, partie de la bouche.
Palet, jouet.

(18) *Pan*,... d'habit, de muraille.
Pan, dieu de la fable.
Paon, oiseau.
Pend, *s*, verbe pendre.

(19) *Panser*, soigner.
Penser, réfléchir.

(20) *Paume*, jeu, dedans de la main.
Pomme, fruit à pepins.

Leçon VIII.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
" Hé ! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois."
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : " Mon bon Monsieur,
Apprenez que *tout flatteur*
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 301).

DEVOIRS ÉCRITS : 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Composer un récit analogue sous ce titre :

La Montre volée.

Canevas.—Un enfant a une montre en or dont il est fier ; un filou s'en aperçoit et accoste l'enfant... Il l'invite à la promenade... Le filou le caresse..., il s'éloigne... L'enfant attend en vain son retour... Sa montre a disparu.

Conseils : On peut suivre presque mot à mot le langage des deux personnages de la fable qui vient d'être traduite en prose. Ne pas oublier surtout les compliments et la complaisance.

EXERCICE D'ANTONYMIE.

L'élève achèvera les phrases suivantes, en prenant l'opposite des mots en italique.

Quand vous avez les yeux fixés sur une carte de géographie, le *nord* est en *haut*, le ... en ..., *l'est* est à votre *droite*, et ... à votre ... Parlez *peu* avec *les autres* ; mais ... avec ... Les gens qui se *divertissent* trop s'... L'*erreur* et la ... dorment côte à côte dans les bibliothèques. La *mort* est *douce* pour ceux à qui la...est... Les *zéphyrs* du *printemps* et de l'*été* sont toujours suivis des...de l'... et de l'... Le malheur *empire* les *mauvais* caractères et ... les ... Ceux qui se flattent de faire *envie* font souvent ... *Jeunes* ou ..., *petits* ou..., *riches* ou ..., *savants* ou ..., *nobles* ou ..., *citadins* ou..., nous devons tous mourir un jour. Un fat disait, en parlant d'un homme de peu d'esprit : " On ferait un *gros* livre de ce qu'il *ignore*. —Et vous, lui répondit-on, on en ferait un fort ... avec ce que vous ..." Le temps est un vrai brouillon, *rangeant* ... ; impri-

mant ... ; *approchant* ... ; et rendant toutes choses *bonnes* ou ... On *commence* par être *dupe*, on... par devenir ... Le grand Frédéric a dit : "La *perte* ou le ... d'une bataille ne dépend souvent que d'une bagatelle." Les gens *gais au dehors* sont ordinairement ...

Leçon IX.

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
" Tu te vantais d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? " Au moment qu'elle rit,
Son tour vient : on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir de toute extrémité ;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles. LA FONTAINE.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).

DEVOIRS ÉCRITS. 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Rédiger un récit analogue sous ce titre :

La Violette et la Rose.

Canevas.—La violette et la rose sont voisines... Une troupe d'enfants arrive... La violette se cache..., mais son parfum la trahit... ; elle est cueillie.

La rose se moque de la modestie de sa sœur... Un enfant l'aperçoit... Elle croit que ses piquants la défendront... Il n'en est rien.

Conseils : **Suivre pas à pas ce que l'on dit du *lièvre* et de la *perdrix* ; imiter les formes de langage ; ne changer que les expressions que la différence des situations impose.**

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(De l'intempérance.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

Lorsque l'âme est *trempée* dans le vin, dit Sénèque, sa pureté est *corrompue ;* elle doit demeurer sèche pour rester vierge. C'est *une glace* dont l'éclat est terni par les vapeurs

impures du vin. La plupart des ivrognes sont *stupides ;* ils ne se rappellent pas plus, le lendemain, ce qu'ils ont fait *le jour précédent,* que s'ils avaient *complétement* perdu la mémoire et *le bons sens.* Il n'y a *presque pas* de différence entre un homme ivre et un homme mort : le *corps* de l'un est dans une bière, *l'esprit* de l'autre est dans son corps comme dans un cercueil. L'un est *dépourvu* de sentiment, parce qu'il n'a plus d'âme ; l'autre *a* encore la sienne, et *cependant* il est insensible. Tous ceux qui *se livrent* à l'*ivrognerie* sont paresseux : ils se lèvent tard, parce qu'ils ne dorment jamais d'un sommeil *paisible ;* toujours agités par une digestion *difficile,* ils ont des songes *effrayants.* Pittacus décréta que les ivrognes coupables de quelque *faute* devaient être punis doublement : une fois pour la faute même, et une autre fois pour l'ivrognerie, qui *conduit* à tous les excès, à tous les crimes.

Leçon X.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté,
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
" Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal."
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
" Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
—Nuit et jour, à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaise.
—Vous chantiez ! J'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant."

LA FONTAINE.

Il faut être laborieux et prévoyant dans la jeunesse, si on ne veut dans la vieillesse se trouver malheureux et méprisé de tous.

Remarque : La conduite de la fourmi ne saurait être louée. Il ne faut pas être dur envers les malheureux même coupables. S'ils sont coupables, ils sont deux fois à plaindre.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).

DEVOIRS ÉCRITS : 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Composer un récit analogue sous ce titre :

L'Enfant paresseux et l'Enfant laborieux.

Conseils : Il n'y a que quelques mots à changer au texte pour développer le sujet donné. Le paresseux, c'est la cigale ; le laborieux, c'est la fourmi.

EXERCICE D'HOMONYMIE.

L'élève remplacera les points par un des homonymes du vocabulaire ci-après, suivant le renvoi donné.

On nomme... (5) cette partie de la roue qui joint la jante au moyeu. La vie du méchant est un... (1, incliné qui aboutit à un abîme. Le visage est... (9) quand le cœur est en paix. Chaque année, le vigneron remplace les vieux ceps par de jeunes...(1). Les poètes ont logé la Vérité au fond d'un...(4).

Milon, le fameux athlète, assommait, dit-on, un bœuf d'un coup de...(2). Un... (8) bien cultivé peut rendre cinquante pour un. Rien ne sert de courir, il faut partir à... (2). C'est le... (10) dont on enduit l'extrémité des allumettes qui les rend si facilement inflammables. C'est avec le cœur qu'on entend la... (20) de la nature. L'hiver, les orangers ne peuvent pas rester en plein... (17) dans nos climats ; on les enferme dans des serres chaudes. La mort peut n'être qu'apparente alors que le ... (3) et le cœur ont tout à fait cessé de battre. La vie est comme une... (7) de spectacle : on entre, on regarde et l'on sort. Je voudrais que l'on brisât toutes les... (11) des conquérants qui n'ont pas été civilisateurs, et que, de leurs débris, on en érigeât une aux bienfaiteurs inconnus de l'humanité. Ne vous endormez pas sur votre réputation ; la calomnie, comme l'araignée,... (13) ses filets dans les ténèbres. La mort est un... (15) qu'il faut payer tôt ou tard à la nature. Le baromètre indique les changements de... (13). Dieu vous rendra au centuple le... (18) d'eau que vous aurez donné en son nom. Il ne faut pas confondre le vanneur, qui manie le...(17), avec le vannier, qui le fabrique. Le siége de ... (16), qui coûta dix ans au courage, ne coûta qu'un jour à la perfidie. Les prophètes avaient annoncé que le Christ naîtrait de la... (15) de Juda.

VOCABULAIRE.

(1) *Plan*, suface, dessin, etc. — *Plant*, tige.

(2) *Poing*, main fermée. — *Point*, petite marque.

(3) *Pou*, vermine. — *Pouls*, battement des artères.

(4) *Puis*, ensuite. — *Puits*, trou profond. — *Le Puy*, ville.

(5) *Raie*, trait. — *Rais*, rayon de roue. — *Ré*, note de musique. — *Rets*, filets. — *Retz*, cardinal de Retz. — *Rez*, tout contre.

(6) *Raisonner*, user de sa raison. — *Résonner*, retentir.

(7) *Sale*, malpropre. — *Salle*, appartement.

(8) *Saule*, arbre. — *Sol*, terre. — *Sole*, poisson plat.

(9) *Serein*, clair, calme, doux. — *Serin*, oiseau.

(10) *Souffre*, verbe souffrir. — *Soufre*, substantif, verbe.

(11) *Statue*, figure en pied, de marbre, etc. — *Statut*, loi, règlement.

(12) *Tain*, feuille d'étain. — *Teins, t*, verbe teindre. — *Teint*, coloris. — *Tins, t*, verbe tenir. — *Thym*, arbuste.

(13) *Tan*, écorce de chêne en poudre. — *Tant*, adverbe. — *Temps*, durée. — *Tend*, verbe tendre.

(14) *Taon*, grosse mouche. — *Thon*, poisson. — *Ton*, adj. poss., manière. — *Tond*, verbe tondre.

(15) *Tribu*, peuplade. — *Tribut*, imposition.

(16) *Troie*, ancienne ville d'Asie. — *Trois*, nombre. — *Troyes*, ville de France.

(17) *Van*, grand instrument d'osier. — *Vend*, verbe vendre. — *Vent*, air en mouvement.

(18) *Ver*, insecte. — *Verre*, corps transparent. — *Vers*, poésie, préposition. — *Vert*, adjectif.

(19) *Vice*, opposé de vertu. — *Vis*, ... de serrure. — *Visse, s, nt*, verbe visser, voir.

(20) *Voie*, chemin. — *Vois, t, ent*, verbe voir. — *Voix*, son vocal, suffrage.

Leçon XI.

LE CHARRETIER DEVENU COCHER.

Dans un certain pays était un charretier
Qui passait à bon droit, dans tout le voisinage,
Pour un prodige du métier.
Il n'était si profond bourbier
Dont il ne se tirât même avec avantage.
Au bout de quelque temps, le seigneur du village
Pour mener son carrosse eut besoin d'un cocher.
Il crut ne devoir pas aller plus loin chercher ;
Il appelle notre homme, et lui dit : " Viens ça, Blaise,
Laisse là ton fouet, de plus nobles emplois
T'appellent sous mes lois.
Je te fais mon cocher, en seras-tu bien aise ? "
Blaise accepte l'honneur, rend grâce à son patron ;
Prend les rênes en main, hasarde l'aventure ;
Mais pour son coup d'essai, le nouveau Phaéton
Versa son maître et brisa la voiture.
Bon charretier, mauvais cocher,
C'est ce qu'à bien des gens on pourrait reprocher.

LE P. DUCERCEAU.

Tel réussit dans une condition inférieure qui échoue dans un rang plus élevé.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).

DEVOIRS ÉCRITS : 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Composer un récit analogue sous ce titre :

Le Soldat devenu officier.

Canevas.—Un soldat se distingue... Un poste d'officier est vacant, il est nommé... Il n'a pas l'instruction voulue... Chargé d'une mission importante, il compromit la troupe qu'il commandait.

Conseils : Entrez dans quelques détails sur les qualités de ce soldat. Peignez vivement l'action où il faillit perdre sa compagnie.

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(De la vanité.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

Il n'y a point de folie plus *commune* que la vanité, quoiqu'il n'y ait rien qui donne un *caractère* plus ridicule. Nous commençons d'abord à *trouver* que nous valons bien les autres ; cette bonne opinion de nous-mêmes va sans cesse en *progressant* ; bientôt nous nous *estimons* à la plus haute valeur, et quiconque *oserait* révoquer en doute *la justesse* de notre évaluation, nous *choquerait* vivement ; nous croirions qu'on fait *outrage* à notre personne, ainsi qu'à la raison et au bon sens. Il est d'autant plus difficile d'*échapper à* cette faiblesse, que nous nous *imaginons* le plus souvent qu'elle nous vient

d'une bonne cause ; nous *discernons* mieux le véritable mérite, nous sommes moins *aveuglés* par les intérêts matériels, par les préjugés que ne l'est la *multitude*. Mais que d'*affronts* il nous faut *souffrir* lorsque, chaque jour, nous nous voyons *jugés* d'une manière qui nous *paraît* si injuste ! La louange est un bien *qu'on ne s'arroge* point par la violence ; celui qui y aspire doit se *couvrir* des *dehors* de l'humilité et de la modestie ; s'il *offense* ses juges par des airs *hautains* et présomptueux, il est presque *certain* de perdre sa cause.

Leçon XII.

L'ENFANT ET LE CHEVAL.

Un cheval vigoureux, monté par un enfant,
Semblait s'en amuser au milieu d'une plaine,
Tantôt effleurant l'herbe à peine,
Tantôt sautant, caracolant.
" Quoi ! lui dit un taureau, mugissant de colère,
Un écuyer pareil te gouverne à son gré !
Comment n'en être pas outré !
Va, fais-lui mordre la poussière.
—Moi ! répond le noble coursier,
Ce serait là vraiment un bel exploit de guerre !
Aurais-je à me glorifier
De jeter un enfant par terre ? " LE BAILLY.

Il n'y a pas d'honneur à triompher de plus faible que soi.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).
DEVOIR ÉCRIT : Traduire en prose le texte donné.

COMPOSITION.

(L'enfant et la guêpe.)

Canevas.—Mettez en scène un joli petit garçon, plein d'agilité, dans un jardin ..., et une guêpe dorée voltigeant autour de lui... L'enfant conçoit le désir de la prendre... Détaillez sa poursuite, les diverses fuites de l'insecte, qui va enfin se reposer au sein d'une rose... Peignez la manière dont l'enfant s'y prend pour la saisir... La guêpe le perce de son dard... Cris de l'enfant... Affabulation.

EXERCICE D'HOMONYMIE.

L'élève remplacera les points par un des homonymes du vocabulaire ci-après, suivant le renvoi donné.

Dieu a suspendu au-dessus de l'homme un ... (18) magnifique parsemé d'étoiles. Un coup d'éventail coûta une couronne au ... (18) d'Alger. Les grosses poules appelées poules russes pondent des œufs dont la ... (8) est toute jaune. On fait, avec le ... (3), une sorte de confiture appelée cotignac.

La ... (7) montre beaucoup d'attachement pour ses marcassins. Un bon livre est un ... (7) que l'auteur fait au genre humain. Le monde est une ... (10) où tous les acteurs sont sifflés ; le sage reste au parterre ou se cache dans les coulisses. On donne le nom de ... (10) au dernier repas que Jésus-Christ fit avec ses disciples. Les gastronomes n'aiment pas le carême, qui est l'ennemi de la bonne ... (5). Les hommes ne se sont pas toujours nourris de la ... (5) des animaux ; il fut un temps où ils se contentaient des fruits de la terre. Mirabeau est le prince de la tribune, et Bossuet celui de la ... (5). Souvent on paie ... (5), le soir, les folies du matin. Je plains l'homme accablé du ... (13) de son loisir. La ... (13) est une substance résineuse que l'on obtient des pins en pratiquant sur leur tronc de larges incisions. L'usage fréquent des bains assouplit les muscles, ouvre les ... (14) et, par conséquent, facilite la transpiration du corps. Le ... (6) est pour les Lapons un animal domestique fort utile. Le char de l'Etat chancelle si les ... (6) sont tenues par des mains débiles. Dieu a apposé son ... (16) inimitable sur tout ce qui est sorti de ses mains. Puisque la vie est un voyage, nous devrions dresser des ... (20) au lieu de bâtir des maisons. Une haie toute composée de ... (1) est une excellente clôture. La ... (1) du cultivateur vaut mieux que l'épée du soldat. Un loup n'avait que les ... (2) et la peau, tant les chiens faisaient bonne garde. L'exercice assaisonne les ... (11). ... (11) est le mois des fleurs. Soyons nos valets si nous voulons être nos ... (4). Ne vendez pas la ... (12) de l'ours avant de l'avoir tué. Celui qui troque l'honneur contre un trésor ... (17) au change. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des ... (17) sont perdues pour les enfants. Un suisse, auquel on vantait les richesses du roi de France, demandait naïvement s'il avait bien vingt ...(17) de bœufs sur les montagnes.

VOCABULAIRE.

(1) *Août*, 8e mois de l'an. [ture.
Houe, instrument d'agricul-
Houx, arbrisseau toujours
Ou, conjonction. [vert.
Où, adverbe, prônom.

(2) *Au*, article.
Aulx, légume.
Eau, substance liquide.
Haut, adjectif. [corps.

(3) *Os*, partie la plus dure du
O, *ho*, *oh*, interject. [de fer.
Coin, angle, lieu retiré, pièce
Coing, fruit du cognassier.

(4) *Maître*, qui a des domestiques.
Mètre, unité fondamentale du système métrique.
Mettre, verbe.

(5) *Chair*, partie molle du corps des animaux.
Chaire, tribune.
Cher, aimé ; qui coûte beaucoup.
Chère, faire bonne *chère*.

(6) *Raine*, espèce de grenouille.
Reine, féminin de roi.
Rênes, guides.
Renne, quadrupède.
Rennes, ville de France.

(7) *Laid*, adjectif.
Laie, femelle du sanglier.
Lait, liqueur blanche.
Lé, largeur d'une étoffe.
Legs, donation.
Les, article, pronom.

(8) *Coq*, mâle de la poule.
Coque, enveloppe de l'œuf.

(9) *Cou*, partie du corps.
Coup, choc.
Coût, prix d'un objet.

(10) *Cène*, repas commun.
Saine, adjectif.
Scène, partie d'un théâtre.
Seine, fleuve.

(11) *Mai*, 5e mois de l'année.
Mais, conjonction.
Mes, adjectif possessif.
Met, verbe.
Mets, nourriture.

(12) *Pau*, ville du Béarn.
Peau, enveloppe de l'animal.
Pô, fleuve d'Italie.
Pot, ustensile de cuisine.

(13) *Poids*, pesanteur.
Pois, légume.
Poix, matière résineuse.
Pouah, exclamation de dégoût.

(14) *Porc*, pourceau.
Pore, ouverture de la peau.
Port, lieu d'abri.

(15) *Vanaux*, pluriel de canal.
Canot, petit bateau.

(16) *Saut*, action de sauter.
Sceau; grand cachet.
Sceaux, bourg.
Seau, vaisseau pour puiser de l'eau.
Sot, dépourvu d'esprit.

(17) *Pair*, haut dignitaire.
Paire, couple.
Perd, verbe.
Père, masculin de mère.

(18) *Dais*, espèce de ciel de lit.
Dé, ... à jouer, à coudre,
Des, article.
Dès (*que*), locution conjonctive.
Dey, nom du chef de l'ancien gouvernement d'Alger.

(19) *Bal*, assemblée où l'on danse.
Balle, jouet, boule de plomb.
Bâle, ville de Suisse.

(20) *Tante*, sœur du père ou de la mère.
Tente, pavillon.

Leçon XIII.

LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas sur son chemin trouve une bourse pleine ;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : " Pour nous la bonne aubaine !
—Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit ; *pour moi*, c'est différent."
Lubin ne souffle plus ; mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : " Nous sommes perdus ! — Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot ; mais *toi*, c'est autre chose."
Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis. FLORIAN.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).
DEVOIR ÉCRIT : Traduire en prose le texte donné.

COMPOSITION.

(Espièglerie d'un singe.)

Le père Caubasson rapporte une anecdote plaisante d'un singe apprivoisé qui le suivait partout ... Cependant il l'enfermait dans certains cas ... Un jour le singe s'échappe ..., le suit à l'église ..., et va se placer sous le dais de la chaire ...

Tranquillité du singe jusqu'au moment du prône ... Alors imitation de tout ce que fait son maître ... Rire de l'auditoire... Surprise et reproches de Caubasson ... Point d'effet ... Redoublement de gestes du prédicateur ... Le singe les redouble aussi ... Enfin, éclats de rire ... Un ami de Caubasson va l'avertir ... Ce père peut à peine garder son sérieux, en ordonnant d'emporter le trop habile imitateur.

EXERCICE D'ANTONYMIE.

L'élève complètera les phrases suivantes, en prenant l'opposite des mots en italique.

L'esprit de l'homme ne peut concevoir un *effet* sans ..., la *créature* sans ... Combien de personnes d... ent leurs *vertus* à la *nature* et leurs ... à ... ! Les *animaux* sont souvent mieux servis par leur *instinct* que les ... par leur ... Sous la peau d'un *agneau*, souvent se cache un ... La *lettre tue*, mais ... Le navigateur préfère la *tempête* qui le *pousse* au ... plat qui le ... Le *naturel* plaît toujours plus que l'... Les époux parcourent une route ardue : l'*union* les *soutient ;* la...les ... L'avare *jouit* en *imagination ;* il ... en ... En politique, un *démenti* équivaut très-souvent à une ... Jésus-Christ joignit le *précepte* à l'... Au dernier jour, Jésus-Christ séparera l'*ivraie* du ... ; il mettra les *agneaux* à sa *droite* et les ... à sa ... L'*esprit* est souvent *copiste ;* le ... est toujours ... Tout paraît *merveilleux* au *jeune homme* qui *entre* dans le monde ; tout paraît ... au ... qui en ... On met les *anciens* et les *étrangers* bien haut pour abaisser ses ... et ses ... On voit des siècles *savants* et d'autres qui sont ... ; on en voit de *polis* et de ... La *jeunesse* vit d'*espérance ;* et la ..., de ... " Voilà Biron, disait Henri IV : je le présente volontiers à mes *amis* et à mes ..." L'orgueil *détruit* l'intérêt que le malheur ...

Leçon XIV.

UN TRAIT DE LOUIS XII.

Ecoutez une histoire
De Louis douze, un de nos meilleurs rois.
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits
De ce père du peuple on chérit la mémoire.
Il sut qu'un grand seigneur,
Peut-être une excellence,
De battre un laboureur
Avait eu l'insolence.
Il manda le coupable, et, sans rien témoigner,
Dans son palais un jour le retint à dîner;
Par un ordre secret, que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne ; il ne peut concevoir ce mystère.
Le roi passe et lui dit : " Vous a-t-on fait grand'chère ?

— On m'a bien servi, Sire, un superbe festin ;
Mais je n'ai point dîné : pour vivre il faut du pain !
— Allez, répond Louis, avec un front sévère,
Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire :
Puisqu'il vous faut, Monsieur, *du pain pour vous nourrir,*
Songez à bien traiter ceux qui le font venir." ANDRIEUX.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).

DEVOIRS ÉCRITS : 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Ecrire un récit analogue (1) sous ce titre :

Une Anecdote de la vie de Fénelon.

Canevas.—Fénelon, se promenant au milieu des pauvres qu'il nourrissait, en vit un qui ne mangeait pas. Il s'informe, encourage le jeune homme, lui dit que le chemin de son village sera libre bientôt ... Le jeune homme dit qu'il n'y retrouvera pas sa vache ... Fénelon lui en promit une autre, puis, de nuit, alla au village, trouva la vache et l'amena au jeune paysan.

Conseils : Rendez le récit animé, en faisant parler le paysan. Faites ressortir la tristesse du jeune homme et la tendre bonté de l'archevêque.

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(Le médecin et sa mule.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

Un *Esculape*, monté sur sa mule, allait *voir* un malade qui avait un apostème dans *le larynx*. Notre docteur rencontra *une connaissance* à la porte même de son client. Il *quitte les étriers* pour causer plus *à son aise* et *laisse* sa monture, qui, *trouvant* la porte ouverte, *pénètre* toute seule dans la maison. Or il faut que le lecteur *apprenne*, pour comprendre la suite de cette *histoire*, que la chambre du malade était au *niveau du sol*. La mule, d'un pas *délibéré* et tout enharnachée, *pénètre* dans l'appartement où le pauvre *diable* était couché. Celui-ci, qui entend du bruit, *s'imagine* que c'est le docteur, et *avance* son pouls sans se *détourner*. La mule, qui voit un bras *tendu* devant elle sans savoir *pour quel motif*, saisit le poignet avec les dents. Le malade, *épouvanté*, tourne la tête et saute au bas du lit pour *mettre dehors* l'animal ; puis il est pris d'un tel accès de rire que l'*apostème* en crève. Le docteur, qui survient, veut *frapper* la mule à coups de cravache. Mais le malade s'écrie : " Arrêtez, monsieur le docteur ! il y a de quoi être *émerveillé* de l'aventure : votre mule a guéri *le mal* dont toute votre science ne pouvait *venir à bout*. *Désormais*, s'il m'arrive de retomber dans ce *pileux* état, envoyez-moi votre mule, et *restez* en paix chez vous."

(1) Dans cette leçon et les suivantes, l'analogie est plus lointaine.

Leçon XV.

L'ENFANT ET LES NOISETTES.

Moitié gourmand et moitié sot,
Un jeune enfant mit en cachette,
Certain jour, sa main dans un pot
Où logeait mainte figue avec mainte noisette.
Il en remplit sa main tant qu'il peut en tenir,
Puis veut la retirer, mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir :
Il ne sait que pleurer : en plainte il se consomme.
Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme) :
" N'en prends que la moitié, mon enfant, tu l'auras."
LA MOTTE.

Qui veut tout avoir risque de tout perdre.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).

DEVOIRS ÉCRITS : 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Composer un récit analogue sous ce titre :

Le Nid d'oiseau.

Canevas.—Un petit garçon crevait les yeux des oiseaux dans leur nid... Sa mère l'en reprend (imaginez le discours de la mère)... Un dimanche, pendant l'office, il va dans la forêt ..., arrache d'un nid un jeune oiseau de proie ... Les parents de l'oiseau crèvent les yeux de l'enfant.

Conseils : Soigner le discours de la mère ; peindre l'indocilité de l'enfant ... ; le faire voir dans la forêt grimpant aux arbres ...

EXERCICE D'HOMONYMIE.

Dans les phrases suivantes, l'élève choisira celui des deux homonymes en italique qui concorde avec le sens.

Le serpent mord le sein *qu'il* ou *qui l'*a réchauffé. L'argent corrompt tout ce *qu'il* ou *qui le* touche. L'hirondelle *boit* ou *boite* en volant. Julien *boit* ou *boite* et mange bien. Un enfant *n'est* ou *naît* les yeux ouverts. Lorsqu'on veut se servir de la panthère pour la chasse, il faut beaucoup de peine pour *l'adresser* ou *la dresser*. Je vous envoie cette jeune levrette, veuillez *l'adresser* ou *la dresser*, puis me *l'adresser* ou *la dresser* chez moi pour l'ouverture de la chasse. Saint Louis se fit respecter des Sarrasins, *qu'il avait faits prisonniers* ou *qui l'avaient fait prisonnier*. Alexandre se fit aimer des peuples *qu'il avait vaincus* ou *qui l'avaient vaincu*. Bocchoris ne songeait qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés *qu'il environnait* ou *qui l'environnaient*, pendant qu'il écoutait avec mépris les sages conseils des vieillards *qu'il avait élevés* ou *qui l'avaient élevé*. C'est *sur tout* ou *surtout* quand on est condamné injustement à mourir qu'il faut du courage. La bonté de Dieu s'étend *sur tout* ou *surtout* ce qui respire. Un grand homme appartient moins au siècle *qu'il* ou *qui l'*a vu naître qu'à celui *qu'il* ou *qui l'*a formé.

Leçon XVI.

LA MÈRE ET LES DEUX ENFANTS.

Ecoutez un mot, mes amis,
Qui me paraît plein de tendresse.
D'une veuve entre ses deux fils,
L'un de huit ans, l'autre de dix,
Les soins se partageaient sans cesse.
A leur mère, ces fils chéris
Rendaient caresse pour caresse.
" Maman, lui dit un jour l'aîné,
Vous m'avez sûrement donné
Des preuves d'un amour extrême;
Malgré tout votre attachement
Vous ne pouvez pas cependant
M'aimer autant que je vous aime.
—Quoi ! mon fils, de mes sentiments
Méconnais-tu le caractère ?
—Non, mais vous avez deux enfants,
Moi, je n'ai qu'une tendre mère."

PH. DE LA MADELAINE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour ! FLORIAN.

EXERCICE ORAL : Répondre aux questions (V. ex. oral, p. 257).

DEVOIRS ÉCRITS : 1° Traduire en prose le texte donné ; 2° Composer un récit analogue sous ce titre :

Dévouement filial.

Canevas.—Jeanne Labelle habite avec sa mère, infirme et aveugle. Jeanne garde pour elle le pain noir qu'on lui donne et achète du pain blanc pour sa mère.

M. le Curé lui porte une tourte ... Longtemps après on lui demande si cette tourte est finie ... Elle en donne un peu chaque jour à sa mère ... ; elle n'y touche pas elle-même,

Conseils : Style simple. Description de la misère de cette famille ... Faire parler Jeanne, qui explique ses procédés envers sa mère.

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(Le sage et l'ignorant.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

Les dons de l'intelligence sont des richesses émanées des trésors du *Créateur ;* il en *distribue* à chacun sa *part* suivant sa volonté. T'a-t-il *accordé* la sagesse ? a-t-il éclairé ton *esprit ?* mets-toi en rapport avec l'ignorant pour son instruction, avec le sage pour ton propre *avantage.* La vraie sagesse est bien moins *orgueilleuse* que la folie ; le sage doute souvent, et sa volonté *change* lorsqu'il reconnaît ses erreurs ; l'insensé est *obstiné,* il n'hésite jamais, il sait tout, *excepté* qu'il ne sait rien. L'un sent ses *imperfections,* et cette pensée le dispose à *tolérer* les faiblesses de ceux qui l'entourent ; l'autre *contemple* sans cesse l'étroit ruisseau de son esprit, il est charmé des *petits cailloux* qu'il trouve au fond, il les prend pour des perles et les *montre* avec *orgueil,* pour *attirer* les applaudissements de la

foule. Le sage est sans cesse occupé à *perfectionner* son esprit, il cherche surtout à l'orner des connaissances qui peuvent *être utiles* à ses semblables, et c'est ainsi qu'il *acquiert* une gloire solide et durable.

Leçon XVII.

Développer les pensées suivantes ; en marquer le sens figuré.

1° Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

Ex. : Cette expression signifie : conduire deux affaires à la fois. De même que le chasseur qui court deux lièvres n'en prend aucun, de même celui qui entreprend plusieurs affaires en même temps s'expose à échouer dans toutes. Celui qui étudie trop de sciences à la fois ne devient supérieur dans aucune.

2° Paris n'a pas été bâti en un jour.
3° Qui parle sème ; qui se tait recueille.
4° Sois muet quand tu donnes ; parle quand tu as reçu.
5° Il faut ménager la chèvre et le chou.

COMPOSITION.

(Le marchand hollandais.)

Frédéric II, roi de Prusse, s'habillait plus que simplement... Vous direz qu'un jour un marchand hollandais le prit pour un garçon jardinier ... Le roi s'était amusé à lui montrer les curiosités des jardins de Sans-Souci ... Offre faite par le marchand de lui payer sa peine ... Refus de Frédéric, motivé sur ce que le roi l'a défendu ... Réponse du marchand ... Réplique de Frédéric portant que le roi sait tout ce qui se passe... (discours direct).

EXERCICE D'HOMONYNIE.

Remplacer les points par le mot donné entre parenthèses devant chaque tiret, ou par un de ses homonymes.

Rives de la ..., ... judaïque, nourriture ..., ... théâtrale (Seine).—Haie placée... deux... profonds (entre).—Des sommes ..., le ... de Napierville. Cet épisode m'a été ... et raconté cent fois (compté).—... visiterons-nous le ... de Châlons ? ... sera-t-il de toi, si tu t'engages ? ... à moi je ne m'engage pas. Le ..., ou commandant des Tartares, a établi son ... dans la plaine. ... est un chef-lieu de préfecture (quand).—Une âme ... et efféminée, un ... armé de batteries (mol).—La cour des ..., le ... dominicain, une ... de ciseaux, un nombre... Le joueur... ou sa fortune, ou son honneur (père).—Le ... est un désinfectant. Les sénateurs vont ... leur session(clore).—Le ... chante. La ... de l'œuf est brisée. Le ... brûle sans fumée

(coque).—... vanneur avait le ... en ..., attendant que le ... se levât. Qui achète le surperflu ... bientôt le nécessaire. Le ... est un cours d'eau considérable (vent, main).—Le ... est beau quand il nage. Le ... du salut a brillé à nos yeux. Ne ... jamais un écrit sans l'avoir lu (signe).—Le paon ... en automne. Quand on ... averti, je changeai de direction. Ceux qui sont ... par de mauvais motifs sont coupables (mu).—Voici un ... de geai, mais ... touche pas (ni).—Le ... l'air est pur. Le chien de la ferme est appelé ... (matin).—Le ... est difficile à élever. Les ... de noyer sont d'un bel effet (panneau).—Les ... du purgatoire ; le ... de la serrure ; les ..., ou grandes plumes, du condor (peine).—Les ... du chasseur, une ... pêchée, le...-de-chaussée, un ...séparé du moyeu. Le cardinal de ...est célèbre dans l'histoire de la Fronde. Le diamant ... le verre (Retz, rets).

Leçon XVIII.

Remplacer, dans les phrases suivantes, le pronom indéfini par une accumulation ou énumération des parties.

1° Tout nous effraie durant un orage.

Ex. : Le vent qui siffle avec fureur, les nuages sombres qui obscurcissent le ciel, les sinistres lueurs de l'éclair, les roulements de la foudre, tout nous effraie durant un orage.

2° Tout nous ravit dans le spectacle de la mer.
3° Tout élève l'âme dans les offices divins.
4° Tout doit nous porter à bien travailler.
5° Nul ne peut se flatter d'être toujours heureux.
6° Rien ne peut toucher le pécheur endurci.
7° Tout distrait l'écolier étourdi.
8° Rien ne fait impression sur le paresseux.
9° Les martyrs ont tout souffert pour Jésus-Christ.
10° Tout nous ravit au lever du soleil.
11° Rien ne décourage le bon soldat.
12° Tout nous plaît dans la campagne.

COMPOSITION.

(Lettre adressée par un enfant à sa mère, qui lui a fait savoir qu'elle est un peu malade.)

Canevas.—Il dit sa tristesse ..., son inquiétude ..., sa douleur, ... combien la pensée que sa mère est souffrante agit puissamment sur son âme ... Il souffre de ses douleurs parce qu'il l'aime ..., il prie pour elle ... Il espère que ses vœux seront exaucés ..., qu'il apprendra bientôt une bonne nouvelle ... ; il termine en disant qu'il attend avec anxiété une nouvelle lettre.

EXERCICE D'ANTONYMIE.

L'élève complètera les phrases suivantes, en prenant l'opposite des mots en italique.

Tel est *riche* avec *peu;* tel autre est ... avec ... Tu *gagneras* beaucoup, si tu ... une fausse espérance. Tel *commence bien,* qui ... Le *bien* succède au ... ; les *ris* succèdent aux ... Les lois sont faites pour défendre la *faiblesse* contre la ..., la *simplicité* contre la ..., la *probité* contre la ... L'*amitié* les a *joints,* la ... les a ... Les hommes *arrogants* dans la *prospérité* sont ... dans l'... La *richesse attire* les amis, et la ... les ... L'amitié *finit* où la défiance ... Si tu obtiens l'*amitié* des *gens de bien,* tu te moqueras de la ... des ... Quel est le puissant architecte qui fait *lever* et ... le soleil qui donne la *lumière* du *jour* au *travail* et les ... de la... au ... ? Il entre quelquefois dans les vues mystérieuses de Dieu de rendre *fécond* ce qui paraissait ..., de donner la *force* et la *raison* à ce qui n'était que ... et que ... Tous les enfants ont, dans le cœur, des germes de *vertus* et des germes de ..., c'est aux instituteurs à *développer les uns* et à ... Quand je dis *oui,* on ne doit pas répondre... ; et si je *commande,* il faut ... Un décor et un paysage sont *beaux* de *loin* et ... de ... Le misanthrope *fuit* les hommes sans les *haïr,* l'égoïste les ... sans les ... L'*ami* qui nous *cache* nos défauts nous sert moins que l'... qui nous les ... Selon que vous serez *puissant* ou ..., *riche* ou..., *grand* ou ..., les jugements de cour vous rendront *blanc* ou ... L'eau qui *dort* est pire que l'eau qui...

Leçon XIX.

Répondre par une accumulation ou énumération aux questions suivantes :

1° Quels sont les effets de l'orgueil ?

Ex. : L'orgueil nous illusionne sur nos défauts, nous rend insensibles sur les malheurs d'autrui, nous fait esclaves de l'ambition, nous tourmente et ne nous laisse jamais de repos, et, en voulant nous élever, nous rabaisse de plus en plus aux yeux de nos semblables, dont il nous attire le juste mépris.

2° Quelles sont les qualités qui font le bon écolier ?

3° Quelles sont les récompenses du bon écolier ?

4° Quel est l'emploi de la journée du bon écolier ?

COMPOSITION.

(Caractère des avares.)

Canevas.—Il y a des gens qui sont mal logés, mal..., mal..., et plus mal ... ; qui essuient les rigueurs des ... ; qui se privent eux-mêmes de ..., et passent leurs jours dans ... ; qui

souffrent du présent, du ... et de ... ; dont la vie est comme ..., et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par ... : ce sont ...

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(L'homme.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

Tout *annonce* dans l'homme, même *au dehors*, sa supériorité sur tous les êtres *animés*. Il se tient droit et élevé ; *sa pose* est celle *de l'autorité ;* sa tête regarde le ciel et *montre* une face auguste, sur laquelle est *gravé* le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme est *tracée* par la physionomie ; l'excellence de sa nature *se montre* à travers ses organes *matériels* et anime d'un feu *céleste* les traits de son visage ; son port *imposant*, sa démarche *ferme* et hardie *annoncent* sa noblesse et son rang ; il *n'est en contact avec* la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il la voit de haut et *paraît* la dédaigner. Les bras ne lui sont pas donnés pour servir de points d'appui *au poids* de son corps ; sa main ne doit pas *presser* la terre et perdre par des frottements *réitérés* la *finesse* du toucher, dont elle est le plus important *instrument ;* le bras et la main sont faits pour *servir* à des usages plus *élevés*, pour *accomplir* les ordres de la volonté, pour *éloigner* les obstacles, pour *empêcher* la rencontre et le choc de tout ce qui pourrait *blesser*, pour *saisir* et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à la portée des autres *sens*.

Leçon XX.

Exprimer les idées qui peuvent entrer dans les sujets suivants :

1° Un pauvre pêcheur sauvé du naufrage.

Ex. : Sur le bord de la mer, honnête famille de pêcheur,—sa pauvreté, travail du père, seule ressource.—Par une belle matinée, partie de pêche ; — sur le soir, orage qui se forme, — vagues houleuses, — vent violent, — nuages sombres, — femme et petit enfant en prière devant l'image de la Vierge, — fureurs de la tempête,—éclairs, — tonnerres, — vents, —angoisses et douleurs.—Coup à coup, arrivée du pêcheur,— son récit, — joie de tous.

2° Un grand congé.—3° Le pauvre orphelin.—4° L'incendie.

Exercice analogue sur les traits suivants : *Le dévouement d'une mère, —Un orage,—Une bataille,—Reconnaissance et dévouement.*

COMPOSITION.

(L'Eté.)

Canevas.—Apparition de l'éclatant Eté, fils du Soleil ... Sa marche orgueilleuse ... Il est suivi des Heures brûlantes et des Vents enflammés ... Fuite du Printemps.

Fuyons au fond de ce bosquet solitaire ... ; là, verdure épaisse, ruisseau limpide, parfum des arbustes, larcins de l'abeille ... ; là, calme et repos ..., souvenir d'une année d'enfance, des jeux et des plaisirs du premier âge ...

EXERCICE D'HOMONYMIE.

L'élève fera ou non usage de la négation (ne—n') *suivant que le sens sera négatif ou affirmatif. Les mots qui doivent être ou non accompagnés de la négation sont en italique.*

On *est* jamais laid quand on *a* une belle âme. On *est* toujours laid quand on *a* pas une belle âme. On *entendait* la douce haleine des zéphyrs qui se jouaient dans les rameaux des arbres. On *accorde* tout à la douceur ; on *accorde* rien à la violence. On *appréhende* rien quand on *a* fait son devoir. Lorsque l'on *a* pas ce que l'on *aime*, il faut aimer ce que l'on *a*. Quand on *a* tout perdu, quand on *a* plus d'espoir, la vie est un véritable supplice. Le chant de la fauvette à tête noire tient un peu de celui du rossignol, et l'on *en* jouit plus longtemps. Le ciel était serein ; on *y* voyait que quelques petits nuages cuivrés. Le ciel nous favorise en *exauçant* pas tous nos vœux. Midas s'imagina que Bacchus l'avait favorisé en *exauçant* le souhait imprudent qu'il avait formé. On *est* pas heureux tant qu'on *aspire* à l'être d'avantage. On *est* heureux dès qu'on *aspire* plus à l'être davantage. On *a* souvent besoin d'un plus petit que soi. On *a* pas toujours le succès qu'on *espérait*. Les meilleures choses finissent par devenir insupportables, si l'on *en* use avec modération. Le jeu offre toujours un nouvel attrait, si l'on *en* use avec modération.

Leçon XXI.

Traduire en style moderne.

1 Le saint roi Louys fust modéré dans ses paroles, car, oncques de ma vie ne l'ouïs dire de mal de personne, ni ne l'ouïs nommer le diable, lequel est bien espandu par le royeaume, ce que je croy qui ne plait mie à Dieu.

Il me demanda un jour si je vouloys estre honoré dans ce siècle et avoir paradis après ma mort, je lui dis : Oui ; et il reprit : Gardez-vous donc de ne faire, de ne dire, à votre escient, aucune chose que vous ne puissiez avouer si tout le monde le savoit, et dire : j'ai fait cela, j'ai dit cela.

JOINVILLE.

2. Sire Eustache de Saint-Pierre dit devant tous ainsi : Seigneurs, grand pitié et grand meschef serait de laisser mourir un tel peuple, par famine ou autrement, quand on y

peut trouver un moyen, et ce serait grand' aumône et grand' grâce envers Notre Seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veuil estre le premier ; et me mettrai volontiers en pure chemise, à nud chef et la corde au col, en la mercy du roi d'Angleterre. FROISSARD.

3. Telles étaient les prières de Marie Stuart étant à genoux sur l'échafaud, lesquelles elle faisait d'un cœur fort ardent, y ajoutant plusieurs autres pour le Pape, les rois de France et d'Espagne, et même pour la reine d'Angleterre ; priant Dieu la vouloir illuminer de son esprit. BRANTÔME.

4. Le duc de Bourgogne contre l'opinion à qui il en demandait, délibéra d'aller au-devant d'eux (les Suisses), à l'entrée des montagnes où ils estoient encore, qui estoit bien son désadvantage ; car il était bien en lieu advantageux pour les attendre, et clos de son artillerie et partie d'un lac, et n'y avait nulle apparence qu'ils lui eussent sceu porter dommage. Il avoit envoyé cent archers garder certains pas à l'encontre de cette montagne : et lui se mit en chemin, et rencontrèrent ces Suisses, la plupart de son armée étant encore en plaine. Les premiers rangs de ses gens cuidoient retourner pour se rejoindre avec les autres ; mais les menues gens qui estoient derrière, cuidans que ceux-là fuyssent se mirent à la fuyte : et peu à peu se commença à retirer cette armée vers le camp, faisant aucuns très-bien leur devoir.

PHILIPPE DE COMMINES.

COMPOSITION.

(Attila fléchi par les prières du pape saint Léon.)

Canevas.—Attila, le fléau de Dieu ... Sa marche sur Rome... Le pape saint Léon va au-devant de lui ... Il lui parle convenablement à la circonstance ; par l'effet de ce discours, Attila renonça à son entreprise.

EXERCICE DE SYNONYMIE.

(Les trois vieillards.)

L'élève remplacera les mots en italique par leurs synonymes, de manière que le sens soit le moins possible altéré.

Le nouveau *pasteur* d'un village de la Bretagne, passant un jour devant une *métairie* dépendante de sa *commune*, mais située à l'écart, au milieu des champs, *aperçut*, assis sur un banc de pierre, un homme à cheveux blancs qui *versait* des larmes. " Qu'avez-vous donc? pour vous *affliger* ainsi, lui demanda avec *intérêt* le bon curé.—Hélas ! répondit en

gémissant le vieillard, je pleure parce que mon père m'a *frappé*." Ces paroles excitèrent *l'étonnement* du vénérable pasteur. Il *se hâta* de descendre de cheval et entra dans la maison. A peine eut-il *franchi* le seuil, qu'il aperçut un *autre* vieillard beaucoup plus âgé que le premier, et dont les traits *annonçaient* une *vive* agitation. " Qui donc peut vous *agiter* ainsi ? dit le curé.—Ne m'en parlez pas, monsieur le Curé! Est-ce que mon *écervelé* de fils n'a pas eu la maladresse de faire tomber mon père, qui s'est *contusionné* assez grièvement ?" Pour le coup, le pasteur *crut* qu'on se moquait de lui ; mais il reconnut bientôt *la fausseté* de ses soupçons ; car on le *conduisit* dans une chambre où il aperçut, assis dans un fauteuil, auprès *de la cheminée*, un troisième vieillard au dos tout courbé par l'âge, mais qui paraissait encore *vigoureux*. " *A coup sûr*, se dit le curé, ces hommes-là sont de la *race* des patriarches."

Leçon XXII.

Critiquer les morceaux suivants, et en corriger les deux premiers.

1. (*Un jeune homme écrit à son ami militaire sur le point de recevoir son congé.*)—En ce jour où tous les cœurs bien nés s'empressent d'exprimer à ceux qu'ils aiment leurs souhaits de bonheur et les vœux qu'ils adressent au ciel pour leur prospérité, je prends la plume avec bonheur pour te dire ceux que je forme pour toi. Je souhaite que tu te conserves toujours en bonne santé, que, quand tu viendras, tu n'aies à déplorer la perte d'aucun de tes proches, et je prie le ciel de te donner de longs et heureux jours.

Tels sont les vœux sincères de ton ami.

2. Dans un bosquet de chênes, au fond d'une vallée riante, sur les bords d'un ruisseau limpide, dont le doux murmure se mêlait au gazouillement des oiseaux et au bruissement des feuilles, un ver luisant se reposait sur l'herbe tendre, auprès d'une touffe de violettes, sans se douter de l'éclat dont il brillait.

D'une touffe de mousse fangeuse, un monstre, un crapaud doucement sort, qui, sur le pauvre insecte, tout son venin lance.

Le ver lui demanda ce qu'il lui avait fait ; le cruel lui répondit : " Pourquoi brilles-tu ? "

3. Mon Parrain, j'ai à vous remercier de vos livres ; ils m'ont fait plaisir, quoique ça ne soit pas la dernière édition. Bossuet était un fameux théologien et un fameux évêque de

Meaux, dans la Brie, et suffragant de l'archevêque de Paris... Je vous souhaite, mon cher Parrain, une bonne santé, et je vous embrasse de tout mon cœur.

4. La nuit est sombre ; l'horloge sonne la onzième heure ; les chats crient dans la rue ; le peuple sommeille, à l'exception néanmoins du pauvre malade qui se tourne sur son lit de douleur, et des souris qui se mettent en quête pour trouver quelques débris du festin de la soirée.

5. Qu'il est beau de voir Lyon, cette ville superbe, assise majestueusement sur les bords de deux rivières ; je l'aime avec ses maisons, ses quais, ses places ; avec ses collines, qui la couvrent de deux côtés, et surtout avec son clocher élégant, qui semble élever jusqu'au ciel l'image de Marie.

6. Pour mieux découvrir la position du prince d'Orange, Louis XIV fit faire l'ascension d'un ballon dans lequel étaient trois ingénieurs.

COMPOSITION.

(Lettre d'un apprenti à son père.)

Canevas.—Un jeune apprenti écrit à son père pour lui faire part des peines qu'il éprouve dans sa profession, peines plus grandes qu'il n'aurait cru, et qui lui font comprendre qu'il ne pourra réussir qu'à force de travail ; il assure son père qu'il aura du courage, et que, malgré les difficultés qu'il rencontre, il espère réussir ; il termine en priant son père de l'aider de ses avis et de ses conseils.

EXERCICE D'ANTONYMIE.

L'élève complètera les phrases suivantes, en exprimant la contre-partie de ce qui est donné.

L'homme est impatient, parce qu'il n'a que peu de temps à sa disposition ; *Dieu est* ... — L'éternité est tout, et nous la traitons comme si elle n'était rien ; *le temps* ... — La réussite nous porte à nous exagérer notre puissance personnelle ; *l'insuccès*...—On a vu des savants se croire des ignorants ; et ... — L'humble se juge sévèrement et excuse les autres ; ... — En jugeant les autres, on travaille en vain ; ... — Celui qui regarde au-dessus de soi sent naître en son cœur des sentiments de tristesse et de jalousie ; ... — Ceux qui résistent à leurs passions sont forts et libres ; ... — Le superbe et l'avare ne sont jamais en repos ; ... — Vivre en paix avec des gens paisibles est assez facile ; mais ... — Le sage juge des choses selon ce qu'elles sont ; ... — Souvent celui qui recherche la gloire s'en éloigne, tandis que ... — L'enfant bien élevé est pieux, obéissant, charitable et ami de la paix ; ...

Section III.

EXERCICES D'ANALYSE, DE CRITIQUE ET DE COMPOSITION.

Leçon I.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Jérusalem.

Au centre d'une chaîne de montagnes, se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé par les coups de bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans borne devant nous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture sont là ; chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige : le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Eternel.

CHATEAUBRIAND.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

- JÉRUSALEM.
  - Description proprement dite.
    - Bassin aride fermé par des rochers. [l'Arabie.
    - Au levant, la mer Morte et les montagnes de
    - Au centre, la ville.
      - Enceinte écroulée ;
      - les tours qui tombent ;
      - débris d'habitations.
    - Végétations sur les ruines.
      - Cyprès épars ;
      - buissons d'aloès, de nopals.
  - Réflexions qu'elle suggère.
    - Sentiments : Ennui, terreur.
    - Souvenirs religieux.
      - Tableaux de la Bible ;
      - noms pleins de mystères ;
      - montagnes et grottes célèbres ;
      - la vie de J.-C. ; ses miracles, sa mort.
    - Silence du désert.

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions suivantes :

1. Le genre du sujet ? (description ? narration ?...)
2. Espèce du sujet ? (narration historique ? fictive ? mixte ?...)
3. Son objet ? (de quoi traite-t-il ?)
4. Son but ? (quelle conséquence doit-on en tirer ?)
5. L'auteur lui a-t-il donné les qualités spéciales du genre ? (On s'arrête en particulier sur chacune d'elles.)
6. Quelle sorte de style a été employé ? (simple ? tempéré ? sublime ?)
7. Quelles sont les figures de style et les images qui produisent le meilleur effet ?
8. Quelles transitions le sujet contient-il ?

REMARQUE.—S'il s'agit d'un discours, il faut dire quelle est la valeur des arguments.

Réponses aux questions ci-dessus :

1. C'est une description, parce qu'il nous peint un objet.
2. C'est un tableau topographique : il caractérise vivement les principaux traits de l'objet.
3. L'auteur peint Jérusalem et sa désolation.
4. Dans le dessein de faire voir ce que deviennent les villes et les empires quand Dieu cesse de les bénir.
5. (1) Il y a un très-vif intérêt, qui vient surtout de l'ancienne renommée de la ville.

Noblesse : le style est grand, noble et attendrissant, comme il convient à cette lamentable histoire.

Animation : le voyageur, les voix des prophètes, la parole de Dieu.

Contrastes : état actuel, souvenir de l'ancienne grandeur.

La composition n'a rien de neuf, si ce n'est la forme : quelques traits bien accentués. Cela suffit. Les détails nous fatigueraient.

6. Style tempéré. Vers la fin, l'auteur approche du sublime.
7. Il faudrait tout reproduire : signalons l'épiphonème (2) qui termine ce morceau.
8. Transition très-bonne, la pensée appartenant à la fois à la première et à la seconde partie : " Au premier aspect de cette région désolée (*que nous venons de décrire*), un grand ennui saisit le cœur (*nous allons le prouver*)."

(1) La réponse à cette cinquième question suppose que l'on se rappelle les qualités du genre. La description doit être : *intéressante, noble neuve, animée*, et, généralement, relevée par *les contrastes* (Voir 1ère Partie, p. 57).

(2) Exclamation sententieuse par laquelle on termine un discours ou un récit intéressant.

4.—CRITIQUE.

Comment pourrait-on se défendre d'un profond sentiment de tristesse en lisant le navrant tableau que Châteaubriand a fait de celle qui fut la Ville sainte ! Comment ne pas être pénétré de terreur à la pensée des maux qui viennent fondre sur les cités les plus célèbres lorsque Dieu cesse de les bénir ! Comment surtout ne pas se souvenir de l'oracle de N.-S. J.-C. annonçant la ruine de la ville déicide !

Mais quel talent d'exposition ! On croirait voir les objets décrits, et se trouver soi-même " au centre de cette chaîne de montagnes," d'où l'on jette un regard vers les " sommets jaunes et rocailleux " pour le laisser errer ensuite sur la mer Rouge et jusqu'en Arabie. Les murailles écroulées et les tours chancelantes nous rappellent les luttes mémorables dont cette ville fut le théâtre.

Mais ensuite, s'élevant à de plus hautes pensées, l'écrivain nous retrace toute l'histoire du monde en quatre lignes : Voici qu'il entend sortir une voix prophétique de chaque sommet ; le cèdre et l'hysope lui redisent les saintes poésies, le figuier lui rappelle l'Evangile, et partout il retrouve un religieux souvenir ; les pierres cessent d'être muettes, et l'on voit se fendre les rochers et les morts revivre. On est saisi de cette terreur que l'auteur prête au désert, et l'on demeure sous cette lugubre impression.

Faut-il dire que le morceau échappe à toute critique ? Il joint à un poignant intérêt, une haute leçon morale, présentée avec la plus parfaite convenance, l'auteur s'abstenant absolument de la formuler, assuré que le lecteur ne peut manquer de la découvrir.

5.—COMPOSITIONS.

1er Sujet.—Québec.

Plan de la Composition.

- Québec (1).
  - Coup d'œil général.
    - Son aspect.
      - Sa situation géographique.
        - Le St-Laurent et la rivière St-Charles ;
        - son port, qui favorise le commerce.
      - Ses alentours.
        - Les campagnes avoisinantes.
          - Lévis, Beauport, Charlesbourg, Lorette.
        - Les lieux de plaisance.
          - Le chemin de Ste-Foye ;
          - le chemin de St-Louis ;
          - le jardin du Gouverneur.
      - Rues principales.
        - St-Pierre, St-Jean, St-Joseph, de la Couronne.
      - Principaux monuments.
        - La Basilique, les églises St-Roch, St-Sauveur, St-Jean-Bte, le Parlement, les banques, la Poste, les hôpitaux, l'asile des Aliénés, la Citadelle.
  - Son histoire.
    - Sous la domination française.
      - Son nom ;
      - sa fondation ;
      - la première messe ;
      - les guerres qui y ont eu lieu ;
      - ses principaux hommes.
    - Sous la domination anglaise.
      - Prise de possession ;
      - liberté et paix dont elle jouit.

(1) Nous donnons ici deux plans : Québec et Montréal. On peut en

Conseils : L'élève trouvera, dans les ouvrages de géographie et d'histoire qu'il étudie et dans le souvenir de ce qu'il a vu personnellement, les idées qui doivent entrer dans cette composition ; il se rappellera qu'il doit les exprimer avec plus d'art qu'on ne le fait d'ordinaire dans ces sortes d'ouvrages didactiques.

2e Sujet.—Montréal.

Plan de la Composition.

- MONTRÉAL.
  - Coup d'œil général.
    - Son site avantageux.
      - Le St-Laurent ;
      - l'Outaouais ;
      - le canal Lachine ;
      - le Mont-Royal ;
    - Ses alentours.
      - Longueuil ;
      - l'île Ste-Hélène ;
      - le cimetière de la Côte des Neiges.
    - Son aspect.
      - La richesse de ses édifices
        - religieux.
          - La Cathédrale catholique, Notre-Dame, le Gésu, le Séminaire de la Montagne, l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital-Général des Sœurs Grises, les Eglises St-Jacques, St-Pierre, St-Patrice et Notre-Dame de Lourdes.
        - privés.
          - L'Hôtel-de-Ville, le Bureau de Poste, les banques, le Pont Victoria, 1er du monde entier, le marché Bonsecours et le Palais de Justice.
      - Régularité de ses rues principales.
        - Notre-Dame, Craig, Ste-Catherine, Sherbrooke, St-Denis, St-Laurent, Bleury.
  - Son histoire
    - religieuse.
      - Sa fondation ; l'action des Sulpiciens, du clergé séculier, des Jésuites et des Oblats sur la population ;
      - fondation de l'Evêché ;
      - nombreuses communautés religieuses.
    - civile.
      - La reddition du Canada en 1760 ;
      - les troubles de 1837–38 ;
      - les hommes remarquables de cette ville.

Conseils : Voir plus haut.

Autres sujets : 1. L'école ; 2. la maison paternelle ; 3. la paroisse de N*** (au choix de l'élève).

faire d'analogues pour chacune des localités où se trouvent les écoles. Conséquemment, il est bon de changer ce titre suivant les circonstances et de faire décrire, à Ottawa, par exemple, Ottawa ; aux Trois-Rivières, Trois-Rivières.

Leçon II.

I.—TEXTE A ANALYSER.

La grotte de Calypso.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux (1). Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette grotte était taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne, qui étendait également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur: des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal: mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là, on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois semblait couronner ces belles plairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer: là, on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie.

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline: de là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes; d'un autre côté, on voyait une rivière où se formaient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces îles semblaient se jouer dans la campagne: les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avaient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert qui pendait en festons: le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit (2). Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres couvraient la campagne, et en faisaient un grand jardin.

FÉNELON.

Variantes. (1) Des objets propres à charmer les yeux; il est vrai qu'on n'y voyait, etc.

(2) Sous les feuilles épaisses de la vigne, etc.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera ce plan, dont on lui a donné les grandes divisions :

- GROTTE DE CALYPSO.
  - La grotte en elle-même.
    - Ce qu'on n'y voit pas.
      - 1° Métaux précieux ;
      - 2° œuvres d'architecture ;
      - 3°
    - Ce qui en fait le charme.
      - 1° Voûtes pleines de rocailles ;
      - 2°
      - 3° [prés ;
      - 4° fontaines coulant sur des
      - 5°
      - 6°
  - Les environs.
    - Côté de la mer.
      - Mer parfois
        - 1° unie ;
        - 2°
      - Rivière.
        - 1° Iles qu'elle forme.
        - 2°
        - 3°
    - Côté de la terre.
      - Montagnes lointaines
        - 1° s'élèvant aux nues ;
        - 2°
      - Montagnes plus proches
        - 1° couvertes de pam-
        - 2° [pre ;

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE (1).

Conseils : Tout doit être admiré dans ce morceau si remarquable. L'élève se rappellera que, s'il ne se peut rencontrer rien de si beau dans la nature, l'écrivain ne dépasse pourtant pas les limites du vraisemblable ; car une déesse avait le pouvoir d'embellir le lieu qu'elle avait choisi pour son séjour.

5.—COMPOSITION.

Les forêts de l'Amérique.

Plan de la Composition.

- FORÊTS D'AMÉRIQUE
  - Un homme seul, la nuit, dans une forêt.
    - Silence ; ce qui l'interrompt.
      - Feuilles ;
      - oiseaux ;
      - cris des animaux.
    - L'orage.
      - Tonnerre, échos ;
      - vent et pluie ;
      - torrents.
    - La lune se lève.
      - On sent mieux l'isolement ;
      - agitation de l'âme ;
      - la pensée s'élève et s'étend.
  - Idée païenne et idée chrétienne.
    - Les païens supposaient que les faunes et les sylvains président aux forêts.
    - Les chrétiens savent que tout est gouverné par Dieu au moyen de ses anges.
    - La grandeur du spectacle de la nature, image de la grandeur de nos destinées.

(1) Lorsque l'élève aura répondu en peu de mots aux *questions*

Conseils : Chacun peut se représenter les idées qui se présenteraient à son esprit s'il était seul, la nuit, dans une forêt. C'est là ce que l'élève doit peindre. Ce qui donnera à la composition, ce sont les réflexions morales de la seconde partie. Il faut de l'imagination et de la sensibilité.

Autres sujets : 1. Les rives du St-Laurent ; 2. les Mille-Iles ; 3. l'île d'Orléans.

Leçon III.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Effet du soleil couchant sur les nuages.

Quelquefois les vents alizés du nord-est et du sud chassent les nuages à l'occident, en les croisant les uns contre les autres, comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés, et qui ne sont pas en petit nombre ; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur les bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres, comme les Cordilières du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers ; ensuite, vers le soir, ils calmissent (1) un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par tous ces losanges une multitude de rayons lumineux, qui y font un tel effet, que les deux côtés de ce losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or le sommet indécis de cette barrière céleste, et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit, au milieu de leur groupes redoublés, une multitude de vallons, qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent, dans leurs divers contours, des teintes inimitables de blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez ça et là sortir des flancs caverneux de ces montagnes des fleuves de lumière, qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici, ce sont de sombres rochers, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament ; là, ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel ponceaux, écarlates et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle

d'analyse que nous avons posées, il lui sera facile de trouver les éléments qui doivent entrer dans son travail de *critique ;* il lui suffira de les lier, de les unir, comme nous l'avons fait dans la critique de " Jérusalem," qui doit lui servir de modèle.

(1) *Calmissent* est un néologisme ou plutôt un terme emprunté du vocabulaire des marins. *Se calment* pouvait suffire sans qu'il fût nécessaire de recourir à cette expression.

glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux, à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs vœux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré, et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances ; ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts, qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela ; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun peintre ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.—*Etudes de la Nature.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- NUAGES AU SOLEIL COUCHANT.
  - Nuages en forme de réseau
    - 1° ressemblant aux mailles d'un panier.
    - 2°
    - 3°
  - Nuages en forme de montagnes.
    - Montagnes colorées.
      - 1° Franges d'or ;
      - 2°
    - Aspect des vallons.
      - 1° Nuances de couleur de chair et de rose ;
      - 2°
      - 3°
    - Autres merveilles.
      - 1° Fleuves d'or ;
      - 2°
      - 3°
      - 4°
  - Mobilité du spectacle.
    - Les ombres succèdent à la lumière et vice-versa.
    - Les formes se modifient.
      - 1° Iles ;
      - 2°
      - 3°
      - 4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Il faut faire ressortir surtout la richesse d'expression de ce tableau, montrer comment les termes techniques (1) ont été ennoblis par leur alliance avec des expressions pratiques. Faire admirer ces magnifiques images flottantes, et l'harmonie du style, qui a l'éclat et la mollesse des nuages qu'il décrit. Relever la trop grande abondance de couleurs, les défauts de la deuxième et de la troisième phrase, aussi bien que de la dernière.

(1) *Techniques*, qui appartiennent à une science particulière.

5.—COMPOSITION.

Paysages dans une contrée montagneuse.

Plan de la Composition.

- PAYSAGES DES MONTAGNES.
  - Aspect général.
    - Calme et pureté de l'air.
    - Montagnes superposées.
      - Neiges éternelles ;
      - glaciers ;
      - nuages.
    - Contraste des régions inférieures.
      - Gras pâturages ;
      - fleurs odoriférantes ;
      - arbres résineux.
    - Habitations disséminées sur les flancs.
      - Ouvriers ;
      - troupeaux.
  - Incidents particuliers.
    - Brouillards tantôt blancs et légers, tantôt épais et noirs.
    - Orages.
      - Tonnerre ;
      - éclairs ;
      - torrents.
    - Effets du soleil couchant.

Conseils : Que l'élève s'imagine être au sommet d'une montagne, qu'il jette un coup d'œil autour de lui, et remarque tout ce qui peut le charmer. Il n'est personne qui ne se soit trouvé dans cette situation et qui ne puisse se souvenir de ce qui l'a frappé. Dans ce sujet, il faut s'efforcer d'*orner* son style. Les modèles analysés jusqu'ici peuvent être relus.

Autres sujets : 1. Le soleil couchant en mer ; 2. description de la scène dans le ciel avant un orage ; 3. le ciel par une belle nuit.

Leçon IV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

La cataracte de Niagara.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de 165 pieds ; depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et, au moment de sa chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre.

La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs ; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène. Des aigles, entraînés par des courants

d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des kinkajoux (1) se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

CHATEAUBRIAND.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

CATARACTE DE NIAGARA.
- La rivière Niagara
  1° joint le lac Erié au lac Ontario ;
  2°
  3°
- La chute.
  1° Elle a 165 pieds de haut.
  2°
  3° elle a la forme d'un cylindre.
    1° Nappe de neige ;
    2°
  4°
- Détails extrinsèques(2).
  - Le paysage.
    1° Pins ;
    2°
    3°
  - Animaux.
    1° Aigles ;
    2°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette description topographique, avec une certaine apparence de simplicité, n'est pas moins un morceau très-heureux, à cause de la vivacité des traits. L'élève devra surtout insister sur les images qui donnent de l'intérêt et de la chaleur à la composition. Il doit s'efforcer de savourer ces beautés, qui font presque la seule différence entre un tableau de maître et la sèche et froide description que peut faire un débutant. Celui-ci nomme les objets, tandis qu'il faut leur donner une forme, des couleurs, de la vie.

5.—COMPOSITION.

La chute de Montmorency.

Plan de la Composition.

CHUTE DE MONTMORENCY.
- La rivière
  roule sur des rochers ;
  fait marcher des usines ;
  son murmure lointain.
- La chute.
  Elle a 250 pieds de haut ;
  peu volumineuse ;
  tombe dans une sorte de bassin, où elle disparaît.
- Paysage.
  Village de Charlesbourg ;
  les arbres et les arbustes,
  vue du fleuve St-Laurent et de l'île d'Orléans.

(1) Plus connus au Canada sous le nom de carcajoux.

(2) *Extrinsèque* signifie : qui n'appartient pas par lui-même à l'objet dont on s'occupe, par opposition à *intrinsèque*, qui appartient à cet objet.

Conseils : L'élève devra se rendre compte de la différence qui existe entre la chute dont il vient de lire la description et celle qu'il doit décrire. Qu'il ne craigne pas, après avoir pris soin de respecter la vérité, de peindre de couleurs vives et agréables les environs de la chute.

Autres sujets : 1. Passage d'un bateau aux écluses d'un canal ; 2. la débâcle des glaces sur le Saint-Laurent au printemps ; 3. passage en steamer des rapides de Lachine.

Leçon V.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Les déserts de l'Arabie-Pétrée (1).

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquels l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debouts ou renversés; un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul ; plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

DÉSERTS DE L'ARABIE-PÉTRÉE.
- Les déserts en eux-mêmes.
  - 1° Sécheresse et aridité ;
  - 2°
  - 3°
- Impressions qu'ils produisent sur l'homme,
  - 1° plus isolé que dans les forêts ;
  - 2°
  - 3° qui y préfère les ténèbres à la lumière ;
  - 4°

(1) C'est dans l'Arabie-Pétrée que les Israélites errèrent pendant quarante ans.

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Il faut faire ressortir l'harmonie de ce style, formé d'expressions courtes, où se rencontrent des consonnes dures, l'absence d'épithètes et tout ce qui fait le charme des descriptions d'objets agréables. Les seuls efforts de prononciation, dans la lecture de ce sujet, nous révèlent l'aridité de ces plaines brûlantes. Il y a, toutefois, des expressions qui forment de vives images : " Une terre morte et pour ainsi dire écorchée..."

5—COMPOSITION.

Les forêts agitées par les vents.

Plan de la Composition.

- FORÊTS AGITÉES PAR LES VENTS.
  - Coup d'œil rapide sur le vallon où souffle le vent.
    - Les prairies ;
    - les champs de trèfle ;
    - les graminées ondulantes.
  - Forêts.
    - Les arbres n'offrent pas tous le même aspect.
      - Pin, chêne, peuplier, bouleau.
    - Ils paraissent animés de passions.
      - L'un s'incline humblement ; l'autre semble l'embrasser ; un autre s'agite ; vieux chêne insensible et immobile.
  - Harmonie.
    - Bruits profonds, solennels, mélancoliques ;
    - le chant des oiseaux s'en détache ;
    - musique plus douce que les plus doux accords.
  - Impressions.
    - Vague mélancolie ;
    - mystérieuses rêveries ;
    - désir d'un bonheur supérieur à celui d'ici-bas.

Conseils : Ce sujet ressemble fort aux précédents. Il faut s'imaginer que l'on est dans une forêt où souffle un vent violent. La description sera différente selon que l'on se placera pendant l'hiver ou durant la belle saison. Chaque élève a le choix de la situation qui lui plaît le mieux.

Autres sujets : 1. Parc du Mont-Royal ; 2. la campagne au commencement de l'hiver ; 3. une excursion aux Laurentides.

Leçon VI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le Colisée.

Le Colisée est sans contredit le monument le plus admirable de la puissance romaine sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le composent, à cette réunion de colonnes de tous les ordres qui s'élèvent les unes sur les autres, circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques ; à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers et esclave d'un empereur.

J'errai pendant longtemps autour du Colisée, sans oser, pour ainsi dire, y pénétrer ; mes regards l'embrassaient avec admiration et respect. Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout, cependant l'imagination peut encore relever le reste et voir le monument en entier. J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil ! Quels tableaux ! Quels contrastes ! Quel étalage de ruines, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, portant, les unes, l'empreinte de la main du temps; les autres, l'empreinte de la main du barbare; celles-ci écroulées hier ; celles-là, il y a peu de jours ; un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin qui, de moment en moment, tombent. Ici c'est un portique qui chancelle, là un entablement, plus loin un gradin, et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent ; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment, et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un empereur et les bras de cent mille esclaves.

C'était donc là que combattaient, dans les jours de fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves !

Je croyais entendre les rugissements des lions, les soupirs des mourants, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissements des Romains. Je croyais les entendre, ces applaudissements, pressant, encourageant, exigeant le carnarge ; ceux des hommes, demandant aux combattants toujours plus de sang ; ceux des femmes, aux mourants, toujours plus de grâce.

Il me semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'une bouche qui venait de sourire à un enfant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain était féroce ! on ne pouvait l'amuser qu'avec du sang...

Je me suis promené dans toutes les parties du Colisée, j'ai monté à tous les étages, je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai longtemps dans mon âme le silence et la solitude que j'ai rencontrés dans ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

DUPATY.—*Lettres sur l'Italie.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- LE COLISÉE
  - Ce qu'était ce monument.
    1° Le plus beau que les Romains aient construit ;
    2°
    3°
  - Ce qu'il est aujourd'hui.
    1° Il en reste à peine la moitié.
    2° Ruines, 1° causées par le temps; 2°
    3° Les ronces et les arbustes.
  - Souvenirs qu'il rappelle.
    1° Jeux des gladiateurs ;
    2° supplices des martyrs ;
    3°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Que l'élève se garde des phrases exclamatives. L'auteur en a ici ; cela se conçoit ; c'est un voyageur qui jette au vent ses impressions. S'il eût écrit loin de là, à froid, il eût eu moins de ces explosions. Il y a là des beautés d'un ordre élevé : la description des ruines, où poussent les "ronces", etc. Il faut relever l'originalité heureuse de cette expression : " C'était là que combattait ... *pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs*, les gladiateurs, etc."

Dire s'il était bien de mêler ces gladiateurs et ces esclaves aux martyrs sans faire aucune distinction.

5.—COMPOSITION.

L'église paroissiale.

Plan de la Composition.

- EGLISE PAROISSIALE.
  - Extérieur.
    La grande place ;
    les bâtiments voisins ;
    sa hauteur, son style.
  - Intérieur.
    Les nefs ;
    le chœur ;
    les ornements.
  - Pensées.
    On y a reçu le baptême ;
    la 1ère communion ;
    on y viendra après la mort.

Conseils : Rien de plus facile que d'avoir des idées sur ce sujet. Le ton doit être grave et respectueux. Un enfant qui a bon cœur aura de belles choses à dire dans la troisième partie.

Autres sujets : 1. Ma chambre ; 2. la classe ; 3. mon pupitre.

Leçon VII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Une belle nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres ; à l'horizon opposé, une brise embaumée, qu'elle amenait de

l'Orient avec elle, semblait la précéder comme sa fraîche haleine dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel ; tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neiges. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume ou formaient, dans les cieux, des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante ; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises et dispersés ça et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais, au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer au bord des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes ; et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. CHATEAUBRIAND.—*Génie du Christianisme.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- SPECTACLE D'UNE BELLE NUIT.
  - Vue du ciel.
    - La lune monte.
    - Les nues,
      - 1° semblables à des montagnes
      - 2°
  - Vue de la terre.
    - 1° Effet de la lumière de la lune.
    - 2°
    - 3° La plaine.
      - 1° Les prairies ;
      - 2°
      - 3°
  - Réflexions.
    - 1° Mélancolie née de la solitude.
    - 2°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette pièce est d'une merveilleuse clarté. Il faut en faire remarquer la noblesse et l'élégance. Elle renferme un grand nombre d'expressions choisies et d'images aux couleurs fines et délicates. Le style est calme et frais comme une tranquille nuit d'automne.

5.—COMPOSITION.

Hymne d'Adam et d'Eve.

Plan de la Composition.

NOTE : *Adam et Eve sont censés adresser la parole aux êtres de la nature ; ils doivent donc employer le discours direct.*

HYMNE
- aux anges..... { Ils voient Dieu ; chantent ses louanges ; entourent son trône.
- aux astres..... { Etoile du matin et autres étoiles ; soleil ; lune.
- aux éléments..... { Air, vents ; vapeur, nuages ; fontaines, ruisseaux, fleuves.
- aux plantes..... { Prairies ; forêts.
- aux êtres animés. { Poissons ; oiseaux ; quadrupèdes énormes ; insectes.
- Dernière apostrophe, à Dieu.

Conseils : Adam et Eve pensent à toutes les créatures et, à leur occasion, louent Dieu. Nous avons tous les mêmes raisons de bénir la Providence, qui a tout fait pour nous. Que l'élève s'imagine donc que c'est lui qui glorifie Dieu.

Autres sujets : 1. Une belle journée sur la glace ; 2. une promenade en traîneau ; 3. seul, le soir, dans une forêt.

Leçon VIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Nids des oiseaux.

Une admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux ; ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur ; ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église ; d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent les branches dans la cime d'un arbre, il y a des filandières qui recueillent

la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid : chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont encore point vu ce spectacle ; mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Encouragé par sa mère, il se hasarde sur la branche ; ce premier pas fait, toute la nature est à lui.

Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en voyant leur nouvel hôte tenter son premier vol à travers les airs, un vieil oiseau qui se sent abandonné de ses ailes vient s'abattre auprès d'un courant d'eau ; là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses plaisirs, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

CHATEAUBRIAND.—*Génie du Christianisme.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

NIDS DES OISEAUX.
- Le travail de construction.
  - 1° Avec de longues pailles ;
  - 2°
  - 3°
- La vie dans cette demeure.
  - Œuf.
  - Vie du petit oiseau.
    - 1° Il se soulève ;
    - 2°
    - 3°
    - 4°
- Mort de l'architecte.
  - 1° Il est abandonné de ses forces ;
  - 2°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE

Conseils : Le but que s'est proposé l'auteur est clairement marqué dans le premier alinéa. Les détails de la construction sont pittoresques, et la vie intérieure, comparée à celle d'une famille, est pleine de charme. C'est ce qu'il faut faire remarquer en montrant aussi l'à-propos de la pensée qui termine.

5.—COMPOSITION.

Les quatre saisons.

Plan de la Composition.

- **PRINTEMPS.**
  - Atmosphère.
    - Soleil plus brillant ;
    - air plus pur ;
    - parfum des fleurs.
  - Réveil de la nature.
    - Prairies reverdissent ;
    - forêts se raniment ;
    - vergers en fleurs.
  - Piété.
    - Pour les récoltes.
    - Rogations ou prières.
      - Station au cimetière ;
      - pour les morts.
    - Mois de Marie.
    - Autres fêtes religieuses.
- **ETÉ.**
  - Moissons.
    - Blés ;
    - fourrages.
  - La campagne.
    - Habitants dispersés dans les champs ;
    - le citadin a quitté la ville.
  - Plaisirs.
    - Saison des bains.
    - Pêche, chasse.
    - Joies du cœur : Fêtes
      - de famille, vacances ;
      - religieuses.
- **AUTOMNE.**
  - Température
    - plus douce qu'en été ;
    - plus sombre qu'au printemps ;
    - déjà neige et glace.
  - La nature.....
    - se dépouille de sa parure ;
    - s'enveloppe de nuages.
  - Récoltes.....
    - Fruits ;
    - vendanges.
  - Fête .. ..
    - de tous les Saints ;
    - des morts.
- **HIVER.**
  - Effets de la température.
    - Fleuves gelés ;
    - nécessité des fourrures ;
    - accidents.
  - Les pauvres.
    - Plus d'ouvrage.
    - Provisions épuisées.
    - Souffrances.
      - Faim ;
      - froid.
  - Les riches
    - heureux de secourir les pauvres ;
    - se font la Providence des malheureux.
  - Plaisirs
    - de l'étude.
    - des courses sur la glace.
    - Joies religieuses : Fête
      - de l'Im.-Concep. ;
      - de Noël ;
      - des Rois.

Conseils : Nous avons tous respiré l'air parfumé du printemps, senti

la chaleur bienfaisante de l'été, savouré les fruits de l'automne et goûté les joies de la famille pendant l'hiver. Nous nous souvenons de ce que nous avons éprouvé, nous pouvons le dire. Que l'élève s'attache à se maintenir dans la noblesse et l'élégance du style ; les choses ordinaires veulent être présentées avec art.

Autres sujets : 1. Le nid d'hirondelle ; 2. Une fourmilière ; 3. Une ruche.

Leçon IX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Eruption d'un volcan.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit aux oreilles ; on entend de loin la mer mugir et rouler vers le rivage ses ondes amoncelées ; les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés ; la terre tremble sous les pas ; on court plein d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine, s'entrouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente qui répand, au milieu de l'obscurité, une lumière rougeâtre et lugubre ; des rochers énormes volent de tous côtés; la foudre éclate et tombe; une mer de feu, s'avançant avec rapidité, inonde les campagnes ; à son approche, les forêts s'embrasent, la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretiennent des amas énormes de matières enflammées, et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés ? de quelque côté que vous cherchiez un asile, comment éviterez-vous la mort qui vous menace ? De nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flammes, de pierres, de cendre et de fumée volent vers vous du sommet des montagnes, et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage et s'avance pour vous engloutir.

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu à peu ; les feux s'amortissent ; la mer, à demi calmée, retire en murmurant ses ondes bouillonnantes, la terre se raffermit, le bruit cesse, et le jour paraît. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée ! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrents de lave ardente, que des bois qui brûlent encore, que de tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres.

Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne ; un calme sinistre règne dans l'air ; des bruits lointains annoncent de nouveaux malheurs, et la mer répond par de sourds gémissements au bruit lugubre que font entendre les profondes cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevées vers le ciel, qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à Celui qui commande à la mer et à la foudre. Leur prière est courte, mais touchante ; ils la recommencent souvent, et chaque fois avec un ton plus pénétré ; ils cherchent, en quelque sorte, à faire parvenir leurs voix jusqu'à l'Etre dont ils implorent la clémence : tous les signes des passions qui les agitent, de l'effroi, de la vive inquiétude, de la désolation, se mêlent aux sons qu'ils profèrent et qu'ils soutiennent avec effort.

LACÉPÈDE.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

ERUPTION D'UN VOLCAN.
- Eruption.
  - Signes avant-coureurs. 1° 2° 3°
  - Le phénomène. 1° 2° 3°
- Ses effets.
  - Le calme revient. 1° 2° 3°
  - Tableau qu'offre la campagne. 1° 2° 3°
- Impressions sur les populations.
  - 1°
  - 2° Elles prient 1° 2°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève devra se bien pénétrer de tous les détails de cette composition, faite pour émouvoir. Elle décrit grandement une des plus grandes scènes de la nature. Il marquera l'effet de ces vives interrogations : " Où fuyez-vous ?... " et fera ressortir la valeur de la dernière partie, qui indique toute la portée de ce sujet et révèle le but de l'auteur.

5.—COMPOSITION.

Le Pichincha.

Plan de la Composition.

LE VOLCAN DE QUITO.
- Le volcan et ses environs.
  - La campagne voisine,
    - dangereuse pour la vie ;
    - propre à la culture.
  - Le volcan est
    - une montagne très-élevée ; très-féconde ; en éruptions.
    - un gouffre.
- L'éruption.
  - Le phénomène.
    - La montagne gronde ;
    - elle bondit ;
    - le volcan éclate ;
    - les laves détruisent ce qui est sur leur passage.
  - Ses effets
    - sur les habitants qui l'entourent.
      - Terreur ;
      - mort ;
    - sur le pays.
      - Campagne désolée ;
      - animaux tués ou privés de nourriture.

Conseils : Ici, l'élève doit décrire ce qu'il n'a pas vu. Qu'il se sou-

vienne de ce qu'il a lu sur des sujets analogues et sur des sinistres, comme les incendies, les inondations.

Autres sujets : 1. Une chaudière de bâtiment à vapeur éclate en mer ; 2. un individu périt dans les glaces au moment de la *débâcle ;* 3. une maison s'écroule par suite d'un tremblement de terre.

Leçon X.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le déluge.

Soit que Dieu, soulevant le bassin des mers, ait versé sur les continents l'océan troublé ; soit que, détournant le soleil de sa route, il lui ait commandé de se lever sur le pôle avec des signes funestes, il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre.

En ce temps-là, la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies, suspendirent leurs haines sanglantes et s'embrassèrent, saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de suppliants qui avaient peut-être renié la Divinité toute leur vie ; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfants sur le sommet des montagnes ; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes ; l'oiseau même, chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil, qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrait terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux, les volcans s'éteignirent, en vomissant de tumultueuses fumées, et l'un des quatre éléments, le feu, périt avec la lumière.

Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortaient d'effrayantes clameurs ; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivants, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme, gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe : l'océan les y suivit, et, soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses le dernier point de la terre.

Dieu, ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abîme ; mais il voulut imprimer sur ce globe des traces éternelles de son courroux : les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie ; les coquillages magellaniques vinrent s'enfouir dans les carrières de la France ; des bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des Alpes, du Taurus et des Cordilières, et ces montagnes elles-mêmes furent les monuments que Dieu laissa dans les trois mondes, pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée dans le champ où il a défait ses ennemis.

Dieu ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée : sachant combien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut plus pour trône au matin, et pour lit au soir que l'élément humide, où il semble s'éteindre tous les jours, ainsi qu'au temps du déluge. Souvent les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des sables ou des écueils blanchissants ; sur la terre, les rochers laissèrent tomber des cataractes ; la lumière de la lune, les vapeurs blanches du soir couvrirent quelquefois les vallées des apparences d'une nappe d'eau ; il naquit, dans les lieux les plus arides, des arbres dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées du sein des ondes ; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit et d'envahir ses grèves ; les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnements et des voix lugubres ; la cime des bois présenta l'image d'une mer roulante, et l'océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts.

CHATEAUBRIAND.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- LE DÉLUGE.
  - Le phénomène.
    - Race humaine presque anéantie. { 1° 2° 3°
    - Désordres dans la nature. { 1° 2° 3° 4°
  - Ses suites.
    - Pour la conformation du globe. { 1° 2°
    - Autres changements. { 1° 2° 3° 4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève subira vite le charme qui s'attache à cette composition ; il devra s'en défendre un peu, pour conserver le droit de faire des réserves. On doit s'étonner 1° que Châteaubriand ait insisté si fortement sur les vengeances divines sans faire même une allusion à la miséricorde, dont les preuves n'ont pas manqué, même à l'heure du châtiment ; 2° qu'il ait, dans la dernière partie, supposé qu'avant le déluge, il n'y avait ni océan où le soleil pût se coucher, ni nuages en forme de " vagues amoncelées," ni " vapeurs blanches du soir " ou " lumière de la lune." ni marées, etc.

5.—COMPOSITION.

L'Extrême-Onction.

Plan de la Composition.

- EXTRÊME-ONCTION.
  - Les préparatifs
    - de la famille.
      - Chambre du malade.
        - Propreté ;
        - parfums ;
        - décors.
      - Lit du malade.
    - du malade
      - par la prière ;
      - par des réflexions sur la mort ;
      - par la confiance en la miséricorde divine.
  - Le but : Établir pour soulager
    - le corps
      - en diminuant ses souffrances ;
      - en lui donnant du courage ;
      - en procurant la santé si elle est nécessaire au salut.
    - l'âme
      - en la purifiant de ses imperfections ;
      - en lui donnant des grâces plus grandes pour le passage de ce monde à l'éternité.
  - Les effets.
    - Consoler le malade
      - par les paroles de piété que lui dit le ministre de Dieu ;
      - par les paroles liturgiques que le prêtre prononce en administrant ce sacrement.
    - Fortifier
      - par les grâces et les lumières qu'il répand dans son cœur ;
      - en éloignant les ennemis qui le fatiguent à cette heure suprême.

Conseils : L'élève évitera de faire une simple leçon de catéchisme. Qu'il remarque la différence entre le " déluge " par Châteaubriand et le même sujet traité dans les livres " d'histoire sainte." La même différence doit exister entre le traité de l'Extrême-Onction dans le catéchisme et cette composition, où l'auteur doit surtout faire éclater ses sentiments, dire ce qu'éprouvent la famille et le malade, puis faire remarquer combien l'Église sait répondre à tous les besoins de l'homme dans toutes ses épreuves.

Autres sujets : 1. La fonte des neiges ; 2. une contrée affligée par la famine ; 3. les habitants d'une ville après un incendie.

Leçon XI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Une inondation dans les Pyrénées.

En 1818, vers la mi-octobre, une pluie vive et serrée tomba pendant huit jours consécutifs sur la ville de Limoux. Néanmoins l'onde avait à peine franchi son lit ; mais, le neuvième jour, dès huit heures du matin, le fleuve s'enfla rapidement. Les observateurs placés sur les deux ponts

remarquèrent vers le nord, aussi loin que leur vue pouvait s'étendre, des légions innombrables d'hirondelles planant au-dessus des eaux ; effrayées, sans doute, par le ciel nuageux et menaçant, elles s'arrêtaient, surprises de ne plus trouver le soleil bienfaisant du midi, qui leur servait d'étape avant de franchir les Pyrénées.

Quelques minutes avant le cataclysme, toutes ces myriades d'hirondelles disparurent simultanément, comme par un coup de baguette, sous l'épais manteau de brume qui enveloppait la ville.

Le ciel ouvrit alors toutes ses cataractes, le tonnerre gronda et fit retentir tous les échos de la vallée ; des éclairs longs et éblouissants sillonnaient tous les points du ciel ; la rivière, emportant sur ses vagues géantes des meubles et des troncs d'arbres déracinés, des bœufs et des chevaux surpris à leurs attelages, mêlait sa voix lugubre et solennelle aux mugissements de la tempête et aux tristes beuglements des animaux.

Quelques sapins poussés en travers des arches, arrêtèrent les débris qui se succédaient sans interruption ; autour de ceux-ci, d'autres s'amoncelèrent, et bientôt il se forma une digue puissante, contre laquelle les vagues se heurtèrent refoulées et furieuses : alors elles franchirent d'un bond les quais, et envahirent, en grondant, les deux rues parallèles au lit de la rivière, roulant avec elle les poutres et les madriers, arrachant les angles des maisons, ployant, comme un fil d'archal, les arcs-boutants de fer, et pénétrant dans les habitations, telles qu'une soldatesque effrénée dans une ville livrée au pillage.

L'église de Saint-Martin, dans laquelle un peuple nombreux s'était réfugié, vit ses portes enfoncées ; prêtres et peuple avaient à peine gagné le clocher, que les flots pénétrèrent dans le sanctuaire. Déjà la fureur du fleuve ne rencontre plus d'obstacle : le pont de César, qui seul a supporté tout le choc, se montre digne de son antique renommée, en étalant avec orgueil ses piles découronnées de leurs parapets modernes. La haute galerie du clocher, les toits des maisons sont couverts d'hommes, de femmes et d'enfants, dans l'attitude du désespoir. Autour d'eux, les maisons, à mesure que l'eau les abandonne, croulent avec fracas, jetant leur poussière séculaire dans l'atmosphère humide, et montrant à nu leurs flancs hérissés de charpentes brisées, leurs pans sillonnés de suie. Le soleil, déchirant tout à coup le voile épais de l'horizon, inonde d'une fantastique et sanglante lueur cette scène de désolation. Au-dessous du vieux pont, une immense maison ébranlée déjà chancelle sur sa base ; un pan de muraille s'en détache aussitôt, et laisse voir, penché sur le lit de douleur de sa vieille mère, un jeune homme aux traits pâles et amaigris. "Fuis, mon fils" ! s'écriait sans doute la pauvre agonisante ; mais lui l'étreint dans ses bras et fait des efforts pour l'emporter : ses forces défaillent ; au même instant le reste de l'édifice croule et les entraîne, ainsi enlacés, dans le gouffre ; la mère ne reparaît plus ; lui, par un jeu cruel du hasard, tomba les deux jambes enfoncées dans un fragment de plancher qui les retenait serrées comme dans un étau. En vain quelques hommes généreux courent pour lui jeter une corde. Vite, vite !

le voici ! il les voit ; son bras se lève. Dieu sauveur ! il va toucher la corde qui lui est tendue, mais son front se heurte violemment contre l'angle du pont ; son sang coule : qu'importe, il ne veut pas mourir, le secours est si près : il saisit convulsivement de ses deux mains l'angle de la pile..... une seconde encore, et il est sauvé. Malheur ! la vague l'enlève comme une plume légère emportée par le vent. Un faible cri, deux bras raides, une tête sanglante qui se jette violemment en arrière : telle fut la rapide et terrible apparition qui glaça les spectateurs.

Après la mère et le fils, le fleuve dévora encore trois victimes, et ce fut tout ; puis il retomba dans son lit aussi brusquement qu'il l'avait quitté, laissant la ville couverte de ruines, d'écume et de vase.

Le lendemain, le beau ciel du midi avait repris sa sérénité ; on trouva le cadavre du jeune homme encore attaché au fatal radeau, au pied d'un jeune saule que l'orage avait reverdi. L. AMIEL.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

INONDATION DANS LES PYRÉNÉES.
- Circonstances antécédentes. (1° 2° 3°)
- L'inondation. (1° 2° 3°)
- Conséquences. (1° 2° 3°)

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Le style de ce récit est très-simple au début et même un peu sec. Il s'anime ensuite, devient plus élégant et plus facile, et enfin il est émouvant vers la fin. Il faut insister sur ces caractères et donner des preuves de cette appréciation. D'ailleurs, on sent que la valeur littéraire de cette pièce est inférieure à tout ce qui a été vu jusqu'ici dans ce cours.

5.—COMPOSITION.

Incendie de Rome.

Plan de la Composition.

INCENDIE DE ROME.
- Scène d'horreur : arrivant pendant une nuit profonde ; désordre dans la fuite des incendiés ; cris de désespoir des mères ; courage de certains hommes.
- Destruction : de la partie près du Vatican ; d'édifices admirables ; d'objets très-précieux.
- Effets : Pensée de Dieu ; prière du Pape et des peuples ; la bénédiction du Pape : relève le courage ; arrête l'incendie.

Conseils : Il importe, dans ces sortes de sujets, de peindre vivement. Les exclamations et les réflexions de l'auteur font peu d'effets : l'élève s'exercera donc moins à en produire lui-même qu'à montrer les choses sous des couleurs telles que les exclamations sortent spontanément de l'âme du lecteur.

Autres sujets : 1. Effets de la grêle sur les moissons ; 2. les ravages de la guerre ; 3. suites d'une trop grande sécheresse.

Leçon XII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Combat de Mérovée contre un Gaulois.

Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière surnommée l'oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient le sang, et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de la Thrace qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées.

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose le lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis ; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée, qu'embarrassent des flocons de laine ; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes, il allonge la tête sur ses ongles, et, les yeux demi-fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume ; il s'avance vers le fils de Pharamond ; il lui crie d'un ton ironique :

" Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse.

— Qui es-tu ? répondit Mérovée avec un sourire amer ; es-tu d'une race noble et antique ? Esclave romain, ne crains-tu point ma framée ?

— Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de courroux : c'est que le ciel ne tombe sur ma tête.

— Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre.

— La terre que je te cèderai, tu la garderas éternellement (1)."

(1) Il est utile de rappeler ici le fait suivant :

Marius, après avoir détruit les Teutons, attaquait les Cimbres. Dans les pourparlers, les députés des barbares dirent aux Romains qu'ils demandaient des terres pour eux et pour leurs alliés, dont ils ignoraient le sort. " Quels sont vos alliés ? leur dit Marius. — Les Teutons, répondirent-ils. — Vos alliés, repartit le consul, ont la terre que nous leur avons donnée, et ils la garderont éternellement."

A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond, l'épée à la main, sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée, à son tour, lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant, le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée du bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage ; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

CHATEAUBRIAND.—*Les Martyrs.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

COMBAT DE MÉROVÉE CONTRE UN GAULOIS.
- Mérovée.
  - Mérovée sur son char. 1° 2° 3°
  - Il est comparé à un lion 1° 2° 3°
- Le dialogue. 1° 2° 3°
- Le combat. 1° 2° 3°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 351).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Il fallait un style vif comme l'ardeur des combattants. L'élève peut ici laisser éclater son admiration. L'art de l'auteur est merveilleux. Pour des païens, ses acteurs sont fièrement féroces. On ne pouvait exiger davantage d'eux. Le combat est très-habilement décrit ; on aime à le lire, même après ce dialogue si ferme et si plein d'un noble mépris pour le danger.

5—COMPOSITION.

Attila.

Plan de la Composition.

- ATTILA.
  - Ce qu'il avait fait d'Aquilée.
    - Il venait de détruire cette ville ;
    - il en avait égorgé les habitants ;
    - il en avait fait brûler les maisons.
  - Ce qu'il fait ensuite.
    - Il s'assied sur les débris de la ville ;
    - il se plaît sur ce trône digne de lui ;
    - il a encore soif de sang ;
    - il se dirige vers Rome.
  - Attila à Rome.
    - Son arrivée triomphante avec ses guerriers ;
    - terreur des Romains ;
    - joie des barbares en voyant les portes s'ouvrir devant eux ;
    - leur effroi à l'aspect du Pontife, qui s'avance vers Attila.
  - Paroles du Pontife.
    - Il dit à Attila de s'éloigner de Rome ;
    - il lui déclare que sa mission est finie,
    - que la fureur ne possèdera plus son âme ;
    - Attila est vaincu et se retire.

Conseils : L'élève remarquera la différence entre le combat d'Attila, qui menait des armées, et celui qu'il vient d'analyser. De plus grands intérêts sont en jeu, ce sont les intérêts des peuples et de l'Église.

Autres sujets : 1. Bataille de Carillon ; 2. combat des Plaines d'Abraham ; 3. victoire de Châteauguay.

Leçon XIII

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le lézard gris.

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares ; mais elle lui a donné une parure élégante. Sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil ; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris ; et, lorsque dans un beau jour de printemps une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur ou sur l'herbe nouvelle avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante, il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée ; il fait briller ses yeux vifs et animés ; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver

un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance ; mais, au moindre bruit qui l'effraie, à la chute d'une feuille, il se roule, tombe et demeure pendant quelques instants comme étourdi par sa chute ; ou bien il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore et décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même et se retire enfin dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée.

LACÉPÈDE.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LE LÉZARD GRIS.
- Prosopographie.
  - 1° Un des plus jolis lézards ;
  - 2°
  - 3°
- Ethopée.
  - Ses habitudes.
    - 1°
    - 2°
  - Sa timidité.
    - 1°
    - 2°
    - 3°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève remarquera encore ici combien il serait facile à un peintre de reproduire le tableau qui nous est offert. Il est bon de rechercher et d'admirer cette habileté de pinceau qui nous permet de suivre, dans toutes ses attitudes, l'objet qui nous est présenté.

5.—COMPOSITION.

L'âne.

Plan de la Composition.

L'ANE.
- Sa manière de vivre.
  - Il est sobre et se contente des choses les plus communes ;
  - il est délicat sur la qualité de l'eau ; de ses lèvres, il l'effleure à peine ;
  - il se roule, parce qu'on ne l'étrille pas ;
  - il a le goût de la propreté et ne se vautre pas.
- Ses qualités.
  - Jeune, il est gai et joli ; [naître ;
  - il s'attache à son maître et sait le reconnaître ;
  - il a l'œil bon et l'oreille délicate ;
  - quand on lui couvre les yeux, il reste immobile ; [course.
  - il trotte bien, mais se fatigue vite à la

Conseils : Il est bon de déposer tout d'abord le préjugé que l'on a trop répandu contre l'âne, plus susceptible d'éducation qu'on ne le croit généralement. L'ensemble du sujet sera empreint de cette idée que l'on est ordinairement injuste envers cet utile animal, que l'on s'efforcera de réhabiliter.

Autres sujets : 1. Le chat ; 2. le bœuf ; 3. le lièvre.

Leçon XIV.

I.—TEXTE A ANALYSER.

Travaux des castors.

Les castors commencent par s'assembler au mois de juin ou de juillet pour se réunir en société ; ils arrivent en nombre et de plusieurs côtés et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents ; le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, et c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux calmes et qui se soutiennent à la même hauteur, comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue ; mais, dans les eaux courantes, qui sont sujettes à hausser ou à baisser, comme sur les ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée, et par cette retenue ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau qui se soutient toujours à la même hauteur. La chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze d'épaisseur à sa base. Cette construction paraît énorme pour des animaux de cette taille, et suppose, en effet, un travail immense ; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit étonne plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond ; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction. Cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme ; ils le scient, ils le rongent au pied, et, sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire en travers de la rivière ; ensuite, ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun : plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre ; plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu ; d'autres parcourent en même temps les abords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse ; ils les dépècent et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux : ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de construction ; ils en font une espèce de pilotis serré, qu'ils enforcissent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération suppose bien des difficultés vaincues ; car, pour dresser ces pieux et les mettre dans une situation à peu près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverse ; que d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau pour y creuser avec les deux pieds de devant un trou dans lequel ils font entrer la pointe du pieu afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et

battent avec leur queue : ils la portent dans leur gueule et avec les pieds de devant, et ils en transportent une si grande quantité, qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur et tous plantés les uns contre les autres ; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, il est rempli et maçonné partout. Les pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau ; tout l'ouvrage est, au contraire, en talus du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée, qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet ; elle a donc non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaires, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts. Au bout de la chaussée, c'est-à-dire dans la partie où elle a le moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharges de superficie, qu'ils élargissent ou rétrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser ; et lorsque, par des inondations trop grandes ou trop subites, il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer, et travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

BUFFON.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

TRAVAUX DES CASTORS.
- Choix de l'emplacement.
  1°
  2°
  3°
  4°
- Préparatifs.
  1°
  2°
- Exécution de la digue.
  1°
  2°
  3°
- Perfection du travail.
  1°
  2°
  3°
  4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève remarquera que, pendant la lecture de ce travail, on ne pense pas du tout à l'auteur, mais aux objets qu'il peint. C'est la preuve du vif intérêt qui s'attache à son tableau.

5.—COMPOSITION.

Le serpent.

Plan de la Composition.

LE SERPENT.
- Prosopographie.
  - Rapidité de ses mouvements.
  - Formes qu'il affecte. — Cercle ; debout sur la queue ; spirale.
  - Ses couleurs, — indéterminées comme sa marche ; fausses et variées.
- Ethopée.
  - Ses mœurs. — Se dépouille de sa peau ; hiverne ; se compose du poison.
  - Sa réputation.
    - Il a été adoré.
    - Il est l'emblème de — la prudence ; l'envie ; l'éloquence.
    - Il enchante les oiseaux.

Conseils : Il faut ajouter à ces traits tout ce que les récits qu'on a lus peuvent suggérer de traits propres à augmenter l'horreur que nous avons naturellement pour cet animal. L'ensemble du sujet doit avoir une tendance malveillante. Le serpent, c'est l'ennemi, au physique et au moral. L'élève peut trouver d'heureux effets dans le rapprochement du serpent et de Satan.

Autres sujets : 1. Les souris ; 2. le lion ; 3. l'aigle.

Leçon XV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

L'oiseau-mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs : les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux. Légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs : il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseau-mouche. Elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace ; on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats. L'impatience paraît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

BUFFON.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

L'OISEAU-MOUCHE.
- Prosopographie.
  - Sa taille. 1° 2° 3°
  - Ses couleurs, 1° 2° 3°
- Diverses espèces et leur séjour.
  - 1° Vivent dans la zone torride ;
  - 2°
  - 3°
- Ethopée.
  - 1° Il a l'humeur guerrière ;
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Réponare aux questions (V. p. 280).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève se souviendra qu'il fallait, pour faire estimer ce "bijou," toutes les délicatesses et tout l'art d'un langage orné et élégant. Il peut laisser éclater son admiration pour l'objet de la composition et pour l'auteur.

5.—COMPOSITION.

L'écureuil.

Plan de la Composition.

- L'ÉCUREUIL.
  - Prosopographie.
    - Joli petit animal, { peu sauvage ; gentil et docile.
    - Sa nourriture. { Il n'est pas carnassier. / Il mange des fruits. { Amandes ; glands ; faines.
    - Son aspect. { Il est vif, alerte ; œil en feu, physionomie fine ; membres dispos, belle queue en panache.
    - Sa demeure. { Pas à terre, comme les autres quadrupèdes ; sur les arbres, comme les oiseaux ; jamais dans les champs, mais dans les bois.
  - Ethopée.
    - Sa manière de voyager. { Il grimpe facilement et saute de branche en branche ; il traverse les rivières en canot, sa queue servant de voile et de gouvernail.
    - Ses occupations. { Il n'hiverne pas ; il s'amasse, durant l'été, des noisettes pour l'hiver ; il sait aussi les chercher sous la neige.
    - Il marque son mécontentement { par un cri aigu et perçant ; par un certain grognement.

Conseils : Que l'élève se remette bien devant les yeux ce joli petit animal, et qu'il s'efforce de trouver des images nouvelles et un peu originales pour peindre ses mouvements. Qu'il évite, autant que possible, en conservant les idées du *plan*, d'en garder les expressions. On sait qu'il ne peut écrire comme Buffon, et on lui pardonnera de faire moins bien, pourvu qu'il n'essaie pas trop de s'en rapprocher. Le style doit avoir à peu près les mêmes caractères que celui de " l'oiseau-mouche."

Autres sujets : 1. La morue ; 2. l'ours blanc ; 3. le chevreuil.

Leçon XVI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le chien.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau ; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que

pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a, de plus que lui, la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la pénitence et la soumission. BUFFON.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- LE CHIEN.
  - Chien de berger.
    - 1°
    - 2°
    - 3°
  - Chien de chasse.
    - 1°
    - 2°
    - 3°
    - 4°
  - Chien sauvage,
    - 1°
    - 2°
  - Chien domestique.
    - 1°
    - 2°
    - 3°
    - 4°
    - 5°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève remarquera que, suivant l'expression de Châteaubriand, *tous les chiens sont nommés, excepté le chien de l'aveugle.* On peut le regretter. Buffon était digne de traiter ce sujet si propre à émouvoir. La comparaison de la fidélité du chien avec l'inconstance de l'homme a quelque chose de piquant.

5.—COMPOSITION.

La chèvre.

Plan de la Composition.

LA CHÈVRE.
- Sa manière de vivre.
  - Vagabonde, non en troupeau ;
  - aime les rochers, les montagnes ;
  - se contente d'herbes communes ;
  - elle ne craint ni la chaleur, ni l'orage ; redoute le froid.
- Ses caprices.
  - Elle se déplace sans motif ;
  - ses mouvements sont sans règle ;
  - sa souplesse suffit à peine à sa pétulance.

Conseils : Revoir les descriptions précédentes données en analyse ; s'efforcer d'avoir un style vif, sautillant, un peu en désordre, comme les mouvements de cet intéressant animal ; mais qu'on se rappelle *qu'un beau désordre est un effet de l'art.*

Autres sujets : 1. La poule ; 2. le tigre ; 3. le marsouin.

Leçon XVII.

1.—TEXTES A ANALYSER.

Le cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'une autre ; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir. BUFFON.

Le même sujet par JOB.

Est-ce toi qui as donné la force au cheval, qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante ? Le feras-tu bondir comme la sauterelle ? Son souffle répand la terreur. Il creuse du pied la terre, il s'élance avec orgueil, il court au-devant des armes. Il se rit de la peur, il affronte le glaive ; sur

lui le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu le son de la trompette ? C'est elle. Il dit : Allons ! et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes.

2.—PLANS DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera les plans suivants.

LE CHEVAL. (Buffon.)
- Son courage.
  1° Il est fougueux ;
  2°
  3° [mouvements ;
- Sa docilité.
  1° Il est docile et sait réprimer ses
  2°
  3°
  4°

LE CHEVAL. (Job.)
- Description physique.
  1° Sa force ;
  2°
  3°
- Ses qualités.
  1° Il se rit de la peur ;
  2°
  3°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève peut accorder une juste admiration à ces deux morceaux. Mais combien il lui sera facile de voir la supériorité du second sur le premier. Buffon expose presque froidement, et avec une élégance recherchée. Le style de l'Ecriture est vif, animé et retentissant. C'est de l'harmonie imitative.

5.—COMPOSITION.

L'éléphant.

Plan de la Composition.

L'ÉLÉPHANT
- Ses rapports avec ses semblables.
  - Ils vivent en société.
  - Quand ils marchent, ils suivent un ordre.
    - Les plus vieux ;
    - les jeunes ;
    - les mères.
  - Quand ils paissent, ils ne gardent point d'ordre.
  - Leur marche est très-rapide.
- Ses rapports avec l'homme.
  - Il se laisse apprivoiser ;
  - il est susceptible ;
  - il n'oublie pas les injures.
- Sa manière de vivre.
  - Il aime l'ombre et l'humidité ;
  - il boit de l'eau qu'il a d'abord troublée ; [extrêmes ;
  - ne supporte pas les températures
  - est bon nageur.

Conseils : Le sujet à traiter est une sorte de contraste avec le sujet donné comme modèle. Autant le cheval est svelte et élégant, autant l'éléphant est lourd. Il faut comprendre cela.

Autres sujets : 1. Le zèbre ; 2. le papillon ; 3. le ver à soie.

Leçon XVIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Cromwell.

Un homme s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné autant qu'habile politique ; capable de tout entreprendre et de tout cacher ; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne sont-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours ; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

BOSSUET.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

CROMWELL.
- Traits généraux.
  1° Esprit profond et adroit hypocrite ;
  2°
  3°
- Ses principes.
  1° Il veut tromper la multitude ;
  2°
  3°
- Tort fait au peuple.
  1° Il l'enchante et l'enthousiasme ;
  2°
  3°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'auteur peint à grands traits ; mais, comme ses couleurs sont appliquées, et quel portrait est celui-ci ! Noblesse du style, vigueur du ton, sûreté du jugement, tout y est. L'élève doit s'arrêter, réfléchir, suivre à pas lents le fil de ce morceau, et s'exercer à en savourer les beautés pour se les assimiler.

5.—COMPOSITION.

Montcalm.

Plan de la Composition.

MONTCALM.
- Coup d'œil sur son histoire.
  - Il est de famille noble ;
  - il a des amis dévoués et des ennemis cruels ;
  - il a subi les calomnies de ceux qui devaient le soutenir.
- Ses qualités.
  - Il s'est sacrifié à sa patrie ;
  - il a, pour elle, renoncé à tout ;
  - les épreuves les plus dures n'ont fait que stimuler son courage.

Conseils : L'élève doit avoir lu, dans l'histoire du Canada, la vie de Montcalm. Qu'il sache, toutefois, l'esquisser à traits rapides, et qu'il ne s'arrête pas aux anecdotes. Qu'il relise le texte analysé.

Autres sujets : 1. Jacques Cartier ; 2. Champlain ; 3. Maisonneuve.

Leçon XIX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Bossuet.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle véhéments, et en quelque sorte tragiques, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions ; un orateur qui, par ses élans, monte jusqu'aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre, durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant, et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine ; un orateur qui a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous

les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain ; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées ; qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère et se diviniser, en quelque sorte, sous sa plume ; un apôtre, qui instruit l'univers en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles ; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine ; enfin un orateur dont les discours, inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémente et la plus sublime, sont, en ce genre, des ouvrages absolument à part, des ouvrages où, sans guides et sans modèles, il atteint la limite et la perfection des ouvrages classiques, consacrés, en quelque sorte, par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthène français ! voilà Bossuet ! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge mémorable que faisait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.

MAURY.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- BOSSUET.
  - Considérations générales.
    - 1° Il ressemble à Démosthène ;
    - 2°
    - 3°
  - Ses qualités d'orateur.
    - 1° Il est élevé ;
    - 2°
    - 3°
  - Son rôle d'apôtre.
    - 1° Il instruit l'univers en pleurant sur les tombeaux ;
    - 2°
    - 3°
    - 4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Il n'y a pas ici à ménager les éloges. Le style du cardinal Maury est à la hauteur du sujet : il se rapproche de la forme si solennelle admise par Bossuet dans ses plus beaux mouvements oratoires.

5.—COMPOSITION.

La Fontaine.

Plan de la Composition.

- LA FONTAINE.
  - Introduction.
    - La postérité honore les hommes publics ;
    - elle célèbre les conquérants ;
    - elle se tourne aussi vers La Fontaine.
  - Ses titres littéraires qui le rendent digne d'admiration.
    - Ecrivain original ;
    - incomparable dans l'art de raconter ;
    - gaieté, grâce, naïveté, sublime.
  - Ses qualités privées.
    - Modeste et sans convoitise ;
    - ne se prévalant pas de son génie ;
    - il s'étonnerait aujourd'hui des hommages qu'on lui rend.

Conseils : La Fontaine est connu ; tout le monde a lu ses fables ; elles révèlent autre chose que son talent : la simplicité d'âme, une certaine droiture, qui a été très-bien nommée *bonhomie*, c'est là ce qu'il faut montrer.

Autres sujets : 1. D'Iberville ; 2. l'abbé J. B. A. Ferland ; 3. G. E. Cartier.

Leçon XX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le curé.

Il est un homme, dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile ; sans lequel on ne peut naître ni mourir, qui prend l'homme du sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre, que les inconnus même appellent mon père, aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui n'étant d'aucun rang social tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation des sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande : un homme, enfin, qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec

l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite ! Cet homme, c'est le curé ; nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute mission sociale

Comme moraliste, l'œuvre du curé est admirable. Le christianisme est une philosophie divine, écrite de deux manières : comme histoire, dans la vie et la mort du Christ ; comme précepte, dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunies dans le Nouveau Testament ou l'Evangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur ! Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vérifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Evangile.

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient l'Evangile. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être double, par la vie et par la parole, sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante ! L'Eglise l'a placé comme exemple plus que comme oracle ; la parole peut lui faillir, si la nature lui en a refusé le don ; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie, aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

Le curé est encore administrateur spirituel des sacrements de son église et des bienfaits de la charité. Ses devoirs, en cette qualité, se rapprochent de tous ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes. Il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure ; il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité, il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité, de pardon ! Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main ; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neige, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misères et en espérance.

Comme homme, le curé a encore des devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de sa bonne renommée, par cette grâce de la vie civile et domestique qui est comme la bonne odeur de sa vertu. Retiré dans son humble presbytère, à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de les cultiver de ses propres

mains ; d'y nourrir quelques animaux domestiques, de plaisir ou d'utilité, la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantants, le chien surtout, ce meuble vivant du foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde et qui pourtant ont besoin d'être aimés par quelqu'un ! le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfants auxquels il apprend à balbutier le Catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet d'une sagesse divine, dans les études sérieuses, parmi les livres, société morte du solitaire ; le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église, quand l'*Angelus* a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs et le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de la vallée et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son Auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs ; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau. Il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée, voilà un homme oublié à jamais. Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité où son âme vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il avait de mieux à faire. Il a continué un dogme immortel, il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu.

DE LAMARTINE.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LE CURÉ.
- Envisagé en général.
  1° Le curé préside à tous les actes de la vie de l'homme ;
  2°
  3°
  4° [J.-C. ;
- Envisagé comme moraliste.
  1° Il a la parole et l'exemple de
  2°
- Envisagé comme administrateur spirituel.
  1° Il gouverne les âmes ;
  2°
  3°
  4°
- Envisagé comme citoyen.
  1° Il a les mêmes droits et les mêmes devoirs que tous les citoyens ;
  2°
  3°
  4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289)

4.—CRITIQUE.

Conseils : Ce morceau est très-heureusement écrit. Il faut faire ressortir l'esprit d'observation qui a permis à l'auteur d'entrer dans tous ces détails. L'élève peut se laisser aller à une juste admiration. Il ne lui sera pas difficile de remarquer l'art du début, qui soutient l'attention du lecteur longtemps avant de lui citer le nom de son héros.

5—COMPOSITION.

Le prêtre.

Plan de la Composition.

- LE PRÊTRE.
  - Son dévouement.
    - Il est le défenseur et l'ami de tous ceux qui souffrent ;
    - il doit se priver des joies domestiques ;
    - ses fonctions souvent brisent le cœur.
  - Ses soins de son troupeau.
    - Il console les affligés ;
    - il répand ses largesses dans le sein des pauvres ;
    - il rend l'innocence aux âmes égarées.
  - Son mépris du plaisir.
    - Pendant que le mondain jouit, le prêtre prie ;
    - il surmonte toutes ses répugnances ;
    - il s'impose des fatigues incessantes ;
    - il brave les épidémies.

Conseils : Ce sujet est bien semblable à celui qui a été analysé ; pourtant, l'élève se souviendra que tout prêtre n'est pas curé ; d'ailleurs, il y a différentes manières de bien dire la même chose. Cet exercice d'imitation sera utile.

Autres sujets : 1. Le poète ; 2. le soldat ; 3. le marin.

Leçon XXI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

L'amateur.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg ; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher, vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*. Il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie, il la quitte pour l'*orientale ;* de là il va à la *veuve ;* il passe au *drap d'or ;* de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner ; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase, un beau calice ; il la contemple, il l'admire : Dieu et la nature sont en cela tout ce qu'il n'admire point ; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange ; il est curieux de fruits, vous n'articulez pas ;

vous ne vous faites entendre : parlez-lui de figues, de melons, dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance ; c'est pour lui un idiome inconnu ; il s'attache aux seuls pruniers ; il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même des pruniers ; il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre. Quel chair ! dit-il, goûtez-vous cela ? cela est divin ! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs ! Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer, homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! Que je voie sa taille et son visage, pendant qu'il vit ! que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui, seul entre les mortels, possède une telle prune. LA BRUYÈRE. — *Caractères.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

L'AMATEUR.
- Ami des fleurs.
  1° Il va au jardin de bonne heure ;
  2°
  3°
  4°
- Ami des moissons.
  1° Il n'aime pas toutes les récoltes ;
  2°
  3°
  4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève remarquera le ton badin qui convient à ce genre de composition. Les travers sont mis en relief et tournés en ridicule avec un grand art. Il faut faire ressortir l'heureux effet de ces railleries.

5.—COMPOSITION.

Le bibliophile.

Plan de la Composition.

LE BIBLIOPHILE.
- Sa connaissance des livres.
  Il connaît le sujet de tous les livres ;
  il en sait l'histoire ; [d'ornements.
  il aime les livres qui ont un cachet
- Il passe sa vie à sa bibliothèque.
  Il a acheté quelques nouveaux ouvrages ;
  il faut les placer ; faut peu ;
  il en rejette d'anciens, il lui en
  il change, arrange, troque.
- Il assiste à une vente de livres à l'encan.
  Il a appris qu'on vend une bibliothèque ;
  il y a là un livre qui lui plaît ;
  il met à l'enchère, il est haletant ;
  le volume lui est adjugé, sa joie.

Conseils : **Il faut le ton badin, comme dans le texte analysé ; que**

l'élève se laisse aller à la gaieté et manie l'ironie ; qu'il prenne garde, pourtant : il est si facile, dans ce genre, de devenir soi-même grotesque et de faire rire de soi. Rien n'est plus malséant qu'un rire faux.

Autres sujets : 1. Le capricieux ; 2. le jeune homme léger ; 3. le jeune homme pieux.

Leçon XXII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Bourdaloue et Massillon.

Ces deux grands orateurs n'ont pas trouvé l'éloquence de la chaire dans la même situation. Bourdaloue a paru avant Massillon, et il a dû lutter contre une foule de préjugés, qui avaient enlevé à la prédication son véritable caractère. Avant lui, la chaire semblait trop souvent disputer ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école. Le sacré et le profane, comme l'a dit La Bruyère, ne se quittaient point, ils s'étaient glissés ensemble jusque dans la chaire : saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce parlaient alternativement ; les poètes étaient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères ; on parlait latin et longtemps devant des femmes et des marguilliers ; on a parlé grec : il fallait savoir prodigieusement, pour prêcher si mal. Indépendamment des citations grecques et latines et quelquefois même des mots hébreux que les prédicateurs tenaient à rassembler dans leurs sermons, ils y mêlaient les anecdotes les plus puériles et les plus bizarres, les comparaisons les plus burlesques, et ils hérissaient leurs discours de divisions et de subdivisions, qui au lieu d'éclaircir le sujet ne servaient qu'à l'embrouiller et à en faire un véritable labyrinthe.

Les grands orateurs du XVII^e^ siècle, comme Bossuet et Mascaron, s'élevèrent contre ces défauts, et la gloire de Bourdaloue est d'avoir achevé cette réforme au nom de la raison et du bon sens. Dédaignant toute cette érudition profane et indigeste, il s'attacha exclusivement à l'Ecriture et à la tradition, dégagea ses compositions de tout ce vain échafaudage de divisions puériles que les siècles précédents avaient mises en honneur, écarta toutes ces anecdotes et tous ces raisonnements bizarres indignes de la gravité de la parole évangélique, et s'attacha à ne faire parler à la foi que le langage de la raison la plus sévère. C'est par là qu'il enleva tous les suffrages des esprits les plus éminents de son siècle, et c'est cette solidité de raison, cette noblesse de pensées et cette clarté d'expressions qui ont fait de chacun de ses discours autant de traités immortels qui résument admirablement ce que l'on peut dire sur chacune des questions religieuses dont il s'est occupé.

Massillon avait l'âme trop élevée et le jugement trop sûr pour ne pas reconnaître et avouer la supériorité d'un tel maître. Il comprenait mieux que tout autre l'éloquence du P. Bourdaloue ; mais, tout en lui rendant l'hommage qu'il méritait, il n'eut garde de l'imiter.

Les hommes de génie ont tous une mission particulière. Quelquefois ils se complètent, jamais ils ne se copient. Bourdaloue avait fait parler à la chaire le langage de la raison, Massillon préféra celui du sentiment. Ils eurent l'un et l'autre le même but, la conversion des pécheurs, qui est le but de tout prédicateur et de tout apôtre, mais ils voulurent y arriver par des voies différentes. Bourdaloue s'adressa à l'intelligence, Massillon au cœur ; Bourdaloue est serré et concis, Massillon est étendu et varié à l'infini. Le style de Bourdaloue est froid et presque sans couleur, celui de Massillon a une harmonie enchanteresse et un charme continuel ; Bourdaloue songe rarement à frapper l'imagination, Massillon y tend sans cesse ; Bourdaloue est plus théologien que moraliste, et Massillon, plus moraliste que théologien ; Bourdaloue est logicien, Massillon pathétique ; enfin, ils puisent leurs idées à des sources différentes et leur donnent une forme si opposée, qu'on ne cesserait de trouver en eux de nouveaux contrastes.

A.....

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- BOURDALOUE ET MASSILLON.
  - L'art oratoire avant eux.
    1° La chaire avait dégénéré ;
    2°
    3°
    4°
  - Manière de Bourdaloue.
    1° Il dédaigna tout cet appareil de fausse érudition ;
    2°
    3°
    4°
  - Manière de Massillon.
    1° Il reconnut la supériorité de Bourdaloue ;
    2°
    3°
  - Rapprochements et contrastes.
    1° Ils se complètent, ne se copient pas ;
    2°
    3°
    4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève pourra admirer l'habileté du plan. D'abord, l'auteur s'en tient à des généralités ; puis il vient à chacun des deux orateurs ; enfin il les compare trait pour trait. L'intérêt grandit sans cesse, et, quand on a fini de lire, on connaît le mérite relatif de ces deux grands hommes.

5.—COMPOSITION.

Turenne et Condé.

Plan de la Composition.

TURENNE ET CONDÉ.	Considérations générales.	Ils se font, dans les mêmes campagnes, une brillante renommée ; de concert ou séparés, ils opèrent des prodiges de valeur ; que de hardiesse, que de périls, que de ressources !
	Rapports existant entre ces deux héros.	L'un est vif sans être précipité, l'autre calme sans lenteur ; celui-ci acquiert graduellement une brillante réputation, et celui-là l'obtient à la première bataille ; le premier fait taire l'envie, le second ne lui permet pas de l'attaquer ; l'un crée son élévation et sa fortune, l'autre commande à la fortune et force les destinées ; Turenne meurt soudain comme un Judas Machabée ; Condé meurt dans son lit comme un autre David, en accomplissant ses devoirs religieux.

Conseils : Lisez d'abord, dans l'histoire, le récit de la vie de ces deux grands hommes. Vous aurez ainsi les éléments de la comparaison que vous avez à établir. Il n'est pas nécessaire de vous prononcer en faveur de l'un ou de l'autre ; il suffit de montrer leurs titres à notre admiration. Vous pouvez donner à votre travail plus d'étendue que ne le demande le plan.

Autres sujets : 1. Canada et Etats-Unis ; 2. Europe et Amérique ; 3. province de Québec et province d'Ontario.

Leçon XXIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Rome et Carthage.

Rome, pareille à l'aigle, son redoutable symbole, étend largement ses ailes, déploie puissamment ses serres, saisit la foudre et s'envole. Carthage est le soleil du monde, c'est sur Carthage que se fixent ses yeux. Carthage est maîtresse des océans, maîtresse des royaumes, maîtresse des nations. C'est une ville magnifique, pleine de splendeur et d'opulence, toute rayonnante des arts étranges de l'Orient. C'est une société complète, finie, achevée, à laquelle rien ne manque, du travail, du temps et des hommes. Enfin, la métropole d'Afrique est à l'apogée de sa civilisation : elle ne peut plus monter, et chaque progrès désormais sera un déclin. Rome, au contraire, n'a rien. Elle a bien pris déjà tout ce qui était à sa porte ; mais elle a pris pour prendre, plutôt que pour s'enrichir. Elle est à demi sauvage, à demi barbare. Elle a son éducation ensemble et sa fortune à faire. Tout devant elle ; rien derrière.

Quelque temps les deux peuples existent de front. L'un se repose dans sa splendeur, l'autre grandit dans l'ombre. Mais peu à peu l'air et la place leur manquent, à tous deux, pour se développer. Rome commence à gêner Carthage. Il y a longtemps que Carthage importune Rome. Assises sur les deux rives opposées de la Méditerranée, les deux cités se regardent en face. Cette mer ne suffit pas pour les séparer. L'Europe et l'Afrique pèsent l'une sur l'autre. Comme deux nuages surchargés d'électricité, elles se côtoient de trop près. Elles vont se mêler dans la foudre. Ici est la péripétie de ce grand drame. Quels acteurs sont en présence ! Deux races, celle-ci de marchands et de marins, celle-là de laboureurs et de soldats ; deux peuples, l'un régnant par l'or, l'autre par le fer ; deux républiques, l'une théocratique, l'autre aristocratique ; Rome et Carthage ; Rome avec son armée, Carthage avec sa flotte ; Carthage, vieille, riche, rusée ; Rome, jeune, pauvre et forte ; le passé et l'avenir ; l'esprit de découverte, le démon de la guerre et de l'ambition ; l'Orient et le Midi d'une part, l'Occident et le Nord de l'autre ; enfin, deux mondes, la civilisation d'Afrique et la civilisation d'Europe.

Toutes deux se mesurent des yeux. Leur attitude avant le combat est également formidable. Rome, déjà à l'étroit dans ce qu'elle connaît du monde, ramasse toutes ses forces et tous ses peuples. Carthage, qui tient en laisse l'Espagne, l'Armorique et cette Bretagne que les Romains croyaient au fond de l'univers, Carthage a déjà jeté son ancre d'abordage sur l'Europe.

La bataille éclate. Rome copie grossièrement la marine de sa rivale. La guerre s'allume d'abord dans la Péninsule et dans les îles. Rome heurte Carthage, dans cette Sicile où déjà la Grèce a rencontré l'Egypte, dans cette Espagne où plus tard lutteront encore l'Europe et l'Afrique, l'Orient et l'Occident, le Midi et le Septentrion.

Peu à peu le combat s'engage, le monde prend feu. Les colosses s'attaquent corps à corps, ils se prennent, se quittent, se reprennent. Ils se cherchent et se repoussent. Carthage franchit les Alpes ; Rome passe les mers. Les deux peuples, personnifiés en deux hommes, Annibal et Scipion, s'étreignent et s'acharnent pour en finir. C'est un duel à outrance, un combat à mort. Rome chancelle, elle pousse le cri d'angoisse : " Annibal ad portas....." Mais elle se relève, épuise ses forces pour un dernier coup, se jette sur Carthage et l'efface du monde.

VICTOR HUGO.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

ROME ET CARTHAGE.
- Généralités.
  1° Situation de Rome au commencement des guerres puniques ;
  2°
  3°
- Parallèle dans la paix.
  1° Carthage se repose, Rome grandit ;
  2°
  3° [armée ;
- Parallèle en entrant en lutte.
  1° Rome, jeune, forte, avec son
  2°
  3° Rome commande à l'Europe ;
  4°
- Le combat.
  1° On se rencontre en Sicile ;
  2°
  3° les ennemis s'étreignent ;
  4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève remarquera aisément les couleurs vives de ce tableau ; quelques traits sont forcés, il faudra les signaler ; ce ne sont pas seulement des fautes contre la langue, mais contre la vérité historique. Il serait bon, avant d'analyser ce morceau, de lire l'histoire des guerres puniques.

5.—COMPOSITION.

Le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV.

Plan de la Composition.

LE SIÈCLE D'AUGUSTE ET CELUI DE LOUIS XIV.

- Etat du monde quand ces deux monarques apparaissent.
  - Si les grands siècles d'Auguste et de Louis XIV se ressemblent, ce n'est pas l'effet seul du hasard.
  - Ces deux souverains trouvent le monde dans les mêmes circonstances.
    - Peu avant leur avénement, les peuples avaient eu à soutenir des guerres longues et acharnées ;
    - les âmes, fortifiées à force d'épreuves, étaient capables de grandes choses ;
    - avant Auguste, César s'était rendu maître du monde ;
    - avant Louis XIV, Henri IV, son aïeul, avait conquis son propre royaume ;
    - aux guerres et aux troubles succédèrent, de part et d'autre, le calme et le repos.
- Rapports d'analogie entre ces deux personnages.
  - A la tête de leur armée.
    - Tous deux furent entreprenants et avides de gloire ;
    - ils surent vaincre et pardonner.
  - Quand ils ont établi la paix.
    - L'un et l'autre se montrent grands par leur magnificence et leur libéralité.
    - Chacun d'eux a un ministre qui le seconde.
      - Mécène, à Rome, Colbert, en France, protégent les hommes illustres
  - Ces deux siècles sont féconds en beaux résultats.
    - L'émulation a pris la place de la révolte ;
    - on ne veut plus combattre ses semblables, on veut s'en faire admirer ;
    - des génies sublimes se produisent dans les sciences, les lettres et les arts.

Conseils : L'élève fera ressortir les rapports de ressemblance ou d'opposition que présentent ces deux grands siècles. Il mettra en présence les deux monarques qui leur ont donné leur nom, les hommes de génie qui s'y sont illustrés, et leur donnera, à chacun, leur part de mérite.

Autres sujets : 1. Québec et Montréal ; 2. Christophe Colomb et Jacques Cartier ; 3. le financier et l'artiste.

Leçon XXIV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

La nature sauvage et la nature cultivée.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine : l'homme qui la contemple, qui l'étudie s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance ; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre tous les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même ; il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées : des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude ; la terre, surchargée par le poids, écrasée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies : les mauvaises herbes y surmontent et y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce cette brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se détachant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds.

Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages ; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour

éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit :

" La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul, qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais ; animons ces eaux mortes, en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consumées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer. Bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar (1) dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une substance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture ; une nature nouvelle va sortir de nos mains."

Qu'elle est belle, cette nature cultivée ! Que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement ; il en est la production la plus noble : en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux ; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de trésors ignorés ! que de richesses nouvelles ! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées ; l'or, et le fer plus utile que l'or, tirés des entrailles de la terre ; les torrents contenus ; les fleuves dirigés, resserrés ; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées, de riantes prairies, dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'abres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force, de l'union de la société ; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que, de tout temps, il en partage l'empire avec la nature.

BUFFON.

(1) *Nénuphar.* Genre de plantes aquatiques, qui ont de larges feuilles rondes et de grandes fleurs rosacées s'élevant sur la surface de l'eau. C'est une plante d'ornement très-pittoresque et du plus bel effet pendant la floraison. Dans quelques pays du nord de l'Europe, la racine du nénuphar jaune a été mélangée dans le pain pour en augmenter la masse dans les temps de disette.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- NATURE SAUVAGE ET NATURE CULTIVÉE.
  - Début.
    1° La contemplation de la nature élève l'âme ;
    2°
    3°
  - Nature sauvage.
    1° Forêts où tout se confond et périt ;
    2° [fangeuses ;
    3° eaux stagnantes et
    4°
    5° [séchés ;
  - Nature cultivée.
    1° Les marais sont des-
    2° [chées ;
    3° les forêts sont défri-
    4°
    5°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Remarquez que l'auteur, dans le début, semble puiser ses inspirations dans la pensée de Dieu, puis se replie ensuite vers l'homme et la nature, et ne sait plus nous faire adorer d'autre Dieu que ces deux-là.

5.—COMPOSITION.

Le serin et le rossignol.

Plan de la Composition.

- LE SERIN ET LE ROSSIGNOL.
  - Supériorité du premier sur le second.
    - Le rossignol
      - tient tout de la nature ;
      - il a de la variété dans les sons
    - Mais le serin
      - participe à nos arts ;
      - est plus sociable ;
      - ses mœurs sont plus aimables ;
      - on peut l'instruire avec succès.
  - Points de contact entre leur caractère respectif.
    - Le rossignol est fier de son talent, il fait peu de cas des nôtres ;
    - le serin se prête facilement à l'harmonie de nos voix, de nos instruments ;
    - le ramage de l'un est un chef-d'œuvre de la nature qu'il tient à conserver ;
    - celui de l'autre est un modèle de grâces que nous pouvons modifier.
  - Conclusion.
    - Le serin a donc plus de part aux agréments de la société ;
    - il sait mieux nous récréer, nous égayer.

Conseils : L'élève fera voir les qualités du rossignol, puis celles du serin. Il montrera ce qui les différencie et ce qui les assimile. On ne peut contester la supériorité du deuxième sur le premier. C'est ce que l'on indiquera en représentant le serin se prêtant davantage à faire l'agrément des familles et devenant plus doux et plus sociable.

Autres sujets : 1. Le lion et le tigre ; 2. le cheval et le bœuf ; 3. le chêne et l'érable.

Leçon XXV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Moïse au Sinaï.

Les Hébreux se sont rapprochés du Sinaï. Déjà le serviteur inspiré (*Moïse*) avait rassemblé les souvenirs des anciens temps, et, planant au-dessus avec l'Esprit saint, il avait écrit la *Genèse*. Déjà il avait adoré Dieu présent devant lui sur le mont Horeb. Mais Dieu ne s'est point encore révélé à Moïse comme il va le faire. Il ne lui a point encore parlé face à face. On dirait que la sagesse divine réfléchit en elle-même, comme elle réfléchit avant de créer l'homme, et elle attend. Le peuple d'Israël doit être averti avec précaution ; c'est que rien n'a encore égalé la grandeur du dessein que le Seigneur se propose. Une première fois, il appelle Moïse sur la montagne et lui dit : " Toute la terre m'appartient, et tous les peuples qui l'habitent sont à moi ; mais des enfants d'Israël je veux me faire un royaume *sacerdotal* et une nation sainte." Une seconde fois, le prophète monte, et Dieu lui déclare qu'il veut que le peuple se purifie pendant trois jours et qu'il se tienne prêt à écouter sa voix. Puis enfin, quand la foule est réunie au pied du Sinaï, derrière les limites qu'il lui est défendu de franchir, lorsque les princes se sont prosternés à moitié chemin du sommet, où le prophète seul s'élève, au milieu de la foudre et des éclairs, au sein de la nuée lumineuse qui enveloppe les contours de la montagne, au bruit de la trompette résonnante, Dieu apparaît.

Tout le peuple, tremblant et saisi d'effroi, s'était jeté la face contre terre. Tout le peuple entendit la voix divine et reconnut Jéhovah. Le Seigneur promulga ainsi le *Décalogue*, cette base de toute loi écrite ; ensuite, pendant quarante jours, il dicta à son serviteur les sévères développements qui créaient la nationalité juive. Ce n'était pas un peuple ordinaire, c'était, selon l'expression des livres saints, un peuple sacerdotal qu'il s'agissait de constituer pour garder la vérité pure, au milieu des erreurs des nations. Voilà le but, et tout, en effet, dans ce divin code, découle du principe religieux et moral qui est la vie des peuples ; " Dieu lui-même est le fond de cette admirable législation qui liait la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu."

HENRI DE RIANCEY.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- MOÏSE AU SINAÏ.
  - Début.
    - 1° Moïse a écrit le livre de la Genèse;
    - 2°
    - 3°
  - Premiers appels de Dieu.
    - 1° Moïse voit Dieu, qui lui dit qu'il va se faire un peuple sacerdotal;
    - 2°
    - 3°
  - La loi.
    - 1° Tout le peuple est tremblant;
    - 2°
    - 3°
    - 4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Le récit de l'événement principal doit être amené peu à peu : que l'élève ne s'étonne donc pas du peu d'espace donné au fait lui-même. Il fallait préparer le lecteur à entendre le récit de faits si merveilleux.

5.—COMPOSITION.

Les religieux du Saint-Bernard.

Plan de la Composition.

- RELIGIEUX DU SAINT-BERNARD.
  - Début.
    - Nous étions engagés dans les dangereux sentiers;
    - les nuages commençaient à se traîner sur les cimes des rochers;
    - je passai la nuit chez les religieux hospitaliers.
  - La neige.
    - Bientôt les nuées tourbillonnent;
    - on entend le retentissement du bruit des avalanches;
    - la nuit devient obscure.
  - Occupations des religieux.
    - Les uns gravissent les rochers;
    - les autres forment des chemins dans la neige;
    - ils vont au secours du voyageur égaré.
  - Un incident.
    - Cinq religieux sont sur les traces des voyageurs;
    - les chiens les devancent;
    - on sauve ces malheureux;
    - on rentre au monastère...

Conseils : Beaucoup de sensibilité ; ne pas craindre les détails, surtout dans la dernière partie ; décrire les soins donnés aux infortunés qui viennent d'être sauvés par l'effet d'une sublime charité.

Autres sujets : 1. Les Sœurs de charité ; 2. une visite à un hospice ; 3. visite à un malade pauvre.

Leçon XXVI.

EXEMPLES DE DÉFINITIONS.

Observations : Nous ne donnons pas de longs exemples de *définitions*. Il est rare que ce genre soit traité à part ; il appartient généralement à une composition plus étendue ; il suffira donc, pour se faire une idée de ce genre, de lire les exemples que nous en donnons. Nous ne croyons pas utile de proposer des exercices de composition ou d'analyse ; on en trouvera dans les différents genres de composition.

1. Le prêtre.

Le prêtre est pour ainsi dire placé entre le ciel et la terre, il appelle ici-bas le pardon et l'espérance, il présente à Dieu les prières et les vœux des fidèles ; Jésus-Christ lui a dit : " Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel."

2. La sœur de charité assistant les blessés.

Du guerrier que le mal atterre
Loin d'une mère ou d'une sœur,
Elle est la sœur, elle est la mère
Qui compatit à sa douleur. M. PELADAN.

3. La sœur de charité assistant un mourant.

C'est encore elle qui se penche
Au chevet de l'agonisant,
Séraphin de qui l'aile blanche
Couvre la face d'un mourant. *Idem.*

4. La mode considérée comme tyrannique.

La mode est un tyran des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté,
Qui de l'Etat français, dont elle a les suffrages,
Au delà des deux mers disperse ses ouvrages,
Augmente avec succès leur immense cherté
Selon leur peu d'usage et leur fragilité.

5. Dieu, comme souverain roi.

Dieu est celui qui règne dans les cieux, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance.

6. Dieu, comme éternel.

Il est celui qui, du haut de son trône éternel, voit, sans changer, tout changer autour de lui et contemple immuable le torrent des siècles, qui entraîne dans l'abîme de la mort l'homme et l'humanité.

7. Le soleil, comme chassant les ténèbres et les frimas.

C'est l'astre étincelant qui chasse devant lui la nuit épouvantée ; il s'élève à l'horizon, et elle fuit enveloppée dans ses voiles sombres ; il s'approche de nous, et les rivières, que le froid arrêtait, reprennent leur

cours, et la neige, qui attristait la nature, s'efface peu à peu, et le chantre du bocage rompt son long et triste silence pour réjouir le cœur de l'homme et l'incliner à l'amour du Dieu de la nature.

8. L'amateur de fleurs.

C'est un homme ridicule, qui passe sa vie dans un jardin, à contempler quelques fleurs et à ne considérer dans ces fleurs que ce qu'elles ont de moins remarquable, qui agit comme s'il n'avait ni religion, ni raison, et que l'on méprise autant qu'il s'estime lui-même.

Leçon XXVII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Règne de Charlemagne.

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'Etat, qu'ils furent contrebalancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef: le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois, ses enfants, furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit dans les lois de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir; il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Ses affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré, son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense: il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot: il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

MONTESQUIEU.—*Esprit des Lois.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

RÈGNE DE CHARLEMAGNE.
- Sa conduite envers les nobles. 1° 2° 3° 4°
- Respect et autorité des lois. 1° 2° 3°
- Qualités personnelles du prince. 1° 2° 3°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Ce morceau n'est qu'une sorte de portrait historique, esquissé à grands traits. C'est d'un genre bien plus élevé que le récit anecdotique. L'élève ne s'étonnera donc pas que le ton soit quelque peu solennel, et que la forme soit quelque peu étudiée.

5—COMPOSITION.

Festin de Balthazar.

Plan de la Composition.

FESTIN DE BALTHAZAR.
- Salle du festin.
  - On y arrive le soir.
  - Riches décorations. Colonnes; galeries.
  - Trône du roi.
  - Idole de Baal.
  - Les convives. Seigneurs; concubines.
- Le festin. Couchés sur de riches tapis, les convives se saturent de vins et de viandes; danses; on apporte les vases du temple, on boit de nouveau.
- Incident.
  - Une nuée mystérieuse enveloppe la salle;
  - un lugubre gémissement se fait entendre;
  - une main écrit des caractères mystérieux;
  - le roi est terrifié;
  - les convives sont comme anéantis.
- Interprétation.
  - Les devins sont consultés, ils ne répondent pas;
  - on appelle Daniel;
  - on lui fait des présents qu'il refuse;
  - il interprète les mots *mane, thecel, pharès*.
- Dénouement : L'armée de Cyrus, la nuit même, entre dans la ville; mort de Balthazar.

Conseils : Lire cette histoire dans les ouvrages spéciaux. Faire en-

suite le récit en insistant sur la description de la salle, les excès de table, et surtout l'entretien de Daniel avec le roi.

Autres sujets : 1. Noé ; 2. Abraham ; 3. Pie IX.

Leçon XXVIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Départ de la première croisade.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des Croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude : plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans les barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, et la foule des Croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs ; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers et des autels dressés à la hâte pour les offices divins ; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Evangile ; ici, le bruit du clairon et des trompettes ; plus loin, le chant des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri de guerre des Croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux à la ville la plus voisine et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des Croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan ; leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la surprise ; ils parlaient une langue qu'on n'entendait point, et, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leurs mains l'un sur l'autre, en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthou-

siasme répandu partout, des familles et des villages entiers partaient pour la Palestine : ils étaient suivis par leurs humbles pénates ; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance et ne pouvaient croire que Celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère les pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige : ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si c'était là Jérusalem. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques n'en savaient guère plus que leurs vassaux : ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse et marchaient précédés d'une meute, ayant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu de l'enthousiasme universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

DÉPART DE LA PREMIÈRE CROISADE.
- Coup d'œil général. 1° 2° 3° 4° 5°
- Aspect des familles. 1° 2° 3°
- Les convois de croisés. 1° 2° 3° 4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève remarquera que le tableau qui nous est présenté est dépourvu d'enthousiasme. Il a la gravité du style de l'histoire. Il est d'ailleurs plein de vérité, quand il montre la naïveté de l'imprévoyance dans ces multitudes armées. C'est là ce qui fait en grande partie le charme du récit.

5.—COMPOSITION.

Mort d'Absalon.

Plan de la Composition.

- MORT D'ABSALON...
  - Avant la bataille.
    - David passe l'armée en revue ;
    - il recommande particulièrement d'épargner son fils Absalon ;
    - celui-ci s'était campé dans les plaines de Galaad ;
    - les deux armées se rencontrent près de la ville de Mahanaïm.
  - Défaite de l'armée d'Absalon.
    - Au premier choc la victoire se déclare pour David ;
    - vingt mille Israélites demeurent sur le champ de bataille ;
    - les autres se réfugient dans les bois d'Ephraïm.
  - Mort d'Absalon.
    - Absalon s'enfuit monté sur une mule ;
    - passant sous un chêne, ses cheveux s'embarrassent dans les branches de cet arbre ;
    - il y demeure suspendu ;
    - Joab l'ayant appris par un de ses soldats, va l'y percer de trois dards ;
    - le corps du rebelle est jeté dans une fosse que les soldats comblent de pierres.
  - David en apprend la nouvelle.
    - Quoiqu'Absalon se soit révolté, David l'aime toujours comme son fils.
    - En apprenant la nouvelle de sa mort, le roi
      - va s'enfermer seul dans son appartement ;
      - donne un libre cours à ses larmes ;
      - répète sans cesse le nom de son fils.

Conseils : La simplicité et la vivacité sont les qualités qui conviennent à cette composition, comme à tout récit biblique. L'élève devra se rappeler les faits antérieurs. Absalon se révolte contre son père et vient lui présenter la bataille. David l'accepte et veut la présider en personne ; cependant on le détermine à ne pas y assister.

Autres sujets : 1. Etat de détresse du pays à l'époque de sa reddition à l'Angleterre ; 2. exploits militaires des Canadiens sous le gouvernement populaire de Sir Georges Prévost ; 3. Insurrection de 1837-38 dans le Bas-Canada.

Leçon XXIX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Une scène au Temple (1).

Il était près de dix heures du soir ; l'enfant royal était couché et dormait profondément. Son lit n'avait pas de rideaux ; mais un châle tendu par les soins de sa mère empêchait la lumière d'arriver à ses paupières closes et d'altérer le calme empreint sur sa douce figure. La veillée s'était cette fois prolongée un peu plus que de coutume. La reine et sa sœur étaient occupées à réparer les vêtements de la famille, et Marie-Thérèse, assise entre elles deux, après avoir lu quelques pages du *Dictionnaire historique*, venait, pour terminer la soirée, d'ouvrir la *Semaine sainte*... Souvent, quand la jeune fille faisait une pause, soit après un chapitre du livre d'histoire, soit après un psaume du livre de prières, soit en tournant un feuillet, sa mère relevait la tête, laissait tomber son ouvrage sur ses genoux, et, regardant du côté du lit, prêtait l'oreille au souffle paisible de son autre enfant. Ainsi s'écoulait la soirée.

Tout à coup des pas nombreux retentissent sur l'escalier. Les verrous, les cadenas s'agitent, la porte s'ouvre ; six municipaux se présentent. " Nous venons, dit brutalement l'un d'eux, vous notifier l'ordre du Comité, portant que le fils de Capet sera séparé de sa mère et de sa famille."

A ces mots, la reine se lève, pâle de saisissement : " M'enlever mon enfant ! s'écrie-t-elle ; non, non, cela n'est pas possible." Et Marie-Thérèse, tremblante, était debout à côté de sa mère, et madame Elisabeth, les deux mains étendues sur le livre saint, écoutait, regardait, le cœur serré, mais sans verser une larme. " Messieurs, dit la reine, en domptant de toutes ses forces le frisson de fièvre qui rendait sa voix frémissante, la Commune ne peut songer à me séparer de mon fils ; il est si jeune, il est si faible, mes soins lui sont si nécessaires !

—Le Comité a pris cet arrêté, répliqua le municipal, la Convention a ratifié la mesure, et nous devons en assurer l'exécution immédiate. — Je ne pourrai jamais me résigner à cette séparation, s'écriait la malheureuse mère ; au nom du ciel n'exigez pas de moi cette cruelle épreuve."

Et ses deux compagnes mêlaient leurs larmes et leurs prières à ses prières et à ses larmes. Toutes trois s'étaient placées devant le lit de l'enfant, elles en défendaient les abords, elles sanglotaient, elles joignaient les mains ; c'étaient les plaintes les plus touchantes, les supplications les plus humbles.

Cette scène eût attendri les plus insensibles, mais que pouvait-elle sur le cœur des mandataires de la Commune ? " A quoi bon toutes ces

(1) Le Temple était un château qui avait appartenu aux Templiers ; il a surtout été rendu célèbre par la captivité de Louis XVI et de sa famille pendant la révolution.

criailleries? disaient-ils ; on ne vous le tuera pas, votre enfant. Livrez-le-nous de bon gré, ou nous saurons bien nous en rendre maîtres." Et déjà ils employaient la force. Violemment secoué dans cette lutte, le rideau factice se détache et tombe sur la tête du jeune prince. Il se réveille, il voit ce qui se passe ; il se jette dans les bras de sa mère ; il s'écrie : " Maman, maman, ne me quittez pas ! " Et sa mère le pressait tremblant sur son sein, le rassurait, le défendait, se cramponnait de toutes ses forces au pilier du lit.

" Ne nous battons pas contre des femmes, murmura un commissaire qui n'avait point encore pris la parole ; citoyens, faisons monter la garde." Et déjà il se tournait vers le guichetier qui était debout devant la porte. " Ne faites pas cela, dit madame Elisabeth, au nom du ciel ne faites pas cela. Ce que vous exigez par la force il faut bien que nous l'acceptions ; mais donnez-nous le temps de respirer. Cet enfant a besoin de sommeil ; il ne pourra dormir ailleurs. Demain matin il vous sera remis. Laissez-le au moins passer la nuit dans cette chambre, et obtenez qu'il y soit ramené tous les soirs." A ces mots, pas de réponse. " Du moins promettez-moi, dit Marie-Antoinette, qu'il restera dans l'enceinte de la tour, et qu'il me sera permis de le voir tous les jours, ne fût-ce qu'aux heures du repas. — Nous n'avons pas de compte à te rendre, et il ne t'appartient pas d'interroger les intentions de la patrie."

Cependant elle l'habillait, et, bien qu'elle fût secondée par les deux princesses, jamais toilette d'enfant ne fut plus longue. Chaque vêtement qu'on lui mettait était retourné en tous les sens, passé de main en main et mouillé de pleurs. On éloignait ainsi de quelques secondes l'instant de la séparation. Les municipaux commençaient à perdre patience.

Enfin, la reine, ayant ramassé toutes ses forces au fond de son cœur, s'assied sur une chaise, prend son fils devant elle, pose ses deux mains sur ses petites épaules, et, calme, immobile, recueillie dans sa douleur, sans verser une larme, sans pousser un soupir, elle lui dit d'une voix grave et solennelle : " Mon enfant, nous allons nous quitter. Souvenez-vous de vos devoirs quand je ne serai plus auprès de vous pour vous les rappeler. N'oubliez jamais le bon Dieu, qui vous éprouve, ni votre mère, qui vous aime. Soyez sage, patient et honnête, et votre père vous bénira du haut du ciel." Elle dit, baise son fils au front et le remet à ses geôliers. Le pauvre enfant se précipite encore vers sa mère, embrasse ses genoux, s'attache de toutes ses forces à sa robe : " Mon fils, il faut obéir, il le faut.—Allons, tu n'as plus, j'espère, de doctrine à lui faire, dit un des commissaires. Il faut avouer que tu as abusé fièrement de notre patience.—Tu pouvais te dispenser de lui faire la leçon, disait un autre en entraînant violemment le prince hors de la chambre.—Ne vous inquiétez plus, continua un troisième, la nation, toujours grande et généreuse, pourvoira à son éducation." Et la porte se referma.

Oh ! ce furent alors des larmes, des sanglots, des cris de désespoir, des grincements de dents. La pauvre mère, dans les convulsions de sa dou-

leur, se roulait sur la couche déserte de son enfant. Elle avait un moment repris sa dignité royale en présence de ses ravisseurs, sa gravité maternelle en face de son fils, qu'elle bénissait pour la dernière fois ; mais cette effort suprême avait absorbé l'énergie de son caractère. Jamais désespoir ne fut plus grand. Les trois captives se regardaient, s'embrassaient et ne pouvaient proférer une parole. Cette séparation semblait annoncer, pour l'enfant qu'elles perdaient, tous les genres de malheur. Certes, depuis longtemps de déchirants souvenirs et de lugubres pensées poursuivaient ces nobles débris de la maison royale ; mais, réunis et comme abrités dans leur mutuelle affection, ils consolaient leur chagrin par de douces paroles, ils fortifiaient leur courage par de pieuses pensées ; et cet angélique enfant, par la vivacité de son esprit, le charme de sa tendresse et les grâces de son âge, jetait sur leurs jours les plus sombres, comme une auréole de joie et d'espérance : une mère espère toujours près du berceau de son enfant.

De ce moment, toute illusion fut arrachée à Marie-Antoinette. Son âme de chrétienne avait accepté bien des sacrifices, sa fierté de reine avait supporté sans plainte d'amères humiliations ; mais, dans ses tristes prévisions, son cœur de mère n'avait jamais admis l'idée qu'on pût la séparer de ses enfants. DE BEAUCHESNE. — *Louis XVII.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

UNE SCÈNE AU TEMPLE.

- Les personnages
  - du Temple.
    - 1° L'enfant royal est couché, dormant profondément ;
    - 2°
    - 3°
  - étrangers :
- Tentatives
  - pour conserver l'enfant royal.
    - 1° M'enlever mon enfant, s'écrie la reine, non, non !.....
    - 2°
    - 3°
    - 4° du lit du prince ;
    - 5° toutes trois défendent les abords
    - 6°
    - 7°
    - 8° tard ;
  - Elles sont infructueuses.
    - 1° En vain, on demande quelque re-
    - 2°
    - 3°
- Dénouement fatal.
  - La reine se sépare de son fils.
    - 1°
    - 2°
    - 3°
    - 4°
  - Que cette séparation est pénible !
    - 1° Elle laisse les trois captives abîmées dans un océan de douleurs ;
    - 2°
    - 3°
    - 4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève remarquera combien l'auteur, dans un style simple et sans apprêt, sait nous faire éprouver des sentiments conformes à la scène déplorable qu'il nous raconte. On ne saurait s'empêcher, en lisant ce récit, de prendre en pitié les illustres infortunés, de concevoir de l'horreur et du mépris pour les municipaux et de l'admiration pour la reine, si bien maîtresse de sa douleur en présence de son fils.

5.—COMPOSITION.

Le prisonnier de Chillon.

Plan de la Composition.

- LE PRISONNIER DE CHILLON.
  - Son frère va mourir à ses côtés.
    - Il fait son éloge. — C'était l'enfant chéri de la famille ; jusqu'alors il avait conservé sa gaîté naturelle. [paisible ;
    - Comment il meurt. — Il meurt d'une mort douce et paisible ; il ne s'afflige que sur le sort de ceux qui lui survivent ; pas un soupir, pas une plainte dans ses derniers instants ; le mourant a la force de relever le courage de son frère.
    - Au moment de son trépas. — Saisi de terreur, le prisonnier appelle et croit entendre un son ; il brise sa chaîne et s'élance vers son frère ; [cadavre. hélas ! son frère n'est plus qu'un
  - Son excesssive douleur le conduit — à une insensibilité extrême ; à un assoupissement de toutes les facultés de son âme.
  - Un incident vient l'en retirer.
    - Il parle — d'une lumière soudaine qui vient le rappeler à lui ; [chant ; d'un oiseau dont il entend le du soleil qui s'insinue par la fente du rocher.
    - L'oiseau qu'il a entendu — semble être venu compatir à sa douleur ; [cents ; le ranime par ses joyeux accest peut-être un messager du ciel lui paraissant sous cette forme, ou même l'âme de son frère revenant près de lui ; mais non, il est une créature mortelle, car il s'envole.

Conseils : Cette composition, traitant de la mort du frère d'un prisonnier et de la désolante situation de celui-ci, qui l'assiste dans ses derniers moments, demande à être traitée avec beaucoup de sentiment. L'élève dépeindra d'une manière conforme à la circonstance l'excessive douleur de l'infortuné prisonnier, la complète insensibilité où son affliction le conduit et l'incident qui vient l'en retirer.

Autres sujets : 1. Mort de Marie Stuart ; 2. captivité de St Louis en Egypte ; 3. détention de Louis XVI au Temple.

Leçon XXX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Saint Donatien et saint Rogatien.

Dès l'an 290, saint Clair apporta le flambeau de la foi aux habitants de Condivincum (aujourd'hui Nantes). Par ses prédications, sa sainteté et ses miracles, il enleva aux faux dieux un grand nombre d'adorateurs. Parmi ces nouveaux chrétiens, on compta bientôt le jeune Donatien, fils du gouverneur de la ville. Les sublimes vérités de l'Evangile avaient touché son cœur et lui avaient fait abandonner les séduisantes pratiques d'un culte efféminé pour s'attacher à la croix du Dieu des souffrances.

Une conversion si éclatante ne put rester ignorée. Le néophyte fut mandé devant le pontife des idoles. Il y confessa Jésus-Christ. On le revêtit aussitôt de la robe des martyrs ; et, tel qu'un grand peintre nous a représenté saint Gervais marchant à la mort, Donatien s'avançait vers le lieu du supplice, quand son jeune frère Rogatien s'offrit à sa vue. Il était couronné de fleurs et se rendait au banquet d'une fête voluptueuse ; il ignorait et la religion nouvelle, et les dangers de son frère.

" Où le traînez-vous ? cria-t-il aux licteurs.

—A la mort, répondirent ces barbares.

—A la gloire ! répliqua le valeureux chrétien. Je vais mourir pour Jésus-Christ. O mon frère ! que je te plains de ne pas connaître ce Dieu du ciel et de la terre ! lui seul est Dieu ; il n'en est pas d'autre. Ceux que tu adores sont l'ouvrage de la main des hommes et périssent comme eux. Mais le Sauveur, pour lequel je vais souffrir quelques instants ici-bas, est la résurrection et la vie ; il me donnera dans le ciel d'éternelles délices. Rogatien, crois avec moi, pour que j'expire en paix. Mourons ensemble pour renaître immortels."

Les paroles du chrétien eurent une puissance divine : le cœur de l'idolâtre fut touché ; ses yeux s'ouvrirent à la lumière d'en haut. Il vit un Dieu tout rayonnant de gloire, du haut du ciel, qui lui montrait deux couronnes ; il s'élança près de Donatien, le serra dans ses bras et s'attacha à lui. Le martyr, dans sa joie sainte, ne pouvait le presser sur son sein : ses mains étaient chargées de chaînes, et, tout en remerciant Dieu, il se prenait de pitié en contemplant la tendre jeunesse de son frère ; la foule aussi était émue. La compassion se glissait dans cette multitude qu'une féroce curiosité avait rassemblée. On entendait des voix qui disaient : " A peine sont-ils sortis de l'enfance que déjà ils veulent mourir ! Que sont donc ces chrétiens pour mépriser ainsi la mort et les tourments ? "

D'autres ajoutaient : " Ils adoreront Jupiter ; qu'on les reconduise au temple : s'ils refusent de sacrifier aux dieux immortels, il sera temps de les faire périr."

Selon le vœu de la foule, les deux chrétiens furent conduits au temple des idoles. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, pleins d'innocence et de résignation. Rogatien était encore tout paré de fleurs et de bandelettes ; il écoutait les paroles de vie qui sortaient de la bouche de son frère et s'affermissait dans la foi. Ils arrivèrent au temple de Janus ;

là, le pontife leur présenta et la coupe des libations, et l'encens des sacrifices. Le peuple joignit ses prières aux ordres du grand-prêtre ; ce fut en vain. Rogatien jeta au loin le vase d'or qui lui était offert et s'écria : " Périsse le culte des faux dieux ! Ceux que l'on adore ici ne sont que de vaines images ; le vrai Dieu est celui des chrétiens, c'est celui de mon frère, c'est le mien. Faites-nous mourir ; nous ne sacrifierons qu'à Jésus-Christ, et ce sacrifice sera notre propre sang. Menez-nous à la mort."

Alors la foule oublia la pitié, demanda leur mort et les accabla d'outrages. Les deux enfants de Dieu ne s'en émurent pas et marchèrent d'un pas ferme vers le lieu du supplice.

C'était à mille pas du temple de Janus (sur les restes duquel s'élève aujourd'hui la cathédrale et à l'endroit où l'on voit, sur la route de Paris, deux croix de bois et deux ormeaux) ; là, les bourreaux s'essayèrent à de nouvelles tortures avant de donner la mort aux chrétiens. Quand Donatien vit couler le sang de son jeune frère, il lui cria : " Ami, aie bon courage : voilà le baptême que tu demandais : le sang du martyre est un autre baptême qui ouvre la porte des cieux et donne le bonheur éternel." Il exhortait encore Rogatien, que celui-ci avait déjà cessé de vivre. Un instant après, un dernier coup de hache le délivra aussi de la vie ; et les deux âmes chrétiennes, comme deux cygnes qui fuient la région des tempêtes, s'envolèrent de la terre vers le ciel qui les attendait.

Vicomte Walsh.—*Lettres vendéennes.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

St Donatien et St Rogatien.
- Conversion de Donatien par St Clair.
  - St Clair { 1° 2°
  - Le nouveau chrétien { 1° est dénoncé comme tel ; 2° 3° 4°
- Rogatien suit l'exemple de son frère Donatien.
  - 1° Rogatien apprend que l'on conduit
  - 2° [Donatien au lieu du supplice ;
  - Les paroles de Donatien ont une puissance divine. { 1° 2° 3°
  - Cependant la foule veut qu'on les conduise au temple de Janus. { 1° 2° 3° 4°
- Martyre des deux saints.
  - 1° La multitude, voyant nos deux héros inébranlables, les accable d'outrages ;
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°
  - 6°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

luttes entre les Grecs et les Romains. Il admet que la Providence dirige tous les événements, et contraint les hommes et les nations à accomplir les desseins qu'elle a conçus. Il a, faisant le récit des guerres puniques, entrevu la grandeur future de Rome. Son style est froid et peu attrayant, si ce n'est pour les savants et les philosophes.

PLUTARQUE (50-140 de J.-C.).

Plutarque naquit à Chéronée (Béotie). Il écrivit les *Œuvres morales*, semées d'anecdotes pleines d'intérêt, et les *Vies parallèles*, ouvrage où il étudie les grands hommes de la Grèce et de Rome, pour les comparer ensuite. Il les envisage plus dans leur vie intime que dans leurs exploits. On sent tout ce qu'un travail de ce genre doit offrir d'important pour former le jugement de la jeunesse.

A l'histoire, nous pourrions rattacher la philosophie, que deux noms surtout ont illustrée : Platon et Aristote.

PLATON (430-348 av. J.-C.).

Platon naquit à Athènes. Il suivit les leçons de Socrate d'abord, puis celles d'Euclide ; il passa ensuite en Italie où il s'initia aux doctrines pythagoriciennes et, plus tard, en Egypte pour étudier les traditions orientales. De retour à Athènes, il fonda l'*Académie* (du nom d'*Academus*, propriétaire du jardin dans lequel il professait ses doctrines philosophiques). Il a été bien près de connaître la vérité religieuse, ce qui ne l'a pas empêché de flatter les passions les plus dégradantes. Il était matérialiste et croyait à la métempsycose. Son style est d'une grande perfection, il s'élève souvent jusqu'au sublime.

ARISTOTE (384-322 av. J.-C.).

Aristote vit le jour à Stagire, en Macédoine ; on l'a surnommé le *Prince des Philosophes*. Il fut le précepteur d'Alexandre le Grand. Vers 331, il fonda le Lycée, où il donnait ses leçons en se promenant, ce qui a valu à ses dis-

d'autre part les violents efforts du religieux pour ne pas révéler le nom de cet auteur.

Autres sujets : 1. Vie séculière ; 2. état religieux ; 3. vocation sacerdotale.

Leçon XXXI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Mort de Louis XVII.

La nuit vint, nuit suprême, que les règlements condamnaient encore le prince à passer dans la solitude, côte à côte avec la souffrance, sa vieille compagne ; mais cette fois, du moins, avec la mort à son chevet...

Le lendemain, 8 juin, quand le médecin se fut retiré, Gomin remplaça Lasne dans la chambre du Dauphin, il s'assit auprès de son lit et ne lui parla point, de peur de le fatiguer.

Le prince n'entamait jamais la conversation, et par conséquent il ne dit rien non plus ; mais il arrêta sur son gardien un œil profondément mélancolique. "Que je suis malheureux de vous voir souffrir comme cela ! lui dit Gomin.—Consolez-vous, lui dit l'enfant, je ne souffrirai pas toujours." Gomin se mit à genoux pour être plus près de lui. L'enfant lui prit la main et la porta à ses lèvres. Le cœur religieux de Gomin se fondit en une prière ardente, une de ces prières que la douleur arrache à l'homme, et que l'amour envoie à Dieu. L'enfant ne quitta pas la main fidèle qui lui restait ; il éleva un regard vers le ciel, pendant que Gomin priait pour lui.

Vous écouterez sans doute avec émotion les dernières paroles du mourant. Ceux qui recueillirent son dernier souffle me les ont rapportées, et je viens fidèlement les inscrire dans le martyrologe royal.

Gomin, voyant l'enfant calme, muet, immobile, lui dit : "J'espère que vous ne souffrez pas dans ce moment ?...—Oh ! si, je souffre encore, mais beaucoup moins : la musique est si belle ! "

Or on ne faisait aucune musique, ni dans la tour, ni dans les environs ; aucun bruit du dehors n'arrivait, en ce moment, à cette chambre où le jeune martyr s'éteignait. Gomin, étonné, lui dit : "De quel côté entendez-vous cette musique ?—De là-haut.—Y a-t-il longtemps ?—Depuis que vous êtes à genoux. Est-ce que vous n'avez pas entendu ? Ecoutez ! Ecoutez ! "

Et l'enfant souleva, par un mouvement nerveux, sa main défaillante, en ouvrant ses grands yeux illuminés par l'extase. Son pauvre gardien, ne voulant pas détruire cette douce et suprême illusion, se prit à écouter aussi avec le pieux désir d'entendre ce qui ne pouvait être entendu.

Après quelques instants d'attention, l'enfant tressaillit de nouveau ; ses yeux étincelèrent, et il s'écria dans un transport indicible : "Au milieu de toutes les voix, j'ai reconnu celle de ma mère ! "

Ce nom tombé des lèvres de l'orphelin semblait lui enlever toute douleur. Son regard s'éclaira de ce rayonnement serein que donne la certitude de la délivrance ou de la victoire. Captivé par un spectacle invisible, l'oreille ouverte au bruit lointain d'un de ces concerts que l'oreille humaine n'a pas entendus, il sentait éclore dans sa jeune âme toute une existence nouvelle. Un instant après, l'éclat de ce regard s'était

éteint, et un froid découragement était empreint sur son visage. Gomin suivait d'un œil inquiet tous les mouvements du malade. Sa respiration n'était pas plus pénible, seulement sa prunelle errait lentement et distraite, ramenant de temps en temps un regard vers la fenêtre. Gomin lui demanda ce qui l'occupait de ce côté. L'enfant regarda son gardien quelques instants, et, bien que la même question lui eût été faite de nouveau, il ne parut pas l'avoir comprise, et il n'y répondit point.

Lasne remontait pour remplacer Gomin. Celui-ci sortit le cœur serré, mais non pas plus inquiet que la veille, car il ne prévoyait pas encore une fin prochaine. Lasne s'assit auprès du lit ; le prince le regarda d'un œil fixe et rêveur. Comme il fit un léger mouvement, Lasne lui demanda comment il se trouvait et ce qu'il désirait. L'enfant lui dit : " Crois-tu que ma sœur ait pu entendre la musique ? Comme cela lui aurait fait du bien ! " Lasne ne put répondre. Le regard plein d'angoisse du mourant s'élançait perçant et avide vers la fenêtre. Une exclamation de bonheur s'échappa de ses lèvres ; puis, regardant son gardien : " J'ai une chose à te dire... " Lasne lui prit la main ; la petite tête du prisonnier se pencha sur la poitrine du gardien, qui écouta, mais en vain. Tout était dit. Dieu avait épargné au jeune martyr l'heure du dernier râle ; Dieu avait gardé pour lui seul la confidence de sa dernière pensée. Lasne mit la main sur le cœur de l'enfant : le cœur de Louis XVII avait cessé de battre.

Il était deux heures et un quart après-midi.

DE BEAUCHESNE.—*Louis XVII.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- MORT DE LOUIS XVII.
  - Louis XVII avec Gomin.
    - Gomin surveille l'enfant royal. (1° 2° 3° 4° 5°)
    - Le prince dit ses impressions. (1° 2° 3° 4° 5° 6°)
    - Symptômes de sa fin prochaine. (1° 2° 3°)
  - Louis XVII avec Lasne.
    - Sa situation avec son nouveau gardien. (1° 2° 3° 4°)
    - Le jeune prince veut dire une parole. (1° 2° 3°)

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : On lit avec le plus vif intérêt cette belle narration. L'auteur sait nous attendrir sur le sort de l'innocente victime dont il nous raconte les derniers instants. Avec quelle sympathie on suit tous les mouvements du prince, on écoute toutes ses paroles... Reconnaissons que M. de Beauchesne a su traduire avec beaucoup de sentiment les émotions qu'ils ressentait pour les malheurs de l'infortuné Dauphin.

5.—COMPOSITION.

Faut-il les tuer tous deux ?

Plan de la Composition.

AVENTURE DE PAUL-LOUIS COURIER.

- Exposition.
  - Il voyageait en Calabre, où l'on déteste les étrangers, et surtout les Français.
  - Il avait avec lui un plaisant compagnon.
  - Dans les chemins de ces montagnes, dit-il,
    - il y a beaucoup de précipices ;
    - on s'égara ;
    - on rencontra une maisonnette, et l'on y entra.
- Nœud.
  - Nous trouvâmes à table toute une famille de charbonniers.
  - On y accepta l'invitation que l'on nous fit de nous mettre à table.
  - Le repas.
    - La maison me déplut : on ne voyait que fusils, sabres, coutelas...
    - Imprudences du camarade.
      - Il fit le riche ;
      - il dit que nous étions français ;
      - il fit mettre sa valise au chevet de son lit.
  - On va le prendre au-dessus de l'appartement de nos hôtes.
  - Mon compagnon se met au lit, et moi, je me détermine à veiller.
  - La nuit s'était déjà passée presque entière assez bien.
  - Le repos.
    - Apparemment on se dispute.
      - J'entends le mari qui dit : " Faut-il les tuer tous deux ; "
      - la femme répond : " Oui."
    - La frayeur s'empare de moi.
    - Il est impossible de s'échapper.
    - Peu après, je vois monter le père tenant un couteau à la main.
- Dénouement.
  - Le charbonnier ouvre la porte, alors... il coupe une tranche de jambon et descend ;
  - à l'heure convenue on va les éveiller ;
  - au déjeuner, on avait servi deux chapons ;
  - " Il fallait, dit l'hôtesse, emporter l'un et manger l'autre ; "
  - voilà pourquoi ces paroles : " Faut-il les tuer tous deux."

Conseils : Qu'on se figure P.-L. Courier voyageant en un pays ennemi pendant une nuit obscure, et obligé de s'arrêter dans une maisonnette qui a toute l'apparence d'une caverne de brigands. Il est contraint d'y passer la nuit avec son imprudent compagnon. On devra représenter les divers sujets de crainte de notre voyageur chez ses redoutables hôtes. L'élève aura soin de soutenir l'intérêt jusqu'au dénouement du morceau, où s'expliquent ces mots : " Faut-il les tuer tous deux ? "

Autres sujets : 1. Mgr de Laval ; 2. St François-Xavier ; 3. Grégoire VII.

Leçon XXXII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Les Catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains ;
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense ;
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main et dans l'autre un flambeau,
Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses ;
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté ;
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit,
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses ;
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre. Hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas ;
Il cherche, mais en vain ; il s'égare, il se trouble,
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur ;
Enfin, de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte :

L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite ;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures,
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel :
Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile ;
Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre,
Il gémit ; toutefois d'un souffle haletant
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe...
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe...
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux :
Le délire brûlant, le désespoir affreux,
La mort !... non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre et que pare la gloire !
Mais lente, mais horrible et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus !
Et ses nobles travaux, qu'il laissa suspendus !
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
Et celle dont l'amour, celle dont le souris,
Fait son plus doux éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret et séchés par la rage.
Cependant il espère, il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix :
Il regarde, il écoute... Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,

Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe et soudain se relève,
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle !
Il y porte la main... O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu ! quel ravissement quand il revoit les cieux,
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois
Semblent s'offrir à lui pour la première fois,
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

DELILLE.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- LES CATACOMBES DE ROME.
  - Les Catacombes.
    - Leur usage. (1°, 2°)
    - Un jeune artiste veut les visiter. (1°, 2°)
    - Description qu'en fait l'artiste. (1°, 2°, 3°)
  - Le jeune peintre qui les visite
    - perd son fil conducteur. (1°, 2°, 3°, 4°, 5°, 6°, 7°)
    - Il le retrouve. (1°, 2°, 3°, 4°)

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cet épisode intéressant est un modèle de narration. On partage les souffrances, l'anxiété, puis le ravissement du visiteur, qui, après ces tristes péripéties, revient à la lumière. Nul poète n'a possédé à un si haut degré que Delille ce style descriptif dont la magie retrace les objets comme si on les avait sous les yeux.

5.—COMPOSITION.

Le dormeur.

Plan de la Composition.

- LE DORMEUR.
  - Avant de se reconnaître paresseux.
    - Envisagé en général.
      - C'était un Père très-porté au sommeil ;
      - il ne pouvait s'éveiller pour matines.
      - il était très-bon mécanicien.
    - Pour vaincre son sommeil,
      - il ajoute au réveille-matin { un rude carillon ; un merle, un coq et un tambour.
      - Ces moyens sont inefficaces.
      - il invente un serpent, qui, à l'heure marquée, lui siffle dans les oreilles : " Levez-vous."
  - Après s'être reconnu paresseux.
    - Il ne s'était cru que dormeur, il se reconnut paresseux ;
    - il fallait pourtant reprendre le dessus ;
    - il dispose une lourde planche qui devait lui tomber sur les pieds ;
    - ce moyen ne réussit pas encore ;
    - cependant, la mort survenant, il s'écria : " Ah ! je m'éveille enfin."

Conseils : Le récit de cette composition sera rendu facile si on se fait bien l'image de ce pauvre chartreux dormant malgré lui. A ce degré, le sommeil est une espèce de maladie. Le bon Père, fameux mécanicien, dut donc mettre en œuvre tous les ressorts de son art pour inventer le moyen de se guérir. Les remèdes doivent aller en progression croissante, comme le mal.

Autres sujets : 1. Martyre de St Laurent, 2. de St Polycarpe, 3. de St Ignace.

Leçon XXXIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le combat du taureau.

Au milieu du champ est un vaste cirque environné de nombreux gradins ; c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent sur de rapides coursiers attaquer et vaincre des

taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile pour se défendre. Les rois, entourés de la cour, président à ces jeux sanglants, et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne par des transports de plaisir et d'ivresse quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal est donné, la barrière s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque ; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet, troublé ; ses naseaux fument, ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres ; il semble également en proie à la surprise et à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler le sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants, dont le fer recourbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleurs.

FLORIAN.—*Gonsalve.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- LE COMBAT DU TAUREAU.
  - Y assistent
    - comme gladiateurs : 1° 2°
    - comme spectateurs : 1° 2°
  - Le combat. 1° 2° 3° 4° 5°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette description est élégante et pure. L'écrivain provoque les impressions du lecteur, sans les lui suggérer. Le style suit bien les mouvements du sujet. Rapide et pressé au moment où le combat s'engage, il s'appesantit lorsque l'animal s'arrête, demeure en suspens et expire.

5.—COMPOSITION.

La maison errante.

Plan de la Composition.

- La maison errante.
  - Stratagème de Charnacé, officier de Louis XIV.
    - Quelle en est la cause.
      - Charnacé a devant sa porte une belle avenue ;
      - au milieu de son avenue est la chaumière d'un tailleur ;
      - le tailleur tient à ne pas vendre sa maisonnette ;
      - Charnacé veut faire disparaître cette chaumière ;
      - il imagine un tour de passe-passe.
    - En quoi il consiste.
      - L'officier commande au tailleur une livrée pour ses gens ;
      - il lui dit de l'achever avant de sortir du château ;
      - cependant il fait transporter la maisonnette à côté de l'avenue ;
      - on a soin de disposer toutes les pièces comme elles étaient auparavant.
  - Le tailleur parvient à retrouver sa maison.
    - On avait amusé le tailleur au château, jusqu'à la nuit ;
    - alors il part et enfile l'avenue ;
    - il la parcourt jusqu'au bout, sans rien trouver ;
    - il cherche sa maison jusqu'au matin ;
    - le matin il la retrouve à côté de l'avenue ; [à un sortilége ;
    - ne voyant rien de dérangé, il en croit
    - on lui donne bientôt l'explication de cet énigme.

Conseils : Ce sujet est très-facile à traiter. Les pensées se présentent d'elles-mêmes quand on a lu attentivement le plan. L'élève aura soin d'éviter toute langueur de style. Il n'oubliera pas qu'il s'agit d'une narration, non d'un dialogue.

Autres sujets : 1. Martyre du P. Jean de Brébœuf, 2. du P. Gabriel Lalement, 3. du P. Isaac Jogues.

Leçon XXXIV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

La tête de mort.

J'ai connu un jeune paysan qui est aujourd'hui vicaire dans une paroisse bien sauvage du Morbihan ; et ce que je vais vous raconter, je le tiens de lui... Avant d'aller au Séminaire, il avait été garçon de ferme.

Sa santé était faible, et ce n'étaient pas les rudes travaux du labour dont on le chargeait d'ordinaire ; souvent on l'envoyait garder un troupeau de moutons, et, comme les pâturages sont rares dans ce pays de landes, il était obligé d'aller bien loin de la ferme pour paître ses brebis. Livré seul à ses pensées, dans un pays désert et d'un aspect sombre, il eût été bien malheureux, pendant les longues journées qu'il était condamné à passer dans les bruyères... Mais dès ce temps-là il avait un fonds de piété et d'exaltation religieuse..., et son imagination lui était comme une agréable compagne de la solitude... Bien des gens riront de lui, mais il était un peu comme moi, il aimait à regarder les nuages et y voyait bien des choses merveilleuses. Il pensait qu'entre les hommes et le Dieu qui a fait le ciel avec tous ses astres, la mer avec tous ses abîmes, la terre avec toutes ses montagnes, il devait y avoir des êtres invisibles, des esprits intermédiaires entre nous, si petits et si faibles, et lui, si grand et si puissant! Aussi, avec ce simple pâtre, j'aimais mieux causer qu'avec bien de *beaux messieurs* ; il y avait *du poète* en lui, et cependant il ne savait pas ce que c'était qu'un vers. Oh ! il savait mieux que cela, il savait sentir ; les autres savent parler.

Un soir, il était assis sur une pierre grise à moitié revêtue de mousse... Cette pierre probablement avait été apportée là par la main des hommes, car il n'y en avait point de semblable dans le pays, à plus de dix lieues à la ronde. Les paysans l'appelaient la *pierre de sang*. Autrefois elle avait été placée debout, comme toutes celles des druides ; mais la main du temps l'avait jetée à bas, et elle gisait sur la bruyère depuis bien des siècles. En face de cette pierre s'élevait un petit tertre sur lequel croissaient quelques chênes nains rabougris ; sur le vaste océan des landes où le petit breton conduisait son troupeau, c'était la seule éminence : tout le reste était plat comme la surface de la mer, quand il ne fait pas de vent.

Fatigué d'avoir longtemps regardé les nuages gris et déchiquetés qui passaient rapidement au-dessus de sa tête, le gardeur de troupeau fixa machinalement les yeux sur la mousse qui revêtait la pente du tertre en face de lui... Tout à coup, quoiqu'il n'y eût pas un souffle, il voit remuer et s'agiter une des branches inférieures de la *bouillée* de chêne... Il regarde avec plus d'attention, et distingue comme une boule d'une couleur brunâtre qui se meut en sautillant..., puis, arrivée sur la pente rapide du tertre, dégringole et roule jusqu'à ses pieds... Horreur ! horreur ! c'était une tête de mort, un crâne nu avec ses yeux sans regard, son nez camard et sa bouche qui semble ricaner...

Le paysan s'est levé, et, les cheveux hérissés sur le front et le cœur battant de frayeur, s'est mis à fuir. Mais bientôt cependant il a honte de sa peur, et, se faisant violence, il revient auprès de la pierre grise ; la tête de mort y était et ne remuait plus... Il fait quelques pas pour la voir de plus près, et la voilà qui se meut de nouveau et qui semble vouloir le fuir en sautant par petits bonds..., disparaissant parfois à moitié de la bruyère, et parfois s'élevant au-dessus de sa fleur couleur de pourpre, et retombant pour sauter de nouveau.

Le pâtre avait beau vouloir ne pas avoir peur, en regardant pareil prodige, une sueur froide lui découlait de tout le visage.

C'est une tête de mort, une tête d'homme, se disait-il. Pourquoi et comment est-elle sortie du cercueil? et il avançait, et il tremblait, et continuait cependant à la suivre. La nuit venait; le ciel, qui avait été grisâtre tout le jour, commençait à devenir noir, car la lumière s'en allait des nuages. Vous savez bien qu'à cette heure-là on a plus peur qu'en plein midi; car, si le jour est livré aux vivants, la nuit est de l'empire des morts.

Ceux qui ne veulent croire qu'à ce qu'ils voient, à eux le jour, qu'ils l'emploient à leurs affaires et à leurs chiffres, c'est bien; ne leur demandez pas ce que c'est que la nuit, ils n'en connaissent que le sommeil; ils n'ont jamais demandé à ses étoiles de leur *raconter la gloire du Très-Haut*; de cette gloire-là, pas plus que des autres gloires, ils ne s'enquièrent, cela ne rapporte rien: midi est l'heure des banquiers, minuit est l'heure des poètes. Je vous ai dit qu'il y avait du poète dans notre jeune paysan; aussi, s'il avait peur, ce n'était pas de la nuit, car, tout en tremblant de la vision, il se disait: Dans cette lande si solitaire et si triste, sous un ciel bien noir, dans le silence absolu des ténèbres, ce serait beau de converser avec un mort! Prenons cet horrible crâne, asseyons-nous sur la pierre de sang, et, le tenant entre nos mains, forçons-le à nous redire le secret de son cercueil; il faut que sa bouche sans langue parle et me raconte le *charme* qui l'agite et le fait ainsi se mouvoir... Faut en finir... En prononçant ces derniers mots, le jeune breton fit le signe de la croix, et, avec un mouvement convulsif, s'élança sur la tête de mort, qui le fuyait toujours en sautillant. Horrible! épouvantable! il s'en saisit enfin... Oh! comme, malgré sa résolution, il tremblait alors! Ses mains, toutes mouillées de sueur, serraient le crâne et le retenaient en se crispant sur ses genoux; il osa le regarder en face et cria d'une voix forte:

" Trépassé, qui que tu sois, au nom du Dieu des vivants et des morts, parle... Pourquoi ne dors-tu pas tranquillement dans la tombe? " Et il écouta, les yeux toujours fixés sur le crâne humide, verdâtre et moisi.

Mais cette tête, qui avait du mouvement, n'avait pas de parole, et elle se tut.

" Encore, au nom de Dieu et du ciel, de la terre et des enfers, je t'adjure, parle!..."

Et le mort ne parla pas...; mais quelque chose tomba de la bouche de l'effroyable tête, et cela se mit à se mouvoir sur la cuisse du jeune paysan... Horrible sensation! savez-vous ce que c'était?... Un énorme crapaud!... Oui, un énorme crapaud qui s'était logé dans cette tête d'homme, et dont chaque mouvement, chaque soubresaut la faisait remuer et marcher.

Je vous ai dit que le pâtre breton aimait les choses surnaturelles, il éprouva donc un vif désappointement quand il eut acquis la preuve que dans tout ce qu'il venait de voir il n'y avait point de prodige... Je ne sais ce qu'il fit du crapaud, s'il le tua ou s'il le laissa vivre; mais j'ai la

certitude qu'il rapporta la tête de mort à la ferme, et qu'il y raconta ses frayeurs. Là, en plein jour, il regarda ce crâne, et il découvrit près de la tempe un trou et un reste de clou !...

Cette découverte fit du bruit ; elle vint aux oreilles de la justice. On fit des recherches ; on creusa près du tertre de la lande, et, dans la terre noire de bruyère, on vit quelque chose de blanc : c'était un squelette qui avait autour de ses ossements une ceinture de cuir... Cette ceinture fit reconnaître le mort, et expliqua la disparition d'un percepteur de la commune, que depuis quinze ans on avait vainement cherché de tous côtés...

Il serait trop long de vous raconter comme quoi la justice ne s'arrêta pas à la découverte du mort, et comme quoi elle finit par mettre la main sur l'assassin. Il vous suffira de savoir que cette histoire est toute véritable, et que, sur la pierre tombale du percepteur, on voit gravé un gros crapaud sortant d'une tête de mort.

Vicomte WALSH.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- LA TÊTE DE MORT.
  - Le jeune pâtre. 1° 2° 3° 4°
  - Le pâturage. 1° 2° 3°
  - La tête de mort ambulante
    - vue à quelque distance. 1° 2° 3°
    - vue de près. 1° 2° 3°
  - Explications. 1° 2° 3° 4° 5° 6°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : M. le vicomte Walsh a fait le portrait du berger avec beaucoup de naturel. Les diverses alarmes par lesquelles il le fait passer captivent au plus haut point l'attention. Après avoir été tenu vivement

en suspens, on est heureux que cette narration se soit terminée, non par le dénouement grotesque que forme l'apparition du "crapaud," mais par un grand acte de justice au sujet du défunt percepteur de la commune.

5.—COMPOSITION.

Leçon donnée à l'orgueil et à la mollesse.

Plan de la Composition.

LEÇON DONNÉE A L'ORGUEIL ET A LA MOLLESSE.

- Cette leçon
  - est donnée à un gouverneur
    - nommé Irax; [mollesse;
    - corrompu par la vanité et la
    - ne respirant que la gloire et les plaisirs.
  - est donnée par un roi qui envoie des chantres, des instrumentistes, des cuisiniers, des chambellans.
- Comment elle est donnée.
  - On a reçu l'ordre de combler Irax d'éloges;
  - pour cela à son réveil
    - on vient le saluer par une cantate qui dure deux heures;
    - puis une harangue de trois quarts d'heure lui est présentée.

    (Ces deux morceaux ne sont que des louanges.)
  - Le dîner.
    - Il dura trois heures;
    - si Irax voulait parler on disait: "Il aura raison;"
    - quand il avait prononcé quelques paroles on devait dire: "Il a raison."
  - Après le dîner on lui répéta la cantate.
  - Ainsi se passa la première journée: il la trouva délicieuse.
- Résultat.
  - Ces louanges répétées chaque jour devinrent bientôt pour lui un supplice; [ses flatteurs;
  - il écrit au roi pour faire retirer tous
  - il lui promet d'être désormais moins vain et plus appliqué;
  - il tint parole et fut heureux.

Conseils : Ce morceau demande à être traité avec une grande simplicité de style ; mais on peut donner à son récit un ton inclinant un peu vers l'ironie. Il convient de bien faire sentir tout le ridicule de la vanité et toute l'indignité de la fainéantise.

Autres sujets : 1. Le cimetière de campagne ; 2. la messe de minuit ; 3. le jour de l'an.

Leçon XXXV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Une lutte.

Sur les bords de ce fleuve capricieux et parfois si terrible dans ses caprices qui s'appelle la Loire, à l'extrémité inférieure du département qui, précisément, porte le nom du grand fleuve, c'est là, dans une plaine vaste et boisée, que s'élève autour de son clocher, comme tous les villages en ont l'habitude, le solitaire petit village où notre digne curé depuis de longues années exerce son zèle. Il avait toujours été généralement bien vu de tous ses paroissiens, et, si tous ne se montraient pas chrétiens des plus exemplaires, du moins il ne comptait parmi eux que des amis. Un seul pourtant, je ne sais pour quels motifs, mais un seul, se disait et se montrait son ennemi, son ennemi déclaré, irréconciliable. Un cœur ulcéré est parfois bien difficile à guérir : la haine est si aveugle et si défiante ! Aussi vainement le pasteur, bien attristé de l'aversion que lui portait cet homme, avait voulu à plusieurs reprises se rapprocher de lui et le gagner par d'affectueuses avances ; il se couchait chaque soir avec la pensée amère qu'un de ses paroissiens le détestait. La Providence à la fin devait lui ménager une superbe occasion, quoique douloureuse, de donner à cet implacable ennemi une preuve victorieuse de la générosité de son cœur de prêtre.

Qui ne se rappelle la grande inondation qui, en 1846, causa tant de ravages sur tout le cours du fleuve dont nous parlons ? Une trombe phénoménale tombée dans la Haute-Loire, des pluies torrentielles qui durèrent plus de vingt-quatre heures amenèrent une crue énorme et presque subite. Dans plusieurs villes, comme dans celle de Roanne par exemple, on fut tout à coup réveillé du premier sommeil de la nuit par le son effaré de la générale et par l'effrayante annonce que la rivière franchissait les levées et allait inonder tout un quartier jusqu'au premier étage. L'épouvante fut grande. A demi vêtu, on fuyait à la hâte à travers les ténèbres et l'orage. Plusieurs furent cernés et ne purent s'échapper qu'en passant d'un toit sur un autre ; c'est par les fenêtres qu'on descendait dans la barque venue pour vous recueillir, et souvent on avait à peine quitté sa maison qu'elle s'engloutissait.

A quelques variantes près, il en fut ainsi en bien des endroits, et notamment, non loin de là, dans le village innommé où nous a conduits notre récit. Dans la journée, les eaux avaient envahi la plaine, qui était devenue comme un grand lac ; sur le soir, elles avaient passé sur les digues d'un canal latéral au fleuve, et venaient entourer de leur ceinture écumeuse les premières habitations groupées autour du clocher. La nuit tombait alors, sombre, orageuse, pleine d'embûches d'autant plus redoutées qu'on pouvait moins s'en rendre compte. Les habitants les plus exposés avaient presque tous déserté leurs demeures

plus ou moins submergées ; réfugiés sur l'esplanade de l'église, ils étaient là dans une morne stupeur, prêtant l'oreille à cette rumeur profonde de l'inondation, qui grossissait sa voix, tantôt sur un point, tantôt sur un autre ; sondant d'un regard consterné cette liquide atmosphère qui coulait sur leurs têtes comme un océan ; cherchant à distinguer la silhouette de leurs foyers abandonnés et peut-être disparus ; ne pouvant se défendre de ces terreurs indéfinissables où il y a le pressentiment de toutes les catastrophes, même de celles qu'on connaît impossibles.

Le curé, qui partageait l'angoisse de son troupeau, allait de temps en temps à son église réciter la Passion du Sauveur au tintement de la cloche qui avertissait de s'unir à sa prière. Puis il parcourait les différents groupes ; il s'apitoyait sur les malheurs de chacun ; il rassurait contre les craintes imaginaires ; il s'informait, avec une inquiète sollicitude, de tous ceux qui pouvaient être le plus en péril...

Tout à coup, sur les dix heures, au moment qui fut le plus critique, une parole funeste circule : " Il y a un tel, N., avec toute sa famille, qui n'a pas quitté sa maison ; si on ne vole à leur secours, ils sont perdus ! " A cette parole, le pasteur est comme frappé au cœur : on vient de prononcer le nom de son ennemi... Dans cette foule atterrée, pas un ne bouge, pas un ne dit mot ! Et sur ce silence arrive de loin un bruit sourd comme d'une maison qui s'écroule... Branlement de tête et paroles à voix basse !...

" Comment ! s'écrie le curé, est-ce que dans toute ma paroisse il n'y a pas seulement deux hommes jeunes, forts, déterminés, confiants en Dieu et sachant conduire une barque ? Allons, qu'ils s'avancent et qu'ils me suivent !... "

Avant qu'il eût fini, trois jeunes hommes mettent chapeau bas et se présentent. En vain leurs femmes ou leurs sœurs se prennent à pleurer et les retiennent par leurs habits... ; le curé, avec un doux sourire, a commandé de ne rien craindre ; et, pendant que la barque est démarrée, pendant que l'on éprouve la solidité des rames, il se munit d'une lanterne et d'une boîte d'allumettes chimiques que lui remet sa servante éplorée, et, passant le premier, il éclaire la position de ses trois intrépides compagnons de voyage, qui s'apprêtent à bien manœuvrer...

Les voilà partis sous la garde de Dieu, avec les bénédictions de la foule émue ; on commençait à ressentir les premières atteintes d'un généreux enthousiasme, et je suis bien sûr que plus d'un en ce moment regrettait de n'être point de cette belle *partie* de courage et de dévouement.

Bientôt les derniers saluts furent échangés, car la barque s'éloigna rapidement, rien ne faisant piége sur la plage, en cet endroit parfaitement connu et dégagé. Peu à peu l'éclat de la lanterne allait s'effaçant ; on la vit longtemps encore qui semblait errer à droite et à gauche ; ensuite on la perdit de vue pour la revoir encore ; puis on ne vit plus rien, mais on regardait toujours, car maintenant tout autre

sujet de préoccupations ou d'alarmes était mis de côté : l'intérêt s'était concentré tout entier sur les quatre hommes qui risquaient ainsi leur vie et sur la famille qu'ils allaient sauver. Des feux furent allumés et entretenus sur le rivage pour servir de phare, et, au milieu de réflexions qui se balançaient des bons aux mauvais pronostics, comme semblait se balancer le bruissement inégal des vagues, on attendit...

Cependant nos navigateurs improvisés, qui avaient plus de deux kilomètres à parcourir, se hâtaient de toutes leurs forces, à travers champs, vers la maison menacée. Arriveraient-ils à temps ? Cette pensée ne leur permettait pas de voir leur propre péril, et plus d'une fois, pour suivre une ligne droite, ils se heurtèrent à quelque obstacle qu'il aurait fallu tourner. Heureusement la barque encore légère tirait peu d'eau ; ils évitèrent ainsi d'être naufragés. Enfin, après bien des détours adroitement choisis et au bout d'une heure de cette navigation aventureuse, il arrivaient vers la maison devenue inhospitalière ; une petite lampe brûlait à une fenêtre du premier étage, et c'était pitié d'entendre les cris de détresse et de désespoir qui de là s'échappaient. Aussitôt qu'ils furent assez proche :

" Voici une barque, s'était écrié le curé ; venez vite, mes enfants, venez vite ! vous êtes sauvés ! "

La barque vint prêter son flanc, parallèlement au mur, trois pieds plus bas que le seuil de la fenêtre ; et neuf personnes sur dix qui composaient la famille, aussi vite que le permettait la prudence, descendent dans la frêle embarcation. Le chien de la maison ne fut pas le dernier à pourvoir à son salut et à sauter en aboyant de plaisir.

" Mais le père ? dit une petite fille ; mon père ne vient donc pas ? Il ne manque plus que mon père."

En effet, on ne voyait plus que comme l'ombre d'un homme se dessiner immobile à la fenêtre.

" Père, hâtez-vous, dit le pasteur, donnant à sa voix toute la douceur d'une supplication ; chaque seconde peut nous perdre."

Il se fit un instant de silence, et une scène incroyable allait se passer en cet instant suprême. L'eau montait toujours, mugissant, autour du bâtiment, qui semblait flotter : on entendait des craquements sinistres. La pluie continuait de tomber comme un déluge ; au loin l'horreur croissante de l'orage et des ténèbres...

" Ah ! dit une voix ironique et sèche, je ne me trompais pas, c'est donc bien vous, monsieur le Curé ? Ah ! c'est vous qui venez nous sauver ?...

—Pas de compliments ; prenez ma main et descendez.

—Monsieur le Curé, je ne descends pas.

—Au nom de Dieu, pas de retard, il y va de notre vie à tous.

—Monsieur le Curé, sauvez votre vie, si vous le voulez, mais je ne vous devrai pas la mienne.

—Mon ami, au nom de ta femme et de tes enfants, qui pleurent, fais-nous cette grâce.

—Monsieur le Curé, je ne suis pas votre ami, et on ne dira pas que vous m'avez sauvé la vie. Allez-vous-en, je reste ici.

—Eh bien ! il sera dit que tu as tué ton curé, qui voulait te sauver, reprit vivement le prêtre en s'élançant de la barque dans la maison.

—Monsieur le Curé, sortez de ma maison !

—Partez, enfants, s'écrie le prêtre avec autorité ; je ne quitte pas votre père.

—Monsieur le Curé, sortez de ma maison !

—Nous allons mourir ensemble, mon ami ; car je suis ton pasteur, et mon devoir est de t'assister à ton agonie. Eloignez-vous promptement, pauvres enfants...

—Monsieur le Curé, sortez, vous dis-je ! Je ne veux pas que vous mouriez chez moi et à cause de moi.

—Que t'importe ma mort, puisque tu me hais? Mais partez donc, enfants, et priez pour nous.

—Monsieur le Curé !

—Mon ami, après avoir sauvé ta famille de la mort, ah ! laisse-moi te sauver de l'enfer !

—Monsieur le Curé !...

—Mon frère, préparons-nous donc à mourir en bons chrétiens. Tu sens bien ta maison qui tremble ?...

—Monsieur !

—Faisons notre acte de contrition, mon frère ; il en est temps. O mon Dieu, ayez pitié de mon âme et de celle de mon frère !... "

On se représente aisément ce qui se passait sur la barque pendant ce dialogue, qui dura moins de temps qu'il n'en faut pour le lire. C'étaient des pleurs, des lamentations à émouvoir un démon.

" Il faut que tu sois plus brute que ton chien ! " s'écria un des jeunes rameurs avec colère et avec larmes.

Mais le dévouement avait triomphé, et la haine était enfin épuisée dans ce cœur indomptable... Le prêtre, comprenant bien vite que son ennemi pleurait comme tout le monde, le prend par le bras, l'emmène avec lui dans la barque, qui se hâte de fuir le dangereux voisinage de cette maison suspendue sur sa ruine.

" Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! se prit à dire doucement le curé en levant les yeux au ciel. J'ai maintenant la plus grande joie de ma vie. C'est à vous que je dois ce bonheur, mon cher ami ; car je crois qu'à présent nous sommes quittes."

Pendant qu'ils se donnaient cet embrassement et que les rameurs cherchaient anxieusement à s'orienter vers le village, dont ils apercevaient à peine les vagues et lointaines lumières, un fracas terrible retentit sourdement ; la barque sembla près de chavirer... C'était la demeure abandonnée qui venait de s'abîmer dans les flots... Les deux nouveaux amis se sentirent frissonner et redoublèrent leur étreinte.

Mais tout danger était loin d'avoir disparu. Cette barque surchargée, presque immergée jusqu'au bord, il fallait maintenant la reconduire

l'espace d'une demi-lieue à travers les arbres, les haies, les monticules, les courants, aux lueurs voilées et vacillantes d'une pâle lanterne, au milieu de cette nuit de plus en plus noire et sillonnée d'éclairs, au bruit du tonnerre, sous la pluie battante. L'inquiétude, pour ne pas dire l'effroi, était au comble dans la pauvre caravane ; chaque balancement, chaque choc, quand on s'accrochait à quelque branchage, à quelque tronc d'arbre caché, était une menace de mort. Le curé lui-même sentait son cœur défaillir ; se mettant à genoux avec précaution au milieu de la barque, et avec un accent de foi ardente :

" Votre chapelet, mes enfants ! votre chapelet ! "

Puis, levant ses mains comme s'il eût été à l'autel :

" Et vous, ô ma bonne et tendre Mère, voyez notre détresse. Ah ! soyez notre étoile ; sauvez ces vies précieuses qui se sont confiées en la Providence ; sauvez la vie de ce père et de sa famille... "

Et on continua de prier avec grande ferveur.

Rassurés et fortifiés par ces prières faites à leurs côtés, les rameurs, l'œil aux aguets tout autour pour éviter toute fâcheuse rencontre, poussaient avec une sage lenteur leur barque prudente. Le trajet parut bien long. Peu à peu pourtant, malgré les mugissements profonds qui planaient sur cette désolation immense, on commençait à entendre les cris d'encouragement et de joie qui venaient du rivage.

Il y avait là, sur l'esplanade de l'église, toute la population riveraine, accourue au bruit rapidement répandu de ce qui se passait. L'église restait ouverte ; un cierge brûlait devant l'autel de la Vierge. On entrait sans cesse pour prier, et sans cesse on sortait pour savoir si le désiré retour s'effectuait. On n'avait pas tardé à revoir dans l'éloignement la petite flamme que projetait la lanterne ; on la suivait dans tous les sens de sa course périlleuse. On savait quand elle arrivait aux passes difficiles ; alors on se taisait, on retenait sa respiration, comme pour s'assurer qu'une clameur suprême ne se faisait pas entendre. Une fois, un massif de peupliers avait dérobé quelques minutes la lueur d'espérance ; les pauvres épouses, les pauvres enfants des rameurs avaient passé des angoisses de la crainte à celles du désespoir. Puis tout à coup la flamme ayant reparu, mais beaucoup moins lointaine, ce fut une sublime exclamation de bonheur. Enfin, comme le coup de minuit se pressait à sonner, on pouvait déjà aisément se parler et se répondre de la barque à la rive ; on s'appelle, on se compte, on se félicite, on se remercie ; par-dessus tout, on crie et on pleure.

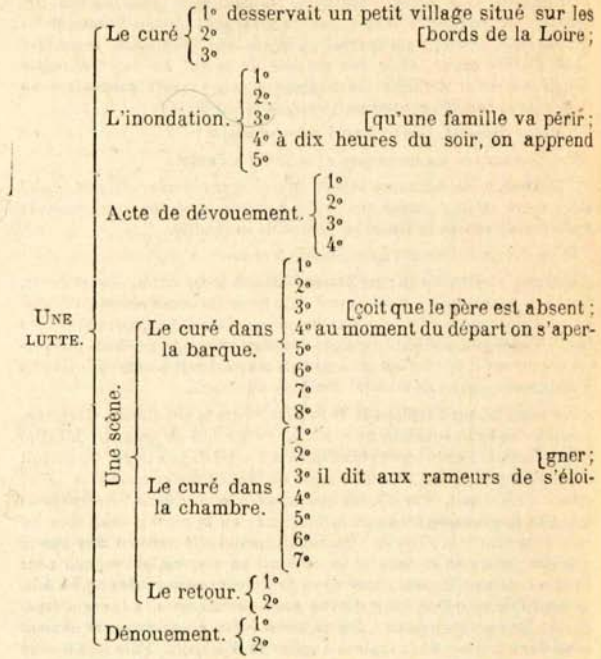
" Débarquez, mes enfants, dit le curé ; je suis monté le premier, il est juste que je sois le dernier à descendre. "

Et, quand tous à terre se furent bien reconnus et bien embrassés, quand, en deux mots, toute l'histoire eut transpiré, un concert de louanges et de bénédictions s'éleva autour du bon curé.

L'abbé PÉTRUS M***.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :



3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Le style de cette narration se distingue surtout par la grâce, le sentiment et le pathétique ; il est facile et rapide, sauf au début, où quelques phrases ne semblent pas couler de source. Cependant, on ne peut lire ce morceau sans être attendri jusqu'aux larmes. L'auteur sait nous tenir en suspens tout le temps que dure la lutte du bon curé. De plus, comme il nous montre bien le prêtre avec sa mission sublime, sa charité infatigable, son courage à toute épreuve, son dévouement sans bornes, même en face de son ennemi et du péril le plus imminent.

5.—COMPOSITION.

Dévouement fraternel.

Plan de la Composition.

DÉVOUEMENT FRATERNEL.

- Avant l'acte de dévouement.
  - Exposition du sujet.
    - Une tempête a lieu dans les parages du cap de Bonne-Espérance ;
    - elle assaillit un vaisseau portugais à son retour des Indes ;
    - un habile capitaine, nommé Edouard de Mello, le commande ;
    - l'équipage est obligé de se réfugier dans la chaloupe.
  - Moyen cruel, mais nécessaire.
    - L'embarcation est sur le point de couler à fond ;
    - on se détermine à jeter à la mer une douzaine de victimes ;
    - le sort désigne le frère d'un portugais, nommé Alméida ;
    - ce dernier demande et obtient la permission de mourir pour son aîné ;
    - car, suivant lui, son frère pouvait davantage être utile à sa famille et à sa patrie. [pagnons.

Alméida est lancé dans les flots comme ses com-

- Après l'acte de dévouement.
  - Améida suit la barque à la nage.
    - Il la suit pendant six heures ;
    - il finit par l'atteindre ;
    - menacé de mort, s'il veut monter, il persiste.
  - Alméida est sauvé.
    - Il parvient à sauver sa vie ;
    - il est heureux d'avoir sauvé celle de son frère.

Conseils : Cette narration se prête à plusieurs petites descriptions ; l'élève aura soin de les rendre avec beaucoup de sentiment. Il faut mettre quelques paroles touchantes dans la bouche du jeune brave qui se sacrifie pour son frère aîné, le plan l'indique assez par ces mots : " Il demande et obtient..." Il faut aussi songer à causer quelques-unes de ces douces émotions que doit nécessairement produire un dévouement si complet et si intelligent.

Autres sujets : 1. Saul devenu St Paul ; 2. conversion de Clovis ; 3. abjuration de Henri IV.

Leçon XXXVI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

L'orage et la caverne des serpents.

Un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le confond avec la terre ;

la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur ; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre ; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux, épouvantés, s'élançaient des bois dans la plaine ; et, à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissants voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes : dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent, qui se précipite en bondissant, la déracine et l'entraîne, et le sauvage qui l'embrasse roule avec elle dans les flots. L'autre indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre ; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des flots ; il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie ; car il est des moments d'effroi où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée ; et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans un autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre ; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise : les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrents moins rapides ne mugissent plus alentour ; et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue ; et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons ; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampant autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe ; son sang se glace de frayeur ; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le

tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent ; il se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva ; car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même, et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe de cesser d'être malfaisants.

MARMONTEL.—*Les Incas.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

L'ORAGE ET LA CAVERNE DES SERPENTS.
- L'orage.
  - En lui-même. 1° 2° 3°
  - Ses effets
    - sur les animaux. 1° 2° 3°
    - sur les trois voyageurs. 1° 2° 3°
- Molina dans la caverne des serpents. 1° 2° 3° 4° 5° 6° 7°
- Dénouement. 1° 2°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Le style de cette composition est majestueux, sonore, d'une énergie et d'une vraisemblance telles, que le lecteur croit assister à cette effroyable tempête, entendre ses rugissements nocturnes ; il partage cette terreur muette qu'elle imprime à tous les êtres vivants dans la contrée qu'elle ravage. Nous frémissons avec le pauvre missionnaire ; notre sang se glace dans nos veines en songeant à cette caverne remplie de serpents roulés sur eux-mêmes ou rampant autour de lui et toujours prêts à le dévorer. L'élève remarquera que l'intérêt a été habilement ménagé jusqu'à la fin du récit. Voilà bien le principal mérite d'une composition de ce genre.

5 —COMPOSITION.

Le chapeau.

Plan de la Composition.

LE CHAPEAU.
- Présenté par un père à sa fille.
  - La première fois qu'elle l'essaie, elle en est très-contente ;
  - elle le dépose sur un lit ;
  - le soir, on parle d'aller voir des voisins ; [chapeau.
  - elle s'empresse d'aller remettre son
- Aventure à propos de ce chapeau.
  - O surprise ! le chapeau fuit de sa main quand elle veut le saisir ;
  - il saute du lit par terre, du parquet sur le fauteuil...
  - elle s'effraie, appelle son père ;
  - le père poursuit le chapeau ;
  - il saisit un de ses longs rubans et l'attire à lui ;
  - chose incroyable !... il trouve un énorme rat engagé dans la coiffe ;
  - l'animal, n'en pouvant sortir, emportait avec lui sa légère prison.

Conseils : Il s'agit ici d'une narration badine ; elle doit être écrite avec beaucoup d'esprit et de grâce. N'oublions pas qu'il y a de l'art à bien dire les petites choses. Si le plan offre peu de sentiments, il n'en faut pas conclure que le développement doive lui ressembler. Dans la dernière partie il sera facile de ménager l'intérêt, mais il faut éviter d'être long.

Autres sujets : 1. Vêpres siciliennes ; 2. Guillaume Tell ; 3. Jeanne-d'Arc prisonnière.

Leçon XXXVII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

L'abénaki.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages abénakis défit un détachement anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort ; il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un vieux sauvage, armé d'un arc, s'approche de lui et se dispose à le percer d'une flèche ; mais, après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer ; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'anglais par la main, le rassura par ses caresses et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne

ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abénakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune anglais ; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et, après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de son prisonnier.

Les Abénakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

" Voilà tes frères, lui dit-il ; les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute : je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ! Tes mains étaient celles d'un enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton âme était dans la nuit ; tu ne savais rien ; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères et pour lever la hache contre nous ? "

L'anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un abénaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et, après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune anglais et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : " As-tu un père ?—Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie.—Oh ! qu'il est malheureux ! " s'écria le sauvage. Et, après un moment de silence, il ajouta : "Sais-tu que j'ai été père ?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme ; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé."

Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait ; il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se cacha peu à peu ; et, se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune anglais : " Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? — Oui, dit l'anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel.—Eh bien !... je n'en ai plus," dit le sauvage en versant un torrent de larmes.

Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleurs. " Vois-tu ce bel arbre ? lui dit-il ; as-tu du plaisir à le regarder ?—Oui, j'ai du plaisir à le regarder.—Je n'en ai plus," reprit le sauvage avec précipitation. Et il ajouta tout de suite : " Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève et les fleurs du printemps."

SAINT-LAMBERT.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

L'ABÉNAKI.
- Bienfaiteur d'un officier anglais.
  1°
  2°
  3° un jeune officier se défend contre deux sauvages armés de hache;
  4°
  5°
  6°
  7°
- Au retour du printemps.
  1°
  2°
  3° Ils font une marche de deux cents lieues pour arriver au camp anglais.
  - Dialogue.
    1°
    2°
    3° ce dernier assure qu'il ne combattra jamais les Abénakis;
    4°
    5°
    6°
    7°
    8°
    9°
    10°.

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Dans cet épisode, d'un style toujours élégant, quoique simple, l'auteur caractérise avec justesse la sensibilité d'un cœur qui n'a pas été ravagé par le vice, fût-il, ce cœur, celui d'un homme non civilisé. Quelle grandeur, quelle bienveillance, quel héroïsme dans l'âme de ce brave vieillard abénaki ! La petite morale qu'il fait à l'officier est très-touchante et toute paternelle. A partir de ces mots : " As-tu un père...," il règne dans les paroles du vieillard un ton de tristesse noble et digne, parfaitement d'accord avec les pensées qui agitent son esprit au souvenir du passé.

5.—COMPOSITION.—Générosité de St Grégoire.

Plan de la Composition.

GÉNÉROSITÉ DE ST GRÉGOIRE.
- Envers qui ?
  - Un arien jure de tuer St Grégoire dans celui-ci était malade; [son palais;
  - le fanatique arrive jusqu'à lui;
  - la vue du saint l'impressionne;
  - il laisse tomber l'épée de sa main.
- Comment ?
  - St Grégoire demande au jeune arien ce qu'il désire;
  - le jeune homme ne dit mot;
  - les gardiens veulent s'emparer de lui; le saint le leur défend; [lui;
  - il pardonne au jeune homme.
- Résultat : Aussitôt l'ennemi de St Grégoire se fait catholique.

Conseils : Les développements que l'on donnera devront se rapporter plutôt à la dernière partie de cette narration qu'à la première ; car c'est là que se trouvent les circonstances capables de rendre la scène vive et plus touchante. L'élève s'appliquera surtout à faire ressortir la bonté et la générosité de St Grégoire. La première de ces vertus gagne le cœur de l'hérétique effréné ; la seconde sauve celui qui avait juré la perte du saint.

Autres sujets : 1. La Providence ; 2. l'adoption de l'orphelin ; 3. le pauvre mendiant.

Leçon XXXVIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Combat d'un gladiateur contre un tigre

dans un amphithéâtre d'Alexandrie.

On avait établi, selon l'usage, surtout sous le ciel d'Afrique, au haut des gradins, des poteaux surmontés de piques dorées, auxquels étaient attachées des voiles de pourpre retenues par des nœuds de soie et d'or. Ces voiles étendues formaient, au-dessus des spectateurs, une vaste tente circulaire, dont les reflets éclatants donnaient à tous ces visages africains une teinte animée, en parfaite harmonie avec leur expression vive et passionnée. Au-dessus de l'arène, le ciel était libre et vide, et des flots de lumière, qui en descendaient comme par la coupole dans le Panthéon d'Agrippa, se répandaient largement de tous côtés, et ne laissaient rien perdre aux yeux ravis, ni des colonnes, ni des statues, ni des vases de bronze et d'or, ni de ces joyaux brillants dont le sein des femmes et des jeunes filles étincelait.

Soixante mille spectateurs avaient trouvé place ; soixante mille autres erraient autour de l'enceinte, et ils se renvoyaient les uns aux autres ce vague tumulte où rien n'est distinct, ni fureur ni joie ; l'amphithéâtre ressemblait à un vaisseau dans lequel la vague a pénétré, et qu'elle a rempli jusqu'au pont, tandis que d'autres vagues le battent à l'extérieur et se brisent, en mugissant, contre lui.

Un horrible mugissement, auquel répondirent les cris de la foule, annonça l'arrivée du tigre ; car on venait d'ouvrir sa loge.

A l'une des extrémités, un homme était couché sur le sable, nu et comme endormi, tant il se montrait insouciant de ce qui agitait si fort la multitude ; et, tandis que le tigre s'élançait de tous côtés dans l'arène vide, impatient de la proie attendue, lui appuyé sur un coude, semblait fermer ses yeux pesants, comme un moissonneur qui, fatigué d'un jour d'été, se couche et attend le sommeil.

Cependant plusieurs voix parties des gradins demandent à l'intendant des jeux de faire avancer la victime ; car ou le tigre ne l'a point distinguée, ou il l'a dédaignée, en la voyant si docile. Les préposés de l'arène, armés d'une longue pique, obéissent à la volonté du peuple, et, du bout de leur fer aigu, excitent le gladiateur. Mais à peine a-t-il ressenti les atteintes de leurs lances, qu'il se lève avec un cri terrible, auquel répondent, en mugissant d'effroi, toutes les bêtes enfermées dans les cavernes de l'amphithéâtre. Saisissant aussitôt une des lances

qui avaient ensanglanté sa peau, il l'arrache, d'un seul effort, à la main qui la tenait, la brise en deux portions, jette l'une à l'intendant, qu'il renverse, et, gardant celle qui est garnie de fer, il va lui-même au-devant de son sauvage ennemi.

Dès qu'il se fut levé, et que le regard des spectateurs put mesurer sur le sable l'ombre que projetait sa taille colossale, un murmure d'étonnement circula dans toute l'assemblée, et plus d'une femme, le montrant du doigt avec une sorte d'orgueil, le nommait par son nom et racontait tous ses exploits du cirque et ses violences dans les séditions.

Le peuple était content ; tigre et gladiateur, il jugeait les deux adversaires dignes l'un de l'autre...

Pendant ce temps, le gladiateur s'avançait lentement dans l'arène, se tournant parfois du côté de la loge impériale, et laissant alors tomber ses bras avec une sorte d'abattement, ou creusant la terre, qu'il allait bientôt ensanglanter, du bout de sa lance.

Comme il était d'usage que les criminels ne fussent pas armés, quelques voix crièrent : " Point d'armes au bestiaire, le bestiaire sans armes !... " Mais lui, brandissant le tronçon qu'il avait gardé et le montrant à cette multitude : " Venez le prendre," disait-il, mais d'une bouche contractée, avec des lèvres pâles et une voix rauque, presque étouffée par la colère. Les cris ayant redoublés cependant, il leva la tête, fit du regard le tour de l'assemblée, lui sourit dédaigneusement, et, brisant de nouveau entre ses mains l'arme qu'on lui demandait, il en jeta les débris à la tête du tigre, qui aiguisait en ce moment ses dents et ses griffes contre le socle d'une colonne. Ce fut là son défi.

L'animal, se sentant frappé, détourna la tête, et, voyant son adversaire debout au milieu de l'arène, d'un bond, il s'élança sur lui ; mais le gladiateur l'évita en se baissant jusqu'à terre, et le tigre alla tomber en rugissant à quelques pas. Le gladiateur se releva, et trois fois il trompa par la même manœuvre la fureur de son sauvage ennemi ; enfin le tigre vint à lui à pas comptés, les yeux étincelants, la queue droite, la langue déjà sanglante, montrant les dents et allongeant le museau ; mais cette fois ce fut le gladiateur qui, au moment où il allait le saisir, le franchit d'un saut, aux applaudissements de la foule, que l'émotion de cette lutte maîtrisait déjà tout entière.

Enfin, après avoir longtemps fatigué son ennemi furieux, plus excédé des encouragements que la foule semblait lui donner que des lenteurs d'un combat qui avait semblé d'abord si inégal, le gladiateur l'attendit le pied ferme ; et le tigre, tout haletant, courut à lui avec un rugissement de joie. Un cri d'horreur, ou peut-être de joie aussi, partit en même temps de tous les gradins, quand l'animal, se dressant sur ses pattes, posa ses griffes sur les épaules nues du gladiateur et avança sa tête pour le dévorer ; mais celui-ci jeta sa tête en arrière, et, saisissant, de ses deux bras raidis, le cou soyeux de l'animal, il le serra avec une telle force, que, sans lâcher prise, le tigre redressa son museau et le leva violemment pour faire arriver jusqu'à ses poumons un peu d'air, dont les mains du gladiateur lui fermaient le passage, comme deux tenailles de forgeron.

Le gladiateur cependant, sentant ses forces faiblir et s'en aller avec son sang, sous les griffes tenaces, redoublait d'efforts pour en finir au plus tôt ; car la lutte, en se prolongeant, devait tourner contre lui. Se dressant donc sur ses deux pieds et se laissant tomber de tout son poids sur son ennemi, dont les jambes ployèrent sous le fardeau, il brisa ses côtes et fit rendre à sa poitrine écrasée un son qui s'échappa de sa gorge longtemps étreinte, avec des flots de sang et d'écume. Se relevant alors tout à coup à moitié, et dégageant ses épaules, dont un lambeau demeura attaché à l'une des griffes sanglantes, il posa un genou sur le flanc pantelant de l'animal, et, le pressant avec une force que sa victoire avait doublée, il le sentit se débattre un moment sous lui ; et, le comprimant toujours, il vit ses muscles se raidir, et sa tête, un moment redressée, retomber sur le sable, la gueule entr'ouverte et souillée d'écume, les dents serrées et les yeux éteints. Une acclamation générale s'éleva aussitôt, et le gladiateur, dont le triomphe avait ranimé les forces, se redressa sur ses pieds, et, saisissant le monstrueux cadavre, le jeta de loin, comme un hommage, sous la loge impériale.

ALEXANDRE GUIRAUD.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- COMBAT D'UN GLADIATEUR CONTRE UN TIGRE.
  - L'amphithéâtre. 1° 2° 3°
  - Avant le combat. 1° 2° 3° 4° 5° 6° 7°
  - Le combat. 1° 2° 3° 4° 5° 6° 7° 8°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Narration dramatique pleine de mouvement, écrite avec beaucoup de talent, et où se trouvent combinés le récit et l'action. Elle excite vivement l'intérêt et tient l'imagination du lecteur suspendue entre la curiosité et l'effroi.

5.—COMPOSITION.

Combat de Dollard.

Plan de la Composition.

COMBAT DE DOLLARD.

Généralités.
- Dollard avait souvent vu les Iroquois se jeter sur les établissements français.
- il avait appris la mort du gouverneur des Trois-Rivières, qu'ils avaient tué ;
- il voyait les laboureurs attaqués, assassinés dans leurs champs.
- Nos dix-sept braves étaient presque tous âgés de vingt à trente ans.

Préparatifs.
- Dollard et ses compagnons s'approchent des sacrements ;
- ils se jurent les uns aux autres de combattre jusqu'à la mort sous le même drapeau ;
- ils arrivent à un petit fort en ruine sur l'Outaouais ; quinze viennent les y rejoindre.
- s'y étant arrêtés, quarante hurons et sept algonquins

Le combat.

Les cinq premiers jours.
- Soudain les Iroquois viennent fondre sur eux ; cendier les palissades ;
- après avoir été repoussés, ils tentent d'incendier les palissades ;
- n'ayant pu y réussir, ils renouvellent leurs assauts ;
- leurs efforts sont impuissants contre ces héros exposés à la faim, au froid, à l'insomnie ;
- ceux-ci ont la douleur de voir les quarante hurons passer dans le camp ennemi. cents iroquois ;

Après l'arrivée du renfort des Iroquois.
- Tout à coup arrive un renfort de cinq à l'instant ces farouches indiens livrent l'assaut, mais ils sont repoussés ;
- pendant trois jours, mêmes tentatives, même résultat ;
- après dix jours de luttes infructueuses, les Iroquois allaient perdre courage ;
- ils tentent cependant un dernier effort ;
- Dollard fait l'essai d'une manœuvre qui tourne au détriment des siens ;
- atteint d'une balle, il meurt sur la brèche ;
- le dernier survivant des dix-sept héros achève ses compagnons qui respirent encore, pour leur épargner des tortures inévitables ;

Résultat.
- Les Iroquois sont étonnés d'avoir trouvé tant de résistance dans une poignée de français ; de Montréal.
- ils renoncent à s'emparer de Québec et

Conseils : Dans ce récit historique, on met en scène un des plus nobles dévouements de notre histoire. La pensée de ce grand caractère doit donc dominer toute la composition. Le trait principal doit être précédé d'une courte analyse des causes de la guerre : l'histoire du Canada fournit ces renseignements. La narration peut être courte, car elle ne commence, en quelque sorte, qu'au moment du combat. Le style sera simple, un peu coloré, vif et rapide, afin que l'intérêt ne languisse pas. Les sentiments religieux doivent tenir une grande place dans le récit.

Autres sujets : 1. Combat de Maisonneuve contre les Iroquois ; 2. bataille de Ste-Foye ; 3. massacre de Lachine.

Leçon XXXIX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

L'habit ne fait pas l'homme.

En mai 1796, trois jours après l'entrée des Français à Milan, on affichait l'avis d'une contribution de guerre de six millions, frappée pour les besoins de l'armée française, laquelle, venant de gagner six batailles et de conquérir vingt provinces, manquait seulement de souliers, de pantalons, d'habits et de chapeaux. Ces soldats riaient et chantaient toute la journée ; ils avaient moins de vingt-cinq ans, et leur général en chef, qui en avait vingt-sept, passait pour l'homme le plus âgé de son armée. Cette gaieté, cette jeunesse, cette insouciance répondaient d'une façon plaisante aux tristes pronostics qu'avaient fait circuler des hommes passionnés, disant que les Français étaient des monstres obligés, sous peine de mort, à tout brûler et à couper la tête à tout le monde. Dans les campagnes, on voyait sur la porte des chaumières le soldat français occupé à bercer le petit enfant de la maîtresse du logis, et presque chaque soir quelque tambour, jouant du violon, improvisait un bal.

Les officiers avaient été logés, autant que possible, chez les gens riches : ils avaient bon besoin de se refaire. Un lieutenant, nommé Robert, eut un billet de logement pour le palais de la marquise del Dongo. Cet officier possédait pour tout bien, en entrant dans ce palais, un écu de six francs qu'il venait de recevoir à Plaisance. Après le passage du pont de Lodi, il prit à un bel officier autrichien, tué par un boulet, un magnifique pantalon de nankin tout neuf, et jamais vêtement ne vint plus à propos. Ses épaulettes d'officier étaient en laine, et le drap de son habit était cousu à la doublure des manches, pour que les morceaux tinssent ensemble ; mais il y avait une circonstance plus triste : les semelles de ses souliers étaient en morceaux de chapeau également pris sur le champ de bataille, au delà du pont de Lodi. Ces semelles improvisées tenaient au-dessus des souliers par des ficelles fort visibles ; de manière que, lorsque le majordome de la maison se présenta dans la chambre du lieutenant Robert pour l'inviter à dîner avec Mme la marquise, celui-ci fut plongé dans un mortel embarras. Son voltigeur et lui passèrent les deux heures qui les séparaient de ce fatal dîner à tâcher de recoudre un peu l'habit et à teindre en noir, avec de l'encre, les malheureuses ficelles des souliers. Enfin, le moment terrible arriva. Le lieutenant, fort mal à son aise, regardait ses souliers et tâchait de marcher avec grâce. Tout en tournant quelques phrases de compliment, il voyait, dans une salle à manger, toute de marbre, douze laquais et des valets de chambre vêtus avec ce qui lui semblait alors le comble de la magnificence. " Figurez-vous, me disait-il en me racontant cette scène, que ces coquins-là avaient non-seulement de bons souliers, mais encore des boucles d'argent. Je voyais du coin de l'œil tous ces regards stupides fixés sur mon habit et peut-être aussi sur mes souliers, ce qui me perçait le cœur. J'aurais pu d'un mot faire peur à tous ces gens-là ; mais comment les mettre à leur place sans courir risque d'effaroucher

les dames? car la marquise, pour se donner un peu de courage, avait envoyé prendre au couvent où elle était pensionnaire Gina del Dongo, sœur de son mari. Gina, qui pouvait avoir treize ans, mais qui en paraissait dix-huit, vive et franche, avait tant de peur d'éclater de rire en ma présence qu'elle n'osait pas manger; la marquise, au contraire, m'accablait de politesses contraintes; elle voyait fort bien dans mes yeux des mouvements d'impatience. En un mot, je faisais une sotte figure. Enfin une idée descendue du ciel vint m'illuminer: je me mis à raconter à ces dames ma misère et ce que nous avions souffert depuis deux ans dans les montagnes du pays de Gênes, où nous retenaient de vieux généraux imbéciles. "Là, disais-je, on nous donnait des assignats qui n'avaient pas cours dans le pays et trois onces de pain par jour." Je n'avais pas parlé deux minutes que la bonne marquise avait les larmes aux yeux, et la Gina était devenue sérieuse.

"Quoi! monsieur le lieutenant, me disait celle-ci, trois onces de pain?

"— Oui, mademoiselle; mais en revanche la distribution manquait trois fois par semaine; et, comme les paysans chez lesquels nous logions étaient encore plus misérables que nous, nous leur donnions un peu de notre pain."

En sortant de table, j'offris mon bras à la marquise jusqu'à la porte du salon, puis, revenant rapidement sur mes pas, je donnai au domestique qui m'avait servi à table cet unique écu de six francs sur l'emploi duquel j'avais fait tant de châteaux en Espagne."

Extrait des *Ex. sur la Comp. lit.* de MAIZIÈRES et EVELART.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

L'HABIT NE FAIT PAS L'HOMME.

- Aventure du lieutenant.
  - L'armée française à Milan.
    1°
    2°
    3°
    4° les officiers sont logés chez [les gens riches;
    5°
    6°
  - Son accoutrement.
    1°
    2°
    3°
  - Il passe un mauvais quart d'heure.
    1°
    2°
    3° il tâche de teindre avec de l'encre les ficelles de sa chaussure;
    4°
    5°
    6°
    7°
    8°
  - L'admiration succède à la méfiance
    1° Enfin, une heureuse idée lui traverse soudain l'esprit;
    2°
    3°
    4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'habit ne fait pas l'homme : la vérité de ce proverbe a été reconnue dans tous les temps, et cette narration, quoique badine, nous en est encore une preuve très-satisfaisante. En effet, qui croirait à tant de bonhomie, d'urbanité, d'abnégation, de courage et de dévouement sous ce froc du soldat français, par exemple. L'auteur nous fait bien voir tous ces traits sous les couleurs d'un style facile, digne, spirituel, plein de vivacité, pétillant et possédant, on peut dire, toutes les allures du soldat jouissant de la victoire.

5.—COMPOSITION.

Repentir et pardon.

Plan de la Composition.

REPENTIR ET PARDON.

- La profanation.
  - Les révolutionnaires, dans un village, enlèvent la statue de la Ste Vierge ;
  - l'un d'entre eux propose de la jeter dans un puits ;
  - la proposition est acceptée, [tendre ;
  - le châtiment ne se fait pas longtemps attle principal auteur de cet acte sacrilége devient tout à coup aveugle.
- La réparation.
  - Le culte se rétablit quelques années après ; [statue du puits ;
  - le curé annonce qu'il va faire retirer la
  - le jour fixé pour cette fin arrive ;
  - le pasteur conduit le pauvre aveugle près du puits ;
  - celui-ci demande pardon à Dieu, à Marie et aux paroissiens ;
  - la statue de la Vierge est retirée ;
  - allégresse des fidèles.
- Une faveur due à Marie.
  - Un cri domina les acclamations de la foule ;
  - c'était celui de l'aveugle ;
  - il répétait : "Je vois ! je vois ! je vois !"
  - il voyait en effet et aida à rétablir la statue.

Conseils : Au début de cette narration, l'élève peut faire un court portrait du temps malheureux qui produisit le fait à raconter. Il nous montrera le curé exhortant ses paroissiens à la commisération envers le coupable, mais avec des paroles pleines de sentiment, onctueuses et persuasives. Un petit dialogue peut être introduit entre le curé et le révolutionnaire : le curé, pour exciter le criminel au repentir, et celui-ci pour demander pardon à Dieu et à la Vierge outragée dans son image. Il est bon de mettre en relief l'attitude et les émotions des spectateurs quand l'aveugle repentant crie de toutes ses forces : " Je vois ! je vois ! je vois ! "

Autres sujets : 1. David succède à Saül ; 2. Gédéon devient juge d'Israël ; 3. Joseph est nommé ministre de Pharaon.

Leçon XL.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le quiproquo.

L'impératrice Catherine avait un joli chien qu'elle aimait beaucoup, et auquel elle avait donné le nom de Suderland, qui était celui d'un anglais qui lui en avait fait présent.

Il y avait à sa cour un banquier très-riche nommé aussi Suderland, qui jouissait auprès d'elle d'une assez grande faveur.

Or le chien Suderland vint à mourir ; l'impératrice, voulant conserver la peau de l'animal, ordonna à son préfet de police de la faire empailler. Le préfet de police, à qui l'on ordonne de faire empailler Suderland, s'imagine qu'il s'agit du banquier de la cour ; il se trouble, il hésite, il veut hasarder quelques observations ; Catherine, impatientée, réitère l'ordre d'un ton sévère, et le maître de police, tout tremblant, se dispose à obéir. Il fait entourer de soldats la maison du banquier Suderland, monte à son cabinet et paraît devant lui avec l'air consterné :

" Monsieur Suderland, dit-il, je me vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie et m'afflige, et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

—Moi, Monsieur, répond le banquier, je l'ignore autant et plus que vous ; ma surprise surpasse la vôtre. Mais quel est cet ordre ?

—Monsieur, répond l'officier, en vérité le courage me manque pour vous le faire connaître.

—Eh quoi ! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice ?

—Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir, une place peut être rendue.

—Eh bien ! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays ?

—Ce serait une contrariété, mais avec vos richesses on est bien partout.

—Ah ! mon Dieu ! s'écrie Suderland tremblant, est-il question de m'envoyer en Sibérie ?

—Hélas ! on en revient.

—De me jeter en prison ?

—Si ce n'était que cela, on en sort.

—Bonté divine ! voudrait-on me knouter ?

—Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

—Eh quoi ! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en danger ? L'impératrice si bonne, si clémente, qui me parlait encore si doucement il y a deux jours, elle voudrait..... mais non ! je ne puis le croire. Ah ! de grâce ! achevez ! la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable.

—Eh bien ! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler."

Extrait des *Ex. sur la Comp. lit.* de MAIZIÈRES et EVELART.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LE QUIPROQUO
- L'ordre réel.
  1°
  2°
  3°
  4°
- L'ordre supposé.
  1°
  2°
  3°
  4°
  5°
  6

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette plaisanterie, assez comique, est racontée d'une plume légère ; le style en est simple, mais vif. Tout le plaisant de l'aventure se trouve dans le dernier trait : " Ma souveraine m'a donnée l'ordre de vous faire empailler." On conçoit facilement que la frayeur du courtisan dût aller croissante jusqu'à ces mots : " L'ordre de vous faire empailler." Ce morceau est parfaitement imaginé, et c'est pour le moins un modèle du genre.

5.—COMPOSITION.

Une bonne action.

Plan de la Composition.

UNE BONNE ACTION.
- Dans la rue.
  - Un ouvrier descendait la rue de Belleville ;
  - il portait un paquet mystérieusement enveloppé ;
  - il était accompagné de sa petite fille ;
  - cette enfant le suivait en pleurant ;
  - ils arrivent chez un brocanteur ;
  - il s'agit de vendre les prix gagnés par la jeune fille ;
  - le but est de soulager la mère, qui est malade.
- Chez le brocanteur.
  - Un passant entre avec eux ;
  - il achète la petite collection de livres ;
  - il en remet la valeur au père ;
  - il rend les livres à l'enfant ;
  - il se dérobe aux remerciments du père et de la fille.

Conseils : Cette narration sera courte, mais pleine de sentiment. Il faut rendre sensible la grande misère de cette famille, mais aussi, et beaucoup plus encore, sa complète résignation à la volonté de Dieu. On appuiera sur la générosité de la jeune enfant qui sacrifie si volontiers le fruit de son application à l'étude pour le soulagement de sa mère souffrante. L'homme bienfaisant qui en paie le prix sans vouloir rien accepter mérite aussi des éloges : il faut en faire mention avec reconnaissance.

Autres sujets : 1. L'hiver à la campagne ; 2. les jouets des enfants ; 3. un voyage d'écoliers.

Leçon XLI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

La petite bienfaitrice.

L'hiver était froid et rigoureux. La petite Mina, fille unique de parents bienfaisants, ramassait les miettes de pain qui étaient tombées de sa table et les gardait soigneusement ; puis elle allait deux fois le jour dans la cour, y répandait les miettes, et les oiseaux accouraient et les béquetaient. Mais la main de la petite fille était toute tremblante de froid.

Ses parents l'épièrent un jour, et, se réjouissant de lui voir faire cette bonne action, ils lui demandèrent : " Pourquoi fais-tu cela Mina ?

—C'est que tout est couvert de neige et de glace, répondit Mina ; les petits oiseaux ne peuvent rien trouver, et maintenant ils sont pauvres. C'est pour cela que je leur donne à manger, de même que les hommes riches soutiennent et nourrissent les pauvres.

—Mais tu ne peux pas nourrir tous les oiseaux ! " reprit le père.

Mina répondit : " Est-ce que tous les enfants ne font pas comme moi par toute la terre, de même aussi que tous les riches ont soin des pauvres ? "

Le père regarda la mère et dit : " O céleste simplicité ! "

KRUMMACHER.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LA PETITE BIENFAITRICE.
- Ce qu'elle fait.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
  - 4°
- Ce qu'elle dit.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°
  - 6°
  - 7°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Ce conte, écrit avec tous les traits d'une simplicité charmante, donne une belle idée de la charité chrétienne. Les détails ont autant de charme que de naïveté. Ces paroles de la petite fille : " Est-ce que tous les enfants ne font pas comme moi... " en réponse à celles du père, renferment une forte leçon pour tout cœur insensible à la misère du pauvre.

5.—COMPOSITION.

Le jardinier bienfaisant.

Plan de la Composition.

- LE JARDINIER BIENFAISANT.
  - Son expression habituelle.
    - Faisait-il du bien aux pauvres, épargnait-il pour eux quelques petites sommes,
    - il disait alors : " Encore une pomme jetée par-dessus la haie.
    - —Quel est le sens de ces paroles ? " lui demanda-t-on.
  - Sa leçon.
    - Il répondit : " Un jour, j'accordai une permission à quelques enfants ; ils pouvaient, à leur gré, manger des fruits d'un arbre de mon jardin ; je leur défendis d'en mettre dans leurs poches ; [haie ;
    - l'un d'eux en jeta plusieurs à travers la
    - ce fut pour moi une leçon :
    - je me dis : On n'emporte avec soi aucun bien de ce monde ;
    - mais ce que l'on donne aux pauvres, on le retrouve dans l'éternité."

Conseils : Il n'est personne qui ne puisse traiter convenablement ce sujet. On comprend qu'il requiert un style simple, clair. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la première partie n'est qu'une introduction au discours du jardinier ; qu'on y soit donc rapide. C'est dans l'explication du terme énigmatique du jardinier qu'on doit trouver la morale de ce conte.

Autres sujets : 1. La sœur de charité ; 2. le curé de campagne ; 2. le bon pauvre.

XLII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

La violette.

Le petit Alphonse croyait qu'il n'y avait que des violettes bleues. Un jour, il en trouva dans le jardin quelques-unes qui étaient blanches comme la neige, et d'autres qui, brillant aux rayons du soleil du matin, étaient rouges comme du feu. Il en cueillit une bleue, une blanche et une rouge, et les porta plein de joie à sa maman. Celle-ci lui dit : " Ces trois sortes de violettes ne sont pas si rares que tu le penses ; cependant, c'est toujours une heureuse découverte, si tu n'oublies pas de quoi elles sont les emblèmes. La violette dont la couleur est d'un bleu tout simple, est, comme tu le sais, une image de la modestie et de l'humilité ; quant à la violette blanche, qu'elle soit pour toi le symbole de l'innocence et de la douceur ; enfin, la rouge te dit : Aie toujours dans le cœur un ardent amour pour tout ce qui est bien, juste et bon."

SCHMID.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LA VIOLETTE.
- La cueillaison.
  1°
  2°
  3°
  4°
  5°
- La leçon.
  1°
  2°
  3°
  4°
  5°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Ce petit morceau a beaucoup d'attrait : on y trouve des fleurs aux fraîches corolles, un enfant d'une naïveté charmante, une mère pleine de tendresse. Cependant on regrette que le parfum catholique ne se soit pas plus mêlé à celui des violettes aux rares couleurs. De plus, l'enfant ne peut guère profiter de la morale ; il ne comprend pas ce que c'est que " le bien, le juste et le bon." Il fallait toucher son jeune cœur.

5.—COMPOSITION.

Le rossignol et le coucou.

Plan de la Composition.

LE ROSSIGNOL ET LE COUCOU.
- Leur différend.
  Ils se disputent le prix du chant ;
  la contestation devient de plus en plus vive ;
  chacun fait valoir les avantages de sa voix ;
  on convient de s'en rapporter à un un arbi-
- L'arbitre.
  Ils prennent pour tel un âne ; [tre.
  l'animal mangeait dans un pré ;
  il fait difficulté de les entendre et de
  il y consent enfin. [les juger ;
- Ils font entendre leurs plus beaux airs.
  Le coucou engage le juge à prêter la plus grande attention ;
  il fait preuve ensuite de son savoir-faire ;
  sans préambule, le rossignol fait entendre ses charmants accords ;
  la mélodie de sa voie est telle, que de toutes parts on vient l'écouter.
  " Ton chant a plus de grâce, dit l'âne, mais celui du coucou a plus de méthode ; "
  mais aussi, pourquoi recourir au jugement d'un âne ?

Conseils : Ce plan se prête aux développements ; qu'on évite d'être trop long. Il serait bon de rappeler la supériorité du chant du rossi-

gnol sur le chant de tous les autres oiseaux. On peut essayer d'un petit dialogue entre les deux oiseaux, mais qu'il soit très-court, expressif, sans circonstances inutiles. Les quelques mots qu'on fera dire à l'ane devront caractériser son espèce. La morale devra être tirée contre la jalousie tout autant que contre la vanité. On peut aussi la faire rapporter à ceux qui se laissent aller à tous vents de doctrine.

Autres sujets: 1. La chute des feuilles; 2. la fidélité du chien; 3. le caquet du perroquet.

Leçon XLIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le nuage et la fleur.

La plaine est aride, le ciel, brûlant et calme; un seul nuage, fier de ses légers flocons d'argent et d'or, vogue nonchalamment dans les airs, comme une grande voile égarée sur l'azur de l'océan. Pâle et fanée, se mourant de soif, une fleur, dressant au ciel avec effort sa tête suppliante, semble adresser au nuage ces paroles: "Grand nuage, laisse tomber un peu d'eau dans mon calice. De cette pluie dont tes flancs sont chargés, Dieu m'a réservé quelques gouttes; répands-les sur moi. Grand nuage, un peu d'eau! je me meurs, et ma famille aussi." Mais le nuage orgueilleux, méprisant l'humble fleur et ses trésors, s'éloigne et s'empresse de passer outre, lui refusant jusqu'à son ombre. De longtemps il ne vint pas d'autre nuage, et la fleur mourut de sécheresse. Enfant, ne méprisez pas les autres, car Celui qui vous donne les talents vous en demandera un compte rigoureux, et malheur à vous, si vous n'en avez pas fait un bon usage.

Magasin pittoresque.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant:

LA FLEUR ET LE NUAGE.
- La fleur.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
- Le nuage.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
- Moralité:

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils: Cette historiette fut écrite en vue d'une belle morale; mais comme on s'aperçoit vite et avec regret que le but de l'auteur n'a pas été atteint. Le style frais et fleuri ne rachète en rien le défaut de justesse des idées. Aussi on est mal à l'aise en voyant rester sans effet la prière si touchante de l'humble fleur, qui va se faner et mourir faute d'une goutte d'eau que lui refuse l'orgueilleux nuage. Inutile d'ajouter que la morale donnée n'est pas naturelle, qu'elle ne ressort pas du sujet.

5.—COMPOSITION.

Testament d'un avare.

Plan de la Composition.

TESTAMENT D'UN AVARE.

- L'avare et le curé.
  - M. de Nébonne était d'une avarice notoire ;
  - un jour, il fait venir son curé ;
  - il s'agit de régler à l'avance avec lui le prix de ses funérailles ; [article ;
  - on en énumère les frais, article par
  - la somme se monte à cent francs ;
  - l'avare se récrie en répétant : " Cent francs ! cent francs ! "
- L'avare et le notaire.
  - M. de Nébonne est tout à coup saisi d'une fièvre mortelle ;
  - il fait venir un notaire ;
  - celui-ci lui demande qui il veut faire son héritier ; [d'héritier.
  - l'avare ne veut pas entendre parler " Les légataires directs ont des droits incontestables, dit le notaire.
  - —Des droits incontestables ! reprend l'avare ; [tue héritier ; "
  - eh bien ! c'est moi-même que j'insti-
  - il meurt en répétant : " Incontestables ! incontestables !... "

Conseils : Ce n'est rien moins que le portrait de l'avare que l'élève doit faire dans cette composition, car la mort d'un pareil homme ne diffère pas de sa vie. De courtes narrations et deux petits dialogues, voilà le contenu. Le style des narrations sera correct, original, varié ; celui des dialogues, rapide, vigoureux et exclamatif, ainsi que l'indiquent ces mots : " Cent francs ! cent francs !... Incontestables ! incontestables !... " Il sera bon de faire figurer ces paroles du moribond : " C'est moi-même que j'institue héritier, " expression heureuse qui peint parfaitement la passion dominante de l'avare.

Autres sujets : 1. Le bocage ; 2. la cabane à sucre ; 3. le ruisseau.

Leçon XLIV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le chêne et le roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :
" Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,

Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
—Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin." Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.
- Paroles du chêne.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°
  - 6°
  - 7°
- Réponse du roseau.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
  - 4°
- Qui a raison ?
  - 1°
  - 2°
  - 3°

—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Rien de plus parfait peut-être que cet apologue. Pas un mot de trop, pas un terme impropre, pas une négligence dans ces trente-deux vers. La Fontaine a pris ici tous les tons, celui de la poésie la plus gracieuse, et celui de la poésie la plus élevée. Il faudrait insister sur chaque mot pour en faire saisir toutes les beautés. Chaque mot que dit le chêne fait sentir au roseau sa faiblesse ; puis vient le tour de la pitié où se révèle assez l'orgueil du chêne. Dans sa réponse, le roseau rend d'abord justice à la bonté du chêne ; puis, sans vanité, il refuse sa protection. La morale est tout entière dans le récit du fait.

5.—COMPOSITION.

Le loup à l'agonie.

Plan de la Composition.

LE LOUP A L'AGONIE.
- Son apologie
  - appréciée par le renard.
    - faite par lui-même.
      - Il jette un regard rétrospectif sur sa vie.
      - " J'ai commis, c'est vrai, quelques petites fautes, dit-il ;
      - mais aussi, quel bien n'ai-je pas fait !
      - un jour, j'épargnai un agneau passant près de moi ;
      - j'endurai les injures d'une brebis ;
      - et, ce qui est plus admirable encore, je pouvais les attaquer impunément."
    - " Je puis attester ces faits, dit le renard ;
    - ils sont tous présents à ma mémoire ;
    - c'était dans le temps où un os faillit t'étrangler ;
    - tu fus alors heureux qu'une grue compatissante vint t'en délivrer."
- Morale.
  - Quel homme sait se juger sévèrement lui-même ? [toujours innocents.
  - Le calomniateur, le fripon, selon eux, sont

Conseils : La première partie de ce morceau est une petite narration à laquelle l'élève peut donner le caractère d'une franchise apparente. Le style simple et naïf sera donc utilement employé dans le dialogue. Le renard peut affecter de croire ce que dit le loup, mais il ne laissera pas cependant de lui répondre d'un ton qui montre assez la raillerie. La morale sera courte, mais forte et sentencieuse.

Autres sujets : 1. Le laboureur et ses enfants ; 2. le renard et la cigogne ; 3. la vieille et les deux servantes.

Leçon XLV.

I.—TEXTE A ANALYSER.

Le chat et le vieux rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodillard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables ;
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint d'une lieue à la ronde.
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis, enfin, se mettent en quête ;
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
" Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant.
C'est tour de vieille guerre, et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis."
Il prophétisait vrai. Notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe, s'enfarine,
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte,

Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour,
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
" Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats ;
Je soupçonne dessous encore quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas."
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté. LA FONTAINE.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- LE CHAT ET LE VIEUX RAT.
  - Le chat.
    - Ethopée.
      - 1°
      - 2°
      - 3°
      - 4°
    - Son 1er piége.
      - Sa nature.
        - 1°
        - 2° du haut du plancher, il se pend, la tête en bas.
      - Les souris s'y méprennent.
        - 1°
        - 2°
        - 3°
      - Il réussit.
        - 1° Tout à coup, le pendu saute par terre ;
        - 2°
        - 3°
        - 4°
    - Son 2me piége :
  - Le vieux rat.
    - 1°
    - 2°
    - 3°
  - Affabulation :

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette fable est d'un naturel, d'une gaieté et d'une naïveté remarquables. Plusieurs nouvelles appellations n'ajoutent pas peu à l'agrément. Rodillard, le terrible personnage, est caractérisé par de grands traits : il est appelé Alexandre, Attila, Cerbère, et quoi encore ! Mais qu'importent ces noms fameux ? Toutes ses ruses sont déjouées par le vieux rat, si habilement dépeint, mais auquel on a eu tort de ne prêter qu'un rôle secondaire, contrairement à ce que nous indique la moralité.

5.—COMPOSITION.

La grue blessée.

Plan de la Composition.

LA GRUE BLESSÉE.
- Avant le départ.
  - Exposition. — On était en automne ; la mer ; une légion de grues arrive au bord de on se dispose à traverser l'océan ; l'une d'elles est blessée ; elle est en butte aux moqueries de ses compagnes.
  - Monologue. — La malheureuse disait, dans sa douleur : " Ce n'est pas ma faute si je suis boiteuse ; mes compagnes ? ai-je mérité toutes ces railleries de hélas ! me faudra-t-il, faute de force, mourir dans la traversée ? "
- La traversée. — Le moment du départ arrive, on se met en route ; ses sœurs ; la grue blessée reste bien loin derrière elle se repose souvent sur des feuilles de lotos ; enfin elle arrive dans un pays fortuné ; sa blessure est guérie, elle est tout à fait heureuse ; plusieurs de celles qui l'avaient raillée n'ont pas eu le même bonheur.
- Moralité. — O vous qui souffrez, résignez-vous, prenez courage ! comme cette grue, vous parviendrez à une vie plus heureuse.

Conseils : Au début de cet apologue, on peut faire une petite description de l'automne, époque où les oiseaux se rassemblent pour se retirer dans de meilleurs climats. Les plaintes de la grue blessée doivent faire preuve d'une complète résignation. Il faut avoir toujours en vue la morale qu'on veut tirer à la fin de la composition.

Autres sujets : 1. Le lion et le rat ; 2. le cochet, le chat et le souriceau ; 3. le meunier, son fils et l'âne.

Leçon XLVI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Les animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron (1),
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ;
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie.
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil et dit : " Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.—
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, sur les animaux,
Se font un chimérique empire."
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : " J'ai souvenance

(1) C'est-à-dire *capable de peupler les enfers*, où les poètes plaçaient le fleuve Achéron.

Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net."
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LA FONTAINE.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.
- La peste. 1° 2° 3° 4°
- Discours
  - du lion. 1° 2° une victime fléchira peut-être le courroux [du ciel ; 3° 4° 5°
  - du renard. 1° 2° quel mal y a-t-il à dévorer moutons, canaille, sotte espèce ? 3°
- Le rôle
  - du tigre, de l'ours, etc. 1° 2°
  - de l'âne. 1° 2°
  - du loup. 1° 2°
- Moralité.

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Ce morceau est le plus beau des apologues de l'auteur et de tous les apologues. Outre le mérite de l'exécution, il a l'avantage d'un fonds très-riche. Le lieu de la scène est imposant, une assemblée générale de tous les animaux y est convoquée ; l'époque en est terrible, c'est celle d'une peste universelle. Le début est pompeux. La narration

s'avance et le style du poète se modifie avec elle ; c'est d'abord la majesté du genre lyrique, puis la tendresse de l'élégie. Le dénouement de la pièce a le mérite d'être bien préparé. Les divers rôles caractérisent parfaitement les personnages.

5.—COMPOSITION.

Un tour d'Esope.

Plan de la Composition.

UN TOUR D'ESOPE.

Ce qu'il y a de meilleur.

Esope reçoit l'ordre d'acheter ce qu'il y a de meilleur ;
il n'achète que des langues ;
les convives accueillent d'abord bien ce mets, puis s'en dégoûtent ;
Xantus blâme son esclave de n'avoir pas exécuté fidèlement ses ordres ;
Esope se disculpe et énumère les qualités de la langue.
Quoi de meilleur que la langue ? — Elle est la clef des sciences ; elle sert à policer les villes ; par elle, on loue les dieux.

Ce qu'il y a de pire.

Esope reçoit l'ordre d'acheter ce qu'il y a de pire.
Pour obéir à son maître, il achète encore [des langues.
"Par la langue, en effet, disait-il, — on sème la discorde ; on détruit les villes ; on blasphème contre les dieux."

Résultat. — Esope est apprécié par l'un des convives ; "Il sait, on ne peut mieux, dit celui-ci, exercer la patience d'un philosophe."

Conseils : Ce récit doit porter le cachet d'une grande simplicité, mais d'une simplicité ingénieuse et des plus habiles. Il faut faire toucher du doigt, pour ainsi dire, la perspicacité d'esprit du malin domestique. On fera remarquer aussi toute la justesse de l'opposition d'idées qui se trouve dans la réponse d'Esope, quand le maître l'interroge au sujet du choix des langues dans les deux cas. La morale peut être donnée en quelques mots.

Autres sujets : 1. La tortue et les deux canards ; 2. les femmes et le secret ; 3. le renard et le bouc.

Leçon XLVII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

L'enfant prodigue.

Un homme avait deux fils.

Et le plus jeune des deux dit à son père : "Mon père, donnez-moi la portion de l'héritage qui sera à moi." Et le père partagea entre eux son bien.

Et peu de jours après, emportant tout ce qu'il avait, le fils le plus jeune s'en alla dans une terre éloignée, et dissipa son bien en vivant dans la débauche.

Et, après qu'il eut tout consumé, une grande famine survint en ce pays, et il commença à être dans l'indigence.

Et il s'en alla donc, et il s'attacha à un des habitants de cette terre, qui l'envoya à sa maison de campagne pour garder les pourceaux.

Là, il eût bien voulu se rassasier de ce que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait.

Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : "Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, et moi, je meurs ici de faim !

Je me lèverai et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.

Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : faites de moi comme de l'un de vos mercenaires."

Et, se levant, il vint vers son père, et comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion ; et accourant, il se jeta à son cou et le baisa.

Et son fils lui dit : " Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils."

Mais le père dit à ses serviteurs : " Apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds.

Et amenez le veau gras et tuez-le; et mangeons et livrons-nous à la joie.

Parce que ce fils, le mien, était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé." Et ils commencèrent à se réjouir en un festin. *Evangile* selon saint Luc, *ch.* 15.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

L'ENFANT PRODIGUE.
- Son éloignement du toit paternel. 1° 2° 3° 4° 5°
- Ce qu'il devient. 1° 2° 3° 4°
- Le retour. 1° 2° 3° 4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289)

4.—CRITIQUE.

Conseils : Rien de plus propre à attendrir le cœur que cette parabole de l'enfant prodigue. D'une part, son état misérable, sa conduite indigne, ses humiliations ; d'autre part, le souvenir de la bonté de son

père, de sa patience, de sa miséricorde, tout presse cet infortuné d'aller implorer le pardon de ses fautes. Comme il est touchant le monologue que dicte au jeune homme sa triste position, et qui exprime sa résolution d'aller demander grâce ! Le style est d'une noble simplicité, et les tournures, pleines de charme et de sentiment.

5.—COMPOSITION.

La goutte d'eau et la source.

Plan de la Composition.

LA GOUTTE D'EAU ET LA SOURCE (1).

- Proposition refusée.
  - Une goutte d'eau tombe du ciel sur un arbre ;
  - elle roule de feuille en feuille ;
  - le génie d'une fontaine lui offre de la recueillir ; [seule ;
  - elle s'y refuse et veut rester
  - elle préfère tomber sur une mousse verte ;
  - mais en descendant, elle rencontre un caillou qui la retient.
- Les suites du refus.
  - La goutte d'eau implore le génie ;
  - celui-ci lui fait la morale ;
  - il l'abandonne ;
  - un rayon de soleil ne tarde pas à l'absorber.

Conseils : Dans cet apologue, on peut faire converser ensemble la goutte d'eau et le génie, mais il faut que leur entretien soit amené par un récit. Il y aura une petite description à faire ; qu'elle soit traitée avec beaucoup de délicatesse. Le style de ce sujet doit être simple et gracieux.

Autres sujets : 1. Le néophyte ; 2. le jeune communiant ; 3. le nouveau confirmé.

Leçon XLVIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Les semences.

" Celui qui sème s'en alla semer son grain ; et une partie de la semence tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent.

Une autre partie tomba sur des pierres ; et, ayant levé, elle se sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité.

Une autre partie tomba au milieu des épines qui, en croissant avec la semence, l'étouffèrent.

(1) La moralité qui ressort de cette fable, c'est que l'homme ne doit point s'isoler par un excès d'orgueil et d'amour-propre, parce qu'en se séparant de ses semblables, il devient incapable de rien faire de grand et de remarquable. Cette pensée revient à cet adage : *L'union fait la force.*

Mais il en tomba dans une bonne terre où, ayant prospéré, elle porta du fruit et rendit cent pour un."

Et le Christ ajouta : " Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre."

Ses disciples lui demandèrent ensuite ce que signifiait cette parabole.

Il leur dit : " Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils ne comprennent point.

Voici donc ce que signifie cette parabole : la semence, c'est la parole de Dieu.

Ceux qui sont marqués par ce qui tombe le long du chemin sont ceux qui écoutent la parole ; mais le démon vient ensuite, qui enlève cette parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés.

Ceux qui sont marqués par ce qui tombe sur des pierres sont ceux qui écoutent la parole, la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racine ; *ainsi* ils croient seulement pour un temps : et, à l'heure de la tentation, ils se retirent.

Ce qui tombe dans les épines indique ceux qui ont écouté la parole, mais chez lesquels elle est ensuite étouffée par les sollicitudes, par les richesses, par les plaisirs de cette vie ; de sorte qu'ils ne portent point de fruit.

Enfin, ce qui tombe dans la bonne terre marque ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur excellent, la retiennent, la conservent et portent du fruit par la patience."

Evangile selon saint Luc, *ch.* 8.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- PARABOLE DES SEMENCES.
  - En elle-même.
    - 1°
    - 2°
    - 3°
    - 4°
    - 5° la partie tombée dans une bonne terre produit cent pour [un.
  - A propos de cette parabole.
    - 1°
    - 2°
    - 3°
    - 4°
  - Explications.
    - 1° La parole de Dieu est représentée par la semence ;
    - 2°
    - 3°
    - 4°
    - 5°
    - 6°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Ce morceau est plein de grâce et de sentiment. La morale n'a jamais parlé un langage plus beau. Riche variété d'idées et de rapprochements. C'est un tableau d'où jaillissent la terreur et l'espérance. Cette parabole, d'une simplicité profonde, fait toucher du doigt les plus hautes vérités.

5.—COMPOSITION.

La mort et le chrétien.

Plan de la Composition.

- La mort et le chrétien
  - Dialogue.
    - Un homme vertueux rencontre la mort; il la salue comme la messagère de l'éternité ;
    - celle-ci lui demande d'où lui vient tant d'assurance ;
    - elle lui dépeint les souffrances et les maladies qui lui font cortége ;
    - ce dernier fait voir par ses réponses qu'il ne la redoute nullement ;
    - elle lui demande alors qui il est ;
    - il dit : "Je suis un chrétien qui attend tout de Dieu et de l'éternité."
  - Le chrétien meurt.
    - La mort le touche de son souffle ;
    - il disparaît et la mort avec lui ;
    - un témoin a tout vu et tout entendu ;
    - il aperçoit dans la tombe la dépouille mortelle du chrétien ;
    - son âme s'était séparée de son corps pour s'envoler vers les cieux ;
    - là, dans la société des anges, elle jouissait de sa récompense.

Conseils : La première partie de cette composition peut être traitée au moyen d'un dialogue établi entre la mort et l'homme vertueux. Pour ménager l'intérêt, il faut n'y faire connaître le caractère de cet homme qu'à la fin, à ces mots : " Je suis chrétien." La seconde partie est un récit, dans lequel on fera ressortir les sentiments dignes et nobles d'un chrétien qui n'a en vue, en toutes choses, que le ciel et ses récompenses. Le style doit être simple, facile et agréable.

Autres sujets : 1. Paraboles des talents, 2. de la brebis égarée, 3. des deux débiteurs.

Leçon XLIX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Les insectes d'un jour sur l'Hypanis et dernier discours de l'un d'eux.

Aristote dit qu'il y a sur la rivière Hypanis de petites bêtes qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin meurt en sa jeunesse ; celle qui meurt à cinq heures du soir meurt en sa décrépitude.

Supposons qu'un des plus robustes de ces Hypaniens fût, selon ces nations, aussi ancien que le temps même, il aura commencé à exister à la pointe du jour, et, par la force extraordinaire de son tempérament, il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes de dix ou douze heures. Durant une si longue suite d'instants, par l'expérience et par ses réflexions sur tout ce qu'il a vu, il doit avoir acquis une haute sagesse : il voit ses semblables qui sont morts sur le midi comme des créatures heureusement délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieillesse est sujette. Il peut avoir à raconter à ses petits-fils une tradition étonnante de faits antérieurs à tous les mémoires de la nation. Le jeune essaim, composé d'êtres qui peuvent avoir déjà vécu une heure, approche avec respect de ce vénérable vieillard, et écoute avec admiration ses discours instructifs. Chaque chose qu'il leur racontera, paraîtra un prodige à cette génération, dont la vie est si courte. L'espace d'une journée leur paraîtra la durée entière des temps, et le crépuscule (2) du jour sera appelé dans leur chronologie la grande ère de leur création.

Supposons maintenant que ce vénérable insecte, ce Nestor de l'Hypanis, un peu avant sa mort, et vers l'heure du coucher du soleil, rassemble tous ses descendants, ses amis et ses connaissances, pour leur faire part en mourant de ses derniers avis. Ils se rendent de toutes parts sous le vaste abri d'un champignon, et le sage moribond s'adresse à eux de la manière suivante :

" Amis et compatriotes, je sens que la plus longue vie doit avoir une fin. Le terme de la mienne est arrivé ; et je ne regrette pas mon sort, puisque mon grand âge m'était devenu un fardeau, et que pour moi il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Les révolutions et les calamités qui ont désolé mon pays, le grand nombre d'accidents particuliers auxquels nous sommes tous sujets, les infirmités qui affligent notre espèce, et les malheurs qui me sont arrivés dans ma propre famille, tout ce que j'ai vu dans le cours d'une longue vie ne m'a que trop appris cette grande vérité, qu'aucun bonheur placé dans les choses qui ne dépendent pas de nous ne peut être assuré ni durable. Une génération a péri par un vent aigu ; une multitude de notre jeunesse imprudente a été balayée dans les eaux par un vent frais et inattendu. Quels terribles déluges ne nous a pas causés une pluie soudaine ! Nos abris même les plus solides ne sont pas à l'épreuve d'un orage de grêle. Un nuage sombre fait trembler tous les cœurs les plus courageux.

" J'ai vécu dans les premiers âges, et conversé avec des insectes d'une plus haute taille, d'une constitution plus forte, et je puis dire encore d'une plus grande sagesse qu'aucun de ceux de la génération présente. Je vous conjure d'ajouter foi à mes dernières paroles, quand je vous assure que le soleil, qui nous paraît maintenant au delà de l'eau, et qui semble n'être pas éloigné de la terre, je l'ai vu autrefois fixé au milieu du ciel et lancer ses rayons directement sur nous. La terre était

(2) *Crépuscule* se dit à la fois de la faible lumière qui précède le lever du soleil et de celle qui succède à son coucher ; poétiquement on dit aussi *l'aurore* dans le premier sens.

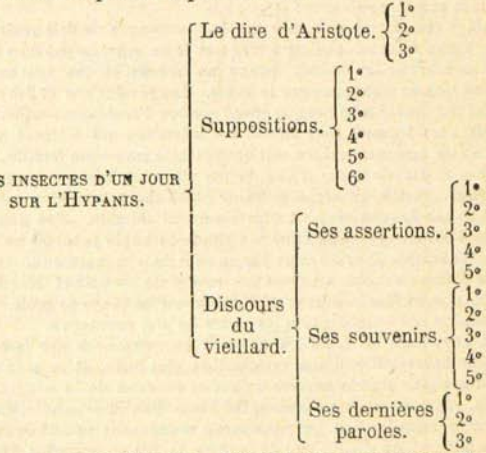
beaucoup plus éclairée dans les âges reculés, l'air beaucoup plus chaud, et nos ancêtres plus sobres et plus vertueux (1).

" Quoique mes sens soient affaiblis, ma mémoire ne l'est pas ; je puis vous assurer que cet astre glorieux a du mouvement. J'ai vu son premier lever sur le sommet de cette montagne, et je commençai ma vie vers le temps où il commença son immense carrière. Il a, pendant plusieurs siècles, avancé dans le ciel avec une chaleur prodigieuse, et un éclat dont vous ne pouvez avoir aucune idée, et que sûrement vous n'auriez pu supporter ; mais maintenant, par son déclin et une diminution sensible dans sa vigueur, je prévois que la nature doit finir en peu de temps, et que ce monde va être enseveli dans les ténèbres en moins d'une centaine de minutes.

" Hélas ! mes amis, combien ne me suis-je pas flatté de l'espérance trompeuse d'habiter toujours cette terre ! Quelle magnificence dans les cellules que je me suis moi-même creusées ! Quelle confiance n'avais-je pas mise dans la fermeté de mes membres et les ressorts de leurs jointures, et dans la force de mes ailes ! Mais j'ai assez vécu pour la nature et pour la gloire, et aucun de ceux que je laisse après moi n'aura la même satisfaction en ce siècle de ténèbres et de décadence que je vois commencer." ANONYME.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :



3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

(1) Quelle importance cet *éphémère* (on appelle ainsi cette sorte d'insectes) donne à sa vie passée ! C'est notre histoire, et, comme l'a dit un grand poète, le vieillard

Toujours plaint le présent et vante le passé.

4.—CRITIQUE.

Conseils : Allégorie pleine de charme et de hauts enseignements. La forme est simple, mais digne, distinguée même. Que de vérité dans cette comparaison de l'existence de l'homme avec celle de l'insecte d'un jour ! Comme l'auteur nous fait bien sentir que le temps et les choses du temps n'ont qu'une valeur relative !

5.—COMPOSITION.

La nuit du nouvel an d'un malheureux.

Plan de la Composition.

LA NUIT DU NOUVEL AN D'UN MALHEUREUX.

- Le songe.
  - Relativement au passé.
    - La première nuit d'un nouvel an, un jeune homme rêve qu'il est parvenu à la vieillesse ;
    - il médite sur l'emploi qu'il a fait des jours que lui a accordés la Providence ; [vie passée ;
    - il déplore les nombreuses fautes de sa
    - son père l'avait placé au début de deux routes ;
    - il a choisi celle du mal ; [vivre.
    - il demande au ciel de recommencer de
  - Relativement au présent.
    - Ce qu'il voit.
      - Les jours du jeune libertin sont comme les feux follets qu'il aperçoit ;
      - il est lui-même comme une étoile filante qu'il voit s'évanouir ;
      - des somnambules lui apparaissent ; [devant lui.
      - des spectres solitaires se dressent
    - Ses souvenirs.
      - Il se souvient de ses compagnons d'enfance ;
      - il se rappelle les différentes directions qu'ils ont prises ;
      - oh ! s'il l'eut voulu, il serait heureux comme le sont ses bons parents ! [de plus en plus.
      - de nouvelles angoises le pressent
- La réalité.
  - Il s'éveille fort heureusement ;
  - sa jeunesse n'est pas perdue ;
  - il remarque qu'il faisait fausse route ;
  - il va désormais changer de conduite et réparer ses fautes.
- Moralité : Vous tous qui êtes égarés, revenez dans le sentier de la vertu.

Conseils : Il s'agit ici d'une fiction fort ingénieuse ; il y a dans ce rêve d'un jeune homme qui se croit arrivé au déclin de sa vie quelque

chose de pénible ; il faut qu'il soit raconté dans un style un peu sombre et mélancolique. Le plan, bien suivi, donne tous les moyens de faire convenablement ce tableau presque affreux. Les résolutions du jeune homme troublé, repentant, amènent la morale, qu'il convient d'exprimer d'une manière énergique.

Autres sujets : 1. L'écolier et les fourmis ; 2. la fidélité d'un épagneul ; 3. la citadelle imprenable.

Leçon L.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le rocher et les voyageurs.

Un homme voyageait dans la montagne, il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier ; et hors du chemin il n'y avait pas d'autre issue ni à gauche ni a droite.

Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause de ce rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse, et dit : " Que sera-ce de moi, lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense ; à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ?"

Et, comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier, et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête

Et, après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin, l'un d'eux dit aux autres : " Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux : peut-être il aura pitié de nous dans cette détresse." Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et, quand ils eurent prié, celui qui avait dit : " Prions," dit encore : " Mes frères, ce que chacun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ?"

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur, c'est l'homme ; le voyage, c'est la vie ; le rocher, ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher ; mais Dieu en a mesuré le poids, de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

LA MENNAIS.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LE ROCHER ET LES VOYAGEURS.

- L'obstacle. { 1° 2° 3° 4° 5° 6° }
- Le bon conseil. { 1° 2° après avoir prié, on s'avise de s'entr'aider ; 3° 4° }
- Explication. { 1° 2° 3° }
- Moralité : Les efforts de l'homme, s'il est seul, sont impuissants pour le faire triompher des misères de cette vie.

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette allégorie est une peinture vraie d'un travers trop commun de nos jours. Que d'hommes, en effet, débutent avec assez de bonheur dans une œuvre quelconque, mais qui s'arrêtent presque aussitôt devant le moindre obstacle survenu? L'auteur (1) nous fait bien saisir l'ordre qu'il faut suivre pour surmonter les difficultés. La prière, le conseil, le courage, l'effort valeureux : voilà comment s'obtient le triomphe.

(1) Lamennais (1782-1853) se sentit jeune encore entraîné vers les études religieuses, et se révéla plus tard comme un génie du premier ordre et comme un des apôtres les plus éloquents du catholicisme, mission qu'il a depuis tristement désertée. Son premier ouvrage, l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, publié en 1818, produisit une sensation universelle et donna à son nom le plus grand éclat. Toutes ses autres productions ne méritent qu'un blâme sévère et ont été condamnées dans la chaire de vérité.

5.—COMPOSITION.

Plan de la Composition.

LE VOYAGEUR ET LE PALAIS.

Ce qu'il y a d'admirable,

Un voyageur égaré rencontre un palais ;
il y entre et y trouve toutes les commodités de la vie ;
le seigneur de ce château a pourvu à tout, pour le jour et pour la nuit ;
l'étranger auquel il donne l'hospitalité admire sa sagesse et sa bonté ;
il apprend que c'est uniquement pour ses hôtes que ce maître fait toutes ces choses.

Ce qu'il y a d'anormal.

Tous les voyageurs ne respectent pas également cette demeure hospitalière ;
quelques-uns se prennent de querelle ;
dans les buffets, dans les garde-robes, on trouvait tout le nécessaire ;
quelques hôtes s'emparèrent violemment de certains objets ; [fallait ;
d'autres en prirent plus qu'il ne leur en
il se trouve qu'un certain nombre sont dans le besoin ;
cependant les moins bien partagés quittent ce séjour avec regret. [tané ;

Explication des anomalies.

Le voyageur remarque ce désordre momen-
le maître est bon, mais il supporte chez lui de grandes injustices ; [scélérats ;
il y a vu de braves gens dépouillés par des
les choses les plus agréables y sont souvent le partage des méchants ;
pendant que le voyageur médite sur ces contradictions apparentes, un vieillard l'aborde.
" Tous ceux qui reçoivent ici l'hospitalité, dit cet étranger, doivent se rendre dans un autre palais ;
là chacun sera traité selon ses œuvres ;
dans celui-ci on se contente de tout remarquer." [sera dans l'autre vie.

Moralité : Dieu voit tout ; il punira ou récompen-

Conseils : La foi et la raison nous apprennent que nous ne sommes ici-bas que comme en passant. L'élève peut donc se considérer comme étant lui-même ce voyageur. Dès lors, la composition devient de beaucoup plus facile. Les comparaisons allégoriques à faire sont mentionnées dans le plan, lequel d'ailleurs peut être suivi de point en point. Dans les idées et les expressions, il faut de la netteté et de la précision, afin de rendre les objets plus sensibles. Le style imagé et pompeux peut être avantageusement employé. Dans tous les cas, il doit être digne et noble.

Autres sujets : 1. Les castors et l'industriel ; 2. la moisson et le moraliste ; 3. l'enfant et son ombre.

Leçon LI.

I.—TEXTE A ANALYSER.

Les morts.

Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards ; le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils les virent et soudain ils ne virent plus que l'éternité ! Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Semblable à un rayon d'en haut, une croix dans le lointain apparaissait pour guider leur course, mais tous ne la regardaient pas ! Où sont-ils ? etc.

Il y en avait qui disaient : " Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait." Et, comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont ils ? etc.

Il y en avait aussi qui semblaient dans un recueillement profond écouter une parole secrète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible, et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils ? etc.

Entraînés pêle-mêle, jeunes, vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils ? etc.

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur, l'angoisse soulevait leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils ? etc.

Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment.

L'une dit : " Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra vos regards ? Mais près de vous sont la miséricorde et une rédemption immense !"

Et l'autre : " Nous vous louons, ô Dieu, nous vous bénissons. Saint, saint, saint, le Seigneur, Dieu des armées ; la terre et les cieux sont remplis de votre gloire !"

Et nous aussi, bientôt nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

LA MENNAIS.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LES MORTS
- Sur le fleuve du temps.
  - 1°
  - 2° ils virent le monde et ses vanités et se trouvèrent bientôt dans l'é- [ternité ;
  - 3°
  - 4°
  - 5°
- Deux voix.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
- Réflexion : Bientôt nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous ?...

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Il règne dans ce morceau un ton de tristesse noble et sublime, parfaitement d'accord avec les impressions graves et solennelles que font naître les solitudes du cimetière et la pensée d'un heureux avenir. Le contraste du présent avec le passé est fait avec force et grandeur. Après cela, si nous craignons, nous espérons aussi. Cette parole : " Où sont-ils ?" et cette autre : " *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*" sont d'un bel et bon effet pour le cœur et l'esprit.

5.—COMPOSITION.—Flore et l'enfant.

Plan de la Composition.

FLORE ET L'ENFANT.
- A l'occasion du 1er conseil. Exposition.
  - Un enfant se promenait dans un jardin aimé de Flore ; [parterre ;
  - les fleurs les plus belles émaillaient le riant
  - il brûlait de piller toutes ces richesses.
- 1er conseil.
  - Flore conseille à l'enfant de borner son choix à une seule fleur ;
  - il saisit une rose, mais des épines arrêtent la vivacité de son attaque ;
  - il part aussitôt, adressant à cette fleur des paroles de colère et de mépris ; [épines ;
  - il se flatte de trouver de belles roses sans
  - il en cherche partout et n'en trouve aucune.
- 2me conseil.
  - Flore s'approche de l'enfant, qu'elle voit en proie à la douleur ; [suivez mon conseil ;
  - elle lui dit : " Mon fils, séchez vos larmes et arrachez d'abord les épines et ensuite vous cueillerez facilement la rose."
- Moralité.
  - Les études d'un jeune élève sont souvent mêlées d'ennui ;
  - cependant, qu'il ne perde pas courage,
  - avec de la constance, il triomphera des difficultés ; [employé, dans sa jeunesse.
  - il cueillera, plus tard, les fruits du temps bien

Conseils : Ce fait demande a être traité avec beaucoup de simplicité. Que le style de cette composition soit donc naïf, gracieux, facile, frais comme les fleurs du matin ; prêter le discours direct aux personnages contribuerait à le rendre plus harmonieux. La morale, quoique entièrement exprimée dans la leçon que donne la déesse à l'enfant, peut être ensuite développée. Cette allégorie est bien l'image d'un enfant appliqué à ses études.

Autres sujets : 1. Le défricheur et l'arbrisseau ; 2. le jeune homme gravissant une montagne ; 3. un prodigue seul au milieu d'un désert.

Leçon LII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

La Fontaine, Mme de la Sablière, un neveu de Mme de la Sablière.

Mme de la Sablière.—Tenez, mon cher La Fontaine, je vous prends pour juge. Venez m'aider à convertir un jeune écolier qui a de l'esprit jusqu'au bout des ongles, mais du bon sens pas plus gros que cela.

La Fontaine.—Oh ! mon amie, convertir ! je ne prêche pas très-bien.

Mme de la Sablière.—Allons, pas de modestie : vous abusez d'un souvenir. Si je vous compte, avec mon chien et mon chat, parmi mes trois *bêtes*, c'est que vous êtes bon comme les deux autres ; mais, franchement, vous raisonnez mieux.

La Fontaine.—Mon Dieu ! pourvu que la plaidoirie ne soit pas longue, et que je ne m'endorme pas en chemin, je suis prêt à vous servir.

Mme de la Sablière.—Eh bien ! jeune récalcitrant, je vous donne la parole. Vous osiez me dire, quand La Fontaine est arrivé, qu'il n'y a rien de plus doux que de perdre son temps, et de plus avantageux que de ne rien faire.

Le jeune paresseux.—Ma belle tante, vous exagérez. Je n'aspire pas à une telle perfection ; mais je soutiens que, sur vingt choses dont on s'occupe, il y en a dix-neuf d'inutiles, à moins que ce ne soient des plaisirs.

La Fontaine.—Ouais ! voilà une doctrine un peu téméraire ! Y pensez-vous, jeune homme ? Quoi ! sérieusement, vous brûlez de l'encens devant la paresse ! Et à quoi serez-vous bon, s'il vous plaît, quand vous aurez perdu le temps, cette précieuse étoffe de la vie ? Quel rôle jouerez-vous dans le monde ? Vous avez encore une pointe d'esprit, qui s'émoussera de plus en plus, et deviendra obtuse. Laissez-moi là cette thèse, mon jeune ami, et ouvrez vos livres.

Le jeune paresseux.—Ah ! mais, pour ouvrir mes livres, il faudrait déranger mainte araignée qui les protége de sa toile ; je n'ai pas le cœur si mauvais. Tenez, monsieur de La Fontaine, je m'attache, par exemple, à conserver un bon cœur. Avec cela, on possède toute la science.

Mme de la Sablière.—Savez-vous, monsieur mon neveu, que vous avez la tête bien légère, et que vous répondez presque impertinemment à un homme que ses amis chérissent et que la France admire ! Eh

bien ! La Fontaine, il faut donc que ce soit moi qui plaide ? A quoi pensez-vous ?

La Fontaine.—Ah ! pardon, mon amie ; c'est que je pensais à une lecture qui m'a bien intéressé hier ; vous savez : *le prophète Baruch !* Avez-vous lu *Baruch ?*

Mme de la Sablière.—Vous seriez bien *bête*, mon pauvre La Fontaine, si vous n'aviez pas tant d'esprit !

Le jeune paresseux.—Je ne comprends pas, ma chère tante, que vous ayez pu me soupçonner de manquer de respect à M. de La Fontaine. J'ose dire que je le prends pour juge à mon tour. Quoique assez ignorant, je sais par cœur de beaux vers qu'il ne désavouera pas :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Jugeant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dépenser ;
Deux parts en fit, dont il soulait (1) passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

La Fontaine.—Bravo ! mon ami... c'est-à-dire, non...jeune homme... Il est vrai que... Il ne faudrait pas pourtant...

Mme de la Sablière.—Le voilà démonté ! N'êtes-vous pas honteux, mon cher La Fontaine, et ne voyez-vous pas ce jeune fanfaron qui triomphe de votre embarras ? Voilà, certes, une cause bien défendue ! Heureusement, mon beau neveu, que j'ai la parole, et vous allez m'entendre, s'il vous plaît.

Je suis peu sermonneuse de ma nature, et je ne perdrai pas mon temps à vous prouver que le travail est une obligation pour tous les hommes ; que la fortune n'autorise pas la paresse, car la fortune se peut perdre, et l'instruction reste alors comme une ressource précieuse. Au fond du cœur, vous condamnez la paresse, quoiqu'elle vous semble douce ; et votre conscience, mon petit ami, vous en dit plus que moi.

Mais où avez-vous pris que l'exemple des hommes de génie qui produiraient sans travail dût faire passer en franchise toutes les médiocrités ? Est-ce que nous sommes tous des La Fontaine ? Avons-nous soixante chefs-d'œuvre nés sans culture, pour soutenir notre prétention à la paresse ? Et, d'ailleurs, je vous plains, mon enfant, de croire, comme tant d'autres, que notre ami soit aussi fainéant qu'il se vante de l'être. Ah ! si vous aviez le goût de l'étude, vous verriez que ce mauvais avocat, ce mauvais écouteur, car il n'écoute même plus la plaidoirie de son alliée, est un travailleur obstiné, délicat, sévère pour ses œuvres. Parce qu'il vous dit, en se jouant, qu'il a partagé sa vie entre *dormir* et *ne rien faire*, vous le prenez au mot, pauvre dupe, et vous ne sentez pas qu'un dormeur, un paresseux, n'aurait jamais donné ce tour exquis, cette grâce parfaite, à tant de charmantes productions !

(1) *Avait l'habitude de...*, vieux mot.

La Fontaine.—Ma foi, madame, vous dites là de grandes vérités. Pour moi, je suis tout persuadé, et je me range sans façon à votre avis. Et vous, jeune homme ?

Le jeune paresseux.—Ma tante a raison, monsieur, et je vous demande pardon d'avoir cru que vos chefs-d'œuvre ne vous coûtaient pas la peine. Cependant laissez-moi quelque temps pour ne pas me démentir trop vite. Je conviendrai seulement avec vous, pour aujourd'hui, que le travail peut avoir du bon.

Extrait des *Ex. litt.* de M. A. THÉRY.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- LA FONTAINE, Mme DE LA SABLIÈRE, UN NEVEU DE Mme DE LA SABLIÈRE.
  - Mme de la Sablière et La Fontaine. 1° 2° 3° 4° 5° 6°
  - Le paresseux et La Fontaine. 1° 2° 3° oh ! non, ne tombez plus dans ce travers, mon jeune ami, et ou- 4° [vrez vos livres.
  - Les trois personnages. 1° 2° 3° 4° 5° 6°—Le voilà déconcerté ! ne voyez-vous pas ce jeune fanfaron 7° [triomphant ? 8° 9°
  - La Fontaine et le paresseux. 1° 2°

.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Les deux premiers personnages de ce dialogue, La Fontaine Mme de la Sablière sont bien connus. En lisant cette pièce, on est ureux de reconnaître les traits distinctifs du premier : la naïveté, la stinction, le sentiment de ce qui est bon et beau, malgré un certain bli des convenances ; à la seconde, amie et providence visible de La ntaine, la bonté, le bon sens, le raisonnement du cœur. Quant au oisième personnage, il est de fantaisie, et l'épithète le caractérise. Le n d'une douce familiarité domine toute cette attrayante composition.

5.—COMPOSITION.

François 1er, le charbonnier.

Plan de la Composition.

FRANÇOIS 1er, LE CHARBONNIER.

Exposition.

Maître charbonnier ! un chasseur égaré peut-il vous demander un gîte pour la [nuit ?
—Oui, mon gentilhomme.
—Et, avant le gîte, à souper ?
—Oui, vous partagerez le nôtre...

Choses et autres.

—A merveille ! salut à mon hôtesse ! maître ! votre femme paraît diligente.
—Elle ne parle guère, et elle tient bien la maison.
—Je suis las, vraiment, d'avoir couru ce cerf.
—Et moi donc, qui ai porté tant de sacs ! je suis rendu.
—Eh bien ! je vais m'asseoir sans façon.
—Non pas là ; c'est la place du maître ; sur ce banc de bois, mon gentilhomme, vous serez très-bien.
—Va pour le banc de bois, mon ami.

Politique.

—Dam ! notre logement est un peu rustique, mais, bah ! pourvu qu'on reçoive de bon cœur.
—C'est le principal ; je vois bien que vous n'êtes pas riche, mais votre franchise me plaît.
—Riche ! et comment s'enrichir avec les impôts qui nous écrasent !
—De quels impôts vous plaignez-vous ?
—Demandez-le au roi ; s'il est bon comme on le dit, ses ministres ne le sont pas.
—Le royaume pourrait-il marcher sans impôts ? voyons, soyez juste. [bien lourds.
—Il ne le pourrait pas ; mais avouons qu'ils sont
—Espérons que le roi va les diminuer dès qu'il n'aura plus de guerre sur les bras.
—Encore, si la chasse nous était permise, nous trouverions une ressource. [peu dures.
—Oui, je conviens que les lois sur la chasse sont un
—Catherine, tu nous serviras un morceau de sanglier ; mais chut ! notre hôte, car, si le roi...
—Soyez tranquille, maître, le roi n'en saura rien.

Dénouement.

—Allons, vous avez fait honneur à ma table ; entrez dans ce petit cabinet, et bonsoir... ; mais qu'est-ce que j'entends ? ah ! ciel ! toute une troupe de seigneurs !...
—Oui, mon ami, c'est moi que l'on cherche ; je suis le roi... ;
tiens, voilà quelques pièces d'or et un bon permis de chasse par-dessus le marché ;
adieu ! notre hôtesse !... Messieurs, partons.

Conseils : Le début et la fin de cette composition donnent lieu à de petites descriptions, qu'il ne faut pas négliger ; mais le dialogue doit absorber ces détails. On ne doit pas donner au charbonnier un langage grossier ; cependant, qu'il parle simplement, rondement. Il est inutile de s'exercer aux fautes de français pour être plus fidèle à la couleur locale. François Ier aura toujours un langage digne, mais quelque peu railleur, sans cependant offenser son hôte.

Autres sujets : 1. L'avocat et son client ; 2. le marchand et le laboureur ; 3. le médecin et le convalescent.

Leçon LIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Mieux que ça.

L'empereur d'Allemagne, Joseph II, n'aimait ni les représentations, ni l'appareil, témoin ce fait qu'on se plaît à citer. Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé, dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin dans les environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II fait aussitôt. " Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il une indiscrétion à vous demander une place à côté de vous ? cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme, que je mets aujourd'hui pour la première fois.—Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous ?—Ah ! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner.—Qu'avez-vous donc mangé de si bon ?—Devinez.—Que sais-je, moi ! une soupe à la bière ?—Ah ! bien oui, une soupe à le bière ! mieux que ça.—De la choucroute ?—Mieux que ça.—Une longe de veau ?—Mieux que ça, vous dit-on.—Oh ! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph.—Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade en lui frappant sur la cuisse.—Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur ?—Je vous en réponds !"

Comme on approchait de la ville et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendît. " Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de...—Non, non, dit Joseph, votre rue ?" Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. " A votre tour, dit Joseph, devinez.—Monsieur est militaire, sans doute ?—Comme dit Monsieur.—Lieutenant ?—Ah ! bien

oui, lieutenant ! mieux que ça.—Capitaine ?—Mieux que ça.—Colonel, peut-être ?—Mieux que ça, vous dit-on.—Comment, diable ! dit l'autre en se rencognant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal ?—Mieux que ça.—Ah ! mon Dieu, c'est l'empereur.—Lui-même, dit Joseph, se déboutonnant pour montrer ses décorations." Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture ; le sergent se confond en excuses et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. "Non pas, lui dit Joseph ; après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement ; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte." Et il l'y descendit.

ANONYME.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

JOSEPH II ET LE SERGENT.

- La rencontre.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°
  - 6°
- Le mieux que ça du sergent.
  - 1°
  - 2° —Je viens de chez un de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner.
  - 3°
  - 4°
  - 5°
  - 6°
  - 7°
  - 8°
- Le mieux que ça de l'empereur.
  - 1°
  - 2° "A votre tour, dit Joseph, devinez.
  - 3°
  - 4°
  - 5°
  - 6°
  - 7°
  - 8°
  - 9°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Le style simple, naturel, élégant et facile de ce petit morceau lui donne un grand charme. La position des deux personnages est pleine d'intérêt, et les convenances sont parfaitement respectées. Le second dialogue est fort plaisant : on y sent bien l'embarras du militaire. Somme toute, cette composition se recommande d'elle-même.

5.—COMPOSITION.

L'empereur Théodose, l'évêque Ambroise.

Plan de la Composition.

THÉODOSE, AMBROISE.

Défense.
- Arrête, empereur! tu le sais, je ne puis offrir le saint sacrifice en ta présence. [toi.
- —Evêque, je viens me réconcilier avec
- —Tu n'as pas offensé Ambroise, mais Dieu lui-même. [mon autorité?

Inculpation et disculpation.
- —Eh! quoi! devais-je laisser outrager
- ne te souvient-il pas de ma clémence envers Antioche, Constantinople et même Thessalonique?
- —Tu devais punir Thessalonique; mais quoi! est-ce un châtiment que ce massacre de sept milles personnes?
- —Sais-tu ce qu'ils avaient fait, ces hommes dont tu prends la défense?
- —Je le sais: ils ont mérité la rigoureuse application des lois;
- mais devais-tu faire passer au fil de l'épée des enfants et des femmes? je ne puis te laisser franchir le seuil. [évêque?
- —Je suis donc un impie à tes yeux,
- —Non, tu es l'orthodexe et fidèle empereur d'Orient, et cependant, le sacrifice ne sera pas offert en ta présence. [repens, Ambroise;

Aveu.
- —Eh bien! j'avoue ma faute; je me
- Dieu ne rejette point le repentir: il a pardonné à David. [tence.
- —David n'a pas été dispensé de la péni-

Acceptation de la pénitence.
- —Parle, que dois-je faire?
- —Te soumettre au châtiment comme David, puisque, comme David, tu as
- —J'obéirai à Dieu. [péché.
- —Tu resteras donc exclu du sanctuaire pendant une année;
- avec des habits de deuil, tu viendras te prosterner, les jours de fêtes, sur le marbre des parvis...
- Empereur, es-tu prêt à subir la pénitence de l'homicide? [tience?
- —Je suis prêt.—Sans regret, sans impa-
- —Sans regret, sans impatience. [béni!
- —Gloire à Dieu! et que son saint nom soit

Conseils : Pour réussir dans ce dialogue, il faut faire parler l'empereur en prince qui a le sentiment de sa faute. On fera voir que, par sa noble expiation, loin de perdre dans l'estime de ses sujets et de ses contemporains, il s'est immortalisé devant l'univers entier. Il convient d'attribuer à St Ambroise des paroles fermes, quoique mesurées, l'accent de conviction et de douleur que lui impose une telle faute, commise par un tel prince. Il y a dans cette scène sublime une source abondante de belles inspirations. Un élève intelligent saura en tirer profit.

Autres sujets : 1. Le colon et ses trois fils ; 2. le militaire et le journaliste ; 3. un seigneur et son intendant.

Leçon LIV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le connétable de Bourbon et Bayard.

Bourbon.—N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe et percé d'un grand coup ? Oui, c'est lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes : Vendenesse et lui. Ces deux français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

Bagard.—C'est avec douleur que je vous vois aussi.

Bourbon.—Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre : mais je ne veux point te traiter en prisonnier : je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

Bayard.—Hé ! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure que je suis en peine. Je meurs dans un moment : la mort va me délivrer de vos mains.

Bourbon.—Non, mon cher Bayard ; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

Bayard.—Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

Bourbon.—Qu'as-tu donc ? est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier de Bonnivet ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne ; dans la retraite, les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

Bayard.—Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde ; et qui travaille à déchirer, de ses propres mains, sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

Bourbon.—Quoi, Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! je te plains, et tu m'insultes !

Bayard.—Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je cors de la vie sans tache, je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, regretté de tous les bons français. Mon état est digne d'envie.

Bourbon.—Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanais ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout : appelles-tu cela être à plaindre ?

Bayard.—Oui : on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir ; il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que de la vaincre et de triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

Bourbon.—Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement, par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul : que voulais-tu que je fisse ?

Bayard.—Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer ; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

Bourbon.—Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

Bayard.—Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

Bourbon.—Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

Bayard.—Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez, à vous-même, d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

Bourbon.—Eh bien ! j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

Bayard.—Je le sais bien ; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous reconnaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs ; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa fille en mariage et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle, ah ! quelle honte ! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

FÉNELON.—*Dialogues des Morts.*

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant (1) :

BOURBON ET BAYARD.

Le point capital.

1°
2°
3°
4° "C'est avec douleur, mon pauvre Bayard, que je te vois dans cet état.
5°
6°
7°
8°
9°
10°
11°

Sophismes réfutés.

1° Bourbon prétend qu'il n'est point à plaindre ;
2°
3°
4°
5°
6° Bayard répond victorieusement à toutes ses raisons ;
7°
8°
9°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'auteur de ce dialogue nous fait admirablement connaître le caractère des deux personnages mis en scène : du connétable de Bourbon, prince ambitieux, rempli d'orgueil, traître à sa patrie, et de Bayard, chevalier très-chrétien, plein de loyauté, de courage et de patriotisme. Celui-ci réfute les sophismes de son adversaire noblement et avec une force que son dévouement seul peut égaler. On comprend que cet homme aux grands sacrifices et aux actions non moins magnanimes devait ainsi dire toute la vérité à un lâche, à un félon. Il y a dans toutes les répliques du chevalier sans peur et sans reproche de belles et graves leçons.

(1) Il mettra en discours indirect toute la seconde partie.

5.—COMPOSITION.

Le meunier de Sans-Souci.

Plan de la Composition.

Le projet du roi.

Approche sans crainte, bonhomme, que l'on s'entende. [vous répondre.
—Je ne crains rien ; parlez, je suis prêt à
—Est-il vrai que tu refuses de vendre ton
—C'est vrai. [moulin ?
—Cependant, il me le faut absolument.
—C'est malheureux pour vous.
—Vois quels beaux plans pour mes jardins.
—C'est vraiment magnifique. [bicoque.
—Pour réaliser mon projet, il faut abattre ta
—Quant à moi, je suis d'avis que l'on fasse de nouveaux plans.

Le meunier de Sans-Souci refusé.

—C'est assez discourir. Que veux-tu que l'on te donne de ton moulin ?
—Rien du tout, je ne veux pas le vendre.
—Je le répète, il nous le faut ; allons, ton dernier mot. [mot.
—Eh bien ! je le garde. Voilà mon dernier
—Insolent.
—Voyons, Sire, soyez raisonnable ; mon père est mort dans cette maison, et j'y suis né ; [l'héritier ;
mon fils vient d'y naître et doit en être tenez, c'est comme si on vous enlevait Postdam (1) : mon moulin, c'est le Postdam de ma famille.
—Parbleu ! je suis bien bon de te prier ; ne suis-je pas le maître ?
—De prendre ma maison ? allons donc, Votre Majesté veut rire assurément.
—Et qui m'en empêcherait ?
—Mais, les juges que nous avons à Berlin.

Dénouement.

—Tu crois en la justice ?
—Comme à Dieu.
—Et tu as raison ; garde ta maison, bonhomme, nous changerons nos plans.
—C'est le conseil que je vous avais donné ; vous voyez qu'il était bon.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

Conseils : Dans ce dialogue, qui a quelque analogie avec celui que nous venons d'analyser, l'élève attribuera au roi un langage se caractérisant par un ton de bienveillance plutôt que par un ton impérieux. Ses demandes pourront être vives et pressantes, mais

(1) Résidence du roi de Prusse.

toujours en harmonie avec sa dignité. Le paysan répondra à Sa Majesté sans crainte ni embarras, poliment, avec respect, mais comme quelqu'un qui veut garder sa propriété, et qui ose compter sur la justice.

Autres sujets : 1. Le vieillard et l'enfant ; 2. l'horticulteur et le fleuriste ; 3. le gentilhomme et le touriste.

Leçon LV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Le chevalier de SAINT-VÉRAN à Madame P..., sa parente et sa bienfaitrice.

Des compliments, des étrennes, des vœux, c'est, Madame, toute la monnaie du jour. Mais comment, avec tout cela puis-je m'acquitter à votre égard? Des compliments, vous en méritez sans doute plus que personne, mais, par malheur, votre modestie vous les fait toujours refuser ; je pourrais ajouter aussi que je n'ai pas le talent de les bien faire. Pour des étrennes, il n'est pas sans doute à moi d'en offrir à celle que la nature a comblée de ses bienfaits. Il ne me reste donc que des vœux, et ceux que je fais pour vous, Madame, sont les plus sincères et les plus étendus : ils n'ont de terme que votre mérite et mon respect : l'un et l'autre sont infinis.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LETTRE DE BONNE ANNÉE. { 1° 2° 3° 4° 5° 6°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Voilà une lettre qu'on lit, et qu'on peut relire. Les pensées naissent les unes des autres et se succèdent naturellement. Le style est correct et aisé. Il serait difficile de mieux rendre le caractère d'une lettre de ce genre. Mme de Sévigné la trouverait peut-être trop travaillée ; néanmoins, elle ne disconviendrait pas que l'esprit s'y montre fort heureusement.

5.—COMPOSITION.

Lettre d'un élève pour annoncer les vacances à ses parents.

Plan de la Composition.

UN ÉLÈVE A SES PARENTS. { Plaisir que procure la pensée des vacances. / Repos nécessaire. / Bonheur d'être auprès des parents. / Bonnes réolutions, { pour la fin de l'année ; / pour les vacances.

Conseils : Quand il s'agit de correspondre avec ses parents, ce n'est

pas seulement l'esprit qui parle à l'esprit, mais le cœur qui parle au cœur. On est donc alors plus embarrassé de l'abondance que de la stérilité du sujet: l'auteur doit *savoir se borner*. Le style sera simple, facile, naïf, comme le cœur d'un enfant; il doit aussi s'inspirer d'une filiale confiance. L'intérêt doit naître au début et se soutenir jusqu'à la fin.

Autres sujets: 1. Lettre de reproche d'un père à son fils: 2. le fils répond à son père et exprime son repentir; 3. un enfant à son bienfaiteur, lettre de remercîment.

Leçon LVI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Madame de Sévigné à madame de Grignan, sa fille.

Voici un terrible jour, ma chère enfant; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous: c'est son état naturel, et le seul qui puisse lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous: je n'y puis plus penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable: comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui s'est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à monsieur de Grignan; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que dans vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime! Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complétera le plan suivant :

Mme DE SÉVIGNÉ A Mme DE GRIGNAN, SA FILLE.

- Effets du départ de Mme de Grignan sur sa mère.
  - 1° Votre départ m'a causé une bien grande douleur ;
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°
- Sentiments témoignés à M. et à Mme de Grignan.
  - 1°
  - 2°
  - 3° je ne vous ai pas assez dit combien je suis contente de votre tendresse ;
  - 4°
  - 5°
  - 6°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette lettre, assez longue, n'est que l'expression d'un sentiment, et pourtant il s'en faut qu'elle fatigue le lecteur. Comme on y découvre bien tous les caractères de l'amour du cœur d'une mère ! Le style, simple, naïf, plein de délicatesse et d'abandon, convient parfaitement à l'intimité de la famille. De plus, il est animé et rapide comme les préoccupations et les tendresses maternelles.

5.—COMPOSITION.

Lettre à un ami pour lui raconter une journée à la campagne.

Plan de la Composition.

UNE JOURNÉE A LA CAMPAGNE.

- Lever matinal ;
- chant des oiseaux ;
- travaux des villageois
- repos sous un arbre
- repas champêtre ;
- partie de pêche ;
- le soir.

Conseils : Cette composition n'est qu'une série de courtes descriptions. Chacun de ces petits tableaux doit être relevé par des couleurs fraîches et vives : la campagne n'en manque pas. Entre les idées et les peintures qui se présentent à l'imagination, choisissez les plus naturelles, les plus gracieuses, les plus touchantes. Un sujet emprunté de si près à la nature rend cela tout facile. On doit s'arrêter un peu à ce qui nous entoure, aux êtres vivants ou inanimés. Un petit contraste entre la ville et la campagne ne ferait pas mal ; la ville a plus d'éclat, mais elle n'offre pas au cœur des satisfactions aussi parfaites que la campagne.

Autres sujets : Lettre de bonne année à un père et à une mère ; 2. lettre de remercîment à un parrain ; 3. lettre de bonne année à un frère.

Leçon LVII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Lettre d'un jeune lévite à son ami militaire.

Vous vous alarmez de ma consécration au Seigneur, mon cher René; vous dites: "Il ne sentira pas de regrets pendant l'exaltation du sacrifice; mais l'enthousiasme passé, ces regrets se trouveront au fond de ce cœur qui ne pourra plus s'affranchir, et qui se sera fait esclave pour toujours."

Mon ami, ces mots: *pour toujours*, qui vous effraient, sont justement ce qui me rassure.

Oui, *pour toujours*, j'ai renoncé à l'inconstance de mes désirs! je n'aurai plus de ces volontés d'un moment, de ces résolutions d'un jour, de ces opinions qui échappent et de ces sentiments qui passent.

Oui, *pour toujours*, j'ai fait le sacrifice de ma volonté, et je l'ai fait pour être heureux.

J'avais joui dans toute sa plénitude de ce que le monde appelle *liberté*, et cette *liberté* n'a été pour moi que des chaînes qui souvent m'ont blessé.

Combien de fois, au milieu du tourbillon des plaisirs qui nous emportait ensemble, n'ai-je pas soupiré après le repos!... Combien de fois me suis-je dit au sein de la dissipation: La vie ne m'a-t-elle été donnée que pour la remplir ainsi de futiles amusements? et faudra-il qu'elle s'évanouisse comme ces fêtes qui ne laisseront pas de souvenirs?

Ces pensées graves venaient souvent me surprendre... Je ne savais pas le moyen de me les rendre salutaires... Dieu a eu pitié de moi... Reposez-vous sur lui du soin de mon bonheur... Il paie au centuple ce que l'on fait pour lui; et, depuis le jour où je me suis consacré à ses autels, depuis que j'ai déposé entre ses mains ma volonté pour ne plus la reprendre, je me suis trouvé plus heureux et plus fort contre le malheur, que je ne l'avais été dans le monde.

Eh bien! oui, mon cher René, je n'aurai plus de ces plaisirs qui vous transportent; mais cette vague inquiétude, mais ces espérances trompées qui les accompagnent ne m'affligeront plus.

Je ne verrai plus l'éclat des fêtes et la pompe des cours; mais ces intrigues si viles, cette envie si basse, ne viendront plus m'attrister.

Le monde, qui m'a séduit, et qui vous séduit encore; la gloire des armes, qui a rempli mon cœur, et qui fait aujourd'hui battre le vôtre, ne m'agiteront plus; mais un autre amour que celui qui passe, mais une autre gloire que celle qui coûte tant de sang et de larmes, s'empareront de mon âme et rempliront ma vie.

Honorer et faire honorer Dieu, enseigner aux hommes la vraie science du bonheur, la religion; consacrer mes jours au service de mes frères, au bien de mon pays, tels seront désormais mes occupations et mes devoirs.

Croyez-vous, cher Réné, que cet emploi soit sans charmes ? et, dites-le-moi, ne faut-il pas au missionnaire, comme à celui qui s'est élancé dans la carrière des armes, un dévouement sans bornes et le mépris de la mort ?

A la voix de l'honneur, vous allez vous jeter au plus fort des dangers ; vous souriez au milieu des périls ; vous irez planter votre drapeau sur les plus hautes murailles défendues par l'ennemi.

Eh bien ! moi, à la voix de la religion, je volerai aussi au-devant de la mort, sans la craindre ! et moi aussi je suis soldat !

Vous tenez l'épée qui tue ; je porte la croix qui sauve... Tous les deux nous devons être prêts à quitter ce que nous avons de plus cher pour voler partout où le devoir nous le prescrira.

Les rois de la terre sont quelquefois ingrats ; le roi du ciel ne l'est jamais.

Les lauriers que vous irez chercher se flétrissent ; ils meurent comme le guerrier qui les a moissonnés.

Ceux que je désire sont immortels comme celui qui les donne.

Je vous le demande en toute vérité, ai-je donc choisi la plus mauvaise part ?

Vicomte WALSH.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION

L'élève complètera le plan suivant :

LETTRE D'UN JEUNE LÉVITE A SON AMI MILITAIRE.

- Un passage. { 1° 2° 3°
- Pour toujours. { 1° 2° il dit les avantages de son engagement à Dieu pour toujours.
- A l'avenir. { 1° 2° 3° 4°
- Parallèle : il parle { 1° du courage qu'il faut au prêtre et au soldat ; 2° 3° 4° 5° [leure part.
- Il finit en demandant s'il n'a pas choisi la meil-

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette petite composition est habilement faite. Les idées y sont exprimées avec une conviction entraînante. Il est évident que le zèle apostolique travaillait déjà le cœur du jeune lévite quand il fit sa rétire. Les mots : " pour toujours," plusieurs fois répétés, sont d'un bon effet et d'une force saisissante ; il faut en dire autant des contrastes heureux qui s'y trouvent. Le style est poli, noble et ferme ; il convient parfaitement au sujet.

5.—COMPOSITION.

Lettre de RACINE à son fils.

Plan de la Composition.

LETTRE DE RACINE A SON FILS.

- Il l'excite à bien employer le temps.
  - Je suis heureux d'apprendre que vous avez à cœur votre instruction ;
  - songez que votre fortune est très-médiocre ;
  - comptez bien plus sur votre travail que sur un héritage qui sera fort partagé.
- Pensées religieuses.
  - Quant à moi, il est temps que je fasse de mon salut ma sérieuse occupation ;
  - espérons que Dieu continuera à prendre soin de nous, comme il l'a toujours fait ;
  - daigne le ciel faire fructifier en vous les bons sentiments que nous avons tâché de vous inspirer.

Conseils : Représentez-vous un père de famille, grave, austère, plein de dévotion, un peu scrupuleux, donnant au fils qu'il aime les sages conseils et les utiles instructions que lui dicte une affection craintive, mais toute paternelle. Le style de cette lettre doit être simple, familier et grave comme les idées qu'il exprime. Plus vous vous attacherez à être naturel dans l'expression, plus vous serez persuasif.

Autres sujets : 1. Un élève à son bienfaiteur ; 2. réponse du bienfaiteur à son protégé ; 3. à un ami, lettre de remercîment.

Leçon LVIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Un persan à Paris.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait ; si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : " Il faut avouer qu'il a l'air bien persan." Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me

voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques, car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : " Ah ! ah ! Monsieur est persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être persan ?"

MONTESQUIEU.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

UN PERSAN A PARIS.
- Vêtu suivant la mode de son pays.
  - 1° A mon arrivée à Paris, tous voulaient me voir ;
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°
- Vêtu à l'européenne.
  - 1°
  - 2° je me déterminai à m'habiller à l'européenne ;
  - 3°
  - 4° étais-je en compagnie, on ne me regardait plus
  - 5°
  - 6°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Le style de cette lettre est simple et familier, comme le comporte le genre épistolaire dans les sujets du commerce ordinaire de la vie. L'auteur nous fait voir la légèreté des Parisiens d'une manière adroite et quelque peu mordante. Les pensées fines du début ne suffisent pas, selon nous, pour rendre cette composition louable dans toute sa longueur.

5.—COMPOSITION.

Le bon curé.—Lettre d'une jeune dame à sa sœur.

Plan de la Composition.

- LE BON CURÉ.
  - Les habitants de son village.
    - Une jeune dame va visiter le village qui est dans la dépendance de son château ;
    - peinture de cette population mal vêtue, mal logée ;
    - effet produit par les secours qu'on lui donne.
  - Lui-même.
    - Il va trouver la dame ;
    - représentation du caractère du pasteur ; c'est un vieillard ;
    - il s'exprime parfaitement ;
    - il est supérieur par l'intelligence à la position qu'il occupe ;
    - son humilité lui fait reconnaître tout le contraire ;
    - il parle du dénûment de ses paroissiens ;
    - ses paroles font sur la dame une heureuse impression.

Conseils : Le sujet de cette lettre est très-simple ; il demande donc à être traité avec beaucoup d'aisance et de naturel. Animez vos tableaux et vos peintures, afin de les rendre agréables et saisissants. Vous pourrez faire contraster le caractère du bon curé avec celui des habitants de son village. Pour plus d'intérêt, présentez sous forme de dialogue, son entretien avec la dame.

Autres sujets : 1. Un enfant au collége à son père ; 2. réponse du père à son fils au collége ; 3. un apprenti à son père et à sa mère.

Leçon LIX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Guillaume DELALANDE à son neveu.

J'ai pris toute espèce d'informations sur les machines à fabriquer les briques, et je suis même allé aux environs de Montrichard, pour en voir fonctionner une qui fait 7,500 briques par jour. J'ai été très-satisfait de cette machine, et j'ai écrit, sans plus tarder, au mécanicien qui l'a fournie, pour qu'il eût à m'en livrer une semblable : tu peux compter qu'elle partira dans deux mois. Le prix est 10,000 francs, emballage compris. C'est un peu cher ; mais je crois que c'est de l'argent bien employé ; et, avec 5,000 francs que je te ferai passer, tu pourras monter tes affaires. J'ai envoyé tout de suite ton frère à Montrichard pour travailler dans cette briqueterie mécanique ; et il s'embarquera avec la machine. Ils t'arriveront donc dans six mois à peu près, l'un portant l'autre. Avise à les loger, afin de pouvoir commencer la fabrication le plus tôt possible : et pour faciliter la construction, je t'envoie les dimensions de la machine avec un dessin qui la représente parfaitement.

Travaillez, mes enfants, soyez probes surtout ; créez-vous un avenir, et soyez toujours d'accord. Vous me rendrez mes avances quand vous pourrez le faire sans vous gêner. Toute la famille s'intéresse à votre succès ; et, parmi mes enfants, il n'en est pas un seul qui ne soit heureux de ce que je fais pour vous.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LETTRE D'AFFAIRE.
- 1° Guillaume Delalande répond à une lettre de son neveu demeurant à Santiago (Amérique).
- 2°
- Idées particulières.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5° envoi du frère du neveu à Montrichard pour se former ;
  - 6°
  - 7°
- Fin de la lettre. 1° 2°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette lettre d'affaire, et à la fois familière, possède toutes les qualités du genre ; rien n'y manque pour en faire un modèle. L'élève remarquera surtout l'opportunité des sages conseils qui la terminent, et le ton tout paternel avec lequel ils sont exprimés. La dernière pensée de l'auteur est tout a fait heureuse. Elle rend doublement estimable aux yeux de son neveu, le prix du service qu'il lui rend.

5.—COMPOSITION.

Après un refroidissement momentané, un ami est invité par son ami.

Plan de la Composition.

LETTRE A UN AMI.
- Sentiments actuels de l'auteur de la lettre.
  - Il y a quinze jours que nous ne nous sommes pas vus ;
  - c'est chose rare dans la vie de deux amis d'enfance ; [êtes ;
  - je ne sais dans quelle disposition vous
  - pour moi je trouve que ce chagrin a trop duré ; [mon avis ?
  - au fond du cœur, n'êtes-vous pas de
  - j'ai appris que vous étiez las de la solitude ; [tout est fini.
  - allons, chacun de nous a fait un pas ;
- A l'avenir.
  - Cette interruption passagère va même désormais nous unir encore plus que par le passé ;
  - nous allons regagner le temps perdu ; [mille :
  - nous aurons demain une petite réunion de fa-
  - j'aurai le bonheur de vous y voir, n'est-ce pas ?

Conseils : Un mélange d'adresse, de franchise et de bienveillance amicale doit caractériser cette lettre. Ainsi, nul reproche, nulle froideur, pas d'allusion pouvant faire douter de la sincérité des avances. Si l'élève se suppose dans une situation analogue à celle que le sujet proposé exprime, il lui sera facile de remplir ces conditions. Il se rappellera que le style épistolaire doit être simple, facile, naturel et familier avec les amis. Il évitera d'être trop long.

Autres sujets : 1. Un enfant à son père malade ; 2. à un ami, lettre d'excuses ; 3. réponse à la lettre précédente.

Leçon LX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

St Ambroise à Théodose.

Prince, je n'ai point oublié votre ancienne amitié, ni les faveurs que vous avez accordées à tant de personnes par vos fréquentes recommandations. Vous ne pouvez donc croire que j'aie évité par ingratitude votre retour, que j'ai toujours si ardemment désiré. Mais, quoique je fasse partie de votre cour, cependant il ne m'est permis ni d'apprendre les résolutions arrêtées dans votre conseil, ni d'en parler? Je suis le seul qui sois soumis à cette obligation difficile.

Que ferai-je? Garderai-je le silence? Ma conscience resterait chargée par ce reproche du prophète : "Si le prêtre n'avertit point le pécheur, celui-ci mourra dans son péché, et le prêtre sera coupable de ne pas l'avoir averti." Ecoutez donc, grand prince ; vous avez du zèle pour la foi, vous avez la crainte du Seigneur. Je suis bien loin de le contester ; mais la nature vous a donné une impétuosité de caractère susceptible de se tourner en sentiment généreux quand elle se calme, comme de s'emporter et de vous entraîner au delà des bornes quand elle s'aigrit. Plaise au ciel du moins qu'il ne se rencontre personne qui l'enflamme, s'il n'y a personne qui la modère !

J'ai voulu vous laisser à vos seules pensées, plutôt que de m'exposer à attiser, par une action d'éclat, un premier emportement. J'ai mieux aimé paraître manquer aux bienséances qu'au devoir de la soumission ; j'ai voulu vous laisser le temps de réfléchir seul avec votre conscience.

La ville de Thessalonique a vu ce qui, de mémoire d'homme, n'était arrivé jamais ; ce qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher ; ce que je vous avais à l'avance représenté tant de fois comme un crime énorme, et ce que vous-même devez vous reprocher comme une cruauté sans excuse.

Après vous être rendu coupable comme David, craindriez-vous de suivre l'exemple que ce Roi-Prophète n'a pas rougi de donner à l'univers? Il reconnut sa faute en disant : "J'ai péché contre le Seigneur." Ne trouvez pas mauvais, prince, que l'on vous dise : "Vous avez imité David dans son crime, imitez-le dans sa pénitence."

Si je vous écris dans ces termes, ce n'est pas pour vous humilier, mais pour vous exciter, par l'exemple d'un roi, à chercher votre pardon dans les larmes.

Vous êtes homme, vous avez été subjugué par votre colère ; sachez

maintenant en triompher. Songez que le Seigneur ne pardonne qu'au repentir; rentrez en vous-même, prince, cédez au Tout-Puissant; ne méprisez pas la voix de son ministre qui vous supplie, qui vous conjure.

Quelle affliction pour moi de penser qu'un empereur, jusque-là modèle de la plus haute pitié, aussi recommandable par sa clémence, aussi miséricordieux envers les criminels eux-mêmes, ait pu s'oublier à ce point! Et combien ma douleur serait plus vive encore si votre cœur pouvait rester longtemps insensible à la mort de tant d'innocents! C'était votre bonté que l'on mettait à la tête de toutes vos éclatantes vertus; l'ange des ténèbres vous a envié cette gloire; recouvrez-là, grand prince, tandis qu'il en est temps encore.

Dévoué pour tout le reste à votre majesté, et pourrais-je ne pas l'être sans ingratitude? je suis contraint de vous déclarer qu'il me deviendrait impossible d'offrir le sacrifice, si vous vouliez y assister. Ce qui ne serait pas permis après avoir fait couler le sang d'un seul innocent, peut-il l'être lorsqu'on en a fait répandre des flots?

En vous parlant ainsi, prince, je suis l'exemple des prophètes: en vous humiliant par la pénitence, vous suivrez l'exemple des saints (1).

ST AMBROISE.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LETTRE DE ST AMBROISE A THÉODOSE.

Après le massacre de Thessalonique ordonné par Théodose, St Ambroise crut devoir sortir de Milan peu avant le retour de l'empereur en cette ville.

Il crut qu'avant de se présenter devant lui, il valait mieux le laisser rentrer en lui-même.

C'est alors qu'il lui écrivit cette lettre, pour l'engager au repentir.

Préambule. 1° 2° 3° 4°

Reproches et exhortations. 1° 2° 3° 4° 5° 6° 7° c'est à regret que je me vois contraint d'avoir recours à 8° [cette sévérité; 9°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

(1) La lettre de saint Ambroise est beaucoup plus étendue : elle a par là même quelque chose de plus onctueux et de plus touchant ; mais nous avons cru nécessaire de l'abréger. (M. l'abbé DRIOUX.)

4.—CRITIQUE.

Conseils : Dans cette lettre-discours, le but de l'auteur est d'exciter un empereur au repentir de sa faute et de l'amener à en faire pénitence. C'est difficile, important ; St Ambroise comprend parfaitement sa position. Voyez avec quelle délicatesse, avec quels ménagements, avec quelle bonté il s'insinue dans le cœur du coupable ! S'il est obligé de dire quelques paroles amères, tout de suite il y mêle le baume de la charité, qui soutient, qui console. Le saint évêque parle avec simplicité, mais avec ce zèle qui caractérise l'apôtre.

5.—COMPOSITION.

Lettre d'un élève à son maître pour lui demander des conseils.

Plan de la Composition.

DEMANDE DE CONSEILS. { Nécessité d'interrompre les études ; il faut choisir une carrière ; inquiétudes ; dangers prévus ; quelle règle de conduite doit être observée ? promesse de suivre les conseils reçus ; reconnaissance.

Conseils : Le ton de cette lettre sera à la fois modeste et confiant ; l'élève s'adresse à un supérieur, à un homme à qui il doit le respect et la reconnaissance, mais c'est à son ancien maître. Comme il écrit pour demander des conseils, il peut parler librement, se laissant inspirer par le cœur encore plus que par l'esprit. Il évitera cependant de tomber dans la diffusion, autrement il provoquerait l'ennui.

Autres sujets : 1. Demande de conseils à un bienfaiteur : 2. demande de place dans une administration ; 3. un étudiant à son ancien maître.

Leçon LXI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Saint JÉRÔME écrit à sainte Paule, qui vient de perdre sa fille.

Qui donnera de l'eau à ma tête, et une fontaine de larmes à mes yeux pour pleurer, non pas, comme Jérémie, la mort des enfants de mon peuple, ni, comme le Sauveur, les malheurs de Jérusalem, mais la sainteté, la miséricorde, l'innocence, la chasteté, et les vertus ensevelies toutes à la fois avec Blésille dans un même tombeau ?

Si la perte d'une fille chérie est pour une mère le plus grand de tous les désastres, quelle doit être pour vous la perte de Blésille ! de cet ange d'innocence et de modestie ; de cette jeune vierge dont la beauté révélait les vertus, et qui réunissait aux qualités aimables et brillantes de son esprit les dons les plus précieux de la grâce ? Aussi ne veux-je point condamner votre douleur. Hélas ! je sens moi-même les larmes couler de mes yeux et inonder mon visage ; les sanglots étouffent ma voix, et je suis obligé d'interrompre ma lettre. O vous, que je voudrais consoler, ayez compassion de mon état ! Je n'ai plus la force de parler ; cependant la maladie m'a conduit si près de la tombe, ma faiblesse est encore si grande, que je suis obligé de dicter ma lettre ; sans le secours d'une main étrangère, je serais privé de la consolation d'exhaler mes

plaintes avec les vôtres, de fortifier mon courage avec vous pour supporter cette cruelle épreuve.

Qui pourrait condamner mes larmes? Jésus-Christ n'en versa-t-il pas sur le corps de Lazare? Il pleura son ami; moi, je pleure ma fille: n'étais-je pas son père nourricier selon l'esprit? Pourquoi la mort a-t-elle immolé sa victime au printemps de la vie, à vingt ans? Pourquoi voit-on dans la prospérité des hommes qui ont vieilli dans le crime? Pourquoi donc, dans le jeune âge, avec toute la fleur de l'innocence, être moissonnée avant le temps? Je suis tenté d'aller me briser contre l'écueil de ceux qui accusent la Providence..... ; mais la foi ne me dit-elle pas que tout ce que fait un Dieu essentiellement bon ne peut être que bon. Quand il m'afflige, puis-je douter qu'il n'ait ses raisons? Parce que je les ignore, est-ce pour moi un motif de croire qu'il n'en ait point? David s'écriait: " Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité. Qui se vante de croire en Jésus-Christ doit, en toute circonstance, trouver bon ce que Jésus-Christ fait. Est-il d'ailleurs raisonnable de se révolter contre un mal inévitable? Sommes-nous au monde pour y vivre éternellement? Abraham, Moïse, Isaac, saint Pierre, saint Jacques, saint Jean, saint Paul, ce vaisseau d'élection, Jésus-Christ lui-même, n'ont-ils pas tous été sujets à la mort?

Mais pourquoi mourir si jeune? Écoutons l'oracle de la sagesse: " Peut-être que le Seigneur ne l'a enlevée du monde que pour la garantir de la contagion et de la malignité du siècle, et qu'il s'est hâté de retirer du monde une âme qui lui était agréable, de peur que, s'il la laissait longtemps sur la terre, elle ne s'engageât dans des routes écartées et dans de longs égarements. Ceux dont nous devons déplorer la triste destinée, ce sont ceux qui ne meurent que pour aller subir des supplices éternels; mais, pour nous, qui devons aller au-devant de l'époux céleste, au milieu des chœurs des bienheureux, regardons une longue vie comme un fardeau pesant et comme une véritable mort."

Voilà, illustre Paule, les motifs qui adoucissent ma douleur; ne sont-ils pas capables d'arrêter aussi vos larmes? la mort de ceux que nous aimons nous laisserait-elle sans espérance, comme les païens? Que les justes de la loi ancienne aient fait éclater leurs sanglots, quand leurs proches quittaient cette vie terrestre, Jésus-Christ n'avait pas encore ouvert la porte du paradis, ni éteint par son sang cette épée de feu, mise dans les mains d'un chérubin pour en défendre l'entrée. Mais depuis que le véritable Josué nous a mis en possession de la terre promise, la douleur elle-même doit être mêlée de joie..... Il n'y a pour le chrétien de mort réelle que le péché.

Mais n'est-il pas encore pour vous des motifs particuliers de consolation? Vous avez renoncé au monde: à l'exemple d'Abraham, vous êtes dans la disposition de quitter patrie, famille, pour la terre promise. Comment donc vous permettre un excès de douleur que vous seriez la première à blâmer dans une autre?

C'est, m'allez-vous dire, que vous ne pouvez vous détacher de la pensée de votre fille; son image vous poursuit sans cesse et partout. Je

pardonne aux larmes d'une mère ; seulement j'en blâme l'excès. Vous êtes mère, pleurez ; mais vous êtes aussi chrétienne et religieuse ; ces titres passent avant tout. En touchant la blessure, vous l'aigrissez, vous ne la guérissez pas.

Il me semble que Blésille, étonnée, au sein de la gloire céleste, d'être pour sa pieuse mère l'objet de tant de larmes, quitte le séjour immortel, et, se plaçant à vos côtés, elle vous dit : "Si vous m'avez aimée, ô ma mère ; si vous m'avez nourrie de votre lait, et élevée dans la pratique de la vertu par vos sages conseils, ne m'enviez point la gloire que je possède, et n'irritez point contre vous le Seigneur, par des plaintes et des murmures qui l'obligeraient à nous séparer l'un de l'autre pour toujours. Ne pensez pas que je sois seule. Si je vous ai perdue, j'ai retrouvé ici une autre famille : je suis dans la compagnie de la Mère du Sauveur et des bienheureux. Vous me plaignez de ce que je ne suis plus au monde, c'est bien vous plutôt, ô ma mère, qu'il faut plaindre d'être encore retenue captive dans ce monde."

Blésille prie pour vous ; et, comme je connais son cœur, je suis persuadé qu'elle emploie aussi son crédit auprès de Dieu, pour m'obtenir, à moi-même, le pardon de mes péchés.

C'est pourquoi je lui promets de lui consacrer tous mes travaux, et d'employer mon esprit et ma langue à publier ses louanges. Il n'y aura dans mes ouvrages aucune page qui ne soit marquée du nom de Blésille. J'apprendrai aux vierges, aux veuves, aux solitaires et aux évêques le mérite de cette vertueuse dame. L'immortalité de son nom la dédommagera du peu de temps qu'elle a vécu sur la terre. Elle vit dans le ciel avec Jésus-Christ, et elle vivra encore dans la bouche des hommes.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LETTRE DE CONDOLÉANCE.

- Jérôme ne paraît tout d'abord occupé que de sa propre douleur ;
- par cet heureux artifice, il offre à Paule les motifs les plus capables de la consoler.
  - Motifs généraux de consolation.
    - 1°
    - 2° il fait l'éloge de cette enfant, dont il
    - 3° [exalte la modestie et la sainteté ;
    - 4°
    - 5°
    - 6°
    - 7°
    - 8°
    - 9°
  - Motifs particuliers de consolation.
    - 1° Paule ne doit pas oublier qu'elle a
    - 2° [quitté le monde ;
    - 3°
    - 4°
    - 5°
    - 6°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Le style de cette lettre est simple, sans recherche d'ornements, tel enfin qu'il convient à la circonstance. L'auteur parle cependant avec noblesse, avec une profonde conviction et d'une manière fort pathétique. Il se laisse aller à cette chaleur qu'imprime la charité appuyée sur la foi et plus encore sur l'espérance. Voyez ce saint pleurer avec cette mère qui pleure, et pousser avec elle l'émotion au plus haut degré possible ; mais voyez-le aussi sécher ses propres larmes et répandre ensuite le baume consolateur dans l'âme brisée de Ste Paule. Ce discours est conduit avec un talent admirable. La plume de St Jérôme est d'ailleurs connue.

5.—COMPOSITION.

Une scène d'inondation.

Plan de la Composition.

UNE SCÈNE D'INONDATION.
- L'inondation.
  - Foule sur le pont ;
  - rapidité de la crue ;
  - destruction des digues ;
  - plaine inondée ;
  - récoltes détruites.
- Un incident.
  - Famille de jardiniers cernée par les eaux ;
  - anxiété de la foule ;
  - impossibilité de porter secours.
- Un acte de dévouement.
  - Batelier qui se dévoue ;
  - embarquement des malheureux ;
  - périls qui les menacent au retour ;
  - rivage atteint ;
  - reconnaissance.

Conseils : Ce ne sont pas les longueurs, mais les circonstances bien choisies qui font les bons développements. Dans cette lettre, il est question d'une famille qui est exposée aux plus graves périls ; il faut donc s'inspirer de préférence des sentiments de la famille. Les émotions de la foule qui est sur la rive doivent répondre aux dangers de plus en plus menaçants des malheureux qui sont dans la maison. On fera ressortir cette dramatique correspondance. Il convient de s'étendre un peu sur le dévouement admirable du batelier. Les sentiments de reconnaissance de ceux qu'il a sauvés seront vifs et sincères comme les transports de joie des spectateurs.

Autres sujets : 1. Lettre de félicitations à un ami ; 2. réponse à cette lettre de félicitations ; 3. lettre de condoléance à un ami sur la mort de son père.

Leçon LXII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

MARIE-ANTOINETTE à Mme ÉLISABETH.

C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois.

Je viens d'être condamnée, non pas à une mort honteuse (elle ne l'est que pour les criminels), mais à rejoindre votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ses derniers moments. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien.

J'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants. Vous savez que je n'existais que pour eux et vous, ma bonne et tendre sœur, vous qui avez, par votre amitié, tout sacrifié pour être avec nous. Dans quelle position je vous laisse !

J'ai appris, dans le plaidoyer même du procès, que ma fille était séparée de vous. Hélas ! la pauvre enfant ! je n'ose pas lui écrire : elle ne recevrait pas ma lettre: je ne sais pas même si celle-ci vous parviendra.

Recevez pour eux deux, ici, ma bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils pourront se réunir à vous et jouir en entier de vos tendres soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer, que les principes et l'exécution exacte de ses devoirs sont les premiers biens de la vie ; que leur amitié et leur confiance mutuelle en feront le bonheur. Que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère par les conseils que l'expérience qu'elle a de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer.

Que mon fils, à son tour, rende à sa sœur tous les soins, tous les services que l'amitié peut inspirer. Qu'ils sentent que dans quelque position qu'ils puissent se trouver, ils ne seront vraiment heureux que par leur union. Qu'ils prennent exemple de nous. Combien, dans nos malheurs, votre amitié nous a donné de consolations ! Et, dans le bonheur, on jouit doublement quand on le partage avec un ami : et où en trouver de plus tendre que dans sa famille ?

Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père, que je lui répète expressément : " Qu'il ne cherche jamais à venger notre mort."

J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur. Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de peine. Pardonnez-lui, ma chère sœur ; pensez à l'âge qu'il a, combien il est facile de faire dire à un enfant ce qu'on veut, et même ce qu'il ne comprend pas. Un jour viendra où il n'en connaîtra que mieux tout le prix de votre bonté et de votre tendresse pour tous deux.

Il me reste à vous confier ma dernière pensée : j'aurais voulu vous écrire dès le commencement du procès ; mais outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche en a été si rapide, que je n'en aurais réellement pas eu le temps.

Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée, et que j'ai toujours professée.

N'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion, et même le lieu où je suis les exposant trop, s'ils y entraient une fois, je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes les fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe. J'espère que, dans sa bonté, il voudra bien recevoir mes derniers vœux, ainsi que ceux que j'ai faits depuis longtemps pour qu'il veuille bien recevoir mon âme dans sa miséricorde et sa bonté.

Je demande pardon à tous ceux que je connais, et à vous, ma sœur,

en particulier, de toutes les peines que, sans le vouloir, j'aurais pu vous causer.

Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait.

Je dis ici adieu à mes tantes, à tous mes frères et sœur... J'avais des amis : l'idée d'en être séparée pour jamais, et leurs peines, sont un des grands regrets que j'emporte en mourant ; qu'ils sachent que, jusqu'à mon dernier moment, j'ai toujours pensé à eux.

Adieu, ma bonne et tendre sœur, puissé-je mériter vos regrets ! Pensez toujours à moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que ces bons et chers enfants. Mon Dieu ! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours !

Adieu ! adieu ! je ne vais plus m'occuper que de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre de mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre assermenté ; mais je proteste ici que je ne dirai pas un mot, et que je le regarderai comme un être absolument étranger.

Ce 16 octobre 1793, à quatre heures et demie du matin.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LETTRE D'ADIEUX DE MARIE-ANTOINETTE.

1° Marie-Antoinette écrit de sa prison, le 16 octobre, à quatre heures et demie du matin ;

2°

Au sujet de ses enfants.

1°
2°
3°
4°
5°
6°
7°

Informations particulières.

1° Marie-Antoinette annonce ensuite qu'elle meurt dans la religion [catholique ;
2°
3°
4°

Ses adieux :

Sa protestation :

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cette lettre, remplie de grandes pensées religieuses, et modèle de goût et de sentiments, est écrite sur un ton plein de noblesse et de dignité, malgré les angoisses où se trouvait alors cette reine affligée. Marie-Antoinette parle à sa sœur avec un calme qui ferait croire à des jours plus heureux. Elle semble ignorer les crimes et l'ingratitude des peuples. Elle pardonne tout et à tous. Quelle grandeur d'âme devant une si haute infortune ! La reine n'oublie rien ; mais elle songe surtout à ses chers et nobles enfants. Voilà bien le cœur d'une mère !

5.—COMPOSITION.

Lettre à un ami sur le travail de la classe.

Plan de la Composition.

TRAVAIL DE LA CLASSE.
- Variété des exercices ;
- manière dont se fait le devoir écrit ;
- comment se fait le devoir oral ;
- récompenses diverses ;
- confusion de celui qui ne sait pas la leçon.

Conseils : On peut faire une rapide et brève description de la classe. On peut aussi énumérer les exercices du règlement avec quelques détails qui s'y rapportent. Le style de cette lettre sera simple, facile et enjoué. Que l'élève fasse en sorte de nous faire assister, pour ainsi dire, aux travaux des jeunes étudiants : pour cela, il n'a qu'à décrire convenablement ce qu'il a chaque jour sous les yeux.

Autres sujets : 1. Lettre à un ami qui n'a pas fait une visite promise ; 2. réponse à la lettre précédente ; 3. à un débiteur, lettre de reproches.

Leçon LXIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Lettre de Marie STUART à Elisabeth.

Quoique je doive mourir par un arrêt signé de votre main, ne pensez pas que je meure votre ennemie. Je suis d'une religion qui m'apprend à supporter tous les maux du monde, comme la vôtre vous permet de les faire impunément. Bien que je sois condamnée comme criminelle, je n'en suis pas moins innocente. Je ne serai point décapitée pour avoir voulu vous ravir la vie, mais pour avoir porté une couronne après laquelle vous soupiriez. La foi qui fit prier saint Paul pour Néron, me fait aussi prier pour vous. Mon supplice, que vous regardez comme ignominieux, mettra le comble à ma gloire. Ne croyez pas m'avoir immolée impunément : souvenez-vous qu'un jour vous serez jugée, ainsi que moi. Loin de souhaiter de me voir vengée, quoique cette vengeance fût juste, je m'estimerais, au contraire, infiniment heureuse, si la mort temporelle que je vais souffrir vous conduisait au chemin de cette autre vie qui doit durer autant que l'éternité.

Adieu, Madame, songez qu'une couronne est un bien fort dangereux, puisqu'il a fait perdre la vie à votre cousine.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LETTRE D'ADIEUX.
- 1°
- 2°
- 3° mon supplice fera ma gloire, car je
- 4° [meurs innocente ;
- 5°
- 6°
- 7°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Dans son ensemble, cette lettre-discours est bien pensée et bien écrite : tout est à sa place et y arrive heureusement. Le style, d'un ton un peu haut, est simple et plein d'énergie ; il reproduit parfaitement les impressions de la reine dans ce moment solennel et suprême. On trouve des pensées lugubres, mais il en fallait pour exciter les remords dans un cœur aussi coupable que celui d'Elisabeth. D'ailleurs on sent que la résignation religieuse est souveraine dans le cœur de Marie Stuart. Il y a des antithèses et des rapprochements que l'élève doit apprécier.

5.—COMPOSITION.

Lettre à un ami pour lui raconter un incendie.

Plan de la Composition.

INCENDIE.
- Les circonstances.
  - Heure avancée ;
  - cris, tocsin ;
  - foule effarée ;
  - efforts pour combattre l'incendie ;
  - femme qui se montre à l'une des fenêtres avec son enfant ;
  - anxiété de la foule.
- Un acte de dévouement.
  - Dévouement d'un ouvrier ;
  - dangers qu'il court ;
  - les malheureux sont sauvés ;
  - modestie de l'ouvrier ;
  - secours aux incendiés.

Conseils : Pour bien faire dans cette composition, il faut s'inspirer de beaucoup de sentiment. Le style doit être sombre et mélancolique. Les petits tableaux seront vifs et précis, c'est le moyen de bien rendre le trouble et l'agitation des incendiés. Ce qui a trait à la situation déchirante de cette femme qui va périr avec son jeune enfant doit particulièrement être rendu avec une sensibilité toute compatissante.

Autres sujets : 1. Demande de remboursement ; 2. lettre à une connaissance pour lui recommander un étudiant ; 3. lettre d'un père à son fils, relativement à ses dépenses.

Leçon LXIV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

La MÈRE de saint Chrysostome à son fils.

Mon fils, Dieu n'a pas voulu que je jouisse longtemps de la vertu de votre père. Sa mort, qui suivit de près les douleurs que j'avais endurées pour vous mettre au monde, vous rendit orphelin, et me laissa veuve

plus tôt qu'il n'eût été utile à l'un et à l'autre. J'ai souffert toutes les peines et toutes les incommodités du veuvage, lesquelles, certes, ne peuvent être comprises par les personnes qui ne les ont point éprouvées. Il n'y a point de discours qui puisse représenter le trouble et l'orage où se voit une jeune femme qui ne vient que de sortir de la maison de son père, qui ne sait point les affaires, et qui, étant plongée dans l'affliction, doit prendre de nouveaux soins, dont la faiblesse de son âge et celle de son sexe sont peu capables. Il faut qu'elle supplée à la négligence de ses serviteurs, et se garde de leur malice ; qu'elle se défende des mauvais desseins de ses proches ; qu'elle souffre constamment les injures des partisans, et l'insolence et la barbarie qu'ils exercent dans la levée des impôts.

Quand un père en mourant laisse des enfants, si c'est une fille, je sais que c'est beaucoup de peine et de soin pour une veuve : ce soin néanmoins est supportable, en ce qu'il n'est pas mêlé de crainte ni de dépense. Mais si c'est un fils, l'éducation en est bien plus difficile, et c'est un sujet continuel d'appréhensions et de soins, sans parler de ce qu'il coûte pour le faire bien instruire. Tous ces maux pourtant ne m'ont point portée à me remarier. Je suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tempêtes ; et, me confiant surtout en la grâce de Dieu, je me suis résolue de souffrir tous ces troubles que le veuvage apporte avec soi.

Mais ma seule consolation dans ces misères a été de vous voir sans cesse, et de contempler dans votre visage l'image vivante et le portrait fidèle de mon mari mort : consolation qui a commencé dès votre enfance, lorsque vous ne saviez pas encore parler, qui est le temps où les pères et les mères reçoivent plus de plaisirs de leurs enfants.

Je ne vous ai point aussi donné sujet de dire que, à la vérité, j'ai soutenu avec courage les maux de ma condition présente, mais aussi que j'ai diminué le bien de votre père pour me tirer de ces incommodités, qui est un malheur que je sais arriver souvent aux pupilles ; car je vous ai conservé tout ce qu'il vous a laissé, quoique je n'aie rien épargné de tout ce qui vous a été nécessaire pour votre éducation. J'ai pris ces dépenses sur mon bien, et sur ce que j'ai eu de mon père en mariage : ce que je ne vous dis pas, mon fils, dans la vue de vous reprocher les obligations que vous m'avez. Pour tout cela je ne vous demande qu'une grâce : ne me rendez pas veuve une seconde fois. Ne rouvrez pas une plaie qui commençait à se fermer. Attendez au moins le jour de ma mort ; peut-être n'est-il pas éloigné. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir ; mais, à mon âge, je n'ai plus que la mort à attendre. Quand vous m'aurez ensevelie dans le tombeau de votre père, et que vous aurez réuni mes os à ses cendres, entreprenez alors d'aussi longs voyages, et naviguez sur telle mer que vous voudrez, personne ne vous en empêchera. Mais, pendant que je respire encore, supportez ma présence, et ne vous ennuyez point de vivre avec moi. N'attirez pas sur vous l'indignation de Dieu, en causant une douleur si sensible à une mère qui ne l'a point méritée.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

LA MÈRE DE ST JEAN CHRYSOSTOME A SON FILS.

- Jean s'était résolu, sur les conseils de Basile, son ami, d'aller vivre dans la solitude ; sa mère l'engage en termes propres à l'émouvoir à rester auprès d'elle.
- Ses peines depuis qu'elle est veuve. 1° 2° 3° 4°
- Autres raisons qu'elle donne à Jean pour le retenir. 1° 2° 3° 4° 5°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : L'élève remarquera qu'il y a dans ce discours comme une espèce de plaidoyer, mais un plaidoyer sans fracas, doux, insinuant et conduit avec une éloquence sans cesse croissante, comme les affections d'un cœur maternel. Aussi, voyez quels artifices oratoires sont mis en jeu ! Quel choix dans les arguments et quelle adresse à les employer ! Quelle habile réfutation surtout !

5.—COMPOSITION.

Le duc de ROHAN à ses soldats.

Plan de la Composition.

HARANGUE DU DUC DE ROHAN A SES SOLDATS.

- La situation.
  - Nous avons passé des lieux presque inaccessibles ;
  - l'armée impériale est devant nous ;
  - les Grisons (1) sont derrière, prêts à tomber sur nous si nous sommes défaits ;
  - les Valtelins ont les mêmes sentiments.
- Exhortation.
  - La retraite est impossible ;
  - la victoire est notre seul refuge ;
  - les armées du roi triomphent partout ;
  - pour nous, immortalisons ce petit vallon par notre valeur.

Conseils : Dans une harangue militaire, il n'est pas nécessaire de faire entrer toutes les parties du discours. Le général entre tout de

(1) Les Grisons avaient accueilli les Français comme des libérateurs ; mais le duc de Rohan se défiait avec raison de leur fidélité.

suite en matière, et dès le début il doit captiver l'âme de ses soldats. Des mots ardents et vifs comme le sentiment de l'honneur peut en inspirer, c'est à peu près tout ce que demandent ces proclamations.

Autres sujets : 1. Discours de Mathatias à son armée, 2. de Montcalm à ses soldats, 3. de Salaberry à ses voltigeurs.

Leçon LXV.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Exorde du plaidoyer pour Louis XVI.

Représentants de la nation, il est donc enfin arrivé ce moment où Louis, accusé au nom du peuple français, peut se faire entendre au milieu de ce peuple lui-même ! Il est arrivé, ce moment où, entouré des conseils que l'humanité et la loi lui ont donnés, il peut présenter à la nation une défense que son cœur avoue, et développer devant elles les intentions qui l'ont toujours animé ! Déjà le calme même qui m'environne m'avertit que le jour de la justice a succédé aux jours de colère et de prévention, que cet acte solennel n'est point une forme, que le temps de la liberté est aussi celui de l'impartialité que la loi commande, et que l'homme, quel qu'il soit, qui se trouve réduit à la condition humiliante d'accusé, est toujours sûr d'appeler sur lui et l'attention et l'intérêt de ceux mêmes qui les poursuivent. Je dis l'homme quel qu'il soit, car Louis n'est plus en effet qu'un homme. Il n'exerce plus de prestige ; il ne peut plus rien ; il ne peut plus inspirer de crainte ; il ne peut plus offrir d'espérance : c'est donc le moment où vous lui devez non-seulement le plus de justice, mais, j'oserai le dire, le plus de faveur.

Je voudrais pouvoir être entendu, dans ce moment, de la France entière ; je voudrais que cette enceinte pût s'agrandir tout à coup pour la recevoir ! Je sais qu'en parlant aux représentants de la nation, je parle à la nation elle-même ; mais il est permis sans doute à Louis de regretter qu'une multitude immense de citoyens aient reçu l'impression des inculpations dont il est l'objet, et qu'ils ne soient pas aujourd'hui à portée d'apprécier les réponses qui les détruisent. Ce qui lui importe le plus, c'est de prouver qu'il n'est point coupable ; c'est là son seul vœu, sa seule pensée. Louis sait bien que l'Europe attend avec inquiétude le jugement que vous allez rendre, mais il ne s'occupe que de la France. Il sait bien que la postérité recueillera un jour toutes les pièces de cette grande discussion qui s'est élevée entre une nation et un homme ; mais Louis ne songe qu'à ses contemporains, il n'aspire qu'à les détromper. Nous n'aspirons non plus, nous-même, qu'à le défendre ; nous ne voulons que le justifier. Nous oublions, comme lui, l'Europe qui nous écoute ; nous oublions la postérité, dont l'opinion déjà se prépare. Nous ne voulons voir que le moment actuel, nous ne sommes occupé que de Louis, et nous croirons avoir rempli toute notre tâche quand nous aurons démontré qu'il est innocent.

De Sèze.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

EXORDE DE DE SÈZE.
- Voici venu pour Louis le jour de la justice.
  - 1°
  - 2°
  - Déjà je m'aperçois
    - 1° que la justice a succédé à la colère et à la
    - 2° [prévention ;
- Ses aspirations et ses arguments.
  - 1°
  - 2° En parlant aux représentants de la nation, je parle à la nation elle-même, il est vrai ;
  - mais,
    - 1° que de citoyens il faudrait détromper sur les fausses inculpations dirigées con-
    - 2° [tre Louis ;
    - 3°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Malgré la situation difficile de l'orateur, on remarque dans cet exorde une grande justesse d'idées et une parfaite propriété d'expressions. Les précautions oratoires y sont gardées avec un talent admirable. Sur ce point, ce morceau mérite d'être considéré comme modèle. La diction est pure, et le style, simple, souple, facile.

5.—COMPOSITION.

Le cardinal Ximenès, aux troupes espagnoles.

Plan de la Composition.

DISCOURS DE XIMENÈS AUX TROUPES ESPAGNOLES.
- Exorde.
  - Vous n'avez nul besoin d'être animés par des discours avant le combat ;
  - si cela était, je laisserais ces soins aux vaillants capitaines qui vous commandent ;
  - mais dans une expédition où il s'agit de la cause de Dieu, j'ai cru devoir vous adresser la parole. [des Maures ;
- Confirmation.
  - 1er Motif.
    - Vous vous plaignez souvent du ravage
    - c'est de vous qu'on attend la délivrance des enfants retenus en servitude par les infidèles ; [injustices.
    - voilà le moment de venger toutes ces
  - 2me Motif.
    - La victoire vous couvrira de gloire aux yeux de toutes les nations ;
    - je m'exposerai moi-même le premier au danger pour avoir part à votre succès.
- Péroraison.
  - Le devoir d'un évêque est de donner sa vie pour la religion ;
  - j'imiterai ceux de mes prédécesseurs qui m'en ont donné l'exemple.

Conseils : C'est un évêque, c'est un cardinal qui s'adresse à des soldats. Sa première pensée doit être d'expliquer ce que cette circonstance paraît tout d'abord avoir d'extraordinaire. Dans un discours de ce genre, il ne faut pas de longueur ; le style doit être court et rapide. On doit s'efforcer de frapper l'imagination et le cœur du soldat en s'adressant aux sentiments les plus nobles et les plus généreux. C'est le langage qu'il comprend, et qui ne manque jamais de faire impression sur lui.

Autres sujets : 1. Oraison funèbre de sire H. Lafontaine ; 2. discours parlementaire de L. J. Papineau ; 3. Panégyrique de Mgr Plessis.

Leçon LXVI.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Discours du maréchal de Biron à ses juges.

Je vous ai rétablis, Messieurs, sur les fleurs de lis, d'où les saturnales de la ligue vous avaient chassés. Ce corps, qui dépend de vous aujourd'hui, n'a veine qui n'ait saigné pour vous. Cette main, qui a écrit ces lettres produites contre moi, a fait tout le contraire de ce qu'elle écrivait.....

Il est vrai, j'ai écrit, j'ai pensé, j'ai dit, j'ai parlé plus que je ne devais faire. Mais où est la loi qui punit de mort la légèreté de la langue et le mouvement de la pensée? Ne pouvais-je pas desservir le roi en Angleterre et en Suisse ? Cependant j'ai été irréprochable dans ces deux ambassades ; et, si vous considérez avec quel cortége je suis venu, dans quel état j'ai laissé les places de Bourgogne, vous reconnaîtrez la confiance d'un homme qui compte sur la parole de son roi ; et la fidélité d'un sujet, bien éloigné de se rendre souverain dans son gouvernement...

J'ai voulu mal faire ; mais ma volonté n'a point passé les bornes d'une première pensée, enveloppée dans les nuages de la colère et du dépit, et ce serait chose bien dure, que l'on commençât par moi à punir les pensées. La reine d'Angleterre m'a dit que si le comte d'Essex eût demandé pardon, il l'aurait obtenu ; je le demande aujourd'hui : le comte d'Essex était coupable, et moi, je suis innocent.

Est-il possible que le roi ait oublié mes services ? Ne vous souvient-il plus du siége d'Amiens, où il m'a vu tant de fois couvert de feu et de plomb, courir tant de hasards pour donner ou pour recevoir la mort ? Le cruel ! il ne m'a jamais aimé que tant qu'il a cru que je lui étais nécessaire. Il éteint le flambeau en mon sang après qu'il s'en est servi. Mon père a souffert la mort pour lui mettre la couronne sur la tête ; j'ai reçu quarante blessures pour la maintenir ; et, pour récompense, il m'abat la tête des épaules. C'est à vous, Messieurs, d'empêcher une injustice qui déshonorerait son règne, et de lui conserver un serviteur ; à l'Etat, un bon guerrier, et au roi d'Espagne, un grand ennemi.

Cité par MÉZERAY.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

DISCOURS DU MARÉCHAL DE BIRON A SES JUGES.

- Il répond aux griefs que l'on a contre lui.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°
  - 6°
- Il fait ressortir l'ingratitude du roi.
  - 1°
  - 2°
  - 3°
  - 4°
  - 5°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Ce discours est assez éloquent, il y a même du pathétique ; mais il est peu habile pourtant. Le ton est brusque ; les raisons, faibles ; les arguments, maladroits. Que la voix de Biron ait quelque chose de grave et de profondément triste, cela se comprend ; mais le duc était devant ses juges, il avait sa vie à défendre contre l'échafaud, et, quoique ses perfides projets ne fussent pas devenus des actes, il devait, ce semble, taire ses *services rendus* pour s'humilier et demander pardon.

5.—COMPOSITION.

Discours de saint Louis à ses ministres.

Plan de la Composition.

DISCOURS DE SAINT LOUIS A SES MINISTRES (1)

- Exorde.
  - La résolution qu'il a prise n'est plus un simple projet ; les préparatifs se font depuis plusieurs [mois ;
  - il a annoncé son expédition à tous les rois de la chrétienté ;
  - une foule de barons et de chevaliers ont juré de l'accompagner en Orient.
- Proposition.
  - La proposition qu'on lui fait est donc inadmissible ;
  - elle est contraire à son honneur, car il manquerait à ce que l'Europe attend de lui.
  - elle est contraire à sa foi, car il tromperait l'espérance de l'Eglise.
- Réfutation.
  - Vous dites que je n'avais point ma raison quand j'ai pris la croix ; eh bien ! je vous la rends cette croix ;
  - mais aujourd'hui que je possède toute ma raison, je vous la redemande ;
  - vous vous alarmez sur le sort de mon peuple et de ma famille, pendant mon absence ;
  - Dieu ne protégera-t-il pas mon royaume pendant que nous combattrons pour lui ?
  - la reine, qui a été le guide de mon enfance, n'est-elle pas là pour prendre de nouveau les rênes de l'Etat ?
  - sa sagesse ne me laisse aucune crainte.
- Péroraison.
  - Laissez-moi donc remplir mon de- [voir ;
  - aidez-moi à le faire ;
  - s'il y a quelque chose de sacré sur la terre, c'est le serment d'un chrétien et la parole d'un roi.

(1) Il s'agit de savoir dans ce discours si le roi doit s'éloigner de son royaume pour aller combattre les infidèles en terre sainte, ou si son devoir ne l'oblige pas plutôt à rester dans ses Etats.

Conseils : Ce discours ne demande pas à être développé. C'est un roi qui parle à ses ministres ; il leur tient le langage de la foi et de l'honneur ; c'est un saint qui ne s'est jamais proposé que la gloire de Dieu. Il ne doit donc pas entrer dans ces considérations d'intérêt et de gloire personnelle auxquelles un autre aurait été si sensible. Sa parole doit être simple, mais pleine de force et de grandeur.

Autres sujets : 1. Discours à l'époque des élections fédérales, 2. le jour de la fête nationale, 3. à l'occasion de la pose de la première pierre d'une église.

Leçon LXVII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs ; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence, les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer, entrepris

par une princesse, malgré les tempêtes ; l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes ; le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ces paroles pour leur dire : " Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde ! "

BOSSUET.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

EXORDE D'UNE ORAISON FUNÈBRE DE BOSSUET.
- Les leçons du roi des rois.
  - En général. 1° 2° 3°
  - Données dans la personne de la reine d'Angleterre. 1° 2° 3° 4° 5°
- Autres arguments. 1° 2° 3° 4°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Voici un bel exemple de l'exorde pompeux. L'élève reconnaîtra qu'ici la vigueur et l'éclat de l'impression ne le cèdent qu'à la force de l'éloquence. Mais quel mélange heureux de grandeur et d'anéantissement ! En quelques lignes, le célèbre orateur parcourt une longue suite d'événements historiques, et il n'oublie rien. Ce qu'il faut remarquer dans ce morceau, c'est le trait de génie, la citation on ne peut mieux amenée, et la réflexion profonde et toujours si juste. Où trouver quelque chose de plus habile ?

5.—COMPOSITION.

Un vieillard de Syracuse à ses concitoyens pour les empêcher de mettre à mort les Athéniens faits prisonniers.

Plan de la Composition.

- DISCOURS D'UN VIEILLARD DE SYRACUSE.
  - Exorde. — Ce vieillard a perdu ses deux fils dans la guerre du Péloponèse; il ne peut donc pas ne pas haïr les Athéniens.
  - Proposition. — Cependant ce n'est pas une raison pour approuver une injustice; c'est ce qu'il ferait en préférant sa vengeance personnelle à l'honneur de sa patrie.
  - Réfutation. — Les Athéniens sont, à la vérité, d'injustes agresseurs; mais n'ont-ils pas été suffisamment châtiés?
  - Confirmation. — Le vieillard fait valoir trois motifs contre la proposition de l'orateur qu'il combat.
    - 1er Motif. — On a promis aux Athéniens qu'ils auraient la vie sauve; il serait donc contraire au droit des gens de les faire périr.
    - 2me Motif. — Ce serait déshonorer la victoire de Syracuse que de les faire mourir; aux yeux de toutes nations, ce serait un crime abominable.
    - 3me Motif. — C'est malgré Nicias que cette guerre a été entreprise contre les Syracusains; n'y aurait-il pas de l'ingratitude de le faire mettre à mort maintenant...
  - Péroraison : Pour lui, il aimerait mieux perdre la vie que d'être témoin d'une telle injustice.

Conseils : Ce vieillard s'adresse à une multitude indignée contre les Athéniens; l'orateur qui l'a précédé a flatté les passions de cette multitude en disant qu'il fallait exterminer tous les captifs. Pour apaiser le courroux du peuple, il faut un exorde insinuant et se montrer pénétré de la même haine contre ces étrangers qui ont voulu asservir la Sicile. Immédiatement après l'exorde, on doit affaiblir l'impression produite par les raisons de l'adversaire, puis faire valoir les motifs dont dispose le vieillard pour les combattre. Il suffira pour la péroraison de rendre avec force et concision la pensée indiquée.

Autres sujets : 1. Oraisons funèbres de Samuel de Champlain, 2. de Mgr de Laval, 3. de l'abbé L. S. Lesieur-Desaulniers.

Leçon LXVIII.

1.—TEXTE A ANALYSER.

Exorde de Bridaine (1).

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent, et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! Car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé en ce moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent, j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume. J'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait ? malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs endurcis ; ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et, de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer et, par-dessus tout, l'éternité : l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

(1) Bridaine (1701-1767). Ce prédicateur véhément et modeste, qui ne voulut jamais d'autre titre que celui de missionnaire, s'est surtout rendu fameux par son sermon sur *l'Eternité*, qu'il prononça à Saint-Sulpice, dans le carême de 1751. Il publia des *Cantiques spirituels*, réimprimés plusieurs fois. Il avait reçu du pape Benoît XIV le privilége de faire des missions dans toute la chrétienté.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

EXORDE D'UN SERMON DE BRIDAINE.

- Il témoigne de son assurance en présence de son auditoire. (1° 2° 3° 4°)
- Les effrayantes vérités de la religion.
  - Il les a fait entendre à des âmes simples. (1° 2° 3°)
  - Il aurait dû ne les annoncer qu'aux grands, aux riches qui l'écoutent. (1° 2° 3° 4°)

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

4.—CRITIQUE.

Conseils : Cet exorde, d'une originalité modèle, est très-habile, et d'autant plus intéressant qu'il est improvisé pour de grands personnages. L'enthousiasme de l'orateur ne nuit en rien à la justesse des idées. Ce n'est pas avec flegme d'ailleurs qu'il faut parler des grandes vérités, surtout quand on ne veut pas instruire, mais toucher les cœurs et sauver les âmes. Le Père Bridaine commence par s'accuser lui-même, et il ne craint plus ensuite de se plaindre fort énergiquement ; c'est assurément très-ingénieux. Le style est facile sans négligence, et noble sans recherche ; il est digne d'éloges, mais les pensées et les réflexions méritent davantage.

5.—COMPOSITION.

Richard Cœur-de-Lion à l'empereur Henri VI.

Plan de la Composition.

DISCOURS DE RICHARD CŒUR-DE-LION.

- Exorde. Je ne dois compte de mes actions qu'à Dieu ; mais je ne crains pas le jugement des hommes, surtout d'un prince juste.
- Confirmation.
  - Réfutation des accusations portées contre lui ;
  - On lui reproche
    - ses liaisons avec le roi de Sicile ; mais il avait besoin de ce prince ;
    - sa brouille avec le roi de France ; Philippe-Auguste saura bien se venger s'il a été offensé ;
    - la conquête de Chypre ; mais cette conquête a été un affranchissement pour les Cypriotes ;
    - ses torts envers le duc d'Autriche ; mais ils ont été suffisamment vengés ;
    - l'assassinat du marquis de Montferrat ; c'est une [pure calomnie ;
    - ses intelligences avec Saladin ; ses victoires sont là pour répondre de sa fidélité à la cause sainte ;
    - de n'avoir pas pris Jérusalem ; ses ennemis ne lui en ont pas donné le temps.
- Péroraison : Appel à la justice et à la générosité de l'em[pereur.

Conseils : Ce discours étant une simple justification, on doit se borner à réfuter tous les griefs avancés par les ennemis de Richard. Le prince qui parle étant un des hommes les plus fiers et les plus chevaleresques de son époque, doit dédaigner tous les artifices oratoires pour parler avec toute la force et toute l'énergie d'un militaire. Il a le sentiment de son droit, et c'est sur lui seul qu'il se repose.

Autres sujets : 1. Panégyriques de Ste Rose de Lima, 2. de la mère Marie de l'Incarnation, 3. de la sœur Bourgeoys.

Leçon LXIX.

1.—TEXTE A ANALYSER.

St Vincent de Paul en faveur des enfants trouvés.

Mes sœurs, en paraissant aujourd'hui dans la chair évangélique, je ne puis me défendre d'un sentiment de crainte et d'hésitation ; je ne pense qu'avec inquétude à la mission que j'ai à remplir auprès de vous ; car, si un immense intérêt est attaché au succès de la prière que je viens de vous adresser, néanmoins, je dois avouer que vous êtes presque en droit de la repousser. Oui, j'ai fatigué, oui, j'ai épuisé votre bienfaisance, à laquelle j'ai demandé sans fin et sans mesure, et je dois craindre que vous ne vous arrêtiez enfin dans cette carrière de bonnes œuvres où vous êtes entrées avec un si louable empressement. Oui, je le répète avec bien de la joie, vous avez été admirables dans votre charité ; mes paroles ne sont point tombées sur des rochers ; la voix du pauvre missionnaire n'a point retenti dans le désert. Je vous ai dit: "Donnez," et vous avez donné abondamment et sans vous lasser. Après tant d'aumônes versées dans le sein de l'infortune, vous pourriez me répondre enfin: "C'est assez." Mais Dieu, mes sœurs, Dieu interrompt-il le cours de ses bienfaits, lui, dont la constante bonté veille à chaque heure du jour sur vous, sur votre famille, sur tout ce qui vous est cher? Tout ce que vous avez, c'est sa providence qui vous le donne, c'est à lui que vous devez ces richesses avec lesquelles vous pouvez faire tant de bien. Jamais sa libéralité ne s'est ralentie à votre égard, jamais sa bonté paternelle n'a cessé de s'étendre sur vous.

Et pour qui donc l'aumône serait-elle une obligation, sinon pour celles qui vivent au sein de l'opulence, comblées par la providence de ses dons les plus précieux? Hélas ! j'ai souvent prêché la charité à des infortunés qui manquaient de pain ; je suis allé sous les toits de chaume demander le denier de la veuve et de l'orphelin ; partout j'ai trouvé des oreilles dociles et des âmes ouvertes à la parole du Seigneur. Serai-je moins heureux ici, où j'ai devant moi le spectacle des pompes et des vanités du siècle, ici, où j'ai le droit de dire avec l'Ecriture: "Malheur à vous, grands du monde, qui refusez au pauvre Lazare les miettes qui tombent de votre table !"

Mes sœurs, je ne vous demande point l'impossible, je sais que vous avez donné tout ce que la générosité de vos époux consacre à la satisfaction de vos plaisirs ; je ne prétends point que vous disposiez de ce qui ne vous appartient pas ; mais vous possédez ces parures, ces ornements futiles que votre vanité apporte jusqu'au pied des autels ; mais vous pouvez demander pour les pauvres à vos familles ce que vous leur demandez pour vous entourer d'un luxe trop souvent coupable. De ces richesses d'iniquité, faites-vous, comme disait Notre-Seigneur, des trésors célestes que personne ne pourra vous ravir. C'est par là seulement que vous pourriez mériter le pardon de vos fautes. Car vous avez besoin d'indulgence, mes sœurs ; vous aussi, vous avez commis des fautes, et le poids de vos iniquités est assez pesant pour que vous deviez craindre d'y apporter les malédictions du pauvre, dont la voix dirait au dernier jour : " J'ai été nu, et vous ne m'avez pas donné de vêtements ; j'ai été altéré, et vous n'avez pas étanché ma soif ; j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas rassasié." Faites, au contraire, qu'à ce moment suprême, lorsque vous comparaîtrez pleines d'épouvante devant Dieu, attendant l'arrêt irrévocable, le pauvre s'approche et prenne votre défense, disant : " Seigneur, faites pour elle ce qu'elle a fait pour moi." Mes sœurs, songez-y bien, ces paroles seront votre sentence. Toute une éternité de bonheur incomparable vous est promise ; et pour cela que faut-il faire ? une seule chose : renoncer à des frivolités dont vous êtes si promptes à vous lasser vous-mêmes.

Redoublez donc de zèle, et, à mesure que vous approcherez du terme, demandez un dernier effort à votre charité. L'occasion vous en est offerte aujourd'hui, et jamais l'aumône ne s'est présentée à vous comme une loi plus rigoureuse. Toute infortune, sans doute, a droit à la pitié, mais il est des douleurs qui nous touchent d'une façon plus particulière, et notre cœur peut éprouver ce sentiment à des degrés différents. Ici je veux vous parler d'une infortune qui intéresse toutes les femmes, toutes les mères, toutes les chrétiennes ; je viens plaider la cause des orphelins. Vous vivez, mes sœurs, ainsi que vos familles, entourées de toutes les jouissances du luxe ; vous aurez peine à en croire mes paroles. Cela est vrai, trop vrai cependant. Les bêtes farouches ont une retraite, les oiseaux du ciel ont un abri où ils vont se réfugier durant l'orage, et ces pauvres petits enfants n'ont pas où se reposer la tête. Ils crient, et personne ne répond à leur appel : ils demandent du pain, et il ne se trouve personne pour leur en donner : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Montrez-vous, pauvres enfants (1), que votre vue touche le cœur de ces nobles dames ; qu'elle rallume en elles le flambeau de la charité ! Les voici ceux que le Seigneur aimait tant, ceux qu'il voulait toujours avoir près de lui. Mes sœurs, que vos entrailles s'émeuvent comme celles de Jésus-Christ, notre divin maître. Que la compassion et la charité vous fassent adopter pour vos enfants ces petites créatures. Soyez leurs mères selon la grâce, puisque leurs mères selon la nature

(1) Saint Vincent de Paul fit tout à coup intervenir ces orphelins.

les ont abandonnées. Vous êtes maintenant leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains ; je vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux.

Ils vivront, si vous promettez d'en prendre un véritable soin ; mais, je vous déclare devant Dieu et devant les hommes, ils seront tous morts demain si vous les abandonnez.

2.—PLAN DE LA COMPOSITION.

L'élève complètera le plan suivant :

- DISCOURS DE ST VINCENT DE PAUL.
  - Exorde.
    - 1°
    - 2° oui, je dois en convenir, vous avez été admirables dans vos œuvres de miséricorde ;
    - 3°
    - 4°
    - 5°
  - Confirmation.
    - 1° C'est pour elles surtout que l'aumône est d'une obligation rigoureuse ;
    - 2°
    - 3°
    - 4°
    - 5° qu'elles fassent en sorte que le pauvre prenne leur défense au jour du jugement ;
    - 6°
    - 7°
    - 8°
  - Péroraison.
    - 1° Montrez-vous, pauvres enfants ; les voici ceux que le Seigneur aime ;
    - 2°
    - 3°

3.—ANALYSE LITTÉRAIRE.—Répondre aux questions (V. p. 289).

Conseils : La grâce, la force et l'habileté sont ici réunies, et font de ce discours un vrai chef-d'œuvre. On trouve peu de pages aussi bien remplies et aussi intéressantes que celle-ci. Voyez avec quel soin l'orateur évite les longueurs, et avec quel soin plus grand encore il intéresse ses auditeurs. Son éloquence captive l'attention ; l'onction de sa parole gagne les cœurs, et le zèle avec lequel il défend sa noble cause lui assure le plus heureux résultat.

5.—COMPOSITION.

Saint Louis exhorte ses soldats contre les Sarrasins.

Plan de la Composition.

HARANGUE DE LOUIS IX.

- Motifs d'encouragement pour ses soldats.
  - Qu'ils se souviennent qu'ils sont français, bien plus, qu'ils sont chrétiens ;
  - c'est le Dieu des armées qui les appelle ;
  - ils marchent sous l'étendard de la croix, présage de la victoire ;
  - qu'ils se rappellent le passage de la mer Rouge par les Hébreux.
- Interrogations.
  - Seriez-vous effrayés à la vue de l'armée des Sarrasins qui tremblent au seul nom de chrétien ?
  - que ne vous ouvrez-vous un passage à travers les flots ?
  - devrai-je le premier affronter le péril ?
  - laisserez-vous partir votre roi sans l'accompagner ?
- Je m'élance dans les flots : si vous aimez votre patrie, votre religion, venez combattre, venez vaincre.

Conseils : On ne doit pas perdre de vue dans ce discours le caractère de celui qui parle et le but qu'il se propose. C'est un roi, un saint qui s'adresse à de fidèles sujets en faveur de la plus noble des causes, pour la cause de l'Eglise. Les exhortations du pieux monarque seront fortes, concises et conformes aux sentiments de foi et d'honneur qui furent toujours le mobile de ses actions.

Autres sujets : 1. Exorde, 2. confirmation, 3. péroraison d'un sermon sur la charité pour les pauvres.

TEXTES SUPPLEMENTAIRES A ANALYSER.

I.

PORTRAIT DE CHAMPLAIN.

Jamais homme ne fut plus universellement regretté, ni ne méritait plus de l'être. Champlain avait un grand sens, beaucoup de pénétration, des vues fort droites, et personne ne sut mieux que lui prendre un parti dans les affaires les plus épineuses. Ce qu'on admira le plus en lui, ce fut sa constance à suivre ses entreprises, sa fermeté dans les plus grands dangers, un zèle ardent et désintéressé pour la patrie, un cœur tendre et compatissant pour les malheureux, un grand fonds d'honneur et de probité. On voit, en lisant ses mémoires, qu'il n'ignorait rien de ce que doit savoir un homme de sa profession. On y trouve un historien fidèle et sincère, un voyageur qui observait tout avec attention, un écrivain judicieux, un bon géomètre et un habile homme de guerre. Mais ce qui met le comble à tant de bonnes qualités, c'est que, dans sa conduite, comme dans ses écrits, il parut toujours vraiment chrétien, zélé pour le service de Dieu et pour l'avancement de la religion. Il avait coutume de dire "que le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire, et que les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays infidèles que pour y faire régner Jésus-Christ." L'abbé C. H. LAVERDIÈRE.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

II.

LA LANGUE FRANÇAISE.

La langue française, c'est un diamant d'un prix inestimable ; c'est une œuvre d'art travaillée par les siècles, d'une beauté à nulle autre pareille. Tout le monde l'admire, elle charme tout le monde, bien qu'elle ne livre ses secrets qu'à un petit nombre ; il faut être amoureux d'elle, l'aimer beaucoup et lui faire longtemps la cour ; elle ne se donne qu'à celui qui sait la vaincre par un labeur persévérant et une longue constance ; mais quels trésors elle révèle à ses favoris ! Sa délicatesse exquise ravit l'intelligence ; elle est tout amour et toute gaieté, pleine de noblesse et d'enthousiasme, accessible aux sciences comme à la fantaisie, à toutes les hautes pensées comme à tous les sentiments dignes : elle comprend votre cœur et seconde votre esprit. Si vous la possédez, rien ne vous décidera jamais à y renoncer ; vous la garderez comme votre meilleur bien... Oscar DUNN.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

III.

FONDATION DE MONTRÉAL.

Tant de secours spirituels venus de France tout à la fois (1) ne pouvaient manquer de donner un nouvel élan à la colonie, si l'on avait seulement soutenu ces premières démarches. Mais la compagnie des Cent-Associés demeurait dans une telle inaction, que les missions et les communautés, qui devaient tirer leur principal appui de la colonie, en étaient presque les seuls soutiens. La guerre recommençait plus vivement que jamais entre les Iroquois et les Hurons ; et ce qu'il y avait de plus malheureux, c'est que le gouverneur, loin d'être en état de secourir les alliés, se voyait tous les jours exposé à recevoir de nouveaux affronts de la part des Iroquois, faute d'avoir seulement quelques centaines d'hommes pour tenir ces barbares en respect. Ce déplorable état de choses engagea plusieurs personnes recommandables par leur piété à former une société pour le soutien de la religion catholique en Canada et pour la conversion des sauvages. Elle se proposait de former dans l'île de Montréal une bourgade française bien fortifiée et à l'abri de toute insulte. Les pauvres y devaient être reçus et mis en état de subsister de leur travail. On projeta de faire occuper tout le reste de l'île par des sauvages, de quelques nations qu'ils fussent, pourvu qu'ils fussent chrétiens, ou voulussent le devenir, et l'on était persuadé qu'ils y viendraient en grand nombre, tant pour y trouver un asile assuré contre les poursuites de leurs ennemis, que pour être plus promptement secourus dans leurs maladies ou dans la disette.

Deux hommes d'une éminente piété, Jérôme le Royer de la Dauversière, receveur des finances à La Flèche, et M. Olier, fondateur de la compagnie de Saint-Sulpice, eurent presque en même temps la pensée de cette fondation. Le premier, venu à Paris avec le baron de Fancamp, gentilhomme riche et charitable qu'il avait associé à l'entreprise, y fit l'heureuse rencontre de M. Olier, qui, de son côté, s'était senti inspiré de travailler à la même œuvre. Dès lors fut formé le noyau de l'association nommée depuis " Société de Notre-Dame de Montréal."

L'île de Montréal était déjà concédée à M. de Lauzon. Il fallait donc commencer par acheter cette île. M. de la Dauversière, qui avait échoué dans une première tentative, réussit enfin à l'obtenir, par l'entremise du P. Charles Lalemant, et le contrat en fut passé à Vienne le 7 août 1640. Mais, lorsque messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France apprirent cette cession, ils déclarèrent que, M. de Lauzon n'ayant point satisfait à ses engagements, l'île appartenait à la compagnie comme auparavant. Persuadés néanmoins des bonnes dispositions de la nouvelle société, ils lui accordèrent volontiers un nouveau titre de propriété, le 17 décembre de la même année. L'année suivante

(1) La duchesse d'Aiguillon fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec et trois hospitalières, ainsi que la mère Marie de l'Incarnation et ses compagnes.

(1641), M. de Maisonneuve, gentilhomme champenois, l'un des associés, amena plusieurs familles de France. Il était accompagné d'une fille de condition, nommée Mademoiselle Manse, destinée à prendre soin des personnes de son sexe. Comme la saison était avancée, ils passèrent l'hiver à Québec, M. de Maisonneuve se contentant d'aller visiter l'île, et d'y donner des ordres pour construire une chapelle avec quelques habitations. M. de Montmagny et le supérieur des Jésuites l'y accompagnèrent et le proclamèrent gouverneur de Montréal le 15 octobre. Au printemps de 1642, la petite colonie débarqua dans l'île, le 17 mai, à l'endroit appelé depuis la *Pointe-Callières*. La messe y fut célébrée par le supérieur des Jésuites, et toute l'île fut mise sous la protection de la sainte Vierge. Cette cérémonie avait été précédée d'une autre, trois mois auparavant, c'est-à-dire, au commencement de février: un jeudi matin, les associés s'étant rendus à Notre-Dame de Paris, ceux qui étaient prêtres y dirent la messe, les autres communièrent à l'autel de la sainte Vierge, et tous supplièrent la reine des anges de prendre l'île de Montréal sous sa protection. Enfin, le 15 août, la fête de l'Assomption fut solennisée dans cette île avec un concours extraordinaire de français et de sauvages. La nouvelle ville reçut le nom de *Ville-Marie*.

L'abbé C. H. LAVERDIÈRE.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

IV.

LES TEMPS HÉROÏQUES DE LA NOUVELLE-FRANCE.

En passant des mains de la compagnie (1) entre celles du roi, la colonie avait fait un grand pas. Elle était sortie de l'enfance : la Nouvelle-France devenait une province, Québec était honoré du nom de ville, une justice royale s'établissait, on parlait même de faire bâtir un palais pour les séances du conseil souverain, ainsi que des prisons plus grandes et plus commodes pour y enfermer les criminels. Ces changements furent si importants, que des écrivains français ont placé dans l'année 1663 la fondation de la colonie du Canada, laissant dans l'oubli la plus belle portion de notre histoire. Cependant c'est à bien juste titre que les cinquante premières années qui ont suivi la fondation de Québec, ont été désignées comme les temps héroïques de la Nouvelle-France. Cette période en effet présente des traits nombreux de dévouement religieux, de courage, de foi, de persévérance. Le même esprit animait les simples laïcs et les religieux, des femmes faibles et délicates aussi bien que les soldats et les hardis explorateurs qui s'aventuraient au milieu des tribus sauvages. Que de nobles natures se sont développées parmi les Français du Canada, dans la lutte entre la civilisation chrétienne et le naturalisme sauvage des aborigènes ! Comment ne pas

(1) La compagnie des Cent-Associés,

admirer ces jeunes gens, doués des plus beaux dons du cœur et de l'esprit, habiles à la chasse, adroits à conduire le léger canot d'écorce dans les passages les plus difficiles, devançant à la course les plus agiles coureurs de la race rouge, infatigables dans les longues marches au milieu des forêts, accoutumés à combattre l'Iroquois avec la hache et le fusil, parlant les langues des sauvages aussi bien que les sauvages eux-mêmes; et cependant toujours prêts à mettre leurs belles qualités au service de la religion et de la patrie, et à sacrifier leur vie au milieu des plus horribles supplices, pour la gloire de Dieu et l'honneur du nom français? Des filles timides, élevées dans la paix et la solitude du cloître, renonçaient au silence du couvent pour servir Dieu au milieu de pauvres colons et de sauvages sales et déguenillés; de grandes dames, habituées à l'aisance, formées aux agréments de la plus haute société, se condamnaient volontairement à couler leurs jours dans un pays barbare et n'offrant aucune des jouissances matérielles qu'elles avaient possédées en France. Ainsi la jeune et riche dame de La Peltrie, non contente d'avoir pris part aux premières misères des Ursulines de Québec, alla partager celles de mademoiselle Manse, à l'établissement de Montréal, et voulut encore se rendre, à travers les mille dangers de la route, jusqu'au pays des Hurons... Madame d'Ailleboust, femme d'un gouverneur de la Nouvelle-France, et madame de Monceaux, qui avaient paru avec honneur à la cour, soignaient les sauvages dans leurs maladies, recueillaient les restes des prisonniers brûlés, et plusieurs fois les portèrent elles-mêmes au cimetière, pour leur procurer une sépulture chrétienne.

De si belles leçons ne pouvaient manquer de produire de salutaires effets sur la petite population française que Dieu avait conduite aux bords du Saint-Laurent. Aussi les annales du Canada, corroborées par des témoignages nombreux, nous apprennent que ces exemples de courage, de constance et de vertu produisirent leurs fruits, parmi les descendants des compagnons de Champlain.

J. B. A. Ferland.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

V.

LA COLONISATION.

Tous ceux qui parmi nous ont à cœur le bien-être du peuple et la prospérité du pays regardent avec raison la colonisation des terres incultes, comme le moyen le plus direct, et le plus sûr de parvenir à l'accomplissement de leurs vœux.

Mais, de tous les moyens proposés, le plus simple, le plus facile et en même temps le plus efficace n'est-il pas, de l'aveu de tous, la confection des chemins publics à travers nos forêts? Oui, et ce qui prouve cela de la manière la plus irrécusable, c'est que chaque fois que l'on a établi quelque part de bonnes voies de communication, à peine le fait a-t-il été connu parmi les populations rurales, que les routes se sont bordées d'habitations, et qu'au bout de quelques mois l'épi doré remplaçait

partout les arbrisseaux naissants et les chênes séculaires. Si ce moyen si rationnel eût été adopté et mis en pratique sur une grande échelle, il y a cinquante ans, la face du pays serait entièrement changée ; ces milliers de canadiens qui ont enrichi de leur travail les états limitrophes de l'Union Américaine se seraient établis parmi nous, et auraient contribué, dans la mesure de leur nombre et de leurs forces, à développer les ressources du pays et à en accroître la population.

Pour les populations éparses au milieu des forêts, la question des voies de communication n'est pas seulement une question de bien-être et de progrès, c'est une question vitale, et le gouvernement, qui s'occupe avec zèle de cette partie de l'administration publique, tout en agissant dans des voies de saine économie, remplit encore un devoir de justice et d'humanité.

A. GÉRIN-LAJOIE.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

VI.

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION.

La première éducation doit se donner à l'enfant au sein de sa famille, par les parents, qui en tiennent de Dieu le droit et le devoir, et plus particulièrement par la mère : on l'appelle *éducation domestique*.

Cette éducation est de la plus haute importance, puisque toute la vie s'en ressent. Les traces d'une bonne éducation de famille sont ineffaçables, tandis que les hommes dont la première éducation a été manquée ou négligée, laissent percer ce défaut, dans quelque situation qu'ils se trouvent placés dans la suite.

De bons parents, surtout une mère tendre, intelligente et vertueuse : voilà donc la plus grande grâce que le ciel puisse faire à des enfants.

Pour ceux qui ont le malheur d'être privés des auteurs de leurs jours, ou dont la mère est forcée par l'indigence à gagner sa vie hors de la maison, la religion a préparé, dans son immense charité, des orphelinats et des salles d'asile. Là, dans les soins délicats et assidus de vierges consacrées au Seigneur, ces pauvres enfants trouvent une seconde famille, de nouvelles mères.

Cette première éducation paraît convenir particulièrement aux femmes, de manière que de tout jeunes enfants doivent être confiés de préférence à des institutrices, lorsque les parents ne peuvent les diriger eux-mêmes.

Bientôt cependant les enfants atteignent un âge où il leur faut une éducation plus forte, et surtout pour les garçons une éducation plus virile. Alors se présente cette question si controversée du choix à faire entre l'éducation privée sous la conduite de précepteurs, et l'éducation publique dans les écoles. Chacune d'elles présente certainement des avantages et des inconvénients ; mais l'éducation publique paraît plus propre à former le caractère, à dompter l'humeur, et à accoutumer l'enfant à vivre avec ses semblables.....

L'Eglise, sentant l'importance extrême de bien élever la jeunesse, s'est de tout temps fortement préoccupée de l'établissement et de la direction de bonnes écoles. Elle a même encouragé, à différentes époques, la fondation d'Ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, où les saines traditions d'un enseignement solide, et convenable *soit aux hautes classes, soit aux enfants du peuple*, pussent se perpétuer. Les membres de ces diverses communautés se dévouent pour la vie à cette œuvre admirable sans aucun espoir de rémunération ici-bas ; leurs jours se passent dans l'obscurité, le silence, l'étude et les exercices pieux.

L'éducation et l'instruction peuvent se trouver quelquefois séparées. Supposons un homme profondément ignorant, qui n'a jamais eu l'occasion de s'instruire, mais intelligent, d'un jugement sain et solide, poli, honnête et vertueux : voilà l'éducation sans instruction. Qu'un autre, au contraire, ait beaucoup étudié, beaucoup lu, beaucoup appris, il pourra être érudit, savant même ; mais qu'il n'ait ni civilité, ni empire sur ses passions, ni principes religieux : c'est un homme sans éducation.

S'il fallait donc opter entre les deux, sans aucun doute la préférence devrait être donnée à l'éducation sur l'instruction, puisque c'est la première qui fait l'honnête homme, l'homme vertueux, bien élevé ; tandis que la seconde ne prépare que des hommes instruits et habiles dans les lettres, les sciences et les arts. Mais disons plutôt que l'une ne doit jamais être séparée de l'autre, puisqu'elles se complètent mutuellement, puisque de leur union seule peut naître un tout harmonieux. Disons encore que, pour certains caractères, l'instruction peut être dangereuse, pernicieuse ; tandis qu'une forte éducation leur est indispensable. Disons surtout que l'instruction doit toujours être accompagnée de l'éducation morale et religieuse. Dans tous les pays où l'on prétend ne donner qu'un enseignement profane et séculier, où l'on ne parle jamais de dogme ni de morale, sous le prétexte que les enfants les apprendront des ministres de la religion. Un tel système ne peut aboutir qu'à l'indifférentisme ou à l'athéisme.

Il faut donc que l'enfant puise chaque jour, dans les leçons qu'il reçoit, des principes chrétiens, capables de le guider sans cesse vers la fin pour laquelle il est créé : le salut de son âme, l'accomplissement de la volonté de Dieu ici-bas, la récompense dans un monde meilleur.

Tous les enfants, à quelque condition qu'ils appartiennent, ont besoin d'une éducation solide et soignée, ils y ont droit ; mais on sent qu'elle ne doit pas être la même dans les détails. Elle doit être calculée d'après les emplois que chacun devra exercer dans la suite, et propre à le préparer à s'en acquitter avec honneur pour lui-même et profit pour la société.

L'instituteur évitera donc de se préoccuper exclusivement de distribuer l'instruction à ses élèves : il s'appliquera au contraire avec encore plus de soin à leur éducation. Les instruire, c'est bien, c'est important ; les élever, c'est mieux, c'est essentiel. Eh ! quelle consolation pour un maître de voir des générations entières de gens de bien, d'honnêtes citoyens, de vertueux chrétiens, mettre à profit la bonne éducation qu'il

leur aura départie ! Quel bonheur pour lui d'entendre des parents venir le remercier des services qu'il aura ainsi rendus à leurs bien-aimés enfants ! Quels mérites n'acquiert-il pas aux yeux de Dieu !

Mgr Jean LANGEVIN.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

VII.

NOTRE SITUATION.

On me demande ce que je pense de notre situation actuelle comme peuple, et quelle sera l'issue de cet état de choses. La question est embarrassante, et sa solution dépend moins de nos hommes d'Etat que de la politique impériale.

Il est évident que nous arrivons à des temps difficiles, et que le sentier dans lequel nous cheminions avec confiance se rétrécit et s'obscurcit singulièrement. L'immense horizon qui s'étendait sous nos yeux est maintenant voilé de gros nuages. De chaque côté de la route apparaissent de profonds abîmes, et l'on ne voit pas bien où nous conduit ce chemin ombreux qui se déroule devant nos pas.

Rien ne paraît certain, et tout semble possible dans l'avenir du Canada français, et c'est dans ce moment qu'il convient de jeter les yeux sur la Providence des nations. L'espérance est là: elle n'est que là, et je ne m'explique pas l'espoir et la confiance de ceux qui croient que la Providence est un mot vide de sens, et que le hasard est le grand dieu de ce monde.

Faire des prévisions sur notre avenir, sans compter avec la Providence, serait aussi absurde que de nier l'action providentielle dans notre passé. "Le hasard et la fortune, a dit Bossuet, sont des mots dont nous couvrons notre ignorance."

Voyons donc ce que la Providence a fait pour la nationalité canadienne-française, et le passé nous instruira de l'avenir.

Il est impossible de nier que c'est la Providence qui a conduit Jacques Cartier sur nos bords, et qui a donné la vie à ce grain de sénevé qui s'appelait la Nouvelle-France.

Personne n'ignore que ce grain de sénevé a été arrosé du sang des martyrs et qu'il y a puisé une sève qui ne tarira jamais. Tout le monde sait qu'un bel arbre est sorti de cette semence, et qu'il a su résister aux vents et aux tempêtes. On disait que cette plante, étiolée et languissante en apparence, n'avait pas jeté de racines dans ce sol d'Amérique, et qu'un souffle étranger l'arracherait. Mais combien de preuves elle a données, depuis, de sa force et de sa vitalité !

La France a versé dans nos veines le plus pur de son sang, et cette glorieuse filiation ne peut pas être inféconde. Profondément religieuse alors, la fille aînée de l'Eglise n'avait d'autre but, en devenant mère, que l'extension de la foi catholique et la conquête d'un nouveau royaume à Jésus-Christ.

Telle a été l'origine de la nationalité canadienne-française, et c'est pour cela qu'elle est inséparable de la foi catholique, et qu'elle ne peut exister sans elle.

Or ce petit peuple dont la vie est aujourd'hui en question, n'a-t-il pas été, comme le peuple hébreu, l'objet des prédilections divines? Dieu ne l'a-t-il pas guidé par la main à travers les dangers de sa pénible existence?

Quand la France en délire, ivre d'impiété, a renié sa mère la sainte Eglise et maculé sa face auguste, Dieu n'a-t-il pas arraché de ses bras de marâtre l'enfant qu'elle ne pouvait plus allaiter? N'a-t-il pas planté sur nos rives le drapeau conservateur d'Albion, pour nous servir de digue contre ce torrent du libéralisme qui inondait le monde?

Il est vrai que l'Angleterre était dans les mains de la Providence un instrument aveugle, et que nous ne devons pas être reconnaissants envers elle pour ce bienfait involontaire. Il est vrai aussi que ne voyant pas la main bienfaitrice nous ne voulions pas voir le bienfait, mais il n'en est que plus évident que c'est Dieu seul qui nous a conduits loin des citernes empoisonnées où notre première mère allait s'abreuver.

L'Angleterre, elle, avait d'autres desseins, et la nationalité canadienne-française n'était pas ce qu'elle voulait conserver: mais grâce encore à la Providence, ses tentatives d'anglification furent vaines. Comme la nationalité juive, que toutes les rigueurs de la captivité n'ont jamais pu détruire, l'élément français a toujours surnagé malgré les flots envahisseurs de l'élément britannique.

Ce qui, dans les calculs humains, devait anéantir la race française, n'a été qu'une épreuve dont elle est sortie victorieuse, et n'a servi qu'à développer sa force et sa fécondité. L'union des deux Canadas, qui devait être son tombeau, n'a été qu'une arène glorieuse où l'enfant est devenu un homme!

Et quand ces frères de lait, devenus également forts, virent qu'ils s'épuisaient en luttes inutiles, ils se donnèrent généreusement la main et contractèrent une nouvelle alliance avec d'autres frères qui voulurent partager leurs destinées. La confédération fut une révolution, mais une révolution pacifique que les circonstances avaient rendue nécessaire.

L'horizon politique se trouva agrandi, et l'horizon français dissipa ses nuages. L'ancienne Province de Québec, que les gouverneurs français avaient fondée, et que l'on croyait ensevelie pour jamais dans l'oubli le plus complet, se releva radieuse d'espérance et s'achemina librement vers l'accomplissement de ses destinées.

Telle a été la voie que nous avons suivie, et je ne crois pas me tromper en affirmant que notre race a pris ce développement graduel et bien conditionné qui fait les peuples grands. Pendant que les nations de l'Europe se livraient les guerres les plus sanglantes, nous marchions paisiblement à l'ombre du drapeau britannique, les bras tendus vers l'avenir.

Nous avons conservé notre langue, nos lois, nos institutions et la foi

de nos pères. Nous avons défriché nos forêts, agrandi nos villes, multiplié nos paroisses, et bâti dans tous les centres importants des églises, des colléges et des couvents.

Notre population est libre, libre de cette bonne liberté qui permet tout le bien et qui proscrit le mal. Elle est plus religieuse que toutes les autres nations du monde, et ses lèvres ne font qu'effleurer cette coupe du libéralisme qui a débordé en Europe et aux Etats-Unis. Plaise à Dieu qu'elle la repousse toujours loin d'elle!

Voilà ce que nous avons été et ce que nous sommes. C'est la Providence qui nous a placés dans ces conditions de vie, et c'est elle qui nous préservera de la mort.

Je l'ai déjà dit, et je le répète: il est impossible que nous n'ayons pas un grand rôle à jouer dans les destinées futures de l'Amérique, et la Providence permettra que nous accomplissions notre fin.....

A. B. ROUTHIER.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

VIII.

AVANTAGES DE L'INSTRUCTION.

Sans doute, comme nous l'avons déjà dit, l'éducation est plus nécessaire que l'instruction. Néanmoins, celle-ci est d'une très-haute importance aussi ; car elle est utile et agréable tout à la fois.

Elle est utile.—L'homme instruit entretient ses correspondances, prend ses notes, tient ses comptes lui-même, sans avoir besoin d'initier un étranger à ses secrets. Il est encore en état de remplir les diverses charges auxquelles il peut être appelé dans une paroisse. Marguiller, conseiller municipal, secrétaire-trésorier, sous-voyer, etc., il pourra signer les documents requis, prendre connaissance des papiers par lui-même, dresser un procès-verbal, préparer une requête, etc. ; officier de milice, il lui sera facile de faire le rôle des miliciens : commissaire d'écoles, il jugera de l'avancement des enfants, de l'exactitude de leurs réponses.

Tous les hommes ont besoin d'instruction, qu'ils exercent une profession libérale, ou qu'ils soient artisans et même serviteurs. Combien de fois ceux-ci ne sont-ils pas obligés de lire une enseigne, le numéro d'une maison, l'adresse d'une lettre, etc.....

D'ailleurs, au temps où nous vivons, l'instruction est si généralement répandue, qu'un peuple qui la néglige, ne peut éviter d'être dans un état d'humiliante infériorité. Pour nous particulièrement, Canadiens, qui sommes environnés de gens possédant tous un certain degré d'instruction il est indispensable de la répandre parmi nous, si nous voulons marcher de pair avec eux.

L'instruction a encore l'avantage d'ouvrir l'esprit, d'épurer le goût, d'élever les sentiments lorsqu'elle est convenablement dirigée. On

observe un air de distinction dans les traits d'un enfant qui, à une éducation soignée et religieuse, joint une instruction solide ; dans ses yeux perce une vivacité d'intelligence qui en fait pour ainsi dire un être tout différent de ce qu'il était précédemment. Il saisit mieux et plus vite tout ce qu'on lui explique : c'est là une fréquente remarque de la part de ceux qui sont appelés à enseigner le catéchisme à des enfants dont les uns ont fréquenté de bonnes écoles, et les autres sont demeurés dans l'ignorance. On a donc raison de dire que l'instruction donne à l'homme comme un sixième sens.

Elle est agréable.—Quels plaisirs, quels agréables passe-temps ne procure pas encore l'instruction ! Quelle satisfaction de pouvoir, par la lecture, se mettre en rapport d'idées et de sentiments avec les plus beaux génies de tous les siècles, et admirer ce qu'ils nous ont laissé de grand, de noble, de vrai dans leurs écrits ! Quelle récompense pour un père qui a fait des sacrifices pour donner l'instruction à ses enfants, lorsqu'il les voit tour à tour, par des lectures à haute voix, édifier, intéresser la famille durant les longues soirées d'hiver, ou la mettre au courant des événements remarquables de la patrie et de l'étranger !

Avouons cependant que l'instruction pourrait être bien pernicieuse, si elle avait une mauvaise tendance, ou si l'on venait à en abuser, comme il arrive trop souvent. Mais alors c'est l'abus qu'il faudrait condamner, et non pas la chose elle-même ; c'est la mauvaise tendance qu'il faudrait corriger, et non pas l'instruction qu'il faudrait rejeter.

Reconnaissons encore que le degré d'instruction doit beaucoup varier suivant les différentes classes de la société. Il ne faut pas du tout les mêmes connaissances aux jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique ou aux professions libérales, et à ceux qui doivent devenir des artisans ; à ceux qui embrasseront la carrière industrielle ou commerciale, et à ceux qui se livreront à l'agriculture. Répétons-le après beaucoup d'hommes sages et de vrais patriotes : c'est un malheur pour le pays que la haute éducation soit si répandue, et que la moyenne le soit si peu ; c'est une chose regrettable que les professions dites libérales soient encombrées de jeunes gens qui, au lieu de faire des cours d'études, auraient dû suivre l'état de leurs parents : ce serait la ruine d'un peuple qu'il fût composé de savants ou plutôt de demi-savants. Il ne s'agit donc pas pour le bien du pays, d'augmenter *indéfiniment* les connaissances des masses, d'étendre *sans cesse* le programme des écoles : ce serait une erreur et un grand péril ; mais ce qu'il faut, c'est de répandre partout des connaissances *élémentaires, pratiques, calquées sur les besoins de chacun* ; c'est que, de nos jours, il ne se trouve pas un enfant qui ne puisse lire, écrire, chiffrer, et qui n'ait quelques notions de l'Histoire du Canada ; que les colléges classiques ne se multiplient pas suivant le zèle mal entendu de chacun ; qu'ils ne soient fréquentés que par des jeunes gens capables de profiter de leurs études et qui aient un dessein sérieux de les compléter ; qu'enfin dans les écoles, comme dans toutes les autres maisons d'éducation, on ne vise pas uniquement à montrer

beaucoup de branches en peu de temps, mais que l'on enseigne *bien* les choses que les élèves doivent étudier, et qu'on leur donne le loisir de les digérer et de s'en nourrir.

MGR Jean Langevin.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

IX.

L'ANNEXION.

Après un coup d'œil rapide jeté sur notre passé, j'ai dit que nous avions une mission providentielle à remplir en Amérique. J'ai dit que la nationalité canadienne-française avait son fondement dans la foi catholique, et qu'elle ne pouvait subsister sans elle. Ces deux propositions, je pense, ne souffrent aucune contestation, et j'en tire la conclusion logique que le Canada français *doit avant tout* conserver sa foi, et ne pas la traîner dans les voies aventureuses où règne l'impiété.

Je veux bien que le Canada français s'avance à grands pas sur la voie ferrée du progrès matériel, traîné par ces deux grandes locomotives qu'on appelle le commerce et l'industrie. Mais je veux avant tout qu'il ne s'engage jamais hors du chemin que la France catholique lui a tracé.

J'estime très-bon qu'il devienne riche, fort et puissant, mais il est *essentiel* qu'il reste profondément catholique ; et s'il faut pour cela sacrifier le commerce et l'industrie, je le dis énergiquement, sacrifions-les.

Ces prémisses posées, il est à peine nécessaire de déclarer que je repousse l'annexion, comme un danger pour notre foi.

Il est impossible que le contact journalier et permanent de l'impiété et de la corruption américaine ne soit pas funeste à notre population. Il en est de l'ordre moral comme de l'ordre physique : toujours le bon fruit se détériore s'il est environné de fruits gâtés ; toujours l'ivraie finit par étouffer le bon grain.

Lorsque Dieu conduisit le peuple juif dans la terre promise, il lui fit ce commandemant exprès :

" Ne faites donc point d'alliance avec les hommes de cette terre, de peur que quand ils se seront corrompus avec leurs dieux, et qu'ils leur auront sacrifié, quelqu'un d'entre eux ne vous appelle à manger de ce qu'il leur aura immolé....."

Plus tard, il leur dit encore :

" Prenez garde que votre cœur ne se laisse séduire, et que vous n'abandonniez le Seigneur pour servir des dieux étrangers et les adorer."

Nous devons faire notre profit de ces commandements donnés au peuple hébreu, avec lequel nous avons plusieurs points de ressemblance ; ce que le Seigneur considérait comme un mal et un danger pour lui, ne peut pas être un bienfait pour nous.

Les Etats-Unis sont prosternés devant des dieux étrangers, que nous ne devons pas adorer, et dont le culte causerait notre mort. Il y a cer-

tains péchés capitaux dont ils ont fait des divinités, comme les peuples de l'antiquité païenne, et qui n'y manquent pas de temples. Vénus, qui dans le langage chrétien s'appelle l'impudicité, n'y voit jamais ses autels abandonnés, et le dieu de l'argent n'y compte pas un athée. Le temple immense dans lequel on leur sacrifie s'appelle le matérialisme, matérialisme le plus effréné que l'on ait vu dans les temps modernes.

Et c'est à ce peuple que l'on voudrait nous unir ! C'est à son bras et dans ses sentiers que l'on voudrait nous voir marcher ! C'est devant sa déesse Liberté, mieux nommée la *licence*, que nous devrions plier le genou !

Eh ! que deviendraient alors notre foi antique et nos mœurs ? Que deviendraient nos institutions, si le souffle de l'indifférence religieuse y pénétrait ? Que deviendrait notre belle littérature si profondément empreinte du spiritualisme chrétien ?

Non ; nous ne devons pas courir au-devant de ces dangers. Séduits par le progrès matériel, comme le papillon par la lumière d'une lampe, n'allons pas voltiger sur les bords de cet abîme. Attendons que la nécessité nous y jette malgré nous, et nous accepterons alors le sort que la Providence voudra bien nous faire.

Je ne dis pas : L'annexion, c'est la mort. Mais je dis : L'annexion, c'est le péril immense, immédiat, certain ; péril pour notre foi, péril pour nos institutions, péril pour nos mœurs, péril pour ce que j'appellerai notre *spiritualité !* Fuyons tous ces périls, lors même que nous aurions quelque espérance d'y échapper, grâce à la vitalité nationale.

Notre peuple est *un :* n'allons pas exposer son unité dans cet immense caravansérail de peuples si divers par le caractère, par les mœurs et par la religion. Notre peuple est essentiellement religieux : n'allons pas le plonger dans ce vaste océan d'indifférence où flotte la nation yankee. Quoique conservateur, notre peuple a des tendances libérales : n'allons pas le jeter dans les bras du libéralisme américain, où toutes les fausses doctrines vont s'abriter du manteau de la déesse Liberté !

Et ce progrès matériel après lequel on soupire, est-on d'ailleurs bien sûr de l'atteindre dans l'annexion ? Cette prospérité que l'on nous promet, ne pourrait-elle pas être un rêve, une illusion ! Cet Eden où doivent se trouver tant de merveilles, quand me prouvera-t-on que les fruits n'en seront pas empoisonnés ?

Je voyageais l'autre jour au milieu des Laurentides. Tantôt je gravissais des sommets escarpés, et tantôt je descendais dans la profondeur des ravins. Sur le terroir des vallées, comme sur le roc des promontoires, de blanches maisonnettes apparaissaient à nos regards, et de vastes champs cultivés s'étendaient sous nos pas. De ci et de là descendaient des montagnes de larges filets d'eau qu'aucun travail humain ne gênait dans leur course, et qui s'élançaient en sautillant de rochers en rochers vers cette immensité de l'océan dont la splendeur les attirait.

En face de cette terre montagneuse et bouleversée, qui semble absolument inculte, et que l'homme a néanmoins défrichée, à côté de ces pouvoirs d'eau qui murmurent sous sa main et qu'il a laissés inexploi-

tés, je me suis dit que notre peuple est essentiellement agriculteur et colonisateur, mais *pas encore* industriel. Je dis *pas encore ;* car je ne désespère pas qu'il le devienne.

Or, s'il est vrai que le peuple canadien est né cultivateur et colon, et que c'est dans l'agriculture qu'il doit trouver le fondement de sa prospérité matérielle, à quoi veut-on que l'annexion lui soit utile ? Comment l'annexion pourrait-elle perfectionner, développer et favoriser l'agriculture plus que le régime politique actuel ?

Mais, me dira-t-on, ces pouvoirs d'eau que vous avez vus inexploités, l'annexion en favorisera l'exploitation, et vous verrez grandir l'industrie.

Je réponds que si le peuple canadien n'a pas encore le génie industriel, ce n'est pas l'annexion qui le lui donnera. Si donc ces pouvoirs d'eau, et toutes les forces naturelles dont notre pays dispose sont exploitées, ils le seront par des yankees, et alors où sera l'avantage ? D'agriculteur le canadien deviendra ouvrier dans une manufacture, et je ne crois pas que la transition soit un progrès.

Peut-être verra-t-on dans tous les coins du pays s'élever des manufactures, et des familles d'ouvriers se grouper alentour, mais les terres seront abandonnées, et l'agriculture souffrira.

La moralité y gagnera-t-elle ?—Qui osera soutenir l'affirmative ?—Ah ! parlez-moi d'un peuple qui se groupe autour de son église, mais non celui qui croupit dans l'air empesté des usines ! Le point de ralliement du peuple, le vrai centre de la paroisse, c'est l'église, et non la manufacture. Demandez à l'histoire où sont la vie et la force véritables du peuple français, et l'histoire catholique vous répondra qu'elles résident dans le peuple agriculteur et non dans le manufacturier ; car c'est celui-là qui prie Dieu et qui aime l'Eglise.

Donc il est plus que douteux que nous puissions trouver dans l'annexion le bonheur que l'on rêve, et il est incontestable que notre foi, nos mœurs et nos institutions y seraient environnées de périls.

A. B. ROUTHIER.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

X.

AUX AÏEUX.

Les aïeux :

.....

"..... Dieu nous laisse encore
L'honneur, notre langue et nos lois ! "

" Dépôt sacré, pour ta défense,
Nos fils, quand nous ne serons plus,
S'armeront des mâles vertus,
Seuls dons que nous laisse la France !
Mais si par le sort envieux
Leur âme aux faux dieux asservie,
Sur leurs autels te sacrifie,
Viens, viens nous retrouver aux cieux ! "

Vos vœux s'accompliront : dormez, ombres chéries,
Dormez ; nous le jurons par l'immortel Cartier !
Ce dépôt illustré par vos mains aguerries,
Gardé par notre amour depuis un siècle entier,
Cet auguste héritage, aujourd'hui que nous sommes,
Eprouvés par la lutte, un demi-million d'hommes,
Qui songe à le sacrifier ?

Le trahir ? nous ! comment ? par peur ? comme le lâche
Tout couvert de mépris justement prodigué !
Comme le serf obscur qui, courbé sur sa tâche,
Se plie au joug honteux de père en fils légué !
Par un sordide espoir ? comme le mercenaire
Qui livrerait son Dieu pour un hideux salaire !...
Mais nous étions à Châteauguay !

Nous n'étions que trois cents à notre Thermophyle :
Pour défendre nos droits, nous serions trois cent mille
Invoquant la foi des traités ;
Et votre sang soudain, s'allumant dans vos veines,
Déroberait encore aux Parques inhumaines
Nos immuables libertés !

Tels, des nochers rivaux que la discorde anime,
Unissent leurs efforts pour soustraire à l'abîme
Les débris de leur seul vaisseau :
Les torts sont oubliés, le péril les efface ;
De leurs divisions s'évanouit la trace,
Comme celles des vents sur l'eau.

Ainsi puisse Albion sur l'océan du monde,
Bénissant un accord si fécond en bienfaits,
Aux splendides couleurs de la reine de l'onde
Allier pour toujours le pavillon français ;
Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,
L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,
Croître unis et fleurir en paix ! L. J. C. FISET.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

XI.

L'ÉMIGRATION CANADIENNE.

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir, plus beau ?...
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées,
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées ?
Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain ;
C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole
Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console,
Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Il nous faut quelque chose en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité ;
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie,
Echo pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or ces sons plus touchants et cet écho sublime,
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine,
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,
Et nous jette au milieu de nos tristes misères
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs ;
Jamais pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour ;
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante ;
Gardez pour ses besoins votre force puissante ;
Pour ses saintes beautés, gardez tout votre amour.

Aimez ce beau pays, où la vie est si pure,
Où du vice hideux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi ;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

Salut, ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent !
Terre que l'étranger envie,
Et qu'il regrette en la quittant,
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir. O. CRÉMAZIE.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

XII.

L'ÉMIGRATION CANADIENNE.

Canada, terre sainte où resplendit la foi,
Terre de dévouement, de gloire et de vaillance,
A tes fertiles bords sourit la Providence,
Et du haut de son trône, un Dieu veille sur toi.
A tes mâles enfants il donna le courage,
Les moissons à ton sol, à tes bois, le feuillage,
Et le bras valeureux qu'anime un noble essor,
En creusant ton entraille y découvre un trésor.
De ses plus riches dons t'a comblé la nature,

Tu portes dans ton sein ta puissance future,
Ton drapeau sous ses plis garde ta liberté,
Rien ne manque à tes fils pour leur prospérité.
Le voyageur surpris admire tes montagnes,
L'azur de ton beau ciel, tes riantes campagnes,
Ton lac, qui du soleil abreuvant les rayons,
De ses dentelles d'or festonne tes vallons.
C'est toi qu'en expirant jadis chanta Moïse.
Salut, ô Chanaan, salut terre promise,
Image d'Israël, tabernacle de Dieu !
Passant, recueille-toi pour fouler ce saint lieu (1).
—Mais quelle est donc là-bas cette bruyante foule
Dont le flot grossissant tourbillonne et s'écoule ?
Pour sauver de Montcalm le sacré pavillon,
Sans doute, a raisonné le tocsin des alarmes ;
Chacun vole et bondit, s'apprête, prend les armes,
Et court de l'assaillant repousser l'escadron ?
—Hélas ! non, tout ce peuple, inondant le rivage,
Est un peuple aveuglé qui déserte sa plage,
Pour demander ailleurs à des cieux étrangers
Le bien-être qu'ici lui donnent ses foyers.
Quelle fureur t'enivre, émigrant téméraire !
Sans jamais la saisir, tu suis une chimère ;
Quand tu crois l'embrasser elle échappe à tes pas,
S'envole comme un sylphe et rit de tes combats.
Quand donc cesseras-tu, bercé par un vain songe,
De fuir la vérité, pour suivre le mensonge ?
On te promet de l'or, des fleurs et des plaisirs,
Les splendeurs d'un fantôme embrasent tes désirs ;
Et tu pars comme un trait. Je sais ton espérance :
Tu vois poindre déjà ta prochaine opulence,
De guirlandes ornant tes loisirs fortunés ;
Chaque jour à tes yeux dévoile un front lucide ;
Quatre nobles coursiers à la course rapide,
Les naseaux écumants, les crins enrubanés,
Dans un char tout doré, sur la plaine ébahie,
Traînent pompeusement ta grandeur enrichie ;
Chacun brigue l'honneur de chanter ton retour ;
Tu bâtis un palais, un castel et sa tour ;
Chez toi brillent partout et le porphyre et l'ambre,
Tu reçois des placets, un fauteuil à la chambre ;
Si tu parles, soudain tes paroles font loi,
Et, dans les environs, tu commandes en roi.

(1) Voir l'excellent ouvrage intitulé " Quelques Considérations sur les Rapports de la Société civile avec la Religion et la Famille," par Mgr L. Laflèche, ainsi que les brochures " Le Canada français et la Providence," par M. Philippe Masson, et le " Conseiller du Peuple," par un Compatriote.

De tes rêves brillants voilà l'ombre éphémère :
Après elle tu cours sur la rive étrangère ;
Mais au lieu du lingot promis par les Etats,
Tu heurtes les chagrins, le deuil et le trépas.
A tes mains un tyran impose des entraves ;
Esclave méprisé parmi d'autres esclaves,
Toi, qui fus libre et fier, tu deviens instrument,
Ton corps s'use à la glèbe, et ton âme au tourment ;
Comme un spectre, à ton seuil vient frapper la misère,
Avec les noirs regrets, les pleurs, la faim amère,
Et d'un maître insolent pour obtenir du pain,
Il te faut sans murmure essuyer le dédain.
Parfois sous le malheur ta faiblesse succombe ;
Tu convoitais de l'or, tu trouves une tombe,
Ou si du champ natal tu revois les sillons,
Ce n'est qu'avec la honte unie à des haillons.
—Oh ! laisse s'agiter le démon des richesses,
Et demeure impassible à ses fausses promesses.
Sous un masque d'argent il cache du venin,
L'éclat est à son front, et la mort dans son sein.
Le bonheur, il est là, sous le toit de l'ancêtre,
Auprès de ton berceau, sous l'ombre du vieux hêtre,
Dans le champ desséché que néglige ton bras,
Pour suivre imprudemment de magiques appâts ;
Il est là, sous ton ciel, à côté de ta mère
Qui pleure ton absence et, seule en la chaumière,
Voit s'éteindre et mourir la lampe de ses jours.
Loin de toi, les soucis, implacables vautours,
De leurs ongles d'acier déchirent sa vieillesse,
Qu'au cercueil à pas lents emmène la tristesse.
Le bonheur, il est là, près du nid de l'oiseau
Qu'enfant tu dérobais en gardant le troupeau,
Près du lis que ta main cueillait dans la verdure,
Près du fleuve argenté qui serpente et murmure.
Petit-fils de Cartier, de l'âtre paternel
N'éloigne plus tes pas : ailleurs est le déboire,
Ici le doux repos.....
.....
Soldat, ne laisse point ton drapeau sans défense ;
Français, jusqu'au tombeau, sois digne de ta France,
Et toujours souviens-toi qu'un vaillant laboureur,
En sillonnant sa terre, y trouve le bonheur.

Edouard SEMPÉ.

L'élève fera le plan et la critique du morceau ci-dessus.

COMPOSITIONS SUPPLEMENTAIRES.

I.

CE QUE J'AIME.

Canevas.—Indiquez en langage imaginé ou mouvementé ce que vous aimez à voir ou à entendre dans la nature, la famille et la religion.

On donne le canevas : l'élève fera le plan et la composition.

II.

LE BERGER ET LE PHILOSOPHE.

Canevas.—Un vieux berger illettré jouit néanmoins d'une certaine réputation de savant. Un philosophe l'interroge à ce sujet. Un dialogue s'établit dans lequel le berger manifeste beaucoup de bon sens et déduit du spectacle de l'univers tout un ensemble de principes et de devoirs.

Le philosophe se retire en admirant celui dont il avait voulu d'abord se moquer.

On donne le canevas : l'élève fera le plan et la composition.

III.

RETOUR DU VIEILLARD.

Canevas.—Un vieillard de retour au pays natal exprime, dans un monologue, ses sentiments divers. Il énumère les objets qu'il voit et dit ce qu'ils lui rappellent... Il trouve tout comme autrefois, excepté lui-même qui est maintenant âgé, faible, désenchanté de tout... Aussi ne demande-t-il qu'un tombeau près de l'église du village.

On donne le canevas : l'élève fera le plan et la composition.

IV.

LETTRE DE FÉLICITATION

A un jeune homme qui a rompu avec une mauvaise compagnie.

Canevas.—Félicitez votre ami d'avoir rompu avec des camarades qui tenaient de mauvais propos et qui n'auraient pas tardé à le corrompre lui-même... Terminez en l'invitant à venir vous voir.

On donne le canevas : l'élève fera le plan et la composition.

V.

A UN CRITIQUEUR.

Canevas.—Un élève écrit à son frère pour le porter à se corriger de la mauvaise habitude de tout critiquer. Il lui montre quelles peuvent en être les conséquences pour lui et pour la famille.

On donne le canevas : l'élève fera le plan et la composition.

VI.

A UN RUISSEAU.

Canevas.—Dans une apostrophe à un ruisseau parlez de son origine, de son parcours et de son embouchure. Voyez ensuite en lui un image de l'homme qui naît, vit et meurt.

On donne le canevas : l'élève fera le plan et la composition.

INDICATEUR DE SUJETS DE COMPOSITION.

L'élève fera son plan et le développement.

Sous un même titre on donne généralement plusieurs sujets.

A.

Abeille (l') et le papillon : parallèle.
Adieux : aux vacances—au pays—à mes quatorze ans—à l'année expirante—au mois de mai—à la vie.
A la nouvelle année : saluts, suppositions, souhaits.
A ma mère. Reconnaissance, amour, promesses.....
Amateur (l') des oiseaux—des chevaux—des cerfs-volants,
A mon bureau—à mes livres classiques.....
Amitié (l')—l'amitié chrétienne.
Amour : maternel—paternel—fraternel.
Amour de la patrie.
Ambition (l') rend malheureux.
An (l') mille—Etude historique.
A propos de : une graine de lin—un épi—un brin de laine—une cerise...
Aspirations de Ste Thérèse.....
Au laboureur : éloge et encouragement.
Au pied de l'autel.

Au souvenir de ma mère, que ne ferai-je pas?
A un ami pour l'inviter à une partie de plaisir—A un ami qui s'ennuie—A un ami devenu libre penseur.
A un frère malade.
A une mère : condoléances—félicitations—nouvelles.....
Avantages d'être grand—petit—riche—instruit.....
Avantages de la ville—de la campagne—des chemins de fer.
Avare (l')—L'avarice.

B.

Bataille de..... Le champ de bataille de.....
Benoît (St) et Ste Scolastique : dernière entrevue.
Berceau (le) et la tombe. Parallèle.
Bergers illustres.
Bienfaits : du christianisme—de la charité—de l'éducation—de la paix—du sommeil—du printemps, ou d'une autre saison.
Bonheur dans la médiocrité et la retraite.

C.

Campagne (la) le matin—le soir—après un orage.
Canada (le) agricole—littéraire—religieux.
Châteaux (mes) en Espagne.
Charité (la) et ses œuvres.
Chronographie : le matin — le soir — minuit — le printemps — l'automne —une époque historique.....
Chute des feuilles.
Ciel (beautés du)—Il publie la gloire de Dieu.
Cœur (le) d'un père—d'une mère.
Cloches (les)—La cloche de l'école.
Coin du feu : scènes du foyer.
Communion (ma première).
Contre le tabac—l'eau-de-vie—le jeu.
Convoi funèbre de : un enfant—un vieillard—une mère—un guerrier.
Croix (la) et ses destinées.

D.—E.

Daniel : épisodes divers. Ex. : Fosse aux lions.
Définitions littéraires de : Dieu—une mère—un soldat—un religieux...
Déluge universel.
Derniers moments de..... (un personnage célèbre).
Désagréments et inconvénients de : l'hiver—l'été—la ville...
Désagréments d'être trop grand—trop petit.
Description de : l'établissement—une chapelle—un jardin—une place.
Elégie sur tel personnage..... tel désastre.....
Eloge de l'agriculture—de l'industrie—du commerce—de tel état.
Eloge des grands—des petits—de tel peuple.
Embarcadère. Demi-heure d'attente dans un embarcadère.
Emigré : le départ—le retour.

Enfant—L'enfant de chœur—de troupe.
Esclavage..... Esclaves de.....
Excursion à.....
Exil (l')—Les exilés en.....—Mort d'un exilé.....

F.—G.

Famille (la sainte)—Une famille heureuse.
Fête-Dieu—Fête d'un père—d'une mère.....
Fêtes chrétiennes—fêtes de famille.
Fleur—La fleur et le prisonnier—La fleur des champs et la fleur des jardins.
Fleuve—Quel est le premier des fleuves ?
Fontaine (connue des élèves).
Funérailles de..... (un riche—un pauvre—un enfant....)
Glace (la) et les patineurs.
Glas d'agonie—Glas des trépassés.
Guerre de.....—La guerre est un châtiment.

H.

Héros de..... Héroïne de.....
Heure d'angoisses—heure de joie.
Hirondelles : départ—retour—Les hirondelles et le vieillard...
Histoire de..... (un fait célèbre connu des élèves).
Histoire d'un objet racontée par lui-même. Ex. : un arbre—un chapeau —un sou—une salle.....
Hiver, personnification—L'hiver avec ses joies et ses douleurs—L'hiver et la charité chrétienne.
Homme (étude sur l'homme).—Quel est l'homme le plus heureux ?.... le plus malheureux..... le plus sage ? ..... Faiblesse et force de l'homme.
Hôpital (une visite dans un)..... Hospice de.....
Horloge : de la classe—de la maison—de la ville.....
Hymne à Marie—à un saint—Hymne à un héros—au soleil—à l'océan...

I.—J.

Impressions (mes) de vacances — de voyages — de la retraite.
Incendie (un) à Québec—à Montréal—à St-Hyacinthe.
Industrie : progrès—merveilles—avantages.
Inondation (une) dans une contrée connue des élèves.
Je veux être : laboureur—soldat—marin—missionnaire.
Jour (le) des prix—le jour de l'an.
Journée (la) de l'écolier—du laboureur—du soldat—du religieux.
Jours (trois) de Christophe Colomb.

L.—M.

Leçons : d'une abeille—d'une fourmi—d'une hirondelle.
Lettres diverses..... surtout lettres de circonstance.....
Lettre : à un ami qui s'ennuie—à une mère malade.

Loin de ma mère—Loin du pays.
Lever (le) de l'écolier.....—Lever du soleil.
Matinée (une) de printemps—d'été—d'hiver.
Mère près d'un berceau—mère des Machabées—ma mère.
Mode (la). Ses extravagances et sa tyrannie.
Musique (la) et son influence—musiciens célèbres.

N.—O.

Nuit de Noël—Noël à la ville—à la campagne.
Obsèques de..... (un personnage connu des élèves).
Oiseau (l')—Les oiseaux domestiques—voyageurs.
Orage (un) sur mer—dans les montagnes—au désert.
Orgueil (l') et ses contre-temps—emblèmes de l'orgueilleux.
Où mon cœur est souvent.
Où se trouve le bonheur.

P.

Parallèle entre deux : mois—personnages—cours d'eau—époques—corps d'état—caractères—situations—vertus—défauts—sortes d'oiseaux ou d'animaux.....
Paysage—Description d'un site connu des élèves ou dont ils ont le tableau devant les yeux.
Pensées : à l'approche de tel jour—après tel fait, tel événement.....
Peureux (le)—Le peureux et le téméraire—Rencontre nocturne de deux peureux.
Piété filiale (traits de)—Piété chrétienne : personnification.
Plaisir de l'aumône—de voyager.
Portrait d'un personnage connu des élèves ou dont ils ont devant les yeux le tableau peint.
Portraits : de l'inconstant—du fat—de l'entêté—du paresseux.
Pourquoi je regrette (ou je ne regrette pas) : telle saison—tel mois—telle résidence—telle personne.....
Premier larcin et ses suites.
Prière : du naufragé—d'une mère—d'un enfant.
Printemps (le) et l'enfant—Le printemps et le vieillard.
Prise de telle ville—de telle place forte.
Promenade à telle ville—à tel site.....

Q.—R.

Que j'aime : les fleurs !... la solitude !... la campagne !... mon pays !... l'étude !... la mer !...
Quelle saison préférer ?—Quel mois ?—Quel état ?—Quel fleuve ?—Quel peuple ?—Quel roi ?—Quel site ?—Quelle ville ?
Qui est le plus heureux ?—le plus glorieux ?—le plus malheureux ?
Récit de..... (visite, séance, fait remarqué des élèves).
Réflexions dans une église—à la campagne—dans un cimetière—dans tel lieu célèbre—sur des ruines.....
Religieux mourant—Le religieux et le soldat.

Religion triomphante de tous ses ennemis.
Rêve (un) enchanteur—effrayant—prophétique...
Ruines : d'un château—d'un monastère—d'une ville...

S.

Sacrifice : d'Abel—d'Abraham—de Samuel.
Saint... (particulièrement honoré dans la contrée).
Salut : à la nouvelle année—à ma patrie...
Si j'étais : peintre—architecte—poète—musicien...
Si j'étais : riche—roi...
Si j'étais hirondelle—si j'avais des ailes.
Soir (le) à la campagne—à la ville—sur le rivage.
Souvenir de : telle personne—tel fait—telle position.
Suites (les) de : la désobéissance—la gourmandise—l'amour du jeu.
Sujet de circonstance (ce sont généralement les plus propres à faire acquérir le naturel du style).
Sur la tombe de : mon ami—ma mère—ma sœur.

T.—U.

Tableau de... (un site—un personnage—une scène).
Tempête sur mer—dans le désert.
Temps (le) et ses œuvres.
Tombe (la) : du riche—du héros—de l'enfant—d'un personnage connu des élèves.
Trait : de courage—de bonté—de générosité.
Travail : nécessité—avantages—loi.
Tremblement de terre.
Trésor (le) d'une mère—du riche—du pauvre.
Usage des créatures : l'abus—l'usage raisonnable—le saint usage.

V.

Vengeance chrétienne—d'un homme de bien.
Vertu (la)—Personnification de telle vertu.
Vie (la) d'une fleur—d'un insecte—d'un oiseau...
Victoire de...—Victoire sur...
Vieillard (le) et les hirondelles... et le printemps... et l'automne.
Visite à : telle personne—tel atelier—tel endroit.
Voyage à... Voyage en... Voyage avec...
Voyage autour d'une église—autour de la classe—autour d'une salle.
Voyageurs égarés dans les forêts—les savanes—les neiges.

Nous rappellerons ici que la Bible et la Vie des saints détaillée offrent une riche mine de sujets de composition, accessibles à l'intelligence des jeunes élèves, très-propres à développer le jugement et l'imagination, à orner la mémoire et surtout à former le cœur en le pénétrant des sentiments religieux.

Leçon supplémentaire.—De la Prononciation (1).

LE CLERGÉ CANADIEN.

Nous excitons l'étonnement de tous les étrangers, qui ne peuvent s'expliquer l'existence en Canada d'un peuple distinct de ceux qui habitent l'Amérique du Nord ; comment une soixantaine de mille pauvres colons français, abandonnés, il n'y a pas encore un siècle, sur les bords du St-Laurent, ont pu, sous l'étreinte de la conquête, former un peuple nombreux et fort, avec sa religion, sa langue et ses lois. A quoi devons-nous, après Dieu, la conservation de cet héritage de nos pères, si ce n'est à l'existence et à l'action bienfaisante d'un élément social aristocratique, à notre excellent clergé ?

En vous parlant du clergé canadien, je passerai avec un respectueux silence devant l'homme angélique, qui renonce à toutes les affections terrestres, aux joies du monde, aux félicités de la famille, pour embrasser une vie toute d'abnégation, de dévouement et de charité. Je ne vous parlerai pas de l'homme qui bénit notre entrée dans la vie ; qui nous guide dans l'exercice des vertus chrétiennes dès notre bas âge ; qui, au printemps de la vie, sanctifie nos amours ; qui est un second père, un second ami, à ceux qui en ont, et qui en sert à ceux qui n'en ont pas ; qu'on trouve toujours à son chevet avec des paroles de consolation et d'espérance, lorsqu'on arrive au terme de sa carrière, et qui enfin bénit notre tombeau comme il avait bénit notre berceau. Cet homme, ce n'est pas à nous qu'il appartient d'en parler : laissons ce soin à ceux qui nous ont précédés dans la vie. Eux seuls, de la haute sphère où ses conseils et ses exemples les ont conduits, peuvent dignement apprécier ses services, et lui témoigner la reconnaissance qui lui est due.

C'est donc sous un autre point de vue que je veux vous présenter le clergé canadien ; c'est du prêtre patriote et national que je veux parler ; de cet homme qui a si bien rempli, et qui promet de remplir mieux que jamais, la noble tâche, la part si méritoire qu'il a entreprise dans la grande lutte de notre nationalité.

Vous savez, Messieurs, dans quel triste état se trouvèrent nos pères à la cession de ce pays à l'Angleterre. Les premières familles, ma *noblesse canadienne*, comme disait Louis XIV, abandonnèrent à son sort cette population de braves, dont le sang et le courage avaient fait la gloire de ces mêmes familles, depuis plusieurs générations. Oh ! les ingrats ! au moment où ils pouvaient rendre au peuple en services civiques, ce qu'ils en avaient reçu en gloire militaire, ils l'abandonnent. Que serions-nous devenus, si notre clergé nous eût abandonnés aussi ? Que serions-nous devenus, sans guides éclairés, nous, peuple soldat et voyageur, n'ayant d'autre science que celle des camps et des courses

(1) Voir 1ère Partie, Nos 262-264.

Lire à haute voix les morceaux suivants :

LE CLÈRGÉ CANADI-IN.

Nou z'èkciton l'étön'man (1) de tou lë (2) z'étrangé, ki ne peuv' (3) s'èksplikë l'ègzistans' en Canada d'un peupl' dis tinkt' de ceu ki abit' l'Amérik' du Nör' ; cömman t'un' soaçantën' (4) de mil' pövr' (5) cölon francë, abandönë, il n'i a pa z'ancör' un siècl', sur lë bör' du Sin-Löran, on pu, sou l'étrint' de la conkèt', förmé r'un peupl' nonbreû (6) z'é för', avèk' sa religion, sa lang' é së loa. A koa devon-nou, aprë Dieû, la consèrvacion de cèt éritaj' de no (7) pèr', si c'në t'a l'ègzistans' é a l'akcion biinf'zant' (8) d'un n'éléman social aristocratik', à nötr' èkcèlan clèrgé ?

En vou parlan du clèrgé canadi-in, je pas'ré avèk' un rèspèktueû silans' devan l'öm' angélik', ki renons' a tout' lë z'afèkcion tèrrèstr', o joa du mond', o félicité de la famille, pour anbracé r'un' vi tout' d'abnégacion, de dévouman t'é d'charité. Je n'vou parleré pa de l'öm' ki béni nötr' entré dan la vi ; ki nou guid' dans l'ègzèrcis' dë vèrtu krétièn' dë nötr' ba z'àj' ; ki, o printan de la vi, sanktifi no z'amour : ki ë t'un z'gon pèr, un z'gon t'ami a ceû ki en n'on, é ki en sèr a ceû ki n'en n'on pa ; k'on trouv' toujour z'a son ch'vë avèk dë parôl' de consolacion é d'èspérans', lörsk'on n'ariv' o tèrm' de sa carrièr, é ki enfin béni nötr' tonbo cöm' il avë béni nötr' bèrço. Cèt' öm', s'në pa z'a nou k'il apartiin d'en parlé : lèsson ce soin a ceû ki nou z'on précédé dan la vi. Eû seul, de la hôt' sphèr ou së consèil z'é së zègzanpl' lë z'on condui, peuv' dign'man t'aprécié së sèrvis' é lui témoagné la r'conéçans' ki lui ë du.

C'é donk' sou z'un n'ôtr' poin d'vu ke j'veu vou présenté le clèrgé canadi-in ; c'é du prêtr' patriôt' é nacional ke j'veu parlé ; d'cèt' öm' ki a si bin ranpli, é ki promë de ranplir' mieû ke jamë la nôbi' tâch', la pâr si méritoar' k'il a entrepriz' dan la grand' lut' de notr' nacionalité.

Vou savé, Mècieû, dan kèl trist' éta se trouvèr no pèr a la cècion de s'pé-i a l'Angl'tèr. Lë premièr' famille, ma *noblès' canadi-èn'*, cöm' disë Loui katörz', abandönèr' t'a son sör' cèt' populacion de brav', don le san é le couraj' avé fô la gloar' de cë mêm' famille, depui plusieur'généracion. O ! lë z'ingra ! o moman ou il pouvë rendr' o peupl' en sèvis' civik' ce k'il z'on avë reçu en gloar militèr, il l'abandön' ! Ke serion-nou dev'nu, si nötr' clèrgé nou z'u t'abandönë oci ? Ke serion-nou dev'nu san guid' z'éclèré, nou, peupl' sôlda t'é voa-iageur, n'é-i-an d'ôtr' cians' ke cèl dë can z'é dë cours'

(1) ö, comme *o* dans *or* ;—' indique que la consonne qui précède doit être fortement prononcée. (2) é a le son de è dans *dès*. (3) eu, comme dans *seul*. (4) oa forme diphthongue. (5) ö, comme dans *apôtre*. (6) eû, comme *eu* dans *adieu*. (7) o, comme dans *mot*. (8) iin forme diphthongue,

aventureuses, vis-à-vis de cette population nouvelle qui s'introduisait au milieu de nous avec tous les moyens d'une industrie avancée, avec toutes les puissances de la paix, bien autrement formidables pour nous alors que les puissances de la guerre? C'en était fait; notre heure allait sonner, comme peuple, si le clergé ne nous eût tendu la main.

Naturellement le prêtre, ayant une mission plus élevée, ne pouvait devenir tout à fait citoyen, renoncer à son ministère sacré pour prendre en main les destinées temporelles du peuple. Il fit mieux encore; il se dit: Faisons des citoyens éclairés. Alors, comme le nouveau gouvernement s'empara des belles dotations faites sous l'ancien pour l'éducation de la jeunesse canadienne, nos séminaires se transformèrent en colléges; les lévites ouvrirent les portes du temple et appelèrent le peuple dépouillé à partager les offrandes faites pour le soutien de l'autel. Bientôt, ce secours ne suffisant plus, l'on vit de simples prêtres, au prix de mille privations, et même de rudes travaux manuels, jeter les fondements de magnifiques colléges, qui feraient honneur à des pays beaucoup plus avancés que le nôtre.

Ces colléges sont autant de citadelles nationales où de généreux ecclésiastiques se dévouent à l'ingrat labeur du professorat sans autre rémunération qu'une nourriture des plus frugales et un vêtement non moins modeste, tandis que d'autres aident à recruter l'armée nationale, en employant leurs épargnes à y maintenir une jeunesse intelligente, plus favorisée par la nature que par la fortune.

C'est ainsi qu'il est sorti du peuple des hommes qui ont pris la place des déserteurs de dix-sept cent cinquante-neuf, et qui ont fait qu'il y a encore un peuple canadien-français, et que ce peuple pèse encore dans la balance des destinées canadiennes.

Quoique exempt par état de se mêler activement de politique, notre clergé nous a rendu, sous ce rapport, d'incontestables services dans le cours de nos grandes luttes. On lui a quelquefois reproché d'être trop timide, mais combien de mouvements populaires irréfléchis n'a-t-il pas empêchés ou restreints? combien d'œuvres publiques et nationales n'a-t-il pas favorisées? combien d'utiles conseils et d'encouragements n'a-t-il pas donnés à nos hommes publics dans les temps difficiles? Et a qui devons-nous cette admirable unité d'action politique, qui a été jusqu'à présent un des traits caractéristiques de notre population; qui a fait sa force et son salut, au milieu des constantes et terribles luttes que nous avons eu à soutenir, depuis près d'un siècle, pour sauver notre race de l'exploitation et de l'anéantissement? A l'heure qu'il est, cette unité fait le désespoir de nos adversaires politiques, qui voient que, grâce à elle, nous nous sommes fait une arme de cette même union des Canadas, machine infernale qui a éclaté entre les mains de ses fabricateurs.

Oh! Messieurs, faisons en sorte, prions le ciel qu'elle dure toujours, cette belle et précieuse union du peuple canadien avec son clergé, car ce dernier sera longtemps encore, toujours, je l'espère, le ciment et l'arc-boutant de notre société. Unis, affectionnés l'un envers l'autre, ils sortiront victorieux des épreuves que leur réserve encore l'avenir,

z'aventureûz', vi-z'a-vi de cèt populacion nouvèl ki s'introduizë t'o milieû d'nou avèk' tou lë moa-iins d'un' industri avancé, avèk' tout' lë puiçans' de la pë, biin n'ôtreman fòrmidabl' pour nou alòr' ke lë puiçans' de la guèr' ? C'en n'été fë ; nôtr' eur' alë sôné, cõm' peupl', si l'clergé ne nou z'u tendu la min.

Naturèl'man le prêtr', é-i-an t'un' micion plu z'él'vé, ne pouvè dev'nir' tou t'a fë citoa-iin, r'noncé r'a son ministèr sacré pour prendr' en min lë dèstiné tanporèl du peupl'. Il fi mieû z'ancör' ; il se di : Fezon dë citoa-iin z'éclëré. Alör, cõm' le nouvo gouvèrn'man s'anpara dë bèl dotacion fët' sou l'anciin pour l'éducacion de la jeunès' canadi-èn', no séminèr' se transfòrmèr' t'en cõléj' ; lë lévit' z'ouvrir' lë pôrt' du tanpl' é ap'lèr' le peupl' dépouillé a partagé lë z'öffrand' fët' pour le soutiin de l'otèl. Biinto, ce s'cour ne sufizan plu, l'on vi de sinpl' prêtr', o pri d'mil privacion, é mêm' de rud' travo manuèl, j'té lë fond'man de magnifik cõléj', ki frë t'öneur a dë pé-i bocou plu z'avancé ke l'nôtr'.

Cë cõléj' son t'otan de citadèl nacional' ou de généreû z'èkclésiastik se dévou t'a l'ingra labeur du profeçora san z'ôtr' rémunéracion k'un' nouritur' dë plu frugal' é un vêt'man non moin modèst', tandi ke d'ôtr' z'ëd' t'a r'cruté l'armé nacional', en n'anploa-i-an leur z'épargn' à i mint'nir' un' jeunès' intèlligent', plu favorizé par la natur' ke par la fôrtun'.

C'ë t'insi k'il ë sörti du peupl' dë z'öm' ki ôn pri la plas' dë désèrteur de dis'së çan cinkant'neuf, é ki on fë k'il i a ancör' un peupl' canadi-in-francë, é ke s'peupl' pèz' ancör' dan la balans' dë dèstiné canadi-èn'.

Koak' ègzan par éta de s'mêlé r'activ'man de politik, nôtr' clèrgé nou z'a rendu, sou s'rapör', d'incontèstabl' sèrvis' dan le cour d'no grand' lut'. On lui a kèlkefoa r'proché d'êtr' tro timid', më conbiin de mouv'man populër' z'irréfléchi n'a-t-il pa z'anpêché ou rèstrin ? combiin d'euvr' publik' z'é nacional' n'a-t-il pa favorizé ? combiin d'util' consèil z'é d'encouraj'man n'a-t-il pa döné a no z'öm' publik dan lë tan dificil' ? É a ki d'von-nou cèt admirabl' unité d'akcion politik, ki a été jusk'a prézan un dë trë caractéristik' de nôtr' populacion ; ki a fe sa fôrc' é son salu, au milieû dë constant' z'e tèrribl' lut' ke nou z'avon z'u a sout'nir, depui prë d'un siècl', pour sové nôtr' ras' de l'exploatacion et de l'anéantis'man ? A l'eur' k'il ë, cèt unité fë le dézèspoar de no z'advèrsèr' politik, ki voa ke, grâs' a èl, nou nou sôm' fë t'un' arm' de cèt mêm' union dë Canada, machin' infèrnal' ki a éclaté entr' lë min d'së fabricateur'.

O ! Mècieû, fezon z'en sört', prion le ciel k'èl dur' toujour, cèt bèl é précieuz' union du peupl' canadi-in avèk son clèrgé, car ce dèrnié s'ra lontan z'ancör', toujour, je l'èspèr, le ciman t'é l'arc-boutan de nôtr' société. Uni, afekcioné l'un envèr l'ôtr', il sörtiron victorieû dë z'épreuv' ke leur réserv' ancör' l'av'nir,

tout comme ils sont sortis de celles que le passé ne leur a certes pas épargnées. Pendant que le peuple combattra dans la plaine, le clergé, comme un second Moïse, du haut de la montagne, tiendra les bras élevés vers le ciel et en fera, comme lui, descendre la victoire sur nos bataillons patriotiques. ETIENNE PARENT.

LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;
Salaberry paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents canadiens, qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
Le héros canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival :
Il a saisi l'instant et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le canadien s'élance...
Le grand nombre l'arrête... il ne recule pas :
Il offre sa prière à l'ange des combats ;
Implore du Très-Haut le secours invisible ;
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlements ;
Le chef et les soldats font de faux mouvements.
Salaberry, qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite :
Le nuage s'entr'ouvre, il en sort mille éclairs ;
La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.
Du pâle américain la honte se déploie :
Les canadiens vainqueurs jettent des cris de joie ;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante ;
La patrie envers vous sera reconnaissante.
Qu'une main libérale, unie au sentiment,
En gravant ce qui suit vous offre un monument :
" Ici les Canadiens se couvrirent de gloire ;
" Oui ! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire ;
" Leur constante union fut un rempart d'airain
" Qui repoussa les traits du fier Américain.
" Passant, admire-les... Ces rivages tranquilles
" Ont été défendus comme les Thermopyles ;
" Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
" Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers. "

J. D. MERMET.

tou cŏm' il son sŏrti de cèl ke le pacé ne leur a cèrt' pa z'épargné. Pendan ke l'peupl' conbâtra dan la plën', le clèrgé, cŏm' un z'gon Moïz', du ho de la montagne, tiindra lë bra z'élevé vèr le cièl é en f'ra, cŏm' lui, dècendr' la victoar sur no bataillon patriotik'. ÉTIÈN' PARAN.

LA VICTOAR' DE CHATOGUÉ.

La tronpèt' a sŏné : l'éclèr' lui, l'érin grond' ;
Salabèri parë, la valeur le segond',
É trŏâ çan canadiin, ki marche sur së pa,
Cŏme lui, d'un n'èr gué, von bravé le trépa.
Hui mil' amérikin s'avance d'un n'èr sonbr' ;
Amptŏn', leur chèf, en vin veu conté sur leur nonbr'.
C'ë t'un nu-aj' afreu ki parë s'épècir',
Më ke le fër de Mars' doa biinto t'éclèrcir'.
Le hér• canadiin, calme kan l'érin tŏn',
Vâillan kan t'il conba, prudan kan t'il ordŏn',
A placé së guèrrié, obcervé son rival' :
Il a sézi l'instan et dŏné le signal'.
Sur le nu-aj' épë ki contre lui s'avans',
Oci pron ke l'éclèr, le canadiin s'élans'...
Le gran nonbre l'arêt'... il ne recule pa ;
Il öffre sa prièr' a l'ange dë conba ;
Inplŏre du Trë-Ho le secour z'invizibl' ;
Ranpli tou së devoar' é se croa t'invincibl'.
Lë z'ènemi confu pouce dë hurleman ;
Le chèf é lë sŏlda fon de fo mouveman.
Salabèri, ki voa ke son rival' ézit',
Dan la hŏrde nonbrëûz' a lancé son n'élit' :
Le nu-age s'entr'ouvr', il en sŏr' mil' éclèr' ;
La foudr' é së z'écla se pèrde dan lë z'èr'
Du pâl' amérikin la honte se déploa :
Lë canadiin vinkeur' jète dë cri de joa ;
Leur intrépide chèf enchène le sukcë,
É tou l'èspoar d'Amptŏn' s'enfui dan l'ë fŏrë.
Oui, généreu sŏlda, votre valeur enchant' ;
La patri envèr vou sera recŏnèçant'.
K'une min libéral', uni o sentiman,
En gravan ce ki sui, vou z'öffr' un mŏnuman :
" Ici les Canadiin se couvrire de gloar ;
" Oui ! trŏâ çan sur hui mil' öbtinre la victoar ;
" Leur' constant' union fut t'un ranpar' d'érin
" Ki repouça lë trë du fièr Amérikin.
" Paçan, admire-lë... Cë rivage trankil'
" On t'été défendu cŏme lë Tèrmöpil' ;
" Ici Léŏnidas' é së trŏâ çan guèrrié
" Revinre parmi nou keuillir d'ôtre lorié. "

J. D. MERMET.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Notions préliminaires 1

1re PARTIE — PRÉCEPTES LITTÉRAIRES.

Chap. I. Du Style et de ses Qualités générales.

§ 1. De la Pureté 2
§ 2. De la Précision 4
§ 3. De la Clarté 5
§ 4. De la Convenance 7
§ 5. Du Naturel ..... *id.*
§ 6. De la Noblesse 8
§ 7. De l'Elégance 9
§ 8. De l'Harmonie.
- De l'Euphonie 12
- Du Nombre 13
- De l'Harmonie imitative ... 15

Chap. II. Des Ornements du Style.

§ 1. Des Figures de Style en général 17

§ 2. Des Figures de Mots.
- De la Métonymie ..... *id.*
- De l'Antonomase 20
- De la Métaphore ..... *id.*
- De l'Allégorie 22
- De la Catachrèse 24

§ 3. Des Figures de Grammaire.
- De l'Inversion ..... *id.*
- De l'Ellipse 25
- Du Pléon. et de la Syllepse.. 27

§ 4. Des Figures de Pensée.

1re Espèce de Figures de Pensée.
- De la Comparaison 28
- De l'Allusion 30
- Du Contraste 31
- De l'Antithèse ..... *id.*
- De l'Hyperbole 32
- De la Litote ..... *id.*
- De l'Ironie ..... *id.*
- De la Prétérition 33
- De la Concession ... 34

2me Espèce de Figures de Pensée.
- De la Périphrase ... *id.*
- De la Répétition 35
- De la Conjonction... *id.*
- De la Synonymie... *id.*
- De la Gradation..... *id.*
- De la Réticence..... 36

3me Espèce de Figures de Pensée.
- De l'Exclamation .. *id.*
- De l'Interrogation.. 37
- De la Suspension... *id.*
- De l'Imprécation ... 38
- De l'Apostrophe. ... *id.*
- De la Prosopopée... *id.*

§ 5. De l'Usage des Figures 40
§ 6. Des Images ..... *id.*
§ 7. Des Epithètes 41
§ 8. Des Alliances de Mots 42

Chap. III.—Des diverses Espèces de Style.

§ 1. Du Style simple ..... *id.*
§ 2. Du Style tempéré 43
§ 3. Du Style sublime 45
§ 4. Du Sublime proprement dit... *id.*

PAGES.

1re PARTIE
PRÉCEPTES LITTÉRAIRES. (*Suite.*)

Chap. IV. Courtes Notions d'Esthétique.
§ 1. Du Beau 46
§ 2. Du Goût et de la Sensibilité 47
§ 3. De l'Imagination, du Jugement, de l'Esprit, du Talent et du Génie 48
§ 4. Des Conditions du Beau dans les Œuvres littéraires.
De l'Unité 49
De la Variété 51
De la Vérité et de la Vraisemblance 52
De la Proportion 53

Chap. V. De la Composition en général.
§ 1. Des Résumés ..... *id.*
§ 2. De l'Amplification.
De l'Invention 54
De la Disposition 55
De l'Elocution 57

Chap. VI. Des Genres de Composition.
§ 1. De la Description.
Des Qualités de la Description ..... *id.*
Des diverses Sortes de Descriptions.
De la Chronographie 59
De la Topographie ..... *id.*
De l'Hypotypose 60
De la Prosopographie *id.*
De l'Ethopée 61
De la Définition 62
§ 2. De la Narration.
Des Qualités de la Narration 63
Des Parties de la Narration.
De l'Exposition 64
Du Nœud 65
Du Dénouement ..... *id.*
Des Episodes et des Réflexions 66
Des différentes Espèces de Narrations.
De la Narration historique *id.*
De la Narration fictive ou poétique 67
De la Narration mixte 68
De la Narration badine ..... *id.*
§ 3. De la Fable.
De l'Action 69
De la Moralité 70
§ 4. De la Parabole ..... *id.*
§ 5. De l'Allégorie ..... *id.*
§ 6. Du Dialogue 71
§ 7. De la Lettre.
On distingue les lettres
Doit-on écrire des Lettres? etc 74
Des Convenances et du Cérémonial des Lettres, etc 75
de compliments 77
de félicitations et de condoléance 78
de demande, de remercîment et d'excuses 79
de nouvelles, de recommandation et de conseils 80
de reproches 81
les lettres-placets et les lettres de commerce ..... *id.*
les lettres de faire part, les billets d'invit. et les rapports 82

PAGES.

1re PARTIE. PRÉCEPTES LITTÉRAIRES. (*Suite.*)

Chap. VII. Du Raisonnement.

§ 1. Des Jugements et des Motifs du Jugement.

Des Motifs du Jugement.

De la Proposition 82
De l'Opposition des Jugements 83
Des Motifs en général.. 84
De l'Evidence 85
De la Conscience ..... *id.*
Du Témoignage des Sens 86
Du Témoignage des Hommes ..... *id.*
De la Mémoire 88
Exemples relatifs à ce qui précède ..... *id.*

§ 2. Des Lois générales du Raisonnement.

De la Preuve en général et de la Démonstration 89
Du Raisonnement en général.. *id.*
Des Bases du Raisonnement ; de la déduction ; de l'Induction ; de l'Autorité 90
De la Démonstration par l'Absurde 91
De la Conséquence dans le Raisonnement 92

§ 3. Des diverses Formes du Raisonnement.

Du Syllogisme ..... *id.*
De l'Enthymème 93
De l'Epichérème 94
Du Dilemme 95
De l'Exemple ..... *id.*
De la Démonstration 96
De l'Argument personnel ..... *id.*
Des Syllogismes composés 97

§ 4. De la Réfutation.

Théorie de la Réfutation 98
Exemples des manières de réfuter.. *id.*
Règles relatives à la Réfutation 99

§ 5. Causes des Erreurs du Jugement humain.

Des Sophismes.

Des Sophismes en général 100
De la Pétition de principe et du Cercle vicieux ..... *id.*
Prouver autre chose que ce qui est en question 101
Juger de la Nature d'une chose sans la connaître ..... *id.*
Confondre les diverses Significations du même mot.. 102
Prendre pour Cause ce qui n'est point Cause ..... *id.*
Des Moyens d'éviter les Sophismes 103

Des Passions ..... *id.*
Des Préjugés 104

PAGES.

1re PARTIE
PRÉCEPTES LITTÉRAIRES. (*Suite.*)

Chap. VIII. Du Discours.

§ 1. Du Discours en général. — Des Parties du Discours.
- De l'Eloquence et de la Rhétorique 107
- De l'Exorde 108
- De la Proposition et de la Division 110
- De la Confirmation et de la Réfutation 112
- De la Péroraison 113

§ 2. Des Mœurs, des Bienséances et des Précautions oratoires 115

§ 3. Des Passions oratoires et de l'Emploi du Pathétique 117

§ 4. Des Genres D'Eloquence.
- De l'Eloquence judiciaire 119
- De l'Eloquence politique 120
- De l'Eloquence sacrée ..... *id.*
- De l'Eloquence académique .. *id.*

§ 5. Lecture à haute voix.
- De la Prononciation ..... *id.*
- De l'Intonation et de l'Accent 123
- De l'Attitude, de l'Expression et des Gestes 124
- De la Timidité et de l'Assurance 126
- Manière de lire ou de réciter les Vers ..... *id.*

Chap. IX. De la Versification.

§ 1. De la Facture des Vers.
- Du Vers français en général et du Vers alexandrin en particulier 127
- De l'E muet et de l'Elision 128
- Des Vers masculins et des Vers féminins 129
- De l'Hiatus 130
- Des Diphthongues 131

§ 2. De la Rime.
- De la Rime en général ..... *id.*
- De la Rime sous le rapport de l'Orthographe et des Consonnances 132
- Des Rimes riches et suffisantes 133
- De la Succession des Rimes ... *id.*

§ 3. Des diverses Sortes de Vers, de leur Mélange et des Licences poétiques.
- Du Vers de dix Syllabes 134
- Du Vers de huit Syllabes et au-dessous ... 135
- Des Vers mêlés, des Stances et des Strophes 136
- De l'Enjambement 138
- Des Licences poétiques 139
- Solution de certaines Difficultés sur la Mesure 140

PAGES.

1re PARTIE. PRÉCEPTES LITTÉRAIRES. (*Suite.*)

Chap. X. — Des divers Genres de Littérature.

§ 1. Des Ouvrages en Prose 142

§ 2. Des Ouvrages en Vers.

De la Poésie narrative.
- De l'Epopée ou Poème épique... 143
- Du Poème héroï-comique..... 144
- De l'Idylle ou Poésie pastorale.. *id.*
- De la Fable et du Conte..... *id.*

De la Poésie dramatique.
- Du Drame en général..... *id.*
- De la Tragédie..... 145
- De la Comédie 146
- Des Drames de second Ordre... *id.*

De la Poésie de Sentiment et de Préceptes et de la Poésie légère.
- De l'Ode ou Poésie lyrique.. 147
- De l'Elégie..... *id.*
- De la Satire..... 148
- De l'Epître ..... *id.*
- De la Poésie didactique et descriptive..... *id.*
- De la Poésie légère et fugitive..... *id.*

2e PARTIE. HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE.

Chap. I. De la Littérature grecque.

§ 1. Des Poètes grecs.
- Homère 150
- Hésiode, Anacréon et Pindare 151
- Eschyle, Sophocle et Euripide 152
- Aristophane et Apollonius.... 153

§ 2. Des Historiens grecs.
- Hérodote..... *id.*
- Thucydide, Xénophon, Polybe 154
- Plutarque 155

§ 3. Des Orateurs grecs.
- *Phil.* : Platon et Aristote..... *id.*
- Démosthène 156
- Eschine..... *id.*

§ 4. Des Pères de l'Eglise grecque.
- St Justin, St Irénée et Clément d'Alexandrie..... 157
- Origène, St Athanase, St Basile et St Grégoire de Naz. 158
- St Jean Chrysostome..... 159

Chap. II. De la Littérature latine.

§ 1. Des Poètes latins.
- Lucrèce ..... *id.*
- Virgile, Horace et Ovide..... 160
- Phèdre, Sénèque le tragique, Lucain et Juvénal..... 161

§ 2. Des Historiens latins.
- Jules César, Salluste, Tite-Live et Tacite.... 162

§ 3. Des Orateurs latins.
- Cicéron, Sénèque le phil. et Pline le Jeune..... 163
- Quintilien 164

§ 4. Orateurs chrétiens, Pères de l'Eglise latine.
- Tertullien..... *id.*
- St Cyprien, St Hilaire, St Ambroise et St Jérôme..... 165
- St Augustin, St Grégoire le Grand et St Bernard..... 166
- St Thomas d'Aquin et St Bonaventure..... 167

PAGES.

2e PARTIE. HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE. (*Suite.*)

Chap. III. De la Littérature française.

§ 1. Notes historiques sur la Langue française..... 167
§ 2. De l'Origine de la Langue jusqu'à la Renaissance..... 171
§ 3. Des premiers Ecrivains en Prose. — Villehardoin, Joinville et les Confrères de la Passion, etc..... 172 — Froissard, Commines. 173
§ 4. Des Ecrivains de la Renaissance. — Rabelais, Marot et Amyot 174 — Ronsard, Montaigne et Régnier..... 175 — Malherbe..... 176
§ 5. De la Poésie au XVII[e] Siècle. — Corneille..... *id.* — Molière et Boileau..... 177 — Racine et La Fontaine... 178
§ 6. De la Prose au XVII[e] Siècle. — Descartes et Pascal..... 179 — Bossuet..... 180 — Bourdaloue, Massillon et Mascaron..... 181 — Fléchier et Fénelon..... 182 — Mme de Sévigné..... 183 — La Bruyère..... 184
§ 7. De la Littérature du XVIII[e] Siècle. — Voltaire..... *id.* — Rousseau (J.-J.) et Montesquieu..... 186 — Buffon et Bern. de St-Pierre.. 187 — Châteaubriand..... 188 — Maistre (Joseph de)..... 189 — Bonald (vicomte de)..... 190
§ 8. Des autres Ecrivains du XVIII[e] et du XIX[e] Siècle. — Rollin, Rousseau (J.-B.), La Motte, Racine (L.), Gresset, Gilbert, Le Franc de Pomp., Thomas, Berquin, Florian et Chénier..... 191 — Barthélemy, Marmontel, St-Lambert, La Harpe, Lebrun, Delille, Ducis, Millevoye, Courier et Maury..... 192 — Lacépède, Le Bailly, Delavigne, Nodier, Ozanam, Rohrbacher, Lacordaire, Vigny et Reboul..... 193 — Gerbet, Cousin, Lamartine, Villemain, Montalembert, Guizot, Thiers et Hugo..... 194 — Dupanloup, Veuillot, Pie, de Ségur, Perraud et Freppel.. 195

Chap. IV.—De la Littérature canadienne (1)..... *id.*

(1) Voir p. 501.

TROISIÈME PARTIE.

Phraséologie et Lexicologie.

Section I.—*Phraséologie et Lexicologie, en rapport avec les Notions de Style.*

PAGES.

Leç. I-VII.—De la Correction 201
" VIII.—De la Précision 213
" IX.—De la Clarté 214
" X-XI.—De l'Harmonie 215
" XII-XIV.—De la Métonymie 217
" XV.—De la Métaphore 222
" XVI.—De l'Allégorie 223
" XVII.—De l'Inversion 225
" XVIII.—De l'Ellipse 226
" XIX.—Du Pléonasme 227
" XX.—De la Syllepse ..... *id.*
" XXI.—De la Comparaison 228
" XXII-XXIII.—De l'Antithèse 229
" XXIV.—De l'Hyperbole 231
" XXV.—De la Périphrase ..... *id.*
" XXVI.—De la Gradation 233
" XXVII-XXVIII.—De l'Exclamation et de l'Interr. 234
" XXIX.—Récapitulation des figures de Style 237
" XXX.—Des Epithètes 238
" XXXI.—Exercices sur les Emblèmes 239
" XXXII.—Substitution de Mots 241

Section II.—*Phraséologie et Lexicologie, en rapport avec le Raisonnement.*

Leç. I.—Des Propositions opposées 242
" II-III.—Du Syllogisme ..... *id.*
" IV.—De l'Enthymème.—De l'Epichérème.—De Dilemme 244
" V.—Des Syllogismes composés. — Syllogisme disjonctif 245
" V.—Des Syllogismes composés. — Syllogisme copulatif ..... *id.*
" V.—Des Syllogismes composés. — Syllogisme conditionnel ..... *id.*
" V.—Des Syllogismes composés. — Sorite 246
" VI.—De la Réfutation ..... *id.*

QUATRIÈME PARTIE.

Moyens de former le Style.

SECTION I.—*Petits Exercices de Rédaction.*

		PAGES.
Description.	*No.* XXVII	252
Anecdotes.	*Nos.* VI, XIII, XIV, XVI, XXII–XXV,	XXIX
	Pages. 248, 249, 249, 250, 251,	252
	Nos. XXX, XXXII–XXXV, XL, XLIII, XLVI,	XLVII
	Pages. 252, 253, 255, 256, 256,	256
Historiettes.	*Nos.* I–V, VII, VIII, X, XII, XV, XVII,	XVIII
	Pages. 247, 248, 248, 248, 249, 250, 250,	250
	Nos. XX, XXI, XXVI, XXXI, XXXIX,	XLVIII
	Pages. 251, 251, 252, 253, 255,	257
Fables.	*Nos.* IX, XI, XIX, XXXVI–XXXVIII,	XLI
	Pages. 248, 249, 250, 254,	255
Lettres de compliments.	*Nos.* XXVIII, XLII, XLIV,	XLV
	Pages. 252, 255, 256,	256

SECTION II.—*Exercices d'Imitation et d'Invention.*

Leç. I.—L'abeille et la fourmi.—La fleur.—La véritable grandeur 257

" II.—L'offre trompeuse.—Apparence d'une navigation heureuse 259

" III.—Le lion de Florence.—L'astrologue volé.. 261

" IV.—Pauvre petit.–Prix de la vertu.–L'avocat bossu 262

" V.—Le vieillard et les trois jouvenceaux.—Lettre d'un père à son fils 263

" VI.—Le lion et le rat.—Un bienfait récompensé.—Le simple bon sens 265

" VII.—L'écolier et l'abeille.—L'écolier studieux et l'écolier paresseux 266

" VIII.—Le corbeau et le renard.—La montre volée.. 268

" IX.—Le lièvre et la perdrix.—La violette et la rose.—De l'intempérance 269

" X.—La cigale et la fourmi.—L'enfant paresseux et l'enfant laborieux 270

" XI.—Le charretier devenu cocher.—Le soldat devenu officier.—De la vanité 272

" XII.—L'enfant et le cheval.—L'enfant et la guêpe.. 273

PAGES.

Leç. XIII.—Les deux voyageurs.—Espièglerie d'un singe 275
" XIV.—Un trait de Louis XII.—Une anecdote de la vie de Fénelon.—Le médecin et sa mule..... 276
" XV.—L'enfant et les noisettes.—Le nid d'oiseau.... 278
" XVI.—La mère et les deux enfants.—Dévouement filial.—Le sage et l'ignorant..... 279
" XVII.—Le marchand hollandais..... 280
" XVIII.—Lettre d'un enfant à sa mère..... 281
" XIX.—Caractère des avares.—L'homme..... 282
" XX.—L'Eté 283
" XXI.—Attila fléchi par St Léon.—Les trois vieillards. 284
" XXII.—Lettre d'un apprenti à son père..... 286

Section III.—*Exercices d'Analyse, de Critique et de Composition.*

Descriptions.

Topographies.

Leç. I. *Texte à analyser.*—Jérusalem..*Châteaubriand* 288
Compositions—Québec..... 290
Montréal..... 291

" II. La grotte de Calypso.....*Fénelon* 292
Les forêts de l'Amérique..... 293

" III. Effet du soleil couchant sur les nuages..... *Bernardin de St-Pierre* 294
Paysages dans une contrée montagneuse..... 296

" IV. La cataracte de Niagara.....*Châteaubriand* *id.*
La chute de Montmorency..... 297

" V. Les déserts de l'Arabie-Pétrée.....*Buffon* 298
Les forêts agitées par les vents..... 299

" VI. Le Colisée.....*Dupaty* *id.*
L'église paroissiale..... 301

" VII. Une belle nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.....*Châteaubriand* *id.*
Hymne d'Adam et d'Eve..... 303

" VIII Nid des oiseaux.....*Châteaubriand* *id.*
Les quatre saisons... Le printemps..... 305
L'été..... *id.*
L'automne et l'hiver..... *id.*

Hypotyposes.

Leç. IX. Eruption d'un volcan ..... *Lacépède* 306
Le volcan de Quito 307

" X. Le déluge ..... *Châteaubriand* 308
L'Extrême-Onction 309

" XI. Une inondation dans les Pyrénées.... *L. Amiel* 310
Incendie de Rome 312

" XII. Combat de Mérovée contre un gaulois ..... *Châteaubriand* 313
Attila 314

Éthopées et Prosopographies.

Leç. XIII. Le lézard gris ..... *Lacépède* *id.*
L'âne 316

" XIV. Travaux des castors ..... " 317
Le serpent 319

" XV. L'oiseau-mouche ..... *Buffon* *id.*
L'écureuil 321

" XVI. Le chien ..... " *id.*
La chèvre 323

" XVII. Le cheval ..... *Buffon et Job* *id.*
L'éléphant 324

" XVIII. Cromwell ..... *Bossuet* 325
Montcalm 326

" XIX. Bossuet ..... *Maury* *id.*
La Fontaine 328

" XX. Le curé ..... *De Lamartine* *id.*
Le prêtre 331

Caractères.

Leç. XXI. L'amateur ..... *La Bruyère* *id.*
Le bibliophile 332

Parallèles.

" XXII. Bourdaloue et Massillon ..... *A.* ..... *id.*
Turenne et Condé 335

" XXIII. Rome et Carthage ..... *Victor Hugo* *id.*
Le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV 337

" XXIV. La nature sauvage et la nature cultivée... *Buffon* 338
Le serin et le rossignol 340

Narrations.

Narrations historiques. PAGES.

Leç. XXV. Moïse au Sinaï.....*Henri de Riancey* 341
Les religieux du St-Bernard..... 342
" XXVI.....(*Exemples de définitions*) 343
" XXVII. Règne de Charlemagne.....*Montesquieu* 344
Festin de Balthazar..... 345
" XXVIII. Départ de la première croisade..*Michaud* 346
Mort d'Absalon..... 348
" XXIX. Une scène au temple..... *De Beauchesne* 349
Le prisonnier de Chillon..... 352
" XXX. St Donatien et St Rogatien...*Vicomte Walsh* 353
Le chef-d'œuvre anonyme..... 355
" XXXI. Mort de Louis XVII.....*De Beauchesne* 356
Aventure de Paul-Louis Courier 358

Narrations fictives ou poétiques.

Leç. XXXII. Les catacombes de Rome.....*Delille* 359
Le dormeur..... 362
" XXXIII. Le combat du taureau.....*Florian* *id.*
La maison errante..... 364

Narrations mixtes.

Leç. XXXIV. La tête de mort..... *Vicomte Walsh* 364
Leçon donnée à l'orgueil et à la mollesse.. 368
" XXXV. Une lutte..... .....*l'abbé Pétrus M.*... 369
Dévouement fraternel..... 375
" XXXVI. L'orage et la caverne des serpents.....
Marmontel *id.*
Le chapeau..... 378
" XXXVII. L'abénaki..... .....*St-Lambert* *id.*
Générosité de St Grégoire..... 380
" XXXVIII. Combat d'un gladiateur contre un tigre.....*A. Guiraud* 381
Combat de Dollard..... 384
" XXXIX. L'habit ne fait pas l'homme 385
Repentir et pardon..... 387
" XL. Le quiproquo..... 388
Une bonne action..... 389
" XLI. La petite bienfaitrice.....*Krummacher* 390
Le jardinier bienfaisant..... 391
" XLII. La violette..... .....*Schmid* *id.*
Le rossignol et le coucou..... 392
" XLIII. Le nuage et la fleur..... 393
Testament d'un avare..... 394

Fables.

PAGES.

Leç. XLIV. Le chêne et le roseau ..... *La Fontaine* 394
Le loup à l'agonie 396

" XLV. Le chat et le vieux rat ..... *La Fontaine* 397
La grue blessée 399

" XLVI. Les animaux malades de la peste ..... *La Fontaine* *id.*
Un tour d'Esope 402

Paraboles.

Leç. XLVII. L'enfant prodigue ..... *St Luc*, ch. 15 402
La goutte d'eau et la source 404

" XLVIII. Les semences ..... *St Luc*, ch. 3 *id.*
La mort et le chrétien 406

Allégories.

Leç. XLIX. Les insectes d'un jour sur l'Hypanis et dernier discours de l'un d'eux... *Anonyme* 406
La nuit du nouvel an d'un malheureux 409

" L. Le rocher et les voyageurs ..... *La Mennais* 412
Le voyageur et le palais ..... *id.*

" LI. Les morts ..... *La Mennais* 413
Flore et l'enfant 414

Dialogues.

Leç. LII. La Fontaine, Mme de la Sablière et un neveu de Mme de la Sablière 415
François I, le charbonnier 418

" LIII. Mieux que ça ..... *Anonyme* 419
L'empereur Théodose, l'évêque Ambroise... 421

" LIV. Le connétable de Bourbon et Bayard ..... *Fénelon* 422
Le meunier de Sans-Souci 425

Lettres.

Leç. LV. Le chevalier de *St-Véran* à Mme P... sa parente et sa bienfaitrice 426
Un élève à ses parents ..... *id.*

" LVI. Mme de *Sévigné* à Mme de Grignan, sa fille 427
Lettre à un ami pour lui raconter une journée à la campagne 428

" LVII. Lettre d'un jeune lévite à son ami militaire.. *Vicomte Walsh* 429
Lettre de *Racine* à son fils 431

" LVIII. Un persan à Paris ..... *Montesquieu* *id.*
Le bon curé 433

Lettres-discours.

PAGES

Leç. LIX. Guillaume *Delalande* à son neveu 433
Après un refroidissement momentané, un ami est invité par son ami 434

" LX. St *Ambroise* à Théodose 435
Lettre d'un élève à son maître pour lui demander des conseils 437

" LXI. St *Jérôme* écrit à Ste Paule qui vient de perdre sa fille ..... *id.*
Une scène d'inondation 440

" LXII. *Marie-Antoinette* à Mme Elisabeth ..... *id.*
Lettre à un ami sur le travail de la classe... 443

" LXIII. *Marie Stuart* à Elisabeth ..... *id.*
Lettre à un ami pour lui raconter un incendie 444

Discours.

Leç. LXIV. La mère de St Chrysostome à son fils 444
Le duc de Rohan à ses soldats 446

" LXV. Exorde du plaidoyer pour Louis XVI ..... *De Sèze* 447
Le cardinal Ximenès aux troupes espagnoles 448

" LXVI. Discours du maréchal de Biron à ses juges 449
Discours de St Louis à ses ministres 450

" LXVII. Exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre ..... *Bossuet* 451
Discours d'un vieillard de Syracuse 453

" LXVIIJ. Exorde de Bridaine 454
Discours de Richard Cœur-de-Lion à l'empereur Henri VI 455

" LXIX. Discours de St Vincent de Paul en faveur des enfants trouvés 456
St Louis exhorte ses soldats contre les Sarrasins 459

TEXTES SUPPLÉMENTAIRES A ANALYSER.

I.—Portrait de Champlain ..... *C. H. Laverdière* 460
II.—La langue française ..... *Oscar Dunn id.*
III.—Fondation de Montréal ..... *C. H. Laverdière* 461
IV.—Les temps héroïques de la Nouvelle-France ..... *J. B. A. Ferland* 462
V.—La colonisation ..... *A. Gérin Lajoie* 463
VI.—Importance de l'éducation ..... *Mgr Jean Langevin* 464
VII.—Notre situation ..... *A. B. Routhier* 466

PAGES.

VIII.—Avantages de l'instruction.....*Mgr Jean Langevin* 468
IX.—L'annexion.....*A. B. Routhier* 470
X.—Aux aïeux.....*L. J. C. Fiset* 472
XI.—L'émigration canadienne.....*O. Crémazie* 473
XII.—L'émigration canadienne.....*Edouard Sempé* 475

COMPOSITIONS SUPPLÉMENTAIRES.

I.—Ce que j'aime..... 478
II.—Le berger et le philosophe..... *id.*
III.—Retour du vieillard..... *id.*
IV.—Lettre de félicitation.....*J. B. H. Lacordaire* *id.*
V.—A un critiqueur..... 479
VI.—A un ruisseau.....*Villefranche*... *id.*
Indicateur de sujets de compositions..... *id.*
DE LA PRONONCIATION. Le clergé canadien.....*E. Parent* 484
La victoire de Châteauguay..*J. D. Mermet* 488

AUTEURS CANADIENS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

Baillargeon (Mgr Charles-François)..... 196
Beaudry (l'abbé Hercule)..... *id.*
Beaudry (J. U.)..... *id.*
Bédard (T. P.)..... *id.*
Bibaud (Michel)..... *id.*
Bourget (Mgr Ignace)..... 26
Casgrain (l'abbé Henri-Raymond).....20, 197
Chandonnet (l'abbé T. A.)..... *id.*
Chauveau (P. J. O.).....19, *id.*
Clark Bagg (Stanley)..... 200
Crémazie (Octave)..... 39, 40, 59, 128, 137, 197, 473
Crevier (Joseph-Alexandre)..... 197
Darveau (Michel)..... *id.*
David (Louis O.)..... *id.*
Dawson (John-William)..... 200
De Bellefeuille (E. Lef.)..... 197
De Boucherville (C. B.)..... *id.*
De Gaspé (Philippe-Aubert)..... *id.*
De Montigny (T.)..... *id.*
Desautels (Mgr Joseph)..... *id.*
Des Rivières Beaubien (H.)..... *id.*
Doutre (Gonzalve)..... *id.*
Drapeau (Stanislas)..... *id.*
Dunn (Oscar)..... 460
Faribeault (G. B.)..... 198
Faucher de St-Maurice (N. H. E.)..... *id.*

PAGES.
Ferland (l'abbé J.-Bte-Antoine) 70, 198, 462
Fiset (L. J. C.) 30, 135, 198, 472
Fréchette (Louis-Honoré) 18, 198
Garneau (François-Xavier) 21, 26, 198
Gérin Lajoie (A.) 198, 463
Gingras (l'abbé Léon) 198
Laflèche (Mgr Louis-François) ..... 20, 56 (*bis.*)
Langevin (Mgr Jean) 19, 198, 464, 469
Lareau (Edmond) 198
Lallue (Hubert) 23, 198, 384
Laverdière (l'abbé Charles-Honoré) 198, 460, 461
Lemay (Léon-Pamphile) 13, 24, 35, 39, 59, 60, 129, 135, 199
Lemoine (J. M.) ..... *id.*
Logan (William-Edmund) 200
Loranger (T. J. J.) 199
Mair (Charles) 200
Meilleur (Jean-Baptiste) 199
Mermet (J. D.) 489
Pagnuelo (Siméon) 199
Parent (Etienne) 185
Perreault (François-Joseph) 199
Provencher (l'abbé L.) ..... *id.*
Prud'homme (Eustache) ..... *id.*
Racine (Mgr Antoine) 26, 56, 57
Raymond (Mgr Joseph S.) 199
Routhier (Basile) 14, 28, 39, 137, 199, 466, 470
Ryan (Carroll) 200
Sangster (Charles) ..... *id.*
Sulte (Benjamin) 134, 137, 138, 199
Suzor (L. T.) 200
Taché (Mgr Alexandre) ..... 37, *id.*
Taché (J. C.) ..... *id.*
Tanguay (l'abbé Cyprien) ..... *id.*
Tassé (Joseph) ..... *id.*
Turcotte (Louis P.) ..... *id.*
Villeneuve (l'abbé Alphonse) ..... *id.*

BNQ
C 000 172 991